Pièces contenues dans ce Volume

Richardet et Bradamante. ——— par M. Caignez

L'Illustre aveugle ——— "

La Forest de Sicile ——— par M. Guilbert-Pixérécourt

Les Mines de Pologne ——— "

Victor ou l'Enfant de la Forest ——— "

Urbino & Juliana ——— par M. Alexis Eymery

Adrienne de Courtenay ou le Monastère du Bois ——— par M. Pompigny

Philippe d'Alsace comte de Flandre ——— par M. F. Levasseur

Les Bandoleros ou le vieux Moulin ——— par MM. Pitt & Bié

La Cour du Roi ou l'embrasement du château de Lowinska. par MM. Borel & Boirie

Amanda ——— par MM. Hinaux & Coffin Jeune

Caroline & Dorville ou la Bataille des Dunes ——— par M. A. J. Leroy

Le Mont César ou le Faux Père ——— par M. . . . . .

PQ
1222
.T37
1799
v.2

RICHARDET ET BRADAMANTE,

MÉLO-DRAME

EN TROIS ACTES,

sujet tiré du poëme de l'Arioste, chant 25e.

PAR M. CAIGNIEZ.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 13 nivose an XIII.
(3 janvier 1805.)

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN XIII. (1805.)

Universitas
BIBLIOTHECA

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RICHARDET, le plus jenne des fils d'Aymon.	Mlle *Bourgeois.*
BRADAMANTE, femme guerrière, sœur de Richardet.	
La même actrice joue ces deux rôles.	
ROSALINDE, jeune princesse, nièce de Morganor.	Mlle *Percheron.*
MORGANOR, seigneur suzerain, oncle de Rosalinde.	M. *Joigny.*
Le Sénéchal CODARDO, ami de Morganor	M. *Melcour.*
RENAUD de Montauban, l'aîné des fils d'Aymon, frère de Richardet.	M. *Tautin.*
RICHARD, second fils d'Aymon, frère de Richardet.	M. *Stocley.*
Le Prince SIGISMOND, prétendu de Rosalinde.	M. *Vigneaux.*
LAURETTE, suivante de Rosalinde.	Mme *Laporte.*
BARIN, vieux écuyer de Bradamante.	M. *Dumont.*
UN PAYSAN chantant.	M. *Raffile.*
UN CHEF des gardes.	M. *Laporte.*
UN GARDE, parlant.	M. *Tiphaine.*
UN HÉRAULT d'armes.	

Personnages muets.

Officiers de la suite de Morganor.
Autres Officiers dansans et combattans.
Dames de la suite de Rosalinde, dansantes.
Un Ecuyer de Renaud.
Chasseurs et Piqueurs.
Jeunes filles chasseresses.
Juges du camp.
Gardes.
Peuple.

La scène est dans les états de Morganor.

RICHARDET ET BRADAMANTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un bois, et dans le fond une montagne, sur le haut de laquelle, à droite, on voit une partie d'un château fort avec un pont-levis. Au milieu de la montagne est un rocher, couvert de buissons et assez élevé pour cacher quelque tems au spectateur ceux qui passent sur le chemin qui est derrière.

SCENE PREMIERE.

RICHARDET, *seul*, *vêtu en chevalier non armé.*

(Au lever de la toile, on entend dans l'éloignement les sons des cors. Richardet paraît sur la montagne, écoutant et regardant à droite et à gauche. Il descend et s'avance sur la scène.)

Je ne me suis point trompé, le son du cor a retenti dans ces bois; si ce pouvait être encore cette belle inconnue qui chassait l'autre jour! de quel côté dirigerai-je mes pas?—Je n'entends plus rien. Allons, je le vois, je ne serai pas plus heureux aujourd'hui qu'hier! mais pourquoi chercher à revoir cet objet charmant? quel espoir me retient en ces lieux, si loin de Montauban, où l'on est sans doute inquiet de mon absence? (*regardant vers la droite.*) Voici deux chevaliers... Que vois-je! l'un est mon frère Richard... Qui l'amène ici?—L'autre... Eh mais, ne me trompé-je pas? c'est mon frère Renaud! lui que nous n'avions vu depuis si long-tems!

SCENE II.

RICHARDET, RENAUD et RICHARD, *entrant par la droite, en se tenant embrassés.*

RICHARD, *à Renaud en entrant.*

Mon cher Renaud, quelle joie ton heureux retour va répandre à Montauban !

RENAUD, *voyant Richardet.*

Vois donc, Richard, n'est-ce point là...

RICHARD.

Eh ! voilà Richardet ! Je te trouve enfin !

RENAUD.

Richardet? que je t'embrasse, mon frère.

RICHARDET, *l'embrassant vivement.*

Mon cher Renaud ! (*à Richard.*) Y a-t-il long-tems, Richard, que vous vous êtes rencontrés ?

RICHARD.

A l'instant même.

RENAUD, *à Richardet.*

Mais qu'ai-je appris, mon frère ? tu t'étais donc enfui de Montauban ?

RICHARD, *à Renaud.*

Voilà plusieurs jours qu'on le cherche en vain de tous côtés. (*à Richardet.*) Que d'inquiétudes tu nous a données !

RICHARDET.

Pourquoi, Richard, s'inquiéter ainsi de moi? je ne suis plus un enfant.

RICHARD.

Non, sans doute ; mais tu es si jeune...

RICHARDET.

Renaud était plus jeune encore quand ses hauts faits d'armes le rendaient déjà l'honneur de la chevalerie ; ma sœur Bradamante elle-même, toujours à cheval, la cuirasse au dos, la lance à la main, court les bois et les plaines, ne respire que combats, défie les plus braves, et l'on trouvera mauvais que je veuille suivre leurs nobles traces ? songez donc que j'ai bientôt dix-huit ans.

RENAUD, *lui serrant la main.*

Bien, Richardet, je t'aime de cette humeur-là. (*à Richard.*) Je me reconnais à cet âge, mon frère.

RICHARD.

Tu te fâches mal-à-propos, Richardet ; c'est pour ta gloire que nous nous affligions de ton absence. Charlemagne rassemble une puissante armée pour combattre les Sarrasins. C'est là

que notre père Aymon veut t'envoyer : voilà pourquoi je te cherchais.

RICHARDET.

En ce cas, Richard, sois le bien venu. Quand part-on !

RICHARD.

Dès que Renaud, qui vient à Montauban, aura donné quelques jours à notre bon père Aymon, nous partirons avec lui.

RICHARDET.

Je suis bien content !

RENAUD.

Comme il est grandi ! sais-tu, Richard, que j'ai pris d'abord notre jeune frère pour ma sœur Bradamante, que j'ai rencontrée, il y a deux mois ?

RICHARD.

Vraiment, tu as raison, Renaud ; nous n'y faisions point attention quand Richardet n'était qu'un enfant et que ma sœur était déjà comme il est aujourd'hui ; d'ailleurs, il y a près de deux ans que nous n'avons vu Bradamante, et nous n'étions pas à portée de faire la même remarque que toi.

RICHARDET, *à Renaud.*

Tu as rencontré ma sœur, dis-tu ? que je voudrais bien la revoir aussi !

RENAUD.

Nous ne tarderons pas peut-être à nous voir en même lieu. Partout où la gloire offre des lauriers à cueillir, on peut s'attendre à trouver Bradamante

RICHARD.

Dis-moi donc enfin, Richardet, pourquoi nous avoir ainsi quittés ? que fais-tu dans ce pays ?

RICHARDET.

J'y suis amoureux.

RICHARD.

De qui ?

RICHARDET.

Je n'en sais rien ; je n'ai fait encore qu'entrevoir celle qui est devenue la dame de mes pensées.

RENAUD, *souriant.*

C'est être prompt à s'enflammer.

RICHARDET.

J'en perds la tête. Écoutez : je suis parti de Montauban pour chercher des aventures et essayer la force de mon bras. J'en ai trouvé quelques-unes dont Bradamante, ni mon frère Renaud lui même ne se seraient pas mieux tirés ; entr'autres, non loin d'ici, j'ai renversé d'un coup de lance un insolent chevalier qui osa me disputer le passage d'un pont. Le vieux seigneur de Rochebrune, dont vous apercevez là haut le châ-

teau, avait vu de loin ce combat ; il vint aussitôt me féliciter de ma victoire, et me remercier pour sa part de l'avoir débarrassé d'un ennemi mortel ; par reconnaissance il m'offrit l'hospitalité, je l'acceptai. Je ne me proposais de passer chez lui qu'un jour ou deux ; mais le lendemain matin, comme je me promenais dans ce bois, j'apperçois de loin une chasse nombreuse : je m'approche, et je vois parmi les chasseurs, dirai-je une femme ! non, c'est un être céleste, enchanteur, un ange enfin ! mais la chasse s'éloigne et tout le monde avait disparu depuis long-tems, que j'étais encore là, immobile d'admiration et d'amour. C'est l'espoir de revoir une seconde fois cette belle qui me retient en ce pays ; tout-à-l'heure, le bruit éloigné du cor a frappé mon oreille ; il paraissait venir de ce côté ; j'accours, je n'entends plus rien, et je retournais tristement vers ce château quand vous êtes arrivés.

RENAUD.

Et personne n'a pu te dire quelle est cette belle.

RICHARDET.

J'en ai parlé au seigneur de Rochebrune ; mais ce chatelain qui ne sort presque jamais de son manoir et connait très-peu son voisinage, n'a pu me dire autre chose, sinon que ce pourraît être quelque dame de la cour de Morganor, seigneur suzerain de cette contrée, qui chasse souvent dans ces bois.

RICHARD.

Allons, puisque tu n'es pas plus avancé dans tes amours, rien ne doit t'empêcher de revenir avec nous. Partons.

RICHARDET.

Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de nous mettre en route aujourd'hui. Je veux que vous vous reposiez un jour ou deux chez le seigneur de Rochebrune.

RENAUD.

Pourquoi ce retard ? une amoureuse fantaisie doit-elle...

RICHARDET.

J'ai entendu le bruit du cor, vous dis-je, il faut absolument que je revoie ma belle inconnue.

RICHARD.

Quand tu la reverrais, qu'y gagnerais-tu ?

RICHARDET.

Ce que j'y gagnerais ? parbleu, je la reverrais. Si tu étais amoureux, Richard, tu ne me ferais pas cette sotte question.

RENAUD, *souriant.*

Allons, mon cher Richardet, nous ne partirons que demain. Conduis-nous chez ton chatelain de Rochebrune.

RICHARDET.

Il faut auparavant que j'aille le prévenir de votre arrivée. Ce vieux chatelain est ombrageux, et se méfie beaucoup des

étrangers; s'il voyait venir avec moi deux chevaliers inconnus, il prendrait l'allarme et nous ferait peut-être fermer les portes; dès que je lui aurai dit que vous êtes mes frères, je suis sûr qu'il vous recevra bien. Attendez-moi sous ces arbres ; je cours et serai bientôt de retour.

(*Il va pour sortir par la droite au bas de la montagne.*)

RICHARD.

Quel chemin prends-tu donc ? il me semblait que c'était par là ! (*il montre la montagne.*)

RICHARDET.

Oui ; mais ce chemin-ci est plus court et conduit à un autre entrée du château. Au revoir.

RICHARD.

Allons, va promptement.

RICHARDET, *s'arrêtant et revenant.*

Si vous entendez le cor, si vous appercevez la chasse, remarquez bien de quel côté elle peut être, et vous m'en rendrez compte.

RICHARD, *riant.*

Oui, oui, sois sans inquiétude.

RICHARDET.

Tu ris, mon frère ? c'est que je ne badine pas du tout, moi; faites-y bien attention : je ne pars pas que je ne l'aie revue.

RENAUD.

Eh ! va donc. (*Richardet sort par la droite.*)

SCENE III.

RENAUD, RICHARD.

RICHARD.

Si Richardet revoit sa dame, et surtout s'il peut s'approcher d'elle et lui parler, nous aurons beaucoup de peine à l'arracher de ces lieux.

RENAUD.

L'amour ne peut encore avoir fait assez de progrès dans son cœur, pour que la gloire ne puisse facilement l'en distraire. Nous lui parlerons tant des Sarrasins qu'il faut combattre, des lauriers réservés à la valeur guerrière, et de l'éclat dont il peut briller un jour à la cour de Charlemagne, que nous le ferons rougir de préférer d'amoureuses chimères à l'illustration de la maison de Montauban. (*on entend le bruit du cor.*)

RICHARD.

Entendez-vous? voici le bruit qui plaît tant à l'oreille de notre jeune frère.

RENAUD, *regardant vers la gauche.*

J'apperçois une dame qui est sans doute de la chasse ; je ne vois qu'un écuyer avec elle. — Les voilà qui mettent pied à terre et attachent leurs chevaux à un arbre.

RICHARD.

La dame s'avance de ce côté. Regarde donc, Renaud, je crois que c'est notre sœur Bradamante.

RENAUD.

C'est elle-même, Richard ; je reconnais aussi son écuyer Barin.

RICHARD.

L'heureuse rencontre! quelle joie pour notre bon père de revoir en même tems Renaud, Richardet et Bradamante.

SCENE IV.

RENAUD, RICHARD, BRADAMANTE, BARIN.

RENAUD, *à Barin qui paraît d'abord.*

Bonjour, Barin.

BARIN.

Que vois-je? c'est vous, mes braves seigneurs! eh! venez, madame, vos frères sont ici.

(Bradamante paraît : elle est en amazone.)

RENAUD et RICHARD, *à Bradamante.*

Ma sœur!

BRADAMANTE, *avec joie, leur serrant alternativement la main.*

Bonjour, Renaud, bonjour Richard ; je n'espérais point avoir le plaisir de vous revoir sitôt. Quelles nouvelles de Montauban.

RICHARD.

Si vous y revenez, il ne manquera plus rien à la satisfastion da notre père Aymon.

BRADAMANTE.

Et que fait Richardet!

BARIN.

Est-il toujours bien joli, bien mutin?

RICHARD.

Oh! c'est un homme à présent. Depuis près de deux ans que vous ne l'avez vu, vous ne le reconnaîtrezpas.

RENAUD, *à Richard, montrant Bradamante.*

hbien, que te disais-je, Richard.

RICHARD.

En vérité, c'est à s'y méprendre.

BRADAMANTE.

Quoi donc ?

RENAUD.

Nous parlions, ma sœur, de la ressemblance de Richardet avec vous ; vous en jugerez bientôt vous-même, car il est ici.

BRADAMANTE.

Il est ici ? où se cache-t-il donc ?

RENAUD.

Il va revenir.

BARIN.

Ah ! tant mieux !

RICHARD.

Mais je ne reviens pas de cette ressemblance, surtout avec ces cheveux courts ! — Qu'est donc devenue, ma sœur, cette longue et belle chevelure, ornement de votre sexe !

BRADAMANTE.

Il y a quelque tems que je fus forcée de la faire couper pour une blessure que je reçus à la tête. (*à Barin, après avoir regardé autour d'elle.*) Tu es bien sûr, Barin, que c'est ici l'endroit où l'on est convenu de se réunir ?

BARIN.

Oui, madame, c'est bien ici.

BRADAMANTE.

La princesse va m'en vouloir de m'être laissée entraîner si loin d'elle à la poursuite d'un chevreuil.

BARIN.

Que nous avons manqué encore !

RICHARD.

Vous êtes donc de la chasse ?

BRADAMANTE.

Oui, Richard. Voilà bientôt un mois que je suis à la cour de Morganor, souverain de cette contrée. L'amitié que j'ai inspirée à Rosalinde, son aimable nièce, est si forte, que ce n'est qu'après mille promesses de revenir la voir qu'elle a pu consentir à me laisser partir aujourd'hui. Cette chasse n'a été ordonnée que pour retarder nos adieux et nous voir quelques heures de plus.

RENAUD.

Je m'étonnais aussi de vous voir sous les habits de votre sexe.

BRADAMANTE.

Depuis mon enfance, il ne m'était pas encore arrivé d'être femme si long-tems.

BARIN.

Ma foi, madame, cette pauvre princesse vous avait vue d'abord si beau cavalier, que pour son repos vous ne pouviez trop tôt vous montrer à ses yeux d'une manière plus conforme à la vérité.

RICHARD.

Elle est jolie, cette princesse ?

BRADAMANTE.

Charmante.

RICHARD, *bas à Renaud.*

C'est peut-être la belle inconnue...

BRADAMANTE.

Une aventure fort singulière commença notre connaissance et fit naître cette tendre amitié. Un jour je me désaltérais au bord d'un ruisseau ; j'étais légèrement vêtue, en chevalier qui voyage ; ma tête était nue ; Rosalinde m'apperçoit, s'approche, me considère avec attention ; je l'invite à s'asseoir auprès de moi ; bientôt, je m'apperçois qu'elle a pris le change à mon égard ; le feu qui colore son visage, m'annonce la fausse opinion que lui ont donnée mes habits et mes cheveux courts, à la manière des hommes ; je me hâte de la désabuser ; je lui dis que je suis une femme qui s'est vêtue ainsi, pour voyager avec plus de sûreté. Alors l'illusion se dissipe, mais l'image reste. L'amour l'avait déjà gravée dans son cœur. Je cédai aux vives instances qu'elle me fit de l'accompagner à la cour de son oncle, qui pour lui complaire m'accueillit avec bonté. Pour ne point flatter sa chimère, j'eus soin de l'accoutumer à me voir en habits de femme. Le tems sans doute fera le reste.

BARIN.

Laissez faire, madame ; le galant Sénéchal ne négligera rien pour la distraire agréablement.

BRADAMANTE, *riant.*

Oui, si l'impatience que cause l'importunité est une utile distraction, on peut se reposer sur les soins du Sénéchal.

RICHARD.

C'est apparemment son prétendu ?

BRADAMANTE.

Point du tout. Le sénéchal Codardo est un de ces vieux courtisans, en possession d'en conter à toutes les belles et dont toutes s'amusent, parce qu'ils sont sans conséquence ; la main de Rosalinde est destinée au prince Sigismond, qui doit arriver incessamment. Morganor a résolu cet hymen, malgré toutes les prières et les larmes de sa nièce.

BARIN.

Si le prince ne sait pas lui plaire, ce ne sera pas la faute d'un rival au moins. (*On entend le cor.*)

BRADAMANTE.

Mais j'entens la chasse. On va venir ici ; éloignez-vous un peu. Je ne voudrais pas qu'on vous vit avec moi.

RENAUD.

Pour quelle raison ?

BRADAMANTE.

La voici ; je n'ai point jugé à propos de me nommer à Morganor ni à sa nièce. Je ne suis connue dans cette cour que sous le nom d'Élise, comtesse de Poitiers. Vous voyez donc qu'il me faudrait vous présenter, vous nommer ; de là des explications, des embarras qu'il est plus simple d'éviter.

RENAUD.

En ce cas, venez nous rejoindre au château de Rochebrune, que vous voyez là haut, c'est là qu'est allé Richardet, pour nous annoncer au chatelain qu'il connaît beaucoup.

BRADAMANTE.

Eh bien, j'irai vous retrouver là, aussitôt que j'aurai pris congé de la princesse.

BARIN.

Je vais accompagner ces chevaliers, pour voir plutôt mon Richardet que j'aime tant. Il me semble que c'était hier que je le fesais encore sauter sur mes genoux !

(Les deux freres s'éloignent par le chemin de la montagne avec Barin, tandis qu'on entend approcher la chasse.)

SCENE V.

BRADAMANTE, ROSALINDE, Officiers en chasseurs, Jeunes Filles en chasseresses, Piqueurs et Valets.

ROSALINDE, *accourant à Bradamante.*

Ah ! ma chère Élise, que tu m'as causé d'inquiétudes ! faut-il que les derniers momens que nous avons à nous voir, se soient ainsi perdus à nous chercher ?

BRADAMANTE.

J'en suis aussi fâchée que toi, ma chère Rosalinde ; un maudit chevreuil que j'ai poursuivi...

ROSALINDE.

Eh ! fallait-il le poursuivre ? cruelle amie, est-ce pour le plaisir de la chasse que nous sommes venues chasser aujourd'hui ? Voilà une heure que nous sommes séparées, et cette heure perdue touche au moment qui va nous séparer pour jamais peut-être. Je craignais aussi mille accidens fâcheux de ce cheval que, malgré moi, tu voulus choisir pour la chasse ;

il a tant d'ardeur et de feu, que nos meilleurs écuyers redoutent de le monter.

BRADAMANTE.

Ce cheval est excellent. Je voudrais n'en monter jamais de plus tranquilles.

ROSALINDE.

Si je craignais moins sa fougue, puisqu'il te plait tant...

BRADAMANTE.

De grâce, n'en parlons pas. Je trouverai des chevaux à Rochebrune, où je dois aller en te quittant; Barin m'y devance en ce moment.

ROSALINDE.

Ah! chère Elise, que je vais être malheureuse! forcée d'épouser un homme que je ne pourrai souffrir, ta présence m'aurait consolée du moins; mais tu pars. Il n'y avait que la douce habitude de te voir toujours, comme une tendre amie, qui pouvait guérir enfin mon cœur du mal que lui fit ta première vue. Ah! que je vais être malheureuse!

BRADAMANTE.

Console-toi; je t'ai dit que je reviendrais te voir.

ROSALINDE.

Tu me le promets!

BRADAMANTE.

Je te le promets. Mais je ne vois point Morganor.!

ROSALINDE.

Il était tout à l'heure avec le Sénéchal, à quelque distance de nous. — Mais, dis-moi; tu voyages toujours en cavalier, pourquoi donc n'avoir pas repris aujourd'hui les habits que je te vis la première fois.?

BRADAMANTE, *souriant.*

Je m'en serais bien gardée. Je les reprendrai plus tard. Ne mêlons point d'imposture aux sentimens qui nous animent; et si quelqu'un doit me regretter ici, je veux que ce ne soit qu'une amie.

ROSALINDE.

Oh! oui, l'amie la plus tendre!

(*Elle la serre dans ses bras.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, Le Sénéchal CODARDO.

CODARDO, *avec l'accent gascon.*

Ah! les deux belles amies se sont retrouvées enfin.

MORGANOR, *à Bradamante.*

Aimable comtesse, vous nous avez beaucoup inquiétés.

CODARDO.

Peste ! avec quelle aisance madame monte et modère le cheval le plus fougueux ! c'est un terrible animal que vous aviez-là, comtesse. Moi, qui m'en pique, j'y regarderais à deux fois. Cependant je puis me vanter d'en avoir monté de plus récalcitrans encore ?

MORGANOR.

Sénéchal, vous en aviez un très-paisible tout à l'heure ; il m'a paru néanmoins qu'il ne vous donnait pas peu d'embarras.

ROSALINDE.

Je crois m'être apperçu même qu'il avait versé sa seigneurie.

CODARDO.

Parbleu ! c'est madame la comtesse qui m'a valu ce tour-là. Je la vois partir comme un trait, je veux la suivre, croiser sa route ; le bois était fourré, une maudite branche me prend à travers corps et me culbute ; je vous le demande, le premier écuyer du monde, serait-il resté en selle ? Mais il fallait voir quel cheval je montais au tournois qui se fit l'an dernier à la cour de Charlemagne. Ce coursier était le fils du vent et de la tempête. C'est sur ce fier animal qu'on me vit courir trois lances avec honneur contre l'illustre Bradamante.

BRADAMANTE.

Vous connaissez Bradamante ?

CODARDO.

Si je la connais ! c'est la plus belle brune.

BRADAMANTE.

On m'avait toujours dit quelle était blonde.

CODARDO.

Des gens qui ne la connaissent pas, sans doute. Au reste, c'est une maîtresse femme, et j'avais fort affaire, en vérité ; mais je m'en suis bravement tiré.

BRADAMANTE.

Sénéchal, si vous vous en tirez toujours de la même manière, vous serez dificilement vaincu.

CODARDO.

Comtesse ! vous êtes charmante. (*Il lui baise la main.*) Si je n'étais pris ailleurs, vous avez des yeux... mais vous partez. (*à Rosalinde.*) Adorable princesse, non, ne craignez pas que je rompe jamais une si belle chaîne ; chacun des charmes dont vous brillez y forme chaque jour un nouvel anneau ; c'est dire assez qu'elle est déjà plus longue qu'il ne faut pour me lier bras et jambes et me rendre éternellement votre captif.

BRADAMANTE.

Rien n'est plus galant que ce que vous dites-là, seigneur.

ROSALINDE.

Vous oubliez donc, Sénéchal, que mon oncle a juré de

punir sévèrement quiconque, autre que le prince Sigismond, oserait me parler d'amour ?

MORGANOR.

Ma nièce, j'accorde à cet égard pleine licence au Sénéchal.

CODARDO.

Eh bien, j'en profiterai, seigneur, et si le prince tarde encore deux jours, il arrivera trop tard.

MORGANOR.

Allons, ma nièce, nous retardons trop peut-être le départ de votre amie.

CODARDO.

Un moment, cher oncle. Les adieux ont toujours quelque chose d'affligeant ; si vous voulez m'en croire, nous les égayerons par des jeux et des danses.

ROSALINDE.

C'est bien penser, Sénéchal. Si mon oncle le permet...

MORGANOR.

Volontiers. (*Rosalinde serre la main de Bradamante.*)

CODARDO, *aux chasseurs.*

Allons, mes amis, pour plaire à l'aimable comtesse que nous allons perdre, exécutez la danse où l'on figure la chasse du cerf. Allez couper pour vos compagnes les branches flexibles qu'elles plieront en cerceaux.

(Tandis que les chasseurs et chasseresses se dispersent dans les coulisses, Codardo continue en s'adressant à Bradamante.)

Belle comtesse, le talent de celui qui fait le cerf, est d'éviter d'un côté les javelines des chasseurs, et de l'autre les cerceaux des chasseresses. S'il parvient à désarmer un chasseur de sa javeline, sans être enveloppé et garotté par les dames, le chasseur désarmé est obligé de courir à sa place. J'ai fait souvent admirer mon agilité dans cette danse, et je passais autrefois pour le plus habile cerf de la contrée.

BRADAMANTE.

Je vois qu'en tout genre, seigneur, vous avez atteint le suprême dégré du talent !

(Rosalinde, Bradamante et Morganor s'assient à l'un des côtés de la scène, sur un banc de gazon.)

(Les chasseresses reviennent avec des branches garnies de leurs feuilles qu'elles arrondissent en cerceaux. Les chasseurs les accompagnent avec leurs javelines. On danse. Bientôt un des danseurs part, caracole, monte sur la colline du fond, en redescend, toujours poursuivi par les autres, auxquels il échappe. Codardo, qui s'est aussi armé d'une javeline, veut arrêter le courreur ; mais il est promptement désarmé et renversé.)

MORGANOR.

Allons, Sénéchal, à votre tour.

CODARDO.

Oui, je ne puis m'en défendre; c'est moi maintenant qui suis la bête !

(Codardo part, les chasseresses l'atteignent bientôt, le garottent dans leurs cerceaux et l'amènent devant Bradamante.)

BRADAMANTE.

C'est donc ainsi que le plus habile cerf de la contrée se laisse prendre ?

CODARDO.

Le pied m'a glissé, comtesse. D'ailleurs, je ne puis résister aux dames. Tant que le cœur me battra, je me laisserai toujours enchaîner par elles.

(On débarrasse Codardo de ses liens. Bradamante se lève, prend congé de Rosalinde qui témoigne beaucoup de douleur de cette séparation.)
(Bradamante s'éloigne et prend le chemin de la montagne. Rosalinde la regarde aller et n'écoute pas son oncle qui la presse de se retirer. Bientôt on perd de vue Bradamante, qui se trouve caché par le rocher qui est au milieu de la montagne.)

CODARDO.

D'honneur, cette comtesse est charmante, je la regrette aussi, moi. Elle avait toujours quelque chose d'agréable à me dire, et je crois même qu'elle me voyait de bon œil.

MORGANOR.

Venez, ma nièce; il est tems de retourner à la ville.

(En ce moment on revoit Bradamante qui a dépassé le rocher. Rosalinde la regarde encore quelque tems; mais, pressée par son oncle, elle se retire enfin par la gauche, en regardant toujours. Toute la chasse sort en même tems.)
(Bradamante arrive auprès du château. A peine la voit-on disparaître que Richardet, suivi de Barin, entre par le devant du même côté.) (*)

SCENE VII.

RICHARDET, BARIN, ensuite UN PAYSAN.

RICHARDET.

Barin, tu me retiens en vain, je veux joindre la chasse, te dis-je.

BARIN.

Mais vous voyez bien qu'elle s'éloigne, Votre sœur l'a quittée et va vous chercher à Rochebrune.

(*) Nota. Quand l'actrice est cachée par le rocher, une autre vêtue de même, lui est substituée. C'est cette seconde qu'on voit ensuite dépasser le rocher et entrer dans le château. Pendant ce tems-là, l'actrice a eu le tems de quitter son vêtement d'amazone, pour reparaître sous le personnage de Richardet.

RICHARDET.

Je la verrai plus tard. Allons me presenter à Morganor. Je me nommerai, il m'accueillera, je verrai sa charmante nièce, je lui dirai que je l'adore, et qu'il me faudra mourir, si son cœur ne répond au mien.

BARIN.

C'est aller vîte. Mais Morganor pourrait bien interrompre votre course. Je vous ai dit qu'il est cruel et n'entend pas raison sur l'article de sa nièce, surtout quand il a résolu de lui faire épouser le prince Sigismond, qui arrive aujourd'hui peut-être.

RICHARDET.

Eh bien ! je différai le prince Sigismond, nous nous battrons, je le tuerai, et il n'épousera pas Rosalinde.

BARIN.

Je ne pensais pas à cette expédient.

RICHARDET, *réfléchissant.*

Si je pouvais... Je ressemble beaucoup à ma sœur Bradamante, disais-tu ?

BARIN.

Oh ! parfaitement !

RICHARDET.

Son aventure que tu viens de me conter...

BARIN.

Quelle idée vous vient-là ?

RICHARDET, *réfléchissant.*

Oui, je... Allons, c'est impossible !

UN PAYSAN, *qu'on entand chanter de loin.*

Le gentil tourtereau du bois
Roucoule son amour fidèle.

BARIN, *regardant vers la coulisse à gauche*

Je vois un Paysan là bas qui amène de ce côté deux chevaux, dont l'un est superbement enharnaché ; où diable les conduit-il ?

RICHARDET, *regardant aussi.*

C'est peut-être à quelqu'un de la chasse. Laissons venir cet homme, nous l'interrogerons.

LE PAYSAN, *chantant de plus près.*

J'entends aux accens de sa voix
Qu'il est près de sa tourterelle.
Toroulourou, touroulou,
Piou piou piou piou, ma belle,
Entends-tu l'tourtereau du bois.

BARIN.

Eh mais, je crois que ce sont les chevaux que la princesse a

prêtés à votre sœur, pour la chasse. Je reconnais celui que je montais ; bai cerise, marqué en tête, deux balzanes ; c'est bien cela. Est-ce que la gracieuse princesse les renverrait à ma maîtresse.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PAYSAN.

(Le Paysan paraît au bord de la coulisse et a l'air d'avoir attaché-là ses chevaux.)

LE PAYSAN, *comme pour flatter les chevaux.*

Là... là... là, mignon, là (*à lui-même*) V'là des ch'vaux ben difficiles à mener en lesse toujours, et jarni ! j'oserions encore moins les monter. J'avons pardu noute houssine ; faut qu'j'en coupions eune autre dans c'taillis.

BARIN.

J'ai vu cet homme dans les écuries de Morganor.

(Le paysan va dans le fond pour couper une baguette, ce qu'il fait en entammant le second couplet de sa chanson.)

LE PAYSAN.

Si jamais l'tourtereau du bois
Perdait sa douce tourterelle,
Sa voix pour la dernière fois
Dirait dans sa peine cruelle :
Touroulourou touroulou...

(A Richardet et à Barin qui examinent les chevaux.)

N'approchez pas tant, messieurs ; stilà qu'à la belle housse est un diable qui vous jouerait queuque mauvais tour.

(Il achève son couplet, en ajustant sa houssine.)

Touroulourou touroulou
Piou piou piou piou ma belle,
Il meurt le tourtereau du bois.

RICHARDET, *au Paysan.*

Dites-nous, l'ami...

LE PAYSAN, *sans l'appercevoir.*

Touroulourou, touroulou...

BARIN, *au Paysan.*

L'ami touroulou veut-il bien nous répondre ?

LE PAYSAN.

C'est vous, M. Barin ? — Eh mais, v'là aussi madame la comtesse. Jarnigoy, j'sommes ben content d'vous rencontrer ici, madame ! v'là ma commission finie.

BARIN.

Tu te trompes, mon ami ; ce n'est pas là madame la comtesse ? c'est un...

RICHARDET, *bas à Barin.*

Te tairas-tu, bavard ?

LE PAYSAN.

Tians, c't'autre qui veut s'gausser ! j'avons la barlue p't'êt' ? faudrait qu'madame changit d'visage comm' d'habit, pour qu'on n'là r'connissit pas. C'n'est pas l'embarras, c't'habit d'damoisiau li va comme eune marveille ; alle est à croquer comm' ça !

RICHARDET, *avec joie.*

Tu m'as donc vu souvent à la cour de Morganor ?

LE PAYSAN.

Pardine ! tous les jours. Quoiqu'on n'soit qu'à l'écurie, on a d's'yeux pour r'garder passer ceux qu'allont et venont au châtiau ; et pis, d'ailleurs, eune dame qu'est belle comm' vous, c'est comm' l'soleil, sa vue réjouit tout l'monde.

RICHARDET, *avec une joie folle.*

Je ne me sens pas de joie, Barin ! (*au Paysan en lui serrant la main.*) Mon ami, je te remercie ; tu es un homme charmant de m'avoir si souvent regardé. Dis-moi maintenant ce qui t'amène ?

LE PAYSAN, *extasié.*

Eh ! eh ! eh ! qu'c'est donc agriable !

RICHARDET.

Eh bien, quoi ?

LE PAYSAN

Pardon... mais de m'sentir serrer la main par c'te main qu'appartiant à une si belle parsonne... ça m'partrouble si tellement... Mais, voyais donc queu drôle d'effet ! quand j'songe queule différence..... noute minagère est pourtant eune femme aussi !

RICHARDET, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! voilà un impertinant maraud !

BARIN.

Je vous en fais mon compliment, seign...

RICHARDET, *l'interrompant.*

Hein ?

BARIN.

Oui, madame, mon compliment sincère.

RICHARDET, *au Paysan.*

Eh bien, toi, finiras-tu de me dire en quoi consiste ta commission ?

LE PAYSAN.

Ça s'ra bientôt dit ; ça. La princesse Rosalinde, qu'à vu que c'biau cheval vous faisait plaisir, m'a enchargé de l'conduire avec c't'autre pour voute écuyer à Rochebrune, où c'qu'all' m'a dit que j'vous trouverions ; en me r'commandant

ben d'vous les r'mettre tous les deux en main propre. Pisque j'vous trouvons ici, j'n'irons pas pus loin.

RICHARDET.

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir Tu remercieras bien la princesse de ma part ; et voici pour boire à ma santé.

LE PAYSAN.

N'faillait pas ça pour ça. Mais j'prenons toujours pour n'pas r'fuser madame la comtesse. (*il sort en chantant son refrain.*)

Touroulourou, touroulou, etc.

SCENE IX.

RICHARDET, BARIN.

BARIN.

Voilà, ma foi, un joyeux compère !

RICHARDET.

Eh bien, Barin, n'admire-tu pas mon bonheur ?

BARIN.

Quel est donc votre projet ?

RICHARDET.

Veux-tu me servir ?

BARIN.

Volontiers. Vous savez combien je vous aime.

RICHARDET.

En ce cas, prenons ces chevaux, et tu m'accompagneras à la cour de Morganor. J'y passerai pour ma sœur à tous les yeux ; le reste me regarde.

BARIN.

Mais, seigneur, c'est un projet fou.

RICHARDET.

N'importe, il s'exécutera.

BARIN.

Est-il bien nécessaire que j'en sois ?

RICHARDET.

Indispensable. Ecuyer de ma sœur, ta présence complettera l'illusion. D'ailleurs, l'ignorance des lieux, des personnes, de tout ce qui doit être familier à ma sœur, me trahirait à tout moment. Il faut donc que tu me donnes la carte, et que tu m'instruises de tout.

BARIN.

Mais il faut que je suive votre sœur.

RICHARDET.

Cela n'est pas nécessaire. Bradamante va à Montauban, elle y doit rester quelque tems, et mes frères sont-là pour l'y conduire.

BARIN.

Mais les dangers ?

RICHARDET.

Je n'en vois point.

BARIN.

Comme je ne suis pas amoureux, j'en vois beaucoup, moi.

RICHARDET, *avec impatience.*

Barin, veux-tu me servir, oui ou non ?

BARIN.

Je suis prêt, seigneur.

RICHARDET.

Madame.

BARIN.

Eh bien, oui, madame. Voilà qui est convenu.

RICHARDET.

Allons, montons à cheval.

(Richardet sort par la gauche et Barin qui reste en scène continue de lui parler.)

SCENE X.

BARIN, ensuite BRADAMANTE, RENAUD et RICHARD, *qu'on voit paraître sur la montagne.*

BARIN, *parlant vers la coulisse.*

Prenez garde, ce cheval est dangéreux ; n'en approchez qu'avec précaution. Flattez-le légèrement, en l'appelant mignon, là... Eh mais, il est d'une douceur ! Dieu me pardonne, je crois qu'il s'y trompe aussi. Eh, tenez, voilà votre sœur sur la montagne. Elle est avec vos frères. Vous ne voulez pas les attendre ? Eh bien, à cheval, seigneur... madame, veux-je dire.

(Il sort. Bradamante paraît sur la montagne avec Renaud et Richard, auxquels elle indique du doigt Richardet qu'ils sont censés voir s'éloigner, et c'ets sur ce tableau que la toile se baisse.) (*)

(*) C'est la personne qu'on a substitué à Bradamante qui paraît en ce moment.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin orné de quelques statues ; dans le fond, est un canal sur lequel est un riche pont, qui conduit à une tour qu'on voit à droite. Cette tour a des fenêtres grillées qui indiquent que c'est une prison. A travers les arches du pont on apperçoit la suite du jardin à perte de vue.

SCENE PREMIERE.

ROSALINDE, LAURETTE.

LAURETTE.

Oui, madame, le prince Sigismond arrivera bientôt, sans doute, un courrier vient de l'annoncer à monseigneur.

ROSALINDE.

Rien ne pourra donc me soustraire à cet hymen !

LAURETTE.

Pourquoi vous effrayer d'avance. Ce prince est peut-être aimable ; et que savez-vous s'il ne vous plaira pas ?

ROSALINDE.

Cela est impossible. Quelle bisarre destinée est la mienne ! j'aime un être fantastique dont Elise m'a presenté la vaine image ; je sais que je soupire pour un objet qui n'existe nulle part, et je ne puis m'empêcher de soupirer !

LAURETTE.

Allons, allons, madame ; un être chimérique n'est pas fait pour vous intéresser ; moi, j'ai meilleure opinion de vous que vous-même. Je suis sûre que vous ne tarderez pas à sentir le mérite de la réalité, et le prince Sigismond...

ROSALINDE.

Le prince? un homme que je vais voir pour la première fois, et que mon oncle m'ordonne d'épouser sur-le-champ ! il ne faut point avoir le cœur préoccupé pour détester d'avance une pareille chaîne. Ah ! si ma chère Elise était ce que je l'ai crue d'abord, un noble et jeune chevalier plein de courage et d'amour, toujours prêt à protéger sa dame contre l'injustice et la violence, je l'aurais vu défier le prince, le combattre...

LAURETTE.

Et vous enlever ; sans doute, c'était bien plus dans les règles de la chevalerie, qu'un mariage arrangé par des parens

intéressés; mais j'y pense, vous vous plaignez à tort de n'avoir point de chevalier, le sénéchal Codardo ne vous a-t-il pas consacré son bras, sa vie et son amour?

ROSALINDE, *souriant.*

Que tu es folle!

LAURETTE.

Bon! je vous fais sourire; voilà déjà un simptôme de guérison; je vois que vous sentirez bientôt qu'il ne sert de rien de gémir sans cesse de ce qu'on ne saurait empêcher. Allez, allez, madame, vous avez moins sujet que personne au monde de vous affliger. Jeune et belle comme vous l'êtes, la nature et la fortune vous ont comblée de tant de faveurs, que les petits désagrémens de la vie ne sont au milieu de tout cela que ce que les épines sont aux roses du printems.

ROSALINDE.

Eloignons-nous, Laurette; je vois venir le Sénéchal.

LAURETTE.

Restons plutôt, madame; à cœur qui soupire, les distractions sont nécessaires; et le Sénéchal a justement la dose de ridicule qui convient à votre situation.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CODARDO.

CODARDO.

Belle princesse, celui qu'on vous destine, arrive, dit-on, aujourd'hui, faut-il mourir, faut-il vivre à votre service? prononcez mon arrêt.

LAURETTE.

Vivez, M. le Sénéchal, n'enlevez pas à la cour de Morganor les occasions de divertissement que vous voulez bien lui procurer de tems en tems.

CODARDO.

Fort bien, fort bien; mais il est décidé que je mourrai, si madame en épouse un autre.

LAURETTE, *lui prenant le bras qu'elle passe sous le sien.*

Que vous êtes enfant! eh bien, oui, madame épouse le prince, elle y est forcée; que faire à cela? vous consoler comme il faut qu'elle se console. En vérité, je vous conseille de vous plaindre, avec tant de moyens de plaire, n'aurez-vous pas bientôt fait un autre choix?

CODARDO, *la regardant de côté et lui prenant la main.*

Eh! eh! eh! vous êtes jolie aussi, vous.

LAURETTE.

Ne me serrez donc pas tant la main: madame ne croira plus que vous voulez mourrir pour elle.

CODARDO.

Méchante !

LAURETTE.

Par exemple, encore, pour la bien convaincre de la sincériré de votre amour, un preux et galant chevalier comme vous ne devrait-il pas defier le prince Sigismond, et lui prouver qu'il a tort, les armes à la main ?

CODARDO.

Sandis ! s'il faut combattre et vaincre pour la belle Rosalinde ; vienne le prince, il me verra de près.

LAURETTE.

Très-bien, M. le Sénéchal, voilà un beau mouvement ! ce feu martial qui brille dans vos yeux me réjouit tout-à-fait. Qu'en dites-vous, madame ?

ROSALINDE.

Je suis très-reconnaissante des bonnes intentions du Sénéchal ; mais je neveux point qu'il s'expose...

CODARDO.

Laissez-donc, madame ; me fournir l'occasion de signaler mon courage, c'est me combler de joie.

(*Il se promène fièrement en long et en large.*)

LAURETTE.

Ne vous l'avais-je pas dit, madame ?

ROSALINDE, *bas à Laurette.*

Mais finis donc.

LAURETTE.

Laissez-le faire. Tenez, il se prépare ; le voyez-vous qui cherche son courage ?

ROSALINDE.

Eloignons-nous de ce côté ; je ne veux point te voir pousser plus loin de pareilles folies. (*elles sortent par la droite.*)

SCENE III.

CODARDO, RICHARDET, BARIN.

(Codardo, en continuant de se promener, tire son épée et s'arrête devant une statue qui est à droite, tandis que Richardet et Barin entrent par la gauche et l'examinent.)

CODARDO, *parlant à la statue.*

Oui, prince, j'adore Rosalinde, c'est vous dire assez que vos prétentions me fâchent, et que vous m'en ferez raison, si vous n'êtes point un chevalier déshonté et sans cœur. Allons, vîte, dépêchons. (*il se met en garde.*)

RICHARDET, *bas à Barin.*

Quel est cet original ?

BARIN.

C'est le sénéchal Codardo.

RICHARDET.

Codardo ?

CODARDO, *se retournant promptement avec l'air effrayé.*

Hein !

RICHARDET.

Courage, sénéchal Codardo.

CODARDO.

Quoi ! c'est vous ? comment donc ? vous voilà en charmant cavalier ! — Sitôt de retour, chère comtesse ?

RICHARDET, *bas à Barin.*

Toujours comtesse, entends-tu ? admirable ! (*à Codardo.*) Que vous avait donc fait cette statue, Sénéchal ?

CODARDO.

Oh ! c'est que je me préparais sur la manière dont je dois parler à quelqu'un que j'attends ce soir.

RICHARDET.

Mais nous vous avons fait peur ?

CODARDO.

A moi peur ? allons donc, vous m'avez surpris, voilà tout; peur ! oh bien, oui, peur ! la comtesse plaisante toujours, je vois cela.

RICHARDET.

Morganor vient de me dire que je trouverais ici la princesse; je ne la vois point.

CODARDO.

Nous nous quittons en ce moment ; je crois qu'elle se promène encore là-bas ; je cours la prévenir, sûr de lui porter une nouvelle bien agréable... Par quelle aventure donc... Mais je ne veux pas retarder le plaisir de la princesse. (*il sort promptement par la droite.*)

SCENE VI.

RICHARDET, BARIN.

RICHARDET.

Eh bien ! tu le vois, Barin, il n'était pas nécessaire de prendre des habits de femme pour jeter tout le monde ici dans l'erreur ; Morganor lui-même n'a point hésité à me prendre pour ma sœur.

BARIN.

Sans doute, mais je serai plus tranquille encore sur votre compte, quand on vous verra sous les vêtemens dont se servait ici Bradamante.

RICHARDET.

Tu as raison ; mais je ne suis pas fâché de me montrer d'abord en cavalier à ma chère princesse ; je brûle de la voir ! l'espoir... la crainte... mon cœur éprouve une agitation... je respire à peine !

BARIN.

Modérez-vous, la voici.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ROSALINDE, LAURETTE, CODARDO.

CODARDO, *en entrant à Rosalinde.*

Je ne vous trompe point, madame, la voilà.

ROSALINDE, *accourant.*

Ah ! ma chère Elise !

RICHARDET, *l'embrassant avec vivacité.*

Chère princesse !

BARIN, *bas à Richardet, le tirant par l'habit.*

Doucement donc.

RICHARDET, *bas à Barin.*

Oh ! laisse-moi.

ROSALINDE, *avec joie à Laurette*

Ah ! Laurette, que je suis contente !

RICHARDET.

Un si prompt retour vous étonne, sans doute, madame ?

ROSALINDE, *d'un air fâché.*

Madame ! vous ! d'où vient Elise...

BARIN, *bas à Richardet.*

On tutoie.

RICHARDET, *à Barin.*

On tu... (*à Rosolinde.*) Pardonne, belle amie, c'est le plaisir de te revoir qui me trouble au point... (*bas à Barin*) C'est charmant ! tu ne m'avais pas prévenue... (*à Rosalinde.*) Que je t'embrasse donc encore ! (*il l'embrasse.*)

BARIN, *le tirant encore par l'habit.*

Mais elle n'embrassait pas si souvent.

CODARDO, *à Laurette.*

Eh ! eh ! cet habit de cavalier qu'a la comtesse, ne dirait pas deux amans.

LAURETTE.

En effet, et voilà surtout des manières...

ROSALINDE.

Mais, dis-moi donc, Elise, comment j'ai le bonheur de te revoir si promptement !

RICHARDET.

Voici pourquoi, ma chère amie. En partant de Rochebrune, où je fus en te quittant... Barin, conte à madame notre aventure; ma joie... mon trouble... tu t'en acquitteras mieux que moi.

BARIN, *bas à Richardet.*

Bien obligé. (*à Rosalinde.*) Madame, nous cheminions tranquillement, lorsqu'à la sortie du bois, des brigands vinrent droit à nous.

ROSALINDE.

Des brigands? je frémis!

CODARDO.

Des brigands? Ah! que n'étais-je avec vous, comtesse, je vous les aurais...

RICHARDET.

Sans doute, M. le Sénéchal; mais que pouvait contre de pareilles gens une femme timide qui n'avait pour la défendre...

BARIN.

Que votre serviteur qui vaut bien son homme; mais non pas quatre. Grace aux excellens chevaux que vous avez eu la bonté de nous renvoyer, madame, nous échappâmes à ces mécréans; mais nous nous sommes égarés dans la forêt et courant toujours au hazard, ce n'est qu'à la vue des tours de ce château que nous nous sommes reconnus. Voilà princesse, ce que nous venons aussi de raconter au seigneur Morganor, que nous avons vu en arrivant; d'après cela, il ne faut pas s'étonner que ma maîtresse, échappée à ce grand danger, se voyant en sûreté près de vous, sa meilleure amie, paraisse si troublée et vous exprime une joie si vive. (*bas à Richardet.*) Je répare vos imprudences.

RICHARDET, *bas à Barin.*

Fort bien. (*à Rosalinde.*) Dans un autre moment, m abonne amie, je te donnerai d'autres détails de mon aventure.

BARIN, *à part.*

Plus conformes à la vérité, sans doute.

ROSALINDE.

Ma chère Elise, mon oncle prépare une fête pour le prince Sigismond qui arrive aujourd'hui, je m'affligeais d'être obligée d'y paraître; mais je vais oublier, en t'y voyant, que cette fête est le prélude de mon malheur.

RICHARDET, *vivement.*

Qu'entends-je? le prince arrive aujourd'hui? et tu crois que je souffrirai...

BARIN, *feignant que Richardet lui marche sur le pied.*

Aïe, aïe, aïe! prenez donc garde, madame, vous m'avez fait un mal!

RICHARDET.

Où donc?

BARIN, *bas avec un coup-d'œil expressif.*

Nulle part. (*haut*, *montrant son pied.*) Parbleu, vous le voyez bien.

RICHARDET, *paraissant le comprendre.*

J'ai tort ; je suis bien étourdie ! — Tu te tiens si près de moi, aussi.

LAURETTE.

Madame la comtesse ne restera pas sans doute avec ces habits ; si le prince la voyait ainsi, il lui trouverait l'air si naturellement cavalier, qu'on aurait beaucoup de peine à lui persuader que ce n'en est pas un.

BARIN.

Mademoiselle a raison.

RICHARDET.

Eh bien, je vais vîte reprendre mes habits de femme.

ROSALINDE, *à Laurette.*

Va, Laurette.

LAURETTE.

Allons, venez, que je fasse votre toilette.

RICHARDET, *vivement.*

Je te remercie, Laurette, Barin suffira.

LAURETTE

Barin? y pensez-vous? un homme pour vous habiller ?

RICHARDET.

Eh ! non, non, il restera dans l'anti-chambre pour recevoir mes ordres et venir t'avertir, si j'ai besoin de ton secours.

LAURETTE.

Eh ! bien, comme vous voudrez ; vous trouverez votre plus belle robe encore toute étalée dans votre appartement.

RICHARDET.

Fort bien. (*bas à Barin.*) Tu sais où il est cet appartement.

BARIN, *bas.*

Sans doute.

RICHARDET, *à Rosalinde lui baisant la main.*

Ma chère amie, ce n'est que pour quelques momens que je te quitte. (*bas à Barin.*) J'en deviendrai fou, Barin !

ROSALINDE, *à Codardo.*

Sénéchal, donnez la main à la comtesse jusqu'au château.

CODARDO.

Avec grand plaisir; permettez, comtesse...

(Richardet accepte la main de Codardo et sort précipitamment avec lui et Barin.)

SCENE VI.

ROSALINDE, LAURETTE.

LAURETTE, *les regardant aller.*

Eh ! voyez donc comme madame la comtesse fait courir le Sénéchal ! il ne pourra jamais aller de ce train-là jusqu'au château. — Je n'en reviens pas ! je n'avais point encore vu votre amie montrer tant de vivacité et de pétulance ; c'est l'habit apparemment qui produit cet effet là sur elle.

ROSALINDE.

Ah ! ma chère Laurette, quelle joie me cause le retour inespéré de cette aimable amie ! Mais qu'elle est donc charmante sous ces habits ! comme ils lui vont ! elle m'a embrassée aussi avec une expression... Le croirais-tu ? malgré le plaisir que j'éprouvais, j'étais presque tentée de me fâcher de ses témoignages d'amitié, tant ils me paraissaient tenir de l'audace d'un homme entreprenant. J'en suis encore toute émue !

LAURETTE.

Pour moi, je la regardais, je l'écoutais, et je ne savais qu'en penser. — Mais qu'entends-je ? (*elle regarde vers la gauche.*) Je vois là bas beaucoup de mouvement. Le prince serait-il arrivé ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CODARDO.

CODARDO, *arrivant essoufflé.*

Savez-vous, princesse, qu'il faut de bonnes jambes pour suivre votre sémillante amie ? ma foi, j'ai quitté sa main au bout de cette allée, et je l'ai laissée courir toute seule. Au surplus je vous annonce que votre prétendu vient d'arriver ; il est en ce moment en conférence avec votre oncle.

ROSALINDE.

Ah ! ciel !

LAURETTE.

L'avez-vous vu ?

CODARDO.

Oui.

LAURETTE.

Est-il beau ?

CODARDO.

Que sais-je ? un rival est toujours laid ; mais, morbleu ! si je peux me remettre dans la belle disposition où m'a surpris tantôt la comtesse, nous verrons beau jeu.

LAURETTE, *regardant vers la gauche.*

Eh ! le voilà sans doute, ce prince, que votre oncle vous amène.

ROSALINDE.

Quel fâcheux moment !

CODARDO, *à lui-même.*

Je lui parlerai, je lui parlerai.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, SIGISMOND.

(Pendant la simphonie, Morganor présente le prince à sa nièce qui le reçoit froidement et d'un air contraint. Tandis qu'ils sont censés se faire les complimens d'usage, Codardo examine le prince des pieds à la tete.

MORGANOR, *à Sigismond.*

Seigneur, ma nièce est timide, et ce n'est que quand vous la connaîtrez davantage...

SIGISMOND.

Elle est charmante ! et je sens déjà, seigneur, tout ce que je vous ai d'obligations.

CODARDO, *à part.*

Parbleu, je le crois bien.

(Le prince se retourne vers Codardo et celui-ci le salue humblement.)

MORGANOR, *au prince.*

Vous voyez le sénéchal Codardo, le plus ancien et le meilleur de mes amis.

SIGISMOND, *prenant la main de Codardo.*

Sénéchal, je suis charmé de vous voir.

CODARDO.

Prince, de mon côté... certainement... je suis... (*à part.*) Il est vraiment honnête ; mais...

MORGANOR.

Ah ! voici madame la comtesse qui a déjà fait une autre toilette.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, RICHARDET, BARIN.

(Richardet est en femme, sous le costume le plus galant.)

ROSALINDE.

Ma chère Elise, je t'attendais avec impatience.

RICHARDET, *examinant fièrement le prince.*

Voilà donc celui...

BARIN, *bas à Richardet.*

Plus de modestie dans le regard.

MORGANOR, *à Sigismond.*

Seigneur, voilà votre rival.

RICHARDET, *à part.*

Ciel ! serais-je découvert ?

SIGISMOND.

Mon rival, dites-vous ?

MORGANOR.

En effet, on ne vit jamais d'amitié plus tendre que celle qui lie ma nièce à l'aimable comtesse.

RICHARDET, *à part.*

Je respire ? (*haut.*) Aussi personne n'est plus intéressé que moi au bonheur de Rosalinde.

SIGISMOND, *prenant la main de Rosalinde.*

Excepté celui qui, dès ce moment, jure de consacrer toute sa vie à lui plaire.

RICHARDET, *à part.*

L'insolent !

MORGANOR.

Prince, je vous quitte un moment pour ordonner la fête. Ma nièce répondra peut-être plus librement en mon absence, à ce que vous avez droit d'attendre d'elle.

(Morganor continue de parler en particulier à Sigismond, pendant que Richardet parle à Barin.)

RICHARDET, *tirant Barin à l'écart.*

Barin, retourne à Rochebrune ; calme les inquiétudes de mes frères et de ma sœur. Dis-leur où tu m'as laissé ; ils prendront le parti qu'ils voudront : je m'en rapporte à leur prudence.

BARIN.

Mais vous, pendant ce tems-là...

RICHARDET.

Ne t'inquiète pas. Pars.

MORGANOR, *à Codardo.*

Ne me suivez-vous pas, Sénéchal ?

CODARDO.

Oui, seigneur. (*à part, en regardant le prince.*) Je lui parlerai.

(Morganor et Codardo sortent par la gauche. Barin sort en même tems.)

SCENE X.

ROSALINDE, LAURETTE, SIGISMOND, RICHARDET.

ROSALINDE, *bas à Laurette.*

Laurette, je ne consentirai jamais...

SIGISMOND, *à Rosalinde.*

Aimable Rosalinde, votre vue vient de faire naître en moi le plus ardent amour.

RICHARDET, *à part.*

Allons, il faut de la patience, ici !

SIGISMOND, *continuant.*

Dites-moi, si je puis espérer que votre cœur suivra le don de votre main.

ROSALINDE.

Seigneur, voila la première fois que quelqu'un ose me parler d'amour ; vous m'obligerez beaucoup de m'épargner des discours auxquels mes oreilles ne sont pas faites.

SIGISMOND.

Mon vif empressement ne méritait pas cette réponse, au point où nous en sommes...

ROSALINDE, *à part.*

Que je souffre ! (*haut.*) Pardon, seigneur... mais votre présence... (*à Richardet et à Laurette.*) Ma chère amie, et toi Laurette, éloignons-nous. Nous reviendrons en ce lieu quand la fête y sera rassemblée.

(Elle s'éloigne avec Laurette vers le fond du jardin, où on la voit accostée par des dames et des officiers, avec lesquels on la voit ensuite disparaître dans les coulisses à gauche. Richardet, qui avait d'abord suivi Rosalinde, s'est arrêté pour examiner le prince.)

SCENE XI.

SIGISMOND, RICHARDET, *dans le fond.*

SIGISMOND, *à part.*

Quel accueil ! que signifie son trouble et cette fuite soudaine ? — Suivons-la ; je veux savoir...

(*il va pour suivre Rosalinde.*)

RICHARDET, *l'arrêtant.*

Où allez-vous ?

SIGISMOND.

Rejoindre la princesse.

RICHARDET.

Vous n'irez pas.

SIGISMOND.

Qui m'en empêchera ?

RICHARDET.

Moi.

SIGISMOND, *souriant.*

Vous ?

RICHARDET.

Oui, moi ; et jamais je ne parle en vain.

SIGISMOND, *s'avançant.*

Vous me permettrez, belle dame, de n'être point effrayé de cet obstable.

RICHARDET, *d'un air furieux.*

N'avancez pas, ou tremblez.

SIGISMOND, *à part.*

Le caractère des dames de ce pays est bien étrange! (*à Richardet.*) Au moins, expliquez-moi la cause de votre courroux?

RICHARDET, *se radoucissant.*

La princesse ne veut pas que vous la suiviez : je suis son amie et j'ose vous représenter qu'un chevalier galant, comme vous paraissez l'être, ne fait jamais rien contre la volonté des dames.

SIGISMOND, *stupéfait.*

Allons, j'obéis à l'aimable comtesse.

RICHARDET.

Je vous en remercie. (*à part.*) Imprudent, j'ai failli me trahir! (*Il sort en saluant gracieusement le prince.*)

SCENE XII.

SIGISMOND, *seul d'abord*, ensuite CODARDO.

SIGISMOND.

Je n'en reviens pas!... Son audace a je ne sais quoi qui me plaît. Quelle vivacité! quel feu dans les yeux! j'admire comme le courroux sied bien à son visage! — Mais Rosalinde qui ne veut pas même m'entendre. (*il reste pensif.*)

CODARDO, *à part, dans le fond.*

Bon! il est seul. Allons, Sénéchal, voici le moment de montrer ce que tu vaux.

(Il s'excite au courage et s'avance fièrement.)

SIGISMOND, *à lui-même en souriant.*

Quel air avait cette comtesse en me disant : n'avancez pas ou tremblez!

CODARDO, *reculant effrayé.*

Est-ce à moi qu'il en veut?

SIGISMOND, *l'appercevant.*

Ah! Sénéchal, je vous trouve à propos.

CODARDO, *avec inquiétude.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît, seigneur?

SIGISMOND.

Vous pourriez me dire peut-être si je n'ai point ici quelque rival?

CODARDO.

Un rival? mais... cela est possible; Rosalinde vaut bien la peine qu'on soupire pour elle.

SIGISMOND.

Je ne vous demande point si l'on soupire pour elle, mais si quelqu'un l'a rendue sensible ?

CODARDO, *se redressant.*

Prince, il y a tel chevalier de ma connaissance qui pourrait bien ne point soupirer en vain.

SIGISMOND.

Et c'est...

CODARDO, *à part.*

Il ne s'agit plus de reculer ici : le vin est tiré, il faut le boire (*haut.*) Eh bien, seigneur, c'est moi.

SIGISMOND, *souriant.*

Vous ! et vous ne connaissez nul autre...

CODARDO.

Nul autre, absolument. Moi seul, dans cette cour, peux librement lui parler de mon amour, sans exciter son courroux.

SIGISMOND.

Touchez-là, Sénéchal, nous n'en serons pas moins bons amis.

CODARDO.

Comment ? vous... (*on entend le prélude de la fête.*)

SIGISMOND, *à lui-même*

Mais voilà la fête. J'obtiendrai peut-être de quelqu'autre de meilleurs renseignemens.

CODARDO, *à part.*

Me voilà désarmé. Le moyen de se battre contre qui prend si honnêtement les choses.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, ROSALINDE, RICHARDET, LAURETTE, Officiers, Dames et Monde pour la fête.

(Pendant la simphonie, Sigismond va au-devant de Rosalinde à qui il paraît faire de tendres reproches. Morganor ensuite paraît faire au prince des excuses pour sa nièce et lui donner l'assurance qu'il parviendra à lui plaire.

MORGANOR.

Allons, que la fête commence.

[Tandis qu'on va prendre place aux deux côtés de la scène, Codardo tire Laurette à part, et lui dit en lui montrant le prince.]

CODARDO.

Notre affaire est terminée, Laurette.

LAURETTE.

Bon ! mais il me semble que vous vous portez fort bien tous deux.

CODARDO.

Avec un homme aussi prudent que lui... Oh ! je lui ai parlé d'une fière manière, je vous en répond.

(Codardo va s'asseoir auprès de Morganor, et Laurette va se placer derrière Rosalinde. Fête guerrière et galante. Les dames donnent des écharpes aux chevaliers. On danse et les écharpes sont employés à former de jolis tableaux. On les déroule, on les étend ; les chevaliers en enveloppent leurs dames, ou les élèvent en pavillons sur leurs têtes. On se bat à l'épée. Pendant un repos, Laurette s'approche du Sénéchal.)

LAURETTE, *au Sénéchal.*

J'espère que vous allez aussi vous signaler dans ces jeux ?

CODARDO, *se levant.*

Vous allez voir ; mais j'attendais...

LAURETTE.

Que les combattans fussent un peu fatigués peut-être ?

CODARDO.

Au contraire, qu'ils fussent bien en train.

(Codardo se présente l'épée à la main. Un des combattans se prépare à lui faire raison. Richardet détache sa mante et reste en femme légèrement vêtue.

RICHARDET.

Non, c'est moi qui vais combattre ce chevalier.

CODARDO.

Comment diable, comtesse ?

RICHARDET.

Votre tour viendra, sénéchal, et nous aurons à faire ensemble.

CODARDO.

Avec grand plaisir, belle dame.

(Richardet se bat au sabre contre le vainqueur du premier combat.)

CODARDO, *pendant que Richardet se bat.*

Eh ! pas mal, en vérité.

(Rosalinde s'inquiète et tout le monde paraît étonné. Richardet désarme son adversaire.)

RICHARDET.

Sénéchal, à vous, maintenant.

CODARDO.

Pardon, comtesse, mais vous êtes si charmante que je suis déjà vaincu, sans coup férir.

RICHARDET.

Allons, allons, défendez-vous, et de franc jeu, M. le Sénéchal.

CODARDO.

Vous le voulez ? eh ! donc, en garde.

(Après quelques coups que Codardo esquive avec peine, Richardet saisit son adversaire au corps.)

CODARDO, *riant.*

Mais c'est charmant de se sentir pressé dans les bras d'une belle ! (*Richardet le secoue rudement.*) Eh ! eh ! comme elle y va donc ! (*Richardet le renverse et lui assène un vigoureux coup de poing. Se relevant tout froissé.*) Peste ! il est masculin ce coup de poing-là !

SIGISMOND, *à part.*

Voilà vraiment un femme étonnante !

CODARDO, *se tâtant l'endroit où il a reçu le coup.*

Etonnante ! moi, j'en suis plus qu'étonné, sandis !

MORGANOR, *se levant.*

Nous allons rentrer au palais. (*à Sigismond.*) Prince, ne donnez-vous pas la main à ma nièce !

RICHARDET, *à Rosalinde.*

De grâce, un moment, ma chère Rosalinde. (*à Sigismond.*) Le prince veut-il permettre...

ROSALINDE, *à Morganor.*

Nous vous rejoindrons à l'instant, mon oncle.

MORGANOR, *sévèrement, montrant le prince.*

Mais, Rosalinde...

SIGISMOND, *l'interrompant et lui prenant la main.*

Je vous en prie...

(Il s'éloigne avec Morgonor et tout le monde les suit,)

SCENE XIV.

ROSALINDE, RICHARDET, LAURETTE, CODARDO, *qui reste dans le fond.*

ROSALINDE.

Cruelle amie, comment peux-tu t'exposer ainsi ? dans quelles allarmes tu m'a jettée ! mais, en te voyant combattre, ma surprise égalait ma crainte. Par quel prodige...

RICHARDET.

Charmante amie, que votre étonnement cesse et voyez à vos pieds un amant qui vous adore !

ROSALINDE, *reculant avec un mouvement de frayeur.*

Un homme ! qu'entends-je ?

LAURETTE

Un homma ! ah ! mon dieu ! quelle trahison !

CODARDO, *dans le fond.*

Un homme ! au coup de poing j'aurais dû le deviner ; courons à Morganor. (*il sort promptement.*)

SCENE XV.

ROSALINDE, RICHARDET, LAURETTE.

ROSALINDE.

Est-il possible ! et vous avez eu l'audace...

LAURETTE.

Un homme ! et moi qui depuis un mois l'aidais tous les jours à l'habiller ; c'était un homme !

RICHARDET.

Rassure-toi, Laurette, c'était une femme alors. (*à Rosalinde.*) Pardon, belle princesse ; calmez ce courroux, modérez cet effroi ; voici la vérité : je vous parle aujourd'hui pour la première fois.

ROSALINDE.

Pour la première fois ? expliquez-vous.

RICHARDET.

Celle que vous appelliez votre amie, celle qui a passé un mois auprès de vous est véritablement une femme ; c'est ma sœur, la nature a mis entre elle et moi la plus étonnante ressemblance. C'est ma sœur qui vous a quittée ce matin auprès de Rochebrune où j'étais depuis quelques jours ; je vous avais vue chasser dans la forêt deux jours auparavant ; vous apercevoir et brûler d'amour fut pour moi la même chose ; jugez quelle émotion troubla mon cœur, quel doux espoir vint le flatter, quand Barin m'eut raconté comment se fit votre connaissance ; je formai aussi-tôt le projet, le plus extravagant sans doute, mais l'amour me l'inspira ; je mis Barin dans mes intérêts et il me suivit en ces lieux.

ROSALINDE.

Chevalier, croyez-vous que cette explication vous rende excusable.

RICHARDET.

Mon empressement a vous la faire, vous prouve un respect égal à mon amour ; j'aurais été coupable, sans doute, si, prolongeant votre erreur, j'avais plus long-tems abusé de la douce familiarité que vous pensiez accorder à quelqu'un de votre sexe.

LAURETTE.

Et cette manière si vive d'exprimer votre joie, tantôt en arrivant, n'est-ce rien que cela, fripon ? on croit bonnement n'embrasser qu'une femme ?

RICHARDET.

Cela m'a fait tant de plaisir !

ROSALINDE.

C'est une indigne supercherie que je ne puis vous pardonner.

RICHARDET, *avec feu.*

Vous me la pardonnerez, charmante amie ; vous aimez ma sœur ; eh bien, regardez-moi : c'est elle que vous voyez vous implorer à genoux; figurez-vous qu'une fée bienfaisante a changé son sexe, et qu'elle revient avec un cœur brûlant d'amour, demander votre main, l'obtenir où mourir à vos pieds.

ROSALINDE, *à Laurette.*

Mais, regarde donc, Laurette, qui ne s'y serait trompé comme moi ? (*à Richardet.*) Levez-vous, jeune imprudent.

LAURETTE, *éclatant de rire*

Ah ! ah ! ah ! M. le Sénéchal qui trouvait si doux d'être serré dans vos bras ! je ne m'étonne plus de votre valeur, ni du coup de poing qu'a reçu de vous ce galant Sénéchal.

RICHARDET.

Croyez que ma sœur ne s'en serait pas moins bien acquittée; car, apprenez, madame, que la comtesse, votre amie, est cette Bradamante dont la renommée, sans doute, est venue jusqu'a vous.

ROSALINDE.

Bradamante !

RICHARDET.

Oui, madame, je suis Richardet, son plus jeune frère ; dites-moi, belle princesse, croyez-vous que Morganor dédaignerait l'alliance d'un fils d'Aymon, d'un frère de Bradamante et du redoutable Renaud de Montauban ?

ROSALINDE.

Hélas ! il est trop tard ; le prince Sigismond... Je frémis des dangers que vous courez ici !

RICHARDET.

Eh bien, madame, fuyez la tyrannie de votre oncle et l'odieuse poursuite de Sigismond ; venez à Montauban ; mon père bénira notre union, et Morganor sera forcé de l'approuver.

ROSALINDE.

Qu'osez-vous me proposer ?

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CODARDO, *arrivant doucement avec des Gardes dont l'un tient l'habit d'homme de Richardet.*

RICHARDET.

Vous voulez donc épouser mon rival ?

ROSALINDE.

Plutôt la mort.

RICHARDET.

Eh bien, suivez-moi, je vous en conjure.

(Codardo, sans oser avancer, fait approcher les gardes qui, au signe qu'il leur fait, se saisissent de Richardet.)

ROSALINDE.

Ciel ! que vois-je ?

CODARDO.

Tenez-le bien, tenez-le bien. (*Richardet se débat violemment entre quatre gardes. En reculant, à deux autres gardes.*) Allez donc aussi, vous autres, puisque quatre ne suffisent pas. Là, bon. (*il s'approche.*) Ah ! ah ! chevalier comtesse, c'est peu de maltraiter un Sénéchal, vous voulez encore enlever une princesse ?

RICHARDET, *faisant un mouvement.*

Maudit Sénéchal ?

CODARDO, *reculant effrayé.*

Eh ! tenez le donc bien ; que diable !

ROSALINDE.

De quel droit, Sénéchal, arrêtez-vous madame ?

CODARDO.

Madame est fort bon ! princesse, je ne fais qu'obéir à Morganor qui m'a donné l'ordre de faire arrêter monsieur, et pardonnez si le même ordre m'enjoint aussi de m'assurer de vous.

RICHARDET.

Qu'entends-je ? madame n'a point mérité cette indignité ; si quelqu'un est coupable ici, c'est moi seul ; la princesse ignorait mon déguisement.

CODARDO.

Certes, il faut admirer votre rare modestie d'avoir attendu jusqu'aujourd'hui pour l'en instruire ; je n'en aurais pas fait autant, sur ma parole. (*aux gardes.*) Allons, conduisez le à la tour, après lui avoir fait quitter cet habit féminin et reprendre celui qui lui appartient. (*à d'autres gardes.*) Et vous, conduisez madame à son appartement, où vous la garderez à vue.

LAURETTE.

Ma chère maîtresse ! (*elle veut la suivre.*)

CODARDO.

Restez, mademoiselle, personne ne lui parlera qu'elle n'ait été interrogée. (*Les gardes emmènent Richardet et Rosalinde.*)

SCENE XVII.

CODARDO, LAURETTE, ensuite RICHARDET, Gardes, *sur le pont.*

LAURETTE.

Oh ! ciel, que vont-ils devenir !

CODARDO.

Ma foi, je pleins le jeune homme ; il s'est déguisé pour séduire une princesse ; la loi de ce pays le condamne au bûcher.

LAURETTE.

Et la princesse ?

CODARDO.

La princesse? ah ! diable, je n'y pensais pas ; peste soit de ma précipitation! je n'avais en tête que le jeune homme et son coup de poing ; et je n'ai pas réfléchi que la pauvre princesse...

LAURETTE.

Eh bien, que lui fera-t-on ?

CODARDO.

Eh bien, pour avoir reçu secrètement un jeune homme déguisé dans son appartement, la loi lui inflige la même peine.

LAURETTE.

Voilà une loi qui n'a pas le sens commun, monsieur le Sénéchal...

CODARDO.

D'accord...

LAURETTE.

Mais ma maîtresse est parfaitement innocente.

CODARDO.

Allons donc, vous allez me prouver cela, peut-être.

LAURETTE.

Sans doute.

CODARDO.

Je ne demande pas mieux, au reste, et quoique je n'en croie rien du tout, je m'en vais le soutenir s'il le faut les armes à la main. (*regardant vers le fond.*) Ah ! voici mon petit mutin, pour celui-ci, il l'aura bien mérité.

(On voit sur le pont Richardet entouré des gardes qui le conduisent à la tour. On ouvre la tour, et l'on y pousse Richardet (1).

Bien, bien, fermez le triple tour ; bon, jetez moi la clef. (*on lui jette la clef qu'il ramasse.*) Nous le tenons, enfin. (*on entend du tumulte dans la coulisse.*) Que se passe-t-il donc, là bas?

(1) C'est une autre personne vêtue comme la première qui paraît en ce moment.

SCENE XVIII.

(*Le jour baisse.*)

LES PRÉCÉDENS, Gens du Château.

(Des gens du château accourent et traversent le théâtre en fuyant. Parmi eux est le paysan qu'on a vu au premier Acte.

CODARDO.

Où courez-vous tous !

LE PAYSAN.

C'est vous, M. l'Sénéchal ? monseigneur est ben en colère contre vous, allais !

CODARDO.

Qu'est-il arrivé ?

LE PAYSAN.

C'te comtesse qu'vous deviais arrêter, qu'on disait un homme, c'est ben pis qu'ça ; c'est le diable, M. le Sénéchal, il met là bas tout à feu et à sang.

CODARDO.

Quel conte me fais-tu là ? celui dont tu parles est dans cette tour, je l'y ai enfermé moi-même.

LE PAYSAN.

Ah ! ben oui, si c'est comm'ça q'vous l's'enfermez ; il a déjà repris ses habits d'homme, et c'est vrai, pisque j'v'nons de l'voir d'mes deux yeux.

LAURETTE.

Est-il possible !

LE PAYSAN.

Tout-à-l'heure, il entre au châtiau et demande tout bellement à parler à monseigneur ; monseigneur le r'garde, le reconnait et s'met à dire : l'imbécile Sénéchal ! Pardon, mais c'est comm'ça qu'il a dit ; alors v'là qu'il ordonne d'arrêter l'damoisiau ; l'jeune homme demande à s'expliquer ; monseigneur furieux crie de r'chef à ses gardes : qu'on l'empoigne. C'était ben facile à dire ! ah ! mon dieu, i m'semble encore le voir tirer son épée et renverser les premiers qui se présentent ; d'autres gardes accourent pour leur malheur ; sa terrible épée qui fait l'moulinet, taille à droite, à gauche, devant, derrière, vous diriais qu'alle a cent lames ! c'est un carnage épouvantable !

CODARDO.

Ce ne peut-être le même. puisque je le tiens sous la clef.

(*on entend un cliquetis d'épées.*)

LE PAYSAN.

Et tenais, tenais, le voilà ; on ne viendra jamais à bout de l'prendre, à moins d'mettre toute la garnison sous les armes.

(*il se sauve et Codardo se tient tapi dans un coin.*)

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, BRADAMANTE, *en homme*, Gardes.

(Des Gardes traversent le théâtre en fuyant. Bradamante les poursuit jusques dans la coulisse opposée.)

CODARDO, *tremblant.*

C'est bien lui, ma foi ! mais par où diable a-t-il put s'échapper ?

LAURETTE, *à part.*

C'est donc sa sœur qui est revenue ?

CODARDO, *a quelques-uns des gardes qui rentrent.*

Arrêtez et suivez-moi. (*à part.*) Je veux en avoir le cœur net.

(Il sort avec les gardes, et pendant la scène suivante on le voit paraître sur le pont allant à la tour.)

SCENE XX.

(*Il fait tout-à-fait nuit.*)

BRADAMANTE, LAURETTE, CODARDO, *avec les gardes sur le pont.*

BRADAMANTE, *rentrant sur la scène, l'épée à la main.*

Ah ! te voilà, Laurette ; extravague-t-on dans ce château pour m'avoir fait un pareil outrage ?

LAURETTE.

Eh ! mon dieu, chevalier, comment avez-vous fait pour sortir de votre prison ?

BRADAMANTE.

Chevalier, dis-tu ? ma prison ? tu ne me reconnais donc pas ? (*à part.*) Allons, je vois que mon étourdi aura fait quelque sottise.

(Codardo sur le pont prêt à ouvrir la tour regarde Bradamante.)

LAURETTE.

Quoi ? vous n'êtes pas ce jeune homme. (*à part.*) Oh ! c'est la sœur assurément...

BRADAMANTE, *regardant vers la gauche.*

Mais je vois du monde qui se rassemble ; tâchons de sortir de ce château ; je reviendrai demain avec mes frères délivrer Richardet et me venger. (*elle sort par la droite.*)

SCENE XXI.

LAURETTE, CODARDO, *sur le pont.*

(Codardo ouvre la tour, y passe la tête et se retire effrayé, en refermant promptement la porte.]

CODARDO, *criant à Laurette.*

Eh bien, l'autre est-il encore là, Laurette.

LAURETTE.

La lune me le fait encore appercevoir là-bas. Bon ! le voilà qui franchit le mur du jardin.

CODARDO.

Qu'il soit le diable, je suis sûr que j'en tiens un ici.

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, Gardes *avec des flambeaux*, ensuite RICHARDET, *dans la tour.*

MORGANOR, *en entrant aux gardes.*

Gardes, qu'on parcourre les jardins et qu'on cherche aussi le Sénéchal.

CODARDO, *sur le pont.*

Me voilà seigneur.

MORGANOR, *avec colère.*

Ah ! parbleu, Sénéchal, vous êtes un grand...

CODARDO, *fièrement montrant la tour.*

Seigneur, je le tiens ici.

MORGANOR.

Cela n'est pas possible.

RICHARDET, *se montrant à une fenetre de la tour.*

Infernal Sénéchal, je te réponds que tu t'en repentiras.

CODARDO, *à Morganor.*

Eh bien, l'entendez-vous ?

MORGANOR.

A la bonne heure.

CODARDO.

Croyez que le Sénéchal Codardo ne fait jamais les choses à demi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théatre représente une place d'armes devant le palais de Morganor, dont on voit le péristile sur le devant à droite. Dans le fond, on vient d'élever un bûcher surmonté d'un poteau. Du côté du palais, sont des gradins ou doivent se placer Morganor et toute sa cour. Dans l'encoignure des marches du péristile, à droite, est un soupirail.

SCENE PREMIÈRE.

BARIN, Ouvriers, GARDES.

(Il fait petit jour. Des ouvriers finissent d'arranger le bûcher. Les Gardes se disposent à se retirer.)

BARIN, *sortant à mi-corps du soupirail.*

Ah ! je vois le ciel enfin ! je croyais que je ne sortirais jamais de ces souterrains.

(Il se dispose à sortir, mais appercevant les Gardes qui approchent de son côté, il rentre et l'on ne voit plus que sa tête au bord du soupirail.)

Ah ! mon dieu, voici des Gardes. S'ils m'apperçoivent, je serai claquemuré de plus belle. S'ils pouvaient s'éloigner ! observons bien.

LE CHEF, *à un autre garde.*

Voilà qui est prêt. Nous allons rentrer au château maintenant.

BARIN.

Bon !

Le second GARDE.

Est-il possible, camarade, que ce bûcher soit pour brûler Rosalinde et ce brave chevalier qui nous a si bien mis en déroute hier au soir ?

LE CHEF.

Oh ! mon dieu, oui. Les barons qui forment le conseil de Morganor ont prononcé le jugement cette nuit. Monseigneur en est, dit-on, fort fâché, à cause de sa nièce ; mais la loi est formelle : tout ce qu'il a pu obtenir, c'est que Rosalinde pourrait être sauvée, si quelque chevalier voulait combattre pour elle. Quand au jeune homme ; il n'y a combat qui tienne ; son crime est évident, et son affaire est faite.

BARIN.

Mon pauvre maître !

Le second GARDE.

Mais il me semble que la princesse n'est pas plus innocente que lui.

LE CHEF.

Peut-être, si elle a ignoré le déguisement du jeune homme ; et voilà ce que devra prouver à coups de sabre le chevalier qui voudra prendre sa défense ; s'il tue son homme, il sera clair que la princesse n'a point forfait à son honneur.

Le second GARDE.

Ah ! cela sera clair.

LE CHEF.

L'affaire avait d'abord pris une bonne tournure pour elle. Le jeune homme avait déclaré que ce n'était pas lui qui avait passé un mois avec Rosalinde, mais bien une sœur qu'il a et qui lui ressemble. Cela n'était pas mal imaginé. Mais voilà que cette nuit, Barin, son écuyer, qui l'avait quitté la veille, est revenu, s'est laissé prendre, et a démenti par sa déclaration l'histoire forgée par son maître.

BARIN.

Là ! c'était la vérité qu'il faillait dire ! je ne savais pas cela, moi.

Le second GARDE.

Et croyez-vous que la princesse trouvera quelque champion ?

LE CHEF.

Je l'ignore. Je sais seulement qu'on est allé, de la part de monseigneur, publier par toute la ville que quiconque voudra prouver l'innocence de Rosalinde, n'a qu'à se présenter ici, avant qu'il soit deux heures.

Le second GARDE.

Et de l'écuyer, qu'en fera-t-on ?

LE CHEF.

Oh ! lui, il en sera quitte à meilleur marché.

BARIN.

Je l'espère bien.

LE CHEF.

Les étrivières jusqu'à ce que mort s'ensuive, seulement par forme de correction.

BARIN.

Peste ! il appelle cela une forme de correction, lui !

(Le Chef va donner la consigne à une sentinelle qu'il laisse auprès du bûcher et rentre dans le palais suivi des autres gardes.)

SCENE II.

BARIN, *seul sortant tout à fait du soupirail.*

Ouf ! m'en voilà dehors enfin ! allons trouver bien vîte les frères de Richardet, dans cette hôtellerie où je les ai laissés. Ah ! ah ! les étrivières, à moi ! parbleu ! c'est Renaud qui vous en donnera à tous tant que vous êtes. (*Appercevant la sentinelle.*) Mais cette sentinelle... si elle me reconnaissait... prudamment, laissons la faire son tour de l'autre côté, dès qu'elle aura le dos tourné... (*il se tient dans l'encoignure du péristile.*) Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Bradamante. Elle était déjà partie de Rochebrune lorsque j'y arrivai hier soir. Si elle s'était ici montrée cependant, on aurait reconnu que Richardet... (*Regardant vers la droite.*) Eh, voilà nos deux frères. Mais ce troisième enveloppé d'un manteau... C'est Bradamante, c'est elle-même ! ah ! tant mieux ; je ne crains plus la sentinelle.

SCENE III.

RENAUD, BRADAMANTE, RICHARD, BARIN.

BRADAMANTE, *enveloppée d'un menteau et le chapeau sur les yeux.*

Bon, voici Barin ; que fait-il ici ?

BARIN.

Ah ! mes chers maîtres, ma chère maîtresse, que vous arrivez à propos !

RICHARD.

Nous avions beau t'attendre, Barin.

BARIN.

Parbleu, quand il faut crocheter la porte d'un cachot, parcourir ensuite des souterrains qui ne finissent pas, et s'esquiver par un soupirail, on ne peut pas mettre plus de diligence.

BRADAMANTE.

On t'avait donc aussi arrêté ?

BARIN.

Sans doute.

RENAUD.

Il est donc vrai que notre frère Richardet court ici le plus grand danger ?

BARIN.

Hélas ! seigneur Renaud, voici bientôt sa dernière heure, si vous n'y mettez ordre.

BRADAMANTE.

Eh bien, qu'as-tu appris ?

BARIN, *à Renaud et à Richard.*

Dès que je vous eus laissés à l'hôtellerie, je fus droit au château de Morganor pour prévenir Richardet de votre arrivée ; mais j'entre à peine qu'on m'arrête et qu'on me conduit devant des gens qui m'interrogent. — Ton nom ? — Barin, pour vous servir. — N'es-tu pas l'écuyer de la comtesse que tout le monde a vue passer un mois ici auprès de Rosalinde ? — Moi-même. — La personne qui est revenue aujourd'hui avec toi, est-ce aussi la comtesse ? à cette question, j'hésite un instant ; mais hélas ! croyant servir Richardet et Rosalinde, je fais un mensonge, et je dis résolument, oui ; alors on fait signe à des gardes qui m'emmènent et me renferment ; j'ai l'adresse de m'échapper ; mais je ne saurais rien encore de ce qui s'est passé, si je n'avais tout appris de deux gardes qui causaient ici tout à l'heure.

RENAUD.

Eh bien, Richardet ?

BARIN.

Eh bien, ce pauvre jeune homme et Rosalinde, son amie, sont condamnés tous deux à périr aujourd'hui dans les flammes ; et moi chétif, sans ce soupirail, je devais par-dessus le marché, périr sous les étrivières. Ainsi l'ordonne, dit-on, la loi de ce pays.

RENAUD.

Si ma sœur est de mon sentiment, Morganor ne tardera pas à se repentir lui et toute sa cour.

RICHARD.

Mais ne conviendrait-il pas plutôt de nous présenter au palais. La présence de Bradamante prouverait aussitôt une vérité qui justifierait nos amans.

BRADAMANTE.

Cette vérité ne justifierait que Rosalinde, car le ban que nous venons d'entendre, ne fait point mention de Richardet, c'est donc sa mort qu'on veut dans tous les cas.

RENAUD.

Ce que tu proposes, Richard, est indigne de nous. Il faut sauver Rosalinde sans doute ; mais il faut aussi sauver notre frère et venger ma sœur de l'outrage qu'elle a reçu de Morganor hier au soir. De preux chevaliers ne sont pas faits pour discuter leurs droits, en se soumettant aux lenteurs d'une instruction judiciaire ; leur raison est dans leur épée. Voilà la seule qu'il nous faut employer ici.

BRADAMANTE.

Sans doute.

BARIN.

Quoi ! madame, vous risqueriez...

BRADAMANTE.

Le seigneur de Rochebrune a mis ses troupes à notre disposition, et s'il le faut, elles seront bientôt au pied de ces murailles

BARIN.

A la bonne heure.

RENAUD.

Puisqu'on le demande, nous combattrons d'abord pour Rosalinde, nous la justifierons après. Mais si l'on ne veut pas nous rendre Richardet avec elle, nous l'enleverons de vive force, et certes, ce ne sera qu'un jeu, pour Renaud de Montauban et sa sœur Bradamante.

BRADAMANTE.

Barin, tu vas retourner promptement à Rochebrune, et... Mais j'apperçois Morganor avec le Sénéchel, il ne faut pas qu'il nous voie ensemble. Allons nous armer et nous concerter sur les mesures que nous avons à prendre. (*ils sortent tous quatre.*)

SCENE IV.

MORGANOR, CODARDO, *entrant par la gauche.*

CODARDO.

Oui, nous venons de faire une démarche inutile ; mais ne désespérons pas encore ; la belle Rosalinde trouvera quelqu'autre défenseur.

MORGANOR.

Qui ? sera-ce vous ?

CODARDO.

Seigneur...

MORGANOR.

J'espérais qu'en assurant le prince Sigismond de l'ignorance où ma nièce était jusqu'à ce jour, que la prétendue comtesse cachât un homme déguisé, j'aurais pu l'engager à combattre pour elle ; mais il n'a voulu rien entendre, et me reprochant avec humeur l'affront qu'il prétend avoir ici reçu, il a demandé ses chevaux et le voilà parti.

CODARDO.

Je ne suis point étonné que le prince ait refusé de rompre une lance pour prouver l'innocence de la princesse. En pareil cas, le défaut de conviction, ôte beaucoup de force au champion le plus vaillant, sans cela, je me serais offert le premier, et vous m'auriez vu...

MORGANOR, *avec colère.*

Morbleu, Sénéchal ! depuis hier vous n'avez fait et dit que des sottises. Vous venez me dénoncer le jeune homme devant

tous les officieiers de ma cour ; je me vois forcé de faire arrêter ma nièce avec lui, et le vrai coupable, le seul au moins que j'aurais voulu punir, vous l'aviez d'abord laissé échapper.

CODARDO.

Oui, mais grace à mon courage, il n'a pas profité longtems de sa liberté. Tous vos gardes tombaient on fuiaient devant lui. Moi seul, je m'oppose à sa furie, sa résistance est vaine ; il est mon prisonnier. (*a part.*) Cela n'est pas vrai : mais on ne m'aurait pas cru si j'avais dit la vérité.

MORGANOR.

Soit par force, soit par adresse vous l'avez arrêté, mais ce n'est pas tout ; on l'interroge ; ce jeune homme fait une histoire assez vraisemblable qui justifie ma nièce... Mais non ; votre zèle indiscret fait arrêter son écuyer. Sur sa déclaration, mes barons invoquent une loi cruelle, et ma nièce est aussi condamnée à la mort.

CODARDO.

Pouvait-on raisonnablement croire à l'histoire inventée par ce jeune homme ?

MORGANOR.

Raisonnablement ou non, ou l'aurait cru, sans vous.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN ECUYER, *qui apporte une lettre à Morganor.*

CODARDO, *à part, tandis que Morganor ouvre la lettre.*

Ma foi, j'ai de bonnes raisons pour croire à présent qu'il a dit la vérité, quand je tenais bien certainement l'un sous la clef, l'autre ne pouvait être que le diable, ou cette sœur dont il parle. Mais chut ! si je disais ce que j'ai vu, que deviendrait l'histoire de ma bravoure, en arrêtant ce fier à bras ?

MORGANOR, *avec joie.*

Sénéchal, voici qui répare un peu vos sottises. Ecoutez ce qu'on m'écrit : « Trois chevaliers protecteurs des dames et » défenseurs de l'innocence opprimée, ont appris que deux » amans doivent périr dans les flammes pour s'être secrètement témoigné leur amour, ils ignorent s'il existe en ce » pays une loi qui prononce une pareille peine ; mais ils sont » prets à prouver, les armes à la main, non seulement que » Rosalinde est innocente, mais que des témoignages d'amour » ne sont point des crimes qui méritent la mort. Choisissez » trois champions et nous verrons si l'on consommera malgré » nous une pareille injustice. «

CODARDO.

Bien, très-bien. Je suis parfaitement de l'avis de ces chevaliers.

MORGANOR, *à l'écuyer.*

Retournez à ceux qui vous envoyent, dites leur que j'accepte leur offre avec plaisir; quant à Rosalinde seulement parce que je la crois innocente. Allez, voici l'heure du suplice qui s'approche, dites leur qu'ils se hâtent et qu'ils peuvent compter que les loix de la chevalerie seront scrupuleusement observées a leur égard. (*l'Ecuyer sort.*)

SCENE IV.

MORGANOR, CODARDO.

MORGANOR.

Puisse le zèle de ces chevaliers avoir tout le succès que je desire. Malheureusement sur les trois champions à leur opposer je n'en puis nommer qu'un. Les deux autres sont aux choix de mon conseil, et je ne doute point qu'il ne choisisse parmi les plus vaillans.

CODARDO.

Ma foi, je prie le ciel que ces généreux chevaliers puissent les frotter d'importance. Quel sera vôtre champion, seigneur?

MORGANOR.

Vous, Sénéchal.

COCARDO.

Moi!

MORGANOR.

Oui, vous. Puisque vous ne voulez pas vous battre pour prouver l'innocence de Rosalinde, vous vous battrez pour prouver qu'elle est justement condamnée.

CODARDO.

Mais ce n'est pas là du tout mon opinion.

MORGANOR.

Peu m'importe, vous vous battrez

CODRADO.

N'avez-vous pas dans votre cour...

MORGANOR.

De plus forts champions que vous? je le crois volontiers, mais je veux sauver ma nièce.

CODARDO.

Prenez y garde, seigneur, je me sens aujourd'hui une fougue de valeur qui l'exposera beaucoup.

MORGANOR.

J'en veux courir les risques. Au reste, songez que je vous l'ordonne et que mon pardon est à ce prix.

(*Il entre dans le palais.*)

SCENE VII.

CODARDO, *seul.*

Le seigneur Morganor a de singuliers caprices ! il mériterait bien que je déployasse tout ce que j'ai de vaillance, pour lui prouver qu'il ne pouvait plus mal choisir, s'il veut sauver sa nièce. Mais cette pauvre princesse ne doit point souffrir de la bizarrie de son oncle. Je ne veux pas non plus qu'elle meure, moi. Ainsi voilà qui est décidé, je ménagerai si bien mes coups... oui, mais, si je ne bats point, je serai battu, c'est la règle, et mon adversaire qui ne saura pas que je le fais exprès, ne ménagera rien, lui. Comment donc faire ? — Eh bien, puisqu'il faut que je me laisse battre, allons au moins nous cuirasser de manière que les plus terribles coups ne puissent entamer ma personne. (*On entend une marche.*) Ah ! ah ! est-ce qu'on amènerait déjà nos deux amans ? dépêchons-nous d'aller prendre nos précautions. (*en sortant.*) Qu'elle chienne de fantaisie a eue là Morganor.

(*Il entre dans le palais.*)

SCENE VIII.

ROSALINDE, ensuite RICHARDET, GARDES, Peuple.

(Rosalinde, précédée et suivie de gardes, sort du palais et descend lentement les marches du péristile, en regardant autour d'elle avec inquiétude.)

ROSALINDE, *au chef des gardes.*

Je ne vois point encore Richardet. Vous m'aviez dit cependant...

LE CHEF DES GARDES.

On l'amène de ce côté, madame ; vous l'allez voir.

ROSALINDE.

Hélas ! quel est mon sort ! pour jouir de cet instant de bonheur, j'aspirais à voir arriver celui de mon supplice !

(Richardet, avec d'autres gardes, entre par une autre coulisse, au-delà du péristile. Rosalinde s'arrête et prie ses gardes d'attendre le cortège de Richardet. Les deux amans se réunissent et se témoignent leur joie de se revoir. Les gardes veulent les séparer et les faire avancer.)

ROSALINDE, *aux gardes.*

De grace ne nous séparez plus, puisque nous devons mourir ensemble. (*les gardes insistent.*)

RICHARDET, *aux gardes.*

Ah ! par pitié, si vos cœurs ont quelquefois palpité d'amour, je vous en conjure, au nom de vos douces amies, ne nous dérobez pas de si courts, de si précieux instans.

(*les gardes s'attendrissent.*)

RIDHRDET, *à Rosalinde.*

Adorable princesse, faut-il te voir partagrr ma destinée ? ton innocence n'a donc pu te sauver ! et lorsque j'offre d'en fournir la preuve, les barbares sourient de pitié et m'en refusent le tems et les moyens !

ROSALINDE.

Mais, toi-même, cher amant, as-tu mérité cet affeux supplice ?

RICHARDET.

Ah ! je ne suis point à plaindre, j'ai passé un jour près de toi, tu m'as nommé ton ami, je me suis énivré un jour du bonheur de te voir et de t'entendre ; l'amour a réuni pour moi dans ce seul jour, tout ce qu'il peut répandre de félicité dans la vie d'un mortel !

(Un officier qui sort du palais fait signe aux gardes de continuer. On conduit les deux amans au bûcher. On les attache au même poteau, Rosalinde tournée du côté du spectateur, Richardet derrière et le visage tourné du côté opposé. On voit les efforts que font ces amans pour se voir, se toucher et se témoigner leur tendresse dans leurs derniers adieux *(1)*.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, Officiers, Juges du camp, Un Hérault d'armes, Deux Tenans, *armés de pied en cape, sortant tous du palais.*

(Morganor, les Juges du camp et les principaux officiers se placent sur les gradins qu'on leur a préparés. Le hérault d'armes fait ranger les deux tenans vis-à-vis les juges du camp.

LE HERAUT D'ARMES, *à Morganor.*

Seigneur, il manque un des tenans.

MORGANOR.

Où donc est le Sénéchal ?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, GODARDO.

GODARDO.

Me voilà, me voilà...

(Godardo est ridiculement chargé d'armes défensives: On voit par sa grosseur qu'il est doublement cuirassé. Ses mouvemens en paraissent gênés. Il a un énorme casque qui lui pèse sur la tête, et son bras porte un écu d'une grandeur démesurée. Il va se placer à côté des autres tenans. Sur un signe de Morganor, la trompette sonne un ban.

(1) Pendant l'opération de les attacher, on substitue adroitement une autre personne à la place de Richardet et vêtue comme lui.

LE HERAUT D'ARMES.

Rosalinde va mourir. Qui veut soutenir que c'est injustement (*On sonne un second ban.*) Rosalinde va mourir Qui veut soutenir que c'est injustement?

(On sonne le troisième ban. Morganor se lève et regarde avec inquiétude autour de lui.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, RENAUD, BRADAMANTE, RICHARD.

(Tous trois armés de pied en cape et les visières basses se présentent en ligne devant Morganor et les juges.)

MORGANOR.

Chevaliers, venez-vous combattre pour Rosalinde?

RENAUD.

Oui, Morganor; mais après avoir prouvé les armes à la main qu'elle est innocente, nous te demanderons raison de l'injustice qu'on exerce envers son amant.

MORGANOR.

Jettez en attendant votre gage pour Rosalinde. (*Ils jettent leurs gants.*) Allons, Sénéchal, ramassez l'un de ces gants.

CODARDO, *ramassant le gant qu'a jeté Bradamante.*

Seigneur, je ramasse le gant de celui-ci, il est plus petit que les autres, mais je vois à son air qu'il n'en est pas moins mutin et courageux.

(Les deux autres tenans ont ramassé en même tems les deux autres gants. Pendant un roulement de timbales, Codardo s'approche de son adversaire et lui dit:

CODARDO.

Je veux-être battu; ne frappez pas trop fort.

BRADAMANTE.

A mort.

(Codardo fait un saut en arrière et se met en garde. Le combat s'engage vigoureusement entre quatre; mais Codardo évite tous les coups de Bradamante et caracole de tous côtés, en rompant toujours.

(Renaud renverse son adversaire: Richard est vainqueur à son tour. Bradamante désarme Codardo, qui tombe et demande grace. Alors elle lève sa visière.

CODARDO, *stupéfait, regardant alternativement le bûcher et Bradamante*

Eh mais, c'est encore... Qui diable êtes vous-donc?

BRADAMANTE.

Une femme qui vient punir ta félonie.

MORGANOR, *considérant Bradamante.*

Que vois je?

BRADAMANTE, *a Morganor.*

Me reconnais-tu, Morganor ? tu vois en moi cette comtesse, amie de l'aimable Rosalinde. Ce jeune homme que tu prétends injustement punir, est mon frère et parut hier pour la première fois à ta cour.

MORGANOR, *aux officiers qui l'entourent.*

Vous le voyez ; ma nièce est innocente ! Gardes qu'on détache les fers de Rosalinde.

(On va délier Rosalinde.)

RENAUD.

Qu'on détache aussi les fers de Richardet, ou bien, qu'on nous permette de prouver aussi contre quiconque osera nous soutenir le contraire qu'à tort et méchamment on veut faire périr ce chevalier.

MORGANOR.

Il n'est point permis de combattre pour quelqu'un dont le crime est prouvé. Ce jeune homme est convaincu d'avoir déguisé son sexe pour séduire une jeune princesse. Il a mérité la mort.

BRADAMANTE.

Qu'entends-je ? Morganor, frémis des dangers auxquels tu t'exposes. Non loin de ces lieux nous avons des bras tout prêts à seconder notre ressentiment ! Parle, veux-tu nous rendre Richardet ?

MORGANOR.

Non.

BRADAMANTE.

Eh bien, avant qu'il soit une heure, tu nous reverras, et malheur à toi, si l'injustice était consommée à notre retour. (*à Renaud.*) Suis moi, mon frère (*Elle sort précipitamment.*)

SCENE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, excepté BRADAMANTE.

MORGANOR.

Je me ris de ces vaines menaces. Gardes, faites votre devoir.

ROSALINDE, *s'approchant vivement de Morganor.*

Arrêtez. Sa faute est celle de l'amour. Si c'est un crime, je suis aussi coupable que lui !

RENAUD, *furieux tirant son épée.*

Princesse, je vous réponds qu'il ne mourra pas.

MORGANOR, *avec colère.*

Qu'on allume le bûcher.

(Deux hommes s'approchent avec des flambeaux.)

ROSALINDE, *remontant précipitamment au bûcher et s'attachant à Richardet.*

Qu'on allume le bûcher. On ne m'arrachera point d'ici.

RENAUD, *à Morganor.*

Barbare ! tu veux donc voir couler le sang de tous les tiens et périr toi-même après eux. Encore une fois que Richardet soit libre ou redoute ma fureur.

CODARDO, *avec effroi.*

Seigneur, c'est justice de lui rendre Richardet, puisqu'il vous a rendu Rosalinde.

MORGANOR, *à Renaud.*

Imprudant chevalier, qui donc es-tu pour me me parler avec cette audace ?

RENAUD, *levant la visière de son casque.*

Si tu es curieux de voir celui qui te donnera la mort, regarde, je suis Renaud de Montauban.

(Les gardes qui avaient fait un mouvement vers lui, reculent effrayés, et plusieurs voix répètent : Renaud de Montaubant.)

Voici, mon frère Richard et tu viens de voir notre sœur Bradamante.

MORGANOR, *à part.*

Renaud de Montauban ! (*à Renaud.*) Depuis long-tems, Renaud, je brûlais du desir de voir à ma cour celui qui remplit la terre du bruit de ses exploits. Si j'avais su que ce jeune homme fut ton frère, je me serais empressé de prévenir ta demande. Je n'ai rien à refuser à la fleur de la chevalerie, au seigneur de Montauban.

(On détache Richardet qui tombe dans les bras de Rosalinde. Les deux amans descendent du bûcher, et Richardet vient embrasser ses frères.

NOTA. L'actrice qui a dépouillée son armure, vient se subtituer à la place de la personne qui représentait Richardet au bûcher.

RICHARDET.

Mais, je ne vois point ma sœur !

RENAUD, *à Richard.*

Richard, cours sur les pas de Bradamante, et dis lui qu'elle vienne se réjouir avec nous du bonheur de son jeune frère.

(*Richardet sort.*)

MORGANOR, *s'approchant de Richardet.*

J'ai de bien grands torts à réparer envers l'aimable Richardet.

RICHARDET, *montrant Rosalinde.*

Ah ! seigneur, cela vous est bien facile !

(Morganor s'empresse d'unir les mains de Richardet et de Rosalinde.)

FIN.

Observations pour les villes des Départemens.

Rien n'est plus facile que de jouer cette pièce sans ballet ; il suffit, au prémier Acte, scène 6, après ces mots de Morganor : *Nous retardons trop peut-être le départ de votre amie*, de retrancher ce qui suit jusqu'à ces mots : *Bradamante s'éloigne et prend le chemin de la montagne, etc.*

Au second Acte, au lieu de danses et de combats dans la fête, on ne laisserait que les combats. Rien a retrancher dans le dialogue. On sentira sans doute qu'en retranchant la danse, on ne peut supprimer les combats qui sont de rigueur au second et au troisième Acte. Mais il est plus facile partout de trouver des combattans que des danseurs.

L'ILLUSTRE AVEUGLE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

A GRAND SPECTACLE;

Par M. CAIGNIEZ.

Musique de MM. QUAISAIN et MORANGE.

Ballets de M. RICHARD.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 13 octobre 1806.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1806.

Une tradition historique a fait naître l'idée de ce mélodrame. Le fait, tel que le fournit l'histoire, est ici raconté par *Rodolphe* dans la scène VIII du premier acte; mais les inductions qu'on lui en fait tirer, et tous les incidens qui résultent de ces inductions, qu'on suppose fondées, sont d'invention. *Sémomislas* et son fils Miesko ont régné en Pologne dans le dixième siecle. Cependant, le fait qui les concerne et les circonstances qu'on y a ajoutées, étant fort extraordinaires, on a jugé convenable d'en reculer l'époque jusqu'à ces tems où les peuples de la Pologne n'étaient connus que sous le nom de Sarmates, de Slaves, etc. On n'a conservé que les deux noms de *Sémomislas* et de *Miesko*. Quant aux villes dont on parle, comme elles pouvaient dès lors exister sous d'autres noms, on leur a laissé ceux qu'elles portent encore aujourd'hui, pour qu'il n'y ait point trop de vague dans la désignation du lieu de la scène. C'est, si l'on veut, la traduction en Français des anciens noms que personne n'aurait connus.

A l'époque choisie et depuis jusqu'à Miesko, dont il est ici question, ce pays adorait encore les faux Dieux; car c'est ce même Miesko qui, le premier, embrassa le christianisme. Miesko et ses prédécesseurs n'avaient que le titre de *Ducs*; mais comme ils avaient pour le moins autant d'autorité que les Rois qui leur succédèrent, on a préféré leur donner une qualification qui exprime mieux le véritable dégré d'autorité dont ils étaient revêtus.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SÉMOMISLAS, Roi de Sarmatie. (Il est très-agé.)	M. *Joigny.*
EDMOND, jeune aveugle, élevé sous ce nom par le vieux soldat Oberto.	M. *Vigneaux.*
ELVINA, fille du vieux Soldat.	Mlle. *Lévesque.*
MIESKO, jeune prince, cru fils de Sémomislas.	M. *Saint-Clair.*
RODOLPHE, grand Castellan de Sandomir, neveu de Sémomislas.	M. *Defresne.*
LIDA, grande Duchesse de Lithuanie, fiancée à Miesko, et aimée de Rodolphe.	Mlle. *Hugens.*
OBERTO, vieux soldat qui a élevé l'Aveugle.	M. *Tautin.*
STAROW, confident de Rodolphe.	M. *Stocley.*
LINSKY, écuyer de Miesko.	M. *Révol.*
KALIG, vieux officier de la cour de Sémomislas.	M. *Delaporte.*
MOULINO, paysan naïf, voisin d'Oberto, et amoureux de sa fille.	M. *Raffile.*
UN GRAND PRÊTRE.	

Prêtres, Officiers, Gardes, Villageois, Dames et Pages de la Duchesse, Danseurs et Danseuses Nobles et Tartares. Peuple.

La scène est dans un village voisin de Varsovie au premier acte, et à Varsovie aux deux autres.

L'ILLUSTRE AVEUGLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour de la ferme d'Oberto ; mais ni mur, ni haie, ne ferme cette cour dans le fond et ne borne la vue. L'entrée de la maison est à droite. A gauche, est un hangard garni de feuillages, adossé à un autre bâtiment de la ferme, Au-delà de la cour est une petite rivière, sur laquelle est un pont rustique et en mauvais état ; plus loin, on voit la campagne. Sur une fenêtre, auprès de l'entrée de la maison, sont quelques pots de fleurs. Il y a un banc de bois sous la fenêtre. Sous le hangard, à gauche, sont quelques chaises et une petite table.

SCENE PREMIERE.

ELVINA.

(Elle sort de la maison, tenant un arrosoir qu'elle pose à terre. Elle va examiner les fleurs qui sont sur la fenêtre ; elle ôte l'un des pots.)

Voila des fleurs qui commencent à se flétrir ; hâtons-nous, tandis que mon cher Edmond n'y est pas, de les remplacer par celles-ci qui sont fraîchement épanouies. (*Elle va prendre auprès de là un pot d'œillets qu'elle met à la place de celui qu'elle vient d'ôter.*) Qu'ils sont beaux, ces œillets ! Hélas ! Edmond ne pourra les voir ; mais il jouira de leur parfum. (*Elle prend l'arrosoir et arrose les pots.*) Quand, dès l'aube du jour, il ouvre sa fenêtre, quand, le soir, il se repose sur ce banc, l'odeur d'une fleur nouvelle l'avertit aussitôt que son Elvina vient de s'occuper de lui.

SCENE II.

MOULINO, ELVINA, *qui continue d'arroser.*

MOULINO, *entrant par la gauche.*

Ah ! v'là nout' belle voisine ! Alle est seule ; si j'osions li dégoiser c'que j'avons là, su'l'cœur... Mais avant d'li faire les r'proches qu'all'mérite, commençons par li torner un genti' compliment en manière d'préparation à c'que j'voulons li dire. (*Il fait quelques révérences gauches qu'Elvina n'apperçoit pas.*) Bonjour, mam'selle Elvina.

ELVINA, *se retournant.*

Ah ! c'est toi, Moulino ?

MOULINO, *avec embarras.*

Mam'selle, v'là des fleurs qui... certainement, ces fleurs-là..

ELVINA, *souriant.*

Eh ! bien, ces fleurs ?

MOULINO.

J'dis qu'ces fleurs-là et vous... vous êtes ben... (*à part.*) Allons, j'n'en viendrons pas à bout.

ELVINA, *riant.*

Mais, j'attends, Moulino.

MOULINO.

M'y v'là : ces fleurs sont belles, vous êtes belle itou, et j'dis qu'en vous voyant ensemble, on peut bien dire... Au surplus, comment vous portez-vous, mam'selle Elvina ?

ELVINA.

Fort bien, voisin. Mais sais-tu qu'il est joli ton compliment ?

MOULINO.

Oh ! dame, acoutez donc, j'n'avons pas la parole à la main tout comme vous, mam'selle, qu'avez été si long-tems à l'école de c'te grande dame d'Varsovie, qu'avait un château ici tout près ; mais, c'est égal, quand l'cœur... quoiqu'ça, j'dis... Est-ce que l'voisin Oberto n'est pas à la maison ?

ELVINA.

Mon père ? non, il est sorti avant le jour pour aller à sa coupe de foins, dans la prairie, auprès du petit bois.

MOULINO.

Ah ! oui, c'est vrai ; j'l'ons vu d'l'oin à la tête d'ses faneurs, qu'avait, morguenne, l'air d'un général d'armée. Oh ! dame, on voit ben qu'il a été long-tems soldat, maître Oberto. Et vout' aveugle, est-ce qu'i n'est pas encore levé ?

ELVINA.

Il est avec mon père.

MOULINO.

Bon ! d'mandez-moi c'qu'il est allé faire-là ? l'pauvre garçon ! au milieu des champs, ou dans l'fin fond d'une cave, j'crais ben qu'c'est tout un pour lui.

ELVINA.

Tu te trompes, Moulino. Si ses yeux ne sont point frappés de l'éclat d'un beau jour, ses autres sens en reçoivent avec plus de charme la douce impression des premiers rayons du soleil et de cet air frais du matin qui circule autour de lui. Assis en ce moment au bord de la prairie où mon père et ses gens travaillent, il ne les voit pas, mais il les entend ; leurs chants et leurs joyeux propos réjouissent son cœur, et mon cher Edmond est heureux.

MOULINO.

Je l'crais ben qu'il est heureux, pisqu'il est vout' cher Edmond. Jarni ! faut-i' voir ça !

ELVINA.

Cela te fâche ?

MOULINO.

Attendez, j'vas vous en r'marcier, p't'être ? Ah ! ça, parlons raison, mam'selle Elvina : mon père et le vôtre, d'quoi sont-i convenus d'puis long-tems ? Quand Oberto est v'nu s'établir ici, qu'il y a acheté c'te farme à côté d'la nôtre, vous aviez trois ans, moi, quatre, et vout' Edmond n'marchait pas encore tout seul, alors. Eh ben, l'papa Moulino et l'papa Oberto n'disiont i pas en nous voyant patifoler ensemble : Jarnigoi, qu'v'là d'jolis enfans ! faut qu'j'en fassions un jour un bon mariage. Qu'en dites-vous, voisin Oberto !—Eh ! voirement, papa Moulino, je n'vas pas à l'encontre d'ça. — Eh ben, tope ! et là-d'ssus i's'donnionT une poignée d'main Dites, mam'selle, n'est-ce pas là un mariage conclu ?

ELVINA.

Fort bien ; mais on supposait sans doute que ce mariage nous conviendrait à l'un et à l'autre.

MOULINO.

V'là justement pourquoi j'ai toujours compté là-dessus. Vous n'avez pas oublié p't'être tout c'qui s'est passé du d'puis c'tems-là entre vous et moi ?

ELVINA.

Eh mais, mon dieu, que s'est-il donc passé ?

MOULINO.

Vous d'mandez c'qui s'est passé ? qui est-ce qui vous a appris les plus belles chansons ? qui est-ce qui vous donnait les plus gros bouquets les jours d'fêtes ? qui est-ce qu'on voyait toujours à côté d'vous quand on dansait en rond au clair d'la lune ? c'qui s'est passé ! et au colin-maillard donc ? qui est-ce

qui vous attrappait toujours et f'sait semblant de n'pas d'viner, à celle fin d'vous t'nir plus long-tems? Ah ben! c'qui s'est passé!

ELVINA.

Je ne vois pas, mon cher Moulino, ce que tout cela prouve.

MOULINO.

Ça prouve... ça prouverait tout, mam'selle, si vous aviez encore pour moi c't'amitié... Mais non, pour jouer à colin-maillard, vous aimez ben mieux Edmond, et c'est tout simple; car ça s'ra toujours son tour à lui.

ELVINA.

Doucement, Moulino; je ne souffrirai pas que vous plaisantiez sur le malheur de ce pauvre garçon.

MOULINO.

Mais vous l'aimez donc ben chèrement.

ELVINA.

C'est, en effet, mon ami le plus cher, car je suis ce qu'il aime le plus au monde.

MOULINO.

A merveille! allons, d'mieux en mieux, mam'selle Elvina.

ELVINA.

J'ai fait le serment de ne le quitter jamais.

MOULINO.

Faut pourtant ben vous marier un jour?

ELVINA.

Je l'ignore; mais, si je me marie, ce sera donc avec Edmond, car je ne veux pas violer mon serment.

MOULINO.

Ah! c'est trop fort, ça. Comment? vous marier avec un aveugle? y pensez-vous, mam'selle Elvina? Pourquoi faire, en c'cas, qu'vous êtes si jolie? tout c'qui m'charme tant quand j'vous r'garde, ces yeux, c'te bouche, c'teint varmeil, c'te blancheur; n'est-ce pas tout autant d'bien pardu pour lui?...

ELVINA.

Mon ami, l'époux qui n'estimerait en moi que ces qualités là, ne m'aimerait pas long-tems. Edmond ne voit pas si je suis belle; mais il sait que je suis bonne, et cette opinion me flatte infiniment davantage.

MOULINO.

Mais, on dit qu'vous' Edmond n'a ni père ni mère, et vous croyez que maître Oberto consentira à vous marier avec un je n'sais qui, qu'il a trouvé je n'sais où, et qu'il a élevé par charité?

ELVINA.

Mon père ne m'a point appris pourquoi, ni comment il s'est

chargé d'Edmond ; mais ce n'est point, comme tu le penses, par charité qu'il l'a élevé ; car il m'a dit souvent que nous étions bien pauvres autrefois, et que c'est à Edmond qu'il doit sa prospérité et l'aisance dont nous jouissons aujourd'hui. Ainsi, tu vois, Moulino, que c'est à plus d'un titre que nous chérissons cet aimable jeune homme.

MOULINO.

C'est fort bien ; je n'trouve pas ça mauvais : pardi ! j'l'aime aussi, moi, c'pauvre jeune homme ! Faut convenir même qu'i' s'rait p't'être pus gentil garçon qu'moi s'il y voyait clair ; mais, dame ! j'avons bon pied, bon œil, nous, et j'dirons toujours...

ELVINA.

Ah ! voilà mon père. (*On voit Oberto sur le pont.*)

SCENE III.

MOULINO, ELVINA, OBERTO, *une faulx sur l'épaule.*

ELVINA, *courant au-devant de son père.*

Quoi ! mon père, vous ne ramenez pas Edmond ? si pendant votre absence...

OBERTO.

Point d'inquiétude, Elvina, je l'ai laissé auprès de nos faneurs. (*il va déposer sa faulx.*)

MOULINO.

Allez, mam'selle, si li prend envie de r'venir ici tout seul, i trouvera bien son ch'min. J'l'avons examiné queuquefois : en vérité, à voir comme i s'détorne des piarres, des buissons et des ornières, on dirait, morguienne, qu'il a un œil au bout d'son bâton.

OBERTO.

Ah ! bonjour, mon ami.

MOULINO.

Bonjour, voisin. Vous n'vous doutez pas p't'être qu'j'étions tout-à-l'heure à nous disputer vout' fille et moi ?

OBERTO.

A disputer ?

ELVINA.

Moi, je disputais avec vous ?

MOULINO.

Non, vous allez voir qu'j'étions d'accord ! T'nez, v'là c'que c'est, voisin...

ELVINA.

Laissons cela, Moulino.

MOULINO.

Non, non, mam'selle, j'veux parler. N'est-i pas vrai, voi-

sin, qu'vous avez dit à mon père qu'vous n'seriais pas fâché qu'j'épousisse vout' fille, et qu'mon père vous a dit qu'i s'rait itou charmé qu'vout' fille m'épousit?

OBERTO.

Cela est vrai, mon garçon.

MOULINO.

Là, vous l'entendez, mam'selle Elvina? quand j'vous l'disais qu'c'était un mariage arrêté!

ORERTO.

Entre ton père et moi, oui; mais entre toi et ma fille, c'est une autre affaire, et celle-là te regarde: quand vous serez d'accord, nous le serons bientôt.

ELVINA.

Tu l'entends, Moulino.

MOULINO.

Oui, oui, que trop, mam'selle; mais c'que j'veux qu'vout' père entende aussi, c'est qu'vous n'aimez qu'Edmond et qu'i n'y a qu'li qu'vous voulez épouser.

OBERTO, *souriant.*

Bon! tu crois cela?

MOULINO.

Pardi! c'est assez visible!

OBERTO.

Ah! ah!

MOULINO.

Et pis, mam'selle n's'en cache pas; tout c'qu'all' m'a dit là-d'ssus....

ELVINA, *avec embarras.*

Moi, je vous ai parlé...

MOULINO.

Suffit. Maître Oberto, faites vout' profit de c'que j'vous disons là. Au r'voir.

OBERTO, *lui tendant la main.*

Sans rancune, pourtant?

MOULINO.

Pas du tout, voisin. Ah! ben oui, d'la rancune! j'ne renonce pas encore, voyez-vous.. Acoutez, quoiqu'alle en dise, all'm'a aimé, vout' fille, j'li en ai rémémoré des preuves tout-à-l'heure; eh ben, j'continuerons d'li faire l'amour, j'la tourmenterons tant, qu'i' faudra ben qu'a' nous r'aime!

(*Il va pour sortir.*)

OBERTO.

Tu feras fort bien, mon ami... Ah! dis-moi donc: tu n'es pas encore parti pour Varsovie? ton père m'a dit hier que tu devais y conduire aujourd'hui des denrées.

MOULINO.

C'est vrai ; mais y a quequ'chose à r'faire à nout'carriole; l'charron est après, et il en a ben encore pour une heure. Ah! mais, à propos d'ça, vous d'vriez ben profiter d'l'occasion ; pardi! c'est ben l'cas, ou jamais, d'aller à la ville, aujourd'hui.

OBERTO.

Pourquoi donc?

MOULINO.

Quoi! vous n'savez pas qu'tout Varsosie s'ra aujourd'hui sans dessus dessous, qu'y aura des fêtes, des violons, des danses, des festins : qu'sais-je ? et tout ça, pour l'mariage du prince Miesko, l'fils d'nout' roi Sémomislas, avec la princesse Lida, grande duchesse de Lithuanie : ça s'ra superbe! Oui, faut v'nir avec moi dans nout' carriole ; mams'elle Elvina y s'ra fort doucement ; y aura place aussi pour Edmond... Oui-dà, mam'selle, j'sais ben qu'vous n'auriais pas d'plaisir sans lui. L'pauvre jeune homme n'se s'rait jamais trouvé à pareille fête, non! d's'habits magnifiques, d's'illuminations, des...

OBERTO.

Oui, cela serait surtout fort intéressant pour Edmond.

ELVINA.

Nous te remercions, mon ami ; des plaisirs aussi bruyans ne nous font point envie.

MOULINO.

Vous avez tort. Pour moi j'aime l'tapage : aussi comme j'vas faire claquer mon fouet en arrivant à Varsovie! Au revoir. (*il sort.*)

SCENE IV.

ELVINA, OBERTO.

OBERTO.

Elvina, tu n'aimes donc pas ce garçon?

ELVINA.

Je l'aime comme le compagnon de mon enfance, voilà tout.

OBERTO.

Et tu ne voudrais pas l'épouser?

ELVINA.

Moi, l'épouser? eh! mon père, si je me mariais, si je m'éloignais de cette maison, qui me remplacerait auprès d'Edmond? qui le conduirait tous les jours? qui trouverait-il encore à ses côtés disposé sans cesse à l'écouter, à le plaindre, à le distraire?

OBERTO.

Eh ! parbleu, moi j'espère.

ELVINA.

Ah ! je sais que vous l'aimez comme un fils. Mais vos occupations journalières... convenez-en, mon père, vous ne pouvez pas toujours être avec lui : vous ne pouvez pas avoir pour lui ces prévenances, ces attentions délicates, ces soins renouvellés sans cesse, cet intérêt de tous les momens que la nature inspire à notre sexe, et qui sont pour nous des plaisirs plutôt que des devoirs. Ignorez-vous que tout cela est nécessaire au bonheur d'Edmond? il en jouit depuis qu'il existe, et si j'avais la barbarie de l'en priver un jour... (*pleurant.*) L'infortuné... il en mourrait, mon père !

OBERTO.

Allons, allons... que diable ! tu me fais là des réflexions... (*il essuie ses yeux.*) Oui, oui, tu as raison. Tu ne dois pas songer à te marier, à moins... Ma fille, écoute donc : ce que Moulino disait tout-à-l'heure de ton amitié pour Edmond, ton embarras... Est-ce qu'il aurait deviné la vérité, mon enfant ?

ELVINA, *timidement.*

Ce n'est que la jalousie qui le faisait parler.

OBERTO.

Eh mais, il n'a peut-être pas tant de tort d'être jaloux. Allons, mon Elvina, parle franchement à ton père, à ton ami. Est-ce que tu penserais à épouser Edmond.

ELVINA.

Je vous jure, mon père, que cette idée ne m'est pas venue encore. Je n'ai pensé jusqu'à présent qu'à l'aimer comme un frère. Mais je vous avoue qu'uniquement occupée de lui, je le préfère à tous les jeunes gens qui me font la cour, et que si vous m'ordonniez de faire un choix, ce serait lui que je vous nommerais.

OBERTO, *réfléchissant.*

Hon !... Si nous en étions là...

ELVINA.

Mais nous n'en sommes pas là.

OBERTO, *continuant de réfléchir.*

Eh ! peut-être. Si tu n'y pensais pas, toi, il y a long-tems, moi, que j'y pense. Une seule difficulté m'arrête.

ELVINA.

Laquelle donc, mon père ?

OBERTO, *souriant.*

Qu'est-ce que cela te fait, si nous n'en sommes pas là ?

ELVINA.

Dites toujours, mon père. Quelle difficulté ?

OBERTO.

Eh bien, je crains qu'on ne découvre un jour qu'Edmond est d'une naissance trop au-dessus de la nôtre, et qu'on ne m'accuse alors d'avoir voulu profiter...

ELVINA.

Sur quoi présumez-vous...

OBERTO.

Ecoute. J'étais soldat depuis quinze ans, quand j'épousai ta mère. Une blessure que la javeline d'un hongrois me fit au genou, dans une affaire diablement chaude, me fit obtenir un grade de sous-officier et ma retraite après la campagne? Nous nous retirâmes alors dans un village auprès de Gnesna. Nous y vivions assez misérablement. Un beau jour, tu avais trois ans à cette époque, nous étions assis à la porte de notre chaumière, tu jouais à côté de nous, lorsque nous vîmes venir un inconnu, suivi d'une femme qui portait un enfant. Cet homme s'arrête et nous examine quelque tems sans parler, toi, tu laisses là tes jeux et cours à la femme pour la prier de te laisser baiser l'enfant qu'elle tenait. L'inconnu t'observe, puis s'approche de nous et me dit : « Brave homme, voilà une bourse qui contient cinq cents pièces d'or, elle est pour celui qui voudra se charger de cet enfant. Parle, veux-tu l'enfant et la bourse? » Nous nous regardions, ma femme et moi, quand nous t'entendîmes crier : « Oui, oui, prenons l'enfant, il est bien joli. » Nous acceptâmes la proposition; mais l'inconnu y mit cette condition que nous quitterions au plutôt ce village, et que nous nous éloignerions au moins de trente lieues de Gnesna. Nous nous chargeâmes donc de l'enfant, c'était Edmond, et nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il était aveugle. Nos dispositions furent bientôt faites; nous quittâmes le voisinage de Gnesna, nous fîmes non-seulement trente lieues, mais près de cinquante, et nous nous fixâmes dans ce village à quatre lieues de Varsovie, où de l'or que renfermait la bourse, nous achetâmes cette métairie, que mon travail à fait prospérer, et sans la perte de ta mère qui arriva deux ans après...

ELVINA.

Ne parlons pas de cela, mon père.

OBERTO.

Or donc, ma fille, voici mes conjectures au sujet d'Edmond. Quand il me fut apporté, Gnesna était encore la residence des souverains de la Sarmatie; ce n'est que depuis quelques années que Sémomislas a préféré le séjour de Varsovie où sa cour est fixée maintenant. Eh bien, cette précaution d'exiger notre éloignement du voisinage de la cour à cette époque, la forte somme que contenait la bourse, tout

m'a souvent fait penser que notre Edmond pourrait être l'enfant de quelque grand seigneur de cette cour, qui, pour de puissantes raisons, aurait été forcé d'user de cette étrange et cruelle précaution. Tu vois donc bien, ma fille, qu'il y aurait beaucoup de réflexions à faire, avant de nous déterminer à un mariage. .

(En ce moment on apperçoit Edmond qui arrive seul et s'avance sur le pont en tâtonnant avec son bâton.)

SCENE V.

OBERTO, ELVINA, EDMOND.

ELVINA, *avec effroi appercevant Edmond sur le pont.*

O ciel !

OBERTO, *se retournant et criant.*

Eh ! prends donc garde, Edmond, tu vas...

ELVINA, *portant vivement la main à la bouche de son père.*

Paix donc ! si vous l'effrayez, il tombe ! (*à Edmond*) Tu es bien, Edmond, mais ne bouge pas, attends moi.

(Elle court à Edmond, le prend par la main et l'aide à passer le pont.)

Quelle folie, mon ami, de vouloir passer seul sur ce vilain pont qui ne tient plus ?

EDMOND.

Je t'attendais à la prairie, ma chère Elvina, tu ne venais pas, et je m'ennuyais d'être si long-tems éloigné de toi.

OBERTO.

Ce maudit pont, le diable s'en mêle ! je dis toujours que je le ferai raccommoder à mes frais...

ELVINA.

Il y a bien long-tems que vous le dites, mon père.

OBERTO.

Je ne le dirai plus. Dès demain, j'y mets des ouvriers.

EDMOND.

Ecoute, Elvina ; n'entends tu pas le bruit du cor ?

ELVINA, *après un silence.*

Je n'entends rien. (*elle se lève pour aller écouter dans le fond.*)

EDMOND.

Il y a sûrement une chasse dans la forêt... Ecoute, à présent : voici bien distinctement l'air du rappel.

ELVINA, *après un silence.*

Je n'entends pas davantage.

OBERTO, *qui a écouté aussi.*

Ma foi, ni moi non plus. Tu t'es trompé, mon ami.

EDMOND.

Non, mon père. Tenez, voilà le son qui devient plus fort. On s'approche.

(Elvina et son père écoutent plus attentivement, et, après un instant de silence, on entend le cor dans un très-grand éloignement.)

ELVINA.

Edmond a raison, mon père. Entendez-vous maintenant.

OBERTO.

Oui... oui, c'est vrai. Peste, notre ami à l'oreille fine! car à peine puis-je l'entendre, à présent qu'il est plus près.

ELVINA.

C'est peut-être le prince Miesko qui chasse?

OBERTO.

Le prince Miesko qui se marie aujourd'hui? il a bien autre chose à faire, ma foi, qu'à battre la plaine pour atteindre un misérable chevreuil!

ELVINA.

Je n'y pensais plus. En effet ce ne peut être lui.

EDMOND, *allant s'asseoir sur le banc.*

Je félicite de tout mon cœur celle qu'il épouse; car on dit que c'est bien le plus aimable prince!

OBERTO.

Aussi que les dieux nous le conservent! Si nous avions le malheur de le perdre, Sémomislas n'aurait plus pour lui succéder au trône des Sarmates que son neveu Rodolphe, grand Castellan de Sandomir, qui, certes, n'a pas la réputation de son cousin Miesko.

(Elvina fait remarquer à son père qu'Edmond lève la tête vers les pots de fleurs qui sont sur la fenêtre.)

EDMOND.

Où es-tu, Elvina?

ELVINA, *s'approchant vivement.*

Me voilà, mon ami.

EDMOND, *lui serrant la main avec sensibilité.*

Aimable Elvina, je te remercie.

ELVINA.

Et de quoi, cher Edmond!

EDMOND.

D'avoir garni ma fenêtre de fleurs nouvelles. Il n'y avait point là d'œillets ce matin, n'est-ce pas, ma tendre amie?

ELVINA.

Quoi? tu peux t'appercevoir déjà...

EDMOND, *se levant.*

Aucun des soins que tu me prodigues peut-il jamais échapper à mon attention? Ah! mon Elvina, si tu savais combien

j'y suis sensible ! femme céleste, j'entends dire souvent que tu es belle, mais je ne puis comprendre ce que l'avantage de te voir pourrait ajouter au sentiment que tu m'inspires. Être auprès de mon Elvina, entendre sa douce voix, serrer sa main dans les miennes, voilà pour moi le bonheur suprême. Ce n'est point la privation d'une jouissance dont je ne puis me former d'idée qui me fait déplorer ma disgrace ; mais je gémis, mes bons amis, de ne pouvoir être utile à mon tour, et de sentir que vous fassiez tout pour moi, sans qu'il me soit possible de faire rien pour vous !

ELVINA.

Tu nous aimes, Edmond : c'est amplement t'acquitter envers nous.

OBERTO.

Si tu savais, mon ami, ce que ma fille me disait tout-à-l'heure à ton sujet...

ELVINA, *très-bas à son père, le doigt sur la bouche.*

Chut !

EDMOND.

Pourquoi donc, Elvina, défendre à ton père de poursuivre?

OBERTO.

Comment ? tu... ah ! parbleu, ma fille, je crois que de ta part, il entendra bientôt le simple mouvement d'un signal ! car à peine as-tu fait autre chose.

EDMOND.

Achevez, mon père. Que vous disait donc ma chère Elvina?

OBERTO.

Eh ! mon pauvre ami, ne devines-tu pas que c'est à peu de chose près ce que tu me dis d'elle, chaque fois que tu me parles en son absence ?

EDMOND.

Ah ! mon Elvina ! (*on entend le cor beaucoup plus rapproché.*)

OBERTO.

Ah ! ah ! est-ce que la chasse viendrait de ce côté ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MOULINO.

MOULINO, *criant du pont où il s'arrête pour regarder au loin.*

Voisin, venez donc voir. V'là la chasse qui défile là bas et qui m'paraît v'nir par ici !

OBERTO.

Eh bien, laisse la venir.

MOULINO, *s'approchant.*

Vous n'savez pas qui est-ce qui chasse aujourd'hui? on dit qu'c'est l'grand Castellan d'Sandomir, l'prince Rodolphe, l'propre neveu d'nout' roi Sémomislas!

OBERTO.

Ah! ma foi, si c'est lui...

MOULINO.

I'faut, morguienne, que c'prince là soit ben enragé pour la chasse, toujours, après l'tour qu'on m'a raconté qu'un sanglier li a joué une fois, au moment qu'il était quasi mort.

ELVINA.

Comment donc?

OBERTO.

Moulino a raison. Rodolphe venait, dit-on, d'abattre un sanglier; mais tandis qu'il lui enfonçait sa javeline dans le flanc, l'animal, prêt d'expirer, fit un dernier effort, se retourna, et sa gueule écumante attrapa la main du prince, à laquelle il fit une large blessure. Le prince, ajoute-t-on, fut long-tems à guérir, et il en conserve encore la cicatrice.

MOULINO, *à Elvina.*

Ecoutez donc, mam'selle, c'est qu'un sanglier qu'on égorge, ça l'fâche, voyez-vous. Mais v'nez donc, v'nez donc vîte; v'là qu'on s'approche. Faut voir ça, Elvina; faut voir ça, Edmond!

EDMOND, *souriant.*

Pour ma part, je te remercie, Moulino.

OBERTO.

L'imbécille!

MOULINO.

Ah! oui, qu'j'suis donc... (*courant vers le pont.*) Oh! j'veux voir l'prince Rodolphe, moi.

OBERTO.

Si c'eut été Miesko, j'aurais volontiers couru jusqu'au grand pré. La vue d'un prince aussi bon que vaillant réjouit toujours le cœur d'un vieux soldat.

MOULINO, *s'arrêtant sur le pont.*

Les v'là tout près, les v'là qui mettont pied à terre. (*bruit de chasse.*) Ma fine, voisin, c'est qu'i v'nont ici tout dret. Faudra ben qu'vous les voyais p't'être.

OBERTO, *avec humeur.*

Que diable! ils ne pouvaient pas prendre un autre chemin!

(On entend tout le tumulte de la chasse. On voit arriver sur le pont des officiers et des piqueurs.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, RODOLPHE, STAROW, KALIG, Toute la suite.

RODOLPHE, *à Oberto.*

Êtes-vous le maître de cette ferme ?

OBERTO.

Oui, votre altesse.

RODOLPHE.

Eh bien, mon ami, vous m'obligerez beaucoup si vous pouvez me procurer quelques rafraîchissemens. J'ai une soif...

OBERTO.

Avec grand plaisir, seigneur. (*à Elvina.*) Va, ma fille. Tu appelleras Tronk et son camarade. Ils t'aideront. (*à Rodolphe.*) Son altesse veut-elle s'asseoir ici ou passer dans une grande salle que j'ai là.

RODOLPHE.

Nous serons ici fort bien. (*il s'assied sous le hangard, auprès de la petite table.*) Vous avez été militaire, à ce qu'il me paraît ?

OBERTO.

Oui, mon prince, seize ans avec honneur, dans la légion de Plozko.

RODOLPHE.

Bien, bien, mon brave. Vous vous nommez ?

OBERTO.

Oberto, pour vous servir, mon prince.

KALIG, *à part.*

Oberto !

(Kalig regarde autour de lui, apperçoit Edmond et l'examine. Elvina vient poser une petite cruche et des gobelets sur la table auprès de Rodolphe.)

RODOLPHE.

Bien obligé, ma belle. (*à Oberto.*) C'est votre fille, sans doute ?

OBERTO.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Elle est charmante.

EDMOND, *bas à Elvina.*

Eloignons-nous, Elvina.

ELVINA.

Oui, viens, mon ami.

(Elle lui prend le bras et le conduit vers l'entrée de la maison ; mais elle s'arrête pour laisser passer deux garçons de ferme qui apportent de grandes cruches. Oberto indique à ceux-ci d'en aller faire la distribution aux gens qui sont dans le fond.)

MOULINO, *à part, voyant boire Rodolphe.*

C'est qu'il boit vraiment, le Prince !

KALIG, *tirant Moulino à part.*

Ce jeune homme qu'on vient d'emmener est donc aveugle ?

MOULINO.

Oh ! mon dieu, oui, et des deux yeux, encore.

KALIG.

Est-ce le fils du fermier ?

MOULINO.

Non ; mais c'est tout comme.

KALIG, *à part.*

Oh ! oh !

OBERTO, *revenant de parler aux gens du fond.*

Nous, pendant ce tems-là, allons passer un habit ; il est bon de faire voir.. (*il entre dans la maison après Elvina et Edmond.*)

KALIG, *à part.*

Serait-ce cet Oberto que je cherche ?

(Rodolphe fait signe aux officiers qui sont auprès de lui de s'éloigner, mais il retient Starow. Moulino va causer dans le fond avec les Piqueurs.)

SCENE VIII.

RODOLPHE, STAROW, *sur le devant*, MOULINO et toute la Suite de Rodolphe, *dans le fond.*

RODOLPHE.

Mon cher Starow, j'avais besoin de cette partie de chasse pour me distraire du tourment infernal que je souffre à l'idée seule du bonheur dont va jouir l'odieux Miesko. La charmante duchesse de Lithuanie épouse donc aujourd'hui mon rival ! Perfide Lida !... Tu l'as pu remarquer, Starow ; qui ne se serait livré comme moi au doux espoir de lui plaire, quand je la vis, pour la première fois, dans mon voyage à Wilna ! Mais elle n'était pas encore venue à Varsovie ; elle n'avait pas encore vu Miesko. Eh ! ne devais-je pas m'y attendre ? Aux yeux de l'orgueilleuse Lida, l'héritier du trône des Sarmates devait l'emporter, sans doute, sur le Castellan de Sandomir. Cependant, ce Rodolphe, qu'elle méprise, a peut-être, à ce trône, des droits plus certains que ceux de Miesko.

STAROW.

Que dites-vous, seigneur ? vos droits plus certains que ceux du fils de Sémomislas ?

RODOLPHE.

Non, sans doute, s'il était véritablement son fils.

STAROW.

Quoi ! vous douteriez...

RODOLPHE.

Je puis me tromper ; mais mon opinion n'est point sans fondement : écoute. Tu sais qu'après plusieurs années de mariage, Sémomislas n'avait point encore eu d'enfant ; il avançait en âge ainsi que son épouse : l'espoir de se voir revivre dans un héritier de sa puissance s'évanouissait chaque jour, lorsqu'enfin, le ciel remplit ses vœux en lui donnant un fils ; mais ce fils naquit aveugle. Sémomislas, dans le chagrin qu'il en eut, refusa de le voir, et l'enfant fut laissé dans l'appartement de la Reine, dont personne de la cour ne pouvait approcher. Six mois après, il fallut procéder à la cérémonie usitée, parmi nous, pour imposer le nom aux enfans des Princes ; les Palatins, les Castellans, tous les grands de l'État, s'étaient rendus à Gnesna ; on était réuni dans le temple de nos Dieux ; l'auguste cérémonie allait commencer, lorsque le grand prêtre, après avoir considéré l'enfant qu'on venait de lui apporter, s'écria : O prodige ! le fils de notre souverain vient de recouvrer la vue ! A ces mots, il l'éleva sur ses bras, et l'on put voir distinctement l'enfant tourner les yeux sur toute l'assemblée. Sémomislas en témoigna une joie extrême ; toute sa cour s'empressa de l'en féliciter ; mille cris d'actions de graces frappèrent les voûtes du temple ; la cérémonie s'acheva enfin, et le nom de Miesko fut donné à ce merveilleux enfant.

STAROW.

Eh bien, seigneur, que concluez-vous de cet évènement ?

RODOLPHE.

Que le miracle est faux, et, l'enfant présenté au temple, un enfant étranger substitué au fils aveugle de Sémomislas.

STAROW.

Sémomislas aurait voulu tromper ainsi les Sarmates ?

RODOLPHE.

Non : Sémomislas est lui-même dans l'erreur ; mais c'est la Reine que j'accuse de cette odieuse supercherie. Elle avait alors pour confident intime le Palatin de Rava. Tu te rappelles qu'à cette époque ce Palatin perdit un fils au berceau ; il serait possible que cet enfant qu'on a dit mort... Au reste, on n'a sur tout cela que des conjectures, et je sens qu'il est peu probable aujourd'hui que la vérité se découvre. Le Palatin est mort depuis deux ans ; la Reine, que ses remords auraient pu trahir enfin, vient d'emporter son secret dans la tombe. J'ai vainement tenté de découvrir s'il n'existerait pas quelques agens secondaires de cette intrigue obscure. (*Plus bas en*

montrant Kalig.) Tiens, j'ai cru long-tems que Kalig, cet officier, là-bas, qui, m'a-t-on dit, a vu la Reine dans ses derniers momens, pouvait savoir quelque chose ; mais, j'ai eu beau l'interroger, il est impénétrable.

STAROW.

C'est qu'il ne sait rien. Tenez, seigneur, le peu de succès de vos démarches me ferait croire que rien de ce que vous présumez n'a existé, et que Miesko est bien le fils de Sémomislas.

RODOLPHE.

Je le croirais enfin moi-même, si j'étais le seul à qui de pareilles idées fussent venues. Mais, laissons cela : il est tems de retourner à Varsovie. Je me trouve dans la cruelle obligation d'être présent à la cérémonie de l'hymen de Miesko, et de voir celle que j'aime... O rage ! si, dans les fêtes qui vont avoir lieu, il s'offrait une occasion... tremble, Miesko ! le désir de la vengeance fait bouillonner mon sang ; je ne réponds pas... Allons, il faut partir.

(Il se retourne vers sa suite : tout le monde se rapproche, et il donne l'ordre du départ.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, OBERTO.

(Oberto a mis un habit très-propre; il s'approche du Prince, et le salue.)

RODOLPHE, *à Starow, indiquant Oberto.*

Starow, donne...

OBERTO, *vivement.*

Son Altesse m'affligerait beaucoup de vouloir payer un si léger service.

RODOLPHE, *lui prenant la main.*

Eh bien, mon brave, je n'oublierai pas votre généreuse hospitalité.

(Il s'en va avec toute sa suite ; Mais Kalig reste et observe. Moulino sort avec tout le monde, pour voir plus long-tems le Prince.)

SCENE X.

KALIG, OBERTO.

OBERTO, *à lui-même.*

Ce prince n'a pas l'air si méchant qu'on le dit ; il est vraiment... Allons, Oberto, te voilà comme tout le monde : parce qu'il a daigné, sans y penser, je gage, t'adresser deux mots

d'honnêteté, c'est assez, il est charmant, c'est un honnête homme !... Mais que veut cet officier qui n'a pas suivi les autres ?

(Kalig, après avoir regardé s'il ne peut plus être apperçu des gens du Prince, se rapproche d'Oberto.)

KALIG, *regardant autour de lui.*

Sommes-nous bien seuls ?

OBERTO.

Pourquoi cette question ?

KALIG.

J'ai à vous parler.

OBERTO, *tout étonné.*

Ah ! (*Il va regarder à la porte de la maison et revient auprès de* Kalig.) Allons, parlez, mon officier.

KALIG.

Vous vous nommez Oberto ?

OBERTO.

Oui.

KALIG.

Vous avez habité un autre village, avant celui-ci ?

OBERTO.

Oui : Urzena, à six lieues de Gnesna ; mais il y a diablement long-tems.

KALIG.

C'est à Urzena qu'on vint un jour vous confier un enfant aveugle ?

OBERTO, *troublé.*

Oui... oui... c'est... c'est bien vrai.

KALIG.

Et cet enfant existe encore ?

OBERTO.

Grace au ciel ! vous l'avez pu voir en entrant, il était là avec ma fille.

KALIG.

Oui, je l'ai vu.

OBERTO.

Ah ! daignez m'apprendre... vous me voyez tout tremblant... Ce cher Edmond ! c'est que je l'aime autant que..... De grâce ! hâtez-vous de me dire quels sont ses parens ?

KALIG.

J'ignore absolument tout ce qui le concerne.

OBERTO.

Quoi ! vous ne... Eh ! que me voulez-vous donc en ce cas ?

KALIG.

Je suis simplement chargé d'une commission auprès de vous.

Depuis près de deux ans, j'ai fait, pour vous trouver, mille démarches vaines; mais, tantôt, je vous entends nommer au Prince; je remarque auprès de vous un jeune homme aveugle, et je ne doute plus que vous ne soyez celui qu'il m'est prescrit de chercher. (*Tirant de son sein un parchemin cacheté.*) Voici un écrit que j'ai toujours porté sur moi, dans l'espoir que le hasard amènerait un jour notre rencontre; il vous est adressé, et je dois vous le remettre dans le cas seulement où l'enfant qu'on vous a confié vivrait encore : cette condition existe, prenez donc cet écrit. (*il lui présente le parchemin.*)

OBERTO, *le prenant en hésitant.*

C'est à moi... qu'il est .. adressé ? (*regardant le cachet.*) Que vois-je ? ce cachet...

KALIG.

C'est celui de notre feue Reine.

OBERTO, *avec saisissement.*

De la Reine ! (*Sa main qui tremble laisse échapper l'écrit.*)

KALIG, *le ramassant et le lui remettant.*

Calmez votre agitation, et...

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ELVINA.

ELVINA.

Mon père, votre déjeuné est prêt; nous vous attendons.

OBERTO, *avec trouble et cachant l'écrit.*

C'est bon, c'est bon... je n'ai pas faim. Va-t-en.

ELVINA, *étonnée.*

Mais qu'avez-vous donc, mon pere ? vous me paraissez troublé. Cet étranger...

OBERTO.

Ventrebleu ! tu avais bien besoin de venir en ce moment ! je suis en affaire; encore une fois, va-t-en.

ELVINA, *les larmes aux yeux.*

Jamais vous ne m'avez traitée ainsi, mon père !

OBERTO.

Moi ! je... ((*il l'embrasse.*) Rentre, mon enfant, rentre, je t'en prie; laisse-moi finir avec cet officier. Va, ma bonne amie, va.

(Il la reconduit avec caresse, et Elvina sort en jetant des regards inquiets sur son père et sur l'Officier.)

SCENE XII.

KALIG, OBERTO.

OBERTO.

Pardon, mon officier ; daignez achever maintenant.

KALIG.

Je n'avais plus qu'un mot à dire : c'était de vous recommander de lire d'abord cet écrit sans témoins. Adieu, Oberto.

OBERTO.

Attendez donc ; je puis bien au moins le lire devant vous ?

KALIG.

Non ; j'en ignore le contenu, et il m'est expressément défendu de chercher à le connaître. Je vous laisse.

(*Il s'éloigne, et Oberto reste stupéfait.*)

SCENE XIII.

OBERTO.

Ma main tremble... je n'ose briser ce cachet... respirons auparavant. Mon cher Edmond, c'est ta destinée qui va se dévoiler à mes yeux ! et c'est la Reine... Allons, du courage, Oberto !

(Il brise le cachet, développe le parchemin, le tourne en différens sens, se frotte les yeux, s'essuie le front ; enfin, lit. A mesure qu'il avance dans sa lecture, sa surprise et son émotion augmentent ; sa pantomime exprime la plus violente agitation.)

Edmond, fils de Sémomislas ! unique héritier du trône des Sarmates ! C'est trop fort ! c'est trop fort !... je ne supporterai jamais... Achevons. (*il veut lire.*) Je n'y vois plus rien... un nuage est devant mes yeux.... Quoi ! mon Edmond ! mon cher... mon Prince ! (*il pleure et s'essuie les yeux.*) Ah ! voilà qui me soulage... j'avais besoin... sans cela, je crois que j'allais mourir de joie, d'admiration, de... (*il achève de s'essuyer les yeux.*) Allons, allons, il faut du calme ici. (*il marche à grands pas.*) Quoi ! le prince Miesko n'est pas... Ventrebleu ! ceci n'est point une petite affaire ! (*il se remet à marcher.*)

SCENE XIV.

MOULINO, OBERTO.

MOULINO, *accourant.*

Vos commissions pour Varsovie, voisin ; j'vas partir, nout' carriole...

OBERTO, *continuant sans faire attention à Moulino.*

Oberto, le sort de Varsovie, de tout l'empire des Sarmates, est aujourd'hui dans tes mains ! si tu te tais, tout reste; si tu parles, tout change. Tu dis un mot, la vérité se montre, et la couronne...

MOULINO, *s'approchant.*

Tiens ! qu'est-ce qu'ous dites donc là, voisin Oberto ?

OBERTO, *avec suisissement.*

Tu m'écoutais, toi ?

MOULINO.

J'arrive tout-à-c't'heure pour vous dire qu'nout' cariole est prête, et vous d'mander vos commissions... Mais que diable parliez-vous donc d'couronne et pis d'Varsovie, qu'vous changerez d'place quand vous voudrez ? M'est avis qu'vous fesiais un rêve, voisin.

OBERTO.

Eh bien, oui... oui... c'est cela.... je m'amusais à... Est-ce que tu n'as pas quelquefois rêvé tout éveillé que tu étais riche, puissant, grand seigneur ?

MOULINO.

Ah ! oui, oui, j'avons ben rêvé queuqu'fois qu'j'étions devenu riche, riche ! et pis, que j'prenions du bon tems ; et pis, qu'j'allions à la ville vendre nos denrées en carosse. Mais, pour ça, j'étions toujours Moulino.

OBERTO, *à part.*

Il n'a rien entendu. (*haut.*) Eh bien, mon cher, je n'ai point de commissions à te donner ; laisse-moi bien vîte, j'ai affaire.

MOULINO.

Au revoir donc, voisin, (*il va pour sortir.*)

OBERTO, *le rappelant.*

Ah ! Moulino ? (*à part.*) Nous pourrions profiter... (*haut.*) Ne pourrais-tu retarder ton départ de quelques minutes ?

MOULINO.

Si fait, dà.

OBERTO.

C'est que, vois-tu, mes deux chariots sont aux champs, ce matin, et puis, ta cariole est plus commode ; il est possible que nous nous décidions à partir avec toi.

MOULINO, *joyeux.*

Vraiment ? Jarnigoi, qu'ça m'f'rait agriable !

OBERTO.

Va, va, mon ami, tu reviendras dans un quart-d'heure.

MOULINO.

Eh ben, j'vas couvrir la cariole, et arranger queuqu'chose de doux pour qu'mam'selle Elvina...

OBERTO, *vivement.*

Et Edmond sur-tout!

MOULINO.

Edmond ?

OBERTO.

Oui, oui, Edmond. Parbleu ! s'il n'était pas bien...

MOULINO.

Eh ben, eh ben, on aura soin d'lui itou. (*à part.*) Tiens, l'père et la fille n'avont qu'leur Edmond en tête ! (*haut.* Laissez-moi faire, vous s'rez content, voisin. (*il sort en courant.*)

SCENE XV.

OBERTO, ELVINA.

OBERTO.

Allons trouver mes enfans. (*à Elvina qui paraît à la porte.*) Ah! viens, viens, ma fille. Grandes nouvelles! appelle Edmond.

ELVINA.

Grandes nouvelles ? vous m'effrayez, mon père !

OBERTO.

Elles sont bonnes. Appelle Edmond, te dis-je.

ELVINA.

Le voici. (*Elle va au-devant d'Edmond qui entre.*)

SCENE XVI.

ELVINA, OBERTO, EDMOND.

OBERTO, *allant pour embrasser Edmond.*

Mon cher Edmond! (*tombant à ses genoux.*) Ah! souffrez, mon prince, que je sois le premier à vous rendre mon hommage !

ELVINA.

Ciel ! que faites-vous, mon père !

EDMOND, *baissant ses bras sur Oberto.*

A mes genoux, Oberto ! d'où vient...

OBERTO.

Eh ! voilà la grande nouvelle, mes enfans !... Tiens, ma fille, vois-tu cet écrit ? il est tout entier de la main de notre défunte Reine : c'est à moi qu'il est adressé. Miesko n'est pas le fils de Sémomislas, c'est Edmond !

EDMOND.

Moi !

ELVINA.

Edmond !

EDMOND.

Juste ciel ! Mais expliquez-nous donc...

OBERTO.

Oui, oui, je vais vous lire la lettre... Ecoutez-moi. (*il lit.*) « Oberto... (*à Elvina.*) Tu vois qu'elle savait mon nom, la Reine. (*il lit.*) « Oberto, si cet écrit... (*à Elvina.*) Tiens, lis toi-même, Elvina ; je n'en viendrais jamais à bout.

ELVINA, *avec trouble, prenant l'écrit.*

Mon père... je ne sais si je pourrai plus que vous...

EDMOND.

Lis, ma chère Elvina.

ELVINA, *lisant avec émotion.*

« Oberto, si cet écrit vous parvient, et si l'enfant, qui vous » fut confié jadis dans le village d'Urzena, existe encore, ap- » prenez sa destinée. J'ai trompé les Sarmates, j'ai trompé mon » auguste époux : Miesko n'est point mon fils, n'est point ce- » lui de Sémomislas ; mon véritable fils naquit aveugle. Le vif » chagrin qu'en témoigna mon époux m'inspira la coupable » pensée de supposer un prodige ; le palatin de Rava s'em- » pressa d'approuver mon plan, et sut m'en faciliter l'exécu- » tion. J'eus la barbarie de souffrir qu'on m'enlevât mon en- » fant, et c'est celui qu'on porta chez vous, Oberto.

OBERTO.

Voilà qui est clair, sans doute. Continue, ma fille.

ELVINA, *tristement.*

Ah ! Edmond ! tu serais... Vous ! le fils de notre Roi !

EDMOND.

Non, chère Elvina, je ne puis croire...

OBERTO.

Oh ! point de doute ; le cachet, la signature... Continue, te dis-je. (*il se met à marcher à grands pas.*) O providence ! et c'est moi... (*il continue de marcher en se frottant les mains de satisfaction.*)

ELVINA, *lisant.*

» Toutes les précautions furent prises pour assurer notre » secret. Le Palatin avait un fils de l'âge du mien...

OBERTO, *sans faire attention à ce qu'on lit.*

Oui, Votre Majesté, celui que vous voyez, c'est votre...

ELVINA.

Mon père...

OBERTO, *s'arrêtant.*

Ah ! pardon, j'étais déjà devant le Roi. Eh bien, que dit la reine ?

ELVINA, *lisant.*

» Le Palatin avait un fils de l'âge du mien ; on supposa sa

» mort, et cet enfant qu'on nommait Théobald, c'est Miesko.

OBERTO.

Bon ! bon ! il lui restera quelque chose au moins.

ELVINA, *lisant.*

« Cependant, pour ne pas perdre entièrement la trace de » mon fils, j'avais eu soin, à l'insu de mon complice, de lui » imprimer, avec une liqueur corrosive, sur l'avant bras gau- » che, à côté d'un signe naturel, une M, première lettre » du nom de Miesko qu'il devait porter. (*à son père.*) Ah ! » voyons, mon père !

OBERTO.

Tout-à-l'heure. Finissons d'abord ceci.

ELVINA, *agité.*

Pardonnez, mon père... je ne puis... mon trouble...

OBERTO.

J'entends. C'est comme moi : la joie... Eh bien, donne.

ELVINA, *tristement à part.*

La joie, dit-il !

OBERTO, *prenant l'écrit et lisant à son tour.*

Première lettre du nom de Miesko... (*élevant la voix.*) » Je vous ordonne, Oberto, au nom des dieux protecteurs des » Sarmates, d'aller aussitôt divulguer la vérité. Je laisse à » votre prudence le soin de cette manifestation qui doit ren- » dre, au véritable heritier du trône, les droits et le nom » dont l'a dépouillé mon crime. Salut. JUDITH, de Bohême, » reine des Sarmates. » Je vous obéirai, madame !

ELVINA, *prenant le bras d'Edmond.*

Ah ! voyez promptement, mon père !

OBERTO, *découvre le bras d'Edmond et s'écrie :*

Voilà la lettre ! regarde, Elvina ; là, tout-à-côté de ce signe naturel.

ELVINA, *douloureusement.*

Je la vois, mon père ! (*elle laisse tomber sa tête sur le sein de son père.*)

OBERTO.

Qu'est-ce donc, ma fille ? tu pleures à présent, quand notre Edmond...

EDMOND.

Tu pleures, mon Elvina ? Ah ! je partage ta douleur. Oberto, écoutez-moi : un si grand changement dans ma destinée me serait plus funeste qu'avantageux ; eh bien, cet écrit, mon père, il faut l'anéantir.

OBERTO.

Que dites-vous, seigneur ?

ELVINA, *tendrement.*

Ah ! mon prince !

EDMOND.

Dis Edmond, mon Elvina, toujours Edmond ! Je ne puis être heureux qu'avec toi, que par toi ! toi seule, dans cette nuit profonde où le ciel me condamne à vivre, toi seule peux guider mes pas et me faire chérir l'existence. Ah ! remercions plutôt ma mère du crime dont elle s'accuse ; elle a mis à ma place un Prince qui, par sa valeur et ses vertus, a mérité toute la confiance et l'amour des Sarmates. Oui, mon cher Oberto, je croirais volontiers que le succès miraculeux de cette salutaire supercherie est l'ouvrage des dieux mêmes. Eh bien, mon père, gardez le silence ; laissez régner Miesko, et permettez-moi d'être encore votre Edmond, l'heureux Edmond de ma tendre Elvina.

OBERTO.

Non, Prince, cela n'est pas possible.

ELVINA.

Eh ! pourquoi donc, mon père ? pourquoi, si vous aimez véritablement Edmond, ne pas garder le silence ?

OBERTO.

Garder le silence ! non, mes enfans, l'ordre de la Reine doit être exécuté ; sa mort l'a rendu sacré. Tu l'as entendu, ma fille, c'est du fond de son tombeau qu'elle me crie : Oberto, je vous ordonne, au nom des dieux protecteurs des Sarmates, d'aller aussitôt divulguer la vérité.

ELVINA.

Mais si cet officier ne vous avait pas trouvé ?

OBERTO.

Alors, j'ignorerais que j'ai un devoir à remplir, et je n'aurais rien à me reprocher. Allons, mon Prince, il faut partir.

ELVINA.

Quoi ! sur-le-champ, mon père ?

OBERTO.

Sur-le-champ : l'ordre l'exprime ainsi.

ELVINA, *timidement.*

Et moi ?

OBERTO.

Parbleu ! tu viens avec nous. Notre aveugle peut-il se passer de sa conductrice ?

EDMOND.

Ah ! mon père, quelque soit le sort qu'on me prépare, Elvina m'accompagnera toujours. (*On entend le bruit de plusieurs voix au-dehors.*)

OBERTO.

Qu'est-ce que c'est ? nos faneurs reviennent déjà ! Bon, tant mieux, je vais leur dire ce qu'il y aura à faire dans notre absence.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, Paysans et Paysannes.

(Une troupe de faneurs portant des fourches et des rateaux arrivent joyeusement. Oberto va à leur rencontre.)

OBERTO, *aux faneurs.*

Vous arrivez à propos, vous autres. Ecoutez. (*il leur parle.*)

EDMOND, *à Elvina.*

Oui, mon Elvina, tu seras toujours l'objet le plus cher à mon cœur. Le rang suprême n'aurait pour moi quelque prix, qu'autant qu'il me laisserait le pouvoir d'ajouter à ton bonheur.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, MOULINO.

MOULINO, *accourant.*

Eh ben, voisin, êtes-vous décidé ?

OBERTO.

Oui, Moulino, nous partons.

MOULINO.

Ah ! queu joie !

OBERTO, *à Edmond et à sa fille.*

Allons, venez, mes enfans.

(*Les paysans se rangent pour les laisser passer.*)

MOULINO, *aux paysans.*

Oui, mes amis, j'allons à la ville, j'allons voir les fêtes, j'allons... D'main, d'main, j'vous en conterai d'belles, allez!

(Oberto, Edmond et Elvina passent au milieu des paysans qui les saluent et les regardent en aller, tandis que la toile se baisse.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une place publique. Sur les Premiers plans à gauche est le péristile du palais de Semonislas, en face à droite est l'entrée d'une autre partie du palais qu'habite la grande Duchesse. On y monte par plusieurs dégrés. On voit plus loin le portique d'un temple qui s'étend diagonalement depuis l'une des coulisses à droite jusques vers la moitié de la largeur du théâtre, il est fermé d'une porte de bronze. Quand cette porte s'ouvre, on apperçoit une partie de l'intérieur du temple, dont la position oblique dérobe le reste à l'œil du spectateur. Des lances croisées forment une espèce de barrière entre les deux palais et le temple; on peut entrer par le milieu. Ces lances s'enlèvent plus tard. La gauche du fond du théâtre offre la continuation de la place publique, décorée de riches fabriques jusques dans le plus grand éloignement.

SCENE PREMIERE.

OBERTO, ELVINA, EDMOND, MOULINO, KALIG.

Au lever du rideau, des gardes sont postés à l'entrée de la barrière formée par les lances. Kalig sort du palais à gauche, et va donner une consigne aux gardes. Oberto suivi d'Elvina qui conduit Edmond, veut entrer; mais les gardes s'y opposent.)

KALIG.

C'est vous, Oberto. *(aux gardes.)* Laissez, laissez passer. Ce jeune homme, qui a le malheur d'être avougle, ne peut rester sans danger au milieu de la foule qui vâ remplir ces lieux. *(On laisse entrer Oberto, Elvina et Edmond.)*

OBERTO, *en entrant.*

Parbleu, mon officier, c'est fort heureux que vous vous soyez trouvé là! c'est que j'ai affaire ici, moi, *(à part.)* et une grande affaire encore!

MOULINO, *en-dehors, aux gardes qui le repoussent.*

Laissez moi donc passer aussi. J'sis d'la compagnie, moi, afin qu'vous l'sachiais.

KALIG, *aux gardes.*

Laissez...

MOULINO, *entrant et se retournant vers les gardes.*

Pardi! c'est l'voisin Oberto, c'est sa fille et c'garçon que j'v'nons d'amener dans nout' carriole. Vous voyais donc ben... (*à Kalig.*) Eh? ils étaient drôles de n'pas m'laisser passer!

OBERTO.

Veux-tu bien te taire, Moulino?

MOULINO.

Eh ben, oui, oui, v'là qu'est fini. Au fond, n'faut pas leus en vouloir, i'n'savions pas...

OBERTO.

Allons, paix. (*tirant Kalig à part.*) Vous ne vous doutez peut-être pas, mon officier, de ce que renferme l'écrit que vous m'avez remis ce matin?

KALIG.

Renferme-t-il l'ordre de me le communiquer?

OBERTO.

Non.

KALIG.

En ce cas, je vous laisse. (*Il s'éloigne et sort par le fond.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, excepté KALIG.

OBERTO, *le regardant aller.*

Voilà, certes, une discrétion bien rare!

MOULINO, *regardant autour de lui avec extase.*

Qu'c'est donc beau tout ça! r'gardez donc, mam'selle Elvina! r'gardez donc... queu dommage, Edmond...

OBERTO, *qui réfléchit.*

Eh! laisse nous donc tranquilles, toi. (*il se rapproche de sa fille et d'Edmond.*) Nous voici à la cour; mais il s'agit maintenant de trouver accès auprès du Roi, et c'est ce qui ne sera peut-être pas facile.

ELVINA.

Ah! mon père, je frémis à l'idée des suites que peut avoir votre démarche! nous étions si heureux!

OBERTO.

Nous le serons davantage : c'est moi qui t'en réponds.

EDMOND.

Pouvez-vous le croire, Oberto ? tenez, vous le dirai-je, mon père ? le bruit confus de cette multitude, qui se heurte et se presse autour de ce palais, ses acclamations qui redoublent par intervalles, le tumulte de ces préparatifs de fêtes, tout en ces lieux importune mon oreille et me fait déjà regretter notre paisible et champêtre asile. Ah ! c'est là que le silence de la nature n'est interrompu que par des bruits où l'ame s'intéresse, le chant des oiseaux, les sons lointains de la flûte rustique, et surtout mon Elvina, par les accens de ta douce voix, dont le charme apporte toujours à mon cœur l'impression d'un nouveau plaisir. Oui, mon père, si vous voulez m'en croire, nous retournerons au village et nous nous garderons bien de troubler ces fêtes.

OBERTO.

Eh ! morbleu, c'est pour qu'il leur en succède de plus belles ! Non, non, n'espérez pas ébranler ma résolution.

(Tandis qu'il continue de parler, on entend dans l'éloignement des appels de trompette.)

Tout ici me transporte et m'élève l'ame ! l'appareil royal dont je me vois entouré, ce superbe palais, ce temple dont les portes vont s'ouvrir, ces trompettes guerrières qui annoncent l'auguste solemnité. Je ne me possède plus ! mon sang pétille, je crois entendre déjà... Allons, allons, mes enfans, du courage ; il n'y a plus à balancer.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, KALIG, *qui revient pour rentrer au palais.*

OBERTO, *l'arrêtant.*

Un mot, s'il vous plait, mon officier. (*il l'amène sur le devant.*)

ELVINA, *à Edmond.*

Nous tenterions en vain, mon cher Edmond, de dissuader mon père...

OBERTO, *à Kalig.*

Vous saurez qu'il m'est ordonné dans l'écrit que vous m'avez remis... (*Kalig va pour se retirer.*) Un moment donc, je ne veux point vous en dire le contenu. Que diable ! vous êtes un singulier homme ! (*Kalig s'arrête.*) C'est au Roi qu'il m'est ordonné de le montrer, cet écrit : or, il faut

pour cela que je lui parle, pour lui parler, il faut que quelqu'un m'y aide, et ce quelqu'un c'est vous, puisque je vous trouve là. M'écouterez-vous maintenant ?

KALIG.

Je vous écoute, en ce cas.

OBERTO.

A la bonne heure. Voilà parler enfin.

KALIG.

Mais je ne vous cache pas qu'une difficulté que je crois insurmontable vous empêchera de parler vous-même au Roi. Depuis long-tems Sémomislas n'est plus guère accessible qu'aux princes de sa maison et à ses premiers officiers. Vous devez penser d'ailleurs que dans un jour aussi solemnel que celui-ci...

OBERTO.

Oh ! mais c'est très-solemnel aussi ce que j'ai à lui dire ! il faut absolument qu'un de ceux qui ont le droit de l'approcher, m'introduise auprès de lui.

KALIG.

Par exemple, on parle facilement au prince Miesko. Mais ce serait encore mal prendre son tems, quand l'heure de son hymen approche...

OBERTO.

Miesko ? non, non, ce n'est point à lui que je dois m'adresser, ah ! diable ! (*à part.*) Ceci le concerne de trop près, ma foi ! (*haut.*) Mais, j'y songe, le prince Rodolphe, que j'ai vu ce matin chez moi, qui m'a parlé, qui m'a plusieurs fois appelé : mon brave, il ne se marie pas, lui ?

KALIG.

Non : mais il n'en est pas moins occupé, et je doute fort qu'il soit d'humeur en ce moment...

(Mouvement dans le fond, occasionné par les gardes qui se rangent et portent les armes pour Rodolphe qui va passer.)

Le voilà justement, le prince Rodolphe, qui vient au palais.

OBERTO, *à sa fille.*

Mettons nous sur son passage.

KALIG.

Je souhaite qu'il veuille vous écouter. Pour moi, j'avoue que je n'oserais pas vous présenter à lui.

OBERTO.

Oh ! je me présenterai bien moi-même. (*à Elvina qui veut s'éloigner.*) Reste donc, ma fille. Là, plus près de moi, pour qu'Edmond soit à portée... Allons, allons, ne tremble pas.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, RODOLPHE.

(Rodolphe, en brillant costume, entre par la droite. Il a l'air soucieux et marche vers le portique a gauche.)

OBERTO, *se mettant sur son passage.*

Prince, je voudrais vous parler. (*Rodolphe le regarde avec fierté et continue sa marche.*) Seigneur, je suis ce vieux soldat chez qui, ce matin...

RODOLPHE, *durement.*

Revenez une autre fois.

OBERTO, *l'arrêtant par le bras.*

Mon prince, l'affaire ne souffre aucun retard.

RODOLPHE, *dégageant brusquement son bras.*

Quelle audace! (*se retournant vers le fond.*) Gardes?

OBERTO, *vivement à voix basse.*

De grace, point d'éclat devant le fils de votre maître. (*il lui montre Edmond.*)

RODOLPHE.

Qu'entends-je? (*aux gardes qui s'approchent.*) Eloignez-vous. (*à Oberto à voix basse.*) Que voulez-vous dire?

OBERTO.

Regardez ce jeune homme.

RODOLPHE.

Il est aveugle?

OBERTO.

Oui, et c'est le fils de Sémo...

RODOLPHE.

Chut!... (*à part avec joie.*) Le fils de Sémomislas! (*à Oberto.*) Les preuves?

OBERTO.

Sur moi... et sur lui.

RODOLPHE, *regardant autour de lui.*

Eh bien, il faut... Ecoutez: il serait prudent de l'éloigner en ce moment, et, quand il en sera tems...

OBERTO.

Je vous comprends, seigneur. (*il va parler bas à sa fille.*)

RODOLPHE, *à part.*

Je n'ose encore me livrer au doux espoir que cet homme fait briller à mes yeux!

OBERTO, *revenant à Rodolphe.*

Seigneur, ils vont s'éloigner, et dès que vous le jugerez convenable...

RODOLPHE.

Fort bien. Suivez moi dans le palais.

(*Il entre sous le portique à gauche et Oberto le suit.*)

SCENE V.

ELVINA, EDMOND, MOULINO, KALIG, Gardes. *dans le fond.*

MOULINO, *tout extasié.*

Mais, voyez donc, voyez donc l'voisin Oberto ! c'est qu'il va avec l'prince, dà ! c'est qu'i' vous li parlait, là... tout aussi sans façon... Ah ! mais v'là c'que c'est : i' li a fait boire d'son meilleur, c'matin, et ça vous fait tout d'suite une connaissance.

ELVINA, *tristement.*

Allons, mon cher Edmond, éloignons nous. Espérons que le ciel...

KALIG.

Rangez vous, mes amis. La grande duchesse sort de chez le Roi et va rentrer chez elle. Le prince Miesko l'accompagne.

(On voit le peuple accourir dans le fond. Elvina fait ranger Edmond dans le coin à droite du théâtre.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LIDA, MIESKO, LINSKY, Dames et Pages *de la suite de la duchesse*, *et* Peuple *en-dehors.*

LE PEUPLE.

Vive le prince Miesko ? vive la princesse Lida !

MIESKO, *au peuple.*

Mes amis, ces jours que vous priez le ciel de nous accorder seront tous consacrés à travailler à votre bonheur. Que les malheureux ne craignent jamais de nous adresser leurs plaintes. Plus nous pourrons sécher de larmes, plus nous nous croirons dignes de la faveur des dieux.

EDMOND, *à part.*

Et voilà le prince que votre père veut... Ah ! je n'y consentirai jamais ! (*levant les bras au ciel.*) Grands dieux ! écoutez mes vœux sincères ! comblez Miesko de prospérités et ne souffrez pas...

ELVINA, *bas, s'appercevant que Lida les observe.*

Silence, mon ami !

LIDA, *à Miesko.*

Cher Prince, voyez donc ce jeune homme dont les vœux appellent sur vous les bénédictions du ciel.

MIESKO, *vivement.*

Il est aveugle ! (*il s'approche d'Edmond.*)

MOULINO, *à part.*

Bon ! c'est l'tour d'Edmond à présent !

MIESKO, *prenant la main d'Edmond.*

Dites moi, jeune homme... (*se retournant à Lida.*) Ne vous étonnez pas, ma chère Lida, de l'intérêt qu'il m'inspire; j'étais aveugle aussi, m'a-t-on dit, quand je vins au monde; mais un miracle du ciel... (*à Edmond.*) Dites moi, mon bon ami, pourquoi vous trouvé-je ici ? serait-il en mon pouvoir d'apporter quelqu'adoucissement à votre situation ?

EDMOND, *avec trouble.*

Non, prince. Jusqu'aujourd'hui ma situation fut heureuse ! les soins qu'on a pris de moi... Que pourrait-il manqué à mon bonheur ? je suis aimé.

MIESKO.

Je voudrais trouver l'occasion de vous rendre plus heureux encore.

EDMOND.

Vous, seigneur ! Ah ! c'est trop... pardonnez, ces yeux que le ciel a privés du plaisir de contempler en ce moment le plus aimable des princes, se remplissent de larmes. Mon cœur... Ah ! que je puisse au moins, sur cette main chérie... (*il baise la main du prince, puis, saisissant le bras d'Elvina.*) Allons, mon Elvina... Seigneur, nous allions nous retirer, quand vous avez paru : permettez...

MIESKO.

Comment vous nommez vous ?

EDMOND.

On me nomme...

ELVINA.

Edmond, seigneur.

MIESKO.

Eh bien, allez, Edmond. Je n'ai qu'une prière à faire à votre aimable conductrice, c'est de diriger quelquefois vos pas vers les lieux où l'on peut me rencontrer.

EDMOND, *avec sentiment.*

Seigneur, je l'en prierai souvent moi-même. (*Elvina l'emmène.*)

MOULINO, *à part, les suivant.*

Bon, bon, avant que l'jour se passe p't'être ben qu'y aura un prince qui m'parlera itou, à moi ! (*ils sortent.*)

SCENE VII.

LIDA, MIESKO, LINSKY, Gardes et Peuple *dans le fond.*

MIESKO, *à Linsky.*

Mon cher Linsky, je te charge de t'informer de la demeure et de tout ce qui concerne cet intéressant jeune homme.

LINSKY.

Oui, seigneur.

LIDA.

Ah ! cher prince, comment ne partagerais-je pas les sentimens d'amour que vous inspirez à tout ce qui vous approche? avez vous pu craindre un seul instant que l'importune poursuite du Castellan de Sandomir put jamais vous nuire dans mon cœur? Cependant je ne puis trop vous recommander de vous défier de lui : ses discours injurieux, ses perfides insinuations à votre égard... Je crois Rodolphe capable de tout.

MIESKO.

Aimable princesse, laissons Rodolphe et sa fureur jalouse : il vous aime et vous perd, il est assez puni. Mais le temple va s'ouvrir : l'instant approche où je vais faire aux dieux le serment de vous adorer toujours. Je retourne auprès de mon père et je reviens bientôt avec lui et toute sa cour, vous chercher et vous conduire aux pieds de nos autels.

(Il la quitte et rentre au palais. Lida le regarde aller, avec une expression d'amour. Le peuple se disperse insensiblement pendant la scène suivante.)

SCENE VIII.

LIDA, *seule d'abord*, ensuite RODOLPHE, STAROW et OBERTO, *qui reste dans le fond.*

LIDA.

Que vois-je? Rodolphe a rencontré Miesko : son visage est riant ! il serre la main de son rival ! le sourire de Rodolphe me fait trembler ! il vient, rentrons.

RODOLPHE, *entrant, à Lida prête à monter les dégrés du portique à droite.*

La grande duchesse de Lithuanie daignera-t-elle recevoir mes félicitations ?

LIDA.

Seigneur, elles pourraient me flatter beaucoup, si elles étaient sincères.

RODOLPHE.

Vous avez raison, madame, de douter que je puisse me réjouir du bonheur de mon rival. Si du moins je pouvais croire au vôtre, si je ne voyais que moi seul à plaindre, je souffrirais en silence, et...

LIDA.

Rodolphe, pour vous épargner l'inutile soin de le rompre ce silence, je vous laisse. (*elle va pour rentrer.*)

RODOLPHE.

Encore un mot, madame. Des révélations inattendues ont quelquefois dévoilé des vérités qu'on avait cru couvrir d'une ombre impénétrable.

LIDA.

Que voulez-vous dire, seigneur ?

RODOLPHE.

Qu'il serait possible que Miesko ne fût pas ce que vous pensez. Il faut que j'en convienne, la charmante Duchesse ne peut dignement donner sa main qu'à l'héritier du trône ; et si l'heureux Miesko était cet héritier...

LIDA.

Qu'entends-je ? vous osez prétendre que Miesko...

RODOLPHE, *à voix basse.*

Pourrait n'être point le fils de Sémomislas.

LIDA, *avec indignation.*

N'être point le fils... (*se reprenant, avec ironie.*) Seigneur, voici l'heure où le Prince que j'aime va venir, avec son père, pour me conduire au temple, souffrez que j'aille les attendre. (*Elle le quitte avec fierté et entre sous le portique à droite.*)

SCENE IX.

RODOLPHE, STAROW, OBERTO.

RODOLPHE, *à part.*

Orgueilleuse Lida ! tu me braves ; mais bientôt... (*appelant.*) Oberto ? (*bas.*) Allez chercher le Prince.

OBERTO, *hésitant.*

Le Prince ?

RODOLPHE.

Oui ; votre auguste élève. Oublieriez-vous déjà...

OBERTO.

Ah ! pardon ! ce titre est si nouveau pour moi... Ce matin, je l'appelais encore mon fils. J'y cours, seigneur. (*il sort.*)

SCENE X.

RODOLPHE, STAROW, Gardes *dans le fond.*

RODOLPHE.

Mon cher Starow, pouvais-je espérer que l'heure de la vengeance fût pour moi si prochaine ! Cette heureuse découverte change toutes mes dispositions. Il était difficile d'attaquer Miesko, environné, comme il l'était, de tout le prestige du souverain pouvoir. Il est vrai que nous avions su gagner son écuyer Linsky; mais, dans cette nouvelle conjoncture, l'assistance de Linsky nous devient probablement inutile. D'ailleurs, la mort de Miesko ne m'importe plus autant; ses droits vont être anéantis, et, dans la classe où Miesko va descendre, je pourrai, sans danger, le laisser vivre où l'écraser à mon choix.

STAROW.

Ne craignez-vous pas, seigneur, que, même en perdant ses droits, Miesko ne conserve encore son pouvoir? n'a-t-il pas toute l'estime et toute la tendresse de Sémomislas? suffit-il, pour les lui ôter aussitôt, de présenter à ce père, malgré lui désabusé, un jeune homme aveugle, son véritable fils, sans doute; mais un fils qu'il ne connaît pas, qu'il n'a point chéri dès l'enfance; un fils...

RODOLPHE.

Que m'importent les regrets et les affections de Sémomislas! une fois la vérité publiquement déclarée, Sémomislas sera forcé de la reconnaître. Est-ce un faible vieillard qui pourra se soustraire aux effets qu'elle doit produire? Non, non, que l'aveugle se montre, ses droits sont proclamés, Miesko tombe et mon triomphe est certain.

STAROW.

Mais, seigneur, l'obstacle à vos plus chers désirs ne sera que remplacé et non détruit : l'aveugle reconnu...

RODOLPHE.

Si tu me connais bien, Starow, tu dois présumer que notre aveugle ne jouira pas long-tems de son étonnante élévation; je veux qu'il soit, aux yeux des Sarmates, tel qu'un brillant météore qui, dans la nuit sombre, frappe un chêne altier, le brise et s'évapore aussitôt. Mais j'apperçois Oberto; sa fille conduit ici l'aveugle. Tâchons de m'attirer la confiance de ce nouveau Miesko.

SCENE XI.

OBERTO, RODOLPHE, EDMOND, ELVINA, STAROW.

OBERTO, *entrant le premier.*

Allons, ma fille, fais approcher...

ELVINA.

Ciel! c'est le Prince...

EDMOND, *vivement, tendant les bras.*

Le prince Miesko? où est-il?

OBERTO, *à voix basse.*

Vous vous trompez, seigneur; c'est votre parent, le grand Castellan de Sandomir. (*Edmond laisse retomber ses bras d'un air indifférent.*)

RODOLPHE.

D'où vient cette affection pour Miesko, et cette indifférence pour moi?

ELVINA, *à Rodolphe.*

Seigneur, il ne vous connaît point encore, et Miesko lui a parlé tantôt avec tant de bonté...

RODOLPHE, *mécontent.*

Miesko lui a parlé? (*Il s'approche d'Edmond et lui prend la main.*) Cher Prince, je retrouve donc un parent qu'il me sera doux de chérir. Je rends grâce aux dieux de ce qu'ils n'ont pas permis qu'une odieuse imposture triomphât plus long-tems. Sémomislas va retrouver un digne héritier de sa couronne...

EDMOND, *vivement.*

Un digne héritier de sa couronne! Ah! seigneur, ne déguisez point votre véritable pensée! dites franchement, et je le dirai de bon cœur avec vous, qu'il eut été plus heureux, pour l'État et pour moi, qu'on m'eût laissé dans mon humble asile, et que Miesko eût conservé des droits qu'il a su légitimer par tant de vertus et de qualités aimables.

RODOLPHE.

Laissons Miesko; ce jeune homme devient dès ce moment étranger aux intérêts qui doivent nous occuper.

EDMOND.

Miesko étranger aux intérêts de la Sarmatie! Non, seigneur, Miesko ne perdra rien, ou je n'aurai pas véritablement le pouvoir que doit me donner ma naissance. Eh! grands dieux! que me servirait de régner, s'il ne m'était pas permis d'être juste!

RODOLPHE, *avec un mouvement de dépit.*

Croyez-vous, Prince, que Miesko vous saura gré de vos

généreuses intentions ? sur-tout quand il vous verra devenir l'heureux époux de la princesse qu'il adore ?

EDMOND.

Que dites-vous, seigneur ?

RODOLPHE.

Oui, Prince, la charmante duchesse de Lithuanie doit sa main à l'héritier du trône, et c'est à vous maintenant...

EDMOND, *à Elvina qui chancelle à côté de lui.*

Qu'as-tu donc, mon Elvina ?

ELVINA, *retenant ses larmes.*

Ah ! Prince ! soyez heureux avec elle... cessez de vous occuper d'une infortunée...

EDMOND.

Moi ! que je consente... (*A Rodolphe.*) Non, seigneur, la grande Duchesse ne peut être mon épouse, je ne puis l'aimer, je ne puis être aimé d'elle ; non, non, voilà ma seule compagne, voilà celle qui ne me quittera jamais.

RODOLPHE.

Eh bien, seigneur, vous serez le maître de suivre l'impulsion de votre cœur ; j'aurai soin de contribuer moi-même à tout ce qui pourra vous plaire. (*à Starow, à part.*) Starow, conduis-les chez toi, et qu'ils y attendent l'instant où il sera convenable de les faire paraître. (*à Edmond.*) Allez, Prince, cet officier va vous conduire. Il me tarde de pouvoir vous rendre publiquement mon sincère hommage.

EDMOND, *bas à Elvina, tandis qu'ils s'éloignent.*

Je n'aime point cet homme, Elvina ; ce n'est point là Miesko ! (*ils sortent par la gauche, au-delà du péristile.*)

SCENE XII.

RODOLPHE, OBERTO.

RODOLPHE, *à part.*

Au caractère que montre ce jeune homme, je vois combien il importe à ma sûreté qu'il ne jouisse pas long-tems du pouvoir. (*à Oberto.*) Mon cher Oberto, toi seul ici peux efficacement déclarer la vérité ; mais je te préviens qu'il te faudra du courage.

OBERTO.

Du courage, seigneur ? Oberto n'en a jamais manqué. N'ai-je pas eu tout-à-l'heure celui de vous forcer à m'entendre ? Je ne redouterai pas plus de parler au Roi lui-même.

RODOLPHE.

Ecoute. Je ne veux ni te présenter au Roi, ni me charger

moi-même de l'instruire ; en voici la raison : il est indispensable que la déclaration soit publique ; Sémomislas chérit Miesko comme un fils, il pourrait vouloir anéantir le titre qui détruirait l'erreur générale ; il faut donc un éclat qui lui en ôte la possibilité. Eh bien, reste ici dans la foule qui va remplir ces lieux, observe en silence les cérémonies, les danses et tous ces témoignagnes de félicitation qui doivent accueillir Miesko et la Duchesse quand ils marcheront au temple ; attends l'instant. . . (*on entend le prélude de la marche.*) On va sortir du palais. Ainsi, mon cher Oberto... (*il continue de lui parler bas pendant le reste du prélude. Ensuite, élevant la voix :*) Surtout, point de crainte ; je serai là pour te soutenir, si l'on refusait de t'entendre. (*il rentre au palais.*)

SCENE XIII.

OBERTO.

(*On entend la marche.*) Voici le cortège : le moment approche !... Eh ! eh ! mon cœur bat d'une force... Oui, Rodolphe avait raison, j'ai besoin ici de tout mon courage ! Allons, allons, Oberto, songe que tu vas régler le sort de la Sarmatie !

SCENE XIV.

LE ROI, MIESKO, RODOLPHE, Officiers, Gardes, Danseurs et Danseuses, Peuple.

(Le Roi et toute sa cour sortent du portique à gauche, et marchent au bruit des fanfares vers le portique à droite ; mais le Roi s'arrête à la vue du peuple qui remplit le fond de la scène. Pendant cette entrée, on fait disparaître la barrière.)

SÉMOMISLAS, *au peuple.*

Mes amis, tandis qu'on prépare au temple le sacrifice qui doit consacrer ce grand hyménée, témoignez, par vos danses et vos jeux, l'allégresse de vos cœurs; célébrez le bonheur de ces époux, célébrez celui de votre Roi, qui, dans cette auguste alliance, a principalement considéré les intérêts de son peuple et ceux de toute la Sarmatie. (*Après un bruit de fanfare.*) Allons chercher la Duchesse.

SCENE XV.

Danseurs et Danseuses, Gardes, Peuple.

(Les danses commencent. Le ballet peut être coupé par une entrée de tartares ou d'homme à demi sauvages tels que plusieurs contrées de la Pologne pouvaient en offrir encore, dans ces tems reculés.)

SCENE XVI.

SÉMOMISLAS, MIESKO, LIDA, RODOLPHE, Un Grand Prêtre, Prêtres, Officiers, Gardes et Peuple.

(A la fin du ballet, les portes du temple s'ouvrent; des prêtres apportent un autel sur le parvis, d'autres tiennent différens vases destinés aux sacrifices. Le Roi rentre avec sa cour, amenant la Duchesse qu'il conduit à l'autel avec Miesko : le grand prêtre les reçoit, il allume l'encens, les époux s'inclinent, le pontif étend la main. Roulement de timbales, et Oberto paraît.)

SCENE XVII.

OBERTO, suivi d'EDMOND et d'ELVINA.

OBERTO, *criant de toute sa force.*

Suspendez l'hymen de Miesko ! il n'est point fils de Sémomislas.

(Etonnement et tumulte. Le Roi, Miesko, Lida, Rodolphe ensemble pendant le bruit de l'orchestre.)

LIDA.

O ciel !

MIESKO.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Que veut-il dire ?

SÉMOMISLAS.

Quel est le téméraire...

(Ils se rapprochent de l'avant-scène.)

LIDA, *regardant Rodolphe.*

Rodolphe le connaissait, sans doute.

OBERTO, *tenant Edmond par la main.*

O mon Roi ! voici votre fils.

SÉMOMISLAS.

Mon fils !

LIDA et MIESKO, *ensemble, à part.*

Son fils !

OBERTO, *présentant l'écrit au Roi.*

Oui, seigneur. Daignez vous-même jeter les yeux...

SÉMOMISLAS.

Voyons. (*à Rodolphe.*) Ciel ! ces caractères sont de la main de mon épouse !

RODOLPHE.

Est-il possible !

SÉMOMISLAS.

Je frémis du mystère qu'ils vont me dévoiler ! (*il lit.*)

LIDA, *à Miesko.*

Ah ! Prince, n'est-ce point un affreux complot ? (*Le Roi se trouble en lisant, s'interrompt pour regarder Edmond, puis continue de lire.*)

MIESKO, *bas à Lida.*

Chère Princesse ! ah ! c'est la vérité ! voyez quel trouble agite le Roi, à la lecture de ce funeste écrit !

SÉMOMISLAS, *à part.*

Grands dieux ! (*il continue de lire.*)

EDMOND, *bas à Elvina.*

Ah ! mon Elvina !

ELVINA.

Je me soutiens à peine !

OBERTO, *bas à Elvina.*

Du courage.

SÉMOMISLAS, *à part.*

Qu'ai-je lu ! (*Il s'approche d'Edmond, lui prend la main et le regarde attentivement.*)

OBERTO, *bas à Edmond.*

C'est le Roi. (*Edmond s'incline profondément.*)

SÉMOMISLAS, *à part.*

Ces traits... (*Bas à Miesko, en lui serrant la main.*) Cet homme avait raison, Miesko, tu n'es pas mon fils ! (*à sa cour.*) Rentrons au palais. (*à Edmond.*) Venez, malheureux jeune homme. (*à Rodolphe.*) Rodolphe, tu vas assembler mon conseil. Nous lirons cet écrit, nous interrogerons cet homme, (*montrant Oberto.*) enfin nous ne négligerons rien pour nous assurer de la vérité. (*Au grand prêtre, à haute voix.*) Saint pontife, un évènement d'une haute importance, et qui mérite le plus sévère examen, nous force de suspendre en ce moment l'auguste solemnité.

RODOLPHE, *à part.*

Je triomphe !

SÉMOMISLAS, *à voix basse à Miesko.*

Suis nous mon cher Miesko, si tu n'es plus mon fils, j'aurai toujours pour toi la tendresse d'un père.

(Il témoigne ses regrets à la duchesse et s'achemine vers le palais. Miesko serre douloureusement la main de Lida, qui le quitte pour

rentrer chez elle, suivie de ses femmes. Rodolphe jette un coup d'œil de satisfacti n sur le désespoir des deux amans. Tout le monde qui est reste dans le fond exprime un grand étonnement et la toile se baisse sur ce tableau.)

NOTA pour les théâtres qui n'ont point de Ballet.

Si l'on supprime le ballet, Sémomislas dira seulement au peuple, scène XIV ; *Mes amis, livrez-vous à l'allégresse de vos cœurs ; célébrez le bonheur de ces époux, célébrez celui*, etc, (le reste du couplet.) Aussitôt qu'il sera entré avec sa cour sous le portique à droite, les prêtres paraîtront comme dans la scène XVI, et le Roi rentrera de suite pour conduire les époux à l'autel. Il faudra aussi retrancher à la fin du second couplet de Rodolphe, scène XII, ces deux mots ; *Les danses*, et dire seulement : *Les cérémonies et tous ces témoignages*, etc.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le jardin du palais, baigné par la Vistule. A droite est une terrasse sur laquelle on monte par trois ou quatre marches. Cette terrasse indique que le palais qu'on n'aperçoit pas est à peu de distance de ce côté-là. A gauche sont de grands arbres indiquant l'entrée du parc. Dans le fond une balustrade, à hauteur d'appui, sépare cette partie du jardin du fleuve qui s'étend à perte de vue et ne laisse appercevoir que des sommités de montagnes dans le plus grand éloignement. Dans le fond à gauche, en face de la terrasse est une porte grillée. C'est par cette porte qu'on va sur un rocher qu'on voit de ce côté, au-delà de la balustrade. Ce rocher fort élevé est creusé en dessous et pend sur le fleuve. On voit dessus quelques ruines qui paraissent celles d'un petit temple. Un sentier bordé de broussailles conduit diagonalement du bas du rocher jusqu'à sa pointe la plus haute.

SCENE PREMIERE.

MOULINO, *sortant de la porte grillée à gauche.*

Mais, mon dieu, je n'pourrons donc pas sortir du château! j'sommes, morguienne, ici comme un r'nard pris au piège. V'là deux heures que j'marche et que j'trouve d'tous côtés des gens à hallebarde qui m'disont : on n'passe pas. — Mais, camarades, je n'passe pas non plus, j'm'en vas. — On n'passe pas. (*montrant la porte grillée.*) Tout-à-l'heure, j'vois c'te grille ouverte : vîte! j'sors par là. Ah! bon! qu'je m'dis à part moi, m'v'là dehors pourtant! Ah ben, oui, dehors! n'v'là-t-i pas que j'monte, que j'monte, qu'ça n'en finissait pas, et que je m'trouve à la parfin tout en haut de c'rocher à-bas, où c'que je n'vois plus à droite, à gauche et d'vant noi que c'te grande rivière qu'il' appelont la Vistule. Ma ine, m'a ben fallu r'venir su mes pas; et v'là la nuit qui va

v'nir ! jarni ! faudra donc. . . Si j'pouvions rencontrer au moins l'voisin Oberto, pour qu'i' m'explique par le menu comment i's'fait qu'nout' aveugle est un prince, et l'fils du Roi, encore ! mais c'est que j'n'en r'viens pas, moi ! . . . . . Voyais donc, voyais donc ! c'est avec l'fils du Roi que j'avons joué si souvent, quand j'étions tous les deux p'tits garçons ! c'est-i' possible ça !... C'est d'lui pourtant, c'te fois que j'l'avions malicieusement fait trébucher, c'est d'lui qu'j'avons r'çu sur l'œil gauche c'coup de poing... qu'était fier, j'dis ! Quoi ? c'coup de poing... c'était d'un prince ! parla jarni ! faudra que j'li rémémore ça ; oui, oui, j'sis ben sûr qu'ça m'vaudra...suffit, on pourra dire qu'Moulino a r'çu là un *bon* coup d'poing ! (*bruit de trompette à droite. Moulino va regarder sur la terrasse.*) Oh ! oh ! j'crais qu'v'là l'Roi qui vient par ici avec l'prince Rodolphe ! quand i' s'ront passés, je r'tournerons voir du côté du château si je n'trouverons pas enfin l'voisin Oberto et mam'selle Elvina.

(*Il se range dans le fond et s'en va bien vîte par la terrasse, aussitôt que Sémomislas et Rodolphe en sont descendus.*)

SCENE II.

SÉMOMISLAS, RODOLPHE, *quelques* Gardes *dans le fond.*

SÉMOMISLAS.

Eloignons nous un instant, mon cher Rodolphe, de cette foule qui m'obsède. Je veux te communiquer mes desseins et prendre tes avis. L'évènement de cette journée, en me rendant un fils que la nature m'ordonne de chérir, n'a point pour cela détruit l'affection vraiment paternelle qu'à du m'inspirer Miesko.

RODOLPHE.

Théobald, voulez-vous dire, seigneur ?

SÉMOMISLAS.

Théobald, soit ; mais laisse moi continuer de l'appeler Miesko ou mon fils. On ne perd pas en un jour une si longue et si chère habitude.

RODOLPHE.

Poursuivez, seigneur.

SÉMOMISLAS.

L'intérêt des Sarmates m'avait fait traiter du mariage de celui que je croyais mon fils, avec l'héritière du grand duché de Lithuanie. Les qualités aimables de Miesko devaient faciliter l'exécution de cet accord politique ; Miesko devait plaire et plut en effet à la duchesse. Aujourd'hui tout est

changé : j'ai toujours un fils, mais ce n'est plus Miesko. Il faudrait donc, pour unir Edmond et la Duchesse, faire violence à tous deux. Je ne dois point y penser. D'ailleurs Edmond est assez malheureux des disgraces de la nature, sans lui imposer encore le fardeau d'un devoir politique.

RODOLPHE.

Je suis entièrement de votre avis, seigneur. En effet, la charmante Duchesse ne peut épouser Edmond.

SÉMOMISLAS.

Eh bien, elle ne l'épousera point. D'un autre côté, Miesko, en cessant d'être mon fils, a droit d'attendre de ma tendresse et même de ma justice, tous les dédommagemens qui sont en mon pouvoir. Je n'en vois pas d'autre que la main de la Duchesse et le titre de grand duc de Lithuanie que ce mariage lui donnera.

RODOLPHE.

Y pensez-vous, seigneur? la grande duchesse épouserait...

SÉMOMISLAS.

Le palatin de Rava; je vois peu d'obstacles à cette nouvelle négociation.

RODOLPHE.

Et comptez-vous pour rien le danger qu'il y aurait de rendre si puissant un vassal ambitieux?

SÉMOMISLAS.

Je n'ai rien à craindre de Miesko.

RODOLPHE.

Vous pourriez vous tromper, seigneur. Quelque chose que vous fassiez pour Miesko, il ne se croira point dédommagé de ce qu'il perd aujourd'hui. Croyez-vous donc qu'il puisse dévorer tranquillement l'affront qu'il vient de recevoir. Je ne vous dissimule pas que je crains pour votre fils l'effet de son ressentiment. A la vérité c'est moi que vous avez chargé de veiller sur Edmond; cependant puis-je répondre.. Je n'accuse point Miesko, mais pourquoi l'a-t-on vu disparaître à la sortie du conseil? pourquoi s'éloigne-t-il de vous en ce moment? quelles pensées peuvent l'occuper dans la solitude?

SÉMOMISLAS.

Rodolphe, tes doutes outragent Miesko. Il adore la Duchesse, il croit la perdre; il n'est pas difficile de deviner l'objet des pensées qui l'occupent. Si tu n'as point d'autres objections contre le dessein que mon cœur vient de m'inspirer, il s'accomplira.

RODOLPHE, *avec contrainte.*

Seigneur, on ne peut qu'admirer vos généreuses résolutions. (*à part.*) Je saurai bien en empêcher l'effet.

SÉMOMISLAS.

Eh bien, Rodolphe, fais chercher Miesko, et qu'on l'avertisse que je veux lui parler. Je rentre au palais.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE III.

RODOLPHE.

Tout me fait la loi de presser l'exécution de mon projet. Le lieutenant Fritz, qui m'est dévoué, commande le poste que j'ai placé à la porte de l'appartement où je tiens Edmond. J'ai pris soin d'en écarter Oberto et sa fille. Je puis donc disposer du prince quand je voudrai. D'un autre côté, si Starow peut m'assurer de l'écuyer de Miesko, il me sera facile d'imputer à Miesko lui-même... Mais Starow tarde bien à revenir. C'est ici cependant... Qui vient en ces lieux ?... Ah ! c'est Elvina et son père. Tâchons de les éloigner promptement.

SCENE IV.

(*Le jour commence à baisser.*)

RODOLPHE, ELVINA, OBERTO.

ELVINA, *à son père, descendant la terrasse.*

Oui, mon père, je veux parler au prince Rodolphe. (*à Rodolphe.*) Seigneur, vous avez donné l'ordre de ne laisser approcher personne de l'appartement qui renferme le prince Edmond. C'est par oubli, sans doute, que mon père et moi ne sommes point exceptés.

RODOLPHE.

Non, cet ordre est général et ne souffre point d'exception.

ELVINA.

Qu'entends-je ? Il nous serait défendu de revoir le prince! à nous ses amis les plus chers, à nous dont il a juré lui-même de ne se séparer jamais !

RODOLPHE.

Mes amis, on pourra vous permettre quelquefois d'approcher de lui. Mais vous ne devez point espérer...

ELVINA.

Quelquefois, grands dieux !

OBERTO, *à part.*

Oh ! mais ceci commence... (*haut*) Ma fille, c'est tous les jours que le prince veut dire.

RODOLPHE.

Oberto, vous osez, je crois, me manquer de respect.

OBERTO.

Pardonnez, prince, si j'ai cru donner à votre expression son véritable sens. Je vous aurais plutôt, selon moi, manqué de respect, si je vous avais prêté l'intention de déplaire au fils de votre maître.

RODOLPHE.

Oberto ?

ELVINA, *bas à son père.*

Mon père,..

OBERTO, *à sa fille.*

Eh ! non, non, ventrebleu ! je ne me tairai pas. Je n'aurai point envain élevé l'enfance de l'héritier du trône, je ne l'aurai point vingt ans chéri comme mon fils, pour renoncer en un jour à la satisfaction que je m'étais promise de passer auprès de lui le reste de ma vie. (*à Rodolphe.*) Seigneur, je ne demande point, pour ce que j'ai fait, ni trésors, ni dignités ; mais qu'on me laisse auprès de mon Edmond ; je vous ai dit comme je l'aime ; eh bien, prince, il faut que je le voie tous les jours pour l'aimer à mon aise.

RODOLPHE, *à part.*

Contraignons nous. (*haut.*) Allons, calme toi, mon cher Oberto, et vous aussi, ma belle amie ; vous le reverrez demain.

ELVINA, *avec crainte.*

Et... tous les jours, seigneur ?

RODOLPHE.

Oui... oui, tous les jours.

OBERTO.

Sans doute, sans doute. Je savais bien, moi, que c'était un malentendu.

RODOLPHE.

Retournez au palais, mes amis, j'ai déjà donné des ordres pour que rien de ce qui peut vous être agréable ne vous soit épargné.

OBERTO, *à Elvina qui hésite à le suivre.*

Allons, viens, ma fille ; qui te retient encore ?

ELVINA, *bas, montrant Rodolphe.*

Mon père, si nous pouvions obtenir...

OBERTO.

De revoir notre Edmond aujourd'hui ? non, ta prière serait vaine ; mais nous lui parlerons demain. Il est prince après tout, et, morbleu, j'espère que ce ne sera pas pour rien.

(*Ils remontent la terrasse et s'en vont.*)

SCENE V.

(La nuit vient sensiblement.)

RODOLPHE, STAROW, *entrant par la gauche.*

RODOLPHE.

Enfin me voilà libre ! *(à Starow qui entre.)* Ah ! Starow. Eh bien, Miesko ? où est-il ?

STAROW.

Seigneur, je sais qu'après avoir promené long-tems ses amoureuses rêveries, dans les allées du parc, il vient de sortir enfin pour aller chez la Duchesse.

RODOLPHE.

En es-tu bien sûr ?

STAROW.

Je l'ai vu moi-même diriger ses pas de ce côté.

RODOLPHE.

Heureuse circonstance ! il ne pouvait s'absenter plus à propos pour mes desseins. Mais son écuyer Linsky viendra-t-il?

STAROW.

Oui, seigneur, et nous pouvons compter sur lui. Le vif ressentiment d'une punition sévère que lui fit un jour infliger son maître, nourrit depuis lors dans son cœur le désir de la vengeance.

RODOLPHE.

Fort bien. J'aurais pu me passer de Linsky, mais en me servant d'un homme connu pour être à Miesko, j'établis sans peine la probabilité que Miesko seul aura pu diriger le coup hardi que nous allons frapper.

STAROW.

Mais, seigneur, je serai avec Linsky, moi, et je suis connu pour être à vous.

RODOLPHE.

Sois tranquille, j'ai tout prévu. N'as-tu pas préparé la barque ?

STAROW.

Oui, je l'ai attachée là bas, de l'autre côté de ce rocher.

RODOLPHE.

Eh bien, toi seul devras passer dans cette barque avec l'aveugle. Linsky t'attendra sur le bord du fleuve ; mais au lieu de le rejoindre, tu iras aborder ailleurs. De mon côté, averti par le signal dont nous sommes convenus, je répands l'allarme au palais ; alors recherche générale, le rocher n'est point oublié et l'on ne trouve que Linsky.

STAROW.

Fort bien, seigneur, me voilà rassuré.

RODOLPHE.

Cependant, à tout hasard, aie soin de nommer plusieurs fois Linsky devant Edmond. Si le coup manque, car il faut tout prévoir, l'aveugle aura retenu ce nom, et répété par lui, ce nom accusera Miesko; au moins je me serai vengé de mon odieux rival.

STAROW.

J'entends quelqu'un : c'est Linsky sans doute.

SCENE VI.

LINSKY, RODOLPHE, STAROW.

RODOLPHE, *à Linsky qui entre par la gauche.*

Linsky est donc toujours disposé à me servir?

LINSKY.

Oui, seigneur. Mais Starow m'a fait entendre que ce n'est plus Miesko...

RODOLPHE.

Non.

LINSKY, *à part.*

Je respire!

RODOLPHE.

C'est d'Edmont qu'il s'agit en ce moment.

LINSKY.

Du prince aveugle?

RODOLPHE.

Oui. Balancerais-tu?

LINSKY.

Moi, seigneur! ordonnez; mon zèle...

RODOLPHE.

Il suffit. Mais voici la nuit, tout est maintenant tranquille au palais. Il est tems d'agir.

LINSKY.

Quoi, seigneur? c'est sur le champ...

RODOLPHE.

Sur le champ.

LINSKY, *à part.*

Ciel!

RODOLPHE.

Résumons notre plan. Toi, Linsky, tu vas nous attendre ici, tandis que nous allons chercher Edmond. Dans peu d'instans tu nous reverras. Observe bien si personne ne s'approche de cet endroit. Toi, Starow, tu viens avec moi, tu

vas persuader à l'aveugle que nous allons le conduire auprès d'Oberto et de sa fille. Tu peux lui parler sans inconvénient, il ne connaît point ta voix. Nous le ferons sortir du palais par une porte secrète, et nous rejoindrons ici Linsky. Alors, mes amis, je vous l'abandonne, vous le conduirez par les détours de ce rocher jusqu'à la barque que vient de préparer Starow.

LINSKY, *à part.*

Bon, Rodolphe n'y sera pas.

RODOLPHE.

De gré ou de force vous l'y faites entrer. Mais qu'il n'y en ait qu'un de vous qui entre dans la barque avec lui ; ce sera toi Starow ; Linsky restera en observation sur la rive. Alors, mon cher Starow, pousse au large, gagne le milieu du fleuve, et là...

STAROW.

Je vous comprends, seigneur.

RODOLPHE.

Resté seul dans la barque, tu donneras aussitôt le son de cor, signal du succès. A ce signal, je cours avertir le Roi de la disparution d'Edmond, et je préside moi-même aux vaines recherches qu'il ne manquera pas d'ordonner. Toi, Linsky, tu attendras que Starow vienne te rejoindre. Cependant il pourrait arriver qu'un obstacle l'en empêchât. Dans ce cas, il t'en avertirait par un second son de cor. (*à Starow avec un coup d'œil d'intelligence.*) Entends-tu, Starow ?

STAROW.

Oui, seigneur.

RODOLPHE.

Ainsi, Linsky, il te faudra, pour quitter le poste que je viens de t'assigner, attendre ce second signal.

LINSKY.

Cela suffit, seigneur.

STAROW, *à part.*

Il l'attendra long-tems, celui-là.

RODOLPHE.

Allons, suis moi, Starow. (*ils sortent.*)

SCENE VII.

(Il fait tout-à-fait nuit, mais la lune éclaire le fond de la scène.)

LINSKI.

Juste ciel ! c'est à l'instant même que le complot va s'exécuter ! moi qui croyais ne venir que pour les entendre concer-

er leurs mesures ! Ah ! courons au palais, courons dénoncer... Que vais-je faire ? le secours arriverait trop tard, et le crime... Restons... Rodolphe ne sera point avec nous : c'est donc à Starow seul que je dois avoir à faire ; il me sera facile... Oui, restons. Rodolphe ne me soupçonne point : il a pu croire que j'aurais voulu trahir, pour lui, un maître que j'aime ! mais quel est le crime qu'un scélérat ne trouve pas vraisemblable ? Lassé de voir toujours le trop confiant Miesko se rire de mes inquiétudes, j'ai voulu, sans l'en prévenir, paraître me rendre complice de son mortel ennemi, pour pénétrer dans ses secrets et parvenir à savoir de quels pièges je pouvais garantir mon généreux maître ; mais, Rodolphe, qui n'envie plus à Miesko ses droits au trône, tourne aujourd'hui sa rage contre celui qui lui succède : c'est le malheureux Edmond qu'il dévoue à la mort... Eh bien, je saurai l'empêcher aussi. Rassuré maintenant sur le danger qui menaçait mon maître... Que dis-je ? rassuré ! quelle horrible idée me frappe ! En effet, si ce n'est plus mon maître que ce noir complot regarde, pourquoi donc vouloir encore se servir de moi ? oui, c'est Miesko qu'on veut perdre aussi. Ce son de cor qui doit avertir Rodolphe de donner l'éveil au palais ; cette affectation de me recommander d'attendre Starow sur le bord du fleuve où l'on pourra me trouver... Plus de doute ; c'est un moyen d'impuser à Miesko la disparution de l'aveugle. Ah ! tâchons de sauver Edmond, ce sera sauver aussi mon maître. Mais, je crois entendre... oui, ce sont eux ! o ciel ! seconde-moi ! Les voici, dissimulons.

SCENE VIII.

LINSKY, RODOLPHE, EDMOND, STAROW, *portant un cor en sautoir.*

(Rodolphe, tenant Edmond par la main, le fait descendre de la terrasse : Starow le tient de l'autre côté Edmond paraît inquiet.)

EDMOND.

Pourquoi cette main serre-t-elle si violemment la mienne ?... pourquoi tremble-t-elle ? (*Rodolphe lâche promptement la main d'Edmond et fait signe à Linsky d'approcher.*) Dites, répondez, où me conduisez-vous ? (*Rodolphe fait signe à Starow de répondre.*)

STAROW.

Je vous l'ai dit, seigneur : dans la partie du palais où sont en ce moment Oberto et sa fille ; nous n'avons pu résister aux prières de l'aimable Elvina, et, tandis que le Prince Rodolphe est auprès de Sémomislas, nous vous conduisons secrètement auprès de vos amis. Allons, venez. (*il veut l'entraîner.*)

EDMOND, *résistant.*

Mais, je ne suis plus au palais ; l'air qui me frappe...

STAROW.

Effectivement, nous sommes dans une cour qu'il nous faut traverser...

EDMOND.

Dans une cour? cette cour est donc bien vaste.

LINSKY.

Oui, seigneur, très-vaste.

EDMOND.

Elle est donc remplie d'arbres et de fleurs?

RODOLPHE, *à part.*

Je frissonne !

EDMOND.

Elle est donc sur le bord du fleuve ?

STAROW, *embarrassé.*

Du fleuve ?

EDMOND, *indiquant le fond.*

Oui, il est là ; j'entends le bruit de ses flots, je sens l'humidité qui s'en exhale.

RODOLPHE, *très-bas, avec impatience.*

Allons donc.

EDMOND, *vivement.*

N'est-ce pas la voix de Rodolphe ?

STAROW.

Vous vous trompez, seigneur, c'est mon camarade Linsky.

EDMOND.

Linsky ?

STAROW.

Qui nous presse d'avancer. Marchons.

EDMOND, *témoignant de l'effroi.*

Il faut qu'on me reconduise où l'on m'a pris.

STAROW.

Pourquoi donc, seigneur ?

EDMOND.

Je ne suis point en sûreté.

STAROW.

Je vous jure, mon Prince...

EDMOND, *fortement.*

Je ne suis point en sûreté, vous dis-je !

LINSKY, *lui prenant la main.*

Je vous réponds, seigneur, que vous n'avez rien à craindre.

EDMOND.

O ciel! combien êtes-vous ici ? je ne reconnais point la main qui, tout-à-l'heure... celle-ci est plus douce.

LINSKY.

C'est celle d'un ami, seigneur ; calmez votre inquiétude.

EDMOND.

Ah ! qui serait assez barbare pour abuser de ma situation !
(*Rodolphe fait à Starav un signe d'impatience.*)

STAROW, *attirant Edmond.*

Allons, venez, cher prince.
(*Le fond du théâtre devient plus obscur.*)

EDMOND.

Non ; je sens qu'un orage nous menace, et je crains, s'il faut aller loin encore...

STAROW.

Un orage, dit-il?

LINSKY.

Il a raison ! le ciel s'obscurcit là bas. (*il fait un éclair.*)

STAROW.

Nous ne voyons que de légers nuages ; cet orage ne sera rien.

EDMOND.

Je vous dis qu'il sera terrible. (*Coup de tonnerre éloigné.*) L'entendez-vous ? déjà le tonnerre gronde !

STAROW, *sur un nouveau signe d'impatience de Rodolphe.*

Eh bien, seigneur, nous retournons à votre appartement.

(Il le fait marcher quelques pas vers la terrasse et le ramène aussitôt du côté opposé.)

EDMOND.

Arrêtez, ce n'est point de ce côté. (*montrant la droite.*) C'est de là que nous venons.

(Rodolphe d'un jeste furieux ordonne qu'on l'entraîne. Starow et Linsky obéissent.)

EDMOND, *les repoussant vigoureusement.*

Misérables ! quel est le traître qui vous commande cet affreux attentat ?

STAROW.

Il faut nous suivre, seigneur.

EDMOND.

Sélérats !... Ah ! secourez-moi, grands dieux ! et permettez que mes cris...

(Sur un signe de Rodolphe, Starow lui ferme la bouche et l'entraîne avec violence vers la porte grillée. Linsky témoigne à part l'intention qu'il a de sauver l'aveugle. Rodolphe inquiet les regarde aller quelque tems.)

SCENE IX.

RODOLPHE, ELVINA, *qui descend la terrasse et va se cacher dans le fond.*

RODOLPHE.

Allons, son silence me rassure; il ne peut plus résister. (*Regardant vers la terrasse.*) Sa voix sans doute n'aura pu parvenir... Non, non, je ne vois personne. Plus d'inquiétude; allons attendre le signal. (*il sort par la terrasse.*)

SCENE X.

ELVINA.

(Pendant cette scène et les suivantes les éclairs et le tonnerre augmentent; le fond de la scène que la lune éclairait s'obcursit entièrement.)

Un affreux complot se trame ici: j'ai cru tout-à-l'heure entendre la voix d'Edmond, j'accours, et je ne vois que Rodolphe seul, qui paraît craindre que quelqu'un n'approche, qui parle de signal... Ah! je ne puis en douter, Rodolphe est un traître!... Mais, Edmond... oui, c'était sa voix! comment découvrir... Qu'entends-je? (*On entend un bruit d'épées du côté de la porte grillée. Elvina court voir.*) Des épées brillent là bas dans l'ombre! serait-ce un défenseur que les dieux envoient au secours de l'opprimé? Je les apperçois! quelle fureur les anime (*)!

SCENE XI.

ELVINA, LINSKY, *d'abord dans la coulisse.*

LINSKY, *dans la coulisse.*

Meurs, perfide!

(*) *Nota.* Si l'on veut exécuter un combat, Starow et Linsky peuvent en ce moment entrer sur la scène, en se battant avec acharnement. Linsky serait censé rompre devant Starow; il peut tomber, et continuer de se battre dans cette position, se relever ensuite, reprendre son avantage, poursuivre Starow et rentrer tous deux dans la porte grillée. Pendant le combat Elvina reste tremblante dans le fond jusqu'à ce qu'ils soient rentrés dans la coulisse. Rien a changer au dialogue.

ELVINA.

Je frémis ! est-ce la juste cause qui triomphe ?... mais je ne vois point Edmond ! (*éclair et tonnerre.*) Ah ! cette orage... l'horreur du crime qui m'environne, tout ici me glace d'effroi ! N'entends-je pas marcher ? (*Elle va regarder à la porte grillée.*) C'est un de ces hommes... il vient de ce côté... non, il s'arrête... ciel ! le voici. (*Elle court se cacher de l'autre côté du théâtre.*)

LINSKY, *entrant par la grille, regardant autour de lui avec inquiétude, et tenant à la main le cor qu'avait Starow.*

Qu'est-il donc devenu ?

ELVINA, *à part.*

Est-ce d'Edmond qu'il parle ?

LINSKY, *à lui-même.*

Je l'ai vainement cherché au bas du rocher. D'ailleurs, tandis que nous nous battions, il m'a semblé le voir revenir de ce côté. (*il va regarder sur la terrasse.*)

ELVINA, *à part.*

Qui cherche-t-il ?

LINSKY, *quittant la terrasse.*

Il n'est pas là. Il faut qu'il ne soit pas rentré dans le jardin ; retournons... Mais auparavant, risquons de faire retentir ce cor, avec lequel Starow devait avertir son maître, et Rodolphe, trompé par ce signal, avertira le Roi, amènera du monde, et m'aidera lui-même à secourir celui qu'il voulait immoler.

ELVINA, *à part.*

Il a, je crois, parlé de Rodolphe ! mais j'entends à peine... (*Linsky va auprès de la balustrade dans le fond et donne un son de cor.*) Juste ciel ! c'est un signal qu'il donne ! est-ce celui qu'attend Rodolphe ?

LINSKY.

Retournons au rocher. S'il s'est égaré dans ses détours, le côté du fleuve surtout offre pour lui mille dangers ! Courons y promptement. (*il sort par la grille.*)

SCENE XII.

ELVINA.

C'est sans doute Edmond qu'il cherche. Est-il son assassin ? est-il son défenseur ? Mais où peut être Edmond ? mortelle inquiétude ! où porterai-je mes pas ? Edmond, Edmond, réponds à la voix de ton Elvina ! (*éclair.*) Grands dieux ! à la lueur de cet éclair, j'ai cru voir sur ce rocher. . . . C'est Edmond ! le malheureux ! s'il fait un pas... Ah ! courons. (*elle sort précipitamment par la grille.*)

SCENE XIII.

EDMOND, ensuite ELVINA.

(Le tonnerre éclaite et l'on voit au milieu des éclairs, sur la cime du rocher Edmond qui sort de derrière les ruines du petit temple.)

EDMOND, *sur le rocher.*

Dieux! faites moi rencontrer un mortel secourable qui puisse guider mes pas. Je m'égare dans un lieu désert et sauvage. A cet air vif qui m'enveloppe, il me semble que la terre va me manquer et qu'un abîme est devant moi!... Avançons encore quelques pas.

(On apperçoit Elvina gravissant le rocher. A la vue d'Edmond qui s'est avancé vers son extrêmité, elle s'arrête un instant avec un mouvement d'effroi.)

ELVINA, *poussant un cri aigu.*

Ah!

EDMOND.

Elvina!

ELVINA, *avec force.*

Oui, c'est ton Elvina! (*elle monte plus rapidement.*)

EDMOND.

Les justes dieux ont entendu ma prière!

(Elvina rejoint Edmond et le serre dans ses bras.)

ELVINA.

Prenons ce chemin. Il est plus long peut-être, mais sa pente est plus douce.

(Elle se détourne et s'éloigne avec Edmond derrière une masse de verdure qui les dérobe aussitôt à l'œil du spectateur.)

SCENE XIV.

OBERTO, *descendant la terrasse.*

Malédiction sur les traîtres! Edmond a disparu, il n'est plus au palais, et c'est Rodolphe qui vient d'en prévenir le Roi! Rodolphe! juste ciel! le crime serait-il consommé?... Mais qu'est devenue ma fille? pendant cet orage! quand des assassins peut-être... Grands dieux! se serait-elle exposée... Oh! oui, si elle a vu le danger d'Edmond, ma fille aura couru sans doute! Ah! pourquoi ne les ai-je pas crus ce matin? ils avaient raison, n'étions nous pas heureux? cependant le devoir... oui, le devoir, mais a-t-il été mon seul motif? Allons, Oberto, sois de bonne foi, un grain d'ambition t'avait tourné la tête, Misérable que je suis! s'il arrive malheur à mon cher Edmond, je ne me le pardonnerai jamais! Mais qu'entends-je? (*regardant vers la terrasse.*) Voici des

flambeaux, des armes ; Rodolphe à la tête des gardes ; j'apperçois aussi le Roi. Ah ! puisse-t-on retrouver... (*regardant du côté du rocher.*) Que vois-je ? n'est-ce point Edmond là bas sur la pente du rocher ? c'est lui-même et ma fille avec lui. O bonheur ! courons les aider à descendre. (*il sort précipitamment par la grille.*)

SCENE XV.

RODOLPHE, Gardes.

Gardes, dispersez-vous dans ces jardins. Tâchez de prévenir un affreux attentat. Que quelques-uns de vous aillent aussi parcourir le rocher dans tous ses détours. Allez promptement. (*à part tandis que les gardes s'éloignent.*) L'heureux signal a frappé mon oreille ! je triomphe !... mais contraignons nous ; voici le Roi.

SCENE XVI.

RODOLPHE, SÉMOMISLAS, Officiers, Gardes et Valets *portant des flambeaux.*

(*Le devant du théâtre s'éclaire.*)

SÉMOMISLAS.

Ah ! Rodolphe, a-t-on couru...

RODOLPHE.

Oui, seigneur. Vos gardes parcourent en ce moment tout le jardin et les bords du fleuve. Vous me voyez dans une inquiétude... (*à part.*) J'ai peine à contenir ma joie !

SÉMOMISLAS.

Mais quel peut être l'auteur d'un si noir complot ?

RODOLPHE.

Est-il si difficile de le présumer, seigneur ? c'est quelqu'un qui, depuis tantôt, a fui votre présence, c'est... justement le voici.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MIESKO.

SÉMOMISLAS.

Miesko !

MIESKO, *entrant par la gauche.*

Seigneur, que viens-je d'apprendre ? vos gardes cherchent votre fils, que des scélérats...

SÉMOMISLAS.

Miesko, me direz-vous d'où vous venez en ce moment?

MIESKO *étonné, regardant alternativement Rodolphe et le Roi.*

D'où je viens, seigneur?... Je sors de chez la Duchesse, et j'étais loin de m'attendre que mon absence pût devenir pour personne un objet d'inquiétude.

RODOLPHE.

Miesko soutiendra-t-il qu'il a passé chez la Duchesse tout le tems de son absence?

MIESKO.

Non. Mais en voyant Rodolphe si bien informé, je pourrais lui demander à mon tour quel était son motif pour épier mes démarches?

SÉMOMISLAS, *à part.*

Tant de calme... (*à Rodolphe.*) Tu t'es trompé, Rodolphe.

RODOLPHE.

Seigneur, il faut attendre... (*bruit du côté de la coulisse.*) Voici peut-être...

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, OBERTO, ELVINA, EDMOND, ensuite LINSKY, *entrant par la grille.*

OBERTO, *entrant le premier d'un air triomphant.*

Voici le prince Edmond!

SÉMOMISLAS.

Mon fils! (*il va au-devant d'Edmond qu'il embrasse.*)

RODOLPHE, *à part.*

Je suis trahi!

SÉMOMISLAS.

Mon fils, hâte toi de me dire si tu connais les traîtres qui voulaient ta mort?

EDMOND.

Mon père, je soupçonne leur chef. Cependant je n'en ai point assez de certitude pour vous le dénoncer.

OBERTO, *à part.*

Je le nommerais bien, moi.

RODOLPHE, *à part, voyant entrer Linsky.*

Ciel! voici Linsky!

EDMOND, *continuant.*

Si je ne me suis point trompé, mes ravisseurs étaient trois: l'un d'eux ne parlait pas. Il ne lui est échappé qu'un mot à voix basse, et j'ai cru reconnaître... mais j'ai pu m'abuser.

RODOLPHE, *à part.*

Soyons calme et Miesko est perdu. (*à Edmond.*) Seigneur, vos ravisseurs ne se seraient-ils pas nommés entre eux.

EDMOND.

Oui, l'un d'eux s'appellait Linsky.

SÉMOMISLAS.

Linsky !

RODOLPHE, *à Sémomislas.*

L'écuyer de Miesko ! vous l'entendez, seigneur, c'est Miesko...

EDMOND, *avec force.*

Non, mon père, je ne puis croire que Miesko soit coupable. Quand son écuyer Linsky serait mon assassin ; quand Linsky même accuserait son maître, ce ne serait point encore à Miesko que j'imputerais ce crime.

MIESKO, *à Linsky.*

Linsky, que veux dire ceci ?

LINSKY.

Que, sans moi, seigneur, le malheureux Edmond serait en ce moment au fond des flots. Starow devait l'y précipiter par l'ordre de Rodolphe; mais ce bras l'a su prévenir, on le trouvera à vingt pas d'ici baigné dans son sang

RODOLPHE.

Starow est mort !

SÉMOMISLAS, *regardant Rodolphe.*

Rodolphe !

RODOLPHE.

Vaine défaite, Linsky. (*à Sémomislas.*) Si Starow est mort, c'est qu'il voulait sauver votre fils, seigneur.

EDMOND.

Attendez... J'ai tout lieu de penser que l'un de mes ravisseurs a pris ma défense. Les entendant se battre et me sentant libre, je me suis hâté de m'éloigner d'eux ; mais, est-ce à Starow, est-ce à quelqu'autre que je dois ma délivrance, voilà ce qu'il importe d'approfondir.

RODOLPHE, *prenant la main d'Edmond.*

Ah ! seigneur, en attendant que le vrai coupable se découvre, souffrez que je vous félicite d'avoir pu vous soustraire...

EDMOND, *avec un mouvement rapide, retenant la main de Rodolphe.*

O ciel !

RODOLPHE, *effrayé, voulant retirer sa main.*

Qu'avez-vous donc, seigneur ?

EDMOND.

La main de l'un de mes assassins a quelque tems serré la

mienne avec violence, la voilà cette main! je reconnais la cicatrice qui la distingue.

SÉMOMISLAS.

O justice des dieux!

MIESKO.

Quoi! Rodolphe, tu voulais...

RODOLPHE.

Oui, Miesko; en frappant Edmond, c'est toi que je voulais immoler à ma vengeance.

SÉMOMISLAS, *aux gardes, montrant Rodolphe.*

Saisissez-le. (*Au moment où l'on arrête Rodolphe, on voit un mouvement sur la terrasse.*)

UN GARDE, *annonçant de la terrasse.*

La grande Duchesse.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LIDA et Femmes de sa Suite.

LIDA, *arrivant précipitamment.*

Qu'ai-je appris, seigneur? on ose accuser Miesko d'un crime!

SÉMOMISLAS, *montrant Rodolphe.*

Non, madame, voilà le coupable. Qu'on l'entraîne.

RODOLPHE.

Je sais quel supplice m'attend; (*Regardant Miesko et la Duchesse.*) mais je préfère la mort au tourment de voir mon rival heureux.

OBERTO, *à part.*

On dirait que l'animal furieux qui lui fit un jour cette blessure, lui avait par là soufflé sa rage! (*On emmène Rodolphe.*)

SCENE XX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, excepté RODOLPHE.

LINSKY, *à Miesko.*

Mon cher maître, si je ne vous ai pas prévenu...

MIESKO, *lui serrant la main.*

Linsky, tu as bien fait.

SÉMOMISLAS.

Brave Linski, je reconnaîtrai ce service.

EDMOND, *à Sémomislas.*

Seigneur, me sera-t-il permis de suivre, envers ceux que j'aime, les mouvemens de mon cœur?

SÉMOMISLAS.

Ordonne, mon fils ; tu peux, dès ce moment, disposer à ton gré du souverain pouvoir.

EDMOND.

Eh bien, mon père, Miesko l'exercera pour moi.

MIESKO.

Que dites-vous, seigneur ?

EDMOND.

Oui, cher Prince. Si ma naissance me donne ce pouvoir suprême, la nature, vous le voyez, m'a refusé les moyens de le rendre utile au bonheur de l'état ; je ne veux donc en user aujourd'hui que pour vous ordonner de l'accepter. Il vous faut, avec votre main, offrir un trône à l'aimable Duchesse : que dès demain les fêtes et les chants d'hyménée recommencent ; j'espère, que cette fois, mon bon ami Oberto voudra bien ne pas les interrompre.

OBERTO.

Je m'en garderai bien, seigneur.

SÉMOMISLAS.

Edmond, c'est mon plus cher désir que tu previens en ce moment. (*à Oberto et à sa fille.*) Quant à vous, mes amis, je ne doute point que mon fils ne désire de s'acquitter dignement de tout ce qu'il vous doit ; de quelque prix qu'il veuille payer vos généreux soins, et surtout le tendre dévouement de l'aimable Elvina, je ne prétends point y mettre obstacle : je ne lui aurais abandonné qu'un vain pouvoir, si je m'étais réservé celui de borner sa reconnaissance.

EDMOND.

Eh bien, Elvina sera mon épouse et mon cher Oberto toujours mon père.

FIN.

LA FORÊT DE SICILE,

DRAME LYRIQUE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.

Paroles de R. C. Guilbert Pixerécourt,
Musique de Gresnick.

Représenté, pour la premiere fois, au théâtre des Variétés, Jardin Egalité, le 4 floréal de l'an 6.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, au Magasin des pièces de théâtre, quai Conty, maison du petit Dunkerque, près la rue de Thionville, ci-devant Dauphine, vis-à-vis le Pont neuf.

An VI de la République.

Personnages.	Acteurs.
ROBERTO, bucheron et chef de voleurs.	Cit. *Amiel.*
L[illegible]NZO, seigneur Sicilien.	*César.*
F[illegible], valet de Lorenzo.	*Drouville.*
V[illegible]ENTI, voleur.	*Dubois.*
STEPHANO, voleur.	*Bonioli.*
ANTONIA, ancienne compagne de la mère de Julia, enlevée par Roberto.	Citoyenne *Méjan.*
JULIA, épouse de Lorenzo.	*Dumas.*

Troupe de voleurs.

Paysans et gens de Lorenzo.

La scène est dans une forêt sur la route de Messine.

LA FORÊT DE SICILE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une épaisse forêt. Des arbres touffus couvrent la gauche (1) *et dérobent presqu'entiérement à la vue une cabane placée dans le fond, et dont on n'apperçoit que l'entrée. A droite un gros arbre isolé.*

Au lever du rideau, il fait un orage violent. Les vents mugissent, le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent de toutes parts.

Dès que l'orage a cessé, il régne pendant tout l'acte une nuit profonde.

On voit pendant l'ouverture les voleurs répandus dans la forêt se rassembler.

Quelques-uns vont frapper à la porte de la cabane; Roberto en sort et se réunit à eux.

SCENE PREMIERE.

ROBERTO, Troupe de Voleurs.

Morceau d'ensemble.

ROBERTO.

Que cette nuit soit remarquable;
Pour nous le tems est favorable.

CHŒUR.

Oui, sans doute, très-favorable.

(1) Toutes les indications qu'on trouvera dans le cours de la piéce doivent être prises relativement aux spectateurs.

ROBERTO.

Souvent le voyageur,
Cherche sous ces feuillages
Un abri protecteur
Contre les vents et les orages.
Partez amis ; sans tarder plus,
Allez aux postes convenus.

CHŒUR.

Partons amis ; aux postes convenus
Rendons nous tous sans tarder plus.

(*Ils s'éloignent lorsqu'on entend successivement dans le lointain deux coups de pistolet. Alors ils se rapprochent et reviennent précipitamment au-devant de la scène.*)

ROBERTO.

Paix !

CHŒUR.

Paix ! c'est notre camarade.

ROBERTO.

C'est peut-être quelqu'embuscade.
Partez amis ; sans tarder plus,
Allez aux postes convenus.

CHŒUR.

Partons. Aux postes convenus ;
Rendons nous tous sans tarder plus.

(*Les voleurs s'éloignent.*)

SCÈNE II.

ROBERTO, ANTONIA.

ROBERTO, (*allant à la cabane.*)

ANTONIA !

ANTONIA, (*sortant.*)

Eh bien ?

ROBERTO.

Je m'éloigne pour un moment. Que tout reste pendant mon absence dans l'ordre habitué. Je prévois que cette nuit nous amènera quelqu'heureux événement.

ANTONIA, (*à part.*)

Que ne puisse-t-elle causer ta mort !

ROBERTO.

Toujours de l'humeur ! tout cela te déplait, n'est-ce pas ? j'en

suis fâché, mais tel est mon plaisir. Depuis trois mois que tu es avec moi, tu devrois cependant y être accoutumée.

ANTONIA, (*avec force.*)

Il n'y a que des brigands qui s'accoutument à voir chaque jour répandre du sang, ruiner des familles, priver une mere, une épouse, de ses enfans, de son mari. Non. Je ne puis sans frémir, être témoin de pareilles horreurs.

ROBERTO.

Tous les jours la même chose! je te l'ai déjà dit : chacun à son métier dans le monde. Je me trouve bien de celui que je fais, et je ne suis pas le seul. D'ailleurs de quoi te plains-tu? n'ai-je pas pour toi toute sorte d'attentions? ne t'apportai-je pas continuellement de l'argent? tous tes desirs ne sont-ils pas satisfaits? que te manque-t-il donc?

ANTONIA.

D'être libre.

ROBERTO.

Cesse de l'espérer.

ANTONIA.

N'est-ce point assez de m'avoir arrachée aux tendres soins de ma famille, faudra-t-il encore que ma perte cause la mort d'un époux?

ROBERTO.

Et que m'importe, à moi? le hazard m'a fait te rencontrer; tu m'as plu, je t'ai gardée avec moi; c'est dans l'ordre. Ton mari, dis-tu, pleure ta perte? c'est un malheur, mais il faudra qu'il s'en console. Enfin tu es en mon pouvoir et rien au monde ne peut t'y soustraire.

ANTONIA, (*avec ame.*)

Si le spectacle continuel d'une mere en pleurs ne peut t'émouvoir, ah! du moins prends pitié de cette innocente créature, dont les mains sans cesse élevées vers toi semblent te redemander un pere. Roberto! qu'un jour, un seul de tes jours soit marqué par un acte d'humanité! ne sois plus insensible; cède à ma prière... rends moi la liberté.

ROBERTO.

Moi! te laisser échapper pour aller découvrir ma retraite! non.

ANTONIA, (*vivement.*)

Dissipe tes craintes à cet égard. Je te jure....

ROBERTO.

Serment inutile. Je te le répète ; tu ne sortiras jamais vivante de ces lieux.

ANTONIA, (*avec force.*)

Homme féroce !

ROBERTO, (*avec indifférence.*)

On me le dit tous les jours.

ANTONIA.

Ne crains-tu pas d'entraîner ta ruine en me réduisant au désespoir ?

ROBERTO.

Je brave tes menaces.

ANTONIA, (*avec énergie.*)

Peux-tu braver la vengeance du ciel ?

ROBERTO.

Il en épargne tant d'autres !

ANTONIA.

Il peut frapper enfin, et tes crimes...

ROBERTO, (*d'une voix terrible.*)

Allons, paix ! tes clameurs me fatiguent.

Duo.

ANTONIA.

Monstre ! je brave ta rage ;
Dussai-je cent fois périr ;
Vas, je saurai m'affranchir
De cet horrible esclavage !

ROBERTO.

Inutiles efforts !

ANTONIA.

Quand tes affreux transports ;

ROBERTO.

Tu connois ma puissance

ANTONIA.

M'ôtent toute espérance;

ROBERTO.

Si par ton imprudence.

ANTONIA.

Loin de moi la prudence !

ROBERTO.

Tu compromets mon sort ;

ANTONIA.

Je ne vois que mon sort.

ROBERTO.

Frémis de ma vengeance !

ANTONIA.

Je brave ta puissance

ROBERTO.

Tu recevras la mort.

ANTONIA.

Et ne crains point la mort.

ENSEMBLE.

ANTONIA.

Je brave ta puissance
Et ne crains point la mort.

ROBERTO.

Frémis de ma vengeance !
Tu recevras la mort.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE III.

ANTONIA.

HOMME féroce ! et comment échapper à sa persécution ? depuis trois mois qu'il m'a enlevée à tout ce qui faisoit la douceur de ma vie, le jour il est sans cesse sur mes pas ; la nuit, s'il me quitte un moment pour aller commettre quelque nouveau crime, ses nombreux complices environnent cette retraite, mes moindres démarches sont observées ; tout leur paroît suspect ; et leurs regards pénétrans sans cesse attachés sur moi, semblent vouloir y trouver une victime !... sans cet enfant, gage précieux de l'amour de mon époux, j'aurois tout osé pour m'arracher de ces lieux d'horreur, ou j'aurois terminé des jours passés dans le désespoir et les larmes ; mais avec lui, la fuite me devient impossible, ses cris me trahiroient, et ma mort laisseroit cet infortuné sans défense aux mains d'un brigand. Oh ! mon dieu ! prends pitié de l'horrible situation où je me trouve !

ROMANCE.

Premier couplet.

Toi qui veille sur nos destins,
Qui protége notre foiblesse ;
Détourne d'horribles desseins,
Entends les vœux que je t'adresse :

Sauve moi des mains d'un brigand,
Ce n'est qu'en toi seul que j'espère !
Viens rendre un pere à cet enfant,
Viens rendre un époux à sa mere.

Deuxième couplet.

L'amitié partageoit mes jours
Entre mes enfans et leur pere;
Je croyois voir durer toujours
Une félicité si chère.
Un monstre à détruit mon repos,
Je ne connois plus que misère;
Ah! pour apprécier mes maux
Il suffit d'être épouse et mere.

On vient... c'est sans doute un de mes persécuteurs; rentrons.

(*Elle rentre dans la cabane.*)

SCÈNE IV.

FABIO.

Ah mon dieu! mon dieu! quel tems! je ne sais où je suis, ni où je vais. Il y a bien une heure que je marche, et à ce qu'il me semble je n'ai fait que m'enfoncer dans la forêt. Mon maître m'a envoyé à la découverte; me voilà joliment embarqué pour lui trouver du secours. Il faît plus noir! j'ai failli vingt fois me briser la tête contre ces maudits arbres. Voilà ce que c'est que d'avoir voulu partir aussi tard, dans une mauvaise saison, à travers des chemins du diable. Je l'en avois prévenu; mais bah! il n'a pas voulu me croire. Tu n'es qu'un imbécile! un poltron!...Puis un orage survient, les chevaux s'emportent, la voiture se brise et nous voilà tous les trois dans la boue, obligés de passer la nuit sur la grande route, à l'entrée d'un bois. Puis madame qui se trouve mal! ça, c'est dans l'ordre. Ce n'est pas l'embarras, moi qui ne suis pas une femme....Oh mon dieu! j'entends!....Non....Ce n'est personne....Pour le coup c'en est fait....On vient. Ce sont des voleurs sans doute !... Je suis perdu ! Juste ciel ! mourir à la fleur de mon âge ! ils sont tout près...Où fuir?...cet arbre...oui...allons, Fabio, un peu de courage si cela est possible.

(*Il grimpe sur l'arbre placé à droite.*)

SCENE V.

FABIO, (*sur l'arbre.*) VINCENTI, (*portant une valise.*) STEPHANO, (*chargé de différens outils.*)

VINCENTI.

Sais tu, camarade, que cette valise est diablement lourde et que je commence à me fatiguer.

STEPHANO.

Asseyons-nous un moment au pied de cet arbre.

(*Il désigne celui sur lequel est Fabio.*)

FABIO, (*à part.*)

S'ils m'ont vû, je suis mort!

VINCENTI.

C'est bien dit. (*ils s'asseoient.*)

STEPHANO.

Mais comment as-tu fait, pour voler seul une aussi forte somme?

VINCENTI.

Par le hasard le plus heureux.

FABIO, (*à part.*)

Écoutons.

VINCENTI.

Je venois ce soir au rendez-vous, lorsque j'apperçois sur la grande route une chaise brisée et un jeune homme cherchant à secourir une femme qui paroissoit très-effrayée de cet accident.

FABIO, (*à part.*)

C'est mon maître.

VINCENTI.

Je m'approche et leur offre mes services; ils acceptent.

STEPHANO.

Fort bien.

VINCENTI.

Je leur témoigne beaucoup d'intérêt, et m'empresse de relever leurs effets, bien résolu à m'adjuger ceux qui me conviendroient.

FABIO, (*à part.*)

Le coquin!

VINCENTI, (*se retournant.*)

Hein?

STEPHANO.

Ce n'est rien, poursuis.

VINCENTI.

Cette valise frappe mes regards; je la trouve lourde et la suppose bien garnie. Alors, sans plus de façon, je m'en empare et gagne la forêt à toutes jambes.

STEPHANO.

Et le jeune homme?

VINCENTI.

Ne s'est pas plutôt apperçu du vol, qu'il s'est mis à courir sur mes traces; deux coups de pistolet qu'il m'a tiré, n'ont fait que hâter ma course, et je me suis enfin trouvé à l'abri avant qu'il ait pu m'atteindre.

STEPHANO.

Très-bien, ma foi; je n'aurois pas mieux fait.

FABIO, (*à part.*)

Mon pauvre maître! voilà la succession au diable.

VINCENTI.

J'avois bien remarqué dans la voiture quelques bijoux, mais j'ai cru qu'il n'étoit pas juste de tout prendre, et les ai laissés. Il faut de l'honneur dans notre profession.

STEPHANO.

Oui, j'aime qu'on fasse les choses avec délicatesse.

FABIO, (*à part.*)

Les fripons!

VINCENTI.

Ah ça! je t'ai rencontré, je t'ai tout avoué et t'ai promis la moitié de cette prise; (*à part.*) dont bien j'enrage.

STEPHANO, (*à part*).

J'espère bien avoir le tout.

VINCENTI.

Mais, par la mort! que ce secret reste enseveli entre nous. Pourquoi partager cet argent avec nos camarades? ont ils eu la gloire de l'action?

STEPHANO.

Non, sans doute, elle n'est due qu'à toi. Mais, Vincenti, la nuit s'avance, il faut rejoindre nos camarades, car ils pourroient s'inquiéter de notre absence, et concevoir quelque soupçon, s'ils ne nous trouvoient point au rendez-vous.

VINCENTI.

Tu as raison.

STEPHANO.

Mais cette valise nous trahira.

VINCENTI.

Où la déposer?

STEPHANO.

Et parbleu, dans la forêt... au pied de cet arbre (*montrant celui sur lequel est Fabio.*) auquel nous ferons une marque distinctive.

FABIO, (*à part.*)

Voilà qui est très-attentif.

VINCENTI.

Bien pensée. Reconnois-tu l'endroit où nous sommes?

STEPHANO.

Pardi! si je le connois! la cabane du bûcheron n'est qu'à quelques pas d'ici.

FABIO, (*à part.*)

Bonne nouvelle!

VINCENTI.

Dans ce cas, mettons nous à l'ouvrage.

STEPHANO.

Nous avons justement tout ce qu'il nous faut.

(*Ils creusent un trou au pied de l'arbre.*)

TRIO.

VINCENTI, STEPHANO.

Cachons si bien notre trésor...

FABIO, (*à part.*)

Si je pouvois prendre cet or!

VINCENTI, STEPHANO.

Que personne jamais ne sache,
Que c'est cet arbre qui le cache.

FABIO, (*à part.*)

Ah! s'ils savoient que j'ai tout vu,
Par ma foi, je serois perdu.

VINCENTI, STEPHANO, (*après une longue pause pendant laquelle ils enterrent la valise et la couvrent de broussailles.*)

C'est bien.

VINCENTI.

Oh ça! jurons, confrère,
Qu'aucun de nous séparément,
Ne viendra près de cet argent,
Avec projet d'en rien distraire.

FABIO, (*à part.*)

Pour des voleurs le beau serment!

VINCENTI, STEPHANO, (*chacun à part.*)

Prendre la somme toute entière,
Ce n'est pas trahir mon serment;
(*haut.*)
De bon cœur, je jure, confrère,
Je jure de n'en rien distraire.

VINCENTI.

Partons; je crois qu'il est bien là.

FABIO, (*à part.*)

Oui, je réponds qu'il est bien là.

STEPHANO.

Assurément il est bien là.

VINCENTI.

Personne là ne le prendra.

ENSEMBLE.

VINCENTI, STEPHANO.
Assurément il est bien là;
Personne là ne le prendra.

FABIO, (*à part.*)
Il ne sera pas long-temps là;
Mais je sais bien qui le prendra.

STEPHANO.

Nous pouvons à présent rejoindre la troupe en sûreté.

VINCENTI.

As-tu remarqué notre cachette?

STEPHANO.

Bon! j'y reviendrois les yeux fermés. (*Ils s'éloignent.*)

SCENE VI.

FABIO.

OUF! je respire! (*il descend.*) puissiez vous vous rompre les os, maudits coquins! pour cette fois je puis me vanter de l'a voir échappé belle!... s'ils alloient revenir?... oh! non... ils sont déjà bien loin. Dans le fond cette aventure n'est point si triste pour mon maître, mais de crainte qu'il n'arrive pis, commençons par reprendre la valise, ensuite j'aviserai au moyen de retrouver mon chemin; (*il commence à découvrir la valise.*) (*avec ironie.*) bon! j'y reviendrois les yeux fermés!... ah! ah! vous serez bien adroits, messieurs les fripons, si jamais vous en revoyez... (*au moment où il est occupé à déterrer la valise, Lorenzo s'avance et le frappe par derrière.*)

SCENE VII.

LORENZO, JULIA, FABIO.

FABIO, (*le visage contre terre.*)

Haï! haï! haï! c'est fait de moi, ils m'ont entendu!... de grace, messieurs, ne me tuez pas.

LORENZO.

Que fais-tu là?

FABIO.

Miséricorde! je suis mort.

LORENZO.

Que fais-tu là, te dis-je?

FABIO.

C'est vous, seigneur? vous m'avez fait une fière peur.

LORENZO.

Le sot!

FABIO, (*à part.*)

Ah! pas si sot.

LORENZO.

Tu seras donc toujours poltron?

FABIO.

C'est différent. Je conviens qu'il seroit bien plus beau d'avoir du courage, mais cela ne se donne pas; d'ailleurs je ne connois rien de préférable à la vie, et j'ai toujours ouï dire que pour vivre long-temps....

LORENZO.

Est-ce ainsi que tu exécutes mes ordres?

FABIO.

Bah! je fais mieux que cela.

LORENZO.

Eh bien! qu'as-tu fait?

FABIO.

Reconnoissez-vous cette valise?

LORENZO.

Comment se peut-il?

FABIO.

Je vous conterai tout cela dans un autre moment. Quant à pré-

sent ce que nous avons de mieux à faire, c'est de chercher une cabane qu'on dit être à quelques pas d'ici.

LORENZO.

Qui te l'a dit?

FABIO.

Des gens qui ne s'en doutoient pas, je vous jure; les voleurs de la valise.

LORENZO.

Seroit-il vrai?

FABIO.

Oui, seigneur, j'ai couru des dangers!... oh! des dangers inouis!... cette forêt est pleine de bandits qui vous ont des mines!... des figures!... oh! mon dieu! cela fait frémir.

LORENZO.

Qu'en sais-tu?

FABIO.

Je l'ai présumé à leurs discours.

JULIA.

Ah! mon ami, qu'allons nous devenir?

LORENZO.

Ne t'effraie point, ma chère Julia.

FABIO.

Il ne faut pas que cela vous inquiète, madame; mais il paroît qu'ils sont en grand nombre.

JULIA.

Tu me fais mourir, Fabio.

LORENZO.

Te tairas-tu, imbécille.

FABIO.

Je cherche à rassurer madame; (*à part.*) imbécille!... ayez donc des attentions.

JULIA.

Ne pourrions nous point passer la nuit dans la chaumière dont il parle?

LORENZO.

Vas, cherche, Fabio.

FABIO.

Seigneur, si vous vouliez m'accompagner...

JULIA.

Ma frayeur est à son comble; je mourrois d'inquiétude, s'il

nous falloit rester exposés jusqu'au jour aux attaques de ces bandits.

LORENZO.

Nous la trouverons, sans doute.

FABIO.

J'y suis! j'y suis! (*il revient en courant au-devant de la scène.*)

JULIA.

Que je te remercie, Fabio.

FABIO.

Soyez sûre, madame, que ce n'est pas ma faute, si...

LORENZO.

Frappe.

FABIO.

Vous ne vous éloignez point, n'est-ce pas, seigneur?

LORENZO.

Frappe, te dis-je.

(*Fabio va frapper à la porte de la cabane.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, ANTONIA.

FINALE.

FABIO.

OUVREZ, ouvrez.

ANTONIA, (*ouvrant.*)

Quelle furie!

Que voulez vous? pourquoi ce bruit?

LORENZO, JULIA.

Accordez-nous, je vous en prie,
Un asyle pour cette nuit.

ANTONIA.

Un asyle pour cette nuit!

(*à part.*) Les malheureux! (*haut.*) C'est impossible.

JULIA.

Non, vous n'êtes point insensible,
Voyez mes larmes, ma douleur;
Si vous rejettez ma prière
J'expire à vos pieds de frayeur.

ANTONIA, (*à part.*)

Dois-je, par un aveu sincère,
Augmenter encor sa frayeur?
Non, sans doute, que puis-je faire?

ENSEMBLE.

LORENZO, JULIA.
Elle va s'attendrir, j'espère.
FABIO.
Elle s'émeut, tant mieux, j'espère.
ANTONIA.
Non, sans doute, que puis-je faire.

ANTONIA, (*à demi voix.*)

Fuyez promptement de ces lieux,
Par tout ailleurs vous serez mieux.

ENSEMBLE.

LORENZO, JULIA.
Mon épouse expire } à vos yeux.
Je vais expirer }
FABIO.
L'accueil est des plus gracieux.
ANTONIA.
Par tout ailleurs vous serez mieux.

LORENZO, JULIA, FABIO.

Ah! que ma douleur vous émeuve.

ANTONIA.

Vous m'impirez le plus vif intérêt,
Et mon refus en est la preuve.

LORENZO, JULIA.

Votre refus en est la preuve!

FABIO, (*à part.*)

Comment en douter en effet?
Vraiment la preuve est convaincante.
Oh! que cette femme est méchante!

ENSEMBLE.

LORENZO, JULIA.
Ah! ne trompez pas notre attente,
Mon épouse expire } à vos yeux.
Je vais expirer }
ANTONIA, (*avec une sorte d'impatience.*)
Fuyez promptement de ces lieux,
Par tout ailleurs vous serez mieux.
FABIO.
Oh! que cette femme est méchante!
Vraiment l'accueil est gracieux.

LORENZO,

LORENZO, JULIA, FABIO.

Pourquoi rejetter $\frac{\text{ma}}{\text{leur}}$ prière.

(*Ils se mettent aux genoux d'Antonia et la pressent vivement; vaincue par leurs instances, elle regarde si elle n'est point observée, revient à eux, les relève et va les instruire.*)

ANTONIA.

Apprenez donc... on vient!... que faire ?

SCENE IX.

LES MÊMES, ROBERTO.

(*A l'arrivée de Roberto, Antonia s'éloigne précipitamment, et reste seule à gauche; Lorenzo, Julia et Fabio gardent la droite et Roberto tient le milieu de la scène.*)

ROBERTO.

QUEL est ce bruit?

ANTONIA, (*à part.*)

Ils sont perdus.

LORENZO, JULIA.

Nous faisions ici la prière,
D'être admis...

FABIO.

Moyennant salaire.

LORENZO, JULIA.

Pour la nuit dans cette chaumière.

ROBERTO.

Eh bien?...

LORENZO, JULIA, FABIO.

Un rigoureux refus...

ROBERTO, (*jette d'abord un regard sévère sur Antonia, puis se tournant alternativement vers elle et les voyageurs, il dit avec un faux air de pitié:*

Pourquoi rejetter leur prière?
Accorder l'hospitalité,
Ne repousser jamais personne;
C'est un devoir que nous ordonne
La nature et l'humanité.

ANTONIA, (*à part.*)
Le scélérat !

LORENZO, JULIA, FABIO.
O la belle ame !

ROBERTO, (*aux voyageurs.*)
De tout mon cœur je vous reçoi.

LORENZO, JULIA.
Brave homme !

FABIO, (*à part.*)
O la méchante femme !

ROBERTO, (*de même.*)
Vous passerez la nuit chez moi.

ENSEMBLE.

LORENZO, JULIA, FABIO.
Brave homme, dont la bienfaisance
Comble en ce moment tous nos vœux,
De ce procédé généreux
Vous recevrez la récompense!

ANTONIA, (*à part.*)
Combien je maudis ma prudence!
Je frémis pour ces malheureux;
Sauvons-les d'un péril affreux,
Dussai-je encourir la vengeance.

ROBERTO, (*à part.*)
Bon ! je les tiens en ma puissance:
Mais cet événement heureux,
Dont le succès n'est pas douteux,
Exige beaucoup de prudence.

(*Ils entrent tous dans la cabane.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre est divisé en deux parties; la gauche, qui doit être plus large que l'autre, représente une chambre rustique, au fond de laquelle est un cabinet dont la porte vitrée est masquée en dedans par un rideau; à droite, dans le coin, un grand buffet de campagne; vis-à-vis au dernier plan, la porte d'entrée; du même côté une fenêtre, vis-à-vis la fenêtre une mauvaise table et quelques siéges.

La partie droite est une espèce de grange ou hangard dont le toît va en pente; elle n'est fermée que par une palissade qui laisse voir la forêt dans le fond; au devant, sur la droite, une botte de paille; plus haut, du même côté, une table sur laquelle il y a une lampe, trois siéges grossiers.

Il y a une porte de communication de la chambre à la grange dans le milieu de la cloison.

Au lever du rideau Antonia est occupée à mettre la table, et à préparer le souper dans la chambre.

SCENE PREMIERE.

LORENZO, JULIA, FABIO, ROBERTO, ANTONIA. (1)

ROBERTO, (*entrant le premier.*)

Comme vous le voyez, notre habitation n'est pas vaste. Nous n'avons que cette petite chambre par où vous êtes passés et celle-

(1) En général pendant cet acte toutes les fois que Roberto n'est point vu des voyageurs, il doit témoigner par ses regards et ses gestes, ses mauvaises intentions; Antonia, au contraire, montre continuellement pour eux (*à part,*) de l'intérêt, et la plus vive inquiétude.

ci que nous occupons ordinairement à moins qu'il ne se présente comme aujourd'hui une occasion agréable de la céder.

ANTONIA, (*à part.*)

Le traître !

ROBERTO.

Elle n'est pas brillante, n'est-ce pas? ma foi, c'est la cabane d'un bûcheron, et telle quelle est il y a bien des gens aujourd'hui qui s'en contenteroient.

FABIO.

Oui, et d'honnêtes gens.

ROBERTO.

Je ne parle que de ceux-là.

LORENZO.

Je le crois.

JULIA.

Vous êtes si bon !

FABIO, (*à Roberto.*)

Voudriez-vous me débarrasser de cette valise ?

ROBERTO.

Volontiers.

FABIO.

Mettez-là en lieu sûr au moins.

ANTONIA, (*à part.*)

En lieu sûr !

ROBERTO, (*la prenant.*)

Elle y est.

FABIO.

Savez-vous qu'elle contient quatre mille ducats?

ROBERTO.

C'est beaucoup. (*à part.*) Bonne découverte !

LORENZO, (*à Fabio.*)

Pourquoi tous ces détails ?...

FABIO.

Seigneur...

LORENZO.

Je vous la recommande, bon Roberto.

ROBERTO.

Soyez tranquille, seigneur : c'est comme si elle étoit chez vous. (*il va la poser auprès de l'armoire.*) Eh bien, Antonia, le souper est-il prêt ?

ANTONIA, (*brusquement.*)

Sans doute. Beau souper vraiment !

ROBERTO.

Ma foi c'est tout ce que nous avons. Nos hôtes voudront bien s'en contenter.

FABIO.

Pour moi, d'abord, j'ai une faim dévorante.

ANTONIA, (*de même.*)

Tant pis pour vous; vous ferez maigre chère, je vous en avertis.

LORENZO.

Mais au moins cela est donné de bon cœur?

ROBERTO.

Vous pouvez y compter.

FABIO.

C'est tout ce qu'il faut.

ROBERTO.

Mettez vous donc à table.

ANTONIA, (*à part.*)

Le scélérat! et comment les sauver?

(*Les voyageurs se mettent à table; Lorenzo est à droite près de la cloison, Julia de l'autre côté, Roberto est de bout derrière eux et les sert. Fabio mange sur le buffet; Antonia seule à gauche de la scène, se tourne souvent vers Lorenzo, et cherche à lui faire des signes, mais Roberto la contient.*)

LORENZO, (*à Roberto.*)

Vous vous montrez si obligeant que cela m'enhardit à vous adresser encore une prière.

ROBERTO.

Ordonnez.

LORENZO.

Ma chaise est restée à l'entrée de la forêt; je voudrois qu'il fut possible de la ramener ou d'en ôter au moins les effets que j'y ai laisés.

ROBERTO.

Rien n'est plus facile; je vous promets sous deux heures de la conduire ici, ou si vous l'aimez mieux à une auberge placée à un mille tout au plus. Quel chemin suivez vous?

LORENZO.

Celui de Messine.

ROBERTO.

Justement; vous pourrez l'y reprendre demain pour continuer votre route.

ANTONIA, (*s'approchant de Julia et avec une intention marquée.*)

Si votre voyage est encore long, je ne saurois trop vous engager à vous arrêter avant la nuit.

ROBERTO, (*interrompant vivement Antonia.*)

Oui... les chemins sont détestables.

ANTONIA, (*poursuivant de même.*)

Et puis nos montagnes ne sont pas sûres...

(*Roberto jette un regard terrible sur Antonia, et lui serre le bras.*

JULIA, (*avec inquiétude.*)

On dit en effet qu'il y a beaucoup de voleurs.

ROBERTO, (*avec indifférence.*)

Mais... quelques-uns.

FABIO.

Quelques-uns! il y en a à faire trembler; on ne voit que cela par tout.

LORENZO.

Heureusement nous sommes ici en sûreté.

ANTONIA, (*à part.*)

En sûreté!

LORENZO.

Et demain nous serons rendus de bonne heure à notre destination.

ROBERTO.

Vous n'allez donc pas jusqu'à Messine?

LORENZO.

Non.

FABIO.

Nous retournons au château de Manzini.

ANTONIA, (*avec étonnement.*)

Au château de Manzini!

FABIO.

Oui, chez le pere de madame.

ANTONIA, (*à part.*)

Le marquis de Manzini son pere! seroit-ce là Julia? tâchons de m'en instruire.

ROBERTO.

Vous n'en êtes plus qu'à quatre milles.

JULIA.

Nous y serions arrivés ce soir sans l'accident qui nous est survenu.

ROBERTO.

Vous en serez quitte pour une mauvaise nuit.

ANTONIA, (*avec curiosité à Julia.*)

Madame a-t-elle toujours habité...

ROBERTO, (*l'interrompant et la repoussant.*)

Va préparer le lit du cabinet.

ANTONIA, (*un peu déconcertée*).

Le lit!...

ROBERTO.

Sans doute.

ANTONIA, (*après un moment d'indécision.*)

J'y vais. (*à part.*) Le ciel m'inspire. (*elle va dans le cabinet.*

SCENE II.

LORENZO, JULIA, ROBERTO, FABIO. VINCENTI ET STEPHANO, (*entrant dans la grange avec une lanterne.*)

VINCENTI.

Roberto tarde plus aujourd'hui qu'à l'ordinaire.

STEPHANO.

Buvons un coup en l'attendant.

VINCENTI.

Soit. (*ils s'asseoient et allument la lampe qui est sur la table.*)

FABIO.

Tout cela est bel et bon, mais toute la maison n'en sera pas moins dans l'inquiétude, et que dira mademoiselle Béatrix, qui nous attend ce soir, quand elle ne verra point arriver son cher Fabio?

LORENZO.

Finiras-tu cet éternel bavardage?

FABIO.

Quand il vous plaira, seigneur.

LORENZO.

Tu accompagneras Roberto, afin de l'aider à relever ma chaise.

FABIO, (*à part.*)

J'aimerois mieux dormir.

ROBERTO, (*avec un faux air d'intérêt.*)

A quoi bon, seigneur? il est fatigué; qu'il se repose.

FABIO, (*à part.*)

Bien pensé.

ROBERTO.

J'ai là deux ouvriers qui me suffiront; à moins que vous ne doutiez....

LORENZO.

Ce seroit vous faire injure. (*à Fabio.*) Vas donc te coucher, imbécille.

ROBERTO, (*à Fabio.*)

Votre lit est tout prêt; tenez le voilà. (*il ouvre la porte de communication et lui montre de la paille placée à droite dans la grange.*) Bonne nuit, mon ami.

VINCENTI, (*à Roberto.*)

Avez vous encore besoin de nous, notre maître?

ROBERTO.

Oui. Ne vous couchez pas, nous allons sortir ensemble.

(*Il referme la porte.*)

FABIO, (*dans la grange.*)

Bonsoir, camarades.

VINCENTI.

Soyez le bien venu.

STEPHANO.

Asseyez-vous là.

FABIO.

Cela n'est pas de refus.

(*Il se met à table avec eux, et acheve de manger son souper.*)

SCENE III.

LES MÊMES, ANTONIA.

ANTONIA, (*sortant du cabinet.*)

J'AI tout préparé, vous vous coucherez quand bon vous semblera. (*à part.*) Puisse mon projet réussir!

ROBERTO.

Ah! parbleu, avant de nous séparer, je songe que j'ai là, dans cette armoire, une bouteille d'excellente liqueur... (*ici Antonia fait un mouvement d'effroi bien marqué.*) que m'a laissé dernièrement un voyageur qui s'étoit égaré comme vous.

ANTONIA.

(*à part avec horreur.*) Egaré ! le monstre ! (*haut et vivement.*) Retirons-nous, il est temps de laisser reposer nos hôtes.

ROBERTO, (*jettant un regard sévère sur Antonia, puis se retournant avec gaité vers les voyageurs.*)

Non pas, non pas; je vais la chercher, nous en boirons ensemble si vous le permettez.

LORENZO.

Volontiers.

ANTONIA, (*à part.*)

Leur danger me fait frémir; si je pouvois leur apprendre.... (*Roberto va à l'armoire, Antonia profite de ce moment pour s'approcher de Julia, mais Roberto se retourne, l'apperçoit et lui dit durement.*)

ROBERTO.

Un verre, Antonia.

ANTONIA, (*avec dépit.*)

Eh bien... on y va. (*elle sort.*)

VINCENTI, (*à Fabio.*)

Sans façon, l'ami, voulez vous boire un coup avec nous ?

FABIO.

Comment vous refuser ? vous m'offrez de si bonne grace.

ROBERTO, (*revenant avec la bouteille.*)

La voilà, vous la trouverez bonne. j'en réponds. (*Antonia rapporte un verre, Roberto verse de la liqueur à Lorenzo.*)

LORENZO.

C'est assez.

ROBERTO, (*en offrant à Julia.*)

Madame...

JULIA.

Je n'en bois jamais.

ROBERTO.

Ah oui... les dames !... je n'y songeais pas. (*à Lorenzo.*) A nous deux donc, voulez vous permettre que j'aie l'honneur de boire à votre bon voyage ?

LORENZO.

Je vous remercie. (*Antonia a cherché vainement à se faire remarquer de Lorenzo, il n'a pas jetté les yeux sur elle.*)

ANTONIA, (*à part, et douloureusement.*)

Il ne m'a pas compris !... (*Roberto est debout derrière la*

table entre Julia et Lorenzo, il se réjouit d'avance de l'effet que va produire la boisson.)

ANTONIA, (*à part.*)

C'est fait de lui... Le malheureux !

Lorenzo porte le verre à sa bouche. Antonia frémit et n'ose l'empêcher de boire, car Roberto a les yeux fixés alternativement sur elle et sur sa victime. Au moment où le verre touche aux lèvres de Lorenzo, on entend un coup de sifflet dans la forêt. Ici il se fait un mouvement général qui produit un tableau. Stephano quitte sa place dans la grange et, suivi de Roberto ému et s'approchant de la fenêtre, dit à part.)

ROBERTO.

Quelle imprudence !

Lorenzo s'est arrêté et regarde Antonia avec inquiétude. Celle-ci lui fait signe par un mouvement plus prompt que l'éclair de ne pas boire. Il jette sa liqueur sous la table et reporte le verre à sa bouche comme s'il finissoit de boire. Roberto revient à sa place, et voit à Lorenzo le verre vuide à la main. Celui-ci affecte un air tranquille qui achève de tromper le voleur. Antonia de son côté a eu soin de s'éloigner dès qu'elle a réussi. Des lors Roberto ne doute point que Lorenzo n'ait bu, et reprend un air calme.)

JULIA, (*d'une voix altérée.*)

Qu'ai-je entendu ?

ROBERTO, (*à haute voix et du côté de la fenêtre.*)

Ne craignez rien, madame, vous ne courez pas le moindre danger.

LORENZO.

Sans doute ; sois tranquille, ma Julia.

ANTONIA, (*à part.*)

Julia ! oui, c'est elle. Oh ! mon dieu, seconde moi jusqu'à la fin !

FABIO, (*avec inquiétude.*)

Qu'est-ce que je viens d'entendre ?

VINCENTI.

Nous le saurons tout-à-l'heure, Stephano est sorti pour cela.

ROBERTO, (*à Julia.*)

Qu'avez vous donc, madame ? vous semblez bien émue.

ANTONIA, (*vivement.*)

C'est sans doute la fatigue. . . retirons nous, (*à part.*) prévenons-les de ce que j'ai fait.

ROBERTO.

Eh bien, nous allons vous laisser seuls. Je vous souhaite une bonne nuit.

LORENZO.

Je vous suis obligé.

ANTONIA.

N'avez vous besoin de rien?

LORENZO.

Je voudrois avoir de l'encre et du papier, j'ai quelques lettres à écrire.

ANTONIA.

En voilà. Est-ce là tout ce que vous desirez?

LORENZO.

Oui.

(*Lorenzo est toujours assis à la même place; Roberto a le dos tourné et ouvre la porte pour sortir; Antonia après avoir posé l'écritoire presse le bras de Lorenzo, et lui dit confidemment:*)

ANTONIA.

Avant de . . .

ROBERTO, (*se retourne et lui dit brusquement.*)

Allons donc, ne vois tu pas que je t'attends?

ANTONIA, (*déconcertée et tremblante.*)

Me voilà. (*à part.*) Quel supplice! (*haut à Julia.*) Bonsoir, madame.

(*Roberto la fait sortir devant lui, sort lui-même en murmurant, et laisse les voyageurs stupéfait; il ferme visiblement la porte en dehors.*)

SCENE IV.

LORENZO, JULIA, (*dans la chambre.*) FABIO, VINCENTI, (*dans la grange.*)

(*Dès que Roberto est sorti, Julia se leve et court à la porte pour chercher à la fermer en dedans.*)

VINCENTI, (*à Fabio.*)

Vuidons encore une bouteille.

FABIO.

Ma foi, je ne demande pas mieux.

LORENZO, (*allant à Julia.*)

Qui peut te troubler ainsi, ma chère Julia ?

JULIA.

Je te l'avoue, Lorenzo, le refus de cette femme de nous laisser passer la nuit ici, son air mystérieux depuis que nous y sommes entrés, les attentions multipliées de son mari, tout cela me semble cacher un secret qui me désespére.

LORENZO.

Calme tes inquiétudes. Le crime n'a point ce langage doux, ces maniéres franches et affectueuses.

JULIA.

Il ne les emprunte que trop souvent pour frapper d'une maniereplus sûre.

LORENZO.

Faut-il donc se défier de tous les hommes ?

JULIA.

Mais, toi-même ?... tu n'es point tranquille... Non, ta feinte sécurité ne m'en impose pas.

LORENZO.

Je t'assure...

JULIA.

Tu cherches en vain à me rassurer. Ou je me trompe fort, ou cet homme est un des voleurs qui infestent ces forêts.

LORENZO.

Quelle idée !

JULIA.

Tout ce que tu peux me dire ne sauroit dissiper mes allarmes ; je suis decidée à ne point dormir de la nuit. Trop heureux si nous sortons d'ici sans accident.

LORENZO.

Non, julia ; je ne souffrirai point que tu altéres ainsi ta santé : vas te reposer, je te promets de veiller près de toi jusqu'au jour.

JULIA.

Mais toi, mon ami...

LORENZO.

Je veillerai sur tout ce que j'aime !...

JULIA.

Tu le veux donc ?

LORENZO.

Je t'en prie, vas... repose sans crainte.

JULIA.

Bonsoir, mon ami. (*elle entre dans le cabinet.*)

SCENE V.

LORENZO, (*dans la chambre.*) FABIO, VINCENTI. (*dans la grange.*)

LORENZO.

AH! vraiment, je ne partage que trop son inquiétude; mais sans armes, sans autre soutien qu'un valet imbécille et craintif, quelle résistance opposer à cet homme qui sans doute ne manque pas de gens disposés à le servir? (*il se met à écrire.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, STEPHANO, (*revenant dans la grange.*)

VINCENTI, (*à Stéphano.*)

EH bien quelle nouvelle?

STEPHANO, (*avec indifférence.*)

Ma foi je n'ai rien vu. (*bas et vivement à Vincenti.*) On vient d'attaquer nos camarades. Il faut aller à leur secours.

FABIO.

Vous verrez que ce sera quelque voleur, car ces forêts en sont pleines.

VINCENTI.

Oui dà. Qui vous a si bien instruit?

FABIO.

Mes yeux.

VINCENTI.

Quoi? vous en auriez vu?

FABIO.

Oh mon dieu! comme je vous vois.

VINCENTI.

C'est singulier.

LORENZO, (*jettant sa plume, et rêvant.*)

Ma situation est elle assez pénible?

FABIO.

Tenez. Je veux vous conter cela, parce que vous êtes d'honnêtes gens, vous autres, et incapables de nuire à personne.

VINCENTI.

Il paroît que vous vous y connoissez.

FABIO.

Pardi! si je m'y connois! vous saurez donc que mon maître est un riche propriétaire des environs, et qu'il vient de recueillir à Palerme la succession d'un oncle très-avare.

VINCENTI, (*avec une feinte indifférence.*)

Ah, ah.

FABIO.

Quatre mille ducats faisant partie de cette succession étoient renfermés dans une valise.

VINCENTI, (*de même.*)

Quatre mille ducats dans une valise!

FABIO.

Tout autant. Il semble que ces messieurs l'avoient deviné.

VINCENTI.

De qui parlez vous?

FABIO.

De ces officieux qui se tiennent là... sur la grande route... quand le jour baisse.... Vous m'entendez?...

VINCENTI.

Oui, oui. (*bas à Stephano.*) C'est la nôtre je crois?

STEPHANO, (*à part.*)

Deux mille ducats chacun!...Quelle aubaine!

LORENZO.

Si je pouvois me procurer une arme....Visitons cette chambre. (*Il cherche par tout avec la lumière, dans l'armoire, sous les meubles.*)

FABIO.

Mais nous avons été aussi fins qu'eux... Ah! ah! ils seront bien attrapés quand ils reviendront chercher leur trésor!...

VINCENTI, (*très-vivement.*)

Comment celà?

STEPHANO, (*de même.*)

Que voulez-vous dire?

FABIO.

Imaginez-vous qu'en allant chercher du secours à mon maître, je m'étois égaré dans la forêt. Tout d'un coup, j'entends du bruit... j'écoute...je regarde et vois venir à moi deux hommes...

VINCENTI.

C'étoit...

FABIO.

Les deux coquins...

STEPHANO, (*à part.*)

C'étoit bien nous.

FABIO.

Qui avoient volé mon maître.

VINCENTI.

J'y suis.

FABIO.

Voilà la peur qui me prend, oh ! mais une peur, que ce n'est rien de le dire.

VINCENTI.

Il paroît que vous n'êtes pas brave ?

FABIO.

Non pas ordinairement. Je grimpe sur un arbre me croyant bien en sûreté. Point du tout. Mes voleurs viennent s'établir au pied, et y déposent la valise.

STEPHANO, (*à part.*)

Fatale précaution !

VINCENTI, (*bas à Stephano.*)

Voilà le fruit de tes conseils.

FABIO.

Dès qu'ils sont partis je descends, je déterre les ducats...

STEPHANO, (*à part.*)

Haï ! haï !

FABIO.

Et me hâte de chercher pour cette nuit, l'asyle que sans s'en douter mes fripons m'avoient indiqué. Eh bien ne trouvez-vous pas cette aventure fort plaisante ?...

VINCENTI, (*avec un rire forcé.*)

Oui...oui... très-plaisante assurément.

FABIO.

C'est que je vois d'ici leur mine allongée...

STEPHANO.

Ah ça...et la valise ?....

FABIO.

Je l'ai remise en bonnes mains.

VINCENTI, (*à part.*)

C'en est fait, nous ne la reverrons plus.

FABIO.

Votre maître s'en est chargé.

VINCENTI.

Oui, comme vous dites fort bien, elle est en bonnes mains.

STEPHANO.

Camarade, notre maître a besoin de nous...

VINCENTI.

Nous allons vous laisser dormir.

FABIO.

Ne soyez pas long-tems au moins. Je vous avoue que je n'aime pas à rester seul.

VINCENTI.

Soyez tranquille, nous ne tarderons pas à revenir.

FABIO.

Bonsoir. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

LORENZO, (*dans la chambre.*) FABIO, (*dans la grange.*)

LORENZO.

JE ne vois rien qui puisse servir à ma défense. Espérons tout du ciel et de la pitié d'Antonia.

FABIO.

Ils ont l'air de bonnes personnes, ces gens là. Ce n'est pas comme ceux de tantôt qui me faisoient une peur rien que de les entendre... Mais couchons nous, car il est déjà tard, et demain à la pointe du jour il faudra se remettre en route.

LORENZO.

Je ne sais que résoudre. Fatal voyage!

FABIO.

En tout cas ma chambre à coucher n'est pas brillante; n'importe, je la préfère encore à celle de tantôt.

(*il éteint la lampe et se couche.*)

(*Ici Julia jette un cri d'horreur.*)

LORENZO.

Qu'entends-je?...

(Il se lève précipitamment et court au cabinet. Julia en sort les cheveux épars, en désordre, et tenant à la main un poignard. Elle chancelle un moment, et vient tomber au devant de la scène.

SCENE VIII.

LORENZO. JULIA, (*dans la chambre.*) FABIO, (*endormi dans la grange.*)

DUO.

JULIA, (*d'une voix entrecoupée.*)

Qu'ai-je vu! grands dieux!
O monstre abominable!
Quel spectacle effroyable
Vient de frapper mes yeux!
Le scélérat! quelle rage l'anime!
J'ai trouvé dans ce lit...

LORENZO.

Quoi?

JULIA, (*elle lui montre le poignard, et le rejette au loin.*

Ce poignard sanglant.

LORENZO.

O ciel!

ENSEMBLE.

Toi qui défends le foible qu'on opprime;
Verras-tu consommer encor ce nouveau crime,
Sans écraser un tel brigand?

JULIA.

Hélas! en ce moment funeste,
Nous n'avons d'espoir que la mort.
Jour fatal! jour que je déteste!
Est-il un plus horrible sort?

ENSEMBLE.

LORENZO.

Rassure-toi; reprends courage.
Oui, je le sens à mon transport,
Du monstre je brave la rage,
Qu'il vienne; il recevra la mort.

JULIA.

Jour fatal! jour que je déteste!
Est-il un plus horrible sort?
Hélas! en ce moment funeste
Nous n'avons d'espoir que la mort.

(*Julia tombe accablée, Lorenzo cherche à la rassurer.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, ANTONIA, (*dans la grange.*)

ANTONIA, (*ouvre la palissade, et court à Fabio.*)

Mon ami ! mon ami !

FABIO, (*s'éveillant.*)

Eh bien? qu'est-ce que vous voulez vous autres?

ANTONIA.

Paix ! c'est moi. Votre maître court ici le plus grand danger.

FABIO, (*assis, et se frottant les yeux.*)

Le plus grand danger !

ANTONIA.

Rien n'est plus vrai. Levez-vous, et courez promptement au village voisin.

FABIO, (*se levant.*)

Et comment me retrouver dans cette diable de forêt?

ANTONIA, (*rapidement.*)

Vous suivrez un sentier que vous trouverez à gauche en sortant de la palissade, il vous conduira droit à la grande route. De-là il n'y a plus que deux pas jusqu'au village. Allez vite.

FABIO.

J'y cours.

ANTONIA, (*l'arrêtant.*)

Si vous rencontrez les voleurs, vous leur direz que vous allez chercher des ouvriers pour raccommoder la voiture de votre maître,....

FABIO.

Bon.

ANTONIA.

Ils croiront que Roberto a voulu se débarrasser de vous, et vous laisseront passer.

FABIO, (*sortant.*)

Ah mon dieu !

ANTONIA, (*à demi-voix.*)

Le sentier à gauche!... puis tout droit...sur tout de la diligence.

SCENE X.

LORENZO, JULIA, ANTONIA.

(Dès qu'Antonia à perdu de vue Fabio, elle va frapper à la porte de communication.)

JULIA, *(avec effroi.)*

Entends-tu, mon ami? c'est fait de nous.

LORENZO, *(près la porte.)*

Qui frappe?

ANTONIA, *(avec impatience et inquiétude.)*

Ouvrez...ouvrez vite...c'est moi.

LORENZO.

C'est la voix d'Antonia.

JULIA.

Ouvre lui, mon ami, peut être vient-elle nous délivrer.

(Lorenzo ouvre et referme la porte. Julia se précipite aux pieds d'Antonia.)

JULIA.

Ma chère Antonia, ne vous refusez point à ma prière. Au nom du ciel sauvez nous du péril affreux qui nous menace.

ANTONIA, *(la relevant.)*

Oui, femme intéressante, je viens vous sauver. Ah! quand mon cœur ne m'auroit point porté à vous secourir, la reconnoissance m'en feroit un devoir.

LORENZO.

Comment?

JULIA.

Que voulez vous dire?

ANTONIA.

Vous le saurez dans un autre moment. Nous n'avons pas un instant à perdre. Roberto vient de sortir pour aller chercher ses complices, fuyons...suivez-moi.

LORENZO.

Mais ou trouver des armes?

ANTONIA, *(lui donnant un pistolet.)*

Voilà un pistolet; *(avec énergie.)* je garde l'autre.

LORENZO.

Donnez..donnez..femme généreuse.

SCENE XI.

LES MEMES, ROBERTO, VINCENTI, STEPHANO.

(*Ici Roberto, suivi de Vincenti et de Stephano, entre dans la grange. Il place Vincenti à la porte de communication, et Stephano près de la palissade.*)

ANTONIA.

N'OUBLIONS pas mon fils...

LORENZO, (*prêtant l'oreille du côté de la grange.*)

Paix!... (*Ils écoutent tous trois.*)

ROBERTO, (*dans la grange.*)

(*A Vincenti.*) Toi, garde la porte, je te recommande le valet. (*A Stephano.*) Toi, reste là pour nous prêter main-forte en cas de résistance: je vais expédier le maître.

JULIA.

Ce n'est rien, partons.

ANTONIA.

Sortons par la grange, nous courrons moins de risque. (*Elle va à la porte.*) J'entends du bruit!...la fuite devient impossible de ce côté.

LORENZO, (*vivement, en montrant la porte d'entrée.*)

Passons par celui-ci.

ANTONIA.

Soit. (*Elle va pour ouvrir la porte.*) O ciel! la porte est fermée!..

JULIA.

Que faire!

ANTONIA, (*lui mettant la main sur la bouche.*)

Paix!...(*après un silence,*) on vient....c'est Roberto!

(*Mouvement général d'horreur et d'effroi.*)

JULIA, (*désespérée.*)

Nous sommes perdus!

ANTONIA.

Comment nous tirer de là?

JULIA.

Oh mon dieu! prends pitié de nous!

LORENZO.

Quoi ! nul moyen ?..

ANTONIA, (*après un moment de réflexion.*)

Je n'en vois qu'un ; dangereux, il est vrai, mais qui peut nous sauver. Feignez tous deux de dormir. Je vous avertirai quand il sera tems d'agir.

(*La table est au devant de la scène, et touche à la cloison. Lorenzo s'asseoit devant. Il a la tête posée sur le bras gauche, et tient de la main droite le pistolet qu'Antonia lui a donné. Julia est assise à droite de la scène. Tous deux font semblant de dormir. Antonia se cache dans le cabinet du fond.*)

ROBERTO, (*entrant avec précaution.*)

Ils dorment !...bon ! la victoire est à nous.

Il s'avance doucement vers Lorenzo, et tire un poignard de sa ceinture. Antonia sort du cabinet, et gagne la porte d'entrée. Au moment où Roberto lève le bras pour consommer son crime. Antonia qui a bien pris son tems, l'ajuste, et l'étend mort d'un coup de pistolet. (1)

LORENZO.

Fuyons.

(*A ce moment Vincenti ébranle fortement la porte de communication. Antonia le remarque.*

ANTONIA, (*à Lorenzo.*)

Seigneur ! songez à vous défendre.

(*Lorenzo va à la porte et l'enfonce. Vincenti recule jusqu'à la première coulisse, lui tire un coup de pistolet et le manque. Lorenzo va fondre sur lui, quand Fabio accourt.*)

SCENE XII et dernière.

LES MÊMES, FABIO, Paysans et gens de Lorenzo. (*Dont plusieurs sont armés.*)

FABIO, (*en de hors.*)

C'est par ici !.. courons. (*Il entre, on se jette sur Vincenti.*) Malheureux ! tremblez...

(1) S'il arrive que le pistolet d'Antonia ne parte point, Roberto doit se retourner au bruit qu'il entend, et fondre sur elle; alors Lorenzo se retourne, et le tue par derrière avec le pistolet dont il est armé.

(*On entraîne Vincenti et Stéphano. Fabio entre dans la chambre, et se précipite dans les bras de son maître.*)

JULIA.

Cher Fabio ! combien nous te devons aujourd'hui !

LORENZO.

Mais par quel miracle ?...

FABIO.

Je courois au village voisin, lorsque j'ai rencontré à l'entrée de la forêt tous ces braves gens que monsieur votre père, inquiét de votre retard, avoit envoyé au-devant de vous. Ils ont rencontré les voleurs, en ont tué un bon nombre et le reste s'est enfui. Instruits du danger que vous couriez, ils ont volé à votre secours et le ciel a exaucé leurs vœux.

JULIA.

Nous ne devons pas moins à la courageuse Antonia.

ANTONIA.

Je n'ai fait qu'acquitter la dette de mon cœur. Reconnoissez dans Antonia cette Dorothée qui fut l'amie, la compagne de votre mere, et qui tient tout des bontés de votre famille.

JULIA.

Vous Dorothée !...

LORENZO.

Quoi ! vous seriez ?...

ANTONIA.

J'étois comme vous une des victimes de ce brigand.

LORENZO.

Partons pour le château.

FABIO.

Mais s'ils alloient nous attaquer ?...

LORENZO.

Je ne crois pas l'osent. Au reste nous sommes en force. Dorothée vous ne nous quitterez plus.

FABIO, (*reprenant la valise.*)

Cette chere valise ! vas, vas, tu l'as échappé belle ! après tant de périls et d'evènemens, tu reviens enfin à ton maître ! combien d'autres n'auront pas un sort aussi heureux !

Chœur général.

Le ciel à sauvé l'innocence,
Louons sans cesse ses bienfaits ;
S'il suspend souvent sa vengeance
C'est pour mieux punir les forfaits.

FIN.

LES MINES DE POLOGNE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

ET A GRAND SPECTACLE;

Par R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 13 floréal an XI.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, nº. 51.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
EDWINSKI, palatin de Rava.	*Tautin.*
ZAMOSKI, palatin de Sandomir.	*Joigny.*
FLORESKA, épouse d'Edwinski.	Mlle *Lévêque.*
ANGELA, fille d'Edwinski et de Floreska, âgée de six ans.	*Julie Puisaye.*
RAGOTZI, chef de Cosaques, aux ordres de Zamoski.	*Defresne.*
PETERS, guide des montagnes, neveu de Polina.	*Raffile.*
POLINA, femme de confiance de Zamoski.	Mad. *Corsse.*
POLASKI, ami d'Edwinski.	*Vigneaux.*
DEUX COSAQUES.	*Martin.* *Laporte.*

Polonais.
Cosaques.
Paysans et Paysannes.

La scène est au château de Minski, dans les monts Krapack, à l'extrémité du Palatinat de Sandomir.

Vû et approuvé, au ministère de l'Intérieur, le 14 ventose an 11.
FÉLIX NOGARET.

D'après l'autorisation du ministre, permis d'afficher et de représenter, le 16 ventose an 11. Le conseiller d'Etat, Préfet de police. *Signé* DUBOIS.

LES MINES DE POLOGNE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre vaste et gothique, une porte dans le fond. A droite une espèce de lit de repos, à gauche une table et des chaises.

SCENE PREMIERE.

ZAMOSKI, RAGOTZI, Cosaques.

ZAMOSKI.

Enfin, te voilà de retour.

RAGOTZI.

Vos ordres sont exécutés.

ZAMOSKI.

Qu'on m'envoie Polina. (*les Cosaques sortent.*)

RAGOTZI.

Cette retraite est impénétrable, seigneur; qui soupconnera jamais que la belle Floreska, l'ornement de la Pologne, soit renfermée au château de Minski, dans un affreux desert, au milieu des monts Krapack?

ZAMOSKI.

Qui? ce rival que j'abhorre, son époux.

RAGOTZI.

Le palatin de Rava?

ZAMOSKI.

N'a-t-il pas découvert l'asyle secret qu'elle habitait à Sandomir? n'a-t-il pas mis en usage tous les moyens que lui suggérait son amour pour me la ravir? que de ruses différentes n'a-t-il pas employées pour pénétrer jusqu'à elle? n'est-ce pas lui qui m'a contraint à la conduire en ces lieux où je voudrais pouvoir la soustraire à tous les regards? Si je n'avais à triompher que d'un rival odieux, mon sort me paraîtrait digne d'envie; mais c'est le cœur de Floreska qu'il faut vain-

cre, et son indifférence me réduit au désespoir. Mère tendre, épouse fidèle, c'est sur Edwinski et sa fille que se réunissent toutes ses affections. Toute entière à la douleur de les avoir perdus, son ame n'est plus susceptible que d'un seul sentiment, c'est la haine. Rien n'égale l'horreur que lui inspire ma présence; elle ne daigne pas même la dissimuler, et ce n'est pour ainsi dire qu'en tremblant que j'ose m'offrir à sa vue. Je le sens, Ragotzi, la nature en me donnant une ame brûlante, un caractère impétueux, m'a rendu capable des plus belles actions et des plus grands excès; mon amour, partagé par celle qui l'a fait naître, eût annobli mon cœur, exalté mon imagination, enflammé mon courage; le mépris de Floreska, la tendresse qu'elle conserve pour un autre m'irrite, fait bouillonner mon sang... Je deviendrais cruel à force d'amour. Ah! qu'il est affreux d'aimer sans espérance!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, POLINA.

POLINA.

Vous m'avez fait appeler, seigneur?

ZAMOSKI.

Oui, Polina; j'ai à vous confier un dépôt précieux qui m'est plus cher que la vie. Une femme...

POLINA.

Une femme!

ZAMOSKI.

L'héritière du palatin de Culm; la belle Floreska.

POLINA, *à part.*

Floreska!

ZAMOSKI.

Vivement épris de sa beauté, et palatin de Sandomir, je ne croyais pas que rien put s'opposer à mon union avec elle, je demandai sa main à son père; il me l'accorda. Le palatin de Rava, Edwinski, m'avait prévenu; il était aimé secrètement de celle que j'adorais, et au moment de conclure une alliance qu'il m'avait solemnellement promise, le père de Floreska, vieillard faible et timide, séduit par les larmes de sa fille, peut-être aussi par les richesses de mon rival et l'influence qu'il exerçait dans le sénat, me déclara que l'intérêt de sa fille, son bonheur même, le forçaient à rétracter la parole qu'il m'avait donnée. Toutes mes représentations furent vaines; mon rival l'emporta, et je revins à Sandomir, la rage dans le cœur et dévoré du besoin de la vengeance. Edwinski

jouit pendant six ans d'un bonheur dont j'aurais acheté un seul jour par le sacrifice de ma vie entière ; enfin l'occasion que je cherchais se présenta ; je fis enlever Floreska dans une fête, et pendant un an que je la tins cachée à Sandomir, je n'épargnai rien pour m'en faire aimer ; prières, amour, promesses, présens les plus précieux, j'employai tout pour vaincre son indifférence, et je n'en pus jamais obtenir un de ces tendres regards qu'elle prodiguait à mon heureux rival. J'essayai de l'en punir en lui enlevant l'unique objet qui lui retraçait son époux, je la séparai de sa fille. Hélas ! je n'en obtins pas davantage, et ce ne fut qu'un titre de plus à sa haîne. Se flattant de recouvrer par la force le trésor que je lui avais enlevé, Edwinski me déclara la guerre. La jalousie doubla mes forces, je fus constamment vainqueur, mon rival tomba entre mes mains. Maître de son sort, je pouvais d'un seul coup détruire à jamais l'espoir de Floreska et m'assurer de sa possession, je pensai que la clémence m'ouvrirait le chemin de son cœur, et je renvoyai Edwinski, en lui accordant la paix et la vie. Il ne profita de ce double bienfait que pour tenter de m'enlever par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par les armes. Mille moyens adroits furent mis en usage pour pénetrer jusqu'à Floreska, pour me la ravir : mon active surveillance les a tous déjoués ; mais je veux m'affranchir des inquiétudes continuelles qu'il me cause, et c'est pour y parvenir que j'ai jugé à propos de la faire transporter secrètement dans ce lieu désert et sauvage où j'espère enfin vaincre son éloignement et la déterminer à une séparation. De plus, j'ai chargé des émissaires fidèles et d'un courage éprouvé de chercher Edwinski, de le combattre, et mille ducats seront la récompense de celui qui m'annoncera sa défaite et m'apportera des preuves de sa mort.

POLINA, *à part.*

Malheureux !

ZAMOSKI.

Polina, j'ai cru nécessaire de vous instruire de ces détails, pour vous prouver jusqu'à quel point vous possédez ma confiance, et vous convaincre, par l'importance du secret, du prix que je mets à sa conservation et à votre fidélité.

POLINA.

Vous avez été plus d'une fois à même d'en juger.

ZAMOSKI.

J'espère qu'elle ne se démentira pas dans une circonstance où j'attache le bonheur de ma vie. Ragotzi, je suis satisfait du zèle et de l'adresse que vous avez mis à me servir dans cette occasion. Voilà cent ducats ; vous veillerez avec mes Co-

saques à la sûreté du château, et n'y laisserez pénétrer qui que ce soit sans mon ordre, ou sans qu'il m'ait été présenté. (*bas à Ragotzi.*) Vous surveillerez toutes les démarches de Polina, et m'instruirez promptement, si elle s'en permet de contraires à mes intentions ou aux intérêts de mon amour.

RAGOTZI, *bas.*

Comptez sur mon obéissance.

ZAMOSKI, *bas.*

J'y compte. (*haut.*) Vous, Polina, vous tâcherez, à force de soins et d'égards, de disposer ma captive à me voir. En flattant ses goûts, en prévenant ses desirs, vous ouvrirez son cœur à l'amour, et l'amènerez, s'il se peut, à m'entendre favorablement. (*bas.*) Ragotzi est adroit, entreprenant; j'ai dû l'employer dans cette circonstance; mais, j'ai besoin de m'assurer de sa discrétion, de sa fidélité; et c'est sur vous, qui m'êtes sincèrement attachée, que je compte, pour connaître ses discours, épier ses démarches, pour savoir, en un mot, s'il est digne de partager avec vous ma confiance et mes bienfaits.

POLINA, *bas à Zamoski.*

Reposez-vous sur moi; je ne tarderai point à connaître le fond de son ame.

ZAMOSKI, *à part.*

Cette mutuelle surveillance, jointe à celle que j'exercerai moi-même, me répond de leur fidélité.

RAGOTZI, *à part.*

Polina, tu es perdue. En flattant Zamoski, je m'empare de sa confiance, et je détruis pour jamais ton empire.

POLINA, *à part, désignant Ragotzi.*

Va, méchant homme, je vais m'attacher à toi sans relâche, pour déjouer tes projets, et te perdre dans l'esprit de Zamoski.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FLORESKA, *évanouie et portée par des Cosaques.*

(*Les Cosaques déposent Floreska sur le lit de repos.*)

ZAMOSKI.

Là... Allez. (*les Cosaques sortent.*) Qu'elle est belle !

POLINA.

Dans quel état !... Je vais lui chercher du secours !

RAGOTZI, *l'arrêtant.*

Cet évanouissement n'est pas dangereux; il n'est que la suite d'un voyage fatigant et pénible à travers les montagnes.

FLORESKA, *sans sortir de son évanouissement.*

Zamoski ! barbare ! rends-moi mon époux !

ZAMOSKI.

Floreska revient à elle. Je vous laisse pour faire préparer tout ce que je crois propre à flatter ses sens et à calmer sa douleur : je suis même décidé à lui rendre sa fille ; elle me saura gré, peut-être, de ce bienfait inattendu. Retenez bien mes instructions. Vous voyez comme je récompense ; craignez d'apprendre comme je sais punir. (*il sort.*)

SCENE IV.

FLORESKA, POLINA, RAGOTZI.

FLORESKA, *s'agitant avec force.*

Angéla !... ma fille !... On me l'enlève !... Ou me conduisez-vous ?... (*elle reprend ses sens et se lève.*) Non, non ; laissez-moi. (*elle parcourt le théâtre avec égarement et se trouve en face de Polina.*) Qui êtes-vous ?... (*elle fixe Ragotzi.*) Je te reconnais ; c'est toi qui m'a conduite ici. Où suis-je ? grand dieu !... toujours au pouvoir de mon persécuteur !... (*elle cache sa figure avec ses mains et va tomber sur le lit de repos.*)

POLINA, *à part.*

L'infortunée !... (*elle fait un pas vers le lit de repos, puis se rappelant qu'elle est observée, elle s'arrête.*)

RAGOTZI, *qui a remarqué le mouvement de Polina.*

(*A part.*) Polina paraît émue : sachons adroitement découvrir ce qu'elle pense. (*haut, avec un faux air d'intérêt.*) Cette femme est intéressante...

POLINA, *à part et vivement.*

Je t'ai deviné ; tu ne sauras rien.

RAGOTZI.

Que vous en semble, Polina ? n'est elle pas bien malheureuse ?

POLINA, *d'un ton dur.*

Que m'importe.

RAGOTZI.

Se voir séparée de tout ce qu'elle aime !

POLINA.

Tant pis pour elle.

RAGOTZI.

Au pouvoir d'un homme qu'elle déteste !

POLINA.

Cela ne durera pas.

RAGOTZI.

Vous croyez ?

POLINA.

J'en suis sûre.

RAGOTZI.

Ce sera long.

POLINA.

Peut-être.

RAGOTZI.

En vérité, Polina, je la plains !

POLINA.

Non pas moi.

RAGOTZI.

Quoi ! vous refuseriez de lui rendre, sans vous compromettre, quelque léger service ?

POLINA.

Sans doute.

RAGOTZI.

Vous êtes bien sévère !

POLINA.

Quand on sert les passions d'autrui, on doit tout voir, tout entendre sans émotion, et obéir aveuglément aux ordres qu'on nous donne, quelqu'injustes qu'ils soient ou qu'ils nous paraissent.

RAGOTZI, *à part.*

Je me suis trompé, ou cette femme est plus dissimulée que moi; n'importe, elle sera bien adroite si je ne la surprends pas en défaut.

(Pendent cet à parte, Polina regarde Floreska avec intérêt.)

FLORESKA.

Qui que vous soyez, vous, dont la figure respire la douceur et la compassion, et qui paraissez me voir avec quelque intérêt...

(A ce mot, Ragotzi jette sur Polina un regard pénétrant; elle se remet bien vîte, et répond d'nne voix dure.)

POLINA.

Vous vous trompez, madame; je fais mon devoir et ne prends intérêt à personne.

RAGOTZI, *avec un faux air d'intérêt.*

Pourquoi donc, Polina, outrepasser les ordres qu'on nous donne ? L'intention du palatin, notre maître, est que les moindres desirs de madame, soient prevenus. Commandez, madame, et Ragotzi vous obéira.

FLORESKA, *se lève, se place entre Ragotzi et Polina, de manière que celle-ci est à sa droite.*

Pardon, noble Ragotzi, je vous avais mal jugé, je le vois.

Ah ! je me croirai moins à plaindre, si je trouve, dans cet asyle du crime, un être sensible et compatissant, qui daigne s'intéresser à mes malheurs.

RAGOTZI, *à part.*

Elle donne dans le piège !

POLINA, *bas et vivement à Floreska.*

Défiez-vous de lui, c'est un traître.

(Floreska se retourne du côté de Polina et témoigne son étonnement, celle-ci lui fait un signe d'intelligence très vif, pendant que Ragotzi est tourné de l'autre côté. Il se retourne vivement, alors Polina reprend son air sévère. Floreska surprise les regarde alternativement et paraît frappée du contraste de ces deux physionomies. Tableau.)

RAGOTZI, *d'un air affable et riant.*

J'attends vos ordres, madame.

POLINA, *bas et vivement.*

Demandez à voir votre fille.

FLORESKA, *à Ragotzi.*

Si l'intérêt que vous me témoignez est sincère, donnez-m'en la preuve en m'apprenant si mon Angéla existe, si elle m'a suivie dans ces lieux, enfin s'il me sera permis de la revoir.

RAGOTZI.

Dans un moment elle sera dans vos bras.

FLORESKA.

Est-il possible !

POLINA, *feignant de vouloir sortir pour aller chercher Angéla.*

Je cours la chercher...

RAGOTZI.

Souffrez que je rende ce bon office à madame. (*il sort.*)

POLINA, *à part.*

C'est ce que je voulais.

(*elle reste au fond pour observer Ragotzi*)

SCENE V.

FLORESKA, POLINA.

FLORESKA.

Daignez m'expliquer la cause de cette conduite mystérieuse.

POLINA, *toujours dans le fond.*

Chut ; écoutez. Vous êtes ici au château de Minski, dans les monts Krapack ; Ragotzi et moi sommes chargés de veiller sur vous, il vous trahit en paraissant vous servir, et moi, sous ce dehors brusque, je veux être votre ange tutélaire, je veux...

FLORESKA.

Qui a pu vous inspirer en ma faveur un intérêt aussi vif ?

POLINA.

Vos malheurs et la reconnaissance.

FLORESKA.

La reconnaissance !

POLINA.

Le palatin du Culm, votre père, sauva l'honneur et la vie au mien ; celui-ci nous fit jurer sur son lit de mort que nous chercherions l'occasion de nous acquiter envers notre souverain ou sa famille. Mes parens ont sans doute acquitté cette dette ; mais j'ai eu ma part du bienfait, je dois contribuer à la reconnaissance.

FLORESKA.

Femme généreuse !

POLINA.

Reposez-vous sur moi ; ne vous étonnez de rien, dut-il m'en couter la vie, vous sortirez de ces lieux et vous reverrez votre époux.

FLORESKA.

Comment reconnaître ?...

POLINA.

Paix... on vient. Espoir et courage !

(Elle se retourne et reprend l'attitude et l'air sévère qu'elle avait lors de la sortie de Ragotzi.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, RAGOTZI, ANGÉLA.

FLORESKA, *courant au devant de sa fille.*

Ma fille ! (*elle l'embrasse à plusieurs reprises.*)

ANGÉLA.

Il y a bien long-tems que je ne t'ai vue, maman, est-ce que tu ne m'aimes plus ?

FLORESKA.

Ne plus t'aimer, mon Angéla !... Va, j'ai souffert autant que toi de cette séparation cruelle.

ANGÉLA.

Et mon bon ami, où est-il ?

FLORESKA.

Pauvre enfant, ton père...

ANGÉLA.

Tu pleures !... je vois bien qu'ils m'ont dit vrai.

FLORESKA.

Qui ?

ANGÉLA.

Ces méchans qui m'ont tenu si long-tems enfermée ; tous les matins je leur demandai en pleurant, à voir mon bon ami ; ils me disaient avec une grosse voix : ton père il est mort, tu ne le verras jamais ; et ma mère ?... elle est perdue pour toi ; alors je pleurais encore plus fort, et puis ils me grondaient parce que je pensais à toi, comme si un enfant pouvait oublier sa mère.

FLORESKA, *l'embrassant.*

Bon ange !

ANGÉLA.

Mais à présent que je t'ai retrouvée ; je ne te quitte plus, d'abord; n'est-ce pas que tu me défendras, s'il veulent encore m'emporter loin de toi? (*à Ragotzi.*) Monsieur le soldat, je t'en prie, laisse-moi auprès de ma bonne maman. Je ferai tout ce que tu voudras ; tiens, je t'embrasserai quoique tu sois bien laid.

POLINA, *à part.*

Aimable enfant !

RAGOTZI.

Ne craignez rien, ma petite amie, vous ne quitterez plus votre maman.

ANGÉLA.

Ne mens pas, au moins, car on m'a toujours dit que cela n'était pas beau.

RAGOTZI.

Je vous l'assure.

ANGÉLA.

Bien vrai ?

RAGOTZI.

Bien vrai. (*on entend de la musique.*)

ANGÉLA.

Ecoute, maman, j'entends de la musique. (*à Ragotzi.*) Sais-tu ce que c'est que cela ?

RAGOTZI.

Ce sont les vassaux du palatin mon maître, qui viennent, par son ordre, distraire la belle Floreska de sa douleur.

FLORESKA.

Dites à votre maître qu'il peut s'épargner tant de soins, et que rien ne pourra surmonter l'horreur que m'inspire la seule idée d'habiter le même lieu que lui.

POLINA, *bas à Floreska.*

Dissimulez, madame.

ANGELA.

Oh ! maman, je t'en prie, laisse venir les musiciens ;

cela m'amusera et toi aussi. Ecoute donc, c'est un jour de fête pour moi, puisque je t'ai retrouvée.

FLORESKA, *embrasse encore Angéla.*

Qu'ils viennent.

ANGELA, *courant au fond.*

Venez, venez, maman le veut bien.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Paysans et Paysannes.

(On apporte une table richement servie; Ragotzi et Polina invitent Floreska à prendre quelque nourriture : elle refuse. Angéla s'approche de la table, prend quelques friandises, en mange en sautant, plus elle prend un plat et vient en offrir à sa mère qui refuse encore.)

ANGELA.

Tu n'en veux pas? tu as tort, car c'est excellent. (*elle regarde les paysans et les paysannes.*) Dis donc, maman, comme ils me regardent! ils ont peut-être faim.

(Elle court à la table, prend plusieurs assiettes garnies de fruits, pâtisseries et sucreries et en distribue aux paysans; ils refusent, en témoignant que le respect les empêche d'accepter. Angéla va en boudant auprès de Ragotzi.)

Tu vois bien que tu mens; tu m'as dit que ces gens-là venaient ici pour m'amuser; c'est le contraire, ils refusent ce que je leur donne, et cela m'ennuie.

RAGOTZI, *aux paysans.*

Acceptez, mes amis.

ANGELA.

A la bonne heure. (*en un instant la table est dégarnie, Angéla donne tout aux paysans.*) A présent, vous allez danser, n'est-ce pas? (*ils témoignent que c'est leur intention.*) Maman! maman! ils vont danser.

(Angéla s'assied près de sa mère; les paysans exécutent différentes danses du pays, et forment des groupes variés et grotesques. Au milieu d'un pas, Angéla se lève, court se placer au milieu des danseurs et les arrête.)

En voilà assez pour vous; à mon tour. (*aux paysans.*) C'est pour amuser maman que je vais danser; si vous trouvez que je danse mal, vous ne me regarderez pas.

(Elle exécute plusieurs pas de différens genres, dans lesquels elle prend des attitudes propres à témoigner à Floreska sa tendresse. Les paysans se sont rangés en cercle et n'ont cesser de l'admirer. Quand elle a fini, elle court embrasser sa mère. Plus, se tournant vers les paysans, elle leur dit.

Eh bien, êtes vous contens?

(Tous l'accablent de caresses. Floreska paraît oublier un moment sa douleur, elle n'est plus occupée que de sa fille qui divertit tout le monde par ses gentillesses.)

PETERS, *en dehors.*

Ma tante ! ma tante !

POLINA.

C'est la voix de Peters.

UN PAYSAN.

Tant mieux, il nous réjouira.

PETERS, *de même.*

Ma tante ! où êtes-vous donc? il y a une heure que j'entends la musique et je ne peux pas vous trouver.

POLINA.

Ici, dans la grande salle ; viens, et ne crie pas si fort.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PETERS.

(Peters entre en dansant et en chantant à tue-tête le dernier air du ballet.)

PETERS.

Vous savez que j'aime la danse, ma tante, et vous ne me prévenez seulement pas qu'il y a bal aujourd'hui chez vous... cela n'est pas bien, ma tante. (*bas.*) Qu'est-ce que c'est que cette belle dame-là ?

POLINA.

Cela ne te regarde pas.

FLORESKA.

C'est votre neveu, Polina ?

PETERS.

Oui, madame, c'est moi qui suis le neveu de ma tante, le garçon le plus jovial des environs ; ce qui n'est pas difficile, car je ne sache pas, qu'excepté dans ce château, il existe une créature vivante à plus de six lieues à la ronde, en fait d'hommes, s'entend; car pour des bêtes il n'en manque pas. Vous ne connaissez peut-être pas ce pays-ci, madame ? vrai, il est superbe ; il vous fera plaisir à voir. Des cavernes horribles ! des précipices épouvantables ! des rochers à perte de vue ! des montagnes couvertes de neige ! des forêts immenses peuplées d'ours, qui ne se font pas le moindre scrupule de vous dévorer c'est charmant ! Aussi, quand une fois on est arrivé jusqu'ici, on peut bien dire adieu au monde ; on est sûr de n'en jamais sortir.

FLORESKA.

Hélas !

RAGOTZI, *d'une voix terrible.*

Peters !...

PETERS.

J'étais bien aise de mettre madame au courant des beautés de l'endroit ; d'ailleurs, je crois n'avoir rien dit que d'agréable et d'intéressant pour madame et la compagnie. (*à Floreska.*) Au reste, madame, quand vous vous ennuyerez, disposez de moi ; je me nomme Peters, je demeure à trois lieues d'ici, à l'entrée de la forêt, au pied des monts Krapack ; je suis guide ordinaire du château ; vous n'avez qu'à dire un mot ou bien me l'écrire, car il est bon que vous sachiez que j'ai reçu une éducation distinguée ; oui, madame, il y a au moins deux ans que je sais lire et écrire. Comme je vous disais donc, vous n'avez qu'à me faire savoir votre volonté, je me charge de vous emmener, et à moins que nous ne tombions dans un précipice, ce qui pourrait bien arriver, où que nous soyons la proie de quelque ours à jeun, ce qui n'est pas rare du tout, je vous promets de vous conduire sans accident à votre destination.

RAGOTZI, *le prenant par le bras et le poussant loin de Floreska.*

Madame n'a pas besoin de tes services. Mais pourrait-on savoir ce que tu viens faire ici ?

PETERS.

Certainement, on peut le savoir ; il y a long-tems que vous le sauriez si vous me l'aviez demandé. Je viens d'amener au château un brave homme qui m'a généreusement payé, un soldat qui apporte au noble palatin, notre maître, la nouvelle de la mort de son ennemi, le pala...

RAGOTZI, *lui mettant la main sur la bouche en lui lançant un regard furieux.*

Silence !

FLORESKA, *à part.*

Quel soupçon !

POLINA, *à part.*

Qu'entends-je !

PETERS.

Pourquoi m'interrogez-vous donc puisque vous ne voulez pas que je parle ?..... Il y a des gens bien singuliers dans le monde ! pas vrai, ma tante ?

RAGOTZI.

Va-t-en.

PETERS.

Qui cela ? moi ?

RAGOTZI.

Apparemment.

PETERS.

Je m'en vais : ne vous fâchez pas, monsieur le capitaine; vos gros yeux me font peur.

RAGOTZI.

Encore une fois, va-t-en.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ZAMOSKI.

ZAMOSKI, *entre brusquement, tout le monde est stupéfait.*

Qu'est-ce ? et d'où vient le bruit que j'entends ?

FLORESKA, *detournant la vue quand elle apperçoit Zamoski.*

Encore cet homme exécrable !

RAGOTZI.

Seigneur...

ZAMOSKI.

Allez à votre poste. (*aux paysans.*) Retirez-vous. (*bas à Polina.*) Un soldat vient de m'apporter la nouvelle que j'attendais avec impatience : pendant que je vais disposer Floreska à la recevoir, vous, Polina, demeurez avec lui dans l'appartement voisin, et vous l'introduirez quand je vous en donnerai l'ordre.

POLINA.

J'obéis. (*Floreska veut sortir avec Polina.*)

ZAMOSKI.

Demeurez, Floreska.

FLORESKA.

De quel droit ?

ZAMOSKI.

Je... je vous en prie. (*tout le monde est sorti.*)

SCENE X.

ZAMOSKI, FLORESKA, ANGELA.

FLORESKA.

Jusques à quand faudra-t-il que j'endure vos persécutions ?

ZAMOSKI.

Je sais, belle Floreska, ce que vous pouvez m'adresser de reproches ; je conviens que l'amour m'a rendu bien coupable envers vous ; mais dois-je être seul accusé des actes violens auxquels je me suis porté ? votre rigueur ne m'a-t-elle pas ré-

duit au désespoir ? et pouvais-je, en vous aimant avec idolâtrie, laisser un autre possesseur heureux et tranquille d'un trésor inappréciable qui devait m'appartenir, et pour lequel j'aurais donné ma vie? non, un tel effort était au-dessus des forces humaines. En vous séparant pour quelque tems de la société, j'ai pensé que le calme de cette solitude, l'aspect de ces déserts, disposant votre cœur à la mélancolie, l'ouvrirait peut-être à des sentimens que je brûle de vous voir partager. Vous l'avouerai-je ! j'ai craint de devenir cruel envers un rival dont les tentatives multipliées ne faisaient qu'accroître ma haîne, et j'ai voulu lui enlever pour jamais tout espoir d'une réunion à laquelle vous ne devez prétendre qu'après ma mort.

FLORESKA.

Barbare !

ZAMOSKI.

Maintenant que vous êtes en mon pouvoir, et qu'aucune puissance ne tenterait impunément de vous arracher de ces lieux, où, maître absolu et redouté, je dispose à mon gré de la vie de ceux qui les habitent; ce n'est plus un vainqueur irrité c'est un amant tendre, soumis et respectueux que vous verrez dans Zamoski.

FLORESKA.

Je n'y verrai jamais que l'odieux persécuteur de ma famille.

ZAMOSKI.

Jusqu'à ce que j'aie pu fléchir votre cœur, à force de prévenances et d'égards, vous ne m'entendrez plus vous parler de mon amour.

FLORESKA.

Tu as raison ; il ne pourrait qu'augmenter ma haîne.

ZAMOSKI.

Si vous l'exigez même, je me priverai du charme de vous voir.

FLORESKA.

Ce sera l'unique bienfait dont je te saurai gré.

ZAMOSKI.

Et vous ne vous souviendrez que vous habitez les mêmes lieux que Zamoski, qu'aux soins qu'il prendra de vous rendre agréable cette demeure qui, d'un mot et quand vous le voudrez, deviendra pour tous deux le temple du bonheur et de la volupté.

FLORESKA.

Tant que tu l'habiteras, elle sera le séjour du crime et de la scélératesse.

ZAMOSKI.

Floreska ! je vous aime... mais...

FLORESKA.

Et moi je t'abhorre.

ZAMOSKI.

Tant que je conserverai l'espoir de vous plaire, d'un regard vous pourrez adoucir ce caractère fougueux auquel rien ne résiste ; mais si vous parvenez à détruire l'erreur où mon ame s'abandonne, si vous déchirez le bandeau qui m'abuse sur vos vrais sentimens ; s'il ne m'est plus permis enfin d'espérer de vaincre un jour votre indifférence, c'est alors que vous ressentirez les terribles effets de ma fureur jalouse.

FLORESKA.

Qu'a-t-on à redouter quand on ne craint point la mort ?

ZAMOSKI.

Il est des tourmens plus cruels, et ce sont ceux-là que je vous réserve.

FLORESKA.

Je les braverai tant qu'Edwinski vivra.

ZAMOSKI.

Et s'il n'était plus !...

FLORESKA.

Que dites-vous ?

ZAMOSKI.

La vérité.

FLORESKA.

Edwinski...

ZAMOSKI.

Est mort dans un combat.

FLORESKA.

Mort !... ah !... malheureuse !... Et quoi ! ne m'est-il pas permis de révoquer en doute cette horrible nouvelle ?

ZAMOSKI.

Quoiqu'Edwinski fut mon rival, j'ai toujours estimé sa bravoure, ses vertus ; mais sa perte n'est que trop certaine. Un témoin...

FLORESKA.

Un témoin ! où est-il ? que je le voie ! Ah ! seigneur, ne refusez pas cette triste faveur à une épouse au désepoir.

ZAMOSKI.

Vous le voulez ?

FLORESKA.

Je vous le demande comme un bienfait.

ZAMOSKI.

Vous allez être obéie. (*dans le fond.*) Polina ! (*Polina paroît : il lui fait signe d'amener la personne qui est avec elle. Elle sort. Il revient près de Floreska et continue.*) Edwinski, victime de sa témérité, a succombé dans un combat contre le commandant d'un de mes châteaux, dans lequel il avait voulu s'introduire sans doute pour vous y chercher. Il a desiré, en mourant, qu'une bague et son portrait, auquel est attaché le vôtre, fussent remis entre vos mains. J'aurais dû peut-être, pour l'intérêt du mien, ne pas souffrir que ces derniers gages de son amour parvinssent jusqu'à vous ; mais ma parole est sacrée. On lui en a fait la promesse en mon nom, et Zamoski, quelqu'en soit l'objet, n'a jamais faussé son serment.

FLORESKA, *à part.*

Monstre !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, POLINA, EDWINSKI.

(*Edwinski est déguisé par une barbe épaisse et une longue pelisse qui cache entièrement son habit.*)

ZAMOSKI, *se retournant vers Edwinski.*

Polonais, tu vois la veuve du brave Edwinski ; approche et remplis le triste message dont il t'a chargé à ses derniers momens.

(Edwinski s'approche de Floreska, la salue, et tire de son sein une bague, Polina s'est placée entre lui et Zamoski ; celui-ci lui parle à voix basse, et semble s'applaudir d'avance du succès qu'il se promet par la mort de son rival. Edwinski, s'étant assuré qu'on ne l'observe pas, prend, de la main gauche, la main de Floreska qu'il porte sur son cœur et lui met sa bague au doigt, en lui faisant signe de se contraindre ; Floreska l'examine, le reconnaît, et dans le premier moment de sa surprise, s'écrie.)

FLORESKA.

C'est lui ! (*Zamoski et Polina se retournent.*)

(Floreska qui a senti son imprudence, demeure interdite, immobile, et ne sait comment la réparer. Tableau. Edwinski a tiré adroitement de son sein son portrait, et se retournant froidement vers Zamoski, lui montre qu'il représente Edwinski.)

POLINA.

C'est son portrait.

(Zamoski paraît tranquille, Edwinski s'applaudit à part d'avoir trompé la surveillance de Zamoski. Polina semble deviner que ce pretendu soldat n'est autre que l'époux de Floreska. Tableau. Zamoski fait

signe à Edwinski de remettre à Floreska ce portrait ; Floreska, saisissant l'intention d'Edwinski, s'en empare avec empressement et le couvre de baisers.)

FLORESKA, *tournée vers Edwinski et paraissant s'adresser au portrait.*

O toi ! qui m'es plus cher que la vie, il m'est donc permis de te revoir encore ! Va ! quelles que soient les persécutions que j'éprouve, je jure de te rester fidelle, de ne vivre que pour toi. Le ciel ne sera pas toujours inaccessible à mes prières ; il permettra, j'espère, qu'avant peu nous puissions nous réunir... (*Zamoski fait un geste qui peint son mécontentement, Floreska s'en apperçoit et continue.*) dans un lieu où nous n'aurons plus rien à redouter des méchans et de leurs persécutions...

(Zamoski jette un regard terrible sur Floreska; Polina, qui est derrière lui, fait signe à Floreska de se modérer. Celle-ci continue sans affectation.)

Dans la tombe.

ANGELA.

Donne, maman, que je l'embrasse aussi l'image de mon bon ami.

Elle prend le portrait, l'embrasse, l'examine attentivement. Edwinski, les yeux fixés sur elle, et emporté par sa tendresse, oublie un moment son rôle ; tout son corps est penché vers l'enfant, il semble être en extase. Zamoski remonte la scène pour les observer par derrière. Polina n'ose bouger, Floreska tremble sans pouvoir faire le moindre signe. (Tableau.) Edwinski a pris la main d'Angéla et la presse furtivement dans les siennes. Angéla le regarde et lui dit avec douceur.)

Comme tu me serres la main !

LORESKA, *retient sa fille et lui met la main sur la bouche.*

(*A part.*) Imprudente ! (*Tableau.*)

ZAMOSKI, *s'élance sur Edwinski, lui arrache la barbe et le reconnaît.*

C'est lui ! (*stupéfaction générale.*) (*Tableau.*) Dans le ransport de joie que m'avait causé la nouvelle de ta mort, t certain d'ailleurs qu'une fois entré dans ces lieux on n'en ort point impunément, j'avais négligé certaines précautions ui t'eussent fait reconnaître. D'ailleurs, je l'avouerai, je e te croyais point capable d'un tel excès d'audace ; mais, u le vois, malgré toute ton adresse tu ne saurais m'échapper. ouple perfide ! vous ne me braverez pas plus long-tems. *avec l'ironie la plus amère.*) Vous l'avez dit, belle Floska, c'est dans la tombe que vous serez réunis... mais cet

amant heureux va t'y devancer ; c'est lui qui va tracer ta route et préparer ta place.

EDWINSKI, *jetant sa pelisse et s'armant de son épée.*

Ce sera l'un des deux.

POLINA, *avec empressement.*

Seigneur, je cours chercher vos gardes !

EDWINSKI.

Ils le retrouveront mort !

(Angéla et Floreska courent se jetter au-devant de Polina qui parle bas à Floreska et sort en lui témoignant combien elle desire que son époux soit vainqueur ; Edwinski et Zamoski s'élancent l'un sur l'autre. Après un combat très vif dans lequel l'avantage est alternativement pour l'un ou l'autre, Edwinski tombe à la renverse ; Zamoski va le percer. Floreska jette un cri et se place au-devant du coup. Angéla retient Zamoski en tenant sa pelisse par derriere. Zamoski recule en voyant Floreska au-devant de son épée. Les Cosaques entrent, se précipitent sur Edwinski et le désarment. Polina par-derrière lève les mains au ciel, Ragotzi paraît au comble de la joie. Tableau.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, POLINA, RAGOTZI, Cosaques.

FLORESKA, *à Zamoski, montrant Edwinski.*

Zamoski, accorde-lui la vie !

ZAMOSKI.

Oui ; mais pour lui donner mille fois la mort. (*Angéla et et Floreska font un mouvement pour attendrir Zamoski.*) Ne croyez pas que rien puisse me fléchir : extrême en mon amour, je suis implacable dans ma haine ; vous fremiriez à la seule idée des tourmens que je vous prépare. Ragotzi, Polina, apprêtez-vous à servir ma vengeance.

POLINA.

Reposez-vous sur moi. (*avec une expression vigoureuse.*) Les coupables ne tarderont point à se repentir de leur audace.

ZAMOSKI.

Ragotzi, que ces sombres abîmes, que ces mines abandonnées soient désormais le théâtre de leur supplice, qu'ils y soient engloutis pour n'en sortir jamais.

RAGOTZI.

Oui, seigneur.

POLINA.

Fiez-vous à mes soins.

ZAMOSKI, *bas à Ragotzi.*

Dans la crainte d'une surprise de la part des amis d'Edwinski, et pour nous mettre à l'abri d'un coup de main, tu

feras replier sur le château le premier poste de Cosaques qui est au bas des montagnes.

RAGOTZI.

Vous serez obéi.

FLORESKA, *à genoux.*

Grace, Zamoski!

ZAMOSKI.

Rien.

RAGOTZI.

Obéissez.

POLINA.

Point de grace aux méchans.

EDWINSKI.

Femme cruelle!

POLINA, *lui serrant la main avec une émotion bien prononcée et en regardant Zamoski qui paraît applaudir à son zèle.*

Vous verrez, vous verrez, comme je sers ceux que j'aime. (*bas.*) Espoir et courage!

(Floreska témoigne sa surprise, Zamoski renouvelle son ordre; les Cosaques entraînent Edwinski, Floreska et Angéla. Après plusieurs tableaux, la toile tombe.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une mine taillée en arcades, qui se répandent de tous côtés en se prolongeant à perte de vue. A gauche, vis-à-vis le second plan, se trouve une espèce de pilier grossièrement taillé, servant d'arc-boutant à deux arcades. Celle qui est à gauche, entre la coulisse et le pilier, est censée communiquer au château par des souterrains; elle est fermée par une porte grillée; dans le milieu du plafond, au quatrième plan, est un trou servant d'ouverture à la mine. Dans le milieu de ce trou, un mât perpendiculaire ayant des échelons, et qui sert à monter ou à descendre. Au pied du mât une grille horizontale qui ferme l'ouverture de la mine pour l'étage inférieur.

SCENE PREMIERE.

EDWINSKI, RAGOTZI, COSAQUES.

(On voit descendre par l'ouverture de la mine et le long du mât un Cosaque portant une torche, puis Ragotzi, suivi d'un autre Cosaque qui tient un sabre nud sur la tête d'Edwinski qu'on descend dans le panier, les yeux bandés. Dès qu'ils sont arrivés au bas, Ragotzi ordonne au Cosaque qui porte la torche d'allumer une lampe placée derrière le pilier, ensorte que l'intérieur de la mine soit éclairé d'une manière pittoresque. Edwinski arrivé au bas, défait le bandeau qui lui couvre les yeux; il paraît frappé de l'horreur des lieux où il se trouve; Ragotzi parcourt la mine.)

UN COSAQUE.

Et bien, commandant, décidez-vous; est-ce ici que nous le laissons?

RAGOTZI.

Qu'en penses-tu, toi qui connais mieux que moi l'intérieur de ces mines?

UN COSAQUE.

Est-ce mon avis que vous me demandez, commandant?

RAGOTZI.

Sans doute.

UN COSAQUE.

Ma foi je pense qu'il serait trop heureux de rester ici. On y respire un bon air; l'endroit est agréable, gai, commode...

RAGOTZI.

Tu veux rire!

UN COSAQUE.

Du tout, commandant, je ne ris jamais. Vous pouvez m'en croire, ceci est véritablement un palais auprès de la partie inférieure. En un mot c'est l'appartement des femmes.

RAGOTZI.

L'appartement des femmes!

UN COSAQUE.

Vous ne savez pas cela, vous qui n'êtes que depuis peu de tems au service du noble palatin; mais c'est ici qu'il renferme les beautés cruelles qu'il rencontre par fois, afin de les apprivoiser. Ce passage que vous voyez fermé par une grille, conduit à une salle basse du palais par un sentier taillé dans le roc, c'est par là qu'il vient de tems en tems visiter ses pensionnaires, et, selon toute apparence, c'est ici que l'on conduira la belle Floreska.

RAGOTZI.

En ce cas, c'est dans la partie inférieure qu'il faut renfermer son époux; elle est séparée de celle-ci par une grille, ainsi ils ne pourront ni se voir, ni s'entendre; et je dois, pour prouver au noble palatin jusqu'où va mon zèle, ne négliger aucune occasion d'augmenter, s'il se peut, la douleur et les tourmens de deux personnes qu'il déteste et dont il a juré la mort.

UN COSAQUE.

C'est juste.

EDWINSKI.

Eh bien! bourreaux! mon sort est-il décidé?

RAGOTZI.

A peu près.

UN COSAQUE.

Patience! tu es diablement pressé.

EDWINSKI.

Mes yeux sont fatigués de voir des méchans.

UN COSAQUE.

En ce cas, tu dois les fermer souvent.

RAGOTZI, *au Cosaque qui est près d'Edwinski.*

Remets-lui son bandeau, il ne nous verra plus.

EDWINSKI, *repoussant le Cosaque.*

Je ne le souffrirai pas.

UN COSAQUE.

Oh! ne va pas faire le mutin! cela ne te réussirait pas du tout. Commandant, vous avez la clef de la grille?

RAGOTZI.

La voilà.

UN COSAQUE.

Il faut le descendre de suite, il sera débarrassé de l'horreur de notre présence ; comme tu vois, nous savons ce que c'est que les procédés.

(On ouvre la grille. Le premier Cosaque descend avec une torche, l'autre se place sur le mât et descend au niveau du premier comme au commencement de l'acte. Le premier Cosaque donne un son de cor et Ragotzi s'apprête à descendre.)

Restez-là, commandant, nous n'avons pas besoin de vous, c'est l'affaire d'un moment.

(Tout disparaît et s'enfonce dans la partie inférieure ; Ragotzi, appuyé sur le mât, les regarde descendre et observe ce qui se passe.)

SCENE II.

FLORESKA, POLINA, RAGOTZI.

POLINA, *arrivant par le sentier voûté et ouvrant la grille.*

(*Avec beaucoup de douceur.*) Suivez-moi, madame, nous voilà parvenues à l'affreux séjour qu'on vous destine. Croyez bien que je n'aurais jamais accepté l'horrible emploi dont m'a chargé Zamoski, si je n'espérais trouver les moyens de vous être utile et d'adoucir au moins votre captivité.

(Elle soutient Floreska qui paraît dans un état de faiblesse difficile à rendre, et la conduit vers un banc à droite.)

RAGOTZI.

J'entends du bruit. (*il quitte sa place et s'avance de quelques pas.*)

POLINA, *l'apperçoit.*

(*A part.*) C'est Ragotzi. (*haut et reprenant un ton dur et des manières brusques.*) Allons, madame, croyez-vous que j'aie le tems d'écouter vos plaintes et de m'appitoyer sur votre sort ?

(Elle la pousse rudement vers le banc, puis se retournant vers elle les mains jointes et avec un air suppliant, lui dit à part :)

Ah ! pardon ! pardon !

RAGOTZI.

Doucement, Polina ; l'intention de Zamoski n'est pas que les prisonniers soient traités avec tant de rudesse.

POLINA.

Que vous importe ? chacun agit comme il lui plaît.

RAGOTZI, *à part.*

Cette femme a par fois des manières insupportables.

POLINA, *montrant à Floreska un renfoncement à droite.*

Voilà votre appartement ; vous y trouverez à-peu-près ce qui vous est nécessaire.

RAGOTZI, *à part.*

Oui, à-peu-près. (*haut.*) Ne serait-il pas possible de procurer à madame quelqu'adoucissement ?

POLINA.

Je vous l'ai déja dit, je n'aime pas qu'on se mèle de ce qui me regarde ; faites votre devoir comme je ferai le mien.

RAGOTZI, *à Floreska.*

Soyez persuadée, madame...

POLINA.

Madame n'a pas besoin de vos consolations. (*on entend du bruit dans la partie inférieure.*) Au lieu de vous établir ici le censeur de ma conduite, vous feriez mieux de savoir ce qui se passe dans la partie confiée à votre surveillance, entendez-vous ? c'est sans doute votre prisonnier qui se révolte.

RAGOTZI.

En effet. J'y vais ; nous verrons s'il osera me résister. (*il descend.*)

SCENE III.

FLORESKA, POLINA.

POLINA.

Oui, allez. (*dès que Ragotzi a disparu, elle court à l'ouverture et observe attentivement.*) Il est en bas ; le bruit redouble... courons. (*elle sort précipitamment par le chemin voûté.*)

SCENE IV.

FLORESKA, *seule, regardant autour d'elle.*

Quel horrible séjour ! (*elle se cache la figure en exprimant son effroi.*) Polina !... elle aussi m'a quittée ! Hélas ! que pourraient ses efforts et son amitié contre l'active surveillance des êtres féroces qui m'entourent ? Angéla ! Edwinski ! c'en est donc fait ; je ne vous verrai plus. Qu'on les sépare pour jamais, a dit le cruel Zamoski, Floreska ne reverra plus sa fille. On ne l'a que trop bien exécuté cet ordre barbare. Me voilà condamnée à finir ici des jours passés dans la douleur et les larmes, et je n'aurai pas même pour témoins de mes derniers momens les seuls objets qui pourraient en adoucir l'amertume. Malheureuse Floreska ! (*elle retombe accablée*)

SCENE V.

FLORESKA, POLINA, ANGELA.

POLINA, *conduisant Angela par la main, paraît à la porte grillée; elle observe rapidement si elle ne peut être surprise et court vers Floreska.*

Floreska !... embrassez votre fille.

FLORESKA, *jette un cri de surprise et embrasse Angéla.*

Angela !

POLINA.

Paix ! (*Tableau.*) Je sais qu'il n'est point de plus grand supplice pour une mère que d'être séparée de son enfant, et je vous rends le vôtre. Adieu, dérobez-le soigneusement à tous les regards.

FLORESKA.

Mais votre maître...

POLINA, *vivement, et mettant la main sur son cœur.*

Le voilà.

FLORESKA.

Zamoski...

POLINA.

M'ordonne de vous persécuter ; mais mon cœur me prescrit de vous servir et c'est à lui seul que j'obéis.

FLORESKA.

Femme généreuse !

POLINA.

On vient ; de la prudence ! sur-tout cachez-la bien.

ANGELA.

Tu ne m'embrasses pas ?

(Polina va jusqu'à la grille, puis elle se retourne, voit Angéla qui lui tend les bras, revient vivement sur ses pas et l'embrasse ainsi que Floreska. Tableau. On entend deux sons de cor.)

POLINA.

Voilà le signal pour remonter. Adieu ; espoir et courage !

(On apperçoit la lueur des torches, à l'ouverture horizontale. On entend le murmure confus des voix. Polina s'échappe des bras de Floreska, et emmene Angéla qu'elle fait cacher dans l'enfoncement qui est entre le pilier et la grille, puis elle disparaît par la grille qu'elle tire après elle.)

SCENE VI.

ANGELA, *cachée*, FLORESKA, RAGOTZI, COSAQUES.

(On voit remonter d'abord Ragotzi. puis les Cosaques. Un d'entr'eux ferme la grille à la clef.)

UN COSAQUE.

Avez-vous encore quelque chose à nous ordonner, commandant ?

RAGOTZI.

Non. Je vais visiter quelques parties de ces mines. (*à voix basse*) Je suis d'ailleurs bien aise de voir ce qui se passe ici.

UN COSAQUE.

Il suffit, commandant. (*ils se mettent en devoir de remonter au mât.*) Vous n'avez pas oublié le signal, pas vrai ? Un son de cor pour descendre le panier et deux pour le remonter.

RAGOTZI.

Je te remercie. Je m'en souviens ; mais je n'en aurai pas besoin.

FLORESKA, *à part.*

Un son de cor pour descendre le panier et deux pour le remonter !

RAGOTZI.

La clef de la grille ?

UN COSAQUE.

La voilà.

RAGOTZI.

Partez.

(Un des Cosaques donne deux sons de cor, le panier remonte, les Cosaques montent après le mât, et tout disparaît par l'ouverture du haut.)

SCENE VII.

RAGOTZI, FLORESKA, ANGELA.

RAGOTZI, *à part.*

Cette femme me plaît ; il faut que je tâche de m'en faire aimer. Zamoski n'y a point réussi, parce qu'il n'a pas su se plier à son caractère et flatter sa douleur : je profiterai de ses fautes. Elle se croit séparée pour toujours de sa fille, de son mari ; en lui faisant espérer de les revoir, espoir que je me

garderai bien de réaliser, et je ne manquerai pas de prétextes, je gagnerai peu-à-peu sa confiance ; de la confiance naît l'amitié, et de l'amitié à l'amour il n'y a qu'un pas qu'elle aura bientôt franchi. La seule chose que je redoute, c'est la présence de Polina ; elle paraît scrupuleuse et sévère à l'excès, incapable de trahir ses devoirs ; ainsi je ne puis l'admettre en ma confidence : je n'ai donc d'autre moyen, pour me délivrer de sa surveillance, que d'inventer quelque ruse ou de lui tendre un piège, afin de la perdre dans l'esprit de Zamoski et d'être seul chargé de la garde des prisonniers. Oui, voilà le plan que je dois suivre ; il est bien conçu, je ne m'en écarterai pas.

(Pendant ce monologue, Ragotzi s'est approché machinalement du pilier, et s'est assis un moment sur le banc qui est au bas. Il a posé près de lui sa toque et la clef de la grille horizontale ; Floreska s'en est aperçue ; et lorsque Ragotzi se lève, à la fin du monologue, elle montre à Angéla la clef qui est sous la toque, en lui faisant signe de la prendre et d'aller ouvrir à son père. Après un instant de réflexion, l'enfant saisit l'idée de sa mère, prend adroitement la clef, passe derrière le pilier et va au pied du mât.)

RAGOTZI, *allant vers Floreska.*

Ce séjour doit vous paraître affreux, madame ?

FLORESKA.

Il est vrai.

RAGOTZI.

Si du moins vous n'étiez pas séparée des objets qui vous sont chers ?

FLORESKA.

Alors il aurait pour moi des charmes.

RAGOTZI.

Votre époux est confié à mes soins...

FLORESKA.

Je le sais.

(Angéla a mis la clef dans la serrure ; elle fait tous ses efforts pour l'ouvrir. On entend bien distinctement le premier tour. Ce bruit frappe Ragotzi qui tourne vivement la tête. Floreska effrayée fait par derrière un signe à sa fille, qui se relève et se cache derrière le mât. Tableau. Ragotzi qui ne voit rien, s'avance vers le banc. Floreska tremble qu'il ne s'apperçoive que la clef n'y est plus, elle le rappelle avec un air presque suppliant, et lui dit avec beaucoup de douceur.)

Vous me disiez que mon époux est confié à vos soins.

RAGOTZI, *revenant.*

Et qu'il dépend de vous de le revoir.

FLORESKA.

Parlez, que faut-il faire ?

RAGOTZI, *à part.*

Elle est à moi.

(Pendant cet à parte, Floreska fait signe à sa fille de retourner à sa place. Angéla obéit et se sauve à toutes jambes derrière le pilier.)

FLORESKA.

Eh bien !

RAGOTZI.

Me conserver un peu de reconnaissance.

FLORESKA.

Peut-on en refuser à celui qui nous oblige?

RAGOTZI.

Et m'aider à éloigner Polina, dont la sévérité nuirait à mes desseins.

FLORESKA, *à part.*

Je le crois. (*haut.*) Cela doit être difficile, car elle possède la confiance de Zamoski.

RAGOTZI.

Promettez-vous de me seconder?

FLORESKA.

Comme je le dois et autant que je le pourrai.

RAGOTZI.

Je n'en veux pas davantage. Adieu, belle Floreska, vous ne tarderez point à me revoir, et j'espère vous donner une nouvelle agréable. (*Angéla remet furtivement la clef sous la toque, témoigne à sa mère qu'elle a réussi, et toutes deux s'en applaudissent.*) (*à part.*) Allons achever la visite qu'il m'est ordonné de faire, et rêver aux moyens d'éloigner Polina, c'est le seul obstacle que je doive rencontrer dans l'exécution de mes projets.

(Il reprend sa toque et la clef, salue Floreska, prend une lanterne et on le perd bientôt de vue à travers les sombres détours de la mine.)

SCENE VIII.

FLORESKA, ANGÉLA.

(Floreska s'est levée et a observé Ragotzi. Quand il s'est éloigné, elle court vers Angéla qui se jette dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises.)

FLORESKA.

Charmant enfant!

(Elle court à la grille, la soulève avec peine et pousse un cri de joie.)

Elle est ouverte ! (*elle se jette à genoux.*)

ANGELA, *parlant à la partie inférieure.*

Mon bon ami, viens !

FLORESKA, *de même.*

Edwinski ! la grille est ouverte... viens embrasser ta fille.

EDWINSKI, *en dehors.*

Et ma Floreska ! (*Angéla s'est mise à genoux à côté de sa mère.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, EDWINSKI.

(Edwinski monte après le mât, et soulevant la grille avec sa tête, aide sa femme à l'ouvrir. Floreska et sa fille sont à genoux : il se jette entr'elles deux dans la même attitude; tous trois s'embrassent et adressent au ciel leurs remerciemens. Tableau.)

EDWINSKI.

Sommes nous seuls dans ces mines ?

FLORESKA.

Ragotzi les visite, mais la lumière qu'il porte nous avertira de son retour.

EDWINSKI.

Chère Floreska ! . . . quelle est la main bienfaisante qui nous réunit ?

FLORESKA, *montrant Angéla.*

La voilà.

EDWINSKI.

Quoi ! ma fille !

ANGELA.

Je t'ai donné du chagrin sans le vouloir; il faut bien que je te le fasse oublier.

EDWINSKI.

Ah ! si Zamoski ne m'eut point découvert, c'était fait de lui, ce jour te délivrait d'un rival odieux et de ses persécutions.

FLORESKA.

Est-il possible ?

EDWINSKI.

Cinquante hommes déguisés et d'un courage à l'épreuve, à la tête desquels est le brave Polaski, m'ont suivi jusqu'aux environs du château ; ils doivent se tenir cachés dans les montagnes voisines, jusqu'à ce qu'un avis de ma part les instruise des moyens de surprendre la garde ou d'attaquer o rc e ouverte ; mais renfermés dans ces horribles lieux, sans prévoir le terme de notre captivité, comment leur faire part de ce qui m'arrive ? Ils se croiront trahis, abandonnés,

ils fuiront peut-être, et nous laisseront pour jamais au pouvoir du monstre qui nous opprime. Si du moins j'avais pu conserver des armes ! le désespoir, la rage auraient doublé mes forces, je vous aurais sauvées, ou je serais mort à vos yeux... mais... rien, rien !... Tout me manque à la fois, tout trahit mon courage.

FLORESKA.

Mon ami, un être généreux compâtit à nos malheurs, et nous promet du secours. Une femme...

EDWINSKI.

Une femme !

FLORESKA.

Polina... Apprends.... (*on entend le refrein de l'air suivant.*) Paix. (*Floreska se remet à sa place; Edwinski et Angela se cachent derrière le pilier, mais de manière à être vus.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, PÉTERS.

PETERS, *sans être vu.*

Air : *Un pauvre petit savoyard.* (des Deux Journées.)

Premier couplet

Tristes habitans de ces lieux,
O vous que l'infortune accable !
Pour les cœurs bons et vertueux
Il existe un dieu secourable.
Le bonheur vous sera rendu,
Acceptez-en le doux présage ; (*bis.*)
Conservez espoir et courage,
Un bienfait n'est jamais perdu. (*bis.*)

(Les trois autres ont écouté avec la plus grande attention ce couplet et ont exprimé tour-à-tour les sentimens qu'il a fait naître en leur ame ; à la fin du couplet, Péters se montre, descend le long du mât, tenant un panier au bras; il s'arrête à la hauteur de huit à dix pieds, de manière à former tableau.)

Second couplet.

Votre père du deshonneur
Sauva jadis notre famille,
Sa fille est en proie au malheur !...
Nous mourrons pour sauver sa fille.
Tant de beauté, tant de vertu,
D'un méchant serait le partage !... (*bis.*)
Reprenez espoir et courage,
Un bienfait n'est jamais perdu. (*bis.*)

(Pendant ce couplet, Floreska tournée vers Peters lui a témoigné sa reconnaissance. Edwinski et Angela se sont avancées, et quand on chante le refrein en trio, tous quatre sont posés de manière à former un tableau agréable.)

FLORESKA.

Comment, Peters, c'est vous!

PETERS, *au bas du mât.*

Oui, madame.

FLORESKA.

Et vous ne craignez pas...

PETERS.

Ce qu'un honnête homme doit craindre le plus, c'est de manquer à la reconnaissance.

TOUS.

Bon Peters!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, RAGOTZI.

PETERS.

Je viens de la part de Polina vous dire... (*on entend du bruit.*)

FLORESKA.

C'est Ragotzi.

PETERS.

Nous sommes perdus. (*à Edwinski.*) Cachez-vous, seigneur. (*à Floreska.*) Ne bougez pas, madame. (*Ragotzi s'avance par derrière et vient entre Peters et Floreska écouter ce que dit Peters.*) Oui, madame, je ne saurais trop vous le répéter, ayez toute confiance dans Ragotzi. (*bas.*) Defiez-vous de lui. (*haut.*) C'est un soldat courageux et fidèle... (*bas.*) Un misérable, le vil esclave des volontés de son maître. (*haut.*) Mais qui sait allier la sévérité qu'exige son devoir aux égards que tout homme doit à votre sexe, surtout quand il est malheureux.

RAGOTZI. *s'avançant.*

Peters n'est pas aussi simple qu'il voudrait le paraître, ce me semble.

PETERS, *jouant la surprise.*

C'est vous, seigneur?

RAGOTZI.

Et je le remercie des choses obligeantes qu'il a bien voulu dire à madame sur mon compte.

PETERS.

Seigneur, je n'ai rien dit que de vrai.

FLORESKA.

Je le crois et je n'avais pas besoin du témoignage de Peters pour en être persuadée.

RAGOTZI.

Ce que vous me dites est trop flatteur, madame.

PETERS, *à part.*

Pas trop.

RAGOTZI, *à Peters.*

Mais je n'en dois pas moins savoir quel est le motif qui t'a conduit ici.

PETERS, *montrant son panier.*

Vous le voyez.

RAGOTZI.

Est-ce toi qui as chanté ?

PETERS.

C'est moi-même, vous avez dû me reconnaître à la fraîcheur de la voix.

RAGOTZI.

Quelle est cette chanson ?

PETERS.

Cette chanson ?... c'est une chanson... de circonstance.

RAGOTZI.

Mais ensuite il m'a semblé entendre plusieurs voix...

PETERS.

C'est sûrement l'écho qui produit cet effet-là.

RAGOTZI.

Crois-tu ?

PETERS.

Oui, seigneur.

RAGOTZI.

Et moi je suis certain que l'on t'a répondu, et je veux m'en assurer à l'instant même.

FLORESKA, *à part.*

Nous sommes perdus.

PETERS, *bas.*

Ne vous troublez pas !

(Ragotzi fait le tour de la mine, passe derrière le mât, revient derrière le pilier. Angéla conduisant son père par la main, passe devant le public, ensorte que quand Ragotzi revient au-devant de la scène, Edwinski et sa fille ont fait le tour et se sont cachés de nouveau.)

RAGOTZI, *à part*

Je soupçonne quelqu'intelligence de la part de Polina ; si je pouvais m'en convaincre, elle serait perdue. (*haut.*) Ne serait-ce point Polina qui t'a envoyé ici ?

PETERS.

Ah ! vraiment, elle s'en garderait bien.

RAGOTZI.

Et qui donc?

PETERS.

Je me suis offert de bonne volonté.

FLORESKA, *bas à Peters.*

Mon ami, tâche de le faire sortir. Je tremble qu'il ne les découvre !

RAGOTZI, *à part.*

Il y a là dessous quelque mystère !

PETERS, *bas à Floreska.*

C'est difficile !... Ah ! j'y suis. (*haut.*) Au lieu de blâmer ma conduite, vous devriez plutôt des éloges à mon zèle. Ne vous souvient-il plus que vous m'avez ordonné d'aller au premier poste des montagnes, à une lieue d'ici, chercher du renfort ?

RAGOTZI, *l'interrompant.*

Silence !

PETERS, *continuant et plus fort.*

En cas d'attaque de la part des soldats.

RAGOTZI.

Mal-adroit !

PETERS.

De ce palatin prisonnier.

RAGOTZI.

Veux-tu parler plus bas !

PETERS.

Je suis bien aise de vous prouver que je n'ai pas tort.

(Edwinski qui se montre derrière le pilier, paraît frappé de cet avis.)

RAGOTZI.

Au contraire, je te trouve très-coupable de n'avoir point exécuté mes ordres sur le champ.

PETERS.

Vous voulez rire, commandant.

RAGOTZI.

Malheureux !

PETERS.

Pour les exécuter, il fallait le pouvoir.

RAGOTZI.

Qui t'en a empêché ?

PETERS.

Votre négligence, et c'est vous au contraire qui seriez dans le cas d'être puni par notre maître.

RAGOTZI.

Encore !

PETERS.

Pour sortir du château d'après les ordres établis et la nouvelle consigne, ne faut-il pas un *laissez passer* de votre main ?

RAGOTZI.

Tu as raison... Je l'avais oublié.

PETERS.

Ah ! vous voyez donc bien que je n'ai pas tort.

(Il jette un coup d'œil sur Floreska qui le remercie et s'applaudit du succès.)

RAGOTZI.

Non, non, c'est moi seul, je l'avoue ; mais je te prie, mon cher Peters, de réparer, à force de diligence, le retard apporté dans les ordres de Zamoski. Sortons.

PETERS.

Je ne demande pas mieux.

RAGOTZI.

Passe devant.

PETERS.

Jamais, commandant.

RAGOTZI, *le poussant.*

Obéis.

PETERS.

Puisque vous m'en priez...

(Il remonte et fait des signes d'intelligence à Edwinski qui s'approche, lui parle bas, et s'éloigne. Péters fait signe qu'il exécutera de tout son cœur ce qu'il lui a demandé ; pendant ce tems Ragotzi revient auprès de Floreska.)

RAGOTZI.

Polina est furieuse de l'intérêt que je prends à vous, madame, et je ne doute pas qu'elle n'ait envoyé ici son neveu pour m'épier et savoir si je n'ai point adouci en votre faveur les ordres rigoureux de Zamoski. Mais ne craignez rien de sa part, je déjouerai tous ses projets, je jure de vous servir et de vous protéger contre cette méchante femme ; mais n'oubliez pas que vous m'avez promis un peu de reconnaissance.

FLORESKA, *avec intention.*

Comptez sur moi, seigneur, comme je compte sur vous.

RAGOTZI, *à part.*

Il faut que mes soupçons soient éclaircis, je ne tarderai point à revenir.

(Il rejoint Peters, tous deux remontent, et on les perd de vue.)

SCENE XII.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGÉLA.

EDWINSKI.

J'ai prévenu Peters, que mes amis se trouvaient à peu de distance du château; il m'a promis de les instruire de notre captivité; et, sans doute, ils ne tarderont point à voler à la défense de leur chef.

FLORESKA.

Grand dieu! sois nous favorable!

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, POLINA.

POLINA, *entre rapidement par la grille.*

Floreska! (*elle apperçoit Edwinski.*) Demeurez là, seigneur, pour n'être point apperçu de là haut. (*Edwinski se masque du pilier.*) Mes chers bienfaiteurs, chaque instant augmente votre danger; Zamoski médite sans cesse de nouveaux projets de vengeance; il n'écoute que la fureur jalouse qui le transporte, et dans la crainte qu'une tentative plus heureuse ne lui enlève ses victimes, il a résolu de se défaire, aujourd'hui même, d'un rival qu'il déteste; en un mot, il a juré la mort de votre époux.

FLORESKA, *tombant dans les bras de Polina.*

Sa mort!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, RAGOTZI, *redescendant et paraissant à moitié du mât.*

RAGOTZI, *à part, sans voir Edwinski, et témoignant son étonnement et sa joie.*

Plus de doute; elles sont d'intelligence. (*il désigne Floreska et Polina.*) Allons en instruire Zamoski. (*il remonte et disparaît.*)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, excepté RAGOTZI.

POLINA.

Cessez de vous répandre en plaintes inutiles, reprenez tous deux l'énergie dont vous avez besoin, et sachez que

moyen j'ai imaginé pour vous soustraire aux desseins du barbare. Il est hardi, sans doute ; mais, plus d'un héros n'a-t-il pas dû son salut à des actions, souvent désavouées par la prudence, et couronnées par le succès ? Vous avez du courage, il est un dieu pour l'innocence, et nous devons réussir. Ecoutez-moi. Tandis que tout repose dans le château, vous allez fuir par ce chemin étroit, taillé dans le roc ; il vous conduira à une salle basse, qui donne sur le jardin, et dont voilà la clef : delà, vous suivrez une longue terrasse, au bout de laquelle est une porte de fer donnant sur la campagne ; comme cette par ie du château est fortifiée par la nature, la surveillance y est moins grande que par-tout ailleurs, et vous n'éprouverez que peu ou point de résistance ; en tout cas, voici de quoi la vaincre. (*elle lui donne deux pistolets.*) Au point du jour, vous serez loin d'ici, et hors de tout danger.

EDWINSKI.

Et vous, Polina ?

POLINA.

Je demeure, pour protéger votre fuite. Quand je vous crois assez éloignés, pour qu'on ne puisse vous atteindre, j'appelle ; on me trouve attachée à ce mât ; je suppose qu'un long évanouissement, suite des mauvais traitemens que vous m'avez fait éprouver, est cause que je n'ai pu dénoncer plutôt votre évasion. Par ce moyen, Zamoski, loin de concevoir la moindre défiance, me plaint, me donne des éloges, et s'abandonne à moi.

EDWINSKI.

Ange tutélaire !

FLORESKA.

Comment reconnaître tant de services ?

POLINA.

Les momens sont précieux, fuyez, et n'oubliez pas la route que vous devez suivre.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGELA.

Adieu !...

POLINA.

La salle basse... la terrasse... une porte de fer !... Adieu !... espoir et courage !

(Edwinski, Floreska et Angéla grouppés touchent à la porte du souterrain. Polina est penchée vers eux, tout en elle respire le plus vif intérêt en faveur des prisonniers. Tableau. Une pierre lancée par l'ouverture supérieure de la mine vient tomber aux pieds de Polina. Mouvement de surprise et d'effroi.)

Un papier attaché à cette pierre... c'est quelque avis, sans

doute... ô mon dieu, pourvu que cela ne soit pas... (*tout en parlant avec la plus grande émotion, elle délie le papier; les autres sont tremblans.*) C'est Peters qui écrit... Je tremble ! Ecoutez. (*les prisonniers s'approchent. Tableau. Polina lit.*)

« Ragotzi vous a épiés ; il a surpris le secret de votre intelli- » gence avec Polina. Le monstre !

EDWINSKI, FLORESKA.

Dieu !

POLINA, *continue.*

« Il vient d'en instruire le palatin qui s'apprête à descen- » dre dans les mines ; tâchez par quelque ruse de détourner la » foudre, et de la diriger sur ce méchant Cosaque. Gagnez » seulement trois heures et vous êtes sauvés. »

EDWINSKI, FLORESKA.

Quel moyen ?

POLINA.

J'en vois un... impossible.

EDWINSKI.

Comptez sur mon courage.

POLINA.

Il nous perdrait.

EDWINSKI.

Mais la ruse...

POLINA.

Peut nous sauver. (*elle réfléchit.*) Peters a raison, il faut perdre Ragotzi... J'imagine... oui.. c'est fait de lui... il ne saurait y échapper.. (*à Floreska.*) Zamoski connaît-il votre écriture ?

FLORESKA.

Oui.

POLINA.

Avez-vous des tablettes ?

FLORESKA.

J'ai conservé les miennes.

POLINA.

Ecrivez à un castellan ou à un gouverneur de vos amis, celui qui demeure le plus près d'ici, pour l'instruire de votre situation et lui demander du secours. Feignez de lui adresser Ragotzi, comme un homme en qui vous avez toute confiance et qui vous est entièrement devoué (*Floreska écrit avec un crayon.*) (*à Edwinski.*) Vous, seigneur, tenez vous caché dans ce renfoncement, et soyez à moi au premier signe.

EDWINSKI.

Laissez-moi le combattre.

POLINA.

Votre courage vous sera nécessaire dans un autre momen t

Cédez à ma prière, éloignez-vous. (*Edwinski s'éloigne et emmene Angéla.*) Demeurez Angéla. (*Edwinski paraît craindre pour sa fille.*) Ne craignez rien, je réponds d'elle sur ma vie. (*Edwinski céde et disparaît à gauche, Floreska a fini d'écrire et remet les tablettes à Polina qui les parcourt et en approuve le contenu.*) Bien, c'est cela. (*à Angéla.*) Prenez ces tablettes, ma bonne amie, ne me perdez pas de vue, et quand je vous l'indiquerai, faites ensorte de les glisser adroitement dans la poche de Ragotzi sans qu'il s'en apperçoive.

ANGELA.

Oui, oui, je comprends.

Polina conduit Angéla derrière le pilier, et lui parle bas comme pour lui indiquer ce qu'elle doit faire.)

SCENE XVI.

FLORESKA, POLINA, (EDWINSKI, ANGÉLA, cachés,) RAGOTZI, puis ZAMOSKI.

RAGOTZI, *avec ironie.*

Généreuse Polina ! vous allez recevoir la récompense de votre zèle.

POLINA, *de même.*

Nous verrons de quel côté restera la victoire.

(Zamoski entre et tient le milieu de la scène. Ragotzi est à la gauche devant le pilier.)

RAGOTZI.

La voilà, seigneur, cette femme si sévère en apparence et qui trahit à la fois votre confiance et votre amour Je l'ai surprise ici, tenant madame dans ses bras et méditant avec elle des projets d'évasion.

POLINA.

S'il était possible que le noble palatin conçut quelques doutes sur la fidélité d'une femme qui le sert depuis dix ans, et dont il a constamment loué les services, il faudrait au moins que l'accusation vint d'une personne qui pût inspirer quelque confiance, et non d'un étranger à peine ici depuis un an, d'un intrigant bas et obscur, qui, furieux de n'avoir pu réussir à me corrompre, a cru qu'il suffisait d'inventer une ruse aussi grossière pour me perdre dans l'esprit de mon maître.

ZAMOSKI.

Qu'entends-je !

RAGOTZI.

J'ai voulu vous corrompre, moi ! Il serait plaisant que vous pussiez me le prouver.

POLINA.

Ah ! tu joins encore l'ironie au mensonge et à la perfidie ! eh bien ! tremble ! j'avais résolu de te ménager ; mais cet excès d'audace m'irrite et m'indigne ; Zamoski va tout savoir. Seigneur, interrogez madame, cet enfant qu'il a rendu à sa mère malgré votre défense et qui voudrait en vain se dérober à mes regards. (*Angéla se montre. Polina la prend par la main et la pousse rudement auprès de Ragotzi en lui faisant un signe par derrière.*) Demandez s'il ne leur a point offert ses services, et s'il n'a point promis de les délivrer de la surveillance de cette méchante femme, (*Angela glisse les tablettes dans la poche de la pelisse de Ragotzi.*) car c'est ainsi qu'il me nomme. (*Ragotzi se tourne avec fureur vers l'enfant qui recule.*)

ANGELA, *avec naïveté.*

Oh ! pour cela, c'est bien vrai ; il vient de le dire tout-à-l'heure à maman.

RAGOTZI.

Comment ?

ANGELA.

Ah ! ne mens pas, monsieur le soldat ; tu sais bien que cela n'est pas beau.

ZAMOSKI.

Est-il vrai, Floreska ? répondez.

FLORESKA.

Je suis forcée d'en convenir en louant à la fois son zèle et son désintéressement, car, pour prix d'un si grand service, il ne me demandait qu'un peu de reconnaissance.

RAGOTZI, *à part.*

Je suis joué !

ZAMOSKI.

Soldats ! (*deux Cosaques entrent et se placent au pied du pilier.*) Misérable ! tu oses jeter les yeux sur celle qui a fixé l'amour de ton maître !

RAGOTZI.

Seigneur, daignez m'entendre.

ZAMOSKI.

Que peux-tu opposer à tant de preuves ?

RAGOTZI.

La vérité. S'il était possible que j'eusse conçu l'affreux dessein de trahir mon maître, et de m'écarter du respect et de la fidélité que je lui dois au point d'élever un regard audacieux sur celle qu'il aime, aurais-je attendu qu'elle fût ici enfermée dans ces mines et confiée à la surveillance d'une autre, tandis que c'est moi qui l'ai amenée de Sandomir,

et que pendant ce long et pénible voyage, il m'eût été facile de vous la ravir, sans que jamais il fût resté la moindre trace d'un pareil attentat.

ZAMOSKI.

Je conviens, en effet...

POLINA.

Pour terminer ces débats et connaître enfin quel est le coupable entre nous, ordonnez qu'on le fouille, seigneur; il doit être porteur d'un écrit que madame lui a remis au moment où je les ai surpris.

RAGOTZI, *gaîment.*

Ordonnez, seigneur, vous verrez jusqu'à quel point on m'ose calomnier. (*on le fouille et on lui trouve les tablettes.*) Qu'est-ce que cela?... ciel!

ZAMOSKI.

Voyons ces tablettes. (*Polina les lui donne.*)

RAGOTZI.

Femme astucieuse et perfide, avec quel art tu dissimules!

ZAMOSKI, *lit.*

« Au palatin de Cracovie... Noble ami, mon époux, ma » fille et moi sommes au pouvoir du feroce Zamoski qui » nous tient enfermés dans les mines du château de Minski. » Le Cosaque qui vous remettra cet écrit nous est entière- » ment dévoué, ayez toute confiance en lui; il est d'un cou- » rage à l'épreuve, et de plus, l'ennemi secret et impla- » cable de notre persécuteur. »

RAGOTZI, *au dé espoir.*

Quelle horrible trahison! écoutez moi, seigneur...

ZAMOSKI

T'écouter, monstre! (*aux Cosaques.*) Qu'on le désarme, qu'on le dépouille de ses habits, et qu'on l'attache à ce pilier jusqu'à ce que j'aie trouvé un supplice proportionné à la noirceur de son crime.

RAGOTZI, *rend son arme, et pendant qu'on lui ôte sa pelisse et sa toque que l'on jette au bas du pilier.*

Seigneur, vous ne tarderez point à reconnaître mon innocence et à vous repentir de votre précipitation. (*les Cosaques l'attachent au pilier.*)

ZAMOSKI.

Où est enfermé Edwinski?

POLINA.

Dans la mine inférieure.

ZAMOSKI.

La clef de cette grille?

POLINA, *la prend dans la pelise.*

La voilà.

(Elle va ouvrir elle-même dans la crainte que Zamoski ne s'apperçoive que la grille n'est pas fermée à clef.)

ZAMOSKI, *aux Cosaques.*

Suivez-moi ; je veux voir s'il a exécuté mes ordres. Attendez-moi, Polina.

POLINA.

Oui, seigneur.

(Les Cosaques descendent; Zamoski les suit. A peine ont ils disparu que Polina fait un signe a Edwinski, qui accourt et ferme la grille à la clef sur Zamoski et les Cosaques.)

Ne perdez pas un instant, fuyez. Connaissez-vous le signal ?

FLORESKA.

Un son de cor pour descendre le panier et deux pour le remonter.

(Polina remet à Edwinski le cor de Ragotzi. Celui-ci donne un son de cor, le panier descend.)

RAGOTZI.

Qu'entends-je !

POLINA, *bas.*

Prenez la toque et la pelisse de Ragotzi ; il n'y a que deux Cosaques à l'ouverture de la mine, il fait à peine jour, à l'aide de ce déguisement, ils vous prendront pour leur chef; en tous cas, s'ils vous reconnaissent, vous avez de quoi vous en défaire.

(Edwinski exécute tout ce que lui dit Polina qui l'aide à se revr de la pelisse.)

RAGOTZI, *faisant tous ses efforts pour la voir.*

On parle... ce sont eux !...

POLINA.

Bon; maintenant, feignez de me maltraiter... liez-moi les mains, attachez-moi à ce mât et fuyez. (*haut et se penchant vers l'ouverture inférieure.*) Seigneur, nous sommes trahis.

EDWINSKI, *haut.*

Te tairas-tu, misérable !...

RAGOTZI.

O rage ! ils vont s'échapper !

(Edwinski et Floreska attachent Polina au mât après lui avoir lié les mains.)

POLINA, *bas.*

Adieu... Espoir et courage !... Un bandeau sur la bouche... vîte, partez.

(Edwinski lui couvre la bouche d'un bandeau. Puis il place sa femme et sa fille dans le panier, et se met lui-même sur le mât.)

EDWINSKI.

Adieu, femme généreuse !... nous ne t'oublierons jamais.

(Edwinski donne deux sons de cor, le panier remonte. Polina attachée au mât, lève la tête et ne les perd pas de vue. Angéla, en montant, envoie des baisers a Polina. Edwinski et Floreska lui témoignent, par les gestes les plus expressifs, leur reconnaissance. Ragotzi se débat et voudrait pouvoir les arrêter. Tableau.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une cour du château de Minski. A gauche un mur qui ferme la scène, et dans lequel se trouve, au deuxième plan, une porte de fer donnant sur la campagne; près de cette porte une guérite dont l'entrée est en face du public. Au quatrième plan, un petit mur à hauteur d'appui, qui laisse voir un lac qui baigne le château. A droite, au quatrième plan, une grande tour ayant une fenêtre grillée à la hauteur de dix à douze pieds. A l'angle de cette tour, au niveau des créneaux, une grosse poulie attachée à un bras de fer, et à la quelle pend une corde et un seau. Au sixième plan, un petit pont de bois très-léger jetté sur une pointe du lac et qui traverse obliquement le théâtre. Dans le fond et à perte de vue, les monts Krapack couverts de neige, ainsi que le reste de la décoration qui doit présenter un tableau d'hiver au moment où la nature est dépouillée de tous ses agrémens. Au bout du pont, à droite, un poteau, au bas duquel est une barrière qui ferme le pont. Tout près une guérite dont la face est tournée vers les montagnes, de manière que la sentinelle ne voit point ce qui se passe dans la cour ni au bas du pont (1).

(Au lever du rideau, la neige tombe par flocons et de tous côtés. Les sentinelles sont dans leur guérite : celle qui est dans la cour est endormie. Il ne fait pas encore grand jour.)

SCENE PREMIERE.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGELA, Sentinelles.

EDWINSKI, *arrivant le premier, et regardant autour de lui. Il appelle Floreska et sa fille.*

Voila, selon toute apparence, la porte, dont nous a parlé Polina; celle qui doit nous conduire dans la campagne; mais elle est gardée, et je ne vois pas de moyen de nous la faire ouvrir sans employer la violence, c'est sur-tout ce que nous devons éviter. Sortis heureusement des mines, à l'aide de ce déguisement, nous avons traversé, sans obstacle, plusieurs cours du château, en évitant avec soin les sentinelles; mais il faut franchir celle-ci, et quant même, abusée par cet habit, elle me prendrait pour Ragotzi, j'ignore le mot d'or-

(1) Cette décoration très-pittoresque et du plus bel effet, n'est pas obligée à tel point qu'on ne puisse la remplacer par une autre dans laquelle il n'y aurait pas de neige, pourvu cependant que les praticables indiqués et nécessaires s'y trouvent.

dre, ainsi, nous ne pouvons nous présenter, sans courir les risques d'être arrêtés. (*on voit une patrouille passer sur le pont*) J'apperçois une patrouille ! (*ils se tirent a l'écart.*) Elle va rentrer .. Si nous pouvions, par quelque ruse, surprendre le mot d'ordre... derrière cette guérite, il serait facile de l'entendre.

ANGELA.

Veux-tu que j'y aille ?

FLORESKA.

Non, non, ma fille ; ne t'expose pas davantage.

ANGELA.

Ne crains rien, maman ; ne m'as-tu pas dis souvent qu'il y avait un dieu pour les enfans? (*Angéla s'avance.*)

FLORESKA, *voulant courir après elle.*

Angéla !

LE COSAQUE, *réveillé par le cri de Floreska, s'agite dans la guérite, Edwinski arrête sa femme.*

Il me semble que j'ai fait un somme là dedans... heureusement le capitaine Ragotzi n'a pas fait sa tournée de ce côté-ci, car j'aurais mal passé mon tems (*Edwinski prête l'oreille et se propose de tirer parti de ce que dit la sentinelle.*) Il m'aurait mis en prison pour quinze jours ; ou peut-être qu'il m'aurait fait appliquer la bastonnade ; je l'ai vu hier, pour la première fois, et je n'ai pas osé le regarder, quand il m'a adressé la parole, tant il a l'air méchant ! Je crains cet homme-là plus que le diable... Brou !... brou... Il ne fait pas chaud dans mon appartement. Promenons-nous un peu, cela nous remettra.

EDWINSKI.

Tenons nous à l'écart, et observons ce qui se passe.

(*Il emmène Floreska.*)

SCENE II.

ANGELA, LE COSAQUE.

(Le Cosaque sort de sa guérite, la petite est cachée derrière le Cosaque, passe entre le mur et la guérite, et se promene dans la largeur du théâtre, depuis le derrière de sa guérite jusqu'au mur qui ferme la cour, ensorte que pour n'être pas apperçue, Angela vient se blotir dans la guerite ; à peine y est elle, qu'on frappe à la porte.)

ANGELA.

Je suis prise !

LE COSAQUE.

(Va ouvrir le guichet qui est dans le milieu de la porte en se tenant sur la défensive.)

Qui vive ?

LE COMMANDANT de la patrouille, *en dehors*

Patrouille !

LE COSAQUE.

Le mot d'ordre !

ANGELA.

Ecoutons.

LE COMMANDANT de la patrouille, *par le guichet.*

Amour et Pologne.

ANGELA.

Je le sais !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Cosaques.

(Le Cosaque tire les verroux, ouvre la porte, se place devant sa guérite, de manière à cacher l'enfant, pendant que la patrouille passe, et y reste jusqu'à ce quelle soit éloignée. Alors il referme la porte et le guichet : pendant qu'il a le dos tourné la petite sort de la guérite, se cache d'abord derrière; puis voyant qu'elle a le tems de rejoindre son père et sa mère, se sauve à toutes jambes. Le Cosaque se remet dans sa guérite.)

SCENE IV.

EDWINSKI, FLORESKA, ANGELA, le COSAQUE.

ANGÉLA, *tenant son père par la main.*

Amour et Pologne ! ne te trompe pas au moins.

FLORESKA, *embrasse sa fille.*

Charmante créature !

EDWINSKI.

Demeurez et laissez-moi faire.

LE COSAQUE.

J'entends du bruit... qui vive?

EDWINSKI, *déguisant sa voix.*

Ragotzi !

LE COSAQUE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! c'est lui même, j'ai reconnu sa pelisse.

EDWINSKI.

Sentinelle !

LE COSAQUE.

Je crois qu'il a la voix encore plus dure qu'hier, je n'ose pas le regarder.

(Il sort de sa guérite et se tient sous les armes, Edwinski s'approche et lui dit à l'oreille le mot d'ordre.)

EDWINSKI.

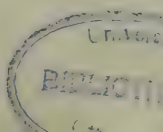
Le palatin m'a ordonné de conduire cette femme et cet enfant de l'autre côté du lac, ouvre moi la porte.

LE COSAQUE.

Cela ne se peut pas, commandant.

EDWINSKI.

(*A part.*) Dieu ! (*haut.*) Pour quelle raison?



LE COSAQUE.

Le palatin a défendu de laisser sortir personne.

EDWINSKI.

Oublies-tu que je suis ton capitaine ?

LE COSAQUE.

Vous passerez seul tant qu'il vous plaira ; mais voilà tout, à moins que vous ne me présentiez un ordre de Zamoski.

EDWINSKI.

Malheureux !

LE COSAQUE.

Laissez-donc, càpitaine, c'est pour m'éprouver ce que vous en faites ; vous me feriez punir si je manquais à ma consigne.

EDWINSKI, *à part.*

Il faut l'effrayer. (*haut.*) Coquin, tu dormais tout-à-l'heure, lorsque je suis passé.

LE COSAQUE, *à part.*

Je ne peux pas dire le contraire.

EDWINSKI.

Ouvre cette porte ou je te fais pendre.

LE COSAQUE, *ouvre la porte.*

Passez, commandant.

EDWINSKI, *d'une voix dure à Floreska.*

Allons, arrivez, vous autres.

(Floreska s'approche ainsi que sa fille, il les fait passer devant lui, après leur avoir pris la main qu'il a pressée sur son cœur.)

Passez. (*au Cosaque.*) Maintenant ferme la porte, et n'ouvre plus à personne, à moins que ce ne soit à Zamoski lui-même.

LE COSAQUE.

Oui, capitaine. (*il ferme la porte.*) Ouvre cette porte ou je te fais pendre... Vraiment je n'avais garde de lui résister. C'est qu'il le ferait comme il le dit... il me semble qu'il est encore plus méchant qu'hier. C'est égal s'il ne m'avait pas vu dormir, il aurait fait ce qu'il aurait voulu ; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il ne serait pas passé. (*il se promène, la sentinelle du pont crie,* Qui vive ? (*Edwinski répond*) Ragotzi.

(Edwinski s'approche en cachant sa figure le plus qu'il lui est possible, dit le mot d'ordre, la sentinelle ouvre la barrière. Edwinski fait passer sa femme et sa fille et passe de suite en témoignant sa joie ; la sentinelle referme la barrière et se remet dans sa guérite.)

LE COSAQUE.

Les voilà dehors.

SCENE V.

ZAMOSKI, POLINA, Cosaques.

(On entend un son de cor, en signe d'allarme. On y répond de tous côtés, on crie aux armes, le même cri se répète.)

LE COSAQUE.

Que veut dire ceci ? aux armes ! (*la sentinelle du pont fait autant.*)

ZAMOSKI, *entrant avec précipitation et allant droit à la sentinelle.*

Quelqu'un est-il sorti par cette porte ?

LE COSAQUE.

Oui, seigneur ; le capitaine vient de passer.

ZAMOSKI.

Le capitaine ?

LE COSAQUE.

Il emmène, m'a-t-il dit, par votre ordre, une femme et un enfant au-delà de la barrière.

ZAMOSKI, *aux soldats qui le suivent.*

Courez tous et volez sur leurs traces.

(La sentinelle ouvre la porte, les Cosaques sortent en courant.)

POLINA.

Il est impossible qu'ils vous échappent, seigneur, ils seront infailliblement arrêtés par ceux de vos Cosaques qui sont sortis par la porte principale du château. (*à part.*) Comment les sauver à présent ?

ZAMOSKI, *à la sentinelle.*

Tu paieras de ta vie ta négligence ou ta trahison.

LE COSAQUE.

Hélas ! j'ignore en quoi j'ai pu mériter votre colère.

ZAMOSKI.

Tu l'ignores ! quand tu as procuré à mes ennemis le moyen d'échapper à ma vengeance.

LE COSAQUE.

Le capitaine m'a dit qu'il n'agissait que d'après vos ordres.

ZAMOSKI.

Encore le capitaine ! comme s'il avait pu s'y méprendre ?

LE COSAQUE.

Comment ce n'était pas lui !

ZAMOSKI.

Feins de l'ignorer !

LE COSAQUE.

Je vous jure, seigneur, que tout autre y aurait été pris comme moi, j'ai vu sa pelisse, sa toque, j'ai bien reconnu le son dur de sa voix. D'ailleurs il m'a donné le mot d'ordre ; pouvais-je exiger davantage ?

ZAMOSKI, *se promenant avec beaucoup d'agitation.*

Malheur à ceux qui auront abusé de ma confiance.

POLINA, *à part.*

S'ils avaient eu le tems de s'éloigner !...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, PETERS.

PETERS, *accourant par le pont.*

Il sont pris ! les voilà ! les voilà ...

POLINA, *à part.*

Ciel !

ZAMOSKI.

Qu'on relève cette sentinelle !

POLINA, *à part, se contraignant à peine.*

Comment ! c'est Peters qui les ramène !

PETERS, *entrant par la petite porte.*

Seigneur, c'est moi qui les ai arrêtes, je revenais d'après vos ordres et celui du capitaine R. gotzi du premier poste qui est au bas des montagnes, lorsqu'a cinq cent pas du château j'entends crier aux armes ; je m'arrête, je regarde autour de moi pour deviner, si je puis, le motif de cette allarme ; j'apperçois les fugitifs courant dans la campagne et se dirigeant vers la forêt, où une fois entrés, il eut été fort difficile de les atteindre. Je n'examine point s'ils sont armés ; le desir de vous prouver mon zèle l'emporte sur toute autre considération, je vole et m'élance vers eux (*bas à Polina.*) pour leur montrer le chemin le plus court. (*haut.*) Arrêtez ou vous êtes morts, s'écrient plusieurs voix. C'était un peloton de Cosaques qui, sortis du château par l'autre porte, les avaient pris en flanc, et qui, désespérant de les rejoindre, les avaient couchés en joue. Arrêtez, m'écriai-je à mon tour, n'enlevez pas au palatin, notre maître, le plaisir d'exercer lui-même son ressentiment. Bien certain qu'en retardant leur mort, je ne fais qu'augmenter leur supplice, je les remets entre les mains des Cosaques qui vous les amènent en triomphe et, j'accours le premier vous annoncer cette bonne nouvelle et vous assurer de mon dévouement à vous servir de même en pareille occasion.

ZAMOSKI.

Je te remercie, Péters ; cette action ne demeurera pas sans récompense.

PETERS.

Voilà qu'on les amène ; voyez plutôt, si je ne vous ai pas dit vrai. (*on voit en effet passer sur le pont les trois prisonniers, traînés par les Cosaques. Zamoski va au-devant d'eux.* (*bas à Polina.*) C'était fait d'eux, si je ne fusse arrivé à tems ; les voyant perdus, j'ai cru ne pouvoir mieux faire

que de les arrêter moi-même, afin de tromper Zamoski, et de nous ménager encore les moyens de les servir.

POLINA, *de même, et lui témoignant combien elle est satisfaite de sa conduite.*

A la bonne heure ! Je craignais que tu ne les eusses trahis.

PETERS.

Moi !...

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, EDWINSKI, FLORESKA, ANGELA.

ZAMOSKI, *aux prisonniers, que les Cosaques poussent rudement dans la cour.*

Couple perfide ! vous n'imaginiez pas que cette femme courageuse et fidelle, que vous n'avez pas craint de maltraiter, pourrait m'instruire à tems, de votre évasion, et que, brisant à l'aide de mes Cosaques, la grille que vous croyez être un obstacle insurmontable, je sortirais des mines assez tôt pour faire courir sur vos traces ; mais vous devez être convaincus maintenant qu'on ne saurait m'échapper ; que ces vaines tentatives ne sont propres qu'à accélérer votre supplice ; qu'enfin, c'est la mort qui vous attend ici, et que vous ne tarderez point à la recevoir.

EDWINSKI.

Frappe-donc, que je ne te voie plus !

(*Zamoski tire son poignard.*)

FLORESKA, *se précipite au-devant de son époux, en jettant un cri.*

Ah ! (*se tournant vers Zamoski, et d'une voix suppliante.*) Zamoski !...

ZAMOSKI, *la repoussant.*

Laissez-moi, madame.

FLORESKA.

Zamoski !...

ZAMOSKI.

Vous espérez en vain que vos charmes auront le pouvoir de me fléchir, ils ne peuvent qu'accroître encore, que redoubler ma fureur jalouse et la haine que je porte à votre époux. Ces bras que vous élevez vers moi, d'une manière suppliante, et qui, dans un moment peut-être s'enlaceront à ceux de mon rival ; ces yeux, qui portent dans tous les cœurs le trouble et l'amour, et qui n'ont jamais exprimé pour moi que le dédain et la fierté, tout à votre aspect me met hors de moi-même, je suis à la fois transporté d'amour et de rage, je ne me connais plus dans le délire qui m'égare !... J'irais... oui... j'irais jusqu'à vous frappre peut-être, et je m'éloigne, tandis

qu'il me reste encore assez de force pour me contenir. Polina, viens recevoir mes ordres. (*il sort égaré.*)

POLINA.

Oui, seigneur. (*bas à Floreska.*) Epoir et courage! (*haut.*) Peters, veille sur les prisonniers. (*elle sort.*)

SCENE VIII.

EDWINKI, FLORESKA, ANGELA, PETERS, Cosaques.

PETERS, *à la sentinelle.*

Ferme cette porte. (*aux prisonniers.*) Et vous, tenez-vous un peu plus loin. (*il les conduit à droite, assez loin de la sentinelle.*)

FLORESKA.

Ah ! Peters, qu'allons nous devenir ?

PETERS, *à demi-voix.*

Pourvu que Zamoski retarde seulement d'une heure le coup qui doit frapper ses victimes, vous êtes sauvés. (*à Edwinski.*) D'après vos instructions, j'ai trouvé vos amis rassemblés dans la forêt qui avoisine le château, je les ai prévenus que j'allais chercher un détachement de Cosaques pour augmenter la garde, et leur ai indiqué le chemin par lequel ils doivent se rendre ici. Vos amis étant fort supérieurs en nombre, je leur ai conseillé de surprendre les Cosaques, de les désarmer, de prendre leurs habits, et de se présenter ici comme le renfort qu'on attend.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, POLINA.

POLINA, *aux Cosaques.*

Conduisez les prisonniers au Palatin, il veut lui-même les renfermer dans cette tour, (*elle montre celle à droite dont la croisée donne sur le lac.*) dont il gardera la clef afin d'être certain qu'ils ne pourront s'évader.

EDWINSKI.

Moi ! que je consente...

POLINA.

La résistance est vaine. (*bas.*) Cédez et reposez-vous sur moi. (*on emmène Edwinski, Floreska et Angela.*)

SCENE X.

POLINA, PETERS.

(Cette scène doit être jouée mystérieusement et avec vivacité. Ils se tiennent sur le côté, afin de n'être ni vus, ni entendus de la sentinelle qui est dans la guérite.)

POLINA.

As-tu vu les amis d'Ewinski ?

PETERS.

Oui.

POLINA.

Quand doivent-ils arriver ?

PETERS.

Dans une heure.

POLINA.

C'est trop tard.

PETERS.

Trop tard !

POLINA.

La fureur de Zamoski est à son comble. Il a exigé que je lui remisse la clef de cette tour, afin, dit-il, de veiller plus sûrement sur les prisonniers ; mais ce n'est pas là son véritable motif; il veut se mettre à l'abri d'une surprise, et je tremble qu'au moindre soupçon d'une attaque, il ne se venge lui-même.

PETERS.

Vous me faites frémir !

POLINA.

Quel parti prendre ?

PETERS.

Les sauver.

POLINA.

Mais les dangers...

PETERS.

Je les brave.

POLINA.

La mort...

PETERS.

Est glorieuse quand on la reçoit pour une bonne action.

POLINA.

Bien ! bien ! mon ami. Les périls, la mort, je partage tout avec toi pourvu que nous sauvions nos bienfaiteurs.

PETERS.

Nous les sauverons ! Dans quelle partie de la our sont-ils enfermés ?

POLINA.

J'ai conseillé à Zamoski de les mettre dans la chambre qui donne sur le lac et dont tu vois la fenêtre.

PETERS.

Elle est grillée !...

POLINA.

J'ai la clef du cadenat ; le palatin a oublié de me la reprendre. (*elle la lui donne.*)

PETERS.

Comment parvenir jusques-là ?

POLINE.

Une barque...

PETERS.

A deux pas d'ici.

POLINA.

Ce seau... cette corde...

PETERS.

J'entend. Et les sentinelles ?

POLINA.

Celle du pont ne voit rien de ce qui se passe dans l'intérieur.

PETERS.

Et celle-ci ?

POLINA.

Je l'occuperai pendant que tu agiras.

PETERS.

Bon, j'y cours.

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

POLINA.

C'est par l'ordre de Zamoski. Il va au-devant du détachement de Cosaques qui est attendu.

LA SENTINELLE.

A la bonne heure.

(Il ouvre la porte, la referme et se replace dans la guérite.)

POLINA.

D'ailleurs, il est mon neveu... S'il voulait enfreindre les ordres du palatin lorsqu'il m'honore de sa confiance, certes, je ne le souffrirais pas.

LA SENTINELLE.

Eh bien ! vous restez-là par le froid qu'il fait ?

POLINA.

Zamoski m'a chargé de le prévenir aussi-tôt que le détachement arriverait.

LA SENTINELLE.

C'est juste ; il faut lui obéir.

(On voit Peters s'avancer dans une barque le long du mur du fonds, et se diriger au pied de la tour. Polina qui est près de la guérite tourne la tête, l'apperçoit, regarde de tous côtés, pendant cette scène, sans cependant perdre de vue la sentinelle. Peters, arrivé au bas de la , regarde lui-même s'il ne peut être vu, descend le seau, se met dedans, se hisse jusqu'au niveau de la enêtre, et dit en frappant doucement après le barreau

Voilà la clef de la grille.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, EDWINSKI, FLORESKA, ANGELA, *à la croisée de la tour.*

(Mouvement de surprise d'Edwinski et de Floreska en voyant Peters. Il leur fait signe de se taire. Tableau.)

(Edwinski ouvre la grille avec la clef du cadenat que Peters lui a donné.)

PETERS.

Donnez-moi votre fille.

(Il descend dans la barque, remonte le seau, Edwinski le tire à lui, met sa fille dedans, tient la corde d'une main pour qu'elle ne vacille point, et de l'autre tient celle de sa fille jusqu'à ce qu'ayant la moitié du corps hors de la croisée il est forcé de la lâcher ; alors Peters la reçoit dans ses bras. Tableau. Polina a tout vu et a paru y prendre le plus vif intérêt.)

PETERS.

A vous, madame.

POLINA.

Voici Zamoski. (*à part, vivement.*) Sauvez-vous.

(Peters s'éloigne avec la barque. Il emmène Angéla, Edwinski rentre dans la tour et laisse retomber le seau.)

SCENE XII.

ZAMOSKI, POLINA.

ZAMOSKI, *à part en entrant.*

Que fait ici Polina ? ma présence paraît la troubler !... (*il jette les yeux du côté de la tour.*) La grille est ouverte ! dissimulons.

POLINA, *à part.*

Je tremble qu'il ne s'apperçoive...

ZAMOSKI.

Qu'est-ce donc qui vous agite, Polina ? vous semblez bien émue !

POLINA, *faisant des efforts pour se contraindre.*

Moi, seigneur... Je n'ai cependant aucune raison...

ZAMOSKI.

Je le crois.

POLINA, *à part.*

Il n'a rien vu.

ZAMOSKI.

Sans doute vous avez fidèlement exécuté mes ordres ?

POLINA.

Oui, seigneur.

ZAMOSKI.

Vous avez envoyé Peters au-devant du détachement ?

POLINA.

Il est parti.

ZAMOSKI.

Polina, je vous accorde une confiance sans bornes ; mais craignez de la trahir. Que l'exemple de Ragotzi, sa punition soient sans cesse présens à votre pensée, songez que si jamais vous me trompiez, je ne sais pas moi-même jusqu'où je porterais ma vengeance, elle serait d'autant plus terrible, que ma confiance aurait été plus grande.

POLINA.

Vous n'avez pas besoin, seigneur, de me rappeler le châtiment d'un traître, pour être certain de mon obéissance et de mon zèle à vous servir ; mon attachement inviolable vous en est un sûr garant, et je me soumets à toute votre fureur, si jamais vous pouvez me surprendre en faute ou me convaincre d'infidélité.

ZAMOSKI, *à part.*

La perfide ! (*haut.*) J'ai oublié de vous demander la clef de la grille de la tour : rendez-là moi, je veux la garder moi-même.

POLINA, *à part.*

Que lui dire ? (*haut.*) Oui, seigneur. (*elle fait semblant de la chercher.*)

ZAMOSKI.

Eh bien ?

POLINA.

Je crois l'avoir laissée au château, veuillez m'accompagner, seigneur, et dans l'instant elle vous sera rendue. (*elle fait un mouvement pour rentrer au château.*)

ZAMOSKI, *l'arrêtant, et d'une voix terrible.*

Non, non, elle n'est point au château.... Je voulais voir jusqu'où tu pousserais la dissimulation..... Regarde cette fenêtre.

POLINA.

O ciel !

ZAMOSKI.

J'ai vu tes signes d'intelligence...

POLINA.

Seigneur...

ZAMOSKI.

J'ouvre les yeux maintenant, et je suis certain que ton accusation contre Ragotzi était fausse, que tu avais concerté avec les prisonniers le plan de leur évasion ; mais, grace à ma vigilance, vous avez tous échoués. Femme artificieuse ! tu viens de prononcer toi-même ton arrêt ; tu vas être engloutie dans les mines à la place de ce brave soldat dont la sévérité nuisait à tes desseins.

POLINA, *à part.*

Nous sommes tous perdus !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, POLASKI, Polonais, *amis d'Edwinski*, *déguisés en Cosaques*.

LA SENTINELLE *du pont crie.*

Qui vive ?

(Le commandant du détachement s'approche, lui donne le mot d'ordre; la sentinelle ouvre la barrière; le détachement défile et traverse le pont.)

ZAMOSKI.

Voici les braves que j'attends.

POLINA, *à part.*

Sont-ce les amis d'Edwinski ? auront-ils réussi à se débarrasser des Cosaques ? à quel signe les reconnaître ? et Peters qui n'est point ici, quand lui seul pourrait m'instruire.

ZAMOSKI.

Sans doute ta séduction s'est étendue jusqu'à mes soldats, et peut-être en ce moment n'ai-je autour de moi que des ennemis ou des traîtres ; mais tu échoueras encore cette fois; je vais mettre tous ceux qui sont actuellement au château hors d'état de me nuire ou d'exécuter leurs desseins, s'ils en avaient qui me fussent contraires, en changeant tous les postes et en confiant la garde entière du château à ces nouveaux venus, tu n'auras pas du moins le tems d'exercer sur eux ta séduction, et le supplice que je réserve à mon odieux rival n'éprouvera plus de retard. (*la troupe arrive à la petite porte, défile dans la cour et se range en bataille.*) Soldats, jurez-moi de repousser toutes les tentatives qu'on pourrait faire pour ébranler votre fidélité et de ne vous écarter jamais de votre devoir.

POLASKI et les amis d'Edwinski.

Nous le jurons.

ZAMOSKI, *à Polaski, qu'il tire à l'écart.*

Faites relever tous les postes par votre troupe et conduisez les soldats dans une aile du château que je vous désignerai, jusqu'à ce que j'aie mis mon projet à exécution. Vous ferez garder la tête du pont par une partie du détachement, afin de nous garantir d'une surprise de la part des amis du traître, sur le sort duquel je vais prononcer. (*Le commandant témoigne qu'il va obéir.*) Soldats, veillez sur cette femme. Perfide ! je veux que tu sois témoin du supplice de celui que tu voulais sauver. (*il sort avec le reste du détachement.*) Allons chercher Edwinski.

SCENE XIV.

POLINA, POLASKI, Polonais.

POLINA.

Où donc est Peters ? sans doute il met en sûreté l'intéressante créature qu'il a soustraite à la rage de Zamoski ; d'ailleurs, il craint peut-être de rentrer au château avant d'être certain que les amis d'Edwinski y soit arrivés ; cruelle incertitude !

(Pendant ce monologue, on entend une espèce de marche militaire exécutée sourdement, et pendant laquelle Polaski fait relever les sentinelles et envoie sur le pont huit hommes qui se placent aux deux extrémités. Quand tout cela est exécuté, Polaski s'approche de Polina doucement et avec précaution.)

POLASKI.

Votre nom ?

(Polina se retourne, le regarde et paraît se défier de lui, il répète avec douceur et intérêt.)

Votre nom ?

POLINA.

Polina. (*à part.*) Quel espoir !... (*haut.*) Le vôtre ?

POLASKI.

Polaski.

POLINA, *vivement.*

Vous êtes?...

POLASKI.

Polonais.

POLINA, *plus vivement.*

Les Cosaques ?...

POLASKI.

Vaincus.

POLINA, *de même.*

Edwinski ?...

POLASKI.

Sauvé.

POLINA, *de même.*

Zamoski ?...

POLASKI.

Mort.

POLINA, *avec explosion.*

O providence !

POLASKI.

On vient !...

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ZAMOSKI, EDWINSKI, FLORESKA, RAGOTZI.

ZAMOSKI, *ramenant Ragotzi.*

Va, Ragotzi, cours à la tête du pont; c'est le poste le plus dangereux qui convient le mieux à ton courage; je veux te prouver que si je punis sévèrement, je sais aussi réparer mes torts.

RAGOTZI.

J'étais certain, seigneur, que vous ne tarderiez point à reconnaître mon innocence.

(*il sort et va se placer au milieu du pont.*)

FLORESKA, *accourant, et se jettant aux pieds de Zamoski.*

Seigneur, aurez vous le barbare courage de frapper mon époux à mes yeux ?

ZAMOSKI.

Quand vous aurez perdu tout espoir d'être à lui, peut-être mettrez vous un terme à vos dédains.

FLORESKA.

Monstre !

ZAMOSKI, *aux Polonais.*

Retenez cette femme. (*il parle bas à Polaski.*) Exécutez mes ordres.

(Polaski fait mettre sa troupe en bataille dans le fond, le long du petit mur qui est en face des spectateurs, Polina et Floreska sont gardées par des soldats, on donne un bandeau à Edwinski qui le jette avec fierté et se place à droite au premier plan. Zamoski est auprès de la guérite et Polaski est sa à gauche.)

ZAMOSKI.

Soldats, point de pitié, faites votre devoir.

Zamoski ordonne, par un signe, de mettre en joue, à cet ordre la troupe fait un quart de conversion et couche en joue Zamoski au lieu d'Edwinski. Les deux parties du détachement qui est sur le pont, dirigent également leurs armes sur Ragotzi qui se trouve entre deux feux. Tableau général.)

ZAMOSKI.

Que faites-vous, soldats ?

POLASKI.

Leur devoir.

EDWINSKI.

Ce sont mes amis. (*allant embrasser Polaski.*) Voilà le brave Polaski ! le plus fidèle de mes serviteurs.

ZAMOSKI.

Et je succomberais ! O rage !

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, PETERS et ANGELA.

(Peters entre avec Angéla, qui court dans les bras de sa mère. Peters tient à sa main une hache qu'il lève sur la poitrine de Zamoski. Second tableau.)

EDWINSKI.

Je pourrais, imitant ta barbarie, me venger par ta mort, des tourmens que tu n'as cessé de faire éprouver à une femme vertueuse ; mais, je rougirais d'imiter ton exemple, et je te fais grace.

ZAMOSKI.

Moi, te devoir un bienfait ! Non.

POLASKI.

Vous n'en avez pas le droit, seigneur ; la clémence envers les scélérats, est un crime envers les hommes de bien. La Pologne entière demande son supplice, vous le devez aux mœurs et aux loix.

ZAMOSKI.

Je le demande moi-même ; il me sera moins affreux de mourir, que de vivre avec le regret éternel de n'avoir pas réussi.

POLASKI.

Ordonnez, seigneur, qu'il soit enfermé dans les mines, témoins de sa barbarie, et qu'il y attende, avec l'odieux Ragotzi, ministre de ses volontés, le jugement solemnel que le sénat ne tardera point à prononcer.

EDWINSKI.

Que je sois débarrassé de leur présence.

(On emmène Zamoski et Ragotzi, Edwinski presse dans ses bras Floreska et Polina, tandis qu'Angéla est à genoux entre sa mère et lui, et que Peters leur prend la main de manière à former un grouppe agréable.)

EDWINSKI.

Retournons à Rava, et, puissions nous, dans les charmes d'une vie heureuse et tranquille, perdre le souvenir d'un méchant et de ses persécutions. (*à Peters et à Polina.*) Je veux, mes amis, vous prouver, par des marques éclatantes de ma reconnaissance, que si les bons cœurs sont rares, on ne saurait, pour l'exemple du monde et l'honneur de la société, les récompenser d'une manière trop brillante.

(*Tableau général. La toile tombe.*)

FIN.

VICTOR,

OU

L'ENFANT DE LA FORÊT,

MÉLO-DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE.

PAR R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 22 prairial an VI, et remis sur le théâtre de la porte Saint-Martin, le vendredi 26 frimaire an XI (17 décembre 1802.)

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, N°. 51.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
		MM.
ROGER, chef des indépendans.		Révalard.
VICTOR, fils de Roger, adopté par le baron de Fritzierne.		Adnet.
Le baron de FRITZIERNE, ancien officier général de troupes de l'empereur.		Dugrand.
VALENTIN, vieil invalide attaché à Victor.		Bignon.
FORBAN,	principaux officiers de Roger.	Creuston.
MORNECK,		Parisot.
FAUSMANN,		Ache.
DRAGOVICK,		Montel.
		Mlles.
CLÉMENCE, fille du Baron.		Ag. Gavaudan.
		Percheron.
Mme. GERMAIN,		Mme Florigny.
UN OFFICIER GÉNÉRAL ALLEMAND.		Patrat.
UN HABITANT DU CHATEAU.		Rivoile.
DEUX INDÉPENDANS.		
Quatre officiers allemands.		
Six lutteurs.		
Six nègres.		
Habitans du château.		
Troupes d'indépendans.		
Troupes allemandes.		

La scène est en Bohéme.

VICTOR,

OU

L'ENFANT DE LA FORÊT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin d'un château fort; il se termine dans le fond par le fossé, et à droite (1) *par un mur épais, dans lequel est une petite porte qui donne de plein pied dans la campagne. A gauche on aperçoit le dernier corps de logis d'un château gothique, surmonté de tourelles; du même côté, sur le devant, une arcade ruinée, au-dessous de laquelle est un berceau de verdure; dans le lointain la campagne.*

SCENE PREMIERE.

VICTOR, *seul, se promenant, et plongé dans une profonde rêverie.*

Oui, je dois fuir ce séjour; l'honneur l'exige. Ce château où l'on éleva mon enfance; ce jardin où je reçus cent fois les innocentes caresses de ma Clémence, de Clémence qui ne voit qu'un frère dans celui que le plus violent amour consume, je quitterai tout... oui, tout. Mais mon protecteur! .... cet homme

(1) Toutes les indications qu'on trouvera dans le cours de cette pièce doivent être prises relativement aux spectateurs.

respectable et vertueux qui compte sur moi pour adoucir les ennuis de sa vieillesse, aurai-je bien le courage de l'abandonner?... Ingrat Victor ! l'as-tu pu concevoir cet affreux projet ?... et pourquoi fuir ?... Si je lui déclarais mon amour pour sa fille, cet amour pur et fondé sur la reconnaissance, pourrait-il me repousser de son sein après m'avoir tant de fois accablé des bontés les plus touchantes ?... Non : le baron de Fritzierne est sage, il fait peu de cas de la naissance, des dons de la fortune ; il n'estime que l'honneur et la probité : il me jugera digne de sa fille, il nous unira..... O ma Clémence !.. et que dis-je ? insensé !... toi, malheureux enfant trouvé dans une forêt ; toi, sans parens, sans amis, sans appui sur la terre, tu deviendrais le gendre de l'un des plus riches seigneurs d'Allemagne ! .. Non, non, Victor, cesse de t'abuser ; ce bonheur n'est pas fait pour toi. Fuis, malheureux !..... fuis des lieux que ta présence ne tarderait point à troubler. *(Il s'assied sous le berceau, et retombe dans la rêverie.)*

SCENE II.

VICTOR, CLÉMENCE.

CLÉMENCE *s'approche doucement de Victor, et va pour l'embrasser.*

Bonjour, Victor.

VICTOR *se relève vivement, et la repousse.*

Que vas-tu faire ?

CLÉMENCE.

Est-ce que mes caresses te déplaisent ? tu n'aimes donc plus ta sœur ?

VICTOR, *à part, et douloureusement.*

Ma sœur !

CLÉMENCE.

Y a-t-il du mal à embrasser son frère ?

VICTOR.

Ton frère, Clémence !

CLÉMENCE.

Eh oui, mon frère. Mais voyez donc comme il me parle aujourd'hui !

VICTOR, *la repoussant doucement.*

Laisse-moi.

CLÉMENCE.

Je te suis donc importune ?

VICTOR.

Non pas ; mais...

CLÉMENCE.

Tu as du chagrin, n'est-ce pas ?

VICTOR.

Hélas !

CLÉMENCE.

Oui. C'est pour cela que tu as besoin de moi : qui adoucira tes peines ? qui les partagera ? qui te consolera, si ce n'est ta sœur... ta sœur qui t'aime ?...

VICTOR, *avec une sorte d'effroi.*

Tu m'aimes, Clémence ?

CLÉMENCE.

Tenez... il en doute à présent ! Tu sais combien je chéris mon père ; hé bien, je ne sais pourquoi ; il me semble que tu m'es encore plus cher que lui ; c'est peut-être mal à moi, mais mon cœur n'est pas maître de surmonter cet excès de tendresse.

VICTOR, *avec peine.*

Que me dis-tu ?

CLÉMENCE.

La vérité.

VICTOR.

Ah ! par pitié, Clémence, éloigne-toi ; laisse-moi te fuir.

CLÉMENCE, *vivement.*

Toi, nous fuir !... tu n'y songes pas... (*Avec beaucoup d'intérêt.*) N'est-ce pas, Victor, tu n'en as pas envie ?...

VICTOR, *froidement.*

Laisse-moi, laisse-moi seul avec ma douleur.

CLÉMENCE.

Mais que t'ai-je donc fait pour me traiter avec tant de froideur ? depuis quelque tems tu m'évites, tu repousses mes caresses, tout à l'heure, encore...

VICTOR, *agité.*

Ah ! Clémence, si tu savais...

CLÉMENCE.

Parle, mon cher Victor ; si tu as quelque secret, dis-le moi. Je suis jeune encore, mais digne de toute ta confiance.

VICTOR.

Tu l'apprendras trop tôt ce fatal secret. (*Il s'éloigne.*)

CLÉMENCE, *l'arrêtant.*

Peux-tu me refuser !... Mon frère... mon cher Victor, tu ne m'aimes donc plus ? (*Elle passe son bras autour du col de*

Victor, et, dans l'attitude la plus suppliante et la plus expressive, le presse de lui apprendre son secret. Victor hésite longtems, mais l'amour l'emporte.)

VICTOR.

Clémence, promets-moi de garder dans ton sein l'aveu que je vais te faire.

CLÉMENCE.

Parle, parle, Victor.

VICTOR.

Jure moi...

CLÉMENCE, *avec abandon.*

Qu'est-il besoin de serment? ton cœur et le mien ne font qu'un.

VICTOR.

Femme divine!... apprends...

CLÉMENCE.

Hé bien?

VICTOR.

Apprends qu'un feu dévorant circule dans mes veines, que je t'aime, que je t'adore...

CLÉMENCE, *naïvement.*

Quel mal est-il à cela? Et moi aussi je t'aime, je t'adore.

VICTOR, *avec force.*

Et sais-tu ce qui fait mon tourment?

CLÉMENCE.

Non.

VICTOR.

Apprends que tu n'es pas ma sœur.

CLÉMENCE, *étonnée.*

Quoi! je ne suis pas...

VICTOR.

Non, je ne suis pas ton frère: je ne suis qu'un amant ivre de tes charmes, de tes vertus, un enfant trouvé dans une forêt, recueilli par ton père, élevé par lui comme son propre fils. Voilà tout ce que je suis.

CLÉMENCE.

Tu n'es pas mon frère!... quel bonheur!

VICTOR.

Quoi! tu me pardonnes de t'aimer? tu ne me punis point...

CLÉMENCE,

Et de quoi, mon ami? au contraire, nous avons maintenant l'espérance d'être unis.

VICTOR.

Qu'entends-je! il se pourrait...

CLÉMENCE.

Oui, Victor, que cet espoir consolateur dissipe ta tristesse. Tu connais mon père ; tu sais combien il a le cœur bon, généreux!

VICTOR.

Que veux-tu dire ?

CLÉMENCE.

Qu'il nous unira. Apprends qu'il m'a dit cent fois : « Ma fille, aime Victor ; aime-le bien, aime-le comme un autre moi-même : j'ai des projets sur lui. »

VICTOR.

Comment! il t'aurait dit...

CLÉMENCE.

« Un jour, ajoutait-il, ce frère chéri pourra faire ton bonheur, celui de ma vieillesse. »

VICTOR.

Et tu crois...

CLÉMENCE.

Que c'est de notre hymen qu'il parlait. Oui, Victor, il te regarde déjà comme un fils, comme un gendre.

VICTOR.

Clémence, il ne faut pas qu'un fol amour nous aveugle : je ne suis qu'un orphelin, sans amis, sans parens, et je ne dois point prétendre...

CLÉMENCE.

Viens toujours, mon cher Victor, mon frère... (*Tendrement.*) Ah! pardonne-moi ce nom qui m'est échappé.

VICTOR.

Oh oui! nomme-moi ton frère ; que je conserve toujours ce titre près de toi, puisqu'il ne m'est pas permis d'en espérer un plus doux.

CLÉMENCE.

Viens, te dis-je ; allons trouver mon père : il saura l'amour que nous avons l'un pour l'autre..

VICTOR.

Gardons-nous de l'en instruire ; je crains tout de sa colère s'il apprenait que j'eusse osé élever mes vœux jusqu'à toi.

CLÉMENCE.

Non, mon ami, ne crains point qu'il ait cette rigueur extrême : un père peut-il ne pas vouloir le bonheur de ses enfans ?

VICTOR.

Mais Victor n'a point de richesses.

CLÉMENCE, *vivement.*

Ton amour les remplacera. Courons, te dis-je, nous jeter

dans ses bras; il ne tardera point à sceller notre bonheur. Victor avant peu sera mon époux.

VICTOR.

(*A part avec effroi.*) Moi, son époux! où m'égaré-je! (*Haut, d'une voix mal assurée.*) Clémence, va trouver ton père : préviens-le surtout ce que j'ai à lui dire ; un premier aveu de ta part le disposera à m'entendre plus favorablement. Je ne tarderai point à te suivre ; je joindrai mes instances aux tiennes, et...

CLÉMENCE.

Tu as raison ; j'y vole. Mais ne tarde pas à me rejoindre.

VICTOR.

Peux-tu croire ..

CLÉMENCE, *avec beaucoup d'affection.*

Tu hésites, mon ami... promets-moi de venir bientôt me retrouver.

VICTOR, *hésitant.*

Je... te... le promets.

CLÉMENCE.

Adieu, Victor.

VICTOR.

Adieu, Clémence.

CLÉMENCE. (*Elle s'éloigne, et revient sur ses pas.*)

Ne tarde pas, au moins. (*Elle sort.*)

SCENE III.

VICTOR, *seul.*

Malheureux! qu'allais-je faire?... me présenter au baron de Fritzierne! lui demander la main de sa fille! quel délire m'entraînait! Cesse de t'aveugler, Victor ; ce bon vieillard t'estime, il te traite comme son fils ; mais ce sont les liens de la fraternité, et non ceux de l'amour qu'il a voulu resserrer entre sa fille et toi : jamais il ne consentirait à une union aussi disproportionnée. Va, fuis, il le faut, d'après l'aveu que tu viens de faire. J'abhorre jusqu'à l'idée de la séduction, et cet homme généreux m'accuserait d'ingratitude!...Fuyons.

SCENE IV.

VICTOR, VALENTIN.

VALENTIN, *qui a entendu la fin du monologue, s'avance et arrête Victor.*

Non, monsieur, vous ne fuirez pas.

VICTOR.

C'est toi, Valentin; et d'où sais-tu ...

VALENTIN, *d'un ton de reproche.*

Je sais tout, monsieur; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je l'ai appris par un autre que vous.

VICTOR.

Valentin!..

VALENTIN.

Oui, monsieur, je vous en veux beaucoup!

VICTOR.

Mon ami!...

VALENTIN, *d'un air piqué.*

Je ne le suis pas, monsieur: on n'a point de secret pour son ami, et je vois bien que je ne suis que votre domestique.

VICTOR.

Mais enfin qui t'a dit...

VALENTIN.

C'est mademoiselle Clémence.

VICTOR.

Clémence!

VALENTIN.

Oh mon dieu, oui, elle-même. Elle vient de me dire tout à l'heure, avec cette grâce que vous lui connaissez,...

VICTOR.

Hé bien, elle t'a dit...

VALENTIN.

Que vous n'étiez pas son frère. Ça, je le savais bien: il me semble encore vous voir dans votre petit berceau le jour que monsieur le baron vous rapporta.

VICTOR.

Ensuite?

VALENTIN.

Après m'avoir raconté ce qui vient de se passer, elle m'a dit: Mon cher Valentin, veille bien sur ton maître; observe jusqu'à ses moindres démarches, et viens m'en rendre compte.

VICTOR.

Et tu as entendu...

VALENTIN.

Que vous vouliez quitter cette maison. Ah ça, voyons! pourquoi voulez-vous vous en aller? qu'est-ce qui vous y force? Vous aimez mademoiselle Clémence, elle vous aime aussi, rien de plus naturel : vous n'êtes pas son frère : tant mieux : vous avez l'espérance de l'obtenir.

VICTOR.

Jamais, Valentin.

VALENTIN.

Et moi, je vous dis que vous l'obtiendrez : monsieur le baron est un homme d'esprit; il se gardera bien de refuser sa fille à un jeune homme aussi sage, aussi spirituel, aussi bien tourné que vous. Si par hasard il vous refusait, j'irais, oui, monsieur, j'irais moi-même lui dire qu'il a tort, qu'il fait mal, qu'il...

VICTOR.

Valentin !

VALENTIN, *s'échauffant.*

Oui, monsieur, j'irais! C'est que je n'aime pas les injustices, moi ! et c'en serait une grande de ne pas faire votre bonheur à tous deux quand il n'a pour cela à dire qu'un oui.

VICTOR.

Songe donc, mon ami, que les convenances...

VALENTIN.

Est-ce qu'il doit y avoir d'autres convenances entre les honnêtes gens que celles qui font le bonheur de la société ? D'ailleurs, qui est-ce qui serait assez hardi pour vous reprocher quelque chose ?.. N'êtes-vous pas honnête et vertueux ? N'avez-vous pas cent fois donné des preuves de courage dans les deux campagnes que vous venez de faire sous les ordres de monsieur le baron? Ah! je voudrais bien que quelqu'un s'avisât de parler mal de vous devant moi!... nous verrions beau jeu, vraiment !

VICTOR.

Mais ma naissance...

VALENTIN.

Bel obstacle! est-ce votre faute si votre père vous a abandonné? devez-vous être malheureux toute votre vie, parce que vos parens sont ingrats et dénaturés? Voilà de belles raisons que vous me donnez là !

VICTOR.

Si du moins je connaissais le nom de mon père!

VALENTIN.

Vous l'apprendrez peut-être un jour. Tant il y a que vous

etes ici, que vous avez été élevé par monsieur le ba
vous chérit comme son fils, et qu'il y aurait de l'ingratitude à lui percer l'ame, en le quittant aussi brusquement.

VICTOR.

Il y en aurait bien davantage à nourrir dans le cœur de sa fille une passion funeste qui ne peut que faire son malheur. Non, Valentin, tout ce que tu peux me dire ne changera rien à ma résolution; elle est invariable : le soleil ne me retrouvera plus dans ce château.

VALENTIN.

C'est votre dernier mot?

VICTOR.

Oui, mon ami.

VALENTIN.

Hé bien, monsieur, attendez-moi là un moment.

VICTOR, *l'arrêtant.*

Où vas-tu?... trouver Clémence, peut-être...

VALENTIN.

Non pas, monsieur. J'ai cherché à vous détourner de ce projet insensé, mes raisons n'ont rien pu sur vous : je cours chercher mes effets.

VICTOR.

Pourquoi faire?

VALENTIN.

Pour vous suivre, monsieur. Quand un maître a la dureté de partir sans moi, croyez-vous que j'aie le courage de l'abandonner?

VICTOR.

Quoi!... tu veux...

VALENTIN.

Vous suivre partout, ne vous quitter qu'à la mort.

VICTOR.

Y songes-tu, Valentin? je n'ai ni fortune, ni amis.

VALENTIN.

Des amis, monsieur? vous en aurez un. De la fortune? voyez-vous cette bourse; c'est le fruit de mes épargnes, elle est à vous.

VICTOR.

Jamais.

VALENTIN, *très-vivement.*

A vous, à moi, à nous, comme vous voudrez.

VICTOR, *l'embrassant.*

Brave homme!

VALENTIN.

Eh! cela n'est-il pas tout simple?

VICTOR.

Non, Valentin, je ne consentirai pas que tu me suives : reste plutôt près de Clémence ; je serai sûr du moins que quelqu'un lui parlera de moi quand je n'y serai plus. Entends-tu.. je ne veux pas...

VALENTIN, *l'interrompant, et presque en colère.*

Ah! vous ne voulez pas! hé bien! je veux voyager, moi! Ah ça, je suis mon maître, peut-être! vous ne pouvez pas m'empêcher d'aller où je voudrai! Hé bien! c'est à présent que je m'en vais! je suivrai la route que vous prendrez ; si vous ne voulez pas de ma compagnie, vous me chasserez, à la bonne heure.

VICTOR, *avec attendrissement.*

Moi te chasser!... bon Valentin!... oh! jamais.

VALENTIN, *avec joie.*

Hé bien, voilà qui est dit, n'est-ce pas? nous faisons route ensemble.

VICTOR.

Oui, mon ami, nous ne nous quittons plus.

VALENTIN.

Nous ne nous séparerons jamais. *(Ils s'embrassent.)* Attendez-moi là; je suis à vous dans l'instant.

VICTOR.

Non pas ; il est plus prudent de m'éloigner..... Je vais sortir par la petite porte. *(Il montre celle de droite.)* Tu me rejoindras par le sentier qui conduit à la forêt.

VALENTIN.

Cela suffit, monsieur.

VICTOR.

De la discrétion surtout.

VALENTIN.

Ne craignez rien. *(Il s'éloigne.)*

SCENE V.

VICTOR, *seul.*

C'en est fait, je vais quitter ces lieux où je laisse tout ce qui pouvait m'attacher à la vie, et je les quitte pour n'y jamais revenir! *(Il s'avance vers la petite porte : mais à peine est-elle ouverte, qu'un homme bien armé s'y présente, et entre d'un air déterminé.)*

SCENE VI.

VICTOR, FORBAN.

FORBAN.

Merci, l'ami. Jamais porte ne fut ouverte plus à propos.

VICTOR

Qui êtes-vous ?

FORBAN.

Tu le sauras.

VICTOR.

Que voulez-vous ?

FORBAN.

Un mot. Es-tu de ce château ?

VICTOR.

Oui. Pourquoi ?

FORBAN.

Connais-tu le baron de Fritzierne ?

VICTOR.

Sans doute.

FORBAN.

Va lui porter cette lettre.

VICTOR.

Que ne la lui remettez-vous vous-même ?

FORBAN.

J'ai juré de ne jamais lui parler.

VICTOR.

De qui est cette lettre ?

FORBAN.

De qui ? c'est un secret.

VICTOR.

Un secret !

FORBAN.

Pour toi. Mais il faut qu'il la reçoive s'il ne veut périr.

VICTOR.

Périr !

FORBAN.

Oui : cette lettre doit lui sauver la vie.

VICTOR.

Oh ciel ! mon bienfaiteur !..... ses jours seraient menacés !

FORBAN.

..s-fort.

VICTOR, *s'animant.*

Et par qui?..... serait-ce toi ....

FORBAN.

Moi?.... non, je ne lui en veux pas.

VICTOR.

Et qui donc ?

FORBAN.

Un homme puissant, un homme dont la seule menace est un arrêt de mort, et à qui le baron doit une satisfaction dont ses jours répondent.

VICTOR, *à part.*

Ses jours sont en danger, et j'allais le quitter ! *(Haut.)* Mais c'est une insulte qu'on lui fait: le baron est vertueux; il ne peut avoir offensé personne. *(D'un ton menaçant.)* Et toi, qui te charges d'un semblable message, qui que tu sois, tremble de l'avoir outragé.

FORBAN, *avec le plus grand sang-froid.*

Doucement, jeune homme: ne t'y fie pas; tu ne serais pas le plus fort. Adieu : fais ma commission, ou tu es perdu toi-même. *(Victor prend la lettre, et Forban sort.)*

SCENE VII.

VICTOR, *seul.*

« Il faut qu'il la reçoive, s'il ne veut périr, » a dit cet homme. Ah ! courons, courons la lui porter. Mais que lui dire s'il a vu Clémence ?..... s'il sait... et qu'importe; sauvons d'abord ses jours.

SCENE VIII.

VICTOR, VALENTIN.

VICTOR.

Te voilà, Valentin.

VALENTIN.

Oui, monsieur. Vous vous impatientez peut-être ?

VICTOR.

Non. Dis-moi... le baron.....

VALENTIN.

Allez, allez, monsieur, tout est bien changé!

VICTOR.

Comment ?

VALENTIN.

Nous ne partons plus.

VICTOR.

Qui te l'a dit ?

VALENTIN.

Je viens de voir monsieur le baron.

VICTOR.

Que veux-tu dire ?

VALENTIN.

Il était avec sa fille.

VICTOR.

Mais quel rapport...

VALENTIN.

Elle lui racontait tout.

VICTOR.

Hé bien ?

VALENTIN.

Quand il l'a vu pleurer.....

VICTOR.

Va donc.

VALENTIN.

Il s'est attendri.

VICTOR.

Ensuite ?

VALENTIN.

Alors... j'ai peut-être mal fait...

VICTOR.

Achève donc.

VALENTIN.

Je lui ai tout dit...

VICTOR.

Après ?

VALENTIN.

Il s'est levé tout d'un coup; puis il est parti.

VICTOR.

O st-il?

VALENTIN.

Mais j'ai couru plus fort que lui.

VICTOR.

Où est-il, te dis-je ?

VALENTIN.

Il suit mes pas.

VICTOR.

Il faut que je lui parle.

VALENTIN.

Le voilà.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, *arrivant la première.*

Il n'est pas parti, mon père..... le voilà !

LE BARON, *embrassant Victor.*

Est-il vrai, mon ami, que tu voulais nous fuir ?

CLÉMENCE, *à Victor, d'un ton de reproche.*

C'est donc ainsi que tu tiens tes promesses ?

LE BARON.

Il faut que tu m'estimes bien peu pour me croire capable de sacrifier le bonheur de ma fille à l'orgueil et à l'ambition !

CLÉMENCE, *à Victor.*

Ne te l'avais-je pas dit ? Il n'a cependant pas voulu me croire.

VICTOR.

Pardon, mon père, et vous, ma Clémence. Un intérêt plus pressant me ramène vers vous...

CLÉMENCE.

Que signifie...

VICTOR.

Je viens de sauver vos jours.

LE BARON.

Que veux-tu dire ?

VICTOR.

Un homme d'un aspect effrayant, et armé jusqu'aux dents, vient de me remettre cette lettre de laquelle dépend, dit-il, votre vie.

LE BARON.

Et c'est pour me la donner que tu as changé de dessein ?

VICTOR.

On menaçait vos jours, et j'aurais pu vous quitter !

LE BARON.

Bon jeune homme !

VALENTIN.

Oh ! je le reconnais bien là !

LE BARON.

Va, tu en seras bien récompensé.

VICTOR.

Voyez donc, mon père, ce que contient cette lettre mystérieuse.

LE BARON.

Voyons. *(Il l'ouvre, et voit la signature.)* Roger.

VALENTIN.

Roger !

VICTOR.

Quoi ! le chef des brigands qui infestent l'Allemagne depuis si long-tems ?

LE BARON.

Lui-même.

VALENTIN.

Mais depuis plus de quinze ans il a quitté ce pays.

LE BARON.

On m'a assuré qu'il y était de retour, et qu'il avait traversé, il y a environ un mois, les terres du comte de Moldar, notre voisin.

VICTOR.

Lisez donc, mon père.

LE BARON *lit* :

« *Tu sais si j'ai les moyens de punir quand on n'obéit point* « *à mes ordres.*

VALENTIN.

L'insolent !

LE BARON *continue.*

« *Je te promets de respecter ton château et tes propriétés, si* « *tu m'accordes ce que je desire. Une femme que deux de mes* « *soldats conduisaient à mon camp, il y a trois jours, a été* « *arrachée de leurs bras par tes gens...*

CLÉMENCE.

Quoi ! madame Germain...

LE BARON.

Apparemment.

VICTOR.

Achevez, de grâce.

LE BARON *continue.*

« *Cette femme que tu as retirée chez toi est essentiellement*

« *nécessaire à mon repos ; il faut que tu me la livres dans vingt-*
« *quatre heures...*

VICTOR.

Quelle audace !

LE BARON *continue.*

« *Tu la feras accompagner jusqu'à mon premier poste dans*
« *la forêt de Kingratz...*

VALENTIN.

Ce n'est qu'à une demi-lieue d'ici.

LE BARON *continue.*

« *Si ce terme expiré, elle n'est point en mon pouvoir, tu*
« *me verras de près.*

ROGER, *chef des indépendans.* »

Quelle insolence !

VICTOR.

Cette pauvre madame Germain ! ne lui aurions-nous donné l'hospitalité que pour la livrer aussi lâchement ?

LE BARON.

Cette idée est affreuse.

CLÉMENCE.

Tu la défendras, n'est-ce pas Victor ? (*A part.*) Courons la prévenir de ce qui se passe : ses instances décideront mon père.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

LE BARON, VICTOR, VALENTIN.

VALENTIN.

Il ignore donc Roger qu'outre cinquante hommes des troupes de l'empereur, qui sont ici sous vos ordres, vous avez encore plus de cent vassaux bien exercés et prêts à verser leur sang pour vous défendre ?

LE BARON.

Il est lui-même à la tête d'une troupe formidable ; il fera le siège du château.

VALENTIN.

Je ne crois pas qu'il l'ose.

LE BARON

C'est un scélérat, mais doué d'un grand caractère. Il est capable de tout pour enlever cette femme.

VICTOR.

N'importe. Auriez-vous la faiblesse de céder à ses menaces ?

LE BARON.

Non, sans doute ; mais sommes-nous en force ?

VALENTIN.

Oui, oui, monsieur le Baron.

VICTOR.

Mon père, vous avez du monde ici, le château est fortifié ; permettez-moi de me mettre à la tête de vos gens, et je vous réponds d'une vigoureuse résistance.

LE BARON.

Hé bien, soit ; je te charge de l'exécution. Moi, qui n'ai plus ta force, j'ordonnerai dans l'intérieur, je veillerai à ce que rien ne vous manque ; et la victoire demeurera de notre côté, si tu sais unir la prudence à la valeur, car ce n'est pas tout, mon fils, que de bien commander une armée, il faut savoir ménager le sang des soldats ; c'est là le premier talent du général. Toi, Valentin, comme ancien militaire, tu commanderas sous Victor. Va rassembler notre petite armée.

VALENTIN.

Monsieur le Baron, cette affaire-là ne sera pas la moins honorable pour moi, j'en réponds ! *(Il sort.)*

SCENE XI.

LE BARON, VICTOR.

LE BARON.

Conçois-tu, Victor, ce que veut dire Roger en réclamant cette femme comme essentiellement nécessaire à son repos ? d'où la connaît-il ? quel rapport peut-il y avoir entre le crime et la vertu ? car à dieu ne plaise que je la soupçonne de nous en avoir imposé par les dehors les plus séduisans !

VICTOR.

Elle semble bien malheureuse !

LE BARON.

Mais son refus obstiné de nous confier ses chagrins.... le mystère dont elle s'environne...

VICTOR.

Quelque considération puissante la force sans doute à se conduire ainsi ; mais je la crois vertueuse.

LE BARON.

Je le crois de même ; cependant je prétends qu'elle s'explique.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, CLÉMENCE, Mad. GERMAIN.

Mad. GERMAIN *accourant.*

Ah! monsieur le Baron, parlez... rendez-moi la vie. Vous venez de recevoir une lettre.

LE BARON.

Oui, madame, une lettre qui vous concerne.

Mad. GERMAIN.

Elle est de...

LE BARON.

Roger ; oui, madame : la voilà.

Mad. GERMAIN, *après avoir lu la lettre, se jette aux du Baron.*

Grand dieu ! sauvez-moi d'un barbare.

LE BARON.

Oui, je vous sauverai, femme infortunée. Relevez-vous, mais relevez-vous donc, madame ; on croirait que vous êtes obligée de me prier.

Mad. GERMAIN.

Non, monsieur, je ne me relève point que vous ne m'ayez promis de ne pas céder aux vœux d'un monstre qui a fait mon malheur.

LE BARON.

Vous craignez donc tout de sa fureur ?

Mad. GERMAIN.

Oh oui ! tout.

LE BARON.

Il suffit, madame ; je prendrai votre défense.

Mad. GERMAIN.

Homme généreux !

LE BARON.

Mais, dites-moi... quelle liaison y a-t-il entre cet homme et vous ? où l'avez-vous connu ? que veut-il de vous, enfin ?

Mad. GERMAIN.

Monsieur.. *(A part.)* Que lui dire ?

LE BARON.

Il faut que je le sache pour régler ma conduite avec lui.

Mad. GERMAIN.

Croyez, monsieur, qu'il en coûte à ma reconnaissance de ne pouvoir vous satisfaire. Mais, je vous l'ai déjà dit, je ne puis parler.

LE BARON.

Vous ne pouvez parler ? que puis-je penser d'une dissimulation aussi profonde ?

Mad. GERMAIN.

Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai point mérité les maux qui m'accablent : oui, le ciel est témoin de mon innocence, de la pureté de ma conduite. Le reste est le secret d'une amie que j'ai juré de ne point trahir. Si vous persistez à vouloir le connaître, je cours me livrer à Roger : j'aime mieux mourir que de manquer à l'honneur.

VICTOR.

Non, non, vous ne partirez point.

CLÉMENCE.

Souffrirez-vous, mon père...

LE BARON.

C'en est assez ; je ne vous presse plus, et vais répondre à Roger comme je le dois.

Mad. GERMAIN.

Famille généreuse ! comment pourrai-je m'acquitter envers vous ?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VALENTIN, SOLDATS, GENS DU CHATEAU.

VALENTIN.

Monsieur le baron, voici nos guerriers, et en bonnes dispositions.

LE BARON.

Fais-les avancer. (*Valentin se met à la tête de sa troupe, qui s'avance en bon ordre, et vient se ranger en bataille.*) Mes amis, le chef des brigands qui désolent l'Allemagne, Roger, ose me menacer : il prétend arracher de ces lieux une victime que vous avez soustraite à sa fureur ; mais je compte sur votre courage pour défendre une aussi juste cause.

VICTOR.

Je réponds d'eux, mon père.

VALENTIN.

Quand il s'agit de servir l'innocence, je me sens dix fois plus de force.

Mad. GERMAIN.

O mon dieu! quand finiront tant de maux?

LE BARON, *à ses soldats.*

J'étais sûr de vos cœurs et de votre obéissance. Pendant que je vais répondre à Roger, toi, Victor, fais tout disposer pour notre défense, car je crois qu'il ne tardera point à venir nous attaquer.

VICTOR.

Marchons, mes amis.

(La troupe défile, et se retire, ayant à sa tête Victor et Valentin. Le baron, madame Germain et Clémence rentrent au château.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une cour intérieure du château, dont on voit à droite la façade gothique. Au dessus de la porte d'entrée est une espèce de plate-forme entourée d'une balustrade ; plus loin, du même côté, une vieille tour qui communique à la plate-forme par une petite porte. Toute la gauche est occupée par un rempart élevé, dans le milieu duquel est placée la porte principale, et en avant le pont-levis. Le mur qui borde le fossé s'étend d'un côté à l'autre, et occupe tout le fond. Il n'est pas tellement élevé qu'il empêche de voir la campagne.

Au lever du rideau tout est dans la plus grande activité. Les soldats du baron sont occupés à placer sur le rempart du fond des canons, des tonneaux de poudre, des munitions de toute espèce.

Valentin passe en revue une partie de sa troupe, place les sentinelles, et fait toutes les dispositions nécessaires pour soutenir le siège.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, UN HABITANT, SOLDATS, GENS DU CHATEAU.

VALENTIN.

Vienne maintenant l'ennemi quand il voudra, nous sommes en état de le recevoir.

UN HABITANT.

Et d'importance !

VALENTIN.

Buvons un coup, mes amis ; le vin donne des forces, et ne fera qu'augmenter nos bonnes dispositions.

UN HABITANT.

Bien vu, pas vrai, camarades?

(On apporte du vin, tous se rangent autour d'un banc, et boivent.)

A la santé de notre commandant.

TOUS.

A sa santé.

VALENTIN.

Merci, mes amis.

UN HABITANT.

Monsieur Valentin, en attendant que le capitaine Roger nous mette à même d'exercer nos bras, si vous vouliez nous chanter une de ces chansons militaires qu'on chantait de votre tems... la... vous entendez bien ce que je veux dire?

VALENTIN.

Oui, oui.

TOUS.

Ah oui, monsieur Valentin, une petite chanson.

UN HABITANT.

Tenez, celle-là que vous chantez si bien...

VALENTIN.

Celle qui dit que le vin mène à la gloire?

UN HABITANT.

Oui, c'est cela: nous serons tous charmés de vous entendre.

VALENTIN.

Volontiers, mes amis. Ah ça, vous répéterez le refrain en chœur.

UN HABITANT.

Oui, oui.

VALENTIN.

Allons.... j'y suis.

COUPLETS.

Musique de Blasius.

I.

Sur un ennemi déloyal
Remportons-nous une victoire,
Chacun se croit un Annibal
Digne d'enrichir notre histoire,
Et, dans son triomphe idéal,
Se voit au temple de mémoire.
La gloire, le vin et l'amour,
Nous rendent heureux tour à tour.

CHŒUR.

Amis, célébrons tour à tour
La gloire, le vin et l'amour.

II.

Pour se remettre du combat,
Bientôt, dans une paix profonde,
Le verre en main, chaque soldat
Chante ses exploits à la ronde,
Et, parmi ses joyeux vivat,
Oublie et la gloire et le monde.
La gloire, le vin et l'amour
Nous rendent heureux tour à tour.

CHŒUR.

Amis, etc.

III.

Mais de retour dans ses foyers,
Près de la beauté qu'il préfère,
Le plus vaillant de nos guerriers
Devient un amant ordinaire,
Et change bientôt ses lauriers
Contre les myrtes de Cythère.
La gloire, le vin et l'amour
Nous rendent heureux tour à tour.

CHŒUR.

Amis, etc.

VALENTIN.

Voici monsieur Victor : allez tous à vos postes.

(Ils se retirent.)

SCENE II.

VICTOR, VALENTIN.

VICTOR.

Hé bien, Valentin, tout est-il disposé ?

VALENTIN.

Oui, mon général.

VICTOR.

Les remparts ?

VALENTIN.

Sont amplement garnis d'artillerie. Tous les postes sont gardés; le pont-levis est défendu par une batterie qui fera un bruit d'enfer, et leur tuera bien du monde s'ils osent en approcher.

VICTOR.

Les fossés ?

VALENTIN.

Sont pleins d'eau.

VICTOR.

Bien. Et la vieille tour ? *(En désignant celle de droite.)*

VALENTIN.

Comme c'est l'endroit le plus faible du château et qu'ils peuvent facilement s'en emparer en forçant la petite porte du rempart, j'ai fait remplir le bas de matières combustibles, auxquelles on mettra le feu dès qu'ils y seront entrés.

VICTOR.

Ah, Valentin !... ce moyen...

VALENTIN.

Est excusable. N'avons-nous pas à combattre des ennemis dix fois plus nombreux que nous ? et des brigands ! Il faut leur ôter l'envie d'y revenir.

VICTOR.

Va dans la chambre qui est au-dessous de la tourelle du nord; tu observeras les mouvemens de l'ennemi, et tu viendras m'en rendre compte.

VALENTIN.

J'y vais, mon général. Ah ! ah ! nous allons voir beau jeu !

SCENE III.

VICTOR, LE BARON, CLÉMENCE, Mad. GERMAIN.

VICTOR.

Vous voilà, mon père! et toi aussi, ma Clémence!... pourquoi quittez-vous l'asyle que je vous ai choisi?

LE BARON.

Le danger n'est point assez pressant pour que ces dames se séparent de nous; quant à moi, je prétends bien ne pas rester dans l'inaction tandis que tu combattras pour nous défendre.

VICTOR.

Je ne souffrirai pas que vous exposiez vos jours.

LE BARON.

As-tu quelque renseignement sur la force et la position de l'ennemi? car je ne doute pas qu'après ma réponse Roger ne se mette bientôt en campagne.

VICTOR.

Valentin est en vedette, et nous instruira à tems de tous ses mouvemens.

LE BARON.

Nous pouvons donc causer un moment des intérêts qui te sont chers.

VICTOR.

Bon père!

LE BARON.

Je te l'ai déjà dit, tu seras mon gendre. C'est ta femme, ton vieux père, ce sont tes possessions que tu vas défendre. Je ne te dis pas cela pour augmenter ton courage; tout me prouve assez que je puis compter sur ta tendresse et ton appui. Oui, Victor, tu seras l'époux de Clémence; j'ai nourri dès long-tems dans mon sein cet espoir consolant: je me suis dit cent fois: Voilà celui qui me succédera, qui protégera ma fille, et soutiendra ma vieillesse!

CLÉMENCE.

Pourquoi ne lui as-tu pas dit cela plutôt?.... combien de chagrins tu lui aurais épargnés!..

VICTOR.

Quoi! ce n'est point une erreur?... votre main bienfaisante daignera serrer des nœuds...

LE BARON.

Oui, mon ami. J'y mets cependant une condition.

CLÉMENCE.

Tu la rempliras, n'est-ce pas Victor?

VICTOR.

Parlez, mon père.

LE BARON.

Tu sais que je fais peu de cas de la naissance et de la fortune : l'honneur et la probité sont les seuls titres que je veux trouver dans mon gendre et sa famille. Tes parens, Victor, je ne les connais point; toi-même ignores à qui tu dois le jour; il faut que tu le saches. Tu vas voir si j'exige trop : quelque part que soit ton père, quel que soit son état et sa fortune, s'il est honnête homme tu seras l'époux de ma fille. Me trouves-tu déraisonnable ?

VICTOR.

Pourriez-vous le croire ?

LE BARON.

Exempt de presque tous les préjugés qui affligent la société, un principe bien puissant dirige ma conduite, et sera toujours le mobile de mes actions; c'est que j'adore la vertu, et que j'abhore le crime. Oui, la vertu malheureuse est digne de mon hommage, de tous mes bienfaits; mais le crime, fût-il couvert d'or, rien ne saurait m'en rapprocher : la ligne qui nous sépare ira se perdre dans mon tombeau.

VICTOR.

N'en doutez pas; mon père, quel qu'il soit, doit être vertueux, je le sens à mon cœur, à mon amour pour le bien; il ne peut être que malheureux.

LE BARON.

Ce sera un titre de plus à mon estime.

VICTOR.

Hé bien, homme généreux! dès que les dangers qui vous menacent seront dissipés, je partirai, et ne tarderai point, je l'espère, à revenir vous sommer de faire mon bonheur.

LE BARON.

La main de Clémence t'attend au retour.

VICTOR.

Mais où le chercher ce père tant desiré ? quels lieux m'ont vu naître ? et puis-je me flatter de l'y trouver encore ?

LE BARON.

Je te dois à cet égard tous les renseignemens qui sont en mon pouvoir. Tu sais que je t'ai trouvé exposé, il y a bientôt vingt-quatre ans, dans une caverne à l'entrée de la forêt de Kingratz.

Mad. GERMAIN, *à part.*

A l'entrée de la forêt de Kingratz ! il y vingt-quatre ans!

LE BARON.

La richesse de ton berceau m'a toujours fait présumer que tes

parens n'étaient point dans l'indigence, mais que quelque circonstance impérieuse les avait forcés d'en agir ainsi. Ce portrait que je trouvai sur toi n'a servi qu'à confirmer mes conjectures. Je te le remets ; il peut t'être utile dans la recherche que tu vas entreprendre.

CLÉMENCE, *prenant le portrait.*

C'est une femme... oh ! qu'elle est jolie !... *(A madame Germain.)* Vois donc, ma bonne amie.

Mad. GERMAIN, *après avoir regardé le portrait.*

Se peut-il ! ô ciel !

LE BARON.

Qu'avez-vous, madame Germain ?

VICTOR.

D'où naît ce trouble ?

Mad. GERMAIN.

Ce portrait... monsieur...

LE BARON.

Hé bien... ce portrait.

Mad. GERMAIN.

Sachez ....

CLÉMENCE.

Achevez donc.

Mad. GERMAIN.

Sachez que c'est...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VALENTIN.

(On sonne l'alarme, des cris de aux armes se font entendre. Le jour baisse.)

VALENTIN, *accourant.*

Eh vîte ! eh vîte ! sauvez-vous ; Roger sera dans un moment au pied des murailles ...

LE BARON, *à Clémence et à Mad. Germain.*

Rentrez dans le château.

VALENTIN.

Il est suivi d'une troupe nombreuse.

VICTOR.,

Retire-toi, ma Clémence.

CLÉMENCE.

Mon père, cette nuit paraît devoir être terrible : qui peut deviner l'issue d'un combat incertain?... Permettez que mon amant...

LE BARON.

Je t'entends. Viens, mon fils, viens presser sur ton cœur celle que tu vas défendre. *(Victor et Clémence s'embrassent.)*

VICTOR.

Vienne maintenant Roger !.... je me sens invincible.

CLÉMENCE, *à Victor.*

N'expose pas trop des jours qui me sont chers.

VICTOR.

Valentin, je te recommande ces dames. Rentrez aussi, mon père.

VALENTIN.

Reposez-vous sur moi.

LE BARON, *à Victor.*

Je te rejoindrai bientôt. *(Tous, excepté Victor, rentrent dans le château.)*

(Il fait nuit.)

SCÈNE V.

(Victor crie aux armes, la trompette sonne l'alarme dans les cours, et le son lugubre du beffroi se fait entendre de la tourelle du fond. Victor fait la revue de ses troupes, et les distribue aux différens postes.)

(On voit défiler dans le lointain les troupes de Roger conduites par lui-même. Plusieurs des brigands portent des flambeaux. On les perd de vue un moment, mais ils reparaissent bientôt, et viennent s'établir vis-à-vis le rempart du fond. Un hérault s'avance jusqu'au bord du fossé, et sonne trois fois du cor : voyant que personne ne se présente, Roger fait recommencer. Alors, un officier paraît en haut de la vieille tour, et lui répond :)

L'OFFICIER.

On n'a rien à démêler avec un brigand tel que toi. Fuis, si tu crains la mort.

ROGER.

Moi fuir !... Amis, secondez ma fureur.

(Roger dirige une partie de sa troupe vers le pont-levis, et, suivi d'un petit nombre, s'avance bien distinctement vers la droite, comme pour s'emparer de la vieille tour.)

(Les remparts sont bientôt garnis : on se bat avec acharnement. La scène n'est plus éclairée que par les torches et le feu de la mousqueterie. Les assiégeans sont repoussés au fond. Alors tous leurs efforts se dirigent sur le pont-levis : il est enfoncé, et les indépendans se précipitent dans la cour. Mais Victor, suivi d'un bon nombre des siens, les repousse : ils sont contraints de repasser le pont, et Victor les poursuit encore au-delà des remparts.)

(Dès que Victor et sa suite ont disparu, Forban paraît à l'angle de la vieille tour, et s'avance avec précaution pour s'assurer que les combattans se sont éloignés.)

FORBAN, *à demi-voix.*

Capitaine..... capitaine..... *(Roger paraît accompagné de quelques brigands.)* les ennemis sont sortis ; relevons le pont... la victoire est à nous. *(La porte du bâtiment de droite s'ouvre ; le baron en sort bien accompagné.)*

LE BARON.

C'est ce que nous allons voir.

(Les gens du baron fondent sur les brigands qui, étant en nombre inférieur, s'échappent et fuent de toutes parts. Le baron reste seul avec Roger : il se livre entre eux un combat assez vif. Le baron se défend vigoureusement ; mais enfin ses forces le trahissent, il va succomber...)

ROGER.

Rends-toi, ou tu es mort.

LE BARON.

Moi me rendre à Roger !...

VICTOR, *accourant.*

Tu es Roger !... monstre, tu vas périr !...

(Victor dégage le baron, et se bat avec fureur contre Roger. Dans ce moment, madame Germain, forcée par l'incendie de la vieille tour de se sauver, sort par la petite porte qui donne sur la plate-forme. Le combat de Victor et de Roger la frappe : elle rentre dans le bâtiment, et descend avec précipitation. La victoire, long-tems incertaine, penche enfin du côté de Victor : il désarme Roger, et va le percer, quand celui-ci s'échappe, passe derrière une colonne, et lui tire un coup de pistolet. Victor, furieux, fond sur lui, le terrasse, et lève le bras pour frapper. Madame Germain accourt, se jette au-devant du coup, et s'écrie :

Mad. GERMAIN.

Arrêtez, malheureux ! vous allez commettre un crime.

VICTOR.

Un crime !

Mad. GERMAIN.

Sauve-toi, Roger ; ne t'expose pas à périr de la main de ce jeune homme.

(Stupéfaction générale. Tableau. Victor, anéanti, laisse échapper son sabre. Le baron, qui pendant le combat de Roger et de Victor, était sorti par le pont-levis pour aller chercher du secours, rentre, et reste immobile, ainsi que sa suite. Clémence est consternée; madame Germain est toujours devant Victor, et retient son bras, Roger seul est de sang-froid : il profite de leur étonnement, se lève, s'échappe, saute sur le rempart, et se précipite dans le fossé. Des cris de victoire retentissent dans tout le château. On voit les indépendans en désordre regagner les montagnes en fuyant.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, VALENTIN, *avec le reste des troupes du château.*

VALENTIN.

Ah ! ah ! je vous l'avais bien dit, monsieur le baron, que nous leur ôterions l'envie d'y revenir !

VICTOR.

Allez-vous reposer, mes amis.

VALENTIN.

J'irai bientôt vous aider à réparer le désordre. (*Tout le monde sort.*)

SCENE VIII.

LE BARON, VICTOR, CLÉMENCE, MAD. GERMAIN, VALENTIN.

LE BARON, *à madame Germain.*

Je prétends savoir, madame, quel intérêt vous attache à ce brigand. Sans autre recommandation que celle du malheur, nous nous armons pour votre défense ; votre ennemi prétendu tombe entre nos mains, et vous nous l'arrachez au moment où sa mort allait délivrer l'Allemagne d'un de ses fléaux les plus terribles !

Mad. GERMAIN.

Monsieur. *(A part.)* Pourquoi suis-je venue ici ?

VICTOR.

Répondez, madame; êtes-vous la complice, la femme ou l'amie d'un monstre pour lequel vous témoignez tant d'attachement ?

Mad. GERMAIN.

Que me demandez-vous ?

VICTOR.

La vérité.

Mad. GERMAIN.

Tremblez de l'apprendre ce terrible secret.

LE BARON.

Expliquez-vous.

VICTOR.

Parlez, madame..... quel est-ce brigand ?

Mad. GERMAIN.

C'est vous qui m'y forcez.....

LE BARON.

Je le veux.

VICTOR.

Je l'exige.

Mad. GERMAIN, *à Victor.*

Eh ! malheureux ! c'est ton père.

LE BARON.

Son père !

CLÉMENCE, VALENTIN.

Roger son père !

VICTOR, *tombant dans les bras de Valentin.*

Lui mon père !... Oh mon dieu ! (*Tous sont consternés.*)

Mad. GERMAIN.

Oui, Roger est son père... Je fus l'amie de la malheureuse Adèle sa mère, que ce monstre avait enlevée à ses parens, et que je ne voulus jamais abandonner. Cette infortunée, affaiblie par la douleur, et sentant sa fin approcher, me conjura de soustraire cet enfant qu'elle chérissait à l'infame métier auquel le destinait son père. « Oh mon amie ! me dit-elle, dérobons cette innocente créature au crime qui l'entoure et qui l'attend ; confions-le aux « soins de quelque étranger généreux et compatissant ; je « consens à me priver de mon fils pourvu qu'il soit vertueux. » Environnées de brigands qui nous surveillaient, je fus long-tems sans trouver l'occasion de la satisfaire. Enfin, elle se présenta : j'aperçus un jour un homme endormi à l'entrée d'une des cavernes que nous occupions dans la forêt de Kingratz ; cet homme c'était vous, monsieur le baron. Vos vêtemens m'annoncèrent que vous étiez dans l'opulence : j'examinai vos traits ; ils portaient tous l'empreinte de la probité. Oui, me dis-je, voilà celui que je cherche. Je cours prendre ce dépôt pré-

cieux, et je l'apporte à vos pieds. Mais, ô fatale précaution !...

VICTOR.

Qu'allez-vous encore m'apprendre ?

Mad. GERMAIN.

Roger, de retour d'une expédition, demande à embrasser son fils. « Tu ne le verras plus, lui répond ma courageuse amie, je l'ai soustrait à tes infames projets..., Malheureuse ! poursuit Roger. Où est-il ? rends-moi mon fils. — Non, jamais. Il est perdu pour toi. » A ces mots, le tigre se précipite sur elle, et lui perce le sein.

VICTOR.

O jour d'horreur !

LE BARON.

O crime abominable !

Mad. GERMAIN.

L'infortunée expira dans mes bras après avoir exigé de moi le serment de ne jamais révéler ses cruelles aventures, et de ne point apprendre à son fils le mystère de sa naissance, si le hasard me le faisait rencontrer. Je sens que je vous déchire l'ame....

VICTOR.

Qu'avez-vous fait, femme imprudente !

Mad. GERMAIN.

J'ai dû empêcher un parricide.

CLÉMENCE.

Pauvre Victor ! que je te plains !

VALENTIN.

Malheureux jeune homme ! il est donc vrai que la vertu peut naître du crime !

LE BARON.

Viens, ma fille; suis-moi.

VICTOR, *se jetant à ses pieds.*

Ne fuyez pas l'infortuné Victor... Arrêtez mon pè... monsieur... Ah ! je le vois, je ne suis pour vous qu'un objet d'horreur.

LE BARON.

Qu'un malheureux... que je plains... que j'estime.

VICTOR.

Est-il bien vrai que vous me conservez votre estime ?

VALENTIN.

Avez-vous rien fait pour qu'on vous en prive ?... Je réponds, moi, que vous la méritez plus que jamais.

VICTOR.

Mon bonheur serait...

LE BARON, *le fixant.*

Dieu !.. ce sont les traits de son père !... Viens, Clémence...

CLÉMENCE.

Mais songe qu'il n'a pas son cœur.

Mad. GERMAIN.

Il a votre ame toute entière.

VALENTIN.

Et qu'importe son père ?... n'est-il pas bon et vertueux ?

CLÉMENCE, *au baron.*

Toi-même te plaisais souvent à le dire... Comment un seul mot a-t-il pu changer les projets que tu viens de faire ?...

LE BARON.

Moi t'unir au fils de Roger !... que je déshonore ma famille par cet hymen honteux ! cesse de l'espérer... Viens,

CLÉMENCE.

Puis-je le quitter dans cet affreux moment ?

LE BARON.

Viens, te dis-je...

CLÉMENCE.

Mon père !...

LE BARON.

Je l'exige. *(Il l'entraîne.)*

VICTOR.

Clémence, et toi aussi tu me fuis !...

CLÉMENCE *échappe à son père, et se précipite dans les bras de Victor.*

Non, Victor, je ne te quitte plus.

LE BARON.

C'est trop me résister. *(Il l'entraîne de nouveau.)*

CLÉMENCE *jette un cri perçant, et tombe aux genoux de son père.*

Mon père !...

VICTOR, *se jetant au-devant du baron, et se menaçant d'un poignard.*

Arrêtez, ou je meurs à vos yeux.

Mad. GERMAIN, *à genoux.*

Prenez pitié de leur douleur.

VALENTIN, *avec beaucoup de feu.*

Comment a-t-il pu mériter tant de rigueur ? il est malheureux, d'accord ; mais n'est-il pas toujours, dites-moi, ce même Victor que vous chérissiez tant, que vous vous plaisiez à nommer sans cesse votre fils ?.... Hé bien ! peut-il être responsable des torts de son père ? devez-vous, pouvez-vous le punir d'une faute qu'il n'a point partagée ?... Non, monsieur... vous vous êtes montré jusqu'à présent trop sensible, trop équitable pour vouloir commettre une injustice aussi révoltante...

(Ici le baron fait un mouvement d'impatience. Valentin se jete à genoux, et poursuit avec la plus grande sensibilité.)

Oh ! je vous demande bien pardon, monsieur le baron..... mais c'est que je l'aime tant.... je le vois si malheureux, que mon cœur ne peut plus se contenir.... Je vous le demande en grace... ne le désespérez pas, ce pauvre jeune homme.

CLÉMENCE.

Mon père, n'est-ce pas toi qui m'as ordonné de l'aimer?...

LE BARON, *vivement ému.*

Levez-vous, mes enfans, et venez sur mon sein. *(Victor et Clémence se lèvent, et se précipitent dans ses bras.)* Vous m'avez attendri; votre douleur l'emporte, et tu peux encore espérer d'être l'époux de ma fille.

VICTOR, *avec ivresse.*

Moi son époux!

LE BARON.

Oui, tu le peux. Ecoute le projet que je viens de former: madame Germain nous a dit que Roger brûlait de retrouver son fils, et qu'il était disposé à l'accabler de toute la tendresse d'un père : hé bien! va le trouver, rends-lui son fils pour un moment, dis-lui que, s'il souscrit à mes vœux, l'hymen va t'unir à ma fille; mais que j'exige d'abord qu'il renonce à son infame métier, qu'il quitte un nom couvert d'opprobre, pour en prendre un dont tu n'aies point à rougir : dis-lui qu'il aura, par mes soins, une retraite assurée dans la partie la plus agréable de l'Allemagne. Mais que je veux de sa part un entier sacrifice. S'il t'en fait le serment, et qu'il y soit fidèle, je te jure que tu seras l'époux de Clémence : s'il refuse mes offres, au contraire, tu ne la reverras jamais... Qu'en penses-tu, Victor, puis-je faire davantage ?

VICTOR.

O digne bienfaiteur! tant de bonté m'accable. Oui, je vais le trouver.... je saurai la soumettre cette ame fière et rebelle !... Roger ne pourra résister aux tendres sollicitations d'un fils qui attend de lui son bonheur.

VALENTIN.

Pour cette fois, monsieur, je vous suivrai.

VICTOR.

Non, Valentin; mon absence ne sera pas longue.

VALENTIN.

C'est égal, monsieur. Croyez-vous que je vous laisse aller seul au milieu d'une troupe de brigands ?..... Ils n'auraient qu'à vous tuer.... je me reprocherais votre mort toute ma vie... au lieu qu'à deux on peut se défendre au moins.

VICTOR.

Sois tranquille ; je ne cours aucun danger.... *(Au baron.)*

Je vais donc partir, et ne tarderai point à revenir digne de vos bienfaits.

LE BARON.

Ce sera combler mes desirs. Je vais tout disposer pour ton départ. (*Il sort. Clémence et madame Germain vont pour le suivre. Victor arrête Clémence.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE BARON.

VICTOR.

Clémence, quoique j'espère triompher de Roger, et le rendre à la vertu, je ne me dissimule point cependant les difficultés d'une pareille entreprise, et je frémis de la condition que m'a imposée ton père, si le succès ne couronnait point notre attente.....

CLÉMENCE.

Ne parle pas de cela, Victor.... tu me désespères.

VICTOR.

Accepte, ma Clémence, comme un gage de mon amour, ce bracelet de cheveux que ta main a tissus; porte-le toujours, qu'il te rappelle un infortuné qui méritait peut-être un meilleur sort.

CLÉMENCE, *détachant son écharpe.*

Tiens, Victor, prends cette écharpe; qu'elle te conduise partout au champ d'honneur, et si le sort nous sépare, qu'elle te rappelle ta Clémence et cette maison hospitalière où ton enfance trouva un asile doux et tranquille. Jure moi qu'elle ne te quittera jamais, et que jamais surtout elle n'ornera le sein d'une rivale.

VICTOR.

Je le jure.

(*Victor met un genou en terre, et Clémence le ceint de son écharpe; ensuite elle se jette à genoux près de lui, et tous deux prononcent le serment suivant :*)

VICTOR.

O Dieu! toi qui connais nos cœurs et la pureté de nos sermens, daigne les consacrer ces sermens inviolables par ton auguste protection.

CLÉMENCE.

Je jure en ta présence et celle de nos amis les plus chers,

de ne vivre que pour celui que mon cœur a choisi dès l'enfance, et de n'être jamais à d'autre.

(*Ils se relèvent d'un air calme et serein. Clémence tend la main à Victor, qui la couvre de baisers; puis elle rentre dans le bâtiment de droite, soutenue par madame Germain, tandis que Victor et Valentin vont rejoindre le baron.* La toile tombe sur ce tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un lieu sauvage où est assis le camp des indépendans. A gauche, sur le devant, est une espèce de tente pour Roger, formée par une draperie suspendue à des arbres; dans le fond, plusieurs arcades taillées dans le roc, et qui paraissent servir d'entrée à des souterrains; au-dessus des rochers un bois, dans lequel on a placé des sentinelles.

Le vaste intervalle qui est entre la tente et les souterrains est occupé par des grouppes de brigands dont les uns dorment, les autres boivent, jouent, etc.

Roger est assis sous sa tente, le bras appuyé sur un tronc d'arbre, et paraît quelque tems absorbé dans ses réflexions.

Morneck est couché sur le devant à droite.

SCENE PREMIERE.

ROGER, MORNECK, INDÉPENDANS.

ROGER.

Non, je ne reviens point de ma surprise! Roger qu'aucun péril n'effraie, que jamais personne n'a vaincu... Roger a échoué devant un enfant! Oh! je m'en vengerai cruellement! je prétends avant trois jours réduire en cendres le château de cet insolent baron..... il apprendra si c'est impunément qu'on me résiste.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FORBAN.

(On entend dans le lointain une marche militaire.)

FORBAN.

Capitaine. la troupe de Dragovick rentre au camp, et demande à partager les prises qu'elle a faites.

ROGER.

J'y vais. A-t-on relevé les postes ?

FORBAN.

Oui, capitaine.

(*Roger sort.*)

SCENE III.

FORBAN, MORNECK, INDÉPENDANS.

MORNECK, *se levant.*

Forban, les prises sont-elles considérables ?

FORBAN.

Mais pas mal.

MORNECK.

Il aurait mieux valu pour nous que nous fussions de cette expédition que d'aller attaquer ce diable de château.

FORBAN.

Oui : vraiment: cette nuit nous a coûté cher.

MORNECK.

Nous avons perdu là de braves camarades.

FORBAN.

Et demandez-moi pourquoi tant de monde tué ? pour une femme Comme si le capitaine Roger n'en avait pas d'autres cent fois plus belles à sa disposition.

MORNECK.

Ce n'est pas qu'il en soit amoureux. Mais elle fut autrefois l'amie de sa femme, et il espère toujours la forcer de lui apprendre ce qu'est devenu ce fils qu'il regrette, et dont il nous entretient quelquefois. Il serait à peu près du même âge que le fils du baron ; et Roger comptait en faire un jour notre chef.

FORBAN.

A propos de ce jeune homme, sais-tu qu'il est intrépide ; il se bat comme un enragé.

MORNECK.

Comment, diable !... il a failli tuer notre capitaine.

FORBAN.

Lui !

MORNECK.

Oui, vraiment.

FORBAN.

Ah ! mille morts ! c'est fait de lui s'il tombe jamais entre nos mains ! *(Il se fait un grand bruit en-dehors.)*

VICTOR, *en dehors.*

Je veux voir Roger.

UN INDÉPENDANT, *de même.*

Tu ne le verras pas.

VICTOR, *de même.*

Je le verrai, vous dis-je.

MORNECK.

Vois donc, Forban, quel est cet homme qu'on amène.

FORBAN.

Heureux hasard ! c'est lui-même... j'en veux faire un sacrifice.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR, *désarmé et conduit par plusieurs indépendans.*

MORNECK.

Que viens-tu faire ici, jeune insensé ?

FORBAN.

C'est donc toi qui as fait égorger et brûler nos camarades ? Je ne sais qui retient ma colère... je devrais...

(Il tire un pistolet de sa ceinture ; Morneck l'arrête.)

VICTOR.

Lâche ! il est bien digne de toi d'insulter un ennemi sans défense !... Si je disais un mot tu rentrerais dans la poussière, et Roger lui-même prendrait soin de me venger ; mais tu es trop vil à mes yeux pour que je m'abaisse à te punir.

MORNECK.

Mais, enfin, qui t'amène en ces lieux ?

VICTOR.

J'y viens parler à Roger.

FORBAN.

Et que lui veux-tu ?

VICTOR.

Tu le sauras, s'il juge à propos de t'en instruire.

FORBAN, *faisant mine de vouloir le tuer.*

C'en est trop... *(A Morneck qui le retient encore.)* laisse-moi venger nos camarades.

VICTOR.

Qu'on me conduise à lui, et tu vas pâlir en sachant qui je suis.

FORBAN.

Le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ROGER.

MORNECK.

Capitaine, un envoyé du baron de Fritzierne demande à te voir.

ROGER, *reconnaissant Victor.*

C'est toi, jeune homme ! que me veux-tu ?

VICTOR.

Te parler sans témoins.

ROGER.

Parle ; ce sont mes amis.

VICTOR.

Je ne le puis : il s'agit d'un secret qui te concerne.

ROGER.

D'un secret...qui...me...concerne ? *(A ses officiers.)* éloignez-vous un moment.

(*Forban en s'éloignant témoigne de l'humeur.*)

Nous sommes seuls, qu'as-tu à me dire ?

SCÈNE VI.

VICTOR, ROGER, INDÉPENDANS.

VICTOR.

Me connais-tu, Roger ?

ROGER.

Oui, comme un ennemi que j'ai combattu.

VICTOR.

Sais-tu qui je suis ?

ROGER.

Non : mais, enfin, qui t'amène ici ?

VICTOR.

Il te souvient du jour où la malheureuse Adèle expira sous tes coups.

ROGER.

Ah ! ne me rappelle pas ce douloureux souvenir !

VICTOR.

Hé bien ! ce fils qui causa la mort de sa mère....

ROGER, *vivement et avec ame.*

Parle... oh !.. oui... parle-moi de ce fils que j'aime, et que toutes mes recherches n'ont pu faire découvrir.

VICTOR.

Ce fils qu'on t'a enlevé...

ROGER.

Le connaîtrais-tu ?

VICTOR.

Et qui jusqu'à présent n'avait connu que le bonheur...

ROGER.

Il serait malheureux ! dis-moi, où est-il ?... que fait-il ?

VICTOR.

Il vient trouver son père.

ROGER, *avec ivresse.*

Trop heureux Roger ! tu vas revoir ton fils ! je vole au-devant de lui... Achève... de grâce... où est-il ?...

VICTOR.

Devant toi.

ROGER.

Quoi ! tu serais...

VICTOR.

Oui, je suis le fils d'Adèle.

ROGER.

Mais comment...

VICTOR, *lui présentant le portrait d'Adèle.*

Reconnais-tu ce portrait ?

ROGER.

C'est elle ; oui, la voilà!.. Viens dans mes bras... que je te presse sur ce sein paternel !... *(Avec beaucoup d'ame.)* Dis-moi, mais dis-moi donc qui m'a rendu mon fils, et à qui je dois le bonheur de le revoir ?

VICTOR.

A madame Germain : c'est elle qui m'a révélé le secret de

ma naissance, et qui m'a remis entre les mains du baron de Fritzierne, à qui je dois tout.

ROGER.

Le baron de Fritzierne !...

VICTOR.

Hélas ! elle a détruit d'un mot tout le charme de ma vie.

ROGER.

Je ne te comprends pas.

VICTOR.

Oui, les lieus qui m'attachent à toi causent à jamais mon malheur.

ROGER.

Moi causer le malheur de mon fils !

VICTOR.

Mais d'un mot tu pourrais le faire cesser.

ROGER.

Serait-il vrai ?

VICTOR.

Oui, il dépend de toi...

ROGER.

Parle... parle, mon fils.

VICTOR.

Le baron de Fritzierne a une fille charmante : Clémence était l'objet de tous mes vœux ; nous nous aimions, son père consentait à nous unir, j'allais être heureux, lorsque le fatal secret de ma naissance se découvre. Dès lors le mépris m'environne, on me rejette au loin, et le sang de la vertu ne peut s'unir au mien.

ROGER.

Achève.

VICTOR.

Je voulais fuir, ensevelir ma honte au fond des déserts : une voix bienfaisante me rappelle : « Va trouver ton père, me dit ce tendre protecteur ; dis-lui que je puis tout oublier s'il se rend à mes vœux ; que je partage avec lui ma fortune, pourvu qu'il abandonne ses complices, qu'il fuie pour jamais une terre arrosée du sang de l'innocent, qu'il aille vivre dans une retraite profonde ; qu'enfin il ne soit plus Roger, et je te donne ma fille...

ROGER, *à part.*

Quel orgueil !

VICTOR.

« Mais s'il se refuse à tes desirs, s'il rejette mes bienfaits, va, fuis loin de moi, de ton amante : le même lieu ne nous verra plus réunis. »

ROGER.

Hé bien ?

VICTOR.

Voilà, Roger, ce que m'a dit le plus généreux des hommes. Tel est le motif qui m'a fait chercher ta présence. Parle, te sens-tu la vertu nécessaire pour quitter le métier que tu fais ? pour assurer le bonheur de ton fils et le repos de ta vieillesse ? J'attends ta réponse pour te serrer dans mes bras, ou te fuir pour jamais.

ROGER.

A-t-il pu croire, ton orgueilleux baron, que je serais assez lâche pour abandonner les guerriers qui me suivent, l'éclat qui m'environne, pour aller vivre obscurément comme celui que la nature a formé sans courage et sans forces ! Non, qu'il ne l'espère pas.

VICTOR.

Tu refuses donc de faire mon bonheur ?

ROGER, *avec effusion.*

Au contraire, mon fils. Consens à rester près de moi, tu me verras sans cesse occupé des moyens de te plaire et de te rendre agréable ce séjour. (*Avec dignité*) Va, tu préféreras bientôt les charmes d'une vie libre et indépendante aux prétendus avantages que les préjugés semblent te promettre dans la société : chacun de mes soldats, qui ne voit en moi qu'un père, te regardera comme un nouvel ami ; tes exploits ne tarderont point à t'associer à ma gloire, et ton nom, devenu fameux, sera bientôt digne du mien.

VICTOR.

Ainsi l'éclat d'une fausse gloire, l'espoir d'un bonheur imaginaire ferme ton cœur aux plus doux sentimens de la nature, et te prive des plus précieuses jouissances !...

ROGER, *avec tendresse.*

L'amour de mon fils me suffit.

VICTOR.

Hé bien ! rends-toi donc à ses desirs... Roger !... peux-tu demeurer insensible à mes prières, à ma douleur ?...

ROGER, *un moment ému, reprend d'un ton calme et ferme.*

Non, mon fils, je ne puis céder à tes vœux. Mes trésors, ma vie même, j'aurais pu te les donner ; mais le sort de mes camarades, leur bonheur, leur amour, tout cela n'est point à moi ; je ne puis en disposer. C'est à regret que je t'afflige ; mais rien ne me fera changer.

VICTOR, *s'éloignant.*

Adieu, Roger.

ROGER, *vivement.*

Quoi !... tu veux déjà te séparer de moi ? Non, mon fils, je ne te laisserai point partir sitôt.

VICTOR.

Voudrais-tu me retenir ?

ROGER.

Je ne prétends point disposer de ta liberté. Tu partiras ; mais dans quelques jours, lorsque j'aurai eu le tems de te faire connaître ces hommes que tu méprises, et ton père lui-même que tu crains d'appeler de ce doux nom.

VICTOR.

Moi que je consente jamais à vivre avec de tels brigands !

ROGER.

Brigands !... et qui t'a dit que mes camarades méritassent de porter ce nom ? Je ne te cacherai pas que plusieurs d'entr'eux avaient eu une jeunesse fougueuse, et que moi-même, poussé avec ardeur vers le vice, qui me semblait plus attrayant que la vertu, j'avais bien quelques torts à me reprocher : quoiqu'il en soit, ces hommes ardens, audacieux, m'ont choisi pour leur chef, pour leur premier ami : dès ce moment j'ai formé le projet de les rendre meilleurs, de les soumettre à des statuts, à des convenances sociales, et tu vas voir si j'y suis parvenu. *(Il tire un coup de pistolet : tous les indépendans se lèvent ; Forban, Fausmann, Morneck et Dragovick accourent.*

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, FORBAN, FAUSMANN, MORNECK, DRAGOVICK, INDÉPENDANS.

ROGER.

Camarades, ce jeune homme est le fils d'une victime innocente qui est tombée sous mes coups : il m'est cher comme mon propre fils ; que tout le monde ait ici pour lui les plus grands égards : la moindre insulte qui lui serait faite serait regardée par moi comme un outrage envers ma personne, et je la vengerais dans le sang du coupable. Vous m'entendez. Il n'y aura point de travaux aujourd'hui : que chacun se prépare aux honneurs que je vais rendre à ce jeune étranger. Forban, rassemble nos camarades, et que mes ordres soient promptement exécutés. *(Tout le monde se retire.)*

SCENE VIII.

ROGER, VICTOR.

ROGER.

Tu les connaîtras bientôt ces hommes que tu traites de

brigands, et tu me diras alors si tu as vu dans la Misnie, la Moldavie, dans toute l'Allemagne des troupes mieux tenues, plus soumises et mieux disciplinées !

VICTOR.

Eh! n'est-ce point avec ces mêmes hommes que depuis vingt ans tu portes le deuil et la désolation par toute l'Allemagne ?

ROGER.

Tu te trompes, mon fils; je n'ai fait que défendre le faible contre les vexations des riches insolens et oppresseurs.

VICTOR.

Qui t'en a donné le droit?

ROGER.

Mon amour pour l'humanité.

VICTOR.

Et qui t'a dit qu'ils fussent coupables ?

ROGER.

Leurs victimes.

VICTOR.

S'il était vrai, la loi les eût frappés.

ROGER.

Elle ne l'a point fait.

VICTOR.

N'importe ; les punir autrement est un assassinat.

ROGER, *avec impatience.*

Mon fils!

VICTOR.

Quoi! sans autre droit qu'un horrible caprice, qu'une criminelle ambition, vous allez ravager leurs terres, dévaster leurs campagnes, la crainte et l'effroi volent devant vous, le feu, le sang, le carnage et la mort vous suivent et vous accompagnent ; Ah! Roger!.... quand même on les eût égarés, ce n'est point en les égorgeant qu'on ramène les hommes.

ROGER, *d'un ton ferme.*

C'est assez... je pardonne à ton aveuglement.

VICTOR, *à part.*

C'en est fait, ma Clémence, je te perds pour jamais!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, FORBAN, MORNECK, DRAGOVICK, FAUSMANN, INDÉPENDANS, NÈGRES, LUTTEURS.

(*Une musique guerrière et bruyante se fait entendre. On voit arriver en bon ordre les différens corps de la troupe de Roger: Le premier est commandé par Forban, le second par Mor-*

neck, le troisième par Fausmann, le quatrième par Dragovick. Au milieu des pelotons, on distingue six lutteurs nus et couverts d'une simple draperie. Les troupes exécutent en présence de Victor différentes évolutions; ensuite elles forment une enceinte, dans laquelle entrent les lutteurs. Les prix destinés aux vainqueurs sont portés sur des carreaux par des nègres. Les luttes commencent. Après le premier assaut, les vainqueurs se présentent à Roger pour être couronnés; mais Dragovick quitte son rang, et vient les défier : il les combat, les défait tous, et remporte le prix.)

(*Après la lutte, six concurrens se présentent pour un combat au sabre. Forban et Dragovick combattent à la hache; Morneck et Fausmann s'attaquent au poignard. Ces combats particuliers sont suivis d'un assaut général, dans lequel tout est confondu. On voit les sabres et les haches voler sur la tête des lutteurs. Enfin, les vaincus sont terrassés, et le tournoi se termine par un tableau vigoureusement dessiné, dans lequel les vainqueurs emploient tour à tour la force et l'adresse pour retenir leurs adversaires.*)

(*Une fanfare annonce la fin du tournoi, les vainqueurs sont conduits à Roger qui les couronne, ils rentrent ensuite dans les pelotons, et les troupes défilent dans le même ordre qu'auparavant.*)

SCENE X.

ROGER, VICTOR.

ROGER, *à Victor.*

Suis-moi; viens visiter mon camp; j'espère détruire entièrement tes préjugés à notre égard.

VICTOR.

Ne t'en flatte pas, Roger.

ROGER.

Hé bien! si tu persistes, tu seras maître alors de me quitter; mais ce ne sera pas du moins sans que je t'aie comblé de bienfaits qui te mettent à l'abri de l'infortune. Viens.

VALENTIN, *en-dehors.*

Je lui parlerai, vous dis-je; je veux voir mon maître: je ne m'en retournerai pas sans l'avoir vu, d'abord... On me tuerait plutôt.

CLEMENCE, *en-dehors.*

Le voilà, Valentin!... le voilà!...

SCENE XI.

LES MÊMES, VALENTIN, CLÉMENCE *en habits d'homme*

VICTOR, *allant à eux, et les embrassant.*

Valentin !... Clémence !...

VALENTIN.

Mon cher maître !

CLÉMENCE.

Victor !

VALENTIN.

Mon bon maître ! que je suis heureux de vous revoir !

ROGER.

Que sont ces étrangers ?

VALENTIN.

Je suis son vieil ami ; c'est moi qui l'ai élevé. Il ne m'a pas permis de le suivre ce matin ; mais je n'ai pu résister au desir de savoir quelle impression ses discours avaient produit sur vous. (*A Victor.*) Mademoiselle Clémence, ai-je dit, il faut que j'aille voir ce que fait là-bas notre jeune maître... C'est que, vraiment, ça me tourmentait de ne plus vous voir..... Oh ! je n'y étais plus... Enfin, que vous dirai-je ? Quand mademoiselle m'a vu bien décidé à venir vous trouver, elle m'a dit : Mais Valentin, si je t'accompagnais, si j'allais joindre mes instances à celles de Victor ?... Sans doute, mademoiselle, venez... cela ne peut que produire un bon effet : un homme, quelque dur qu'il soit, ne peut être tout à fait insensible aux larmes d'une jeune et jolie femme... Mettez vos habits d'homme, et sortons comme si nous allions à la promenade... Nous sommes partis... et nous voilà.

VICTOR, *les embrassant.*

Mes bons... mes chers amis !

VALENTIN.

Mais à présent... voilà qui est bien décidé, je ne vous quitte plus... j'ai eu trop peur de vous perdre.

ROGER, *à Victor, en montrant Clémence.*

Quoi ! c'est là...

VICTOR.

Oui, c'est là cette Clémence que j'adore, que tu refuses de nommer un jour ta fille, et qui ne craint point de venir te prier de céder à mes vœux...

ROGER.

C'est à ce regret que je vous afflige, mais je te l'ai déjà

dit, je ne puis quitter mes camarades... Un serment solennel m'attache à eux...

CLÉMENCE.

Hé quoi! tu pourrais être insensible au cri de la nature!...

VICTOR.

Ah, Roger, rends-moi mon père : je le sens à mon cœur, il m'est impossible d'étouffer la voix qui me parle pour toi.

ROGER.

O mon cher fils!... qu'ils me sont doux ces tendres épanchemens !...

VICTOR.

Hé bien ! si tu l'aimes ce fils, souscris à ses desirs.

CLÉMENCE.

Peux-tu rien comparer aux plaisirs qui t'attendent, lorsque, vivant sans crainte, sans remords, dans une retraite ignorée et profonde...

VICTOR.

Au milieu des enfans dont tu auras comblé les vœux, et qui te devront leur bonheur.

CLÉMENCE.

Nous te prodiguerons chaque jour les plus tendres caresses...

VICTOR.

Et que tu verras s'élever autour de toi des êtres intéressans, à qui nous apprendrons, dès leur naissance, à te bénir, à t'aimer...

CLÉMENCE.

Crois-moi, Roger, rien ne remplace ces délicieux instans.

ROGER, *avec émotion.*

Laissez-moi, mes amis...

VICTOR.

Tu t'attendris, Roger!

CLÉMENCE, VICTOR, *se jetant à genoux.*

Cède! ah! cède à ma prière!...

VALENTIN.

Consentez à faire leur bonheur....

CLÉMENCE, *aussi à genoux.*

Un mot...

VICTOR.

Un seul mot.... et tu es digne d'être père!...

ROGER, *se baissant pour les relever, et avec beaucoup d'émotion.*

Levez-vous, mes enfans..... Vos larmes..... votre douleur ont fait sur moi....

(On entend un son de trompette en signe d'alarme : Roger se relève, et Morneck entre.)

SCENE XII.

LES MÊMES, MORNECK.

MORNECK.

Capitaine, le corps considérable qui nous poursuit, et que nos vedettes avaient signalé hier, s'avance sur la forêt. Si tu n'y prends garde, nous ne tarderons point à être investis.

ROGER.

Il suffit.

VICTOR, *à part.*

Qu'entends-je !

CLÉMENCE.

O mon père !

ROGER.

Morneck, pendant que je vais donner mes ordres, et disposer tout pour notre défense, toi, conduis ce jeune homme et ses deux amis dans la caverne où est placé le corps de réserve : je te charge de veiller sur eux ; s'il leur arrive le moindre mal, tu m'en réponds sur ta tête.

VICTOR.

Mais Roger, pourquoi nous retenir ?

ROGER.

La fuite devient impossible actuellement, et votre propre sûreté exige que vous restiez ici.

CLÉMENCE.

Ah, Victor ! qu'allons-nous devenir ?

ROGER.

Ne craignez rien, madame ; nous mourrons tous avant qu'on parvienne jusqu'à vous.

VICTOR.

Adieu, Roger.

ROGER.

Viens dans mes bras, mon fils ; peut-être cet embrassement sera-t-il le dernier !

(*Victor et Roger s'embrassent ; puis Morneck conduit Victor, Clémence et Valentin dans une des cavernes du fond.*

SCENE XIII.

ROGER, FORBAN, FAUSMANN, DRAGOVICK, INDÉPENDANS.

(Roger tire un coup de pistolet : tous les indépendans accourent et se rangent autour de lui.)

ROGER.

Camarades, un ennemi puissant, que nous avons fait repentir plus d'une fois de sa témérité, ose encore nous attaquer : les troupes de l'empereur marchent vers notre retraite. Je ne vous retracerai point les belles actions qui vous ont illustrés, je ne chercherai point à exciter votre courage ; il m'est trop connu : je vous rappellerai seulement que nous n'avons d'espoir que dans une vigoureuse résistance, et qu'une mort ignominieuse attend ceux d'entre nous qui tomberaient vivans entre les mains de l'ennemi. Jurons donc, mes amis, de nous battre jusqu'au dernier soupir ; jurons, si nous succombions au nombre, de nous réfugier dans ce souterrain que j'ai fait miner à cet effet, et d'y périr plutôt que de nous rendre.

TOUS.

Nous le jurons !

(Roger fait défiler devant lui toute sa troupe, et se met à la tête pour aller à la rencontre des Allemands : il sort par la droite. L'ennemi ne tarde point à paraître par le côté opposé ; les sentinelles font une légère résistance, mais on passe bientôt outre. Les deux partis en viennent aux mains, et se battent avec acharnement. Roger est tantôt vainqueur, tantôt vaincu : il fait des prodiges de valeur ; mais enfin il paraît contraint de céder au nombre, et se replie sur sa droite. On entend un grand bruit d'armes, d'artillerie, etc. Plusieurs pelotons de la troupe de Roger paraissent fuir l'ennemi qui les presse vivement : ils tâchent, en se battant, de gagner l'entrée des cavernes, et s'y précipitent. Les Allemands les y poursuivent, et veulent s'y introduire ; mais l'entrée en est bientôt fermée par des morceaux de roche. Alors on se dispose à la forcer. On se bat encore dans le bois qui est au-dessus des cavernes, lorsque la mine éclate et renverse tous ceux qui sont dessus. Les arcades sont brisées, et tout le fond ne présente plus qu'un amas de ruines fumantes. Roger paraît sur le haut des cavernes : il se défend contre plusieurs soldats

ennemis ; mais il est accablé par le nombre, et tombe atteint d'un coup de pistolet. Un moment après, on voit Victor poursuivi par plusieurs Allemands, et se défendant avec la plus grande intrépidité. Victor se met au-devant de Clémence, et pare tous les coups qu'on lui porte : mais il a beau se défendre, il va périr.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE BARON, VALENTIN, Mad. GERMAIN, UN OFFICIER GÉNERAL.

VALENTIN, *accourant.*

Les voilà !... les voilà !... sauvez-les..

LE BARON, *aux soldats.*

Arrêtez !.. ce jeune homme est mon fils !

VICTOR ET CLÉMENCE, *se jetant dans les bras du baron.*

Mon père !

LE BARON.

Que je suis heureux de vous rejoindre, mes chers enfans ! que d'inquiétudes vous m'avez causées !... *(A Victor.)* Tu étais à peine sorti du château, lorsque j'appris que les troupes de l'empereur, attirées par le combat de cette nuit, se disposaient à forcer la retraite de Roger : tremblant qu'on ne te prît pour un des brigands de sa suite, et que ma Clémence ne fût la victime de son amour et de son imprudence, j'ai volé à votre secours : mais le ciel est juste, je le vois ; il n'a point souffert que l'innocent fut confondu avec le coupable. *(A l'officier.)* Monsieur, je vous réponds de ce jeune homme.

L'OFFICIER GÉNÉRAL.

Il suffit, M. le baron. Je vais vous donner une escorte pour vous conduire à votre château.

LE BARON.

Il n'en est pas besoin ; mes gens m'ont accompagné.

CLÉMENCE.

Pauvre Victor ! quel danger tu as couru !

VALENTIN.

Les enragés comme ils y allaient !

SCENE XV.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Roger, blessé dangereusement, demande à voir le jeune homme qui l'est venu trouver aujourd'hui.

LE BARON.

Qu'on l'amène.

SCENE XVI.

LES MÊMES, ROGER, INDÉPENDANS *enchaînés*, TROUPES ALLEMANDES.

(On apporte Roger sur un brancard en feuillage et couvert d'une draperie. Il fait signe qu'on s'éloigne, et, quand il est seul avec le baron, sa fille, Victor, Valentin, et madame Germain, il dit d'une voix mourante et entrecoupée :)

J'ai voulu te voir à mes derniers momens, mon fils ; j'ai voulu te faire l'aveu des crimes que j'ai cherché vainement à déguiser sous les systêmes les plus faux et les plus dangereux. *(Au baron.)* Vous, à qui je dois le bonheur d'avoir vu mon fils, et qui l'avez préservé de la séduction et des crimes auxquels mon exemple aurait pu le porter, vous qui méritez seul d'être nommé son père, ne l'abandonnez pas ; oubliez le sang dont il sort, pour ne vous souvenir que de ses vertus..... Consentez à l'unir à votre fille. Ah ! si la mort n'était pas venue m'arracher à tout ce que j'aime, Roger aurait pu vous forcer peut-être à l'estimer, Clémence aurait pu sans rougir se nommer ma fille... Adieu, Victor... adieu!... pardonne-moi ta triste existence.

LE BARON.

Soldats, et vous tous qui êtes ici témoins de la fin déplorable d'un homme qui, dirigé vers le bien, eût été peut-être un héros, n'oubliez jamais son exemple, ses remords ; que ce triste moment soit sans cesse présent à votre pensée ; qu'il vous rappelle qu'il est une heure suprême où le coupable ne peut plus se faire illusion sur ses crimes, et qu'il n'est de repos, à ses derniers instans que pour celui qui ne s'est jamais écarté du sentier de l'honneur et de la vertu.

(Roger, avant de mourir, tend la main à Victor, qui se jette à genoux devant lui. Tout le monde est consterné. Il se fait un roulement. Tableau général.)

FIN.

URBINO

ET

JULIANA,

MÉLO-DRAME,

EN TROIS ACTES,

A grand spectacle, suivi d'une fête Vénitienne.

PAR ALEXIS EYMERY.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 14 Ventôse, an IX de la République Française.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes, et rue Meslé, N°. 25.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES. ACTEURS.

VANOZO, Seigneur Vénitien. *Révalard.*

ANTONIO, noble Vénitien, exilé, vivant inconnu. *Lebel.*

URBINO, fils d'Antonio, amant de Juliana. *Tautin.*

JULIANA, fille de Vanozo, *Mlle. Lévêque.*
(sous les habits de Paysanne, au Ier. acte.)

VIVALDI, fils de Vanozo. *Vicherat.*

MARIA, nourrice et gouvernante de Juliana, *Bourgeois.*
(sous les habits de Paysanne, au Ier. acte.)

FRANCO, domestique de Vivaldi. *Raffile.*

PAOLO, jeune Paysan, au service d'Antonio. *Platel.*

Premier PIQUEUR. *Martin.*

Premier PAYSAN (vieillard). *Dumont.*

Un HÉRAULT.

PIQUEURS.

BALLET.
- Gardes de Vanozo.
- Paysans (masqués au second acte et sous divers déguisemens).
- Paysannes.
- Ballet de Masques, et cavalcade burlesque pour la fête Vénitienne.

La Scène est aux environs de Venise, au seizième siècle.

URBINO ET JULIANA,

MÉLO-DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site champêtre, riant et pittoresque; une cabane à droite, ayant une fenêtre au-dessus de la porte : a l'oposite, un gros arbre qui se sépare en deux branches, en s'élevant, et dont l'interstice forme un banc naturel, ombragé par un épais feuillage : de chaque côté de la scène et dans le fond, sont quelques arbres isolés ; dans l'éloignement, un joli paysage.

SCÈNE PREMIERE.

» Au lever du rideau, une musique douce et mélodieuse » se fait entendre : elle exprime le réveil des oiseaux » et la naissance de l'aurore. »

URBINO, un jeune PAYSAN.

» Ils sortent avec précaution de la cabane : ils viennent » orner de guirlandes, de fleurs, le banc et le feuillage » du gros arbre, et y attachent ensuite une couronne. «

SCÈNE II.

URBINO, UN JEUNE PAYSAN, PAOLO.

URBINO.

Mon cher Paolo, ils t'ont bien promis d'être ici avec le jour, n'est-ce pas ?

PAOLO.

Oui, sans doute, et ils n'y manqueront pas ; je vous en réponds.

URBINO.

Comme mon père sera content, de voir l'intérêt que prennent toujours à lui, nos bons amis !

PAOLO.

Dame! c'est bien juste! c'est aujourd'hui l'anniversaire de son arrivée dans ce canton, et il y a tant fait de bien!

URBINO.

Tu vas les attendre. Je cours chercher ma chère Juliana; elle veut aussi rendre son hommage à mon père. Celui de la beauté plaît tant à la vieillesse! (*on entend une musique champêtre et lointaine.*)

PAOLO, *écoutant.*

Mais je crois que ce sont eux qui arrivent. Oui!... je reconnois la musique.

URBINO.

Je pars, et vais au-devant... Mais, voici Juliana.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIANA, MÉNÉTRIERS-VILLAGEOIS, PAYSANS DES DEUX SEXES.

» Entrée de paysans et paysannes, portant des cerceaux » garnis de verdure et de fleurs. Une musique villa- » geoise les précèdent. »

PAOLO, *aux villageois, après avoir écouté à la porte de la cabane.*

SILENCE! il est éveillé. (*il fait ranger tous les villageois en demi-cercle, depuis la porte de la cabane jusqu'au banc préparé; leurs cerceaux élevés au-dessus de la tête. Cette position présente à l'œil, un berceau mouvant et agréablement varié par les couleurs.*)

Aux ménétriers. Maintenant, commencez la sérénade; car, je crois que nous pouvons assurément bien le recevoir.

(*Les ménétriers jouent.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO.

» Antonio sort de la cabane... il voit son fils, ses amis, » et exprime sa surprise. Urbino et Juliana, vont le » prendre par la main, passant avec lui sous le berceau » mouvant, et tous trois vont s'asseoir sur le banc pré- » paré. »

BALLET.

ANTONIO, *après le ballet, se lève, et dit:*

Mes amis, le plaisir que j'éprouve à vous voir, ne doit pas me faire oublier que vous avez vos travaux... A propos,

(*regardant Juliana.*) je ne vois pas Maria, celle qui est toujours avec vous. Juliana, pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagné ?

JULIANA, *hésitant.*

C'est que...

ANTONIO, *vivement.*

Lui seroit-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

(*Tous les Acteurs s'avancent sur la scène.*)

JULIANA.

Non; dieu merci. Mais le comte est arrivé hier au château ; et, comme Maria avoit absolument besoin de parler ce matin à quelqu'un de sa suite; elle y est allée. (*à part.*) Qu'il m'en coûte de mentir !

URBINO.

Ma chère Juliana, dites-moi, le connoissez-vous ce comte ?

JULIANA.

Oui... je... le connois.

PAOLO.

Eh ben ! par ma fi, vous n'avez pas-là une fière connoissance ! quoiqu'il soit notre seigneur, çà ne m'empêchera pas de répéter ce qu'on m'a dit de lui... On assure que c'est ben le plus mauvais homme... (*mystérieusement.*) Oui, il a été forcé de quitter Venise; on ne pouvoit pus l'y souffrir. On dit qu'il est ben heureux, pour lui, que le comte Vanozo, son parent, lui ait laissé, en mourant, son nom et sa terre... ; car... Et son fils donc; c'est pis qu'un Lucifer. Les filles, les femmes... les...

ANTONIO.

Paolo ! parler ainsi de son seigneur, c'est se rendre coupable. D'ailleurs, la médisance... Qu'est-ce que vous avez Juliana ?

JULIANA, *s'efforçant de sourire.*

Oh ! rien... rien...

PAOLO.

Parlons de vous, not' maît'. A la bonne heure... c'est vous qu'il nous falloit pour seigneur, et non pas ce maudit marquis de Spignola, que j'nons jamais vu, qui arrive ici tout exprès pour nous faire enrager.

ANTONIO, *troublé.*

Spignola, dis-tu ? (*à part.*) Dieux ! seroit-ce...

PAOLO, *surpris.*

Comment ?... vous ne saviez donc pas çà ?... (*avec mystère.*) Eh ben ! je vous apprends que c'est son ancien nom. Oh ! s'il l'a quitté, ce n'est pas sans cause : on dit comme çà, qu'il est l'auteur de la perte d'un brave seigneur Vénitien... qu'il... Un de ses piqueurs qui reçoit de lui, apparemment, quelques rebuffades ; car, il n'a pas l'air d'en

être conteut, en jasant ce matin avec moi, m'a dégoisé tout ça...

ANTONIO, *à part.*

Ciel ! il n'en faut plus douter... c'est mon ennemi, mon cruel ennemi !

JULIANA, *à part.*

Que je souffre !... (*haut.*) La calomnie se plaît quelquefois... à grossir les fautes d'autrui...

PAOLO.

Pas toujours, mam'zelle, pas toujours... A l'égard de not' maître, queue différence !... quel' âme !... quel bon cœur !... il n'est pas un de nous, ici, qui ne lui doive un tantinet de reconnoissance... Oui, et je ne m'en cache pas, au moins !

ANTONIO.

Paolo.

URBINO, *attendri.*

Mon père, la joie qui brille sur le visage de ces braves gens, vous montre qu'il dit vrai.

JULIANA, *se rassurant.*

Vénérable Antonio, en effet, toute la contrée publie vos louanges; et cependant, le nom de votre patrie m'est encore inconnu : car vous n'êtes pas de ce pays, m'a-t-on dit, et votre silence, certainement...

ANTONIO.

Est le fruit de l'expérience, ma fille, rien de plus; mais vous-même, Juliana, avez-vous été sincère avec nous ? et n'êtes-vous réellement qu'une villageoise ?

JULIANA, *avec embarras.*

Je suis... ce que je parois.

ANTONIO.

En ce cas, ce n'est point dans une chaumière que vous avez reçu le jour ?

JULIANA.

Je consens de répondre à cette question, quand vous aurez répondu à la mienne.

URBINO.

Mon père, donnez-lui cette satisfaction; vous êtes entouré de vos amis, que craignez-vous ?

ANTONIO.

Mon fils, que lui apprendrai-je que tu ne sache déjà ?... Né de parens honnêtes, qui me donnèrent une bonne éducation, et peu de fortune; dégoûté du monde de bonne heure, par une malheureuse affaire qui me força de m'expatrier. Je vins ici, il y a trente ans; le pays plût à ma misanthropie; je m'y établis; je fis bâtir cette chaumière; je pris une compagne, que je regrette tous les jours !... Le reste t'est connu. (*à part.*) L'ignorance de ce que je

suis, doit faire son bonheur, pourquoi la détruirai-je !

JULIANA.

Votre recit est vrai, sans doute; mais pour que je vous tienne parole, il faut que je vous entende mieux : nous y gagnerons peut-être tous les deux, mon père.

(*Ici on entend un bruit de cors, Antonio et les villageois écoutent*)

ANTONIO.

Mes amis, c'est le comte qui chasse, sans doute, de ce côté. Allez ou vos occupations vous appellent ; il ne faut pas que nous paroissions ensemble aux yeux de ce mauvais seigneur : notre bonheur auroit lieu de l'indisposer ; car, l'homme vicieux est toujours fâché de voir des heureux.

PAOLO.

Oh ça ! c'est ben vrai ! (*aux villageois qui se disposent à sortir.*) A ce soir toujours ; nous danserons sous les grands ormeaux : entendez-vous, jeunes filles ?

URBINO.

Oui. A ce soir, mes bons amis !

» Au moment où les villageois sortent, Vivaldi et Franco » entrent en scène par le fond du théâtre. A l'aspect » des paysans, ils se cachent derrière les arbres. »

SCÈNE V.

VIVALDI, FRANCO, *au fond du théâtre ;* **ANTONIO, JULIANA, URBINO, PAOLO.**

VIVALDI, *bas à Franco.*

Oui... c'est elle : tiens, la vois-tu, ma belle villageoise ?

URBINO.

Chère Juliana ! plus je vous connois, plus je vous aime! eh comment s'y refuser !... Vous possédez, beauté, graces, talens !... Et vous avez un cœur...

JULIANA.

Qui vous appartient, mon ami... Le bonheur dont je jouis, est votre ouvrage !...

PAOLO.

Mon dieu, que c'est donc beau, de s'adorer comme ça !

VIVALDI.

Il faut absolument que je lui parle... Qu'elle me paroit belle !

FRANCO.

Comment pouvez-vous le savoir ?... Vous ne l'avez pas encore vue en face... Paix, on nous voit.

(*Ils se cachent derrière les arbres.*)

ANTONIO, *apperçoit les précédens.*
Mes enfans, rentrons dans la maison.
URBINO, *donnant la main à Juliana.*
Ma bien-aimée, venez.
JULIANA, *à part, en entrant dans la maison.*
Que je souffre ! funeste imprudence!
(*Antonio suit ses enfans et entre après eux, avec Paolo.*)

SCÈNE VI.

VIVALDI, FRANCO.

VIVALDI.

Cours chercher mes piqueurs, qu'ils viennent de ce côté : je veux absolument voir cette paysanne, savoir qui elle est... Elle me plait.

FRANCO.

Mais, monseigneur, songez donc...

VIVALDI.

Trèves de discours, faites ce que je vous dis.

FRANCO, *à part, en sortant.*

Va, méchant homme, tu voudrois faire encore de celle-ci une victime, je saurai bien t'en empêcher.

SCÈNE VII.

VIVALDI, ANTONIO, PAOLO.

ANTONIO, *sortant de la cabane, avec Paolo.*

Paolo, n'oublie pas de passer chez ce pauvre Charles, tu lui remettras ceci de ma part. (*Il lui donne de l'argent.*)

PAOLO.

Oui, oui ; je n'y manquerai pas... Quel bon cœur !

VIVALDI, *arrêtant Antonio par le bras, au moment où il va rentrer dans la maison.*

Vieillard, me connais-tu ?

ANTONIO.

Je n'ai pas cet honneur.

VIVALDI.

Je te demande des rafraichissemens... J'ai chaud... Je suis le fils du nouveau comte de Vanozo...

ANTONIO.

Il me suffit, seigneur, de connoitre vos besoins ; le reste, pour vous servir, est inutile. (*à part, en entrant dans la chaumière.*) O dieux ! le fils de mon persécuteur ici !....

Si trente ans d'absence ne m'eussent totalement changé, j'aurois tout à craindre de la haine de son père ! mais je suis méconnoissable, dissimulons. (*Il rentre.*)

SCENE VIII.

VIVALDI, PAOLO.

VIVALDI, *regardant Paolo.*

LA plaisante figure... (*à part.*) Mais questionnons un peu ce paysan, il pourra peut-être m'apprendre... (*haut.*) Dis-moi, rustaut...

PAOLO, *à part.*

Comme il est poli !

VIVALDI.

Comment appelles-tu ce bon homme ?

PAOLO, *tremblant.*

Monseigneur... il...

VIVALDI.

Ne crains rien, parle...

PAOLO.

Monseigneur, il se nomme... Antonio.

VIVALDI.

Antonio... Est-il né dans ces contrées ?

PAOLO.

Monseigneur, je ne crois pas.

VIVALDI.

Qu'y fait-il ?

PAOLO.

Le bien, mon excellence : c'est lui, lui seul, qui a toujours eu soin, *gratis*, des pauvres malades du canton. C'est le médecin, chirurgien, apothicaire du pays.

VIVALDI.

C'est un homme rare. Et les deux jeunes gens que j'ai vu entrer là, avant lui, sont-ce ses enfans ?

PAOLO.

L'un est son fils, monseigneur, l'autre ne tardera pas à être sa fille.

VIVALDI.

Sa fille ! comment ?... Ils s'aiment donc ?

PAOLO.

Mais, son excellence doit savoir que pour se marier, il faut bien avoir un petit brin d'amour l'un pour l'autre, et m'est avis qu'Urbino...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO, URBINO, *portant une bouteille clissée et un gobelet, sur une assiette d'étain.*

ANTONIO, *à Vivaldi.*

SI monsieur veut, voici de quoi étancher sa soif.

URBINO, *s'approchant de Vivaldi.*

Monseigneur, vous plait-il?...

VIVALDI, *prenant le gobelet qui est sur l'assiète.* (*Urbino remplit le verre.*)

Volontiers. Vieillard, quoique d'ailleurs, je sois reconnoissant de ton zèle, tu m'aurois fait plaisir; si tu m'eusse fait présenter ces rafraichissemens, par la jeune personne qui est dans ta chaumière... Cette liqueur, versée par les mains de la beauté, m'eût parue meilleure.

URBINO.

Son excellence est trop bonne. (*Vivaldi boit, après quoi Paolo prend le verre, l'assiète et la bouteille.*)

PAOLO.

Ma fi, monseigneur, a bon goût; car je défie qu'à vingt lieues à la ronde, on trouve un pus beau brin de fille!

URBINO, *bas à Paolo.*

Malheureux! que dis-tu?...

VIVALDI.

C'est ce qu'il m'a semblé... Quels sont les parens de cette villageoise?

ANTONIO.

Monseigneur, je vais vous parler sincérement...

URBINO, *bas à son père.*

Mon père, qu'allez-vous faire?

ANTONIO, *à part, à son fils.*

Sois tranquille. (*haut.*) Cette jeune fille est orpheline, sans fortune... et l'épouse future de mon fils.

VIVALDI, *avec feu.*

Elle est orpheline, dis-tu? sans fortune, ce parti ne peut convenir à ton fils; je veux le mieux pourvoir.

URBINO, *se modérant.*

Pardonnez-moi, monseigneur...; mais... cela ne se peut point.

VIVALDI, *à Urbino.*

Tu l'aimes donc?

URBINO.

Eh! comment ne l'aimerais-je pas! elle possède tout ce qu'il faut pour plaire... je l'adore.

VIVALDI.

Tu l'adores !... folie ! tu mérites mieux, te dis-je. D'ailleurs je veux que mes vassaux...

ANTONIO, *fixant Vivaldi.*

Monsieur, vous oubliez que nous sommes, quoique vos dépendans, libres de choisir nos compagnes.

VIVALDI, *avec hauteur.*

Paysan ! tu oublies toi-même qui je suis... va chercher cette villageoise, je veux la voir.

ANTONIO.

Mais, monsieur...

VIVALDI.

Tu hésites, je crois !... obéis !

URBINO, *à son père, d'un ton suppliant.*

Mon père ! (*à Vivaldi.*) Non, vous ne la verrez point. Un seul de vos regards ternirait sa vertu ! (*à part.*) ô dieu ! veille sur elle.

VIVALDI, *se modérant à peine, à Urbino.*

Paysan ! ne me reconnois-tu pas pour le seigneur de cette contrée ; pour ton maître enfin ?

URBINO, *avec fermeté.*

Pour le seigneur de cette contrée, oui ; mais pour mon maître, non !

ANTONIO.

Mon fils ! (*à Vivaldi.*) Seigneur, excusez sa vivacité, il aime !...

VIVALDI, *furieux.*

Malheureux ! vous me bravez ! que je voie cette paysanne, ou craignez tout de ma colère !

PAOLO, *à part.*

Oh ! le méchant homme ! le diable est dans ses yeux. Courrons vite chercher nos amis ; car il pourroit bien arriver du charivari. (*il sort.*)

SCENE X.

VIVALDI, ANTONIO, URBINO, JULIANA.

JULIANA, *à la croisée.*

DIEUX ! que vois-je ! malheureux Urbino !...

(*Elle lève les mains au ciel.*)

ANTONIO.

Monseigneur, calmez-vous... ; vous la verrez, puisque vous le voulez absolument ; au nom de l'honneur, je vous en supplie, respectez l'innocence. (*à part.*) Hélas ! comment la secourir.

JULIANA, *à part.*

Digne vieillard !

VIVALDI.

Pauvres hères ! ne devez vous pas vous estimer trop heureux de ce que je veux bien descendre jusqu'à vous, et vous donner des preuves de mes bontés ?

URBINO.

Homme sans mœurs ! tu dévoile bien toute la noirceur de ton âme.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FRANCO, PIQUEURS.

VIVALDI, *aux Piqueurs.*

C'en est trop. Piqueurs ! emparez-vous de ce paysan.

FRANCO, *étonné, se mettant au devant des Piqueurs.*

Eh, quel motif, monseigneur...

VIVALDI.

Pas de replique ! Saisissez-le !

URBINO, *tirant un poignard qu'il tenoit caché.*

Le premier qui avance, est mort !

JULIANA, *à part, avec douleur.*

Dieux ! que faire ?...

VIVALDI, *aux Piqueurs.*

Qu'attendez-vous ?

ANTONIO, *se jettant aux pieds de Vivaldi.*

Monseigneur, pardon, pardon pour mon fils !

VIVALDI, *repoussant le vieillard, qu'il renverse parterre.*

Non ; Piqueurs, obéissez !

URBINO.

Malheureux ! tu vas payer ton peu de respect pour la vieillesse ! (*il s'avance sur Vivaldi, le poignard haut prêt à le frapper, lorsque Juliana, qui n'a pas perdu un instant de vue, les mouvemens de son frère et de son amant, vient tomber à genoux entre eux deux, et arrête le bras d'Urbino.*)

JULIANA.

Arrête, Urbino ! c'est mon frère !..

VIVALDI, *après avoir fixé sa sœur de l'air du plus grand étonnement.*

Ma sœur !

ANTONIO et URBINO.

Sa sœur !

TABLEAU.

URBINO, *se remettant, à part.*

Qu'ai-je fait !

VIVALDI, *à part.*

O! quelle erreur! (*haut, à sa sœur, après avoir pris un visage sévère.*) La voilà donc cette vertu sauvage... invisible pour tous! hors pour un paysan! Sœur indigne! honte de ma famille! Piqueurs, que les deux coupables soient conduits au château! (*les piqueurs se saisissent d'Urbino et de Juliana, qui ne font aucune résistance.*)

ANTONIO, *tombant aux pieds de Vivaldi.*

Seigneur! mon fils est innocent...

» Urbino indigné de la posture humiliante que prend son » père, se débarrasse avec force de ceux qui le tiennent, » et va fièrement le relever. Juliana supplie son frère » de rendre la liberté à son amant. Vivaldi n'écoute » rien; il ordonne aux Piqueurs de marcher malgré la » douleur du vieillard, qui, quoique son fils veuille l'en » empêcher, se traîne aux pieds du tyran pour obtenir » grace : Vivaldi le repousse ; Antonio tombe éva- » nouï sur la terre. Urbino emporté par la nature, veut » l'aller secourir; mais il en est empêché par les Pi- » queurs, qui l'emmènent, ainsi que Juliana, malgré » leur résistance. »

SCENE XII.

ANTONIO, *seul; il revient peu à peu à la vie.*

Mon fils... où ès-tu?... On l'arrache à ma tendresse... Les cruels... O Juliana! Juliana! pourquoi t'a-t-il connue.

SCÈNE XIII.

ANTONIO, PAOLO, PAYSANS ET PAYSANNES, *armés d'instrumens de labourage.*

PAOLO, *arrêtant Antonio, qui sanglotte.*

Mon cher maître, qu'avez vous?

ANTONIO.

Ah! mon ami! Juliana... Urbino...

PAOLO.

Eh bien?...

ANTONIO.

Ils les emmènent! mais je vais voir le comte... je veux lui demander justice contre son fils : le mien n'est point coupable! (*il va sortir malgré les villageois.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FRANCO.

FRANCO, *arrêtant Antonio.*

OU allez-vous, infortuné vieillard?

ANTONIO.

Sauver mon fils, ou périr avec lui!

PAOLO et les PAYSANS.

Nous aussi!

FRANCO.

Mes amis, vous vous perdriez sans le sauver. Ecoutez-moi; je veux vous servir.

PAOLO.

Vous, le domestique de ce vaurien de seigneur?... vous feriez donc mentir le proverbe, qui dit : tel maître, tel valet?

FRANCO.

Bons villageois, vous me jugez sur l'apparence; vous êtes excusables. Oui, je vous le répète; je veux vous servir, et ce soir, vénérable Antonio; ce soir, vous serrerez encore votre Urbino dans vos bras.

ANTONIO, *levant les mains au ciel.*

Oh! dieux! seroit-ce possible!

FRANCO.

Ecoutez... (*tous les paysans se rangent autour de lui, rapidement.*) Vous me croyez le complice de Vivaldi: eh bien! apprenez que je ne demeure à son service, que pour empêcher de tout mon pouvoir, le mal qu'il peut faire.

PAOLO, *à Franco.*

Ma fine! pour le valet d'un méchant, voilà de bien bons sentimens. Qui vous les a inspirés?

FRANCO, *mettant la main sur son cœur.*

Mon cœur! Vos malheurs, bon vieillard, tout m'intéresse à vous; je sauverai votre fils, n'en doutez pas.

ANTONIO.

Vous me rendez la vie!... mais cette promesse ne doit pas m'empêcher...

FRANCO.

Le tems presse: suivez-moi; je vous expliquerai tout en route. (*pressant les mains d'Antonio.*) Et vous respectable Antonio, croyez qu'il est encore quelques vertus sur la terre, et que si le méchant s'étudie à faire le mal, un dieu propice est toujours là, qui veille et déjoue tôt ou tard ses projets. Marchons.

» Les paysans se rassemblent, Franco se met à leur » tête avec Antonio et Paolo.

MARCHE.

(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

» Le théâtre représente, à droite, un peu dans le fond, » un pavillon antique, qui donne sur la scène; à gauche » le derrière du château de Vanozo : le reste des deux » côtés de la scène, est occupé par des arbres; le fond » par la mer «.

SCÈNE PREMIERE.

VIVALDI, LE COMTE DE VANOZO.

VIVALDI.

MON père, je vous ai fait connoître la vérité; c'est à vous de punir le coupable.

VANOZO.

Vous pouvez y compter. Allez; faites assembler le tribunal, il décidera de son sort. Quant à votre sœur, croyez, quoiqu'il m'en coûte! que si elle est aussi coupable que vous me l'avez dit, qu'un couvent sera son éternelle prison. (*Vivaldi salue respectueusement son père, et sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

SPIGNOLA? quel est ton destin?... tu quittes le fracas des villes, une foule de faux amis, parmi lesquels ton fils se perdoit! Tu viens à la campagne chercher le bonheur, que ton âme bourrelée de remords te réfuse partout! Ah! oui, par-tout!... Malheureux Jutinian, Capello, ton image me poursuivra donc sans cesse!... Trente ans ne pourront-ils effacer de mon esprit, l'injustice que j'ai commise envers toi? Non... non; crie, ma conscience, on ne peut réparer une injustice qu'en la reconnoissant hautement, en face même de l'innocent!... hélas! combien je le désire vivement! mais, le puis-je? mes recherches

ont été vaines... l'infortuné n'est peut-être plus ! et mes regrets doivent être éternels !... ô Spignola ! que tes fautes sont cruellement punies ! ta fille commence ton tourment.. tu te plaisois à voir en elle, les vertus de sa mère !... elle devient la honte de ton nom !... malheureuse imprudence... pourquoi aussi me fier à cette Maria ?... ne devois-je pas prévoir que la bonté aveugle qu'elle a toujours eu pour elle, la perdroit ?... je lui avois tant recommandé, cependant, de ne point sortir du château ! A peine suis-je connu dans cette terre... ce que je craignois est donc arrivé !... Ah ! une fille, jeune, belle et sensible, dès qu'elle voit le monde, est si-tôt pervertie !

SCENE III.

LE COMTE, MARIA.

MARIA, *accourant toute éplorée.*

MONSEIGNEUR ! ma pauvre maitresse, ma chère Juliana ! on a osé la renfermer... Je vous en supplie ! rendez-la moi ! rendez-la moi !...

LE COMTE.

Que je vous la rende ! voulez-vous encore la soustraire à l'autorité paternelle ?

MARIA.

Monsieur le Comte...

LE COMTE.

N'avez vous point de honte ! eh, c'est ainsi que vous me teniez la promesse que vous m'aviez faite, en partant de Venise, de ne laisser voir ma fille à qui que ce fût ! J'arrive, et on la trouve... parmi mes paysans... revêtue de leur livrée... ô ! infamie !

MARIA.

Monseigneur, daignez m'écouter... elle avoit ses raisons pour paroître ainsi...

LE COMTE.

Pour s'avilir !...

MARIA.

Daignez m'entendre ! je vais vous dire la vérité ! j'espère, quand vous la saurez que vous plaindrez mademoiselle, l'excuserez et pardonnerez à notre imprudence, en faveur de nos motifs et des circonstances qui l'on causée.

LE COMTE, *à part.*

Un père doit toujours souhaiter de trouver ses enfans innocens !... (*haut.*) Je vous écoute ; mais soyez vraie, si vous ne voulez encourir ma haine, et une punition terrible !

MARIA.

Son excellence se rappelle sans doute de l'ordre qu'elle me donna à Venise, il y a six mois, pour amener mademoiselle ici ?

LE COMTE.

Et sur-tout de l'injonction que je vous fis de ne la laisser voir à personne !... passons.

MARIA.

Ma chère Juliana se faisoit une fête de venir au château, car, la ville l'ennuyoit beaucoup, puisque vous ne lui laissiez voir personne : elle se proposoit bien, me disoit-elle en route, de courir la campagne et de jouir tout à son aise de sa liberté, et des beautés de la nature, dont lui avoient parlé tant de fois ses livres. Hélas ! la pauvre enfant ignoroit encore l'ordre que j'avois reçu ! nous arrivâmes enfin, après bien des fatigues ; mais quel fut son étonnement quand, après les premiers jours de repos, je lui annonçai que nos promenades devoient se borner aux vilaines galeries noires du château, et au jardin ; il n'en fallut pas davantage pour lui rendre toute la mélancolie qu'elle avoit à Venise : vous connoissez sa sensibilité, elle lui devint funeste dans cette occasion ; car, rebutée par mes refus, elle tomba bientôt malade ; que pouvois-je faire ?... Je la vis pendant près d'un mois, dépérir à vue d'œil... elle m'entretenoit sans cesse du plaisir qu'elle auroit à visiter vos vassaux dans leurs humbles chaumières, à tendre une main secourable aux plus nécessiteux, à consoler les autres, et à se faire aimer de tous !... Elle me montroit quelquefois des traits de bienfaisance vraiment touchans, qu'elle lisoit dans des livres qu'elle avoit apportés.

LE COMTE.

Des romans sans doute ? pourquoi lui souffriez-vous cette lecture dangereuse.

MARIA.

Eh, monsieur ! il eut donc fallu lui ôter la vie, puisque c'étoit sa seule consolation.

VANOZO.

Imprudente !... poursuivez.

MARIA.

Monseigneur, vous l'avouerai-je, lassée par ses sollicitations... par les motifs qu'elle me donnoit pour sortir, et l'intérêt même de sa santé, je me laissai gagner ; mais voulant tenir, autant que possible, la promesse que je vous avois faite, nous nous déguisâmes en paysannes, et parûmes dans le village et chez vos vassaux, comme deux habitantes d'un bourg éloigné, qui venoient pour des raisons secrettes, habiter ici. Nous parcourûmes, ainsi vêtues,

la cabane du pauvre; votre aimable fille déploya par-tout la sensibilité de son cœur !...

VANOZO.

Et fit des fainéans.

MARIA.

Je vous assure monsieur, qu'elle sût discerner le véritable indigent. Que sa bienfaisance a fait d'heureux, et nous a valu de bénédictions !... mais hélas ! un jour, que je n'oublierai jamais, ma chère Juliana et moi, nous sortions de la chaumière d'un malheureux, duquel nous prenions soin ; pour gagner l'avenue du château, on est obligé de passer la petite rivière, qui est près du grand bois... Le pont qui la traverse, est formé de deux grands ormes, à côté l'un de l'autre, et mal assujétis... nous voici dessus, marchant ensemble, nous tenant par la main et répétant les tendres remercimens de l'infortuné que nous venions de voir... Au même instant, l'arbre sur lequel mademoiselle marche à côté de moi, vacille sous ses pieds... elle chancelle... je veux la retenir, il n'est plus tems !... dieux ! au secours, m'écriai-je, elle se noie, et sans considérer la profondeur de l'eau, ne consultant que mon cœur, je vais me jetter après elle, la sauver ou périr, je prends mon élan... c'en est peut-être fait de nous deux, lorsque tout à coup ma vue est frappée par un jeune homme qui se jette à l'eau, de l'autre côté de la rivière. Il plonge, nage, saisit ma malheureuse maitresse et l'amène à l'autre bord, en aussi peu de tems que j'en prends à vous le dire... La chère enfant! comme je la pressai sur mon sein, en l'arrosant de mes larmes !... elle n'étoit qu'évanouie, le jeune paysan m'aide à la porter chez son père... le vénérable Antonio l'a bientôt rendue à la vie... le premier regard de Juliana est pour son libérateur... son second est pour moi : depuis ce jour, monseigneur, n'eut-ce pas été une barbarie que d'empêcher votre aimable fille de témoigner de la reconnoissance à son sauveur? elle l'a donc vu ; mais toujours vêtue en paysanne et en ma présence, elle n'a fait connoître sa qualité à lui ni à personne... Que me reste-t-il à vous apprendre ?.. vous connoissez le reste, et l'infortuné Urbino, pour prix de ses services, va recevoir la mort! ô monseigneur! pensez-vous bien à ce que vous allez faire ?... Si vous ne craignez pas le châtiment des hommes, craignez celui d'un être suprême!

VANOZO.

Eh, c'est ainsi que vous vous justifiez, après avoir perdu ma fille! Maria! si vous attendez de moi quelque indulgence, prenez garde que votre zèle indiscret...

MARIA, *avec véhémence.*

Eh ! monsieur, pourrez-vous empêcher mon cœur de

sentir, et mes yeux de pleurer!.. Non ; non !.. cela est impossible.

VANOZO.

Je vous permets d'aller vers votre maitresse, et de lui dire qu'elle aura sa liberté, quand Urbino ne sera plus.

MARIA.

Eh ! c'est moi que vous chargez de cette commission horrible ! moi ! sa nourrice, son amie dès l'enfance ? vous voulez donc que je la tue ? et vous êtes son père ?... non ; vous n'êtes que son tyran ! Mais, songez à ce que vous allez faire, à ce que vous avez fait... Il est au ciel, un dieu vengeur ! (*lui appuyant la main sur le sein.*) Votre conscience ne vous dit-elle rien ?... rien !

VANOZO.

Maria !...

MARIA.

Oui, monseigneur, tout mon maître que vous êtes ; je ne vous en rappellerai pas moins vos torts : pensez à sa pauvre mère, qui ne vous étoit pas destinée, et que vous épousâtes malgré elle : elle vous a donné ma chère enfant, j'en bénis le ciel ; mais pensez aussi au comte Capello, son amant, que votre haine fit exiler de Venise, il y a trente ans ; auquel, enfin, vous avez ôté la fortune, l'honneur, et peut-être...

VANOZO.

Maria ! qu'osez-vous dire ?...

MARIA.

Tout, monsieur !...

VANOZO, *lui mettant la main sur la bouche.*

Encore un mot, et votre vie...

MARIA.

Eh ! que m'importe la vie, sans le bonheur !... Rendez-moi ma Juliana !... je l'ai nourrie de mon lait... c'est moi qui suis sa mère !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI.

VIVALDI.

MON père, le tribunal est assemblé, on n'attend plus que vous.

VANOZO, *à son fils.*

Je vais m'y rendre. (*à part à Maria.*) Maria, retournez vers votre maitresse ; mais si vous l'aimez, comme vous le dites, prenez garde que votre indiscrétion...

» Maria, fait un signe douloureux et expressif, qui peint » qu'elle l'entend. Vanozo sort ensuite par la gauche, » ainsi que Maria. Vivaldi les regarde aller.

SCÈNE V.

VIVALDI, *seul.*

ENFIN, je crois être assez sûr du tribunal et de l'orgueil de mon père, pour espérer que ce malheureux ne sera bientôt plus! Quelle énergie . . . quel sang-froid dans ses réponses, pour un paysan... Mais il a porté une main audacieuse sur moi. Il a fait plus, il nous a déshonoré... il doit donc mourir!

SCÈNE VI.

VIVALDI, Ier. PIQUEUR.

VIVALDI.

AH! te voilà; eh bien! as-tu découvert Franco?

LE Ier. PIQUEUR.

Monseigneur, tous mes soins ont été inutiles; personne ne l'a vu.

VIVALDI, *réfléchissant.*

Cela paroît singulier... Ce maraud me tromperoit-il? il contrarie tous mes goûts... je lui trouve, par fois, beaucoup trop de sensibilité pour un valet.

LE Ier. PIQUEUR. *à part.*

Si je pouvois m'insinuer dans ses bonnes graces... Il me paroît que Franco n'est pas aussi bien avec lui qu'on le dit. Eh! il est vertueux... et la vertu ne s'accorde guère avec le vice... l'occasion est peut-être favorable... voyons...

VIVALDI.

Comment, il n'a pas paru au château, depuis le retour de la chasse?

LE Ier. PIQUEUR.

Pardonnez-moi, monseigneur. On l'a vu, un moment, avec plusieurs paysans; ils avoient tous un air de mystère... Ils sont entrés dans la chambre où l'on met ordinairement vos costumes de bal... ils s'en sont emparés... et...

VIVALDI.

Quoi! mes domino, mes masques de Vénise, que j'avois fait apporter pour la fête que je destine à mon père?

LE Ier. PIQUEUR.

Monseigneur, je ne vous dis que ce que j'ai vu... Au

reste, c'est peut-être pour un bon motif, que monsieur Franco l'a fait... Que sait-on, s'il ne veut pas célébrer votre heureuse arrivée, par une fête... vous surprendre... oh ! ce n'est pas là le plus grand de ses torts ; et, si son excellence me permettoit...

VIVALDI.

Eh bien ?

LE Ier. PIQUEUR.

Je lui apprendrois...

VIVALDI.

Quoi ?

LE Ier. PIQUEUR.

Des indiscrétions... qui... certainement...

VIVALDI.

Est-ce que Franco...

LE Ier. PIQUEUR.

Mais, monseigneur... il dit de vous, des choses...

VIVALDI.

L'infâme !... eh ! t'a-t-il parlé... (*on fait du bruit dans les coulisses de gauche.*) Mais j'entends quelqu'un : retirons-nous sous ces arbres ; tu m'y instruiras du reste.

(*Ils entrent tous deux dans les coulisses de droite.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, VANOZO, ANTONIO, GARDES, VIEILLARDS, PAYSANS ET PAYSANNES.

» Le Comte entre, suivi de ses gardes, et entouré de » paysans, qui semblent l'implorer : Antonio le suit en » sollicitant sa pitié. Vanozo détourne la vue.

ANTONIO.

AU nom du ciel ! au nom de tout ce qui vous est cher, monsieur, la grace de mon fils !... il est innocent ! Monseigneur, vous êtes père... voyez ma douleur... mon fils !... mon fils !...

» Il embrasse ses genoux : tous les paysans l'imitent, en » élévant les mains vers le Comte, pour implorer sa » pitié : Vanozo détourne toujours la vue, se cache une » partie du visage avec le pan de son manteau, et ce- » pendant, paroît s'attendrir. »

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI.

VIVALDI, *au premier Piqueur, dans la coulisse.*

DÈS qu'il paroîtra, qu'on vienne m'avertir.

VANOZO, *paroissant s'attendrir.*

Vieillard... relève-toi. (*Antonio se lève avec l'air de l'espoir.*)

VIVALDI.

Mon père, vous savez combien le fils de ce paysan est coupable ! il est votre serf ; il m'a outragé, a osé porter un œil impur sur Juliana, ma sœur !... Il faut un exemple !

ANTONIO.

Barbare ! eh ! c'est un exemple de cruauté que tu veux !.. O, monseigneur ! que votre cœur s'ouvre à la pitié ; vous savez que, sans Urbino, sans lui, votre fille perdoit le jour ! eh ! mérite-t-il de perdre la vie, pour l'avoir aimée, la croyant son égale !... L'amour est-il donc un crime ?

VIVALDI.

Oui ; quand il blesse le rang, les convenances.

ANTONIO.

Les vertus doivent-elles être comptées pour rien ?

VANOZO.

Vieillard, tu devois connoître la distance qui existe entre la fille de ton seigneur et ton fils ?... et tu m'abuses, certainement, quand tu dis qu'Urbino l'ignoroit.

ANTONIO.

Monsieur, mon cœur ne me reproche rien ! j'ai dit la vérité !

VIVALDI.

J'atteste le contraire. D'ailleurs, le comte Vanozo ne peut te rendre ton fils ; il est condamné par les lois.

ANTONIO.

Les lois, cruel, ne prescrivent point l'assassinat !

VANOZO.

Ah ! ç'en est trop. Vivaldi suis-moi.

» Le Comte et Vivaldi vont pour sortir : Antonio les » retient par leurs habits ; il les sollicite encore, en » peignant sa douleur. Vanozo penche un moment vers » la clémence ; il est indécis ; on voit les combats qui » se livrent, à la fois, dans son cœur, la vengeance et » la pitié. (Son fils l'excite à la haine, par ses regards, » et veut l'entraîner.) Enfin, la vengeance l'emporte, » et Vanozo repousse Antonio, qui tombe dans les bras

» de ses amis, et sort ensuite avec Vivaldi, qui ex-
» prime sa joie par un à parté. »

(*Les gardes suivent leur maître.*)

SCÈNE IX.

ANTONIO, PAYSANS.

ANTONIO.

TU me fuis, barbare !... tu te dérobes à la prière que te fait un vieillard, de lui rendre son fils, qui est son seul bien! Vas, ta conscience ne te laissera aucun repos ! le remords te poursuivra sans cesse !... l'infâme !... mon Urbino ! pardonne à ton vieux père, s'il ne peut te sauver ; il mourra avec toi. (*Les paysans le soutiennent.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, UN HÉRAULT, GARDES.

LE HÉRAULT, *entre accompagné de gardes. Les paysans se rangent autour de lui, et paroissent attendre avec anxiété, ce qu'il va prononcer.* (*Il lit :*)

URBINO, paysan, serf de cette contrée, ayant séduit la fille du comte Vanozo, son suzerain, et attenté aux jours de son fils : le tribunal seigneurial, légalement assemblé, et d'une voix unanime, l'a condamné à mort!

(*Ce dernier mot est accompagné de l'airain funèbre et terrible.*)

(*Le Hérault se retire.*)

» Le père d'Urbino tombe évanoui, dans les bras de ses
» amis, au mot terrible de mort, les paysans sortent
» et l'emmène. «

SCÈNE XI.

VANOZO, VIVALDI, URBINO, GARDES, PAYSANS ET PAYSANNES.

Marche funèbre.

» Elle s'ouvre par Vanozo et Vivaldi ; ils sont suivis
» de leurs gardes, qui mènent au milieu d'eux Urbino
» au supplice. La marche s'avance lentement, l'agonie
» du patient sonne : les paysans et paysannes la suivent
» avec un air morne et triste. Le Comte et son fils,

» vont se placer sur des siéges préparés. Un billot est » porté sur le bord de la mer, Urbino y est conduit et » va périr.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Ier. PIQUEUR.

LE Ier. PIQUEUR, *d'un air effaré.*

AUX armes ! aux armes !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉD. FRANCO, PAOLO, PAYSANS.

» Ils sont tous masqués et déguisés en Turc, Arlequin, » Pantalon, Pierrot, Polichinel, Magicien, Pie, Chauve- » Souris, etc. »

» Ils arrivent tous sur la mer, dans des chaloupes et dé- » barquent aussi-tôt. A la vue des masques, le Comte » et son fils se lèvent, et font un geste aux gardes ; » ceux-ci entourrent Urbino et rentrent avec lui dans » le château, suivis de leurs maîtres ; bientôt les gens du » Comte reviennent sur la scène et tombent à l'impro- » viste, sur les paysans masqués. MÉLÉE, COMBAT » GÉNÉRAL. Une partie des gardes ne tient pas long-tems, » elle faiblit et rentre dans le château, poursuivie par » les masques. Alors, la scène demeure à quatre soldats » seulement, et à quatre masques (Polichinel, Arlequin, » la Pie et la Chauve-souris), un combat réglé à » lieu entr'eux. Les soldats du Comte sont vaincus et » prennent la fuite. Urbino sort du château, entouré de » ses libérateurs et est amené par eux sur la scène. On » se hate alors, de remonter dans les bateaux et de » prendre le large. Les soldats de Vanozo arrivent de » tous côtés et veulent empêcher le départ ; mais leurs » efforts sont inutiles. Le fils d'Antonio et ses fidèles » amis, disparoissent bientôt du rivage, laissant leurs » ennemis stupéfaits de leur audace. »

(*La toile tombe sur ce tableau général et pitoresque.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

La Décoration est la même que celle du premier Acte.

SCÈNE PREMIERE.

ANTONIO, Ier. PAYSAN-VIEILLARD, PAYSANS ET PAYSANNES.

(*Au lever du Rideau, les Paysans sont autour d'Antonio, et lui prodiguent leurs soins.*)

ANTONIO.

O, oui ! je vois vos larmes... j'y suis sensible... mais mon Urbino !.. mon Urbino !.. cessez de me donner vos soins... je n'en ai plus besoin... je vais le joindre... vous l'avez entendu cet arrêt fatal : *à mort !....* eh ! pourquoi, pour avoir été sensible ! oh, comble de l'horreur ! et ce sont là des hommes !...

(*Il s'attendrit, gémit et pleure dans les bras de ses amis.*)

Ier. VIEILLARD.

Respectable Antonio, ne sommes-nous donc plus vos bons, vos dignes amis ! (*par réflexion.*) mais Franco, ce domestique de Vivaldi, Paolo même, nos jeunes gens enfin, que nous n'avons pas revus, n'ont-ils pas promis de le sauver ! (*tout le monde semble se livrer à l'espoir.*)

ANTONIO.

Hélas oui ; mais l'ont-ils fait ? l'ont-ils pu ! l'arrêt fatal...

Ier. VIEILLARD.

Est prononcé, il est vrai ; mais n'étoit pas exécuté lorsque votre évanouissement nous a contraint de vous ramener ici.

ANTONIO.

O ! espérance, rentre donc dans mon cœur.

Ier. VIEILLARD.

Je ne désespère pas de le revoir ; croyez en mes pressentimens, depuis soixante ans, dieu m'a toujours exaucé ! (*d'un ton prophétique.*) L'innocent sera sauvé, je vous le prédis.

(*Antonio et les paysans mettent un genou en terre et implorent le ciel.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PAOLO.

PAOLO, *d'un air conquérant.*

ENFIN, il est à nous, victoire, notre maître, victoire! oh! ils l'ont payé cher, je vous en réponds.

(*Il s'essuie le visage avec un petit mouchoir.*)

ANTONIO, *levant les mains au ciel.*

Il m'est rendu. (*aux parsans.*) Il m'est rendu... ô bonheur! cet instant efface quarante ans de chagrins; mais où est-il?

(*Il cherche son fils des yeux, Paolo jouit de son embarras.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, URBINO, FRANCO, PAYSANS.

URBINO, *se jettant dans les bras de son père.*

DANS vos bras, mon père.

» Antonio reçoit son fils dans ses bras, et perd connoissance : Urbino presse son père contre son cœur, et » baise sa figure vénérable. Tous les acteurs contemplent » ce tableau dans un silence respectueux. »

ANTONIO, *revenant peu à peu à lui, dit d'une voix faible.*

Mon fils... mon Urbino, espoir de mes vieux ans... mon ami! je te revois donc enfin!

(*Il le serre tout à coup avec force contre son sein.*)

FRANCO.

Quel tableau, que celui de la pitié filiale unie à l'amour paternel! cette seule vue paye tout ce que j'ai fait.

ANTONIO, *à Franco.*

Vous avez tenu votre promesse... combien je vous suis redevable, et comment m'acquitter envers vous tous....

FRANCO.

En vivant heureux, bon Antonio; mais je dois vous avouer que vous n'êtes ni l'un ni l'autre, en sûreté ici... notre déguisement a réussi, nous avons sauvé Urbino, il est vrai; mais en quittant le rivage on nous a suivi.... Vivaldi découvrira bientôt votre retraite, et vous serez en butte à de nouvelles persécutions; car je le connois trop bien, ce seigneur orgueilleux, il se croira offensé tant qu'il saura Urbino vivant, et le poursuivra sans cesse; il faut donc sans perdre de tems vous éloigner de ces lieux.

ANTONIO.

Nous éloigner... hélas ! eh, de quel côté tourner nos pas !.. (*à part.* (Exilé du lieu de ma naissance, est-il pour moi une patrie.

FRANCO.

Si vous voulez, je me charge de vous conduire en sûreté à Venise.

ANTONIO, *à part.*

A Venise... ô cruel souvenir !

(*Il baisse la tête et paroit s'absorber dans ses réflexions.*)

FRANCO.

Vous ne répondez rien... craindriez-vous que le Comte vous y poursuivit ? (*à mi-voix.*) Jamais il n'y reparoitra, croyez-en ma promesse. Mais le jour tombe... il faut que je cherche quelques prétextes plausibles, pour colorer mon absence aux yeux de mon maître... cela sera difficile... l'homme pervers est toujours si défiant. Quand la nuit aura enveloppé la terre de ses ombres, je viendrai vous chercher : tenez-vous prêt.

URBINO.

Et Juliana, Juliana, il faudra donc renoncer à elle ? ah ! mon père.

ANTONIO.

Je ne t'entends que trop.

(*Urbino regarde Franco avec expression.*)

FRANCO.

Si au moins vous étiez époux...

URBINO.

Digne Franco, je lis dans vos yeux l'honnêteté de votre âme ; si Juliana eût été mon épouse, vous eussiez cherché à nous réunir.

ANTONIO, *à Franco.*

Homme généreux, digne de notre éternelle reconnaissance ; nous nous remettons en vos mains et à votre conduite ; vous avez tant fait pour nous, que ce seroit un crime de douter de ce que vous ferez encore.

FRANCO.

Je me retire, car le tems presse, ne sortez pas de votre cabane, et comptez sur moi. (*à Urbino.*) Si je vois mademoiselle Juliana, je lui dirai que vous êtes libres et en sûreté ; c'est tout ce que je puis.

URBINO.

Ah, comment payer tant de bienfaits.

FRANCO, *prenant la main d'Urbino.*

Vous ne me devez rien, une bonne action porte avec elle sa récompense. (*Il sort.*)

SCENE IV.

ANTONIO, URBINO, PAOLO, Paysans.

Ier. VIEILLARD.

Comment ! nous vous regardons tous comme notre ami, notre père, et vous nous abandonneriez?

PAOLO.

Ah ! un petit moment, un petit moment, s'il vous plait ; je vois ben, par toute cette manigance de grands mots, qu'en effet vous voudriez nous quitter ; mais ça ne se fera pas comme çà, je vous en avertis... moi, je vous aime d'abord, plus que si vous étiez mon père ; et vous voudriez fuir du pays sans moi?... ah, çà ne sera pas, çà ne sera pas, je vous le répète ; je ne vous quitte pas plus que votre ombre d'abord, je vous en préviens... un si bon maître, un homme si savant et si modeste, que c'est conscience... qui est quelque chose... oui, qui est quelque chose, et qui ne le dit pas : oh, j'ons le coup-d'œil bon, allez, dieu merci.

ANTONIO.

Mon cher Paolo...

PAOLO.

Tenez, je ne vous le cache pas, ce projet de départ me désole et m'enfle le cœur, tout en même tems, et si vous ne prononcez pas que je vous suivrai, il crève d'abord.

URBINO.

Et moi, j'abandonnerois Juliana... la bien aimée de mon cœur... pour qui la vie, sans elle... (*regardant son père avec attendrissement.*) me seroit odieuse, si je n'avois pour ami, le meilleur des pères.

Ier. VIEILLARD.

Eh ! restez, restez plutôt ici ; nous vous soustrairons aux recherches du Comte, pendant son séjour au château, n'en doutez pas. Au surplus, cette terre qui vous a nourri trente ans, qui a vu naître la mère d'Urbino, ne vous a-t-elle pas adopté?

PAOLO.

Sans doute, demeurez not' maître, et si le Comte vient encore, nous vous défendrons, nous le tuerons, ou bien nous le chasserons.

ANTONIO.

Qu'as-tu dit, Paolo ? nous le tuerons, nous le chasserons, et de quel droit prétendrois-tu tuer un homme, ou le chasser de chez lui ?

PAOLO.

Dame, aussi notre maître, il n'y a pas moyen de vous rien dire, vous êtes trop scrupuleux ; et avec ce biau sentiment-là, on ne parvient à rien ; je vous le dis, moi.

URBINO.

Mon père, que résolvez-vous ?

ANTONIO.

Je ne sais. (*aux villageois.*) Mes amis, il est tard ; il faut vous retirer.

LE Ier. VIEILLARD.

Promettez-nous avant, que vous ne quitterez pas ces lieux sans nous avertir.

ANTONIO.

Je vous le promets. (*les villageois s'éloignent peu à peu avec un air triste et pensif.*)

(*A Urbino.*) Rentrons...

PAOLO.

Ah ça, not' mait', je peux compter sur votre promesse, n'est-ce pas ?

ANTONIO.

Oui, tu le peux. (*Paolo s'enva lentement.*)

URBINO.

Que je souffre !

ANTONIO.

Viens, mon fils !

(*Ils entrent tous les deux dans la cabane.*)

SCENE V.

JULIANA, *seule.*

(*Elle arrive sur le théâtre par le fond. La nuit vient.*)

» Juliana, pâle, échevelée, pouvant à peine se soutenir, » arrive sur la scène ; elle s'appuye le long des arbres, » et paroit halletante de fatigue : elle vient dans un dé- » sordre qui peint sa douleur, tomber à la porte de la » cabane ; elle soulève avec peine ses bras et frappe. «

SCÈNE VI.

JULIANA, ANTONIO, URBINO.

» Antonio met la tête à la croisée, regarde et reconnoît » Juliana étendue à sa porte. Il sort de la cabane avec » Urbino, et tous les deux, l'effroi peint sur la figure, » s'empressent de relever Juliana et lui prodiguent des » secours : ils la portent sur le banc de gazon, qui est » vis-à-vis, et tâchent de la rendre à la vie. «

JULIANA, *revenant à elle.*

OU suis-je ?... (*voyant ses libérateurs.*) Antonio... Urbino ! (*elle presse les mains d'Urbino.*) Tu respires ! Franco ne m'a donc pas trompée.... Ç'en est fait, je ne vous quitte plus !

URBINO.

O bonheur !

ANTONIO.

Ma fille, calmez-vous... La fatigue...

JULIANA, *regardant tendrement le vieillard.*

La fatigue... Ah ! oui...

ANTONIO.

Comment vous trouvez-vous, maintenant ?

JULIANA, *s'efforçant de sourire.*

Bien...

URBINO.

Chère Juliana ! qui l'eût pensé que vous vous intéresseriez autant à un malheureux tel que moi ?...

JULIANA, *se levant, et d'un ton solemnel.*

Auriez-vous douté de mon cœur ?

ANTONIO.

Ma chère fille, l'état où je vous vois, me fait craindre qu'il ne vous soit arrivé quelque nouveau malheur.

JULIANA.

Eh ! quel plus grand pouvoit m'arriver, que celui de la perte de mon libérateur ? J'attendois le moment fatal qui devoit nous séparer pour toujours, résolue de ne pas lui survivre, lorsque de l'endroit où j'étois, un tumulte affreux se fait entendre ; ceux qui me gardent pâlissent au bruit des armes... Les lâches !... ils me quittent ! devenue libre alors, je fuis... j'abandonne mon père, mon frère, mes tyrans ! je cours sur les traces de mon ami... je laisse à regret ma bonne et fidèle Maria ; mais où étoit-elle ?... je ne la voyois point. Je suis le premier sentier que je rencontre... Bientôt, j'apperçois de bons paysans... Franco s'offre à ma vue... je lui demande, en tremblant, si vous

vivez, où vous êtes... j'apprends tout! et ne prenant plus de conseils que de mon cœur, sans écouter les préjugés; je vole de nouveau sur vos pas... j'arrive... je vous vois! et plus que jamais, je suis résolue à mourir, plutôt qu'à me séparer de vous!

URBINO.

O! ma bien-aimée! que ne vous dois-je pas, pour tant de courage, pour tant d'amour!

ANTONIO.

Juliana, la volonté d'un père doit être sacrée! et ce père, ingrat, qui vous chérit, sans doute!...

JULIANA.

Eh! s'il m'eût aimée, n'eût-il pas approuvé mon choix? mais il n'écoute que mon frère, qui sacrifie tout à l'orgueil de la naissance!... Non, vénérable Antonio, vous ne me persuaderez pas; mon cœur s'y oppose. Devenez mon père digne vieillard...

URBINO.

Mon père, laissez-vous toucher par nos larmes.

ANTONIO.

O mes enfans! que me demandez-vous. Mais, qui vient de ce côté? c'est la bonne Maria, qui vous cherche, sans doute.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MARIA.

MARIA, *accourant.*

JE me suis bien doutée que vous étiez ici... cruel enfant! et vous abandonnez le château sans moi. O amour! amour, dans quel égarement tu nous conduits... Pardon, mon bon Urbino... ce n'est pas pour vous, que je dis cela... je sais que vous la méritez. D'ailleurs, l'amour est une passion bien excusable à votre âge. (*vivement.*) Cependant, je dois vous dire que le Comte est furieux!... votre frère l'excite encore contre vous, et dit que vous les déshonorez. Ils jurent l'un et l'autre, que s'ils vous retrouvent, un couvent sera votre éternelle prison... Ce pauvre Franco me disoit tout ce qu'il a fait, ce qu'il se proposoit encore de faire pour vous, lorsque Vivaldi nous a surpris, après avoir tout entendu. Je n'ai eu que le tems de me sauver, pour venir vous l'apprendre... Il faut se cacher... éviter leur fureur... (*à part.*) Je crains qu'elle ne soit terrible...

URBINO.

O mon dieu! veille sur mon père, sur Juliana, et que je sois le seul puni.

MARIA.

Puni ! vous n'êtes point coupable. Au reste, entrons chez vous ; fermons-en les portes, et vienne qui voudra, ne répondons pas ; ils vous croiront en fuite... La providence ne nous abandonnera pas.

SCENE VIII.

FRANCO, VIVALDI, Ier. PIQUEUR, GARDES.

» Tous s'avancent, sans bruit sur la scène, menaçant Fran» co au milieux d'eux : Vivaldi tient d'une main un » poignard, avec lequel il semble en menacer son do» mestique ; de l'autre, une lanterne sourde. »

VIVALDI, *à Franco, bas.*

L'INFAME est sans doute dans son indigne chaumière avec Juliana... Allons, appelez-les, afin qu'ils ouvrent à ta voix.

FRANCO.

Monseigneur ! mais votre sœur...

VIVALDI.

Ma sœur !... elle m'a déshonoré... elle ne l'est plus.

FRANCO.

O dieu ! (*à part, regardant le ciel.*) Sois leur appui...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉD. ANTONIO, *ouvrant doucement la croisée.*

ANTONIO, *à part.*

JE crois avoir entendu parler. (*il écoute.*)

VIVALDI, *à Franco, bas.*

Appelle, ou tu meurs.

FRANCO, *hésitant.*

Mais, monsieur... je vous assure... qu'ils se sont éloignés.

VIVALDI.

Je vais frapper à la cabane... y entrer... Si tu m'en imposes...

ANTONIO, *à part, avec anxiété.*

Qu'entends-je ?... mes enfans !

VIVALDI, *bas.*

Silence !.. J'entends quelqu'un.

SCENE X.

LES PRÉCÉD. URBINO, *ouvrant doucement la porte.*

URBINO, *bas, à part.*

IL me semble avoir ouï du bruit de ce côté. (*il regarde dans la maison, et dit :*) Restez ; j'écoute. (*il écoute à la porte.*)

VIVALDI, *bas à Franco.*

Tu m'as trompé : obéis ou c'est fait de toi. (*il va lui appuyer la pointe de son poignard sur la poitrine.*)

(*Urbino quitte la porte, et vient doucement derrière Vivaldi.*)

FRANCO, *tremblant, bas, hésitant.*

Monseigneur...

VIVALDI.

Plus d'objections !

URBINO, *à part.*

Dieux !

FRANCO, *découvrant sa poitrine.*

Frappez donc ! j'aime mieux mourir que trahir l'innocent.

» Vivaldi va enfoncer son poignard dans le sein de Franco, au même instant, Urbino le lui arrache, le jette loin de lui, et revient à la porte de la cabane. Vivaldi lui porte sa lanterne au visage, le reconnoit, fait un geste à ses gardes, qui vont pour le prendre ; mais Urbino est rentré chez lui ; en a fermé la porte, qui résiste aux efforts de ceux qui veulent l'enfoncer. «

VIVALDI.

Indigne séducteur ! tu payeras cher ton imprudence ! A moi, gardes ! un dernier effort.

(*Franco se débarrasse de ses gardes et fuit par le fond.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, *hors* FRANCO.

» Vivaldi et ses gens réunissent leurs efforts, et enfoncent enfin la porte. »

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, VANOZO, FRANCO, GARDES, *dont deux portent des torches.*

VANOZO, *en entrant, et d'une voix terrible.*

VIVALDI ! où est votre sœur ?

(*Tableau, moment de silence.*)

VIVALDI, *hésitant.*

Mon père...

SCÈNE XIII.

» Antonio, Urbino, Juliana et Maria, viennent se jetter » aux pieds de Vanozo. Le Comte les regarde un mo- » ment. La fureur et la pitié se peignent, tour-à-tour, » dans ses yeux. »

ANTONIO, *à Vanozo.*

SPIGNOLA, les coupables sont à tes pieds. Qu'attends-tu pour frapper ?... Le malheureux *Justinian Capello*, exilé par toi de Venise, privé de son fils par toi, obtiendra-t-il la mort qu'il désire ?..

VANOZO, *montrant la plus grande surprise.*

Justinian Capello !... (*il s'approche d'Antonio, pour le considérer de plus près.*) Quoi !... vous seriez, en effet ?..

ANTONIO.

Que me serviroit-il, désormais, de cacher ma naisssance ! (*se levant, avec noblesse.*) Oui ; je suis cette victime de l'intrigue et de l'amour ; c'est toi qui me fit exiler de Venise, il y a trente ans ; c'est toi qui m'enlevât celle qui me fût destinée pour épouse ; c'est toi qui me ravit la fortune et l'honneur... Je n'ai plus qu'à mourir !...

VANOZO, *le relevant.*

Non ; vivez trop infortuné Capello : je fus votre ennemi, je ne le suis plus, et veux tout réparer !

(*Maria, Urbino et Juliana se relèvent avec l'air de l'espoir.*)

ANTONIO.

Toi ?

VANOZO.

Moi-même ! Je fus criminel, mais le ciel fût témoin de mes regrets !... Depuis long-tems, Justinian, l'arrêt qui vous condamnoit est cassé ; assez heureux pour voir ma faute de bonne heure, je me hâtai d'instruire le Doge de la vérité. (*montrant Juliana.*) Voilà la fille de celle qui

nous divisa... Urbino et Juliana ont montré combien ils s'aiment tous les deux !... Que leur hymen soit le gage de notre réconciliation. Le sénat sera satisfait d'apprendre que vous vivez encore, pour vous rétablir dans tous vos droits.

ANTONIO.

Vous m'avez fait bien du mal !... Mais mon fils attend de moi son bonheur ; je ne vois plus mon injure, et j'accepte vos offres.

URBINO.

O, mon père !...

VIVALDI.

Généreux Capello, vous pardonnez au père ; pouvez-vous aussi pardonner au fils ? Et Urbino...

URBINO, *avec noblesse.*

Urbino, époux de Juliana, doit cesser de voir un ennemi en vous, pour n'y plus voir qu'un frère.

VANOZO, *à Vivaldi.*

Mon fils, vous le voyez, les passions nous entraînent souvent bien loin de la raison !... Vous fûtes, sans doute, bien coupable ?... Que mon exemple vous serve de précepte ; et apprenez, désormais, à ne plus sacrifier au vain orgueil de la naissance, les sentimens du cœur.

VIVALDI.

Mon père, cette leçon restera éternellement gravée dans ma mémoire. Pour vous donner une preuve de mon repentir et de la joie que me fait éprouver cette réconciliation, souffrez que la fête que j'avois préparée pour vous distraire, soit célébrée à l'instant. Je vole donner mes ordres et reviens auprès de vous. (*Il sort.*)

SCENE XIV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, *hors* VIVALDI.

JULIANA.

O, Mon père ! comme mon cœur sent bien ce que vous faites pour lui !...

URBINO, *à Vanozo.*

Monsieur le Comte, mon respect et ma reconnoissance, seront éternels !

ANTONIO.

En scellant notre réconciliation, et en faisant le bonheur de mon fils, vous me donnez le plus touchant exemple de la vertu.

Ballet et fête Vénitienne ; elle est amenée par Vivaldi.

FIN.

Nouveautés qui se trouvent chez le méme libraire.

Arlequin tout seul, folie vaudeville, en un acte.
L'Antiquomanie, arlequinade vaudeville.
Cadet Roussel aux Champs-Elysées, vaudeville.
Cassandre tout seul, vaudeville, de Dubois.
Colombine toute seule, vaudeville.
La Clef-forée, vaudeville, de Jacquelin.
Cœlina, ou l'Enfant du mystère, drame en 3 ac.
La Fausse Correspondance, comédie en 1 acte.
La Femme romanesque, comédie en 1 acte.
La Forêt périlleuse, drame en 3 actes.
La Fille en loterie, arlequinade-vaudeville.
Les Fureurs de l'amour, tragédie burlesque.
Georges et Pauline, vaudeville, de Dorvigny.
Gilles bon ami, ou la Maison des Fous, vaud.
Le Hasard corrigé par l'Amour, vaudeville.
Les Horaces, tragédie lyrique.
Jean Racine avec ses Enfans, vaudeville.
Jeannot tout seul, comédie-vaudeville.
Joseph, drame en 5 actes, de Henri Lemaire.
Le Jugement d'Empeigne, vaud. dans les formes.
La Lanterne magique, vaudeville.
Maria, ou la Forêt de Limberg, drame en 3 act.
Mr. Jocrisse au sérail de Constantinople, calemb.
Molière avec ses amis, vaudeville, de Rigaud.
La Paix, ou le Retour du bon Fils, vaudeville.
Le Petit César, ou la Famille des Pyrénées, dram.
Le Petit Chaperon rouge, vaud. de P. Blanchard.
Le Petit Jules, vaudev. en 3 actes, de Dubois.
Le Petit-Poucet, ou l'Orphelin de la Forêt, dram.
Pradon, sifflé, battu et content, vaudeville.
Les Prestiges, mélo-drame en 4 actes.
Le Quaterne, vaudeville, du cit. Armand.
Richardet, ou le Jeune Aventurier, drame en 4 a.
Rosaure de Valencourt, *suite du Petit-Poucet.*
Le Singulier Mariage, vaudeville.
Les Suppléans, comédie en 1 acte.
Le Tableau de Raphaël, vaudeville.
Vert-vert, ou le Perroquet de Nevers, opéra com.

ADRIENNE, DE COURTENAI,

OU

LE MONASTÈRE DES BOIS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE;

Fait historique, sous la date de 1226;

Par M. POMPIGNY,

Musique de M. QUAISAIN ; Ballet de M. RICHARD, pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, en février 1807.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FERDINAND, dit FERRAND, de Portugal, comte de Flandres.	M. Joigny.
HENRY d'ALSACE. comte de St.-Pol, chevalier.	M. Vigneaux.
HUGUES CRAON DE MAREUIL, général français.	M. Tautin.
Le Baron d'ARBOSTA, seigneur portugais, parent de Ferdinand.	M. St.-Clair.
MAZULIN, prevôt de Flandres.	M. Stokleit.
BITMANN, vieux militaire, fermier et laboureur.	M. Dumont.
LAHIRE, maréchal-des-logis, écuyer de Craon.	M. Martin.
MORILLE, fils de Bitmann, nouveau marié.	M. Millot.
ADRIENNE DE COURTENAI.	Mlle. Lesvesque.
ALIÉNOR, sœur de Ferdinand.	Mlle Leroy.
BRIGITTE, marchande de bière, etc.	Mlle Lagrenois.
SUZETTE, fille de Brigitte, nouvelle mariée.	Mlle. Alerme.

DARLEBECK, chevalier, chef des corsaires d'Ostende et de Nieuport.

Ecuyers de d'Arbosta.

Ecuyers d'Aliénor.

Ecuyers de Ferdinand.

Soldats français.

Soldats flamands.

Gardes de la prévôté.

Villageois et Villageoises.

ADRIENNE DE COURTENAI.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'avant-cour d'un château gothique qu'on voit dans le fond, et dans lequel on peut entrer à volonté.

On voit entrer des gardes de la prévôté flamande. Ils sont précédés de leur lieutenant. Mazulin les inspecte.

SCENE PREMIERE.

MAZULIN, un Lieutenant, Gardes.

MAZULIN.

C'est fort bien, tout est tranquille. Il est midi, allez vous reposer; si vous rencontrez des soldats français, je vous recommande la plus grande circonspection. Depuis qu'ils occupent ces cantons, leur conduite a toujours été loyale, que la vôtre, à leur égard, ne se démente pas. (*Au lieutenant.*) Retournez à Rosbeck, et dites à madame Aliénor, que je reste ici pour satisfaire à ses ordres.

(*Le lieutenant et les gardes sortent.*)

SCENE II.

MAZULIN, *seul.*

Voilà bien le château de Merville, appartenant au comte Henry. Quels moyens employer pour me procurer les renseignemens que madame Aliénor désire? Mon oncle, vieux militaire, retiré du service, est fermier de plusieurs terres des environs; il vient souvent au château; il pourrait m'instruire; mais le voudra-t-il? C'est un homme vrai, délicat et sensible. Il est surnommé le brave homme, pour avoir sauvé plusieurs naufragés, au péril de sa vie. Voudra-t-il m'expliquer le mystère que je veux pénétrer? Je lui ai demandé un rendez-vous, ... mais c'est lui-même.

SCENE III.

MAZULIN, BITMANN, un domestique.

Bitmann sort du château suivi d'un domestique qui tient une lettre.

BITMANN, *dans le fond, au domestique.*

Eh! oui au comte Henry, à Béthune; tu devrais être de retour. (*Le domestique sort.*)

MAZULIN, *à part.*

Bon, le comte Henry est absent.

BITMANN, *à Mazulin.*

Bonjour, mon officier, comment va l'ordre, la tranquillité, la santé.

MAZULIN.

Parfaitement, et vous même, mon cher oncle, avez-

vous eu l'occasion de secourir quelque infortuné? c'est une jouissance bien chère à votre cœur!

BITMANN.

Comme çà doit être. Il n'y a pas plus de quatre jours que j'ai encore goûté cette satisfaction. J'étais à ma petite ferme de Rozendal, qui est, comme tu sais, près de la mer, sur les Dunes de Dunkerque; il faisait une tourmente!... comme je n'en ai jamais vue; j'aperçus une misérable barque de pêcheurs qui, près d'aborder, revira de bord par une bourasque, et disparut à mes regards.

MAZULIN.

Etait-elle chargée?

BITMANN.

De deux matelots, et de deux passagers.

MAZULIN.

Quelle imprudence!

BITMANN.

Ils venaient de Gersey; et le mauvais tems les avait surpris. V'là donc quatre hommes à la mer; les deux matelots se raccrochèrent, comme ils purent, à leur barque, et s'abandonnèrent à la providence; mais impossible à eux de repêcher les deux étrangers. Mon cœur palpitait du désir de les sauver. Il n'y avait pas de temps à perdre; je jette mon habit et mon chapeau sur le sable; je me lance à la mer et à brasse, à brasse, je parviens à en saisir un par les cheveux et à l'amener à terre. Je cherche l'autre des yeux; mais.... çà m'fend le cœur d'y songer!... Ah! mon ami, qu'il est affreux de voir périr son semblable sans pouvoir le secourir.

MAZULIN.

Mais celui que vous avez sauvé?...

BITMANN.

Ce n'était qu'un, mon ami, ce n'était qu'un; le pauvre malheureux, à peine échappé de la mort, s'écriait: « c'est mon écuyer, mon ami, il m'a sauvé la vie, » et je n'ai pu l'arracher à la mort!..

MAZULIN.

C'était donc un grand seigneur?

BITMANN.

Eh! qu'importe, c'était un homme. Il resta deux jours entiers dans ma ferme, et me quitta la larme à l'œil, en m'assurant de sa reconnaissance; mais, je n'en ai plus entendu parler.

MAZULIN.

Il n'y a rien qui s'oublie plus vite que les bienfaits.

BITMANN.

Pour les ingrats, oui; mais cela ne doit pas empêcher de rendre service. A propos de service, tu m'as fait demander un rendez-vous, à quoi puis-je t'être utile?

MAZULIN.

Vous savez, mon cher oncle, les obligations que j'ai à madame Aliénor ?

BITMANN, *avec humeur.*

A la méchante sœur de notre brave et malheureux comte de Flandres? que la Providence rend enfin à ses états, après une captivité de douze années.

MAZULIN.

C'est en partie à la bienveillance de cette princesse que je suis redevable de la charge de prévôt....

BITMANN.

Mais point du tout; c'est une justice qu'on t'a rendue. Ton père qui s'était distingué dans tous les grades militaires, et qui t'avait formé au métier des armes à ses côtés, fut nommé prévôt par notre souverain ; il expira dans tes bras, sur le champ de bataille ; il était naturel que tu succédasses à sa place, comme à son honneur. Pour moi, qui n'eus jamais d'autre ambition que d'élever ma famille dans une honnête médiocrité, et de mourir tranquillement dans son sein, après avoir servi vingt ans, ma patrie, dans le grade modeste où le ciel m'avait placé, j'ai retourné gaîment à ma charue, persuadé que s'il est glorieux de combattre les hommes, il ne l'est pas moins de les nourrir. Mais pardonne à mon bavardage, eh! bien, que veut, que demande cette madame Aliénor ?

MAZULIN.

Elle m'a chargé d'une commission qui m'inquiète.

BITMANN.

Pourquoi ? il faut la faire, si elle est honnête, et la refuser si elle ne l'est pas.

MAZULIN.

Elle désire ardemment savoir, s'il est vrai qu'il existe dans ce château une jeune et belle personne qu'on dit étrangère d'origine.

BITMANN, *l'examinant.*

Oui.

MAZULIN.

Et si elle est la maîtresse ou la femme du comte Henry ?

BITMANN.

Qu'est-ce que cela lui fait ?

MAZULIN.

Oubliez-vous qu'avant sa captivité, le prince Ferdinand, notre souverain, avait promis d'unir madame Aliénor à ce même comte Henry ?

BITMANN, *vivement.*

Je sais qu'il n'a jamais consenti à ce mariage ; qu'il s'est battu à cette occasion avec le seigneur d'Arbosta, parent de madame Aliénor ; que celui-ci fut grièvement

blessé, et qu'on n'en a plus entendu parler depuis ce combat.

MAZULIN.

Apprenez donc qu'elle veut, que de force ou de gré, je fasse disparaître cette jeune étrangère.

BITMANN, *ému.*

Est-il possible ? Voyons ton ordre.

MAZULIN, *interdit.*

Eh ! mais... l'intention de madame Aliénor ne suffit-elle pas ?

BITMANN, *sévèrement.*

Je te demande où est ton ordre ?

MAZULIN.

Je n'en ai pas d'autre que sa volonté.

BITMANN.

Non ? Eh ! dis-moi... es-tu fait pour obéir aux caprices d'une femme ? pour la servir dans ses passions ? pour affliger, désespérer le bienfaiteur de ta famille ?

MAZULIN, *vivement.*

Vous croyez donc que cette étrangère est en effet l'épouse du comte Henry ?

BITMANN, *brusquement.*

Je crois que ce brave seigneur nous aime comme ses enfans ; je crois que depuis le peu de temps que madame Adrienne, qu'on croit une étrangère, habite ce château, tous ses jours ont été signalés par de nouveaux bienfaits. Je crois, enfin, qu'il est de mon devoir de respecter les secrets de mes supérieurs, et que le tien est de n'exécuter que les ordres émanés de ton souverain. Est-ce donc sur la simple parole d'une femme, quelque puissante qu'elle soit, qu'on doit risquer de tels coups d'autorité ? Ne peut-elle pas te désavouer, en cas d'accident, et te rendre la victime de ta crédulité ?

MAZULIN.

Vous ne savez pas, mon oncle, à quel excès, sur mon refus ou sur mon silence, peut se porter madame Aliénor ; elle est capable de venir elle-même...

BITMANN.

Que t'importe ? tu n'auras du moins rien à te reprocher ?

MAZULIN.

Je vous entends, mon oncle, et je vais vous prouver que je suis digne de vos conseils, de votre estime et de votre amitié.

BITMANN, *lui prenant la main.*

Va, mon officier ; songe à la conduite de ton père ; elle fut irréprochable, et c'est celle que tu dois tenir.

Mazulin sort.

SCENE III.

BITMANN, *seul.*

Je sens qu'il est bien difficile de conserver la bienveillance d'une femme puissante et vindicative. Obéir, c'est peut-être se déshonorer; refuser, c'est se perdre; mais il n'y a pas à balancer. Chassons toutes ces sombres idées, et ne nous occupons que du plaisir que nous promet cette journée. Je marie mon fils à la fille d'un laboureur comme moi. Oh! qu'il serait content, s'il pouvait être témoin du bonheur de nos enfans! Il est mort sans laisser de fortune; mais sa probité est la plus belle dot que sa fille puisse apporter à mon enfant. . J'entends, je crois... je ne me trompe pas; ce sont eux, qu'accompagne toute la jeunesse des environs.

SCENE IV.

BRIGITTE, MORILLE, BITMANN, SUZETTE, Villageois.

MORILLE.

Ah! v'là le papa, v'là le papa; eh! venez donc, dame Brigitte. (*Il l'entraîne.*)

BRIGITTE.

Eh bien! eh bien? voyez donc cet extravagant!... (*A Bitmann.*) Déjà ici, père Bitmann? Nous venons, en cérémonie, saluer et inviter madame Adrienne, et lui présenter le bouquet et le ruban d'honneur.

BITMANN.

Je l'ai déjà prévenue sur votre arrivée; mais je crains bien qu'elle ne puisse pas nous recevoir.

BRIGITTE.

Pourquoi donc, s'il vous plait?

MORILLE, *fâché.*

Est-ce que nous aurions fait deux mortelles lieues, *gratis et prodio.* Ah! çà ne serait pas honnête, mon papa, et j'ai trop de respect pour la politesse de madame... (*Adrienne paraît.*) Et tenez, tenez, la v'là.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ADRIENNE, suivie de ses femmes.

ADRIENNE, *aux Villageois.*

Pardon, mes bons amis, si je vous ai fait attendre; mais, forcée en ce moment de renoncer à toute société, j'avais donné les ordres les plus précis pour ne laisser pénétrer personne dans ma retraite. Je n'en suis pas moins sensible à votre souvenir, et aux témoignages de votre affection. Je ne puis cependant assister à vos fêtes; je ne

veux point troubler, par mes ennuis, la joie que vous inspire un si beau jour.

Suzette lui présente un bouquet, et Morille un ruban. Adrienne les accepte, et les ayant donnés à une de ses femmes, elle prend la main de Suzette, et lui glisse une petite bourse. Celle-ci, honteuse, veut refuser, Adrienne lui impose silence.

ADRIENNE.

Paix, paix. (*à Brigitte, montrant Suzette.*) Je reconnais votre aimable fille; c'est sans doute la nouvelle épouse ?

BRIGITTE, *faisant la révérence.*

Oui, madame.

MORILLE.

Et moi madame, je suis le marié; mais, mon dieu! que c'est donc fâcheux pour nous que vous ayez des ennuis dans le cœur. Si c'était un effet de votre bonté de les remettre au lendemain de nos nôces.

BITMANN.

Paix, Morille.

BRIGITTE, *revenant du fond.*

Ah! mon dieu! mon dieu! des cavaliers de France, tout un escadron!

BITMANN, *regardant.*

Ils escortent une voiture, ils s'arrêtent.

MORILLE.

Oh! la belle dame!... la v'là descendue.

BITMANN.

C'est madame Aliénor!

ADRIENNE, *étonnée.*

Aliénor!

BITMANN.

Elle fait signe au commandant d'avancer, ... il la refuse... elle se fâche : il la salue et repart avec sa troupe.

(*Madame Aliénor, entre suivie de ses gens.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, Madame ALIENOR.

ALIENOR.

Que ces soldats français sont fiers et raisonneurs. (*Elle aperçoit les villageois et Adrienne.*) *à part.* C'est elle sans doute. (*A Adrienne.*) Ma présence vous étonne madame? elle paraît vous allarmer.

ADRIENNE.

Si j'avais quelque sujet de crainte, vous conviendrez, madame, que cette manière de vous annoncer ne serait pas propre à me rassurer.

ALIENOR.

C'était pour veiller à ma sûreté, et non pour attenter à la vôtre, que cette escorte m'a accompagnée jusqu'à ce

château; mais ne peut-on vous parler sans témoins?

ADRIENNE, *aux villageois.*

Allez, mes bons amis. (*bas.*) et ne vous éloignez pas.

ALIENOR, *à part.*

Il faut attendre l'ordre de Ferdinand.

Tout le monde se retire au fond du théâtre, les femmes d'Adrienne un peu moins éloignées.

ALIENOR.

Me connaissez-vous, madame?

ADRIENNE.

Je présume que j'ai l'honneur de parler à madame Aliénor.

ALIENOR.

A la sœur du souverain de ces contrées, que votre séjour dans ses états, que l'affectation du comte Henry à fuir sa présence, que la retraite qu'il vous donne dans ce château ont lieu de surprendre et d'offenser peut-être.

ADRIENNE.

Mon dessein et mon plus grand désir est d'apprendre au prince le motif qui me retient ici, dès que je pourrai obtenir de lui un entretien que je souhaite depuis long-temps et que sa longue absence m'a empêchée de lui demander.

ALIENOR.

Est-ce un si grand mystère que vous ne puissiez m'en informer?

ADRIENNE.

Dès que le prince en sera instruit, il sera le maître de vous le confier. Jusques là, je pense qu'à cet égard nul autre que lui n'à le droit de m'interroger.

ALIENOR.

Vous vous trompez, madame; autorisée à regarder le comte Henry comme mon époux, je n'ai pu, sans surprise, apprendre que vous étiez chez lui, servie et respectée à l'égal de son épouse; et votre vue suffit pour confirmer les alarmes que je devais concevoir.

ADRIENNE.

Sans entrer dans des détails superflus, je puis vous assurer, madame, que le comte Henry ne m'a jamais dit qu'il fut lié par les engagemens dont vous réclamez la puissance.

ALIENOR, *vivement.*

Oserait-il le nier? mais avant tout je serai sincère, soyez-le à mon égard.

ADRIENNE.

Sur quoi, madame? je vous écoute.

ALIENOR.

Le comte Henry vous aime-t-il? 2

ADRIENNE.

Je pense que lui seul peut répondre à cette question.

ALIENOR.

Et vous, madame, l'aimez-vous?

ADRIENNE.

Permettez-moi de vous dire, que j'ai l'honneur de vous voir aujourd'hui pour la première fois, et qu'il faut se connaître davantage pour exiger et pour faire de pareilles confidences.

ALIENOR.

Est-il votre époux enfin?... (*silence noble et modeste de la part d'Adrienne.*) Non, non, je ne puis croire qu'il ait poussé jusques là la scélératesse, qu'il ait porté l'audace jusqu'à braver la puissance et le courroux de son souverain.

Eh bien, madame, si vous avez le malheur de l'aimer, s'il a tenté de vous intéresser pour vous séduire, apprenez à le connaître, apprenez que le comte Henry, quoi qu'issu d'une illustre famille, se trouvait réduit à un état non loin de l'indigence, par la faute d'un père qui sacrifia sa fortune à la vaine gloire de suivre le dernier comte de Flandres en Palestine, où tous deux terminèrent leur sort. Mon frère, devenu souverain de ces contrées, fut sensible à son malheur et lui accorda les grands fiefs qu'il possède; mais comme une dot qui devait m'appartenir un jour et garantir l'union qui fut dès lors arrêtée entre nous. La guerre s'alluma de toutes parts. Mon frère en fut la victime et le comte Henry ne tarda point à disparaître, pour se fixer, dit-on, auprès de Philippe Auguste, le plus grand de nos ennemis. (*avec ironie.*) C'est sans doute à la cour de ce prince, qu'il apprit à devenir infidelle, qu'il puisa dans vos yeux le charme qui devait faire un jour mon malheur, le sien, et la honte de sa famille.

ADRIENNE, *vivement.*

La honte! Madame, je pense que le comte Henry a l'ame trop grande, trop élevée pour faire un choix qui puisse le déshonorer.

ALIENOR.

Votre ardeur à le défendre m'ouvre les yeux. Oui, vous l'aimez.

ADRIENNE.

La reconnaissance... Que dis-je? la générosité seule m'imposerait la loi de repousser, dans son absence, la calomnie dont on se plait à l'accabler.

ALIENOR, *avec une ironie amère.*

Et c'est sans doute par la même générosité que vous le ferez consentir aux sacrifices qu'il sera obligé de s'imposer en renonçant à sa patrie, aux brillans apanages qu'il ne

peut conserver sans être mon époux ? C'est par le même motif que vous le ferez manquer aux devoirs du sang, de l'honneur et de la reconnaissance ? Etrange effet d'une générosité désintéressée, d'un amour délicat et sensible ! ou plutôt d'une passion qui ne connait de loi que ses désirs, de règle que ses emportemens. Poursuivez, madame; mais ne pensez pas que je me bornerai à des larmes stériles, à des regrets superflus. Il a beau fuir la présence de son souverain, il faudra qu'il paraisse devant lui, qu'il lui rende compte de sa conduite; qu'il se justifie du crime dont il est accusé.

ADRIENNE, *surprise.*

Du crime !

ALIENOR.

Vous l'a-t-il aussi laissé ignorer ? La mort de notre parent, du baron d'Arbosta, dont lui seul est coupable, n'est-elle pas un assassinat ?

ADRIENNE.

Arrêtez, madame, arrêtez; le comte n'est pas là pour se défendre.

ALIENOR.

Malheureuse étrangère ! Voyez l'abîme où vous allez vous précipiter : voyez votre amant, non tel que vous désirez qu'il soit; mais tel qu'il est, et qu'il doit vous paraître. Non, ce n'est plus le brave, l'intéressant Henry, l'espérance et l'honneur d'une auguste famille; l'action la plus vile et la plus atroce l'a rendu l'objet de sa colère et de son mépris ; elle la conduit... ô ciel ! pourrai-je le dire ? pourra-t-il lui-même appaiser l'indignation de son souverain, échapper à la vigilance des gardes qui le poursuivent, se soustraire au glaive de la justice qui l'attend pour le frapper.

Adrienne tombe évanouie dans les bras de ses femmes.

Dira-t-elle, osera-t-elle dire qu'elle ne l'aime pas ?

Craon arrive, regarde ce tableau, et reste interdit. Les villageois forment un groupe autour d'Adrienne, que l'on emmène.

SCENE VII.

Madame ALIENOR, CRAON.

CRAON, *surpris.*

Que veut dire cela, madame ?

ALIENOR.

Rien, rien, sire de Craon ; c'est la suite d'une petite explication, d'une première entrevue que je viens d'avoir avec une personne que je voulais connaître plus particulièrement.

CRAON.

A en juger par le dénouement, la scène a dû être vive et orageuse.

ALIENOR.

Mais comment vous trouvez-vous ici ?

CRAON.

Mon empressement devrait-il surprendre ? Les soins que vous m'avez fait prodiguer pendant le séjour que ma blessure m'a contraint de faire dans votre château....

ALIENOR.

Les droits de la guerre ne vous autorisaient - ils pas à en disposer ?

CRAON.

L'agitation où je vous ai vue, en me demandant l'escorte qui vous a accompagnée....

ALIENOR, *avec humeur.*

L'officier qui la commandait s'est acquitté singulièrement de sa mission. Sous prétexte que je n'étais pas la maîtresse de ce château, il n'a jamais voulu m'y suivre, et a disparu comme un éclair.

CRAON, *sérieusement.*

C'est un brave militaire que je ne puis blâmer de cette circonspection. Songez donc que le traité avec votre frère est signé; que nous allons évacuer le pays, et que la plus légère imprudence pourrait avoir les suites les plus funestes; mais votre expédition est sans doute terminée, puisque vous êtes restée maîtresse du champ de bataille; si vous voulez repartir, je suis à vos ordres.

ALIENOR.

Non, non ; je suis retenue ici par deux sentimens qui me tyrannisent tour à tour, l'amour et la haine.

CRAON.

Ah ! passe pour l'amour : c'est l'élément naturel des belles. Après Mars, c'est à lui seul aussi que j'adresse mes hommages. Quant à la haine, c'est un sentiment trop obscur et trop pénible pour la franchise et la vivacité françaises. Au surplus je ne me suis jamais connu d'ennemis personnels ; à l'égard de ceux de ma patrie, sont-ils lâches ? je les méprise. Sont-ils braves ? je les estime et les combats. La paix arrive-t-elle, mon épée rentre dans le fourreau, et il ne tient qu'à nos ennemis que nous soyons les meilleurs amis du monde. Mais cette femme vous a donc cruellement offensée ?

ALIENOR.

Jugez si je dois la haïr ; elle m'enlève le cœur d'un époux qui me fut promis.

CRAON.

L'affaire est grave.

ALIENOR.

Et le perfide, m'a privé d'un parent expiré sous ses coups.

CRAON.

Ils se sont battus ?

ALIENOR, *bas en confidence.*

Non ; il l'a assassiné.

CRAON.

Quelle horreur !

Mazulin paraît avec ses gardes.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MAZULIN, gardes.

ALIENOR.

Eh bien, Mazulin, que venez-vous m'apprendre ?

MAZULIN.

Le prince, votre frère, madame, est parti de Farnes pour se rendre au Monastère des Bois ?

ALIENOR.

Pourquoi au Monastère des Bois ? Quel motif ?...

MAZULIN.

C'est dans sa superbe enceinte qu'il veut recevoir l'hommage des députés; et cette cérémonie sera terminée par un magnifique tournoi et des fêtes analogues à son heureux retour.

ALIENOR.

Ne vous a-t'-il point donné des ordres relatifs à ce château?

Mazulin lui offre un parchemin, Alénor le parcourt bas, puis respire avec joie.

ALIENOR.

Ah ! je vais donc être délivrée d'une odieuse rivale et son perfide amant sera traduit devant ses juges. (*à Mazulin.*) Et quelle issue présument-ils qu'aura cette fatale aventure?

MAZULIN.

Elle s'offre sous un aspect funeste à l'accusé, les témoins qui ont été entendus ne lui sont pas favorables.

CRAON.

Que le criminel soit puni, rien de plus juste; mais croyez-vous que cette jeune personne soit complice...

ALIÉNOR, *vivement.*

Je sais qu'elle est ma rivale, il suffit.

CRAON.

J'avoue que l'état où je l'ai vue, m'a fait la plus vive impression.

ALIENOR, *avec amertume.*

Je n'en suis point surprise, on sait combien les français sont sensibles aux charmes de la beauté.

CRAON.

Dites plutôt, madame, aux malheurs de l'humanité.

MAZULIN, *à Aliénor.*

J'entre dans ce château pour remplir une partie de ma mission, tandis que le reste de mon détachement est à la poursuite de l'accusé.

ALIENOR, *lui rendant le parchemin.*

De l'exactitude et de la fermeté.

MAZULIN.

Je sais mon devoir, madame, et je vais m'en acquitter.

Il entre au château avec ses gardes.

SCENE IX.

ALIENOR, CRAON.

CRAON.

Eh! quoi, madame, ne pourrait-on pas obtenir quelque délai, pour donner le temps à cette infortunée de se reconnaître? Une femme ne peut camper et décamper comme un militaire; daignez adoucir l'horreur de sa situation; laissez aux lois le soin de punir le crime, et soyez compatissante envers le malheur et la vertu.

ALIENOR, *ironiquement.*

La vertu, dites-vous? Mais qu'a-t-elle à se plaindre? On n'attente point à sa liberté; elle peut se retirer dans sa patrie, où elle trouvera sans peine des consolateurs.

CRAON.

C'est donc une étrangère?

ALIENOR.

Le vif intérêt que vous paraissez y prendre, m'a fait croire que vous l'aviez reconnue.

CRAON, *surpris.*

Reconnue?

ALIENOR.

Eh! oui, pour une française.

CRAON, *vivement.*

Elle est française?

ALIENOR.

On l'assure.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ADRIENNE, BITMANN, MAZULIN, Villageois, Gardes.

ADRIENNE, *à Mazulin.*

Où me conduisez-vous? quel est mon crime pour me traiter avec tant de rigueur?

BITMANN, *à Adrienne.*

Eh bien, madame, venez avec nous; cédez à nos prières, notre asile et nos cœurs vous sont ouverts; vous n'avez

pas tout perdu, puisqu'on vous laisse la liberté, et qu'il vous reste de bons serviteurs et de vrais amis... Pardonnez à ce mot que m'arrache la vérité; oui, des amis, prêts à sacrifier leurs jours pour conserver les vôtres.

CRAON, *à Bitmann.*

Brave homme, brave homme.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LAHIRE.

CRAON.

C'est toi, Lahire?

LAHIRE, *essoufflé.*

Oui, monseigneur, en rentrant au château de Rosbeck, j'ai appris que vous en étiez parti brusquement, çà m'a dérouté. J'arrivais de Lille, et voulais sur-le-champ vous rendre compte de ma mission; mais, ayant su que vous aviez envoyé un détachement de ce côté, j'ai monté cerf-volant, j'ai piqué des deux, et ventre à terre me voici.

CRAON.

Eh bien?

LAHIRE, *à demi-voix.*

Il s'agit de sauver ce brave chevalier pris à Rozendal, et qui fut renvoyé sur sa parole.

CRAON, *vivement.*

Comment, ce serait....

SCENE XII.

LES PRECEDENS, HENRY.

Grand bruit. Henry, l'épée à la main, paraît se défendant contre des gardes, qui le poursuivent.

MAZULIN, *aux gardes.*

Arrêtez, point de violence.

CRAON.

Henry!...

HENRY.

Il aperçoit Craon et se jette dans ses bras, puis en se relevant, il aperçoit Adrienne et court à elle.

Craon!... Adrienne!... O ciel! comment dans ma maison, on ose?...

CRAON, *indigné.*

Quoi c'est chez vous? c'est donc votre...

HENRY, *l'arrêtant et lui montrant Aliénor.*

Ah! mon ami, voilà d'où part ce coup inattendu.

CRAON, *à Aliénor.*

Eh! bien, madame, comment interpréter votre conduite envers mon ami, envers moi-même? est-cela l'usage que vous

vouliez faire de l'escorte que vous m'avez demandée? quel dessein perfide, quel piège tendiez-vous à ma bonne foi?

HENRY, *à Craon.*

N'en doutons point, c'est sur un ordre supposé...

MAZULIN, *à Henry.*

Non, monseigneur, il émane de notre souverain; le prince ordonne *(montrant Adrienne)* que madame se retire hors de ses états; quant à vous, sire Henry d'Alsace comte de Saint-Pol, il faut me remettre votre épée et me suivre.

HENRY.

Mon épée! on ne l'aura qu'avec ma vie; venez la prendre si vous l'osez!

MAZULIN, *pénétré.*

Monseigneur ne résistez point aux volontés du prince, ne me contraignez pas d'employer la force.

CRAON, *noblement*

La force? elle serait ici superflue, le comte est mon prisonnier. Quel que soit le crime dont on l'accuse, personne sans mon aveu, n'a le droit d'attenter à sa liberté; quant à madame, elle est française et je me déclare son chevalier; songez que les droits que je réclame sont sacrés; que votre souverain ne peut les méconnaitre et que le mien sait les faire respecter.

ALIENOR, *à Mazulin.*

Cédez, Mazulin, les circonstances l'exigent; il ne faudrait qu'une étincelle pour rallumer le flambeau de la guerre, c'est peut-être le motif secret de cette résistance; n'ayons pas les premiers ce malheur à nous reprocher; je vais rendre compte à mon frère de votre zèle à le servir et des obstacles qu'on oppose à ses volontés

Elle lance des regards furieux sur Adrienne, Henry et Craon, et sort avec sa suite; Mazulin et Bitmann restent au fond avec les villageois.

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, excepté ALIENOR.

CRAON.

Madame Aliénor m'avait instruit des motifs de son ressentiment; mais j'étais loin de penser que vous en fussiez l'objet; depuis six mois que ma blessure m'a retenu loin de vous, j'ignore absolument ce qui s'est passé. Je n'ai rien su de tout ce qui a rapport à cette aventure.

HENRY.

Daignez m'entendre. Vous savez qu'après la mort du dernier comte de Flandres, Philippe-Auguste nomma Ferdinand de Portugal pour lui succéder. J'ose dire que si quelqu'un devait prétendre à cet honneur, c'était peut-être

l'unique descendant de Philippe d'Alsace, dont je tire mon origine. Ce fut donc pour me dédommager, que Ferdinand se vit contraint de me céder les villes de Bethune de Bergues et de Cassel, sauf l'hommage qu'il eût droit de se réserver.

ADRIENE.

Et madame Aliénor ose affirmer que ce fut sous la condition expresse de l'épouser?

HENRY.

Non, ma chère Adrienne, non; je n'y consentis jamais.

CRAON.

Tel est pourtant le motif ou le prétexte de sa haine et de son courroux. Ajoutez-y la mort de son parent dont elle vous fait un crime.

HENRY, *noblement.*

Il a reçu le prix de sa témérité; jugez-en vous même. A peine de retour dans ma patrie, je reçois un cartel du baron d'Arbosta. Il pretend me punir en l'absence de Ferdinand, il veut, dit-il, venger l'affront que mon refus d'epouser sa parente imprime à sa famille. Pouvais-je refuser? ce fut près de la mer, dans les Dunes de Rozendal que nous combattîmes, nous avions pour seconds et pour témoins, lui, le capitaine d'Arlebeck; avoué de madame Aliénor; et moi, le brave de Nêle. Le ciel favorisa ma cause, et le baron fut terrassé; mais, ô comble de perfidie! à la voix de d'Arlebeck et à la faveur d'un bois épais qui couvrait le lieu du combat, des pirates fondent tout-à-coup sur de Nêle et sur moi: ce brave chevalier me seconda d'abord avec intrépidité; mais percé d'un coup mortel, il me laissa bientôt à la merci de ces brigands, j'allais périr, le ciel vint à mon secours. Des troupes françaises qui couvraient la partie de nos contrées, restée en otage à votre souverain accourent de toute part et font prendre la fuite aux scélérats, dont j'étais environné. Cependant, quoique blessé, je poursuivis l'indigne d'Arlebeck; mais je ne pus l'atteindre et je fus forcé de me rendre à l'officier français qui faisait respecter le territoire commis à sa surveillance, et sur lequel nous avions combattu, il me fit remettre mes armes, et ma parole suffit à ce généreux guerrier. C'est donc à juste titre que vous m'avez réclamé pour votre prisonnier, je le suis de la France et vous êtes son général.

CRAON.

Mais que devint ce malheureux d'Arbosta?

HENRY.

Arrêté loin du lieu du combat, j'étais moi-même hors d'état de m'occuper des soins que l'honneur et l'humanité commandent. J'ignore quel fut son sort; mais il est certain qu'il ne fut point trouvé sur le champ de bataille.

CRAON.

Madame Aliénor donne une couleur bien différente à cette aventure.

ADRIENNE.

J'en frémis encore ; elle ose parler de crime, d'assassinat.

HENRY.

O ciel !

CRAON.

Opposez un courage tranquille aux fureurs de votre ennemie ; demandez à être entendu, à être jugé. Le nom d'un chevalier doit demeurer sans tâche ; l'ombre même du soupçon ne doit pas l'environner. Quant aux prétentions de madame Aliénor, il n'est qu'un moyen de vous en délivrer, c'est de rendre public le secret que vous confiâtes à mon amitié.

HENRY.

Quoi ? mon mariage avec Adrienne ?

CRAON.

Sans doute.

ADRIENNE.

Impossible, sire de Craon, surtout au moment de l'arrivée du prince Ferdinand. Notre union ne peut être divulguée sans les plus sages précautions ; notre sort en dépend pour toujours. Cette union ne fut point formée contre la volonté d'un père ; mais elle n'obtint, ni ne put obtenir son aveu, puisqu'il est vrai que je le connais, mais que je n'en suis pas encore connue ; c'est un mystère, qu'avant de nous unir, mon époux s'obligea par serment de respecter jusqu'à l'événement qui doit justifier mes craintes ou mon espoir ; l'instant approche où tout sera connu, si ce père respectable et tout puissant....

CRAON, *vivement.*

Quoi, madame, le prince serait-il ?...

ADRIENNE, *se reprenant.*

Si ce père respectable écoute la voix de l'honneur et de la nature, notre bonheur est assuré ; mais s'il allait me méconnaître....

HENRY, *à Adrienne,*

Peux-tu le craindre ou le soupçonner ? eh ! quel mortel ne s'honorerait pas d'avoir donné le jour à ma chère Adrienne ?

Ici Mazulin, Bitmann et la Hire, descendent en scène.

CRAON, *à Mazulin.*

Encore ici, seigneur, prévôt ? j'avais pensé que ma parole aurait dû vous suffire ; n'obligez pas Craon d'opposer la force à votre résistance.

LAHIRE, *à Craon,*

Monseigneur, faut-il ?...

CRAON.

Un moment.

MAZULIN, *tranquillement.*

Sire Craon de Mareuil, j'ai reçu les ordres de mon souverain et aux dépens de mes jours je dois les exécuter. Vous êtes trop loyal chevalier et trop ami de la discipline pour blâmer mon exactitude et ma fermeté.

BITMANN, *à Craon.*

Pardon, monseigneur; mais il fait son devoir, et je crois faire le mien en donnant à notre cher comte Henry les conseils d'un vieux militaire et d'un fidèle serviteur. (*A Henry*) Je sais, monseigneur, que la scélératesse vous poursuit; des témoins, gagnés sans doute, ont déposé contre vous...

HENRY et ADRIENNE.

Des témoins.

BITMANN.

Soyez tranquille; il s'en trouvera aussi de justes et d'irrécusables; vous avez de grands ennemis; mais il n'est point d'obstacles que ne surmontent le courage et la vérité.

HENRY.

Bien Bitmann. (*à Craon.*) Oui, mon ami, évitons un éclat funeste qui compromettrait deux souverains et qui me rendrait suspect ou coupable aux yeux même de mes amis...

CRAON.

Voilà la tranquillité que j'attendais de vous; ce brave homme a raison; allez confondre l'envie, la haine et l'imposture. (*à Mazulin.*) Seigneur, prévôt, songez que que je ne vous rends pas mon prisonnier. Je vous le confie..

HENRY, *présentant son épée à Craon.*

Sire de Craon, c'est à vous seul que je remets les armes C'est à vous seul aussi que je confie mon honneur Adrienne et ma vie.

CRAON, *recevant l'épée.*

Et moi je fais serment de les défendre ou de les venger.

Adrienne se jette dans les bras d'Henry; ils se séparent. Elle sort d'un côté avec les villageois, et Henry de l'autre avec le prévôt.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le milieu d'un bois qu'on appelle carrefour; dans le fond est un château gothique; sur la droite sur la gauche, sont deux maisons, l'une appartient à Bitmann, l'autre à la mère Brigitte. Il est petit jour.

SCENE PREMIERE.

BITMANN, *seul.*

Il sort de sa maison et va écouter à la porte de Brigitte.

Ils dorment tous comme des marmottes. Cela n'est pas

étonnant; nous sommes revenus si tard du château de Merville! Pour moi, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit; à peine étais-je couché, qu'un bruit confus de voix, et des cris de détresse ont frappé mon oreille. J'ai mis la tête à la fenêtre; qu'ai-je vu? grand dieu! une femme éplorée, que des scélérats, armés de poignards, conduisaient dans ce château. Et je ne sais si je me suis trompé; mais j'ai cru reconnaître la voix de madame Adrienne. Ce château appartient à madame Aliénor. Aurait-elle eu la scélératesse... Mais comment aurait-elle pu réussir à la faire enlever... Eon! les méchans sont-ils jamais embarrassés pour trouver les moyens de mal faire?

D'Arbosta paraît dans le fond, suivi d'un écuyer portant son casque et un rouleau de parchemin.

SCENE II.

D'ARBOSTA, BITMANN, *l'écuyer au fond.*

BITMANN.

Mais je crois voir.. Oui, c'est un chevalier avec son écuyer; que cherche-t-il de si bonne heure dans ces bois?

D'ARBOSTA, *dans le fond*

Ce doit être ici; je reconnais ce château; la maison de Bitmann, à ce qu'il m'a dit, n'en est pas éloignée.

BITMANN, *à part.*

Il parle de moi; serait-ce ce brave chevalier français?

D'ARBOSTA, *s'approchant.*

Eh! c'est lui-même.

BITMANN.

Pardon, monseigneur; mais n'ayant pas l'honneur de vous connaître...

D'ARBOSTA.

Il n'y a cependant pas si long-temps que nous nous sommes vus.

BITMANN, *surpris.*

Quoi? c'est vous qui... Excusez; mais c'est que je vous vois dans un état bien différent de celui où vous étiez lorsque j'eus le bonheur de vous sauver de la mer et de vous recevoir dans ma petite ferme de Rozendal.

D'ARBOSTA.

Je n'oublierai jamais que je vous dois la vie; aussi mon premier soin a été de vous chercher pour vous en témoigner ma reconnaissance, que je ne borne pas à ce faible présent: (*Il tire une bourse qu'il présente à Bitmann, qui la refuse.*) Votre générosité...

BITMANN.

Non, monseigneur; secourir son prochain n'est pas une générosité, c'est un devoir.

D'ARBOSTA.

Vous êtes brave, sensible, je ne puis douter de votre

probité, parlez-moi franchement, me reconnaissez-vous?

BITMANN.

Plus je vous observe sous cet habillement, plus j'entends le son de votre voix, plus je suis tenté de croire.... mais comment cela se pourrait-il?

D'ARBOSTA.

Eh bien!

BITMANN.

Oui, je croirais que vous êtes...

D'ARBOSTA.

Achevez.

BITMANN.

Le baron d'Arbosta.

D'ARBOSTA.

Oui, mon ami, c'est moi-même.

BITMANN.

Vrai? vrai? O mon cher Henry! vous voilà sauvé.

D'ARBOSTA.

Modérez ce transport: je sais ce que l'honneur et le devoir m'ordonnent.

BITMANN, *vivement.*

Oui, monseigneur, il faut aller trouver le prince, lui demander vengeance...

D'ARBOSTA.

Il n'est pas temps encore; je connais trop l'adresse de madame Aliénor, et l'ascendant qu'elle a sur l'esprit de son frère, pour éclater contre elle sans ménagement.

BITMANN.

Mais songez donc que le comte Henry est accusé...

D'ARBOSTA.

Je le sais; mais me montrer sans précaution serait donner l'éveil et l'allarme à ses accusateurs et à mes assassins: protégés par Aliénor, soutenus par l'infâme d'Arlebeck, leur fuite les aurait bientôt dérobés à notre vengeance.

BITMANN.

Vous soupçonnez donc aussi madame Aliénor?

D'ARBOSTA.

Oui, mon ami, j'ai lieu d'être persuadé que toujours éprise du comte Henry, elle s'est servie de d'Arlebeck qu'elle savait être mon rival, pour la délivrer d'un parent importun, d'un amant qui n'a combattu le comte Henry que pour la venger de ses refus. Vous voyez qu'elle a été ma récompense.

BITMANN.

Mais comment vous sauvâtes-vous? les Français qui arrêtèrent le comte Henry vinrent donc à votre secours?

D'ARBOSTA.

Ils y vinrent en effet; mais pressés de poursuivre d'Ar-

lebeck et les pirates, ils me laissèrent aux soins de mon écuyer, de ce même infortuné, que nous n'avons pu sauver du naufrage; et moi, redoutant de nouvelles embûches de la part de mes ennemis, aidé de mon malheureux serviteur, je me traînai vers le bord de la mer, où des pêcheurs de Gersey me reçurent dans leur barque et me transportèrent dans leur isle. C'est-là que j'ai cru devoir rester ignoré jusqu'au retour de Ferdinand.

BITMANN.

Et vous pouvez balancer?

D'ARBOSTA.

Voici mon dessein, tout perfide qu'est d'Arlebeck, il est brave...

BITMANN.

Perfide et brave, c'est impossible.

D'ARBOSTA.

Je veux profiter de l'occasion du tournoi pour l'attirer en champ clos. Là, sous l'apparence et le nom d'un chevalier inconnu, je le combats, je le terrasse et, le poignard sur la gorge, je lui fais avouer son crime et ses complices. Alors je me ferai connaître comme un preux chevalier combattant à armes égales devant les juges du vrai courage et de l'honneur.

BITMANN.

Vous exposeriez vos jours contre un brigand, un assassin?

D'ARBOSTA.

C'est ainsi qu'un loyal chevalier se venge d'une perfidie. Je crois, mon cher Bitmann, ne pouvoir mieux vous témoigner mon estime et ma reconnaissance, qu'en vous confiant mes projets. Je penserais vous offenser en vous demandant le secret.

BITMANN.

Je vous le jure, monseigneur,

D'ARBOSTA.

Vous m'avez dit que le prévôt Mazulin était votre neveu?

BITMANN.

Oui, monseigneur.

D'ARBOSTA.

Tant mieux, car j'aurai besoin de son ministère. Sans adieu, mon cher Bitmann. Mon écuyer viendra bientôt vous instruire des nouveaux soins que j'attends de votre amitié.

D'Arbosta sort suivi de son écuyer.

SCENE III.

BITMANN, *seul.*

Ah! me voilà tout-à-fait tranquille sur le sort de notre

cher Henry... Je suis cependant fâché d'avoir donné ma parole au seigneur d'Arbosta. Çà me prive du plaisir de lui annoncer le premier cette grande nouvelle. Oh ! comme ils seront tous étonnés, pétrifiés, et madame Aliénor, surtout, quand ils verront que le mort est ressuscité. J'entends du bruit ; c'est ce méchant d'Arlebeck ; rentrons vite.

SCENE IV.

D'Arlebeck sort du château suivi de sa troupe ; il fait le tour du théâtre, et sort. Bitmann est rentré chez lui ; mais il a laissé la porte entr'ouverte, d'où il les voit se retirer ; puis il revient en scène.

BITMANN.

Oh ! qu'il a bien l'air de ce qu'il est, d'un vrai brigand. On dirait d'un capitaine de voleurs avec sa compagnie. Oh ! à présent je n'en doute plus ; l'emprisonnement de madame Adrienne est un chef-d'œuvre de sa façon. Eh ! mais... je n'ai point promis le secret sur cette aventure ; qui m'empêche d'en avertir le brave chevalier français qui la prise sous sa sauve-garde ! Oui, oui, Bitmann, quand on ne peut prévenir le mal, c'est toujours une bonne action que d'en empêcher la suite... Ah ! voilà la bande joyeuse qui arrive, comment m'en débarrasser ?

SCENE V.

BRIGITTE, MORILLE, BITMANN, SUZETTE, Villageois sortant de chez Brigitte et de chez Bitmann.

BRIGITTE.

Pardon, mes enfans, de votre mal-aise ; mais, dam' ! on n'a pas des lits à revendre comme dans une hôtellerie.

MORILLE.

Bah ! tout s'est passé le mieux du monde ; les filles sont allées se nicher dans le grenier, et les garçons dans la grange ; et puis une nuit d'été est bientôt passée... Tiens, tiens, v'là mon cousin Mazulin ; que d'arrias ! on dirait qu'il emménage.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MAZULIN, Gardes portant un pavillon, un fauteuil, etc.

MAZULIN, *indiquant aux gardes l'endroit où ils doivent poser ce qu'ils portent.*

Ici, ici.

BRIGITTE.

Seigneur Mazulin, que veut dire cet étalage ? Est-ce que la guerre va recommencer ?

MAZULIN.

Non, dieu merci! mère Brigitte. Mais notre souverain, absent depuis si long-temps de ses états, veut les visiter. Il s'arrête, de distance en distance, pour entendre les réclamations de ses sujets, et jouir des témoignages de leur zèle et de leur affection.

BITMANN.

A part. Saisissons cette occasion. *Haut.* Eh bien, mes enfans? voila le beau moment de prouver à notre prince votre vénération et votre amitié, il faut aller tous ensemble au devant de lui.

MORILLE.

Oh! que c'est bien dit! Par où est-ce qu'il doit arriver?

MAZULIN.

Par le grand chemin de Furnes, au Monastère des Bois.

MORILLE, *montrant la route.*

Bon, bon, par là. Heureusement que nous avons avec nous des ménétriers qui ne sont pas manchots! Allons, mes amis, et vive la joie!

Ils partent tous. Brigitte les conduit au fond.

SCENE. VII.

MAZULIN, BITMANN, BRIGITTE, au fond.

BITMANN, *avec ironie.*

Je vous fais mon compliment, seigneur, prévot, vous vous acquittez parfaitement bien de votre charge.

MAZULIN.

Quoi donc, mon oncle?

BITMANN.

Savez-vous ce qui s'est passé cette nuit dans ce bois, dans ce chateau?.. non, n'est-ce pas? Eh bien! je l'ai vu moi, oui, j'ai vu des brigands de la compagnie du seigneur d'Arlebeck, sans doute, entraîner dans ce château une femme qu'à sa voix et à sa mise, j'ai cru reconnaître pour madame Adrienne.

MAZULIN, *avec humeur.*

Je ne puis pas être par tout; mon devoir me retenait au près du prince, d'ailleurs les soldats français n'ont-ils pas ordre de leur général de faire des patrouilles de leur côté?

BITMANN.

C'est fort bien; mais à présent te voilà ici avec tes gardes, qui t'empêche de la délivrer?

MAZULIN.

Y pensez-vous, mon oncle? si j'eusse surpris ces brigands dans le bois, en flagrant délit, je les eusse arrêtés, sans doute; mais ce château appartient à la sœur de mon souverain, oserai-je en forcer l'entrée? je vais si vous voulez, la prévenir, lui demander son aveu, et alors...

BITMANN.

Voilà ton avis ? eh bien ? je sais moi des moyens plus sûrs et plus expéditifs (*il veut sortir.*)

MAZULIN, *l'arrêtant.*

Mais songez donc au danger...

BITMANN, *vivement.*

Au danger ! En est-il qui doive nous arrêter quand il s'agit d'empêcher les méchans de consommer un crime ?

Il sort et rencontre Brigitte, qui revient du fond. Elle veut l'arrêter; mais il continue son chemin.

BRIGITTE, *à Mazulin.*

Savez-vous, seigneur Mazulin...

MAZULIN, *avec humeur.*

C'est bon, c'est bon. (*il sort.*)

SCENE VIII.

BRIGITTE, *seule.*

A qui en ont-ils donc ? Les v'là tous partis, les uns d'un côté, les autres de l'autre ; le marié, la mariée, les amis, les voisins... Et quand, s'il vous plaît ? lorsque tout est prêt pour le dejeûner ; eh ! quel déjeûner encore !.... hêm ! l'eau m'en vient à la bouche.

C'est pourtant une drôle de chose qu'un premier jour de nôces ! Comme on est gai, joyeux ! Festin, danse, musique ; oh ! rien n'y manque, rien ne coûte. On ne sait que s'imaginer pour faire de la dépense ; mais c'est le lendemain, le surlendemain, quand il faut compter avec sa bourse. Ah ! c'est alors qu'est la douleur. On se repent d'avoir régalé des gens qui semblent vous le reprocher, comme si c'eût été à leurs dépens. Avez-vous vu, dit l'une, cette magnifique bombance ? C'est pour faire la cossue, répond l'autre. Eh ! sans doute, reprend celle-ci ; mais tout ce qui brille n'est pas d'or. Oui, oui, repart celle-là, bonne chère les jours gras pour jeûner jusqu'à Pâques.

V'là pourtant ce qu'on dit et redit ; et cela ne corrige personne, au contraire çà va toujours en augmentant, et c'est à quoi nous conduit la vanité du siècle d'à présent. Oh ! que ce n'était pas de même dans ma jeunesse. Point d'étranger, ni d'écornilleur. On dînait joyeusement en famille ; on dansait gaîment aux chansons ; le soir on se retirait paisiblement, et puis la, ré, la, la, la, la.

Elle chante et danse le refrein de il n'y a pas d'mal à ça, *etc. Lahire, paraît dans le fond, et contrefait Brigitte. Il faut observer qu'en entrant il s'est retourné pour faire le signe de halte à ses soldats qu'on ne voit pas.*

SCENE IX.

BRIGITTE, LAHIRE, un Ecuyer.

BRIGITTE, *surprise.*

Ah !

LAHIRE.

Courage, la maman : que je ne vous dérange pas.

BRIGITTE, *l'observant.*

Eh ! mais, si je ne me trompe pas, vous êtes de la compagnie de ce brave chevalier qui a pris la défense de notre comte Henry ?

LAHIRE.

Au château de Merville, n'est-ce pas ?

BRIGITTE.

Justement. Et que cherchez-vous dans notre canton ?

LAHIRE.

Nous cherchons à nous rafraîchir.

BRIGITTE.

Ah ! de bon cœur, je vous assure. (*Elle entre chez elle*)

LAHIRE, *regardant le château à Robert.*

Voilà bien un château ; mais de peur de faire un quiproquo, il faut d'abord prendre langue.

BRIGITTE, *rentre portant un pot de bière et des verres.*

Tenez, tenez, en voilà de toute fraîche, car elle sort de la cave.

LAHIRE.

Bien obligé ; à votre santé... (*à Robert.*) Ça ne vaut pas notre petit vin de Suresne ; mais ça rafraîchit toujours le gosier... (*tendant son verre.*) A la vôtre... (*apercevant le Pavillon.*) Ah ! pourquoi tous ces apprêts ?

BRIGITTE.

Pour recevoir notre bon prince, qui fait la revue de ses états.

LAHIRE.

Après douze années de prison, il était bien temps ou jamais. Ce fut de sa faute aussi : de quoi s'avisait-il de s'attaquer à notre souverain ? Il avait dans son parti... que sais-je moi ? mais les Français ne comptent jamais leurs ennemis, ils les battent, et cela vaut mieux. *A Robert.* A ta santé. *Ils boivent.* Je me souviens que j'eus l'honneur d'assister à cette affaire, et que votre comte Ferrand ou Ferdinand fût mis dans un charriot bien enchaîné, et conduit à Paris dans la tour du Louvre.

BRIGITTE.

Ce pauvre cher homme, enchaîné !

LAHIRE, *après avoir bu.*

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. *A Robert.* Te rappelles-tu qu'on chantait dans les rues :

» Quatre ferrands, bien ferrés,
» Mènent ferrand bien enferré.

Car nous chantons tout nous autres Français ; mais comme notre jeune monarque vient d'être sacré et couronné, et que c'est le temps des amnisties générales, on

lui a rendu la liberté, moyennant quelques villes pour sa rançon, et c'est ce qui nous procure l'honneur de boire à votre santé. Mais c'est donc le goût de votre prince de recevoir son monde en plein air ? Il me semble qu'il serait mieux dans ce château ; est-ce qu'il ne lui appartient pas ?

BRIGITTE.

Eh ! non, puisqu'il l'a cédé à madame Aliénor.

LAHIRE, *vivement.*

A madame Aliénor ? (*à Robert.*) C'est ça. (*il va au fond.*) Garde à vous ! en avant ! marche !

Un corps de troupes françaises s'avance, se range en bataille et fait front.

(*A Robert.*) Reste ici, et ne laisse sortir personne de ce château, sans un ordre du général ; et moi, avec le reste du détachement, je vais le cerner et éclairer les environs.

Lahire marche à la tête d'une partie de sa troupe, Mazulin paraît avec ses gardes.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MAZULIN, Gardes.

MAZULIN, *à Lahire.*

Seigneur cavalier, pourquoi cette troupe ?

LAHIRE.

Pourquoi ? pour garder nos limites et faire honneur à qui il est dû.

MAZULIN.

Apprenez que ce château appartient à madame...

LAHIRE.

Fut-ce au diable ; je ne connais que ma consigne, et l'ordre de mon général. (*à sa troupe.*) Marche !

Il sort avec sa troupe, et entre dans le château.

SCENE XI.

BRIGITTE, MAZULIN.

BRIGITTE.

Dites donc, seigneur Mazulin, le prince tardera-t-il à arriver !.. eh ! mais, j'entends, je crois...

MAZULIN, *à sa troupe.*

A l'ordre ! c'est monseigneur. (*Il marche au devant.*)

SCENE XII.

LE PRINCE, ALIENOR, BRIGITTE, MAZULIN, Villageois, Gardes.

LE PRINCE.

Je ne puis exprimer la satisfaction que j'éprouve en voyant la tranquillité et l'abondance qui règnent dans les différens cantons que j'ai déjà parcourus. Que le zèle et

l'amitié que m'ont témoignés les habitans de ces riches contrées, m'ont bien dédommagé des ennuis d'une trop longue captivité! qu'il me tarde de leur donner des preuves de ma reconnaissance. en les soulageant des charges qu'une guerre trop malheureuse me força de leur imposer! je veux que mes bienfaits, et la douceur de mon règne, leur en fasse perdre jusqu'au moindre souvenir.

ALIENOR.

Oui, mon frère; la bonté, la douceur sont des qualités estimables dans un souverain; mais c'est la justice, et surtout la sévérité, qui maintiendront votre gloire et votre autorité.

LE PRINCE.

Pensez-vous, ma sœur, que je puisse oublier les premiers devoirs d'un souverain?

ALIENOR.

Songez que l'indulgence, pour un criminel obscur, est moins dangereuse qu'elle n'est funeste envers un coupable que son rang élève au-dessus des autres mortels.

LE PRINCE.

Je vous entends; vous voulez parler du comte Henry. Je ne lui fais point un crime des délais dont vous pourriez vous plaindre. Le devoir et la bienséance lui prescrivaient d'attendre mon retour, pour former les nœuds qui devaient vous unir; je ne veux, ni ne dois abaisser mes regards sur la personne qu'il recèle dans sa maison; folie d'un jeune homme, feu passager...

ALIÉNOR, *vivement.*

Non, mon frère, passion funeste qui l'aveugle, qui le domine.

LE PRINCE.

Mais cette personne...

ALIENOR.

Est jeune et belle, j'en conviens.

LE PRINCE.

Jeu du hazard. Quelle est-elle enfin?

ALIENOR.

Française, à ce qu'on dit, et élevée par humanité dans le Monastère des Bois.

LE PRINCE, *à part et agité.*

Dans le Monastère des Bois? c'est dans cet azile sacré, qu'après notre cruelle séparation, ma chère Léonore s'était retirée. Ah! qu'il me tarde d'être instruit de son sort. (*à sa sœur.*) Je conçois que l'infidélité du comte Henry doit exciter votre ressentiment; mais, d'après votre rapport, c'est par une action plus criminelle qu'il s'est rendu indigne de nous appartenir. Cependant, a-t-on des preuves certaines?...

ALIENOR, *vivement.*

N'en doutez pas, mon frère. D'ailleurs, pourquoi nous fuir? pourquoi se soustraire à vos regards, lorsque son devoir l'appelait le premier au devant de nous?

LE PRINCE.

C'est une faute, et non pas un crime! Comment est-il possible, qu'un jeune chevalier si brave et d'une si belle espérance, se soit rendu coupable d'un si lâche forfait?

ALIENOR.

C'est aussi, bien moins de son ingratitude et de son infidélité, que je me plains, que de cette lâcheté dont vous m'avez promis la vengeance la plus prompte et la plus éclatante.

LE PRINCE.

Vous vous trompez, ma sœur. Un souverain punit et ne se venge pas. J'ai donné l'ordre de l'arrêter et d'obliger cette étrangère à s'éloigner de mes états; vous devez être satisfaite. C'en est assez pour le moment.

On entend du bruit, Mazulin va voir, et revient.

MAZULIN.

Monseigneur, l'écuyer d'un chevalier, qui veut-être inconnu, demande à être admis en votre présence.

LE PRINCE.

Qu'il vienne!

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ECUYER.

L'écuyer de d'Arbosta entre, il va présenter, le genou en terre, un parchemin au prince, qui le déroule, le lit et le donne à Mazulin.

LE PRINCE.

Mazulin, lisez à haute voix.

MAZULIN, *lit.*

« Au noble comte de Flandres,

» Le chevalier de l'Aigle inconnu, requiert gage de » bataille, contre d'Arlebeck, chevalier déloyal et félon.

Fanfare. Mazulin roule le parchemin et le garde.

LE PRINCE, *appelant fortement.*

D'Arlebeck?

MAZULIN.

Il est absent, monseigneur.

LE PRINCE.

Absent!

ALIENOR.

Il est à son poste : juge d'épée, il siége au tribunal secret.

LE PRINCE.

Qu'on lui dénonce le défi. On l'inculpe, qu'il se justifie en plein tournoi, les armes à la main.

ALIENOR.

Ainsi, mon frère, un tournoi consacré à célébrer votre heureux retour, entrepris en l'honneur des dames, deviendra une arène arrosée de sang humain.

LE PRINCE.

Ainsi l'ordonnent les lois de la chevalerie; l'honneur doit marcher avant les plaisirs.

L'écuyer sort, on le reconduit.

SCENE XIV.

LES PRECEDENS, excepté L'ECUYER.

Les villageois entourent Mazulin et le prient. Celui-ci a l'air de les refuser. Le prince s'en aperçoit.

LE PRINCE.

Qu'est-ce Mazulin? des plaintes, des réclamations? laissez-les s'approcher, je suis ici pour entendre tout le monde.

MAZULIN.

Pardon, monseigneur, ce sont mes parens et les habitans de ce canton qui désirent vous offrir leurs hommages. Vous voyez de jeunes époux...

LE PRINCE.

C'est avec plaisir que je les reçois. Vous savez que je partage le bonheur de mes sujets, comme je compatis à leurs peines.

TOUS.

Vive, monseigneur?

ALIENOR, *au prince.*

Permettez, mon frère, que je vous précède au Monastère des Bois.

LE PRINCE.

Allez, ma sœur, je ne tarderai point à vous rejoindre.

ALIENOR, *à part en sortant.*

Courons hâter l'exécution de nos projets. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, excepté ALIENOR.

BALLET

Ayant pour motif un hommage au prince.

MAZULIN

qui s'est éloigné pendant la fête, rentrant en scène.

Grand désastre, monseigneur, le château de Merville a été incendié cette nuit.

TOUS.

Ciel !

MAZULIN.

L'étrangère n'a point paru ; on craint qu'elle n'ait été la proie des flammes.

TOUS.

Dieu !

MAZULIN.

Le sire de Craon, à la tête de ses troupes, se porte sur ce château par le petit chemin du bois.

CRAON, *dans la coulisse, et appelant.*

Lahire !

LAHIRE, *dans le château.*

Monseigneur ?

Craon arrive à la tête des Français, d'un côté. Lahire arrive de l'autre avec son détachement.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CRAON, LAHIRE.

LE PRINCE.

Sire Craon de Mareuil, quoi ? des actes d'hostilité jusques dans mes états ?

CRAON, *furieux.*

Jusqu'aux enfers, monseigneur ; la représaille est de droit à qui fut offensé. J'ai permis que le comte Henry, mon prisonnier, devint le vôtre, sans préjudicier à mes droits, et sous la garantie de la justice ; mais la dame qui fut confiée à ma foi, est restée sous ma sauve-garde.

LE PRINCE.

Eh bien ?

CRAON.

Des scélérats ont violé son asile ; ils y ont porté le fer et la flamme, et pendant le désordre affreux d'un horrible incendie, ils l'ont arrachée de sa retraite, pour la conduire où ? dans le repaire d'une femme implacable, qui a juré sa perte et celle de mon ami. Mais a-t-elle pensé que Craon de Mareuil souffrirait cette injure ? qu'il ne réclamerait pas le gage qui lui fut confié, qu'il doit défendre au péril de sa vie ?

LE PRINCE.

Je condamne cette violence. Mais, sire de Mareuil, pouviez-vous ignorer mon retour ? et que c'était à moi qu'il fallait vous adresser pour en avoir raison ?

CRAON, *vivement.*

Lorsque le péril presse, monseigneur, on agit, on ne délibère pas. Qui sait à quel excès la haine et le désir de se venger peuvent porter une femme jalouse et vindicative ? Ma dame est en son pouvoir, qui me répond de ses jours ? Une incendiaire est capable de tout.

LE PRINCE, *se contenant.*

Sire de Mareuil, imposons silence à la voix des passions, vous avez raison de réclamer, au nom de la chevalerie, la dame que vous défendez ; mais j'ai le droit à mon tour de retenir le comte Henry, mon sujet, accusé d'un crime...

CRAON.

Je le nie, monseigneur, et présente le combat à outrance à quiconque osera le soutenir.

LE PRINCE.

Je connais votre valeur, et j'admire votre générosité. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai des preuves. Pourrais-je oublier le malheureux service que vous me rendîtes à la bataille de Bovines ? Que ne me laissiez-vous plutôt périr au champ d'honneur... Combat désastreux ! dont les suites m'ont été si funestes ! O Philippe ! Philippe ! quel abus injuste et cruel tu fis de la victoire.

CRAON, *noblement.*

Pardon, monseigneur, si je défends la mémoire du grand homme que vous accusez. Un français ne peut entendre de sang-froid qu'on attaque l'honneur et la gloire de son souverain. Oubliez-vous qu'après la révolution qui vous força d'abandonner le Portugal au roi de Castille...

LE PRINCE, *à part.*

Et ma chère Léonore !

CRAON.

Ce fut ce même Philippe-Auguste qui vous nomma l'époux de l'héritière des états que vous possédez ! Ne fût-ce pas aussi pour reconnaître cette faveur insigne, que vous consentîtes à la cession des villes qu'il se réservait, et qui firent, de tous temps partie de la monarchie française ? Pourquoi donc réclamer ensuite contre cet acte de votre propre volonté ? Revendiquer des places qui ne vous appartenaient plus, et vous révolter contre votre légitime suzerain ? Vous payâtes cher, sans doute, cette injuste réclamation. L'Allemagne, l'Angleterre, et quatre souverains réunirent leurs forces aux vôtres ; ils comptaient déjà partager, avec vous, les débris de notre empire ; mais vous éprouvâtes tous, dans les champs de Bovines, que les Français sont invincibles quand ils ont des chefs dignes de les commander.

L'empereur Othon fut le premier à vous abandonner ; et cette lâche désertion fut le signal de votre défaite, puisqu'il entraîna dans sa fuite le reste de vos alliés. J'en excepte le comte de Boulogne : resté seul avec vous, ce preux chevalier se défendit encore contre une armée victorieuse ; mais l'heure était venue. Ce fut en vain que, luttant contre le sort ennemi, vous étonnâtes, par vos faits d'armes, les plus intrépides de nos guerriers ; réduit à tout perdre, hors l'honneur, il fallut vous rendre ou périr.

LE PRINCE.

Il est vrai; mais je ne voulus remettre mon épée qu'au plus vaillant des ennemis, et ce fut à vous, sire de Mareuil qu'appartint cet honneur.

CRAON, *avec chaleur.*

Votre épée ?... je la conserve, monseigneur; et je prie le ciel de n'en jamais faire usage, contre le noble guerrier qui fut forcé de me la rendre.

LE PRINCE.

Ne parlons plus d'un événement dont le souvenir est toujours douloureux à mon cœur. Je ne puis, brave Craon, permettre le combat que vous demandez. Nul guerrier ne s'est porté l'accusateur du comte Henry.

CRAON.

On assure que c'est madame Aliénor qui le poursuit; qu'elle nomme un chevalier pour soutenir sa cause; qu'il paraisse; qu'il entre dans la lice, me voilà prêt.

LE PRINCE.

Non, vous dis-je, la nature du délit ne peut être résolue en champ-clos. C'est au tribunal secret à en connaître; c'est devant lui que le comte doit se justifier. Vous pouvez cependant assister...

CRAON, *vivement.*

Oui, certes, monseigneur, j'y défendrai le comte Henry, et j'espère que ce jour éclairera le triomphe de la justice et de la vérité.

LE PRINCE, *aux gardes.*

Qu'on livre le passage au sire de Mareuil.

Craon entre dans le château, ainsi que Lahire et Mazulin,

SCÈNE XVII.

LE PRINCE, *seul.*

Quelle fierté! un mot de plus, et je me voyais bravé jusques dans mes états; les Français sont-ils nés pour devenir les maîtres de l'Univers? quelle est donc cette femme, pour laquelle il s'intéresse avec tant de chaleur ?.. Je vais la voir.

SCÈNE XVIII.

LE PRINCE, ADRIENNE, CRAON, LA HIRE, MAZULIN, villageois, gardes.

CRAON, *amenant Adrienne.*

Venez, venez, madame, je vais moi-même vous conduire dans la retraite inviolable qui doit servir d'azile à la vertu. (*au prince.*) Monseigneur, c'est sous vos auspices, sous votre sauve garde, que madame désire se retirer au Monastère des Bois, et j'ose vous assurer qu'il n'est personne dans votre cour dont elle ne doive attendre des hommages et des respects.

LE PRINCE.

Comment?

ADRIENNE, *à genoux.*

Ah! monseigneur, qu'il m'est affreux de porter le trouble dans vos états; le ciel m'est témoin...

LE PRINCE.

Levez-vous, madame, levez-vous. *Il la relève et dit à part.* O ciel! qu'elle ressemblance! *très-ému.* Le vif intérêt que vous m'inspirez et le témoignage du sire de Mareuil, vous sont garants de votre liberté.

ADRIENNE.

Eh bien, monseigneur, rassurée par vos bontés, oserais-je vous demander la grace d'un entretien particulier? il y a si long-temps que je le désire, puis-je enfin l'espérer?

LE PRINCE.

Je me ferai toujours un plaisir et un devoir de vous entendre.

ADRIENNE, *pénétrée.*

Ah! monseigneur, quand je serai mieux connue de vous, je prie le ciel de vous inspirer les sentimens que j'ose attendre de votre vertu et de votre générosité.

LE PRINCE.

Vous me feriez tort d'en douter.. Sire de Mareuil, veuillez conduire madame au Monastère des Bois où je suis attendu pour la fête, et le tournoi qu'on y prépare. Mazulin, dites à vos parens et à vos amis de me suivre, ils m'ont invité à leur fête, il est juste qu'ils participent à la mienne.

TOUS.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE, *aux villageois*

Venez, mes enfans. *A Craon.* Allons, sire de Mareuil. j'espère qu'en digne chevalier, vous ne refuserez pas de rompre une lance en l'honneur des dames?

CRAON.

Une lance, monseigneur? vingt s'il le faut pour défendre l'innocence et la vertu.

Ils sortent, la suite accompagne.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un salon; le fond percé à jour laisse voir de superbes jardins. Sur un des côtés, une table couverte d'un riche tapis; à côté un fauteuil, à droite un trône élevé sur deux marches.

SCENE PREMIERE.

D'ARBOSTA, BITMANN.

D'Arbosta est en vieillard, avec une toque et une barbe.

BITMANN.

Oui, je suis prêt à vous servir, seigneur d'Arbosta, mais un homme de votre rang peut-il se présenter en l'état où

vous êtes, dans des lieux où brillent la richesse et la magnificence?

D'ARBOSTA.

D'Arlebeck ne veut point, m'a dit mon écuyer se compromettre avec un inconnu; mais je saurai l'y contraindre. Aliénor approuve son refus; ils sont sans doute d'intelligence. Qu'il est vil ce d'Arlebeck! peut-il oublier qu'il osa porter ses vœux indiscrets jusqu'à ma parente et que le plus profond mépris fut la récompense de sa témérité; quoi qu'il en soit je veux m'éclaircir sur les sentimens d'Aliénor à mon égard; le dessein, l'ardeur qu'elle affecte de venger ma mort, n'est peut-être qu'un prétexte pour se venger elle-même du comte Henry.

BITMANN.

Eh! sans doute. Le péril presse, et si vous ne vous découvrez vous-même, je vous avoue franchement que je serai forcé...

D'ARBOSTA, *noblement*

Ne vous ai-je pas répondu de ses jours? Ne me quittez plus, et vous verrez si je tiens ma parole; mais je ne puis plus long-temps résister à l'impatience de me convaincre de l'innocence d'Aliénor, ou de sa perfidie; et voici ce qui va mettre un terme à mon incertitude.

Il montre une lettre, Mazulin paraît dans le fond du sallon, avec des gardes.

BITMANN.

De qui, et pour qui cette lettre?

D'ARBOSTA.

De moi, et pour Aliénor.

MAZULIN.

Bon, je vais la donner à mon neveu, le prévôt, pour la lui remettre.

D'ARBOSTA.

Non, je veux moi-même....

BITMANN.

Quoi! sous cet habit?..

D'ARBOSTA.

Soyez tranquille, dites seulement à votre neveu de m'introduire.

BITMANN, *apercevant Mazulin.*

C'est bien aisé, car le voici lui même.... Mazulin.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MAZULIN.

BITMANN.

Tiens, Mazulin, voilà un brave homme, dont je réponds, en cas de besoin, qui désire parler à mad. Aliénor.

MAZULIN, *après avoir regardé d'Arbosta.*

Y pensez-vous, mon oncle? quoi? dans un jour de cérémonie comme celui-ci...

BITMANN.

Eh bien? est-ce que la cérémonie empêche de parler?

au surplus, c'est une lettre qu'il veut lui remettre, oui, à elle-même. Il vient de Gersey tout exprès, faut-il qu'il s'en retourne sans avoir fait sa commission?

MAZULIN, *vivement.*

On vient, c'est peut-être le prince... Non, c'est madame Aliénor.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Madame ALIENOR, son écuyer, suite.

ALIENOR, *ne voyant d'abord que Mazulin.*

Mazulin, on m'a parlé de brigands que les Français ont arrêté cette nuit dans la forêt. Dès qu'ils auront été traduits devant vous, je veux moi-même les interroger. N'avez-vous rien découvert concernant ce chevalier inconnu qui ose défier d'Arlebeck.

MAZULIN.

Non, madame.

ALIENOR.

C'est en vain que j'ai fait faire des informations, on n'a pu le découvrir. (*Elle aperçoit d'Arbosta, et Bitmann.*) Que veulent ces gens-là?

MAZULIN.

C'est mon oncle, madame, et...

ALIENOR.

Votre oncle? je le reconnais; il était au château de Merville; il est officieux, il a le cœur bon; mais il place mal ses services. Que cherche-t-il ici?

MAZULIN.

Il a conduit cet étranger.

ALIENOR.

Un étranger? que veut-il? que demande-t-il? (*d'Arbosta passe devant Bitmann, et présente une lettre.*) Une lettre! Voyons. L'écriture de d'Arbosta! Lisons. (*elle lit.*) « Si » vous êtes innocente de ma mort, honorez-là d'une » larme. Si vous en futes coupable, que le ciel vous fasse » grace : mon cœur vous a déjà pardonné. (*elle reste étonnée.*)

D'ARBOSTA, *à part.*

Quelle indifférence! quelle froideur!

ALIENOR, *à part.*

Que veut-il dire? (*à d'Arbosta.*) Est-ce celui qui a écrit cette lettre qui vous l'a remise?

D'ARBOSTA, *à demi-voix.*

Oui, madame.

ALIENOR.

Avant de mourir, ce malheureux vous a-t-il parlé de moi?

D'ARBOSTA.

Non, madame.

ALIENOR.

C'en est assez.

D'ARBOSTA, *à part.*

L'ingrate!

ALIENOR.

Haut. Mazulin, je vous recommande ce vieillard. *Bas.* Assurez-vous de lui. *Haut.* Prodiguez-lui les plus grands soins. *Bas.* Qu'il ne parle à personne. *Haut à d'Arbosta.* Allez, bon vieillard ; votre peine ne restera pas sans récompense. *Elle parle à Mazulin.*

D'ARBOSTA, *à Bitmann, à part.*

Pas une larme ! pas un regret ! La perfide ! Oui, je serai vengé.

ALIENOR, *continue haut à Mazulin.*

Et en sortant du tribunal, vous viendrez m'avertir.

Elle avance sur le théâtre, et relit la lettre. Pendant ce temps, Mazulin veut emmener d'Arbosta, Bitmann s'y oppose.

BITMANN, *à Mazulin, avec autorité.*

N'est-ce pas assez que j'en réponde ?

Mazulin sort d'un côté, Bitmann et d'Arbosta de l'autre.

SCENE IV.

ALIENOR, *seule.*

Lorsque d'Arlebeck m'apprit le malheur de d'Arbosta, je ne pus m'empêcher de donner des regrets à sa mémoire. Qu'entendait-il donc par ces mots. « Si vous êtes inno» cente de ma mort. » *Fièrement.* Eh ! pourquoi m'en aurait-il cru coupable ? Il est vrai que c'est moi qui l'armai contre le comte Henry ; mais est-ce ma faute s'il a été la victime d'une trahison ? N'est-ce pas pour le venger, ainsi que moi, que je poursuis le perfide Henry ? Le tribunal secret est assemblé. Le comte est jugé peut-être en ce moment. Ah ! si son péril pouvait le déterminer à réparer ses torts ! S'il pouvait me sacrifier l'étrangère dont les charmes l'ont séduit ! Que dis-je ? faible que je suis ! Moi, l'aimer encore, lui pardonner, laisser mon affront impuni, être témoin du bonheur d'une rivale ? Plutôt périr moi-même que de démentir l'orgueil du sang qui coule dans mes veines !

SCENE V.

ALIENOR, MAZULIN.

ALIENOR, *inquiète.*

Eh bien, Mazulin ?

MAZULIN, *pénétré.*

Le comte est condamné.

ALIENOR, *très-émue.*

Condamné !... *A part.* Je sens qu'une horreur secrète s'empare de mon âme.. *Haut.* Le comte est-il instruit de son arrêt ?

MAZULIN.

Vous savez, madame, que les jugemens du tribunal secret ne peuvent être divulgués qu'après la sanction du souverain.

ALIENOR, *d'un ton décidé.*

Faites venir le comte. *Mazulin hézite.* Eh bien, qui vous arrête ?

MAZULIN.

Je suis prêt à vous obéir ; mais s'il refusait de se rendre à vos ordres ?

ALIENOR, *fierement.*

Vous croyez... Sait-il ce qui s'est passé depuis qu'il a été commis à votre surveillance ?

MAZULIN.

Il doit l'ignorer, madame ; puis il a été mis au secret en entrant dans ce monastère.

ALIENOR.

Allez le trouver, et ne lui rapportez que ce que je vais vous dire : apprenez lui qu'un incendie a détruit l'azile de sa dame inconnue ; qu'elle a disparu, et que je puis seule l'éclairer sur son sort. Rien de plus ; prenez-y garde.

Mazulin sort.

SCENE. VI.

ALIENOR, *seule.*

Ce n'est point son danger qui m'épouvante ; s'il le mérite, je suis assez sure de mon frère pour obtenir son pardon ; mais je veux qu'il fléchisse. Je veux que, comblé de mes bontés, il connaisse si je suis digne du sacrifice que j'exige de lui ; s'il devait balancer entre une femme inconnue, et la sœur de son souverain Oui, qu'il fléchisse ! mon honneur le veut, et ma gloire l'ordonne. Ah ! quel plaisir pour moi de lui dire alors : Ingrat ! tu m'as offensée, tu m'as trahie, un tardif repentir te ramène à mes pieds ? eh bien ! je te refuse, et ne veux te punir qu'en te donnant la vie. Oui, je te laisse pour supplice le souvenir de ton ingratitude et de ma générosité.

SCENE. VII.

ALIENOR, HENRY, MAZULIN.

HENRY, *entrant précipitament.*

Ah ! madame, est-il vrai qu'oubliant l'offense que vous croyez avoir reçue de moi...

ALIENOR, *vivement et amérement.*

Que je crois, sire Henry, que je crois ? Vos sentimens pour une autre n'ont-ils pas hautement éclaté ? Je vous demande, à mon tour, si vous croyez qu'une telle injure puisse sortir de ma mémoire ? si vous croyez m'enlever impunément la foi qui me fut promise ?

HENRY.

Je sais, madame, que l'intention de votre frère fut de m'unir à vous. Je sais qu'avant la malheureuse journée de Bovines, il me dit : que s'il revenait vainqueur, votre main serait le prix de mes services, et le gage éternel de son amitié.

ALIENOR.

Eh bien?

HENRY.

Un silence respectueux fut toute ma réponse.

ALIENOR, *vivement.*

N'était-ce pas consentir?

HENRY.

Non, madame. Quand il s'agit de se lier pour la vie, il faut que le cœur parle, que la bouche prononce, et que la main confirme le serment.

ALIENOR.

Perfide!

HENRY.

Je le serais si j'avais promis. Le sort trahit les armes de votre fière, et m'entraîna moi-même loin de ses états. La paix me ramena, long-temps après, dans ma patrie, et mon cœur, avide de consolation, s'ouvrit à l'amour. Je l'avoue. Adrienne... *Mouvement de colere de la part d'Aliénor.* Mais, madame, n'est-ce pas pour m'instruire de son sort, que vous avez souhaité ma présence? Déjà rassuré sur le plus grand des malheurs, je sais que le ciel n'a pas permis qu'elle fût la proie des flammes qui ont dévoré son azile. Achevez, daignez m'apprendre... Vous détournez la vue? N'ai-je été flatté d'un doux espoir, que pour être accablé du coup le plus funeste? Vous ne répondez rien? Que m'annonce votre silence, votre embarras? Par pitié, de grace, faites cesser cette fatale incertitude. Est-ce par haine, par vengeance, que vous prolongez mon tourment? Achevez, cruelle! Vous savez trop qu'il ne faut qu'un mot pour me donner la mort.

Il tombe à ses genoux.

ALIENOR, *à part.*

Il est à mes pieds, il me prie, il me conjure, et c'est pour une autre. Mon indignation est à son comble.

SCENE VIII.

ALIENOR, HENRY, ADRIENNE.

ADRIENNE, *entrant vivement.*

Henry! Henry!

HENRY, *se levant avec transport.*

C'est elle! Adrienne, ma chère Adrienne! *à Aliénor.* Ah! madame, je rends grace au ciel, à vos bontés...

ALIENOR, *indignée.*

Qu'osez-vous dire, à mes bontés? Croyez-vous qu'elles l'aient ramenée dans vos bras? que vous leur deviez l'heureux moment qui la rend à votre impatience? Certes, je mériterais en effet l'affront dont je rougis, si je fusse descendue à cette lâcheté. Non, non, connaissez mieux le sort que je vous réserve. (*à Adrienne.*) Vous l'aimez? (*à Henry.*) Ses jours vous sont chers? préparez-vous tous deux au plus grand sacrifice. Il est inutile de vous flatter, comte, vous êtes condamné.

ADRIENNE, *effrayée.*

Condamné?

HENRY, *indigné.*

Condamné? sans avoir été entendu!

ADRIENNE.

Quoi, madame...

ALIENOR, *avec amertume à Adrienne.*

Voici l'instant de prouver cette générosité dont vous faisiez tantot un si grand éloge. Je ne dis plus qu'un mot; son sort dépend de vous. Votre fuite ou sa mort. *Elle sort.*

SCENE IX.

ADRIENNE, HENRY.

ADRIENNE.

Ou ma fuite ou ta mort! ô mon cher Henry, quel astre funeste présidait à l'instant de notre union! La cruelle a raison, c'est le plus grand des sacrifices; mais en est-il qui puisse m'effrayer quand il s'agit de te sauver la vie.

HENRY.

Me serai-je trompé quand j'ai cru ton âme aussi grande que la mienne? Quoi? renoncer par frayeur à l'union la plus sainte; nous parjurer! Combien n'ai-je pas souffert du serment que tu m'as arraché de la tenir secrète, jusqu'à ce que ton sort fût décidé, et qu'il te fût permis, sans te parjurer toi même, d'en instruire ton époux!

ADRIENNE.

Voici le moment... O ciel! le prince a promis de m'écouter.

HENRY.

Prends garde, Adrienne: je demande justice, et ne veux point de grace. Qui la reçoit, laisse planer sur sa tête l'infamie du soupçon. Je peux mourir sans crainte, mais je ne peux vivre sans honneur.

SCENE X.

LES PRECEDENS, CRAON, MAZULIN, dans le fond.

CRAON.

Vous me voyez indigné de la perfidie et de la scélératesse qu'on n'a pas craint d'employer contre vous. Les brigands, que mes soldats ont arrêtés cette nuit, sont les incendiaires de votre château, ce sont eux qui en ont arraché madame Adrienne pour la conduire chez Aliénor; tels sont enfin les témoins qu'on ose vous opposer.

HENRY.

Ferdinand ne peut refuser de m'entendre.

CRAON.

Il me l'a promis.

HENRY.

Il a connu le malheur; il doit être sensible. Il a senti le poids de l'oppression, il doit être juste; mais si tout s'arme contre moi....

CRAON.

Soyez sûr que Craon ne vous abandonnera pas: mes

soldats sont prêts, et sous prétexte d'honorer la fête, je les fais avancer pour soutenir les droits sacrés de l'honneur et de la chevalerie.

HENRY.

J'ose, à mon tour, réclamer votre prudence; point d'éclat sur-tout: promettez-moi....

CRAON.

Je vous promets d'être juste, et vous verrez si je le suis. (*A Mazulin*). Le prince ne va-t-il pas se rendre ici?

MAZULIN.

Oui, monseigneur, il y doit recevoir les députés de ses états.

CRAON, *à Henry.*

Venez, mon ami, ne nous éloignons pas; dès qu'il sera libre, c'est moi qui veux vous présenter à lui. (*A Adrienne*). Soyez tranquille, madame, Craon veille à votre sûreté. (*Ils sortent*).

SCENE XI.

ADRIENNE, *seule.*

Le prince va venir; je vais donc lui parler? O ciel! soutiens mon courage; tu sais combien je dois desirer, craindre ou bénir la suite de cet entretien.

SCENE XII.

ADRIENNE, MAZULIN, Gardes.

Mazulin revient avec beaucoup de gardes, il en place deux en sentinelle à l'entrée du fond.

MAZULIN.

A l'ordre! c'est monseigneur.

ADRIENNE, *à part.*

C'est lui. (*Elle va s'asseoir*).

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, LE PRINCE, suite.

LE PRINCE, *à sa suite.*

Qu'on me laisse seul; je veux jouir d'un moment de tranquillité. (*Tout le monde se retire*).

ADRIENNE, *assis*

La force m'abandonne.

LE PRINCE. *Il s'avance sans voir Adrienne.*

Léonore! Léonore! elle n'est plus! et je n'ai pu jouir de ses derniers momens, recueillir son dernier soupir.

Il va, accablé, pour s'asseoir dans le fauteuil, il aperçoit Adrienne; elle se lève tremblante.

C'est vous, madame, restez, rassurez-vous : j'ai promis de vous entendre. Le brave Craon de Mareuil s'honore de votre estime ; mais il n'a pu m'apprendre quels sont les motifs qui vous intéressent en faveur du comte Henry.

ADRIENNE.

Ces motifs sont puissans, monseigneur, ils sont sacrés, puisqu'il est mon époux.

LE PRINCE, *surpris.*

Votre époux ! Eh quoi ! le comte Henry pouvait-il oublier que mon dessein fut d'unir son sort à celui de ma sœur ? Ce désir, que je lui témoignai, n'était-il pas un ordre de la part de son souverain ? Quel parti plus glorieux pouvait-il souhaiter ? Combien de temps n'a-t-il pas laissé Aliénor se flatter de cet espoir ? Ce n'est donc que lorsqu'il a pensé que ma captivité serait éternelle que je périrais en secret dans les fers, où j'étais abandonné, qu'il a contracté d'autres nœuds, qu'il humilie la sœur de son prince, et se révolte contre son autorité ?

ADRIENNE.

Je ne veux point excuser les torts du comte envers vous, et ce qui met le comble à ma douleur, c'est d'être la cause de sa désobéissance ; c'est pour moi qu'il s'est rendu coupable, c'est moi que vous devez punir. S'il ne faut que mon sang pour calmer votre courroux, brisez les nœuds qui vous irritent contre lui, je consentirai à cet affreux sacrifice ; n'en demandez pas davantage ; rompre notre hymen, c'est me donner la mort.

LE PRINCE, *à part.*

Je ne sais quel charme secret me parle, m'attendrit en sa faveur. (*Haut, avec bonté.*) Ce noble dévouement, votre candeur, votre générosité, tout prouve que vous seule pouviez porter le comte à l'oubli de ses devoirs ; son excuse paraît écrite dans vos yeux. (*Plus sévérement*). Mais, madame, plus le rang nous élève au-dessus des autres mortels, plus les obligations que nous avons à remplir sont sacrées : le comte Henry, pair de Flandres, n'a pu disposer de sa foi sans l'aveu de son souverain, sans former du moins une alliance qui puisse justifier l'audace de lui avoir désobéi.

ADRIENNE.

Je vous entends, monseigneur, la calomnie n'a point épargné celle que le comte honora de son choix. Il est temps de lui imposer silence, et votre retour seul pouvait m'en fournir les moyens.

LE PRINCE, *surpris.*

Mon retour, dites-vous ?

ADRIENNE.

Voici l'instant de révéler un secret ignoré même de mon époux ; non, monseigneur, le comte Henry n'a point à rougir des nœuds qu'il a formés : le sang dont je sors a vu l'empire d'Orient soumis à ses lois.

LE PRINCE.

Quoi, madame !. . . . . Pardonnez ; mais la France m'a-t-on dit vous a vu naître.

ADRIENNE.

Mes parens y reçurent le jour.

LE PRINCE.

Et vous, madame ?

ADRIENNE.

Dans vos états, et je fus élevée dans ce monastère.

LE PRINCE, *étonné.*

Dans ce monastère ?...

ADRIENNE.

Oui ; c'est ici qu'une amie intime de l'abbesse prit soin de mon enfance. J'y passais pour une orpheline. J'ai joui pendant cinq ans des bontés, des caresses qu'elle me prodiguait ; et je touchais à mon second lustre, lorsque le ciel me priva de ses tendres secours.

L'abbesse, témoin ainsi que moi de ses derniers momens, m'approcha de son lit. Cette bienfaitrice adorée me prit dans ses bras, m'arrosa de ses pleurs, et me dit, d'une voix faible et mourante : « Adrienne, ma chère Adrienne, » promets à ta mère. » Depuis long-temps je lui donnais ce nom cher et sacré. « Promets à ta mère, jure lui de » conserver, avec son souvenir, le dépôt qu'elle te con- » fie. » Elle me remit alors cet écrin, et m'ordonna de n'en disposer que de l'aveu de sa vénérable amie. Ces paroles furent les dernières qu'elle prononça, son œil mourant se ferma pour toujours à la lumière. (*Elle pleure.*) Il y a douze ans... Combien je dois m'en souvenir !

LE PRINCE.

Douze ans ? époque fatale de ma malheureuse captivité.

ADRIENNE.

Et de la perte de la plus tendre des mères.

LE PRINCE, *ému et à part.*

O ciel ! quel rapport !

ADRIENNE.

Depuis ce temps les soins de l'abbesse, pour moi, ne se sont jamais démentis. Vous savez que dans les nobles monastères de ces contrées, les dames qui les composent, jouissent d'une honnête liberté. Les actes de religion

remplis, elles peuvent rentrer dans la société, renoncer même à leurs vœux, et passer dans les bras d'un époux.

LE PRINCE.

Eh bien, madame?

ADRIENNE.

Les chevaliers donnaient des fêtes, des tournois; Henry s'y distinguait toujours par son adresse et son courage; c'était de mes couleurs qu'il se parait, c'était de moi seule qu'il voulait recevoir le prix; enfin Henry, l'idole de tous les cœurs, triompha de celui d'Adrienne.

LE PRINCE.

Achevez, de grace, achevez.

ADRIENNE.

L'abbesse lut sans peine au fond d'un cœur qui ne pouvait avoir de secret pour elle : cette respectable protectrice mande Henry en ma présence. » Comte, lui dit-elle, vous aimez Adrienne? » Il me regarde, soupire et tombe à mes genoux, j'avoue que mon émotion ne me permit pas de le relever. L'abbesse continue : « Adrienne vous aime, un serment sacré m'empêche de vous révéler le secret de sa naissance : j'atteste devant Dieu qu'elle est égale à la vôtre, voulez-vous être l'époux d'Adrienne, je dis seulement d'Adrienne? » Les plus vifs transports furent sa réponse. « Allez, ajouta-t-elle, consultez-vous, réfléchissez; mais songez qu'il faut épouser Adrienne, ou vous résoudre à ne la voir jamais. » Que vous dirai-je de plus? J'aimais Henry, il m'adorait, et....

LE PRINCE.

Et c'est ainsi qu'il devint votre époux?.. mais, cet écrin? comment avez-vous pu lui en faire un mystère?

ADRIENNE.

Je l'avais juré.

LE PRINCE.

Ignoriez-vous aussi ce qu'il contenait?

ADRIENNE.

L'abbesse ne m'en instruisit qu'en allant à l'autel.

LE PRINCE.

Ne vous désigna-t-elle pas à qui vous deviez le remettre?

ADRIENNE, *tremblante.*

Pardonnez moi, monseigneur, à vous.

LE PRINCE.

A moi; pourquoi donc avoir tant tardé?...

ADRIENNE.

Songez à votre longue absence : ne devais-je pas attendre l'heureux moment de votre liberté?

LE PRINCE, *prend l'écrin, l'ouvre et dit :*

Mon portrait! une lettre? (*il lit.*)

» Une horrible défaite vous a fait tomber au pouvoir de » Philippe Auguste. Je frémis du sort qu'il vous prépare » et je n'y survivrai pas; ah! Ferdinand, vous avez été » forcé de me sacrifier, je vous le pardonne. La politique » a brisé les nœuds de l'amour, je vous rends votre pro- » messe et vous remets le fruit de notre hymen secret. »

LEONORE de COURTENAI.

(*Il tombe dans un fauteuil.*) O ciel! (*A Adrienne qui est à ses genoux.*) Ma fille! ah! mon cœur ne m'avait pas trompé.

ADRIENNE.

Mon père! Ah! qu'il tardait à ma tendresse de vous donner ce nom, de recevoir celui de votre fille!

LE PRINCE.

Combien le ciel m'a puni! mais son courroux est appaisé sans doute. O ma chère Léonore! oui, c'est toi, c'est ton cœur que je retrouve dans celui de notre Adrienne.

ADRIENNE, *tres-émue.*

Pardon, mon père, si je trouble des momens si doux; mais tremblante sur le sort de mon époux....

LE PRINCE.

Craon me répond de lui; mais plus le nœud qui vous unit le rapproche de moi, plus son innocence doit éclater aux yeux de l'univers. Il ne suffit pas de notre désaveu, l'évidence la plus lucide doit imposer silence à la calomnie et confondre ses ennemis.

ADRIENNE, *dans les bras de son pere.*

Ah! n'en doutez pas.

Aliénor paraît.

SCENE XIV.

LES PRECEDENS, ALIENOR, D'ARLEBECK, suite.

ALIENOR, *avec amertume et ironie.*

Bien, mon frère, fort bien; il parait que madame a des charmes surnaturels pour attendrir jusqu'à ses juges. Mais heureusement pour l'équité, il est dans votre tribunal des âmes courageuses que ne peuvent atteindre tous les manèges de la séduction. (*elle va à d'Arlebeck*)

LE PRINCE, *bas à Adrienne.*

J'exige de toi, le plus profond silence.

ALIENOR. *à d'Arlebeck.*

Approchez, d'Arlebeck, remplissez votre mission.

(*d'Arlebeck donne avec respect un parchemin au Prince.*)

Voyez, mon frère, lisez et jugez si vous pouvez refuser de sanctionner l'arrêt qui vient d'être rendu.

LE PRINCE. *après avoir lu, tranquillement.*

Je vois que le comte Henry est accusé d'un crime; mais je ne vois pas qu'il en soit convaincu.

ALIENOR. *vivement.*

Attendez vous son assentiment pour le croire coupable?

(Craon parait dans le fond)

LE PRINCE.

Pourquoi n'a t-il pas été entendu ?

ALIENOR.

Quoi ? lorsque des témoins.....

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, CRAON, LAHIRE.

CRAON. *s'avançant.*

Madame parle de témoins, je les récuse.

ALIENOR. *fierement.*

Comment et pourquoi le sire de Craon intervient-il dans un délit qui lui est étranger ? quel droit a t-il ?.

CRAON.

Quel droit madame ? Celui que votre frère m'a donné d'assister à ce jugement, et la parole qu'il a reçue de moi que ce jour éclairerait le triomphe de la justice et de la vérité.

LE PRINCE, *à Mazulin.*

Faites venir le comte Henry.

(*Mazulin sort.*)

CRAON, *à Lahire.*

Fais venir les témoins. (*Lahire sort.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LAHIRE et MAZULIN.

ALIENOR.

Comment ? les témoins étaient au pouvoir du sire de Craon ? était-ce pour les engager sur l'espoir d'une récompense, ou les forcer par la crainte à se dédire de leur déposition ?

CRAON.

Non, madame, mais pour les obliger à dire la vérité.

LE PRINCE, (*qui a lu jusqu'à ce moment.*)

Qu'on laisse entrer tout le monde ; un acte de justice ne peut avoir trop de témoins.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, HENRY, MAZULIN, LAHIRE.

Le prince va s'asseoir sur son trône, tout le monde entre et forme un grand cercle.

MAZULIN, *précédant Henry.*

Voici le comte Henry.

LAHIRE, *montrant les témoins.*

Et voici les témoins.

LE PRINCE.

Sans entrer dans un plus long examen, je m'arrête à une seule question. Les témoins déposent que le crime fut commis le quatre de mars...

LAHIRE, *vivement*

Le quatre de mars!...

MAZULIN. *fortement.*

Silence!

LE PRINCE, *continue.*

Le quatre de mars, entre huit et neuf heures du soir; mais à cette heure là, il fait nuit dans cette saison. Comment ont-ils pu reconnaître le comte Henry et le baron d'Arbosta? il est vrai qu'ils ajoutent que ce fut à la faveur d'un clair de lune.

LAHIRE, *avec force.*

Le quatre de mars, au clair de lune? c'est faux.

CRAON. *impérativement à Lahire.*

Lahire!

LAHIRE, *à Craon.*

Pardon, monseigneur; mais quand il s'agit de la vérité, chacun a droit de lui rendre témoignage; (*il s'avance*) rappelez-vous monseigneur, que le quatre de mars fut le jour de la sanglante affaire des Dunes où nous battîmes les Anglais à platte couture; nous les poursuivîmes deux heures le sabre dans les reins, et la nuit seule arrêta notre poursuite. Ah! si nous avions eu seulement un quart de lune! ils seraient tous restés sur le champ de bataille. A sept heures, le carillon sonnant, on battit la retraite. Est-ce que les français se retirent tant qu'ils peuvent combattre et poursuivre l'ennemi?

SCENE XVIII.

LES PRECEDENS, D'ARBOSTA.

Fanfares. La foule du fond se sépare. D'Arbosta, le casque en tête, et la visière baissée, s'avance. L'écuyer déploie le rouleau de parchemin du second acte. D'Arbosta le montre à d'Arlebeck. Celui-ci fait un mouvement de colère.

LE PRINCE, *à d'Arlebeck.*

D'Arlebeck, répondez à l'appel du chevalier de l'aigle inconnu, ou convenez des torts qu'il vous impute.

D'Arlebeck, vafièrement toucher le parchemin.

ALIENOR, *avec force.*

Comment? pourquoi donc ce mystère? Pourquoi ce chevalier ne se fait-il pas connaître?

D'Arbosta prend Craon par la main et lui parle bas.

CRAON, *à part et content.*

Ciel! (*à madame Aliénor avec joie.*) Il est connu, madame et je réponds de lui.

ALIÉNOR, *au Prince.*

Mais, mon frère, est-ce ici le lieu, le moment?..

CRAON.

Oui, madame, l'honneur blessé ne souffre pas de retard (*au prince*)monseigneur, gage requis, gage octroyé, le combat doit s'en suivre.

ALIENOR.

Quoi?...

LE PRINCE, *sévérement.*

Paix, ma sœur, après le ciel que Craon soit leur Juge. (*il se leve et se découvre*) honneur aux preux! (*il se recouvre et s'assied*) livrez la lice aux combattans.

D'Arbosta n'a qu'une simple cuirasse, sur laquelle est un aigle blanc; la visière de son casque est baissée. Ses armes sont l'épée ou le sabre, et un poignard.

Les armes de d'Arlebeck sont les mêmes; il a deux ancres en or, sur sa simple cuirasse; il baisse la visière de son casque.

En faisant un tour, ils montrent leurs armes à Craon, et vont se placer chacun d'un côté.

CRAON, *très-haut.*

Armes égales! Qu'on les laisse aller; la loi le veut.

Il faudrait qu'ils combattissent d'abord au sabre, combat égal. Ensuite leurs écuyers leur oteraient leurs cuirasses: alors ils se battraient à outrance avec l'épée et le poignard. En otant la cuirasse et la ceinture de d'Arlebeck, il en tombe un papier. Luhire e ramasse et le donne à Craon, comme juge du combat. D'Arbosta blesse à mort d'Arlebeck, qui tombe sur un genou, et lache son arme. D'Arbosta va à lui, et tient son poignard levé.

D'ARBOSTA.

Traître ! confesse... *(d'Arlebeck tombe tout à fait.)*

LAHIRE.

Relevant d'Arlebeck, que des soldats emportent.

C'en est fait, monseigneur, il n'est plus.

SCENE XIX et dernière.

LES PRECEDENS, excepté D'ARLEBECK.

CRAON, *à d'Arbosta.*

Le ciel est juste : honneur, victoire au chevalier inconnu.

ALIENOR, *très-animée.*

Qu'importe ce combat ? le bonheur, l'adresse ou le courage de ce chevalier prouvent-ils que d'Arbosta n'a pas été lâchement sacrifié, abandonné...

D'ARBOSTA.

Non, madame, il ne fut point sacrifié. L'infâme d'Arlebeck n'eût pas le tems de consommer son crime. Le ciel a voulu conserver d'Arbosta pour le punir ; il l'a fait, et c'est lui qui paraît à vos yeux.

Il leve la visière de son casque.

TOUS, excepté CRAON.

D'Arbosta !

D'ARBOSTA, *à Henry.*

Sire Henry, c'est en dignes chevaliers que nous combattîmes, nous ne devons rougir ni vous de votre victoire ni moi de ma défaite (*au prince*) oui, monseigneur, je rends grâce au ciel de m'avoir sauvé des embuches d'un scélérat, pour rendre hommage à la vérité.

LE PRINCE, *à Aliénor sévérement.*

Eh bien ! madame ?

ALIENOR, *avec fermeté.*

Eh bien ! seigneur ? avez-vous cru que je laisserais mon injure impunie ?

CRAON, *à Aliénor.*

Apprenez donc, madame, à mieux connaître ceux que vous honorez de votre confiance. Ce d'Arlebeck, trop heureux d'être tombé sous les coups de ce brave chevalier ; (*il montre d'Arbosta*) ce monstre, digne du dernier supplice, croyant déjà jouir du fruit de ses forfaits, avait tracé d'avance cet écrit ramassé devant vous sur le champ de bataille. Ecoutez, monseigneur, écoutez tous. *(Il lit.)* » D'Arlebeck, à madame Aliénor, après la mort du » comte Henry. » Vous voyez qu'il comptait déjà sur le succès de son crime.

D'ARBOSTA.

Le monstre!

CRAON, *à Aliénor.*

Ecoutez, madame. (*Il lit.*)

» Souvenez-vous des dédains insultans, dont vous » payâtes mon amour; j'ai voulu sacrifier deux rivaux, » l'or peut tout. Je l'ai prodigué! fausse accusation, té- » moins subornés. Le fer, la flamme, je n'ai rien négligé; » mais quel triomphe pour moi, lorsque j'ai pu porter votre » jalousie et votre erreur à vous servir des armes que je vous » fournissais, pour percer le cœur de votre amant! d'Ar- » bosta n'est plus, le comte a perdu la vie et je pars satis- » fait. Vos pleurs et vos remords me vengeront de vos » mépris. »

ALIENOR, *désespérée.*

O ciel! et j'ai pu croire un pareil scélérat! j'ai pu per- sécuter... (*au prince.*) Ah! mon frère! s'il vous reste quelqu'amitié pour une insensée... une infortunée... épar- gnez moi les reproches, les regards des victimes de mon aveuglement. Oh! combien je souffre des maux que je leur ai causés. Affreuse jalousie! vengeance que je déteste! vous fites mes malheurs, vous êtes mes bourreaux.

LE PRINCE.

Calmez-vous, Aliénor; vous connaissez vos fautes, ne songez qu'à les réparer.

ALIENOR.

Les réparer?

LE PRINCE, *montrant Henry et Adrienne.*

Oui, ma sœur, en prenant part à leur félicité. (*à Henry.*) Vous triomphez, Henry, votre justification est complète et pour mettre le comble à votre bonheur, recevez de ma main celle de ma chère Adrienne. Viens, ma fille.

TOUS.

Sa fille!

LE PRINCE.

Et la bien-aimée de mon cœur. Mon cher Henry, je désirais t'avoir pour frère, et le ciel a voulu que tu fusses mon fils.

CRAON, *à Henry.*

Pour vous prouver la part sincère que je prends à votre bonheur, c'est au nom de mon souverain, au nom de votre épouse, que je vous rends votre parole et votre liberté.

Il prend l'épée de Henry, des mains de Lahire, et la lui remet.

LE PRINCE, *à Craon.*

Sire de Mareuil, croyez que sa rançon....

CRAON.

Sa rançon, monseigneur? les Français n'en reçoivent que de leurs ennemis?

FIN.

PHILIPPE D'ALSACE,

COMTE DE FLANDRES,

MÉLO-DRAME HÉROÏQUE,

EN TROIS ACTES,

Orné de Chants, Ballets et Tournois;

PAR M. FRANÇIS LEVASSEUR,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaieté, le 5 Nivôse an XI.

Miser chi male oprando si confida,
Che ognor star debbia il maleficio occulto;
Che quando ogn' altro taccia, intorno grida,
L'aria è la terra intessa, in ch'è sepulto
E dio fa speno che'l peccato guida
It peccator, poich' alcun di gli ha indutto;
Che sè medesmo, senza attrui richiesta,
Inav veduta mente manifesta.

ARIOSTE, Orl. furiosa.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PHILIPPE D'ALSACE, Comte de Flandres.	*Riviere.*
RAYMOND DE MONTFORT.	*Saint-Aubin.*
AMAURY DE MONTFORT, père de Raymond.	*Genest.*
ERNESTINE, fille de Raymond.	*Mlle. Julie Pariset.*
RAOUL DE CHATILLON, favori de Philippe.	*Casot.*
WALLERAN, confident de Raymond.	*Marty.*
MONTRÉAL, GEOFFROY, } Conjurés. {	*Saint-Preux.* *Boullenger.*
Un Hérault-d'armes du Comte.	
Un Ecuyer de Raymond.	*Vissentini.*
Guerriers de la suite du Comte.	
Soldats de Raymond.	
Troupe de Villageois et Villageoises.	

Premiers Danseurs.	Premières Danseuses.
Ledet, fils.	*Mad. Ledet.*
Leger.	*Gérard.*

Bohémiens et Bohémiennes dansans.

La Scène se passe près de Péronne.

PHILIPPE D'ALSACE,

MÉLO-DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une grande salle, dans le style gothique, décorée de trophées d'armes, à droite et à gauche. Près l'avant-scène, sont deux portes latérales; au fond du théâtre, une porte de fer grillée, cachée par une autre porte, sur laquelle il y a un grand tableau.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, Raymond est assis près d'une table.

RAYMOND, *seul.*

Encore un pas, et je touche au terme de mes espérances. Encore un pas, et le succès couronne mes vœux. Rien ne manquera plus à mes désirs, ainsi qu'à mon ambition. Depuis huit ans, Philippe est allé porter la guerre chez les infidèles : la mort ou des fers ont été sans doute le prix de son impétueux courage..... il ne reverra plus ces lieux où il venait déployer tout l'éclat de sa puissance..... Raymond, c'est à toi maintenant d'y commander en maître.... Que dis-je, m'emparer des états de mon bienfaiteur?... Ai-je donc oublié?... Banissons une crainte pusillanime; sachons régner.

(*Il s'assied et réfléchit; peu après, il se lève tout à coup, avec vivacité*).

Un cri plaintif et douloureux est parvenu jusqu'à moi; il a retenti jusqu'au fond de mon cœur!... Une secrète horreur m'environne!... les remords me déchirent!...

Barbare Raymond, plus de repos pour toi! fils ingrat et dénaturé, sujet ambitieux et rebelle, la vengeance céleste te poursuivra jusqu'au tombeau. Là, dans un souterrein profond, j'ai caché à tous les yeux mon horrible forfait : là, une victime de ma funeste ambition déplore depuis sept ans sa malheureuse existence.... Entends ses gémissemens, entends sa voix menaçante... il te maudit...

Mon père, arrêtez ; votre coupable fils est plus à plaindre que vous.

(*Il se jette à genoux, étend ses mains suppliantes vers le fond du théâtre ; ensuite il se cache la figure avec ses mains, et semble être abîmé dans une profonde douleur ; peu après il se lève.*)

Eh bien ! brisons ses fers ; allons à ses pieds expier mon crime : il verra mes larmes, il aura pitié de mes remords, il me pardonnera. (*il réfléchit.*) Mais, que dira ma fille Ernestine ? que diront mes vassaux, en voyant ce vénérable vieillard, dont j'ai publié la mort, et dont ils ont depuis si long-tems déploré la perte ? Je deviendrai un objet d'horreur à tous les yeux... que résoudre ? ciel ! qui voit mes tourmens, ranimes mon courage.... J'apperçois ma fille. Heureuse Ernestine ! tu crois le cœur de ton père aussi pur que le tien.

SCÈNE II.

RAYMOND, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Mon père, mon père !... savez-vous l'heureuse nouvelle ?

RAYMOND.

Quelle nouvelle ?

ERNESTINE.

Le retour du Comte de Flandres.

RAYMOND, *à part.*

Se pourroit-il ?

ERNESTINE.

Des villageois ont vû flotter l'oriflâme à la tête d'une armée nombreuse et brillante. Raoul sans doute l'accompagne ; vous allez revoir un gendre chéri.... Vous ne me répondez pas... Pourquoi cet air sombre et rêveur ? l'absence du brave Raoul aurait-elle diminué votre estime et votre tendresse pour lui.

RAYMOND, *vivement et dissimulant.*

Qui peut vous faire croire ?...

ERNESTINE.

Votre tristesse, mon père ; vous ne pouvez la cacher aux yeux de votre Ernestine, et ce qui fait l'allegresse universelle semble être pour vous un sujet d'inquiétude.

RAYMOND.

Je me félicite, avec vous, d'un événement aussi heureux.

ERNESTINE.

Ah ! mon père, Raoul réunit tant d'avantages : bonté, courage et courtoisie, que de titres pour le faire chérir ! fasse le ciel que ces villageois ne se soient pas trompés !

RAYMOND.

Quel contre-tems !

ERNESTINE.

Vous avez promis ma main au brave Raoul, et ce jour comblera tous nos vœux ; mais vous ne me répondez pas, vous qui, pendant son absence, m'entreteniez des vertus de ce héros : vous, qui vouliez à son retour couronner sa flamme par notre hymen. Ah ! je le vois, vous ne l'aimez plus.

RAYMOND.

Calme tes inquiétudes, ma chère Ernestine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN ECUYER.

L'ECUYER.

SEIGNEUR, un héraut d'armes du comte de Flandre se présente à l'entrée du pont ; il se dit chargé d'un message pour Amaury de Montfort.

RAYMOND.

Pour mon père !...

ERNESTINE.

Pour mon ayeul ! il n'a donc pas appris qu'au terme d'une heureuse vieillesse, la mort l'a privé de son fidèle ami.

RAYMOND.

Faites entrer ce héraut. (*à part*) Que va-t-il m'apprendre ? (*l'écuyer sort.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND, ERNESTINE.

RAYMOND.

OUI, ma chère Ernestine, te voir heureuse est le plus grand de tous mes vœux, et bientôt il sera assuré.

ERNESTINE.

Mon père !... (*Elle se jette dans les bras de Raymond, il la presse sur son cœur et l'embrasse.*)

SCENE V.

RAYMOND, ERNESTINE, UN ECUYER, UN HÉRAUT.

Le héraut entre, et remet une lettre roulée à Raymond.

RAYMOND *lit haut.*

» MON bon et vieil Amaury, j'ai enfin abandonné la » Palestine, pour ne plus songer qu'à ma patrie : j'arrive » aujourd'hui à Péronne, et je compte aller, avec mon » fidèle Raoul. «

ERNESTINE, *avec transport.*

Raoul !

RAYMOND, *continue.*

» Vous demander ce soir un asyle... « (*à part, et comme frappé d'une inspiration subite.*) Heureuse idée ! (*haut.*) Ma fille, vous l'entendez ; faites préparer les plus belles fêtes pour recevoir le comte et son favori. (*à l'ecuyer.*) Allez prévenir les sires de Montréal, Geoffroy et Walleran, que j'ai à les entretenir d'une affaire importante...

(*Ils sortent tous, excepté Raymond.*)

SCENE VI.

RAYMOND, *seul.*

LOIN de déranger mes projets, l'arrivée du comte en assure l'exécution ; il vient lui-même se livrer à moi. Philippe croit trouver un asyle dans mon palais, mais ce sont des fers et une éternelle captivité qui l'y attendent ; alors je ferai déclarer mon indépendance.... Je ne sais ce qui se passe en moi. Une secrete terreur... Eh quoi ! après ce que j'ai fait, dois-je hésiter... J'ai brisé les liens sacrés de la nature, et je craindrais de conspirer contre un souverain que le hazard m'a donné, et dont je puis surpasser la puissance.... Non ; mon interêt, ma gloire, me forcent à tout entreprendre. J'ai des amis sûrs et fidèles sur lesquels je puis compter ; profitons de l'heureux hazard qui va me livrer ma victime...

SCÈNE VII.

RAYMOND, MONTRÉAL, GEOFFROY, WALLERAN, L'ECUYER. (*Lorsque les conjurés sont entrés, Raymond fait le tour du théâtre, pour voir si personne ne l'écoute ; ensuite il ferme soigneusement les portes.*)

RAYMOND.

AMIS, il est tems d'exécuter nos desseins, le comte arrive ce soir en ces murs.... Il vient ressaisir les rênes de

l'état: qu'il trouve en ces lieux l'esclavage; qu'on avertisse tous les barons de notre parti; qu'ils rassemblent tous leurs vasseaux. Je retiendrai Philippe dans ces lieux, embélis par les fêtes les plus brillantes, jusqu'au moment où forts de la réunion de nos armes, nous pourrons nous assurer de sa personne. Montréal se rendra auprès du baron de Bedfort, Géoffroy, près celui d'Hennecourt; Rochefort, près sire de Concelle; Montheleri, près sire de Sérilly, leur demander les secours qu'ils m'ont promis. Walleran seul restera avec moi, pour me seconder dans mes projets. Partez au lever de l'aurore, et que les armées de nos alliés reviennent avec vous avant la fin de la journée. Enveloppez vos préparatifs de l'ombre du mystère; je ferai exécuter devant le comte un de ces tournois qui, lui rappelant ses premières armes, flatteront sa belliqueuse ardeur, et tandis qu'il se livrera au plaisir, ainsi que l'ardent compagnon de ses travaux et de sa gloire...

WALLERAN.

De quel autre ennemi avons-nous donc encore à triompher?

RAYMOND.

De Raoul de Châtillon.... Vous voyez que la fortune sert nos projets... J'entends du bruit, cessons cet entretien; mais songez que vous n'avez pas un moment à perdre.

TOUS LES CONJURÉS.

Comptez sur notre zèle.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Seigneur, vos vassaux viennent vous prier d'être leur interprète auprès du comte, pour lui témoigner tout le plaisir que leur cause son retour, et les vœux qu'ils forment pour sa prospérité.

RAYMOND.

Le comte sera instruit de leur démarche; il apprendra leurs sentimens. Ernestine, avez-vous donné les ordres nécessaires pour la fête?

ERNESTINE.

Rien ne peut égaler le zèle qu'ont apporté ces bons villageois aux préparatifs; mon père, ne viendrez-vous pas partager leur félicité, et les encourager par votre présence?

RAYMOND.

Non, je ne le puis, des affaires indispensables me retiennent ici.... Mais que signifie ce bruit?...

PLUSIEURS VOIX DERRIÈRE LE THÉATRE.

Le voilà, le voilà!...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, RAOUL, UN ÉCUYER.

RAOUL, *aux villageois.*

NON, mes amis, je ne suis pas celui que vous attendez; je viens vous annoncer son arrivée. (*à Raymond.*) Ah! mon père, enfin, je vous revois!

(*Il s'incline devant Ernestine; il la considère avec l'expression de l'amour le plus vif.*)

RAYMOND, *dissimulant.*

Mon cher Raoul, que cet instant a pour moi de charmes! (*Regardant avec inquiétude.*) Mais, pourquoi seul?

RAOUL.

Le comte instruit de mon amour et témoin de mon impatience, m'a permis de devancer son arrivée.

RAYMOND, *avec une sensibilité feinte.*

Que je vous sais gré de cet empressement, mon cher Raoul!

RAOUL.

Philippe approuve l'union que nous allons former; il veut voir mon Ernestine; il veut être témoin de mon bonheur. (*à Ernestine.*) Belle Ernestine, cet hymen qui doit faire ma félicité n'aurait aucun charme pour moi, s'il n'obtient votre aveu. Ah! daignez combler mes vœux et mon espoir, en m'accordant votre cœur et votre main.

ERNESTINE.

Seigneur, j'obéis aux volontés de mon père, et mon cœur touché de vos vertus, applaudit au choix de l'auteur de mes jours.

RAOUL.

Ah! madame, je suis au comble du bonheur. (*Il lui baise la main.*) Mais je ne vois point Amaury; ne puis-je embrasser ce bon et vertueux vieillard?

RAYMOND, *à part.*

Que répondre? (*Haut.*) Vous apprendrez tous nos malheurs: écartons de cruels souvenirs, ne songeons qu'au plaisir de revoir Philippe. Ernestine, vas donner les ordres nécessaires; Raoul t'accompagnera.

(*Raoul donne la main à Ernestine; Raymond fait un signe d'intelligence aux conjurés. Ils sortent tous.*)

SCÈNE X.

RAYMOND, *seul.*

Voici l'heure à laquelle je dois porter chaque jour à mon père de quoi prolonger sa triste existence ; il me faut donc encore descendre dans cet horrible souterrein. Pénible devoir ! chaque fois que je le remplis mon cœur se déchire. Eh ! comment pourrai-je soutenir les regards de cette vénérable victime ?... O céleste justice, tu ne laisses jamais rien d'impuni ; mon supplice est au fond de mon cœur.

» Il parcourt le théâtre pour voir si personne ne l'é-
» coute; il ferme soigneusement les portes : ensuite il vient
» près de la table ; prend un pannier rempli de provisions,
» et une lampe allumée ; et vient au fond du théâtre, ran-
» ge le tableau, ouvre les portes et descend : il revient pré-
» cipitamment ; ses cheveux sont hérissés, la terreur est
» empreinte sur sa figure ; il tombe accablé de douleur,
» sur le fauteuil.

Ma victime est échappée ! Quelle invisible main l'a soustraite.... Tous mes crimes vont être dévoilés.

ERNESTINE, *en dehors.*

Mon père. (*Il se lève et prête l'oreille.*)

ERNESTINE.

Mon père ! mon père !

RAYMOND, *avec égarement.*

Mon père !. Ma fille !.. Toutes les puissances de la nature se soulèvent contre un fils coupable qui redemande son père à la vengeance. Que faire?... Il faut ouvrir.

(*Il court promptement fermer la porte des souterreins, remet le tableau, ensuite il va ouvrir à Ernestine.*)

SCÈNE XI.

RAYMOND, ERNESTINE.

ERNESTINE, *accourant avec joie.*

Mon père, voici le comte... Mais quelle agitation !.. que vous est-il arrivé ?

RAYMOND, *un peu égaré.*

Philippe en ces lieux ! je cours.

ERNESTINE, *l'arrêtant.*

Vous ne me répondez pas.

RAYMOND.

Je vole au devant du comte.

ERNESTINE.

Le voici !

» Raymond cherche à se remettre de son trouble. Ernes-
» tine surprise de l'agitation de son père, cherche à en pé-
» nétrer les motifs dans ses yeux. «

SCENE XII.

RAYMOND, ERNESTINE, PHILIPPE, RAOUL, WALLERAN, L'ECUYER.

» Troupe de chevaliers, de la suite de Philippe; Soldats
» portant des bannières et des trophées d'armes; Villa-
» geois et Villageoises; troupe de Bohémiens et Bohé-
» miennes. Marches guerrières. Philippe vient, appuyé
» sur Raoul. «

PHILIPPE.

Chevalier de Monfort, Raoul vient de m'apprendre une bien triste nouvelle... J'ai perdu un bon ami, un conseil sage; mais j'espére retrouver en vous, toutes les vertus qui me faisaient chérir votre père.

RAYMOND.

Ah ! seigneur, vous me rappelez un cruel souvenir, et vous voyez la peine qu'il me cause.

PHILIPPE.

Ne vous laissez point abattre par la douleur, songez que la faiblesse n'est jamais entrée dans l'ame d'un seul de vos ayeux, votre père ne la connaît pas; mais terminons un entretien qui vous afflige. Quelle est cette jeune personne.

RAYMOND.

C'est ma fille, Ernestine.

PHILIPPE.

Approchez, madame, Philippe peut-il vous inspirer de la crainte? donnez-moi votre main, belle Ernestine, je vais l'unir à celle de mon ami... Vous baissez les yeux.

ERNESTINE, *avec embarras.*

Seigneur !...

PHILIPPE.

Votre embarras m'en dit assez. (*à Raoul.*) Brave Raoul, rien ne manque plus à votre bonheur; tant de graces et de beautés, pouvoient seules payer votre courage et vos vertus.

» Philippe va se placer sur un trône; Raoul est à sa droite,
» et ses officiers se placent près de lui à gauche; Ray-
» mond s'assied sur le fauteuil qui est près de la table.
» Ernestine présente une couronne de lauriers à Phi-
» lippe, et chante. «

ERNESTINE.

AIR :

Jeune héros, dont le génie
Veille sans cesse sur nos jours ;
Reçois les vœux que pour toujours
Je t'offre au nom de la patrie.
Tu viens de combler nos souhaits
Par ta valeur, par ta victoire,
En ramenant avec la gloire,
Le bonheur et la paix.

Daigne accepter ce faible hommage ;
C'est bien peu pour tant de succès ;
Mais qui peut t'en offrir jamais
Qui soit digne de ton courage.
Tu rends la paix dans nos foyers
Par une éclatante victoire :
Va, cours au temple de mémoire,
Le front ceint de lauriers.

(*Philippe la fait asseoir près de lui. Fête, ballet, tournois. Le jour baisse.*)

RAYMOND, *se lève.*

Mes amis, cessez vos jeux le comte a besoin de repos.

PHILIPPE.

J'ai peu de tems à rester parmi vous, ma présence à Arras est indispensable, demain je pars avant le jour.

RAYMOND, *à part.*

Avant le jour.

PHILIPPE.

Je compte sur vous, Montfort, il me faut un homme dont le bras et le conseil soient également utiles à la patrie; le fils d'Amaury doit mériter mon choix, je vous destine un poste de la plus haute importance; demain je vous instruirai de mes projets. Raoul restera avec vous; conduisez demain ces jeunes époux à l'autel, ensuite vous les amenerez à ma cour.

» Raymond place deux sentinelles à la porte à droite. » Philippe, précédé d'un écuyer et suivi de Raoul, entre » dans son appartement après avoir fait le tour du théâ- » tre, en témoignant à tous les assistans sa satisfaction : » au moment où Philippe est sur le seuil de la porte, les » Bohémiens et Bohémiennes élèvent leurs tambours de » basque, les soldats les piques et les banières, les villa- » geois et villageoises des corbeilles de fleurs. Raymond » s'appuyant sur Walleran fait un geste menaçant à Phi- » lippe; aussitôt il prend un air gai et s'incline en saluant » le comte. Tableau. «

Fin du premier Acte.

Nota. On peut supléer au ballet par des évolutions militaires.

ACTE II.

» Le théâtre représente un des appartemens du château. » Vers le milieu du théâtre, à droite, on voit une cheminée à côte, à gauche, une porte battante, vis-àvis » la cheminée, est un lit de repos; à côté, à droite, une » petite porte secrete tournant sur un pivot. Dans le » fond du théâtre une fenêtre un peu élevée.

SCÈNE PREMIERE.

» Au lever du rideau, on voit le comte occupé à écrire. » sur une table placée près de la cheminée. «

PHILIPPE, *seul.*

Tout dans ces lieux me rappelle mon bon Amaury; que ne vit-il encore, il m'aiderait dans l'opération délicate que je vais entreprendre; reformer un gouvernement de quatre siècles, soustraire les Flamands à la tyrannie de quelques seigneurs jaloux de leurs droits; ramener l'ordre dans mes états, est une tâche bien pénible à soutenir; ô mes amis mes fidèles sujets, si le bonheur n'est point encore votre partage, n'en accusez pas mon cœur... La fatigue m'accable, le someil ferme malgré moi mes yeux, essayons de prendre quelques heures de repos.

» Il éteint sa lumière et va se jetter tout habillé sur le » lit de repos. «

SCÈNE II.

PHILIPPE, AMAURY.

» Amaury couvert d'un habillement blanchâtre annonçant la vétusté, sort par la porte secrete et vient lentement sur l'avant scène en tenant une lampe allumée.

AMAURY.

C'est ici que j'habitais.... oui, je reconnais ces lieux, ils m'ont vu naitre et vieillir. Profitons du silence de la nuit pour sortir de ce fatal château; hélas! je ne pourrai faire un pas sans succomber, que devenir? barbare Raymond,

était-ce donc là le prix que tu réservais à mes soins paternels. (*Il s'approche de la cheminée.*) Que vois-je!.... du feu!... Ah! dieu! je te rends grace, il y a bien long-tems que je n'ai senti cette bienfaisante chaleur. (*Il se chauffe.*)

(*Philippe se reveille et apperçoit Amaury.*)

PHILIPPE.

Veillai-je! quel fantôme se présente à mes yeux.

AMAURY.

Prenons courage, peut-être un mortel compatissant daignera me secourir. (*Il s'assied.*)

PHILIPPE, *s'avançant vers Amaury.*

Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

AMAURY, *le prenant pour Raymond.*

Ah, malheureux! n'as-tu pas assouvi ta rage... frappe, voilà mon cœur, délivre toi de ton père.

PHILIPPE.

Que dites-vous? quel est votre erreur? Je suis l'ami de tous les malheureux, fiez-vous à ma loyauté.

AMAURY.

Qui que vous soyez, au nom du ciel délivrez moi de la vie, j'aime mieux la perdre que de retomber entre les mains du plus perfide des hommes.

PHILIPPE.

Expliquez-vous.

AMAURY.

Un monstre a causé tous mes maux.

PHILIPPE.

Et ce monstre...

AMAURY.

Est mon fils.

PHILIPPE.

Votre fils!

AMAURY.

J'ai suivi nos guerriers dans la Palestine, et j'ai combattu sous les étendars de la foi; tandis que mon sang coulait aux plaines de Syrie, un fils que j'avais laissé en France, profita de mon absence pour conspirer contre son seigneur suzerain; à mon retour, il me fit part de ses odieux projets; je refusai d'y consentir, il m'en punit en me plongeant dans un affreux cachot, où je languis depuis sept ans. Sa rage n'était pas encore satisfaite, il a voulu par un rafinement de cruauté, jouir du spectacle de ma douleur, lui-même il m'apportait des alimens que cent fois, dans mon désespoir, j'ai voulu repousser; mais l'espoir m'a soutenu.

PHILIPPE.

Quelle horreur! et ce coupable fils, quel est-il?

AMAURY.

Raymond de Monfort.

PHILIPPE.

Ah! mon ami, mon respectable ami, venez dans mes bras; le ciel vous envoie un vengeur.

AMAURY.

Pardonnez, mes yeux éteints par l'âge et les infirmités, peuvent à peine distinguer vos traits, à qui dois-je une aussi vive reconnaissance? qui êtes-vous?

PHILIPPE.

Eh! pouvez-vous méconnaître le prince à qui vous avez servi de père.

AMAURY, *avec l'excès de la surprise.*

Qu'entends-je! vous, mon bienfaiteur: ah! j'oublie déjà tous les maux que j'ai soufferts.... Mais, je ne sais si je dois rendre grace au ciel....

PHILIPPE.

Qui peut vous inspirer de la crainte!

AMAURY.

Ah! seigneur, vous êtes ici au milieu de vos plus cruels ennemis... Raymond...

PHILIPPE, *vivement.*

L'infâme, lorsque je lui parlais de vous, il feignait de répandre des larmes.

AMAURY.

Redoutez la perfidie de ce monstre, laissez-moi et fuyez ce séjour du crime,

PHILIPPE.

Vous abandonner; vous, l'ami de mon enfance; non, je veux vous sauver ou périr avec vous.

AMAURY.

Songez aux périls qui vous attendent.

PHILIPPE.

Je songe à mon devoir, à l'honneur.

AMAURY.

Ah! comment reconnaître un aussi généreux dévouement. (*Il tombe à ses genoux.*)

PHILIPPE.

Vous, à mes pieds: ah! de grace, levez-vous: dites-moi par quel moyen êtes-vous sorti de votre prison.

AMAURY.

Errant un jour dans les vastes détours de mon souterrein; j'apperçus à la lueur de ma lampe, que l'humidité avait détaché quelques pierres qui cachaient l'entrée d'une porte murée: après de longs et pénibles travaux, je parvins à en détacher le reste; ô ciel! qui pourrait dépeindre ma joie quand j'apperçus que cette porte n'était fermée que par un seul verroux, et qu'il était de mon côté: je

l'ouvris aussi-tôt, et j'entrai dans un souterrein plus vaste encore, lequel conduisait à une des tours du château. Là je trouvai des armes de toute espèce, à l'aide desquelles, je parvins à enlever à petit bruit, la serrure de l'appartement voisin, qui conduit à celui-ci, et par cette issue, qui n'était connue que de moi seul, je suis parvenu dans cet appartement qui fut jadis le mien.

PHILIPPE.

Infortuné vieillard, vous touchez au terme de vos malheurs, vous serez vengé; mais ne perdons point de tems, nous ne pouvons sortir du château sans courir à une mort certaine, restez ici: Raoul, chargé de mes dépêches, éveillera moins le soupçon.

AMAURY.

Raoul en ces lieux!...

PHILIPPE.

Il est dans cet appartement. (*Il désigne la porte battante.*) Un prétexte quelconque lui facilitera sa sortie du château, et avant l'aurore, notre sort sera décidé: comptez sur le cœur de Philippe, je vais instruire Raoul de mes projets.

(*Il sort.*)

SCENE III.

AMAURY, *seul.*

GRAND dieu! favorise d'aussi généreux desseins: pour la première fois, donne un sommeil paisible au crime...

» Il se jette à genoux en invoquant le ciel; ensuite, il se » relève et exprime, par sa pantomime, la joie d'avoir re» trouvé un vengeur dans son prince.

SCÈNE IV.

PHILIPPE, AMAURY, RAOUL.

RAOUL, *se jettant dans les bras d'Amaury.*

AH! mon père.

AMAURY.

Mon cher Raoul.

» Ils se tiennent embrassés; ensuite, Raoul considère » le vieillard avec attendrissement; pendant ce tems, Phi» lippe écrit à la hâte.

PHILIPPE, *à Raoul.*

Voici un ordre qui ne contient que des choses vagues, ayez soin de le faire lire aux portes du château, pour éviter tout soupçon. Partez promptement et rassemblez mes guerriers pour investir le château de l'exécrable Raymond.

RAOUL.

Je cours vous servir ; bientôt, Raymond recevra le prix des ses crimes. (*Il sort.*)

SCENE V.

PHILIPPE, AMAURY.

PHILIPPE.

Vous, bon vieillard, retournez à votre prison ; cette précaution est indispensable : vous seriez perdu, si votre fils s'appercevait de votre absence, et s'il se doutait de notre intelligence. Pourrez-vous reconnaître le chemin qui conduit à votre souterrein.

AMAURY.

Oui, j'ai bien remarqué tous les lieux où je suis passé.

PHILIPPE.

Un profond silence régne dans cette partie du château, sortons ; prenez cette lampe et conduisez-moi.... J'entends du bruit, on élève la voix, c'est peut-être Raoul qu'on empêche de sortir ; tout est perdu... Mourons, mon vieil ami, mais vendons cher notre vie.

AMAURY.

Seigneur, cette fenêtre donne sur le pont, on peut appercevoir...

(*Philippe va près de la fenêtre, qu'il entr'ouvre.*)

PHILIPPE.

A la lueur des flambeaux, je vois Raoul qui s'avance... deux hommes s'opposent à son passage... ils se parlent avec chaleur...

AMAURY, *se jettant à genoux.*

Fais-moi mourir, grand dieu, mais protège les jours de ce monarque.

PHILIPPE.

Le bruit a cessé.

AMAURY.

Ciel ! exaucerais-tu mes vœux ?

PHILIPPE.

On baisse le pont. (*Moment de silence.*) Il est passé.

AMAURY, *se relevant.*

O providence ! je te rends grace...

(*Philippe se jette dans les bras d'Amaury.*)

PHILIPPE.

Quittons ces lieux, marchons en silence ; guidez mes pas dans votre prison.

» Philippe prend son épée, Amaury la lampe et se disposent à sortir. «

AMAURY.

Quelqu'un vient de ce côté.

PHILIPPE.

C'est sans doute votre fils, rentrez dans cet appartement.

AMAURY.

Non, non, je ne vous quitte pas; si je ne puis vous deffendre, je saurai mourir avec vous.

PHILIPPE.

Rentrez, Amaury; rentrez, je vous l'ordonne.

» Amaury rentre par le même endroit où il était sorti. «

SCENE VI.

PHILIPPE, *seul.*

QUEL motif l'amène en ces lieux? nous aurait-il entendus? viendrait-il pour consommer son crime. (*Il met la main sur la garde de son épée.*) Ma cause est juste, et le ciel conduira mon bras.

(*On entend du bruit à la porte.*)

RAYMOND, *en dedans.*

La porte est fermée.

PHILIPPE.

C'est lui-même, cachons-nous, et observons tout en silence....

» Il entre dans l'appartement où est Amaury. Le bruit » augmente, la porte est ouverte avec violence.

(*Lorsque Raimond est entré, il cherche de tous côtés.*)

SCENE VII.

RAYMOND, *ensuite* ERNESTINE.

RAYMOND.

O Ciel! Philippe est sorti; je suis trahi. (*Il va au fond du théâtre.*) Amis, veillez à cette porte.

ERNESTINE, *accourant avec précipitation.*

Mon père, je me jette à vos pieds; au nom du ciel, dites-moi....

RAYMOND, *avec l'excès de la surprise.*

Ernestine! misérable, que viens-tu chercher en ces lieux. (*Avec fureur.*) Tu connais mon secret.

ERNESTINE.

Que dites-vous, seigneur, quel secret? j'ignore absolument....

RAYMOND.

Vous pâlissez! vous me trompez....

ERNESTINE.

L'égarement où je vous vois et vos terribles menaces, glacent mon cœur d'effroy ; quel serait mon crime, si j'avais été témoin de vos actions. (*d'une voix entre-coupée.*) Mon père pourrait-il être coupable !...

RAYMOND.

Vous connaissez mon secret, rien ne peut vous sauver de ma juste colère.

SCÈNE VIII.

RAYMOND, ERNESTINE; PHILIPPE et AMAURY *cachés ;* WALLERAN, *deux autres conjurés.*

WALLERAN.

LA plus grande consternation règne dans le château, on dit que Raoul s'est évadé, les officiers de la suite de Philippe redemandent leur prince.

RAYMOND, *à Ernestine.*

Perfide, c'est toi qui nous a trahis, crains ma vengeance.

(*Il la saisit par le bras et tire son épée.*)

ERNESTINE.

Ah ! mon père, pourrez-vous bien frapper ce cœur qui vous chérit.

RAYMOND, *avec une rage concentrée.*

Mon destin est de commettre tous les crimes. Eh bien! je lui obéirai. (*il la saisit par le bras.*) Meurs, perfide...

PHILIPPE, *l'arrêtant.*

Arrêtes ! infâme chevalier.

RAYMOND.

Philippe !... O fortune, je te remercie, tu me rends ma victime... Eh bien périssez donc ensemble...

PHILIPPE.

Je devais prévoir cette déloyauté, elle est digne d'un monstre tel que toi. Oseras-tu porter la main sur ton prince?

RAYMOND.

J'oserai tout... C'est en vain que tu me résistes...

AMAURY.

Malheureux, respecte ton souverain, reconnais ton père. (*Raimond reste un moment confondu.*)

RAYMOND, *avec rage.*

Je ne suis plus, ni sujet, ni fils, ni père.... J'ai brisé tous les liens... Je veux régner.

PHILIPPE.

Tremble, scélerat !...

RAYMOND, *aux conjurés.*

Amis, secondez-moi.

» Le combat s'engage entre Philippe et Raymond; Ernestine veut en vain les séparer. Les conjurés entrent » tout-à-coup, se jettent sur Philippe et le désarment, » tandis que d'autres s'emparent d'Ernestine et d'Amaury. «

PHILIPPE.

O fortune ennemie !

RAYMOND, *aux conjurés.*

Qu'on les conduise à la tour; bientôt je prononcerai sur leur sort.

» On les emmène; Raymond les suit en indiquant par un » geste sa joie féroce. «

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un souterrain, ayant à droite et à gauche des portes qui communiquent à d'autres voûtes; dans le fond, un escalier.

SCÈNE PREMIERE.

PHILIPPE, AMAURY, ERNESTINE.

» Au lever du rideau, on voit Amaury assis entre Philippe et Ernestine; Philippe a un bras passé autour » d'Amaury, et tient une de ses mains; Ernestine presse » l'autre dans les siennes. Philippe ne semble occupé » que de son vieil ami; Amaury a les yeux attachés » sur Philippe, et dans son regard est l'expression du » respect et de la reconnoissance. Ernestine paroît » anéantie par la douleur. «

PHILIPPE.

Bon Amaury, je n'ai pu vous sauver, et c'est le seul regret que m'arrache l'attentat du parricide Raymond.

AMAURY.

O Philippe, ô mon prince! pourquoi le vieux Amaury s'est-il offert à vos regards?

PHILIPPE.

Eh! ne savez-vous pas que ma perte était jurée par Raymond, avant que je fusse instruit de sa criminelle imposture.... Mon ami, plaignons le cœur d'un ambitieux; l'ardente soif qui le consume, le pousse à tous les crimes,

et tôt ou tard, après avoir dévoré tout ce qui s'oppose à ses transports frénétiques, il finit par se dévorer lui-même.

AMAURY.

Hélas ! si le ciel, avant de punir le coupable, permettait du moins à l'innocence d'échapper à ses atteintes.

PHILIPPE.

Gardons-nous de murmurer contre l'ordre du destin ; aveugles que nous sommes, la providence veille sur nous, alors même que nous accusons sa justice.

AMAURY.

Homme sublime !... encore un instant, et tant de vertus seront la proie de la plus horrible trahison..., Ernestine, ô ma fille ! quel avenir se prépare pour toi.

ERNESTINE.

Cet affreux pressentiment est repoussé par mon cœur. Malgré tout ce qui vient de se passer, un reste d'espoir m'anime. Mon père, si vous saviez combien Raymond aimait sa fille avant cette funeste journée.... Ma chère Ernestine, me disait-il encore hier, c'est de toi seule, de ta félicité, que je m'occupe ; sans toi, que me feroient mon pouvoir, mes richesses ? Sans toi, que me serait la vie ?

AMAURY.

L'infâme !....

ERNESTINE.

Oh ! mon père, je crois que son cœur était d'accord avec son langage, jamais sa tendresse pour moi ne s'est démentie ; jamais, non jamais il n'avait levé sur sa fille un regard sevère.

AMAURY.

N'a-t-il pas levé son bras sur son prince, sur toi et son père ? Ne l'avait-il pas condamné à finir ses jours dans un affreux cachot ? O juste ciel ! exauce les premiers vœux que m'arrache, depuis sept ans, la vengeance paternelle, contre un fils rebelle aux saintes lois de la nature !

ERNESTINE.

Mon père, mon père, ne maudissez pas votre malheureux fils !....

AMAURY.

Il ne l'est plus.... ne l'a-t-il pas dit ?... Il a brisé tous les liens.... Ingrat !...

ERNESTINE.

Mon père !

AMAURY.

Parjure !

ERNESTINE.

Mon père !

AMAURY.

Traître envers son prince!

ERNESTINE.

O mon Dieu, ô mon Dieu!

AMAURY.

Dénaturé!

ERNESTINE.

Un aveugle délire égara sa raison.... N'achevez pas, ô mon père!.... *(Elle tombe à ses pieds.)*

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, WALLERAN, GARDES.

WALLERAN *aux gardes.*

Qu'on sépare Amaury de Philippe; (*à Ernestine.*) vous madame, Raymond vous pardonne; (*aux gardes.*) conduisez dans son appartement la fille de Raymond; veillez sur elle, mais respectez-là.

ERNESTINE.

Je reste avec Amaury.... arrachez-moi de ses bras, si vous l'osez.

AMAURY.

Je le vois, on nous sépare pour jamais.

PHILIPPE.

Que dites-vous, Amaury? ah! s'il existe un suprême arbitre des destinées, la plus douce récompense qu'il puisse accorder à l'amitié fidèle, n'est-ce pas d'en éterniser le lien?

AMAURY.

Votre ame fortifie la mienne, j'attends la mort sans crainte, et sans maudire la main d'où partira le coup. (*il va pour sortir.*)

ERNESTINE.

Je ne vous quitte pas, ils ne frapperont votre cœur qu'après avoir percé le mien.

WALLERAN *aux gardes, en désignant Philippe et Amaury.*

Qu'on les sépare; conduisez Amaury de ce côté, et Philippe dans cet endroit.

» Il désigne les deux côtés opposés.... Les gardes sé» parent Ernestine, Amaury et Philippe. Ernestine se » dégage de leurs mains, et vient se jeter dans les bras » d'Amaury; les gardes les séparent et les emmènent » par divers côtés opposés. »

SCÈNE III.

WALLERAN, RAYMOND.

WALLERAN.

SEIGNEUR, Ernestine refuse d'obéir à vos ordres; elle n'a point voulu abandonner son aïeul: Philippe est seul dans ce souterrain. (*Il désigne l'endroit où il a fait conduire le comte.*)

RAYMOND.

Je suis content de ton zèle, mon cher Walleran, comptes sur ma reconnoisance; maintenant, laisses-moi seul ici, ma main saura consolider l'édifice de ma puissance.

WALLERAN.

Quoi! Seigneur, votre bras seul....

RAYMOND.

Oui, Walleran.... allez; vous avez le château à défendre contre l'armée de Philippe, conduite par Raoul.... les momens sont précieux, volez, je vous suis; que la prudence et la valeur soient pour vous les garants de la victoire.

WALLERAN.

Je cours rejoindre les chevaliers devoués à votre cause: elle triomphera par nos efforts, et nous attendons tout de votre constance et de votre fermeté, dans la grande entreprise à laquelle vous avez associé notre courage.... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND *seul.*

TU triomphes déjà, tu recueilles le fruit de sept années d'inquiétudes et de travaux.... Plus d'obstacles à tes hardis desseins!.. Plus d'ennemis à vaincre!... (*avec réflexion*), plus d'ennemis!... Et ce Walleran, ce vil instrument de ta fortune.... Ce dangereux complice.... demain, s'il existe encore, il sera ton maître.... Demain il ne sera plus..... L'ingratitude est la sauve-garde de l'ambition.... Allons, marchons d'un pas ferme dans la carrière du crime.... ou plutôt de la gloire; c'est elle qui couronne le succès.... Je suis heureux!... Quoi donc! quel frisson vient de me glacer tout entier.... un reste de foiblesse!... J'ai tout bravé.... Malheur à toi, Raymond, si tu ne peux te vaincre toi-même!.... Philippe

et Amaury respirent encore..... Gardes, qu'on amène le Comte.....

SCENE V.

PHILIPPE, RAYMOND.

RAYMOND.

LE voilà donc, cet orgueilleux suzerain, dont la puissance enchaîna si long-temps la mienne! (*aux gardes.*) Gardes, retirez-vous à l'extérieur de ce souterrain, et que Walleran seul y puisse être introduit.

PHILIPPE.

Que tardes-tu, Raymond, je t'attends?

RAYMOND *voulant dissimuler son trouble.*

Ce calme trompeur ne m'en impose point, Philippe; nous verrons si tu sauras le conserver.

PHILIPPE.

Raymond tremble, et Philippe est désarmé!

RAYMOND.

Tu t'abuses.... tu le sais, jamais ce bras n'a trahi ma vaillance.

PHILIPPE.

Frappe donc!

RAYMOND.

Tu braves ton vainqueur!

PHILIPPE.

Dis mon assassin.

RAYMOND *mettant la main sur son épée.*

Tu voudrais abréger ton supplice.... Non; je veux contempler un instant ce Philippe, ce maître odieux, aux pieds de son grand vassal.

PHILIPPE.

A tes pieds! ose lever sur moi ton front humilié.

(*Raymond s'efforce en vain de regarder Philippe.*)

PHILIPPE.

Sens-tu le tien se courber sous le poids de tes crimes?

RAYMOND.

Je ne sens que ma juste fureur. (*il veut se précipiter sur le comte, dont un seul regard semble l'arrêter. A part.*) Lâche Raymond, tu trembles devant ta victime!

PHILIPPE.

Misérable! tu cèdes au pouvoir irrésistible du remords.

RAYMOND *retournant sur Philippe.*

Ah! c'en est trop!...

SCENE VI.

RAYMOND, PHILIPPE, AMAURY, ERNESTINE.

» Amaury et Ernestine forcent leur garde ; Amaury se » précipite entre Philippe et Raymond, dont l'épée » s'arrête sur la poitrine de son père ; Ernestine, de » l'autre côté, tombe à ses pieds, s'attache à ses vête- » mens, et essaie de l'attirer vers elle. »

AMAURY.

Monstre ! c'est à ton père que tu devais le premier coup ; punis-moi de t'avoir donné le jour....

» Raymond reste immobile, laisse tomber son épée, » chancelle et se renverse dans les bras d'Ernestine, » qui le place avec peine sur un siége. »

ERNESTINE.

Ciel ! il ne respire plus, une sueur glaciale couvre son front.... ses yeux sont fermés....

RAYMOND *revenant à lui, et avec égarement.*

Où suis-je ?... Philippe, mon père ! (*reconnoissant Ernestine.*) ma fille !..

» Ernestine se jette dans ses bras, il la repousse et se » lève avec transport. »

Mon destin est accompli !... En horreur à moi-même, j'éprouve les feux anticipés de l'éternel supplice !... Dieu vengeur du parricide, tu me révèles mon immortalité !

ERNESTINE.

Mon père, qu'un remords salutaire vous révèle sa clémence.

RAYMOND.

Le remords !... Non, le désespoir !... le désespoir !... il me brise, il me dévore !... laissez-moi, laissez-moi !... votre aspect redouble mes tourmens.

PHILIPPE.

Ne l'abandonnons pas à lui-même ; Raymond, calmez vos transports, rappelez votre raison ; l'ambition vous conduisit sur le bord d'un précipice épouvantable, mais la vertu n'étoit pas encore éteinte dans votre ame, et vous n'avez pas été sourd à sa voix.

RAYMOND *après un long soupir.*

Mon père ! ma fille ! tristes objets de mon impitoyable fureur ; Philippe, prince généreux, quoi ! vous pardonnez à Raymond ? Sublime vertu, que ton calme est foudroyant !... vous ne demandez pas vengeance ? hélas ! ma vie n'est point un sacrifice digne de vous, mais la conserver, ce serait outrager l'humanité. (*Il met la main sur son poignard.*)

AMAURY.

Que fais-tu malheureux?

RAYMOND *changeant tout-à-coup de résolution.*

Non, mon père, je m'oubliais, je vivrai pour vous sauver tous.

AMAURY.

Nous sauver, quels nouveaux dangers?

RAYMOND.

Walleran a l'ordre de défendre le château, et si la victoire se décide pour Raoul, vos têtes....

AMAURY.

Grand Dieu! qu'allons-nous devenir?

RAYMOND.

Entendez-vous ces cris? Cet effroyable tumulte? C'est Walleran, suivi de ses conjurés, qui s'avance.... Moi seul je leur répondrai; (*il ramasse son épée.*) Rentrez sous ces voûtes ténébreuses; rentrez, Raymond saura défendre vos jours...

» D'un côté, Philippe, Amaury et Ernestine rentrent » dans l'un des souterrains; de l'autre, Walleran » accourt, suivi d'une foule de conjurés. »

SCÈNE VII.

RAYMOND, WALLERAN, CONJURÉS.

WALLERAN.

SEIGNEUR, l'audacieux Raoul est sur le point de franchir les murs du château, malgré la vigoureuse défense que nous lui avons opposée; l'armée de Philippe redemande son prince à grands cris; nous avons promis de céder à ses vœux, et nous venons vous demander....

RAYMOND.

Quoi?

WALLERAN.

Sa tête.

RAYMOND.

Et pour cela vous abandonnez vos murailles, vous fuyez lâchement devant un ennemi victorieux! retournez au poste d'honneur, et laissez-moi disposer de mes prisonniers.

WALLERAN.

Où sont-ils, Seigneur?

RAYMOND *avec un sourire amer.*

Sois tranquille, Walleran, je n'ai plus rien à redouter de leur vengeance.

WALLERAN.

Où sont-ils ?

RAYMOND *désignant le souterrain où ils sont entrés.*

Là.

WALLERAN.

Marchons ; mais rendons Philippe à son armée. Seigneur, je vais...

RAYMOND, *tirant son épée.*

Malheur au chevalier rebelle qui osera pénétrer dans ce souterrein ! il paiera de sa vie sa désobéissance.

WALLERAN.

Raymond !... vous n'êtes pas encore prince.

RAYMOND.

Walleran, songes que tu ès mon sujet.

WALLERAN.

Hier encore, vous étiez celui de Philippe.

RAYMOND.

Encore un instant, et chacun de nous reprendra sa place... Mais je ne me trompe point ; des gens armés s'approchent ; serait-ce Raoul?.. J'entends sa voix... On appelle Philippe... Tu pâlis, Walleran ; (*avec un sourire sardonique.*) je devais compter beaucoup sur ta valeur.

PLUSIEURS VOIX.

Philippe, Amaury...

SCENE VIII.

RAYMOND, WALLERAN, UN ECUYER.

L'ECUYER, *à Raymond.*

SEIGNEUR, Raoul de Châtillon s'avance vers ces lieux à la tête d'une forte armée ; l'intérieur des forts est rempli de soldats de Philippe, qui redemandent le comte et Amaury... Raoul renverse tout ce qui s'oppose à son passage, pour s'en frayer un jusqu'à vous ; il en veut à vos jours, seigneur, et prononce les noms de rebelle et de parricide. (*On entend un grand bruit.*)

WALLERAN, *aux conjurés.*

Amis, notre perte est certaine ; mais prévenons le châtiment que Raoul a destiné au perfide Raymond...

» Raymond se retranche dans l'embrâsure de la porte du » souterrein où sont Philippe, Amaury et Ernestine. » Walleran et les conjurés l'y poursuivent.

RAYMOND, *se deffendant avec sang-froid et courage.*

Ciel ! protége mes jours jusqu'à l'arrivée du brave Raoul.

WALLERAN, *à Raymond.*

Tyran, couvert du sang de Philippe et de ton père, tu vas recevoir la mort de la main de tes propres complices...

SCENE IX ET DERNIERE.

PHILIPPE, AMAURY, ERNESTINE, RAYMOND, RAOUL, WALLERAN, *Conjurés, Guerriers de la suite de Raoul.*

» D'un côté, la porte du second souterrein s'ouvre; Phi-
» lippe, Amaury, Ernestine paraissent; de l'autre,
» Raoul suivi de ses guerriers, vient l'épée haute sur
» Raymond.

RAOUL.

RENDS les armes, homme déloyal et sans foi.

PHILIPPE.

Arrêtez, Raymond a sû reconquérir l'estime de son prince. (*Ernestine s'approche de Raoul et lui parle bas.*)

RAYMOND.

Vos dangers ne sont pas finis, l'armée des alliés...

RAOUL, *vivement.*

Rassurez-vous, je les ai rencontrés et les ai dispersés; leurs chefs sont nos prisonniers.

WALLERAN, *à Philippe.*

Et nous aussi, seigneur, nous implorons votre clémence.

» Walleran et les conjurés déposent leurs armes aux
» pieds du comte.

PHILIPPE.

Lâches, qui servez tour-à-tour et trahissez tous les partis. Que votre présence ne souille plus mes regards. Allez recevoir la juste punition de vos crimes. (*On les emmène.*) Et vous, Raymond, dont le repentir et le courageux dévouement ont épargné un dernier crime à ses furieux, en leur dérobant la tête d'Amaury et la mienne; vous avez reconquis l'amitié de votre prince; la nature a cessé de gémir, et vos enfans vous bénissent.

RAOUL, *se jettant au pieds de Raymond.*

Pardonnez, seigneur, au zèle imprudent qui m'a fait méconnaître un instant le défenseur de Philippe....

RAYMOND.

Votre devoir vous ordonnait d'attaquer un monstre que l'enfer poussa vers tous les crimes. Cher Raoul, conservez bien cette ame innocente et pure, il vous coûterait trop cher de la perdre. Recevez le prix de votre fidélité, qu'une fois du moins la dette du crime soit aquittée par la vertu... Ernestine, embrassez votre époux.

» Il prend la main d'Ernestine et la met dans celle de » Raoul. «

AMAURY.

O ciel ! je te rends grace, je retrouve mon fils vertueux.

RAOUL, ERNESTINE, *ensemble.*

Mon père !

RAYMOND.

Mes enfans, (*il les serre dans ses bras.*) je n'empoisonnerai point, par ma présence, le bonheur qui vous attend. En me séparant de vous, je m'impose une punition bien cruelle... Adieu ; pardonnez-moi tous... (*ils se serrent autour de lui.*) Vous me répondez par des larmes.... Juge éternel ! puisse ce témoignage muet de la vertu, comparaitre avec moi, devant ton redoutable tribunal ! (*il se frappe, et tombe entre les bras de Raoul. Cri général de douleur.*) Je laisse aux puissans de la terre un grand exemple ; aux ambitieux, une effrayante leçon.

(*Tableau général de stupeur et de consternation.*)

F I N.

LES

BANDOLÉROS

OU

LE VIEUX MOULIN,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

Orné de Chants, Danses, Combats, Pantomime, Evolutions, etc.

Par MM. PITT et BIÉ;

Musique de M. ***; Ballets de M. HUS, le jeune;

Mis en scène par M. RIBIÉ.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 2 Fructidor an 13 (20 Août 1805).

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 34, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE MONTÉMAYOR, père de Léonore.	M. *Rivière.*
DOM FERNAND, son neveu.	M. *Auguste.*
DONA LÉONORE, épouse de dom Isidore.	Mlle. *Désarnauld.*
DONA CLARA, sa fille.	Mlle. *Pigaté.*
DOM ISIDORE, Chefs des Bandoléros.	M. *Many.*
DOM CARLOS, Chefs des Bandoléros.	M. *Révalard.*
BÉNÉDICT, jeune paysan.	M. *Duménis.*
SPALATRO, Bandoléros.	M. *Sérize.*
	M. *Camel.*
SCHWITZ, Suisse au service d'Espagne.	M. *Houdebert.*
MARCELLO.	M. *Genest*

Gardes du Comte, Troupes royales.
Bandoléros.

L'action se passe sur la fin du mois d'octobre, depuis 5 heures jusqu'à 8 du soir. La Scène, aux premier et au troisième actes, est sous les murs du château de Montémayor; au second, dans le vieux Moulin.

LES BANDOLÉROS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une plate forme au pied des montagnes de la Sierra-Morrena. La Guadiana traverse obliquement la scène. Un pont sert de communication entre la plate-forme et la rive opposée. Sur le côté droit et au premier plan, est un des remparts du château de Montémayor. Une poterne est pratiquée dans le bas. La porte principale est censée donner sur la rivière. Du côté gauche et sur deux points de rocher qui s'élèvent du milieu de la Guadiana est un vieux moulin dont on ne voit qu'une partie ; une planche légère y conduit. Les deux rives doivent être praticables. Des montagnes garnissent entièrement le fonds. Les premiers plans à gauche sont occupés par des rochers, l'avenue d'une forêt et une touffe d'arbres. Le rideau se lève avant la fin de l'ouverture, qui peint une chasse.

SCENE PREMIERE.

BÉNÉDICT, *seul, saluant quelqu'un.*

Oui, seigneur, soyez tranquille. Je vous souhaite ben le bon soir, eun' bonne chasse. (*Il s'avance*). Remettre ce billet ! c'est ben aisé çà... pourvu qu'all' veuille l'prendre stapandant ; dam... Le seigneur Fernand m'a baillé la une commission ! C'est pas l'embarras, j'la f'ront avec ben du plaisir, car il m'a gracieusé tout-à-fait. Mon p'tit, m'a-t-il dit, j'taime ben, mais j'aime itou, mam'selle Clara. J'l'crais ben, ai-je fait, ali' est assez gentille pour çâ. T'es un bon garçon, m'a-t-il répondu, porte-l'y c'te lettre, et dis-l'y que j'la prions de la lire. — Oui, monseigneur. — Entends-tu ben, que j'l'en prions. — Pardine, si j'entends, et de mes deux oreilles encore. — Ne pourrais-je pas la voir ! — Pardine, si, pendant la fête. — Qu'eu fête ! — Celle que les paysans des environs viennent faire tous les ans au bon Marcello, mon père ; cette année, c'est moi, Christophe Bénédict, qui ai ordonné tout çà, vous verrez. — Il y aura tant de monde ! — Eh ben ! tant mieux ; plus on est de fous, comme on dit, plus on rit. — Tiens, qui m'dit. — V'là que j'tends la main, et y m'y boute une pièce d'or ; moi, j'prends toujours, parce que je l'aimons tant, que j'aurions peur de l'fâcher, si j'refusions. (*D'ici à l'arrivée d'Isidore et de dom Carlos, on voit, sur l'autre rive, divers pelotons de Bandoléros qui passent à quelque distance les uns des autres.*)

SCENE II.

BÉNÉDICT, CLARA. *Elle sort du moulin.*

CLARA, *à part, en arrivant.*

Que fait-il là tout seul ? Voyons.

BENEDICT, *se croyant seul.*

J'ai ben pris l'argent, c'n'était pas le pus difficile ; j'ai ben pris la lettre, n'y avait rien de si aisé ; mais il faut la donner, et j'crains...

CLARA, *à part.*

Une lettre, que veut-il dire ?

BENEDICT, *de même.*

Si all' allait la r'fuser !... Tant pis, c'n' serait pas ma faute, mais çà m'fâcherait pourtant à cause qu'il sera tout triste. Il aime tant mam'selle Clara.

CLARA, *de même.*

Ah ! j'y suis.

BENEDICT, *de même.*

Si j'pouvions un tantinet la lire !.. Çà doit être drôle le jargon d's amoureux !... Oh ! non ! çà s'rait mal, et çà pourrait fâcher le bon seigneur Fernard.

CLARA, *s'avancant.*

Tu parles seul Benédict.

BÉNÉDICT, *surpris.*

Ah ! j'n'vous savais pas si près.

CLARA.

Je le vois.

BÉNÉDICT.

Vous m'avez fait peur.

CLARA.

Imbécile !

BÉNÉDICT.

C'est p'tetre vrai... mais si vous saviais c'quej'ons-là, vous ne me rudoyeriez pas comme çà.

CLARA.

Quest-ce que tu tiens donc ?

BÉNÉDICT.

D'vinais.

CLARA.

Je ne sais pas.

BÉNÉDICT.

Esseyais un p'tit brin, pour voir.

CLARA.

Montre.

BÉNÉDICT.

Nenni, d'vinais, vous dis-je.

CLARA.

Eh bien : gardes-le : d'ailleurs j'entends maman.

BÉNÉDICT, *lui donnant la lettre.*

En c'cas prenais donc vite.

CLARA, *d'un ton sévère.*

Bénédict !

BÉNÉDICT.

J'n'croyais pas qu'çà vous déplairait.

CLARA.

Fi ! monsieur ! fi que c'est vilain.

BÉNÉDICT, *pleurant presque*

Ah ! mam'selle, n'me grondais pas, battez moi plutôt. J'ons trop de chagrin de vous voir chagrine, donnais, donnais c'billet j'vas l'y rendre.

CLARA, *le mettant dans son sein.*

Je sais ce que j'ai à faire.

BÉNÉDICT.

Ah ! qu'il y revienne seulement.

CLARA.

Eh ! bien.

BÉNÉDICT.

J'vous l'renverrons de la bonn' manière et je l'y déchir'rons ses billets au nez.

CLARA.

Je vous le défends.

BÉNÉDICT.

Bah !

CLARA.

S'il vous questionne, vous direz que j'ai son billet, s'il vous en donne d'autres vous les y rendrez, et vous ne les remettrez qu'à moi seule. (*Elle s'éloigne.*)

BÉNÉDICT, *à part.*

Mon dieu ! mon dieu ! que j'etais donc bête ! moi qui la croyais en colère !.. (*Il rit.*) Les filles all' sont toutes comm'-çà, parlez leux d'amour, all' se mettent tout haut ben en colère, et tout bas all' sont ben aises. (*A part.*) All' le serait encore ben davantage si j'lui disais que dom Fernand doit venir ici et pendant la fete, mais chut ! de la discrétion, cela la surprendra mieux. Allons chercher nos fêteux. (*Il sort.*)

SCENE III.

CLARA, *seule.*

Ce bon Fernand !.. J'étais bien sure qu'il m'aimait, et moi aussi je l'aime. Mais puis-je espérer qu'il consente jamais à épouser une simple villageoise ?.. lisons sa lettre.. Si l'on me surprenait... pourquoi cette émotion ! je fais

donc mal puisque je tremble. (*Elle ouvre la lettre et lit.*) « Belle Clara, mes yeux ont dû vous dire ce que j'ose vous « avouer ici pour la première fois. Je vous aime et si ju qu'a- « present, je ne vous ai pas fait connaître mes sentiments » c'est que le respect que votre présence m'inspire l'emporte » sur toutes mes résolutions. » (Cher Fernand.) « Je vous » aime et je me plais à vous le répéter, mais mon amour n'a » rien d'outrageant pour vous. Le ciel ne vous a pas rendu » justice en vous faisant naître dans une classe obscure, je » dois vous en dédommager en vous nommant mon épouse. » Que n'ai-je à vous offrir un état plus brillant ? il n'en est » aucun auquel ma Clara ne fît honneur par ses vertus et sa » beauté. Amour pour la vie FERNAND. » Combien il est digne d'être aimé !.. Il reste encore quelques mots, voyons. (*Elle lit.*) « Si vous ne redoutez pas un entretien avec un » époux je me rendrai ce soir sous les arbres devant le » château. » Le cœur me bat, que dois-je faire ?

SCENE IV

LÉONORE, CLARA.

LÉONORE *à part.*

J'ai des doutes qu'il faut que j'éclaircisse.

CLARA *allant au-devant de sa mère.*

Bon jour, maman.

LÉONORE *avec expression.*

Tu m'aimes, ma fille ?

CLARA

Ah ! tu n'en dois pas douter.

LÉONORE

Tu sais à quel point tu m'es chère ?

CLARA

Oui, je le sais, ma reconnaissance peut seule égaler ta tendresse.

LÉONORE

J'exige de toi la plus grande franchise.

CLARA

Je n'en manquai jamais.

LÉONORE

J'ai cru remarquer....

CLARA

Quoi donc ?

LÉONORE

Bénédict....

CLARA *étourdiment*

T'aurait-il déplu ! Il est bien aimable, cependant.

LÉONORE

Aimable !

CLARA

Oh ! oui, je l'aime de tout mon cœur.

LÉONORE *sévèrement après un silence.*

Clara, vous connaîtriez l'amour, et vous m'en auriez fait un mystère !

CLARA

J'osais à peine me l'avouer à moi-même.

LÉONORE

Ah ! si tu connaissais les hommes... Ils sont incapables d'aimer.

CLARA

Ah ! Fernand m'aimera toujours, lui.

LÉONORE

Fernand ! que veux-tu dire ! Quoi ! ce n'est point Bénédict que tu aimes ?

CLARA

Non, maman.

LÉONORE

Ce serait....

CLARA

Dom Fernand, le neveu du comte de Montémayor.

LÉONORE

Montémayor.

CLARA

Et je sens que s'il fallait renoncer à mon amour, je mourrais bientôt.

LÉONORE

Je l'ai connue, cette passion funeste, et j'existe encore. Mon malheur pourrait être plus grand, sans doute, puisque je ne suis pas privée de mon enfant. Mais rejettée loin du rang qui m'appartenait, forcée de fuir un époux si peu digne de moi, et que j'adore encore; vois quelle est ma situation.

CLARA.

Tu n'es donc point?...

LEONORE:

Apprends à le connaître. Issue d'une des premières familles de l'Espagne, je jouissais des délices d'une vie tranquille et fortunée. Dom Isidore de Hennarès rechercha ma main, il posséda bientôt mon cœur, et obtint l'aveu de mon père. Le jour qui devait éclairer mon hymen s'approchait, lorsque Charles II mourut. Philippe V et Charles d'Autriche se disputèrent la couronne; la valeur française décida la question, et Philippe V monta sur le trône. Charles d'Autriche qui croyait y avoir des droits, se forma un parti, et l'Espagne fut livrée aux horreurs de la guerre civile. Mon père s'attacha à notre souverain légitime; dom

Isidore embrassa la cause de la maison d'Autriche. Dès-lors, notre union fut rompue, et mon amant écarté de ma présence. Je l'adorais. Etrangère à tout esprit de parti, je continuai à le voir en secret ; il me proposa de le suivre, l'honneur le défendait, je résistai. Il m'attira dans un piège et m'enleva. J'aimais, je pardonnai, et bientôt les nœuds de l'hymen resserrèrent ceux de l'amour : voilà l'époque de ta naissance.

CLARA.

Je suis la fille de dom Isidore de Hennarès, ah ! Fernand !

LEONORE.

La maison d'Autriche succomba, ceux de ses partisans qui échappèrent aux vainqueurs, se retirèrent dans des montagnes, et y devinrent des brigands ; dom Isidore fut de ce nombre : j'ouvris les yeux alors, mais il était trop tard. Je pris la fuite pour échapper au déshonneur. Pressée par la misère la plus affreuse, n osant me présenter devant un père justement courroucé, je fus obligée de venir mandier un asile auprès du bon Marcello, dont la femme m'avait nourrie, et chez qui, depuis plusieurs années, je cache à l'univers entier, mon amour, ma faute et mon repentir.

CLARA.

Ma pauvre mère ! (*Musique champêtre.*) Mais pourquoi tout ce monde !

LEONORE.

Je me rappelle que c'est aujourd'hui que l'on célèbre la fête de Marcello. Tous les ans, les bonnes gens qui habitent le village voisin viennent le remercier de ses conseils et des services qu'il leur rend ; depuis trente ans qu'il habite ce moulin, il est l'arbitre des familles, le conseil des jeunes gens et l'ami de tout le monde. Cet hommage, ma chère enfant, est le plus légitime et le plus beau que puissent recevoir les mortels, c'est un hommage à la vertu.

SCÈNE V.

Les Précédens, BÉNÉDICT, Villageois et Villageoises, puis MARCELLO, *en dedans.*

BENEDICT.

Nous voilà ! nous voilà ! mon père ! mon père. (*Il va à la chaumière.*) Eh ! venez donc !... Venez toujours. Mon pauvre père n'a pas plus de mémoire qu'un lièvre. Il faut le surprendre. (*On se cache. Marcello sort. On l'entoure ; on se groupe.* *BALLET.*

SCÈNE VI.

Les Précédens, DOM FERNAND.

D. FERNAND.

Elle est avec sa mère, je n'ose avancer.

CLARA, *bas à Léonore.*

Ma mère, voilà dom Fernand !

MARCELLO.

Mes bons amis, je vous remercie, il se fait tard, permettez-moi de me retirer.

BENEDICT, *qui a apperçu dom Fernand et à qui il fait des signes.*

Bien dit mon père, il faut souper et j'vas vous aider. Heim vous savez comme je cuisine. Adieu vous autres bon voyage et bon appetit. (*On reconduit Marcello au moulin.*)

SCENE VII.

CLARA, LÉONORE, DOM FERNAND.

LEONORE.

Approchez dom Fernand. Seigneur, ma fille m'a tout appris, j'ai quelque droit de me plaindre de vous : vous lui avez déclaré un amour que je ne puis croire sincère.

FERNAND.

Ah ! madame, que vous êtes loin de connaître mes intentions.

LEONORE.

Ce ne peut être le desir de vous unir à elle, qui vous a engagé a lui en faire l'aveu et je l'estime assez pour être sure qu'elle ne partagera jamais des sentimens injurieux pour elle.

FERNAND.

J'espère vous convaincre de la pureté des miens.

LEONORE.

Votre oncle consentira t-il jamais à ce que vous unissiez votre destinée à celle d'une simple villageoise ?

FERNAND.

Lorsqu'il aura vu Clara, il s'empressera de m'accorder son consentement, il se joindra lui-même à nous, pour obtenir le votre et vous ne résisterez pas à nos prières.

LEONORE.

L'illusion de l'amour vous égare Fernand, l'événement ne la justifiera pas. L'inégalité des rangs...

CLARA, *l'interrompant.*

Mais maman, vous venez de me dire....

FERNAND.

D'ailleurs le refus de mon oncle ne serait point un obstacle à mon hymen, je saurai tout braver pour obtenir la main de Clara.

LEONORE.

Insensé que dites-vous ! Ah ! gardez-vous d'une semblable démarche. (*Avec la plus grande expression.*) Vous ne savez pas ce qu'il en coute pour ne pas suivre les conseils d'un père !

CLARA.

Pourquoi donc ne pas lui apprendre ?..

LEONORE.

Fernand tout ce que je viens de vous dire ne m'a été inspiré que par le desire de vous mieux connaitre, vous avez répondu à mon attente; je vais vous parler avec plus de franchise. Des malheurs nous ont reduites à la situation humiliante où nous sommes; ma fille est d'un rang égal au votre. Je ne vous refuse pas sa main, mais vous ne l'obtiendrez que lorsque je pourrai vous l'offrir digne de vous, lorque j'aurai repris le rang qui doit m'appartenir, et vous pourrez pour cela m'être utile.

FERNAND.

Que puis-je faire ? expliquez-vous.

LEONORE.

Je ne saurais vous en apprendre d'avantage. Il dépend de vous... (*A part.*) Oserai-je me présenter devant lui!... pourrai-je soutenir sa présence?. Oui, j'y suis décidée.(*Haut*) Obtenez-moi de votre oncle un moment d'entretien.

FERNAND

Mon oncle !... comment ?

LEONORE.

Je vous le répète, je ne puis vous en dire davantage, me promettez vous de le demander ?

FERNAND.

J'ose même vous assurer de l'obtenir. (*On entend un bruit de chasse.*) Voila justement le comte qui revient.

LEONORE.

Rentrons ma fille (*à Fernand.*) Je compte sur vous

FERNAND.

Je vous porterai bientôt la réponse.

CLARA.

Adieu Fernand.

FERNAND.

Adieu Clara. (*Elles rentrent au moulin.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, FERNAND, Piqueurs.

(Air de chasse. Les piqueurs traversent le théâtre et rentrent au château Le Comte reste seul avec Fernand.)

LE COMTE.

Fernand vous avez quitté la chasse de bonne heure. C'est sans doute pour jouir d'un tendre entretien avec la jolie villageoise qui habite ce moulin et qui est dit-on l'objet de vos pensées.

FERNAND.

Vous me raillez toujours mon oncle.

LE COMTE.

Eh ! non, c'est une simple question que ton prompt retour me donne occasion de te faire. Est-il vrai comme on l'assure que cette jeune fille soit très-jolie et très-intéressante?

FERNAND.

Oui mon oncle, elle mérite tout le bien qu'on dit d'elle.

LE COMTE.

Peut-être même trouves-tu que l'on en a trop bonne opinion et veux-tu contribuer a la diminuer ?

FERNAND.

Ah ! vous me faites injure.

LE COMTE.

Je plaisante, mon ami, je ne la connais point. Je sais qu'il y a plusieurs années que sa mère est venue demeurer dans ce village avec elle, mais depuis quelques mois que je suis venu habiter ce château, je ne les ai pas rencontrées une seule fois ni l'une ni l'autre. Il est vrai que je n'en ai pas cherché l'occasion.

FERNAND.

Elle se présente dans ce moment-ci, la mère de Clara desire obtenir de vous un entretien particulier, elle m'a prié de vous en faire la demande.

LE COMTE.

Je le lui accorde volontiers. Pourquoi a t'elle tardé si long-tems.

FERNAND.

Il parait que des raison majeures l'y ont forcée, mais elle ne m'en a pas fait confidence.

LE COMTE.

Je ferai tout ce qui dependra de moi pour lui être utile.

FERNAND.

Personne n'en est plus digne qu'elle.

LE COMTE,

La nuit approche, rentrons.

(D. Carlos et Isidore paraissent un instant sur la montagne, appercevant le Comte, ils se retirent mistérieusement. Le Comte et Fernand sortent.)

SCENE IX

DOM CARLOS, ISIDORE.

Ils arrivent par le pont ; la nuit s'avance petit a petit.

ISIDOR

Mon cher Carlos, daigne m'expliquer ta conduite. Nos chevaux sont sur le point d'expirer de fatigue, nous les mettons chez un paysan ; nous sommes harrassés nous-mêmes ; et loin de gouter ce repos que nous procurons à des animaux, nous courrons les montagnes comme des forcenés. En verité je ne te conçois pas.

CARLOS

Nous sommes poursuivis.

ISIDORE

Après la marche que nous venons de faire, je défie nos ennemis de nous atteindre de sitôt.

CARLOS

Il est vrai.

ISIDORE

D'ailleurs pourquoi nous retirer de ce côté ? La forêt moins touffue, les routes plus praticables, le pays plus habité, ne nous offrent point un azile aussi sûr que celui que nous presentait le nord de ces montagnes.

CARLOS

Je l'avoue, mais...

ISIDORE

Achève.

CARLOS

Mon cher Isidore, un pouvoir invincible m'entraîne vers ces lieux, s'il faut te l'avouer, mon ami, j'aime et j'aime avec fureur.

ISIDORE

Je te reconnais bien là. (*l'imitant.*) J'aime avec fureur... Une petite fille a tourné ta pauvre cervelle; et sur-le-champ, tu lui sacrifie tes amis et tes braves camarades.. Combien il faut que j'aie d'amitié pour toi.

CARLOS

Je t'en sais gré.

ISIDORE

Mais puisque le mal est fait, puisque tu aimes enfin, nomme-moi l'heureuse personne !... Est-ce une princesse, une reine ou une simple bergère ? (*riant*) Je penche fort à croire qu'elle est de cette dernière classe.

CARLOS

Ce n'est qu'une villageoise, il est vrai ; mais sa beauté, ses graces, semblent lui présager le trône de l'univers.

ISIDORE

Je ne puis en douter, dès qu'elle t'a plu.

CARLOS

Je la rencontrai dans une de nos excursions aux environs de ces lieux, son air de décence et de noblesse qui paraît annoncer une naissance au-dessus du rang où elle végète, me la fit remarquer, et sur-le-champ je brûlai pour elle. Je suis revenu plusieurs fois, j'ai tâché de lui découvrir mon amour, je l'ai suivie, je l'ai épiée, et je suis parvenu seulement à apprendre que cette chétive mâsure etait dépositaire du trésor le plus précieux.

ISIDORE

On s'apperçoit aisément que tu as vécu à la cour ; ton style fleuri et métaphorique en est une preuve certaine.

CARLOS

Je te parle d'après mon cœur.

ISIDORE

Enfin quel est ton projet ?

CARLOS

De lui parler et de lui faire partager le feu qui me dévore.

ISIDOR

Le tems presse, on est sur nos traces ; demain, peut-être demain, il ne sera plus tems, il faudra partir.

CARLOS

Demain, je l'emmène, si elle y consent.

ISIDORE

Et si elle refusait.

CARLOS *Il fait un geste menaçant.*

Malheur à elle.

ISIDORE.

Voilà bien dom Carlos ! Quel amour !

CARLOS.

Je suis Espagnol.

ISIDORE.

Notre nation te doit des remercimens.

CARLOS.

Tu plaisantes.

ISIDORE.

Non, mais je t'admire.

CARLOS.

Mon cœur est extrême en tout. Tout entier à l'amitié ou à la haine.

ISIDORE.

Avec toi, ce dernier sentiment est trop dangereux, je réclame l'autre.

CARLOS.

Tu y as des droits sacrés.

ISIDORE.

Je veux les conserver.

CARLOS.

Si je pouvais la voir !

ISIDORE.

La chose est fort aisée. Entre chez elle ?

CARLOS.

Je n'oserai jamais.

ISIDORE.

Prends une guitarre, soupire sous ses fenêtres une ro-

mance bien tendre, bien pathétique, bien langoureuse, o tu lui peindras ton amour, bientôt tu la verras paraître.

CARLOS.

Tu te moques de moi.

ISIDORE.

Il n'est que deux moyens avec les femmes, il faut file le parfait amour ou le brusquer, d'une façon l'on détruit l résistance, mais de l'autre on l'a previent.

CARLOS.

Toujours le même!

ISIDORE.

C'est-à-dire toujours gai; les revers ou le bonheur ne sau raient alterer mon caractère.

CARLOS.

A travers l'obscurité, je crois appercevoir une jeune villa geoise. Si c'etait elle!

ISIDORE.

Eh! morbleu! va t'en assurer.

CARLOS.

Attends-moi.

(Il marche vers la forêt, Isidore l'accompagne en riant, et revien quand on l'a perdu de vue.)

SCENE X.

ISIDORE, *seul.*

Ce que c'est que l'amour... dans de certaines têtes; quel mêlange bizarre de douceur, d'amitié, de jalousie et de fureur! être déterminé à la posséder à quelque prix que ce soit, et ne pas oser se declarer... Quelle folie! C'est assez m'en occuper, songeons à nous. Où sommes nous, qu'allons nous faire? On nous poursuit sans relâche, il faut échapper. Ou... Mais je crois ne pas me tromper, ce château, cette chaumière, ce site enfin, non ce n'est point une illusion, c'est ici le château de Montémayor. Je ne m'en croyais pas si pres. (*Carlos revient lentement*).

SCENE XI.

ISIDORE, DOM CARLOS.

ISIDORE.

Eh! bien!

CARLOS.

Ce n'est pas elle, et je n'ai rien découvert.

ISIDORE

Et tu ne vas pas te precipiter dans la rivière?

CARLOS

Toujours en gaîté, cela me déplait.

ISIDORE

Moraliste impitoyable, nous te procurerons l'objet de tes pensées.

CARLOS

Quel moyen ?

ISIDORE

Un bien simple.

CARLOS

Voyons.

ISIDORE

Ton dessein n'est-il pas de l'emmener avec toi.

CARLOS

Certainement.

ISIDOR

Que ce soit de bonne volonté ou de force, la différence n'est pas grande. Ce soir je l'enlève, et demain elle est à toi.

CARLOS

L'enlever !

ISIDORE

Cela vaut encore mieux que de.... (*Il imite le geste de Carlos.*)

CARLOS

Mais comment ?

ISIDORE *se touchant le front.*

Tout est là.

CARLOS

Explique-moi.

ISIDORE

Volontiers. Le jour est sur son déclin. Spalatro doit se rendre à l'entrée de ce pont pour y recevoir mes ordres. Il fera approcher quelques-uns des nôtres. En attendant, nous réclamons l'hospitalité sous l'heureux toît qui recèle ton trésor. Nos camarades arrivent, nous saisissons ta belle, nous abandonnons notre azile, et nous gagnons le nord des montagnes de la Sierra Morenna. Que dis-tu de ce plan ?

CARLOS

Admirable.

ISIDORE

Il sera exécuté avec plus de facilité et en moins de tems que d'autres n'en eussent mis à le concevoir.

CARLOS

Que ne te devrais-je pas ?

ISIDORE

Rien. Tu en ferais autant pour moi.

CARLOS

Spalatro ne paraît point.

ISIDORE

Il ne peut tarder. Laisse-moi maintenant te communiquer la découverte que je viens de faire.

CARLOS

Laquelle ?

ISIDORE

Ce château.... Mais j'entends du bruit ; remettons à un autre moment.....

SCENE XII.

DOM CARLOS, ISIDORE, BÉNÉDICT.

(*L'orchestre joue le commencement de l'air que Bénédict est censé chanter dans le moulin. Il arrive sur la porte, et y chante alors les quatre derniers vers.*)

Redoute la vengeance
Qui frapp' les scélérats :
A la sag' providence
Tu n'échapperas pas. (bis)

CARLOS.

On chante ?

ISIDORE.

Ecoutons.

BENEDICT, *plus fort.*

Bientôt le ciel propice
Fit périr Sacripant ;
Du plus affreux supplice,
Il éprouva l' tourment.
La céleste vengeance
Frapp' toujours à-propos ;
Il est une providence
Qui déjou les complots.

CARLOS.

L'insolent ! que veut-il dire ?

ISIDORE.

Eh ! bien qu'as tu donc ? ne t'imagines-tu pas que cette chanson est relative à notre complot ? ce jeune homme te connait-il ? peut-il parler de ce qu'il ignore ? est-ce que tu aurais foi aux augures. Dans tout les cas celui-ci ne peut que nous être favorable. Il m'annonce la réussite de nos projets. Appellons le chanteur et sachons s'il peut nous recevoir.

CARLOS.

S'il allait nous refuser !..

ISIDORE.

Laisse faire, je m'y prendrai de façon à lui en ôter l'envie, Eh ! jeune homme.

BÉNÉDICT.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? (*A part.*) y-m'font peur.

ISIDORE.

Ne craignez rien. Avancez.

BÉNÉDICT.

Eh ! ben, me v'la, quoiqu'vous voulez ? (*A part.*) Ils ont l'air d'm'regarder d'un air...

ISIDORE.

Nous nous sommes égarés dans ces montagnes, la nuit nous a surpris; il nous est impossible maintenant de retrouver notre route, nous sommes d'ailleurs extrêmement fatigués, nous ferez-vous le plaisir de nous recevoir chez vous, et de nous donner un coin pour passer la nuit ? Vous savez trop ce qu'il y a à redouter des Bandoléros qui infestent ces contrées, pour nous exposer à être leurs victimes.

BÉNÉDICT.

Ah ! dès que c'est comm'-çà, dès que vous craignez les Bandoléros, j'm'en vas tout d'suite d'mander à mon père s'il peut vous loger. (*A part en s'en allant.*) Oh ! c'est d'bon braves gens, ils ont peur des Bandoléros ! et moi qui croyais que c'en étaient ! (*Haut.*) J'sis à vous dans la minute: mes bons messieurs. (*Il rentre au moulin.*)

SCENE XIII.

DOM CARLOS, ISIDORE.

ISIDORE.

Tu vois que tout réussit au gré de nos desirs. Conviens que tu es plus heureux que sage.

CARLOS.

Ah ! que je te suis redevable !

ISIDORE.

Allons ne parle plus de cela, songe à ta bergère.

CARLOS.

Je suis au comble de mes vœux.

SCENE XIV.

Les Mêmes, BÉNÉDICT.

BENEDICT, *revenant.*

(*A part.*) Je le crois bien qu'il est au comble de ses vœux. Il ne serait pas régalant de passer la nuit à la belle étoile. C'n'est pas moi qui y resterait toujours. (*Haut.*) Seigneurs donnez-vous la peine d'entrer, mon père vous recevra avec plaisir.

ISIDORE.

Grand merci, mon petit ami.

CARLOS.

Nous ne t'oublierons pas. (*A Isidore.*) Entrons.

ISIDORE, *a mi-voix en entrant.*

Bravo ! la petite est à nous.

BÉNÉDICT, *seul.*

Ouais... Qu'est-ce qu' çà veut dire, la petite est à nous ! Mon dieu, mon dieu, que j'is fâché d'les avoir fait entrer. J'aurais bien mieux fait de ne pas les écouter. Mais

quoi qu'y faut faire à présent ! J'n'en sais rien. Heureusement que v'là le seigneur Fernand.

SCENE XV.

BÉNÉDICT, FERNAND.

BENEDICT.

Ah ! seigneur Fernand, qu'eu malheur !

FERNAND.

Quoi ! qu'as-tu donc !

BENÉDICT.

Deux étrangers v'nons d'nous d'mander à passer la nuit dans l'moulin, j'les y ont conduit et j'ons fort bien entendu qu'en entrant y s'chuchotions à l'oreille *la petite est a nous.*

FERNAND.

La petite est à nous ! en es-tu bien sur !

BÉNÉDICT.

Si j'en sommes sur, parbleu, j'n'sis pas sourd, j'ons de bonnes oreill' allais.

FERNAND.

Que peuvent-être ces gens là ?

BÉNÉDICT.

Ma fine j'n'en savons rien, tout ce que je peux vous dire, c'est qui vous ont des mines, des panaches, des sabres, (*à part.*) qui m'font une fière peur toujours.

FERNAND.

Ce sont peut-être des Bandoléros, il ne faut pas perdre un instant, je vais prier mon oncle de se rendre sur le champ au moulin, avec quelques soldats, on saura qui sont ces deux hommes et s'ils ont des intentions coupables, malheur à eux ! toi rentre et ne les perds pas de vue, s'ils s'échappent avant mon retour, je ne m'en prendrai qu'à toi. (*Il sort rapidemment.*)

SCENE XVI.

BÉNÉDICT, *seul.*

Je n'm'en prendrai qu'à toi ! voyais donc comm' y vous dégoise-çà, n'sembl' t'y pas qu'c'est moi qui sis la cause d'c'que ces deux garnemens là en voulont à mam'selle Clara? Qu'est-ce qu'c'est donc que s'tamour qui rend les gens si injustes ?.. Eh ! ben n'v'la t'il pas que j'mamuse à faire la conversation tout seul, et qu'joublie qu'on m'a donné une commission !... conséquente ! diable ! c'est qu'y l'ferait tout comme y l'dit, le seigneur Fernand, il n's'en prendrait qu'à moi. Allons Benédict à vot' devoir. (*Il va pour rentrer Spalatro arrive par le pont et l'arrête rudement.*)

SCENE XVII.

SPALATRO, BÉNÉDICT.

SPALATRO.

Alte-là.

BENEDICT.

Qu'est c'que vous voulez ?

SPALATRO.

Tu vas l'apprendre.

BENEDICT.

Vous n'êtes pas poli.

SPALATRO.

Ni ne veux l'être, d'ailleurs il n'en est pas besoin je crois, pour parler à un rustre de ton espèce.

BENEDICT.

Ça vous plait à dire.

SPALATRO.

Ecoute.

BENEDICT.

Espèce ! J'n'veux pas. J'n'sis pas disposé à entendre un homme de la vôtre. (*A part.*) Attrape.

SPALATRO.

Le drôle n'est pas sot. Essayons de l'amadouer. (*Haut.*) Eh ! bien, pardon, mon ami.

BENEDICT.

Mon ami, à la bonne heure, s'pendant j'n'sis pas votre ami du tout, car, j'sis honnête et vous ne l'êtes guères.

SPALATRO.

Je suis brusque par fois.

BENEDICT.

Y s'connait.

SPALATRO.

Mais, je n'ai jamais appris la politesse que d'un canon.

BENEDICT.

Vous n'ressemblez pas mal à vot' maître.

SPALATRO.

Je n'en suis pas moins un bon vivant. Pardonne à ma franchise.

BENEDICT.

Oh ! vous appellez-ça d'la franchise.

SPALATRO.

Oui mon ami.

BENEDICT.

Il est gai, c'lui là.

SPALATRO.

Réponds-moi, je t'en prie.

BENEDICT.

Il est familier.

SPALATRO.

As-tu apperçu autour de ces lieux, deux étrangers, deux militaires?

BENEDICT.

Oui, mon ami.

SPALATRO.

Où sont-ils?

BENEDICT.

J'l'sais, not' ami.

SPALATRO.

Apprends-le moi.

BENEDICT.

Non, not' ami.

SPALATRO.

Pourquoi?

BENEDICT.

Parc' que çà n'me plait pas, not' ami.

SPALATRO.

Faquin!

BÉNEDICT.

Aie! gare à l'amitié.

SPALATRO.

Tu commences à m'échauffer furieusement les oreilles.

BÉNÉDICT.

Vous êt' au grand air, c'n'est pas dangereux, not' ami.

SPALATRO.

Je crois que tu me plaisantes.

BÉNÉDICT.

Je n'ai garde.

SPALATRO.

Sais-tu que je puis te casser la tête?

BENEDICT.

N'en faites rien, not' ami.

SPALATRO, *tirant un pistolet de dessous son manteau.*

Et que si tu ne me réponds.

BENEDICT.

Peste! comm' vous y allais.

SPALATRO.

Où sont-ils?

BENEDICT.

Dans c'moulin.

SPALATRO.

Adieu, notre ami.

BÉNÉDICT.

Sans adieu, not' terrible ami. (*à part*) Par St.-Marc, la belle connaissance que ces étrangers ont là! (*A Spalatro qui se trompe.*) Par ici, not' ami, not' ami. (*Il le conduit au moulin.*) *Fin du premier Acte.*

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur du Moulin. A la droite des Acteurs, est un premier plan. On voit un petit escalier qui conduit à la chambre de Léonore. Cet escalier est placé en biais, le dessous en est vide et garni de paille. La porte d'entrée qui s'ouvre en-dedans, est au troisième plan, du côté opposé. A la première coulisse, il doit y avoir une fenêtre ouverte, qui donne sur la rivière, et au travers de laquelle on apperçoit une partie de la roue du moulin. Le fond de la scène est occupé par une table et des chaises. Une lampe éclairée est suspendue au milieu de la chambre.

SCENE PREMIERE.

ISIDORE, DOM CARLOS, MARCELLO.

Dom Carlos et Isidore sont assis auprès de la table; Marcello leur donne du vin et des fruits.

MARCELLO.

Tenez, mes bons seigneurs, rafraîchissez-vous, en attendant le souper.

ISIDORE.

Bien des remercîmens, brave homme!

MARCELLO.

Vous ne serez pas trop bien ici, nous ne pourrons pas vous recevoir comme vous le méritez; mais nous partagerons de bon cœur tout ce que nous avons.

CARLOS.

Nous saurons reconnaître vos soins.

ISIDORE, *riant à part.*

Ma foi oui, d'une jolie manière!

MARCELLO.

Ah! bien oui, reconnaître mes soins! je ne desire que de vous voir satisfaits de notre zèle.

ISIDORE.

C'est trop de bonté.

MARCELLO.

Je vous laisse.

SCENE II

CARLOS, ISIDORE.

ISIDORE.

Spalatro ne revient pas, et je brûle de savoir ce qu'il avait à me dire. Je n'ai pu m'expliquer avec lui devant ce vieillard

et cet imbécile qui l'avait amené, nous voilà seuls, nous pourrions nous entretenir en sureté, et personne...

CARLOS.

Le voici.

SCENE III.

Les Mêmes, SPALATRO.

CARLOS, *à Spalatro.*

Eh bien.

SPALATRO.

Tout va pour le mieux, nos camarades son enfin retirés dans les montagnes, ils n'ont rien à redouter des troupes royales, dans les retraites impénétrables qu'ils se sont choisies et au premier signal ils seront à vos ordres.

CARLOS.

C'est bon.

ISIDORE.

Tu le vois notre bonne étoile ne se dément pas, notre projet s'accomplira sans le moindre obstacle. Peut-être deviendras-tu moins sombre, moins taciturne, lorsque dans les bras de ta belle...

CARLOS.

Je n'y suis pas encore.

SPALATRO.

Quoi! qu'est-ce donc que cette belle!

ISIDORE.

Tu seras instruit de tout, nous aurons besoin de toi et de quelques autres de nos compagnons, afin de vaincre toutes les résistances.

CARLOS.

Chut! j'entends du bruit.

SCENE IV.

LE COMTE, ISIDORE, D. CARLOS, SPALATRO, Gardes.

[Le Comte arrive précédé de ses gardes, à leur vue dom Carlos, Isidore et Spalatro témoignent quelques craintes.]

LE COMTE, *à part.*

Voici bien les gens que m'a indiqués, dom Fernand, je ne l'ai point amené avec moi, je crains trop sa vivacité. (*S'adressant à dom Carlos et à Isidore.*) Seigneurs, vous excuserez ma démarche, gouverneur de cette province, il est de mon devoir de connaître quels sont ceux qui s'arrêtent en ce lieu. La sureté de l'état et celle de cette forteresse l'exigent. Ma conduite ne peut donc vous offenser.

ISIDORE, *à part.*

Le comte de Montémayor! quelle rencontre!

CARLOS.

Où cela nous conduit-il !

LE COMTE.

Veuillez-donc m'apprendre qui vous êtes.

CARLOS.

De quel droit !

LE COMTE.

Je vous ai déjà dit que je commandais ici.

CARLOS.

Qui donc êtes vous vous-même !

LE COMTE.

Le comte de Montémayor ! Je vous ai satisfait, daignez à votre tour répondre à mes questions, qui êtes-vous !

CARLOS.

Espagnols.

LE COMTE

Votre nom ?

CARLOS

Est un secret.

LE COMTE

Il ne doit pas en être un pour moi.

CARLOS

Pour vous et pour tout autre.

SPALATRO *à part.*

Où diable sommes-nous ?

LE COMTE

En refusant de me satisfaire, vous pouvez éveiller mes soupçons, et me faire croire que vous êtes au nombre des Bandoléros.

CARLOS

Croyez ce que vous voudrez, cette inquisition me fatigue.

LE COMTE

Etrangers, je vous prie de me répondre. Songez que j'ai le droit d'ordonner, et le pouvoir de me faire obéir.

CARLOS

Nul n'a de pouvoirs sur moi. (*Montrant ses armes.*) Et voilà qui me garantira d'une injuste violence.

LE COMTE

Je ne saurais plus m'y méprendre; mes soupçons sont confirmés : vous êtes des Bandoleros.

CARLOS

A une inculpation injurieuse, je ne réponds que par le mépris.

LE COMTE

Gardes, saisissez ces trois étrangers; morts ou vifs, vous m'en répondez sur vos têtes.

(Dom Carlos et Spalatro saisissent leurs armes. Isidore seul ne fait pas le moindre mouvement; il sourit avec le plus grand sang-froid.)

CARLOS

Ils n'auront ma vie qu'à la dernière extrêmité ; et toi, téméraire, tu vas devenir ma victime.

LE COMTE

Soldats!... (*Les gardes font un pas.*)

SPALATRO *saisissant ses pistolets.*

Alte-là où je vous tue.

SCÈNE V

Les Précédens, LÉONORE, CLARA, MARCELLO, BÉNÉDICT.

La porte de la chambre de Leonore s'ouvre. Bénédict, Marcello et les femmes en sortent.

BÉNÉDICT

Encore du tapage ! Ah ! mordienne, j'allons voir beau jeu.

LEONORE *d'une voix etouffée.*

Dieux ! mon père.

LE COMTE

Pour la dernière fois, voulez-vous répondre ?

SPALATRO *à lui-même.*

Nous sommes perdus, mais mille bombes....

ISIDORE *tranquillement.*

C'est moi, Montémayor, c'est moi qui vais satisfaire à tes questions.

LE COMTE

Qui donc es-tu ?

ISIDORE

Dom Isidore de Hennarès.

LE COMTE

Dom Isidore ? parles.

ISIDORE

Tu ne te trompes pas ; nous sommes des Bandoléros, et nous nous en faisons gloire. Tu vois en moi l'un de leurs principaux chefs.

CARLOS *à part.*

Quel est son projet !

SPALATRO *à part.*

Il nous perd.

LE COMTE

Soldats! retirez-vous. (*Ils obéissent*)

CARLOS

Quel changement étrange.

Sur un signe du Comte, Dom Carlos, Spalatro, Bénédict se retirent au fond, et laissent le devant de la scène en entier aux autres personnages.

LE COMTE, *à mi-voix.*

Malheureux ! que viens-tu faire ici ? Viens-tu mettre fin à une existence que tu m'as rendue insupportable ?

ISIDORE.

Non, le ciel m'est témoin que nul plus que moi ne révère le brave, le respectable Montémayor, je ne venais point ici pour vous. Nous sommes les plus faibles, on nous poursuit et nous gagnons la hauteur de la Sierra Morenna, pour nous y défendre, en attendant les secours que l'on nous promet, tu sais tout.

LE COMTE.

Je n'abuserai point de cette confiance. Fuis loin de ces lieux je n'entraverai point ta marche, je laisse à un autre le soin de te livrer à la rigueur des lois. Fuis... mais avant de t'éloigner daigne me satisfaire ! Qu'est devenue celle que je n'ose plus appeller ma fille, depuis qu'un perfide ravisseur.

LEONORE, *à part.*

Il n'ose plus me nommer ! ah dieux !

ISIDORE.

Je ne l'ai point enlevée. Son cœur combattait entre l'amour et la nature, je fixai son irrésolution.

LE COMTE.

Elle te suivit volontairement ?

ISIDORE.

Je le pense.

MARCELLO, *s'avançant.*

C'est une atrocité d'ajouter la calomnie à un crime qui l'a rendue malheureuse !

ISIDORE, *avec un sourire amer.*

Vous prenez vivement sa défense.

MARCELLO.

Elle est infortunée et on ose la noircir !

LEONORE, *à part.*

Je meurs à chaque mot.

LE COMTE.

Je sens que je m'intéresse encore à son sort, ou est-elle ? qu'est-elle devenue ?

ISIDORE.

Je l'ignore... (*Regardant Léonore avec une attention marquée.*) Mais il est ici quelqu'un qui pourrait vous satisfaire.

LE COMTE.

Qui donc ?

MARCELLO, *détournant l'idée.*

Moi, sans doute, moi, son vieux pere nourricier, oui, je sais où elle est, mais je n'en instruirai ni un père trop sévère, ni un monstre qui est la cause de tous ses maux.

ISIDORE, *souriant.*

Marcello a de l'esprit.

MARCELLO.

Non, mais j'ai un bon cœur, et je suis indigné...

LE COMTE.

Finissons : Isidore, je pourrais vous arrêter, et vous livrer à notre monarque ; mais l'indigne conduite que vous avez tenue avec moi, n'a malheureusement que trop resserré les liens qui nous unissent. Je ne veux pas avoir votre trépas à me reprocher, vous ne le trouverez que trop tôt ; la route que vous parcourez couvre d'affreux abymes, Dieu veuille quils ne vous engloutissent pas.

ISIDORE.

Je suis reconnaissant de votre bonté, mais je vous fais grâce de la morale.

LE COMTE.

Je vous laisse... Quittez ces lieux avant la pointe du jour ; je ne réponds pas de ce que je pourrais faire demain. Adieu. (*Il sort. Les autres personnages descendent la scène*).

SCENE V.

LÉONORE, CLARA, ISIDORE, D. CARLOS, MARCELLO, SPALATRO, BÉNÉDICT.

SPALATRO *à part.*

Le comte se retire ! par quelle magie.

BENEDICT *à part.*

Ce ne sont pas des brigands.

CARLOS *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

BÉNÉDICT *à part.*

Y s'en avaient ben l'encolure pourtant

CARLOS, *à part*

Je brule de m'instruire.

LEONORE *à Isidore*

Cruel ! me poursuivras-tu jusqu'au tombeau ?.. Il na me reste en effet que cet azile. Le seul que j'eusse trouvé pour me soustraire à tes persécutions, t'est maintenant connu, tu l'as violé et tu viens encore insulter un malheureux vieillard qui n'eut peut-être d'autre tort pendant sa vie que celui de t'avoir accordé quelqu'estime.

ISIDORE

Moi te haïr Léonore, le ciel m'est garant que jamais la haine n'a eu d'accès dans mon cœur. Je t'aime je te retrouve et rien désormais ne pourra nous séparer.

BÉNÉDICT.

Tiens, v'la qu'à présent all les connais.

SPALATRO.

Que dis-tu ?

BÉNÉDICT.

Rien not ami j'r'garde.

ISIDORE

Je dois rendre grace au ciel qui nous à réunis, oublie tout,

LEONORE

Puis-je oublier !...

ISIDORE.

Nous serons plus heureux que jamais.

LEONORE

Heureux !

ISIDORE.

Dom Carlos aime notre fille.

CARLOS.

Je l'adore.

BENEDICT *à part.*

V'la t'il pas qu'mam'selle Clara !... C'est drole ça !

ISIDORE.

Je la lui donne pour épouse et désormais nous sommes inséparables.

LEONORE

l'ai-je bien entendu !.. Cléra, appartiendrait à un chef de brigands ! (*D. Carlos et Spalatro tirent leur sabre d'un mouvement.*)

CARLOS.

Un chef de Brigands.

BENEDICT *à part.*

Courons chercher le seigneur Fernand. (*Il sort.*)

LEONORE

Laisse les faire, en me donnant la mort, ils seront encore moins féroces que toi.

ISIDORE.

Je t'aime et puis tout pardonner, mais je veux être obéi, Carlos, ma fille est à toi.

LEONORE

Je périrai avant d'être témoin de cette odieuse union.

ISIDORE.

Je n'écoute plus rien.

[Il saisit Clara ; Léonore la retient d'une main, et de l'autre arrache le poignard d'Isidore. Elle va donner la mort à sa fille, Spalatro la retient.]

CARLOS.

J'étouffe de rage.

ISIDORE, *à Carlos*

Dissimulons... j'espère Léonore que quelques instans de réflexion, vous éclairciront sur vos véritables intérêts. Je vous donne un quart-d'heure, mais songez que passé ce tems je serai inflexible. (*Léonore rentre dans sa chambre avec Marcello et sa fille.*)

SCENE VI.

ISIDORE, D. CARLOS, SPALATRO.

CARLOS.

Elle s'éloigne, ô fureur.

SPALATRO, *portant la main sur son sabre.*

Capitaine s'il ne fallait que mon sabre..

ISIDORE.

Point de violence encore. Nous ignorons si le comte de Montemajor ne fait point surveiller nos pas. Une tentative inutile nous perdrait, il ne faut rien entreprendre sans être sûrs de réussir.

CARLOS.

Mais comment ?

ISIDORE.

C'est mon affaire, toi Spalatro, cours au premier poste de nos camarades, et avec la plus grande précaution conduis-en quelques-uns aux environs de ce moulin.

SPALATRO.

Vous serez obéi.

ISIDORE.

Quand à nous deux.. mais pourquoi perdre le tems en paroles alors qu'il faut agir ! Sortons, je distribue les postes. Toi Spalatro à franc étrier, sois de retour dans un quart-d'heure.

SPALATRO.

Je vole et je reviens.

[Au moment où ils sortent, Bénédict entre. Leur jeu exprime la situation où ils se trouvent.]

SCENE VII.

BÉNÉDICT, SPALATRO.

SPALATRO.

Sans adieu notre ami.

BENEDICT.

Vous vous en allez ?

SPALATRO.

Cela te déplait notre ami.

BENEDICT.

Beaucoup not' ami, quand on perd un ami si agréable ça fache.

SPALATRO

Eh ! bien, notre ami, ne te fache pas, je vais revenir.

BENEDICT.

Y n'faut pas trop vous presser pourtant çà pourrait vous faire mal, not' ami.

SPALATRO.

Merci de vos soins not' ami. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

BÉNÉDICT, LÉONORE.

BENEDICT.

Que la peste t'étouffe not' vilain ami. (*Il frappe à la porte d'Eléonore.*) Ouvrez, ouvrez, madame.

LEONORE, *ouvrant.*

Qu'est-ce que tu veux ?

BENEDICT.

J'ai quelque chose à vous apprendre. C'est nécessaire.

LEONORE.

Voyons.

BENEDICT.

J'vas vous conter ça tout d'suite, d'abord...

LEONORE.

Après ?

BENEDICT.

C'n'est pas après, c'est d'abord.

LEONORE.

Tu me fais mourir.

BENEDICT.

C'est pas mon intention, au moins.

LEONORE.

Achève.

BENEDICT.

J'sis tout troublé voyez vous, chaque fois que j'apperçois ces panaches, ces moustaches, ces sabres...

LEONORE.

Puisque tu ne veux pas parler, je rentre.

BENEDICT.

M'y v'la, m'y v'la... d'abord que j'ai vu qu'ils f'sions les méchans, j'ai dit vas y avoir du grabuge, allons nous en... (*Léonore fait un mouvement de surprise.*) Allons nous en prévenir le seigneur Fernand. Aussitôt dit aussitôt fait avec moi, j'sis comme la poudre, j'ai vu qu'ça s'échauffait j'm'sis mis à courir.

LEONORE.

Où veux-tu en venir ?

BÉNÉDICT.

Enfin, c'est enfin à présent ; j'ai cherché le seigneur Fernand, j'n'ai trouvé qu'son écuyer, et j'li ai dit que vous m'aviez dit que j'dise qu'il dise à son maître que vous l'attendiez tout saite.

LEONORE.

Pourquoi ne pas lui avoir parlé à lui-même ?

BÉNÉDICT.

Pourquoi ?... Attendez donc l'pourquoi... C'est parce qu'il n'y était pas. Mais c'est égal ; j'ai répondu d'vous sur ma tête à l'écuyer du seigneur Fernand, et j'sis revenu ici pour vous protéger et vous defendre.

LEONORE.

Je les entends, je crois.

BÉNÉDICT *alarmé.*

Comment, ils r'viennent déjà ?

LEONORE, *regardant à ses fenêtres.*

Ils ont l'air agité.

BÉNEDICT.

C'vilain noireau a son épée à la main.

LEONORE.

Je rentre.

BENEDICT.

Et moi, j'me cache. (*Il se blottit sous l'escalier.*)

SCENE VIII.

DOM CARLOS, ISIDORE, BÉNÉDICT, *caché.*

CARLOS

Je croyais avoir entendu quelqu'un.

ISIDORE.

Moi aussi.

CARLOS

Si c'eût été un curieux, il eût payé de sa vie sa témérité. (*Il remet son épée dans le fourreau*).

BÉNÉDICT, *bas.*

Comme j'ai ben fait de m'cacher.

ISIDORE.

Il m'est venu une idée.

CARLOS

Voyons, qu'elle est-elle !

BENEDICT, *bas.*

Écoutons.

ISIDORE.

Le projet est hardi.

CARLOS

Je l'exécute.

BENEDICT, *bas.*

Moi, j'en empêche.

ISIDORE.

Si tu peux.

BENEDICT, *bas.*

Avis à tous deux.

ISIDORE.

Nous sommes seuls.

[Ils se retournent tous deux, examinent, et ne peuvent appercevoir Bénédict dans sa cachette, qui est plus avancée vers l'orchestre]

CARLOS

Oui.

BÉNÉDICT, *bas.*

Non.

ISIDORE.

Ecoute bien.

BÉNÉDICT, *bas.*

D'mes deux oreilles.

ISIDORE.

Tu as remarqué le château, les fortes tourelles qui environnent la demeure de Montémayor.

CARLOS.

Oui.

ISIDORE.

Ses fossés profonds, la Guadiana, les rochers escarpés sur lesquels il fut élevé, en font une forteresse imprenable; des provisions et le courage de nos Bandoléros nous y assureront une retraite devant laquelle échoueront toutes les forces de l'Espagne.

CARLOS

Mais il faut s'en emparer! Et puisqu'elle est imprenable...

ISIDORE.

On n'exerce point une surveillance bien active; un coup de main peut nous en rendre maîtres. Ce soir je le tente.

CARLOS.

Le château est à nous.

BENEDICT *bas.*

Pas encore. (*On frappe fortement trois coups*)

CARLOS.

Serait-ce déjà Spalatro?

BENEDICT *bas.*

Redoublons de vigilance.

SPALATRO *en-dehors.*

Ouvrez, Capitaine.

ISIDORE

C'est lui.

[Ils vont ouvrir. Bénédict, dont la tête se trouvait d'abord du côté de la coulisse, se retourne et se place de manière à pouvoir les observer, en les écoutant.

SCÈNE X.

Les Mêmes, SPALATRO.

SPALATRO *à D. Carlos.*

Seigneur, vos ordres sont exécutés. J'ai rencontré un peloton de nos camarades; ils sont à l'entrée de la forêt, ils n'attendent qu'un signal pour agir. J'ai fait avertir les autres pelotons d'être prêts à se replier sur celui-ci, en cas de besoin.

BÉNÉDICT *bas.*

Quel embarras.

ISIDORE.

Tout réussit au gré de nos desirs; dans deux heures, nous sommes les maîtres du château.

SPALATRO.

Vous voulez l'attaquer.

CARLOS.

Et nous y retrancher

SPALATRO.

Impossible.

BENEDICT *vivement et bas.*

Impossible! écoutons.

SPALATRO.

Il faut que je vous prévienne qu'un régiment de troupes royales marche sur nos traces; il vient de camper à une lieue d'ici, au village de Torrento.

BENEDICT *bas.*

A une lieue.

CARLOS

J'ai entendu quelque bruit. (*Silence de quelques secondes*)

ISIDORE

Ce n'est rien... La présence de ces troupes est une raison de plus pour accomplir mon projet. Nous serions surpris dans les montagnes, avant que nous ayons pu nous y retrancher, et nous serions perdus. Ces remparts, au contraire, serviront à nous défendre. Il existe, du côté de la forêt, une poterne qui n'est point gardée.

SPALATRO.

Je l'ai vue.

ISIDORE

Nous l'enfoncons, et par des passages qui me sont connus, bientôt nous sommes dans l'intérieur du château, qui nous appartiendra avant qu'on se soit seulement douté que nous en eussions le dessein.

CARLOS

C'est fort aisé.

SPALATRO.

Mais si quelqu'un prévenait à tems les troupes royales.

BENEDICT, *avec vivacité, et plus haut.*

Ce sera moi.

[Bénédict a fait un mouvement, on l'a entendu, il va être découvert, il feint de dormir. Après un instant d'effroi, les trois personnages cherchent à découvrir d'où est venu le bruit, dom Carlos découvre Bénédict.]

CARLOS

Nous sommes trahis, on nous épiait; mais il ne portera pas loin le fruit de son indiscrète audace.

[Il saisit son pistolet et va le tirer sur Bénédict, lorsque Isidore le retient.]

ISIDORE

Que veux-tu faire?

CARLOS.

Me débarrasser d'un être dangereux.

ISIDORE.

Y pense-tu? un coup de feu va donner l'alarme, et nous

sommes perdus, parce que D. Carlos n'a pas écouté les loix de la prudence.

CARLOS

N'est-il pas de la prudence de se debarasser d'un espion !

ISIDORE.

Ce jeune homme dort.

CARLOS.

Sommeil simulé.

ISIDORE.

On s'en assure,

[Isidore prend une lumière s'approche de Bénédict la promène près de ses yeux. Bénédict ne fait point le moindre mouvement.]

ISIDORE.

Il dort.

CARLOS

Heureusement pour lui?

SPALATRO.

D'un revers je lui eusse fait sauter la tête.

[Après qu'ils se sont éloignés, Bénédict soulève sa tête.]

BÉNÉDICT, *bas.*

Ouf!

ISIDORE

Je vais avec Spalatro au devant de nos amis, je les amène ici d'où nous disposerons tout. (*A dom Carlos.*) Toi réveille cet importun et fais le sortir de cette chambre. (*Il sort avec Spalatro.*)

SCENE XI.

DOM CARLOS, BÉNÉDICT.

(Dom Carlos va à Bénédict et le secoue fortement. Ce dernier à l'air de se réveiller avec peine et se lève avec lenteur.)

CARLOS

Que fesais tu là?

BENEDICT

Pardine je dormais.

CARLOS

Dormir ici.

BÉNÉDICT.

M'est avis, qu'çà m'est ben permis chez mon père!

CARLOS

Tu n'as rien entendu? (*Il le fixe.*)

BENEDICT.

Quoi donc?

CARLOS

Absolument rien?

BENEDICT.

Mettez-moi au fait.

CARLOS

Sors.

BENEDICT

Eh! mais j'sis chez mon pere, je vous l'ai déjà dit.

CARLOS.

Sors te dis-je, je te l'ordonne, sors ou crains ma vengeance.

SCENE XII.

Les Précédens, FERNAND, deux Ecuyers.

FERNAND *entendant la dernière phrase.*

Pourquoi le renvoyer ?

CARLOS.

Parce que je le veux.

FERNAND.

Vous le voulez ! CARLOS.

Oui. FERNAND.

Je l'ai chargé de vous surveiller, et je vous ordonne de quitter un azile dont vous et votre camarade vous êtes rendus indignes. CARLOS

Indignes ! FERNAND.

De quel droit venez-vous persécuter l'innocence et la vertu.

CARLOS *durement.*

Je ne persécute personne. J'aime Clara, et je suis venu lui présenter ma main.

FERNAND.

Tu aimes Clara ! CARLOS

Je te l'ai dit. FERNAND

Ignores-tu que je l'adore ?

CARLOS

Que m'importe !

FERNAND.

Que t'importe, malheureux ! Sors de ces lieux, ou je te livre aux soldats du comte de Montémayor.

CARLOS

Tu n'en feras rien. Tu es Espagnol, et je le suis aussi ; deux nobles Castillans savent de quelle manière se termine une rivalité pareille.

FERNAND.

Je t'entends, sortons.

CARLOS

Pourquoi sortir ?

FERNAND.

Tu as une épée ? CARLOS

Elle ne me quitte jamais.

FERNAND.

Voyons.

CARLOS *montrant les soldats.*

La partie n'est pas égale.

FERNAND *aux soldats.*

Sortez.

BÉNÉDICT *lui faisant des signes.*

Mais, seigneur Fernand....

FERNAND, *aux Soldats et à Bénédict.*

Obéissez.

BENEDICT *à part.*

Courons à Torrento.

Il sort avec les écuyers, en menaçant D. Carlos et en faisant à D. Fernand des signes que celui-ci ne comprend pas.

SCENE XIII.

FERNAND, CARLOS,

Fernand court fermer la porte à la clef. Pendant ce tems, D. Carlos exprime sa jalousie et sa fureur. Il jure la mort de Fernand.

Fernand s'arme de son épée, pour combattre son rival; mais il pense devenir victime de la trahison de D. Carlos, qui a saisi un pistolet et fait feu sur lui au moment où il s'est approché; il l'a manqué.

FERNAND

Traître, tu périras.

Sans laisser le tems à D. Carlos de s'emparer de son second pistolet, il s'avance sur lui l'épée à la main; alors D. Carlos tire la sienne, et se défend. Le combat est opiniâtre; les deux adversaires paraissent acharnés. Carlos a de l'avantage sur Fernand, et le presse vivement.

SCENE XIV.

Les Précédens, LÉONORE, CLARA.

La porte de la chambre de Léonore s'ouvre; elle en sort avec Clara, qui voit le danger de son amant, et pousse un cri; dom Carlos tourne la tête, et tombe en même tems percé d'un coup d'épée.

CARLOS, *avec un cri.*

Ah!

CLARA, *s'élançant vers Fernand.*

Cher Fernand!

LEONORE.

Qu'avez-vous fait, seigneur?

FERNAND.

Je viens de purger la terre d'un scélérat.

LEONORE.

Rien ne pourra vous soustraire à la fureur de ses camarades, et nous-mêmes...

FERNAND.

Vous n'avez rien à craindre; suivez-moi au château.

LEONORE.

Nous! FERNAND

Le comte de Montémayor vous offrira un azile sûr.

LEONORE.

Montémayor! CLARA

Ma mère, confions-nous aux soins de Fernand.

FERNAND.

Il n'y a pas un instant à perdre; les complices de ce misérable peuvent revenir. Suivez-moi.

LEONORE.

Je ne puis.

CLARA,

Comment! FERNAND

Pourquoi! LEONORE

Le comte de Montémayor me repousserait. Il me chasserait de sa présence.

FERNAND.

Vous! Jamais. LEONORE

Je suis... je suis sa fille!

CLARA.

Sa fille! FERNAND

O! comble de bonheur! Mon oncle vous regrette; il sera trop heureux de vous retrouver, et vous pardonnera j'en suis sûr. LEONORE

Je n'oserai jamais paraître devant lui.

FERNAND.

Suivez-moi, je réponds de tout. Allons.

Ils vont pour sortir; on frappe trois coups à la porte (Mouvement d'effroi.

LEONORE.

Ce sont eux.

(Après un silence, on frappe une seconde fois)

CLARA.

Nous sommes perdus!

ISIDORE, *en dehors.*

Dom Carlos, ouvrez à vos amis.

LEONORE.

Ciel! FERNAND

Je leur vendrai chèrement ma vie.

(Fernand s'est placé au milieu de la chambre; la porte est enfoncée après qu'on a encore frappé à plusieurs reprises)

SCENE XV.

Les Mêmes, ISIDORE, SPALATRO, Bandoléros.

(Les Bandoléros se précipitent en foule sur le théâtre, ils saisissent Fernand, le désarment; ils s'emparent également de Léonore et de Clara.)

ISIDORE *à D. Fernand.*

Où est dom Carlos!

FERNAND, *montrant son corps.*

Le voila. ISIDORE

Carlos est mort!

SPALATRO.

Malédiction, le capitaine a été assassiné.

FERNAND.

Non, mais il a reçu le prix de sa trahison.

ISIDORE

Tu serais son meurtrier?

SPALATRO.

Par tous les diables!...

FERNAND.

Il a voulu m'oter la vie au mépris des lois de l'honneur. La cause de la justice a triomphé, il n'existe plus.

ISIDORE

Tu mourras. CLARA

Arrêtez ! LÉONORE

Quoi Isidore vous voudriez punir un espagnol d'avoir oté la vie à votre ami en défendant la sienne, je présume encore assez bien de la noblesse de vos sentiments pour être persuadée du contraire.

SPALATRO.

Je n'écoute rien. (*Il fait un mouvement.*)

ISIDORE

Un moment Spalatro.

SPALATRO.

Vous laisseriez vous attendrir par les pleurs d'une femme.

FERNAND.

Si l'on m'avait laissé mes armes, depuis long-tems je t'aurais réuni à lui.

LEONORE.

Justice ! justice ! Isidore, vous me l'accorderez, si vous me gardez encore quelqu'estime.

SPALATRO.

Vous fléchiriez capitaine !

ISIDORE

Non, Spalatro. SPALATRO.

Eh bien son sort est decidé. (*Un second mouvement.*)

ISIDORE

Ce n'est point la main d'un brave, c'est le supplice d'un criminel qui doit terminer son existence.

FERNAND.

Je n'en attendais pas moins de toi.

ISIDORE, *aux Bandoléros.*

Soldats ! LEONORE

Que va-t-il faire ?

(A son ordre huit Bandoléros se placent derriere Fernand sur deux rangs et se préparent à tirer sur lui.)

LEONORE.

Arrêtez, arrêtez, CLARA.

Je meurs avec lui.

(Fernand profite de ce moment, il s'apperçoit que la fenêtre du moulin qui est derrière lui est ouverte Il s'elance, tombe dans la Guadiana et disparait sous les flots, Clara est tombée évanouie dans les bras de sa mere.)

SPALATRO.

O rage ! il nous est échappé !

TABLEAU. Fin du second acte.

ACTE III.

Même décor qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

ISIDORE, SPALATRO.

Les Bandoleros descendent du moulin. Aux ordres d'Isidore, ils s'enfoncent dans la forêt.

ISIDORE

Tout est dans une sécurité parfaite ; la nuit couvre déjà l'horison ; mais elle n'est point assez avancée pour exécuter notre projet.

SPALATRO

Il est sublime... s'il réussit.

ISIDORE

Il ne peut échouer ; le courage de nos braves compagnons en est un sûr garant.

SPALATRO

Mais si quelqu'un allait s'en douter, si cette tranquillité ne servait qu'à nous attirer dans le piége ?

ISIDORE.

Nous saurions mourir en combattant. D'ailleurs j'attends ici le moment propice, en feignant de profiter de la fraicheur de la soirée, sur les bords de cette riviere, j'observe tout et j'agirai au premier moment favorable.

SPALATRO *avec exclamation.*

Morbleu, quand je pense à la mort du capitaine D. Carlos !

ISIDORE.

Ses mânes demandent vengeance ; ils l'obtiendront ; elle sera terrible.

SPALATRO

Et son adversaire qui s'est soustrait à nos coups.

ISIDORE.

Il n'a fait que changer de supplice. La Guadiana est trop rapide pour qu'il ait pu échapper à la fureur des flots.

SPALATRO

J'entends quelqu'un. (*Benédict paraît de l'autre côté de la rivière.*) Encore ce paysan. Il nous jouera quelque mauvais tour.

ISIDORE

Il faut l'empêcher d'approcher de ces lieux.

SCENE II

Les Précédens, BÉNÉDICT.

BENEDICT *descendant du pont sans les voir.*

Enfin j'ai réussi.

SPALATRO

A quoi ?

BENEDICT *faisant un mouvement de frayeur.*

Ahi ! SPALATRO

Parleras-tu ? BENEDICT.

Vous m'avez fait peur.

ISIDORE

D'où venez-vous ?

BENEDICT

Du village. SPALATRO

Ce n'est pas là le chemin qui y conduit.

BENEDICT *un peu embarassé.*

Après tout, vous n'avez pas de questions à me faire. Je rentre. (*Il va du côté du moulin. Spalatro lui coupe le passage.*

SPALATRO

On ne passe pas

BENEDICT.

Bah ! laissez donc.

SPALATRO

Par là, corbleu ; entends-tu qu'on ne passe pas.

BENEDICT

Pourquoi ? SPALATRO.

Tu n'as pas de questions à me faire.

BENEDICT.

Eh ! ben j'vais au chateau.

ISIDORE.

Reprenez le chemin par où vous êtes venu.

BENEDICT.

Vous voulez donc me faire passer la nuit dehors.

SPALATRO.

Au diable si tu veux.

BENEDICT.

Mais... SPALATRO.

Un mot de plus et ce sera le dernier que tu auras prononcé de ta vie. BENEDICT

Je... (*Spalatro lève son sabre.*) Je ne dis plus rien. (*Il traverse le pont.*)

SPALATRO.

Avec de la politesse, on obtient des gens tout ce que l'on veut.

ISIDORE.

Une patrouille s'avance de ce côté ; retirons nous pour ne point éveiller les soupçons.

(Pantomime. Une patrouille traverse la scène et rentre au chateau, Marcello en sort.)

SCENE III.

MARCELLO, *seul.*

Que je suis malheureux ! ma chère Léonore, m'a supplié d'aller trouver son père pour obtenir un moment d'entretien,

afin dit-elle de lui avouer tous ses torts et d'obtenir son pardon. Je vole au chateau, je demande à parler à M. le comte de Montémayor, j'entre et je ne le trouve point, il est allé avec des soldats faire des reconnaissances, comme ils disent : et me voilà obligé de revenir, quand j'aurai rassuré ma pauvre fille, car je suis bien sûr qu'elle m'attend avec impatience et je ne veux point la laisser dans l'incertitude.

SCENE IV.

MARCELLO, LE COMTE, Soldats.

MARCELLO.

Mais voici des soldats; ils viennent de ce côté, retirons nous.

LE COMTE

Qu'apperçois-je ! un vieillard ! (*Il s'avance.*) Eh c'est Marcello. MARCELLO.

Moi-même, monseigneur, pour vous servir.

LE COMTE, *aux soldats.*

Rentrez au chateau, je vous suis. (*Les soldats rentrent.*)

SCENE V.

LE COMTE, MARCELLO.

LE COMTE.

Marcello, je voulais vous envoyer chercher.

MARCELLO.

Et moi, monseigneur, j'ai pris la liberté de venir vous trouver. LE COMTE

Marcello, vous êtes dépositaire d'un secret important.

MARCELLO

D'un secret ! LE COMTE

Oui, vous savez où est ma fille, apprenez moi sur le champ, le lieu de sa retraite, ou mon courroux.

MARCELLO

Si, monseigneur, se fâche, je n'oserai pas lui dire...

LE COMTE.

Qu'avez-vous à m'apprendre ?

MARCELLO.

Je viens de la part...

LE COMTE.

De ma fille ? MARCELLO.

Mais oui, monseigneur.

LE COMTE.

Ne serait-ce pas une des deux femmes que j'ai entrevues dans votre moulin ? MARCELLO.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

Et l'autre ? MARCELLO.

L'autre est sa fille.

LE COMTE

Sa fille ! MARCELLO.

Oui, mouseigneur, et celle d'Isidore de Hennarés.

LE COMTE

Isidore ! ah ! c'est-elle ?

MARCELLO.

Oui, seigneur, c'est votre fille, je n'osais vous l'apprendre de peur de vous irriter : mais votre cœur est bon, il ne sera pas sourd au cri de la nature ; vous oublierez une faute dont votre infortunée Léonore est la victime. Hélas ! sans être coupable, vous lui pardonnerez et la protégerez contre son barbare époux. LE COMTE

Léonore n'est pas coupable !

MARCELLO.

Non, mouseigneur, et cependant, depuis douze ans quelle habite avec moi, combien chaque jour n'a-t-elle pas versé de larmes sur un père inflexible, sur un époux dénaturé et sur le plus malheureux des enfans : ah ! seigneur, si vous l'eussiez vue vous auriez tout oublié. Mais il en est tems encore vous lui pardonnerez, j'en suis sûr, vous lui pardonnerez.

LE COMTE.

Vous avez raison, bon Marcello ; quelques soient les torts de ma fille, je sens que mon cœur bat avec force en songeant que je vais la revoir.

MARCELLO.

Est-il bien vrai ? ah ! ne me trompez pas, j'en mourrais.

LE COMTE.

Courrons. MARCELLO.

Votre présence à laquelle elle est loin de s'attendre pourrait lui occasionner une émotion trop vive ; je vais la prévenir et vous l'amener sur le champ. (*A part.*) Que je suis content ! ah ! ma bonne maitresse. (*Il rentre dans le moulin.*)

SCENE VI.

LE COMTE, *seul.*

Je vais donc revoir ma Léonore, la serrer dans mes bras. Elle eut de grands torts envers moi, sans doute, mais je suis son père, depuis quinze ans je suis en proye aux chagrins, mon ame affaissée, à besoin d'une amie, d'un consolateur, d'un soutien et qui mieux que ma fille... Chère Léonore, ah ! reviens, je ne demande qu'à te pardonner.

SCENE VII.

LE COMTE, FERNAND.

(Fernand cherche à rentrer au château, l'obscurité qui règne l'empêche de voir son chemin, il se trouve près du Comte.)

FERNAND.

Vous dans ces lieux, mon oncle ?

LE COMTE.

Oui.

FERNAND.

Ignorez-vous le danger qui vous ménace ?

LE COMTE.

Quel danger ?

FERNAND.

La mort. Je viens de purger l'Espagne, de l'un des chefs des Bandoléros; le feroce Carlos, est tombé sous mes coups, mais bientôt moi-même pour échapper à la fureur d'Isidore et de ses infames satellites, j'ai été obligé de me precipiter dans la Guadiana au risque d'être enseveli dans les flots.

LE COMTE.

O ciel !

FERNAND.

Je n'avais d'autres moyens de leur échapper, je nageai long-tems, enfin mes forces allaient me trahir lorsque le ciel envoya à mon secours un bateau de pêcheurs qui vient de me debarquer ici près. Le danger que j'ai couru, celui où j'ai laissé deux femmes intéressantes et faibles m'enflamèrent de rage, reunissons nos soldats et détruisons jusqu'à la trace de ces brigands.

LE COMTE.

Ils sont en grand nombre dans ces contrées, songeons plutôt à nous garantir de toute surprise.

FERNAND.

Mais, mon oncle, ces deux femmes, celle qui desirait vous parler, sont en leur pouvoir.

SCENE VIII.

Les Mêmes, LÉONORE, MARCELLO, CLARA.

(Léonore arrive, conduite par Marcello, et accompagnée de sa fille. Sa démarche décèle sa crainte et son irrésolution; elle baisse la vue. Le comte la fixe attentivement. Fernand témoigne l'étonnement le plus marqué. Marcello porte un flambeau.)

MARCELLO.

Avancez donc, madame.

LE COMTE.

Approchez, Léonore, ne craignez rien.

FERNAND.

Léonore ! Clara !

LEONORE.

Seigneur, je n'osais me présenter devant vous... Je tremblais.... (*Elle se jette à ses genoux.*)

LE COMTE.

Relève-toi, ma fille.

LEONORE.

Sa fille !

LE COMTE.

Et nomme-moi ton père.

(Il la relève vivement, la serre contre son cœur. Elle lui présente

Clara. Le comte s'émeut de plus en plus ; il prodigue à sa petite-fille les plus touchantes caresses ; Marcello pleure de joie.)

FERNAND

Ah ! mon oncle ! ah ! madame !

LE COMTE.

Pourquoi ce transport subit ?

FERNAND.

Je vais vous ouvrir mon cœur tout entier. Vous me plaisantiez tantôt sur mon amour pour la jeune Clara, eh ! bien, je vous avoue qu'il est réel. La croyant simple villageoise, j'étais décidé à tout sacrifier pour obtenir sa main. Maintenant mon bonheur est parfait, puisque je puis espérer de l'obtenir sans craindre les reproches d'un oncle que je révère. Puis-je me flatter, madame....

CLARA.

Cher Fernand !

LEONORE.

Si mon père y consent, et que Clara...

CLARA.

Ah ! maman, tu sais bien que je l'aime.

FERNAND.

Belle Clara, quel aveu ! (*Il lui baise la main.*)

LE COMTE.

Fernand, elle sera ton épouse ; je ne dois point la punir des crimes de son père, et nous ne nous séparerons jamais.

LEONORE.

Oh ! jamais FERNAND.

Mais nous ne sommes pas en sureté dans ces lieux, la nuit est dans toute son obscurité.

LE COMTE.

Rentrons. Viens ma fille, viens dans mon château, tu y seras à l'abri de toutes les poursuites.

FERNAND.

Hola ! gardes ?

[Il va à la poterne et appelle, un chef des gardes arrive suivi de quatre Soldats.]

Placez une sentinelle à cette poterne, vous en mettrez une en même tems sur le rempart.

LE CHEF DES GARDES.

Je vais y placer ce soldat suisse, la loyauté connue de cette nation, nous répond de sa fidelité à garder son poste.

(Le chef des gardes met Schwitzen sentinelle, lui donne sa consigne et se retire avec les autres soldats.]

SCENE IX

SCHWITZ, *seul.*

La nuit y être peaucoup fort noire et diaplément fraîche. (*Il s'enveloppe dans son manteau.*) Tartaiffle ! cé poste y

être guère acréable, mais il estre important il suffit.. Ly être bien seul jé croje... non... j'entendre le badrouille... oui, oui le foici!.. attention Schwitz !.. Werdaw !

SCÈNE X.

[Une patrouille traverse lentement le théâtre.]

SCHWITZ.

Verdaw !

LE CHEF.

Espagne et Philippe V.

SCHWITZ.

Actuellement que le badrouille y être bassée, si je fumais une pipe de tabac ! (*Il prend sa pipe et la charge.*) Ly être bourtant défendu pendant la faction, ou bien le pastonade, mais bersonne... (*Il prend son briquet et fait du feu.*) Ly être eine petite instant de plaisir. (*Il fume.*)

SCÈNE XI.

SCHWITZ, ISIDORE, SPALATRO, Bandoléros.

ISIDORE, *avance doucement avec ses Bandoléros.*

Voici le moment favorable, approchons.

SCHWITZ.

Le tems si commence à me direr beaucoup.

SPALATRO, *bas.*

Une sentinelle.

ISIDORE.

O ciel !

SCHWITZ, *après avoir écouté.*

J'avre cru avoir entendu quelque pruit.

SPALATRO.

Comment s'en débarrasser ?

ISIDORE

Je m'en charge, retirez-vous dans la forêt et attendez y mon premier signal.

[Il prend la carabine d'un Bandoléros, Spalatro et sa troupe gagnent la forêt.]

SCÈNE XII.

ISIDORE, SCHWITZ.

ISIDORE, *à part, de loin.*

Il faut essayer de le seduire.

SCHWITZ, *fumant.*

Si l'on venait à me surbrendre pourtant !

ISIDORE.

Approchons.

[Il s'avance. Schwitz épouvanté laisse tomber sa pipe.

SCHWITZ, *criant.*

Werdaw ! werdaw !

ISIDORE, *toujours de loin.*

Vous êtes donc ici, camarade?

SCHWITZ.

Camarate! ISIDORE

Ma faction commence à m'ennuyer, l'air est si froid!

SCHWITZ.

Vous l'y être en faction la pas?

ISIDORE.

Oui. (*Avec intention.*) Et vous, vous fumez ici?

SCHWITZ.

Schut, camarate, fous pas perdre moi.

ISIDORE.

A dieu ne plaise. J'en ferais tout autant que vous, si j'avais du tabac. SCHWITZ

Approchez vous ein peu.

ISIDORE, *promptement.*

Me voilà. SCHWITZ

Che vous offrir du mien.

ISIDORE

J'accepte. (*En prenant du tabac et feignant de chercher sa pipe, il continue.*) Camarade, je viens de refuser une belle aubaine. SCHWITZ

Quelle? ISIDORE.

Cinq cents ducats.

SCHWITZ.

Cinq cents ducats, et fous avoir refusé?

ISIDORE.

On exigeait de moi des choses si importantes.

SCHWITZ, *à part.*

Tartaiffe! che croi què cet homme il me tendre un piége. (*Haut.*) Que vous temantait-on?

ISIDORE, *à part.*

S'il est intéressé il est à moi.

SCHWITZ, *à part.*

Je palance! j'ché fa mentir, pour foir un peu.

ISIDORE

Vous sentez que pour cinq cents ducats.

SCHWITZ.

Che afre tonné les treze gantons, moi.

ISIDORE, *à part.*

Je le tiens. SCHWITZ

Fous afre dit?...

ISIDORE.

Je le crois bien.

SCHWITZ.

Ah! j'avre mal entendu. (*A part.*) Che me tiéntre en garde touchours.

ISIDORE, *à pprt.*

Commencons. (*Haut.*) Sommes-nous bien seuls?

SCHWITZ.

Seuls, avec la nuit.

ISIDORE, *avec mystere.*

Apprenez qu'on me demandait de laisser approcher quelques personnes auprès du château.

SCHWITZ, *à part.*

Al diaple! j'ayre ben fait de mentir.

ISIDORE

Et de ne pas donner l'alarme.

SCHWITZ.

Ah! ah!

ISIDORE, *montrant la poterne.*

On exigeait surtout que je livrasse cette poste.

SCHWITZ.

(*A part.*) Tartaiffe. (*Haut.*) Et vous avoir refusé, fraiment. ISIDORE

Qu'auriez-vous fait à ma place?

SCHWITZ *à part.*

Toi l'y être bien fin, mais pas assez encore.

ISIDORE.

Vous ne répondez pas?

SCHWITZ.

Partonnez, c'est que che pense.

ISIDORE.

A quoi pensez-vous?

SCHWITZ.

Aux cinq cents ducats.

ISIDORE *à part.*

Bon, il est à moi. (*Haut.*) Vous donc acceptez?

SCHWITZ *à part.*

Encore un mentement pour finir.

ISIDORE.

Vous dites! SCHWITZ

Que cinq cents ducats l'y être trop peau pour refuser.

ISIDORE.

Eh! bien voilà les cinq cents ducats, ils t'appartiennent tu sais à quel prix. (*Il offre une bourse.*)

SCHWITZ

Ah! tartaiffe! ché foi à présent que che ne mêtre pas trompé; savoir fous que jamais souisse trahir (*En criant.*) Aux armes! aux armes!

ISIDORE.

Il me perd, je suis joué.

SCHWITZ, *criant plus fort.*

Aux armes. ISIDORE

Veux-tu te taire malheureux.

Il veut le saisir pour étouffer ses cris; Schwitz se défend avec sa carabine. Isidore cherche à la lui arracher; dans le débat le coup part. Aussitôt la sentinelle placée sur le rempart, y répond par un autre coup de feu. On bat la générale; Schwitz et Isidore continuent à lutter l'un contre l'autre.

On entend accourir des soldats : Isidore fait un effort, se débarrasse des mains de Schwitz, le renverse, lui arrache son manteau et s'en couvre.

SCENE XIV.

Les Précédens, SOLDATS.

Une foule de soldats se précipitent sur la scène, en entrant par la coulisse qui est sensée conduire à la grande porte du château.

ISIDORE, *contrefaisant Schwitz.*

Aux armes, aux armes, arrêter lui qui fouloir m'offrir une bourse pour trahir.

Schwitz veut parler, mais on l'entraîne sans l'entendre; Isidore le regarde s'éloigner. Dès qu'il l'a perdu de vue, il jette le manteau, frappe de ses mains à l'entrée de la forêt.

SCENE XV.

ISIDORE, SPALATRO, Bandoléros.

Spalatro et les Bandoléros en sortent en foule; ils sont armés de haches; la poterne résiste faiblement à leurs coups redoublés; elle est enfoncée; et le sabre à la main, Isidore y entre le premier. Spalatro et les autres Bandoléros les suivent.

SCENE XVI.

BÉNÉDICT, les Troupes royales.

Bénédict arrive à la tête des troupes royales; au moment où il traverse le pont, il apperçoit les Bandoléros qui s'introduisent par la poterne; il s'élance à leur poursuite avec une partie des soldats; les autres passent du côté de la grande porte.

SCENE XVII.

LE COMTE, LÉONORE, CLARA, MARCELLO, ISIDORE

On entend dans l'intérieur du château et sur le rempart des coups de feu répétés. Le comte traverse avec Léonore et Clara; Isidore les poursuit; le comte cherche envain à les défendre; elles vont tomber au pouvoir d'Isidore.

SCENE XVIII.

Les Précédens, FERNAND.

Fernand paraît; il s'élance au-devant d'Isidore, et le combat; le Comte et les deux femmes se réfugient dans le moulin.

SCENE XIX.

ISIDORE, FERNAND, BÉNÉDICT.

[Fernand poussé vivement par Isidore, peut à peine se défendre, il recule il fléchit enfin le genoux, il va périr, Bénédict vole au devant du coup, le pare et combat Isidore, Fernand se joint à lui.]

COMBAT A TROIS.

(Les Bandoléros fuyent de toutes parts et trouvent partout la mort, enfin il apperçoit qu'il reste seul de son parti, voit tout le danger qu'il court, désarme Fernand d'un revers, renverse Bénédict et vole au moulin dont il essaye d'enfoncer la porte.)

SCENE XX.

ISIDORE, FERNAND.

[La porte du moulin cède aux efforts d'Isidore, il va entrer mais Fernand ayant ramassé son sabre court a lui et le combat s'engage de nouveau.]

[Quelques coups de feu partent de dessus le rempart et de divers côtés. Isidore atteint d'un coup mortel chancelle et tombe dans la Guadiana.]

[Fernand entre dans le moulin. les Bandoleros sont vaincus et désarmés en général.]

SCENE XXI.

BÉNÉDICT, SPALATRO.

BENEDICT, *conduisant Spalatro.*

Ah ! je te tiens, not-ami ?

SPALATRO.

Oui pardieu, notre ami, je suis ton prisonnier.

BENEDICT.

Dam j'm'sis battu comm' un p'tit diable, jamais jn'métais senti tant de courage. Pas vrai not-ami.

[On entend dans ce moment quelques coups de feu dans l'éloignement, Bénédict fait un mouvement de frayeur.]

SPALATRO.

Est-ce que tu aurais peur ?

BENEDICT.

Ah! not ami c'est un petit reste d'habitude.

SCENE XXII, ET DERNIERE.

LE COMTE, CLARA, LÉONORE, FERNAND.

FERNAND.

Nous sommes vainqueurs, venez vous n'avez plus rien à craindre de vos persécuteurs

LEONORE, *avec inquiétude.*

Et Isidore. FERNAND.

En cet instant il n'existe plus.

LEONORE.

Hélas !.. en apprenant son trépas, j'oublie ses torts, et sens toute la force des liens qui m'attachaient à lui.

LE COMTE.

Vous ma fille ?

LEONORE, *avec l'expression du sentiment.*

Eh ? n'est-il pas le père de mon enfant.

LE COMTE, *avec fermeté.*

Léonore, les Bandoleros sont détruits, le malheureux Isidore n'est plus, avec lui s'éteint une guerre aussi désastreuse pour l'Espagne que douloureuse pour toutes les familles. Efface-le d'un cœur dont il ne fut jamais digne, que le bonheur de ta patrie, celui de tes enfans te fasse oublier désormais et ses crimes et tes malheurs.

[Il la prend dans ses bras. Clara et Fernand se jettent à ses genoux.]

TABLEAU.

FIN

LA
TOUR DU SUD,
OU L'EMBRASEMENT
DU CHATEAU DE LOWINSKA,
MÉLODRAME,
EN TROIS ACTES,

À grand Spectacle, orné de chants, danses, combats, pantomime, incendies, explosions, etc.

PAR MM. BONEL ET BOIRIE,

Musique de M. LEBLANC, Ballets de M. HUS, le jeune;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 20 Floréal, an XII de la République Française.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte ROSCOF, nouveau propriétaire du château de Lowinska.	*Révalard.*
Eugène LADISLAS, son cousin.	*Martyr.*
Le Baron de LINDORF, sous le nom du Père Ambroise, et vêtu en Hermite.	*Rivière.*
CAROLINE, fille du Baron de Lindorf.	*Mlle. Moncassin.*
PÉTROUWSKA, confident du baron de Lindorf.	*Duménis.*
RISDAL, écuyer d'Eugène Ladislas.	*Pascal.*
FREMBERG, confident et complice de Roscof.	*Lafite.*
CLARA, jeune paysanne.	*Mlle. Chabert.*
Un Homme-d'Armes parlant.	*Frédérick.*
Une Paysanne parlante.	*Mlle. Désarnault.*

Soldats, Hommes-d'Armes, Paysans et Paysannes.

La Scène se passe en Pologne.

LA TOUR DU SUD,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site sauvage ; dans le fond, des rochers ; deux tours fort élevées : un pont sert de communication entre les deux tours ; au bas du pont, un torrent, des rochers ; à la gauche du spectateur, l'entrée d'une grotte, cachée par des touffes d'arbres ; le reste du théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIERE.

PÉTROUWSKA, CLARA, *portant un panier sous le bras.*

PÉTROUWSKA.

C'est vous, charmante Clara ! par le temps qu'il fait, je ne vous attendais pas.

CLARA.

Comment ! monsieur Pétrouwska, moi ! manquer d'apporter au bon hermite, le père Ambroise, ses provisions ; il n'y a pas de temps qui tienne ; mais entre nous, je crains moins le mauvais temps que l'approche de ce vilain château : on dit, comme ça, que toutes les nuits on voit, dans la tour du sud, des flammes sortir par les fenêtres ; et puis un tout grand homme, habillé de rouge, qui se promène ; et puis des cris comme si on égorgeoit quelqu'un ; et puis on fait là-dessus des histoires, que toutes les fois que je viens ici, je fais toujours un grand détour pour ne pas passer devant la grande porte du château. Mais comment, le père Ambroise et vous, pouvez-vous habiter aussi près de ce vilain endroit ?

PÉTROUWSKA.

C'est que les esprits ne nous font pas de peur ; (*à part.*) et pour cause ; (*haut.*) et vous le savez, cette cabane est le seul endroit que l'on trouve habité dans cette forêt, le

père Ambroise l'a choisi exprès pour offrir un azile aux voyageurs égarés.

CLARA.

Le saint homme! mais vous, vous devez bien vous ennuyer ici, monsieur Pétrouwska?

PÉTROUWSKA.

Il est sûr que n'étant pas aussi vieux que le père Ambroise, je renonce plus difficilement que lui au plaisir de la société, sur-tout en vous voyant mademoiselle Clara; mais je lui suis attaché par la reconnaissance : rien au monde ne pourrait m'engager à le quitter; ainsi donc je resterai garçon tant qu'il vivra.

CLARA.

Tant qu'il vivra! mais ça peut-être encore très-long.

PÉTROUWSKA.

Sans doute! mais il faut bien prendre son parti, car il serait insensé de ma part, de croire qu'une femme renonçât à tous les plaisirs de la vie, pour mes beaux yeux : qu'elle consentit à venir partager une existence aussi monotone, et sur-tout dans des lieux où tous les prestiges de la terreur exercent leur empire. Je m'en rapporte à vous, mademoiselle Clara.

CLARA.

A moi! monsieur Pétrouwska, mais....

PÉTROUWSKA.

Eh bien!

CLARA.

Vous êtes un si brave homme; une femme serait si heureuse avec vous, que....

PETROUWSKA.

De grace! achevez.

CLARA.

Que je me sentirais capable....

PÉTROUWSKA.

De partager le sort de Pétrouwska!

CLARA.

Je n'ai pas dit cela.

PÉTROUWSKA.

Vous ne pouvez plus vous en défendre, je lis cet aveu dans vos yeux.

CLARA.

Vous êtes bien heureux de savoir lire.

PÉTROUWSKA.

J'y lis encore que vous ne seriez pas fâchée que le père Ambroise parlât de cette affaire à votre mère.

CLARA.

Monsieur, si vous continuez d'y lire, je vais les fermer.

PÉTROUWSKA.

Aimable Clara! soyez tranquille, je serai discret : mais si Pétrouwska, tel qu'il est, a eu le bonheur de vous intéresser, avant peu j'espère.... (*à part.*) Imprudent! j'allais me trahir!

CLARA.

Eh bien! à votre tour, achevez donc.

PÉTROUWSKA.

Ce secret n'est pas le mien, mais quelque chose qu'il arrive, n'importe ce que vous verrez, ne vous effrayez pas.

CLARA.

Comment! est-ce que vous sauriez?...

PÉTROUWSKA.

Encore une fois, je ne sais rien, si non que les esprits qui se sont établis dans ce château n'en veulent qu'aux traîtres et aux méchans!

CLARA.

Mais, c'est en vouloir à bien du monde!

PÉTROUWSKA.

Oui, mais vous n'êtes pas de ce nombre, et s'il vous apparaissait quelque chose, prononcez d'un ton ferme ces mots : *innocence*, *humanité*, le prestige cessera. Mais je vous amuse, entrez dans cette cabane, et disposez y, comme à l'ordinaire, tout ce qu'il faut au père Ambroise pour passer la journée, et sur-tout ne manquez pas de vous trouver ici dans deux heures, vous savez que tous les villages des environs se réunissent aujourd'hui pour célébrer l'anniversaire de son arrivée dans ces lieux, nous danserons, nous chanterons; la fête ne serait pas belle si vous n'en étiez pas. Je l'apperçois; silence.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE.

Bon jour, mon enfant!

CLARA.

Mon père, je vous apporte tout ce que vous m'avez demandé hier.

AMBROISE.

Je t'en remercie : entres dans cette cabane et reposes-toi, tu dois être fatiguée.

CLARA.

Moi! non, mon révérend, pas du tout; peines, travaux, fatigues : tout disparaît devant le plaisir de vous être agréable. (*Elle entre dans la cabane.*)

SCENE III.

AMBROISE, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA.

Pas vrai, monsieur le baron, que cette jeune fille est intéressante ?

AMBROISE.

Sans doute ! mais Pétrouwska, vous oubliez que je ne suis plus le baron de Lindorf, et que désormais mon nom est celui du père Ambroise.

PTROUWSKA.

Depuis trois ans je devrais être au fait, il y a des moments où je m'oublie.

AMBROISE.

C'est dans cet instant, surtout, que votre discrétion devient le garant de ma sûreté.

PÉTOUWSKA

Monsieur douterait-il de mon zèle ;

AMBROISE,

Non, et je vais vous en donner une preuve, depuis trois ans que vous m'aidez à entretenir les habitans de cette contrée dans la persuasion où ils sont que ce château est habité par des êtres surnaturels ; plein de confiance dans un maître que vous avez servi dans sa jeunesse, et que le hazard vous a fait retrouver à Varsovie, jamais vous n'avez cherché à découvrir le motif qui me faisait agit, il m'a suffi de vous dire que je n'en voulais qu'aux méchans.

PÉTROUSKA.

Je connoissais votre cœur, la preuve que je vous croyais incapable d'une mauvaise action, c'est que je vous suivis sans vous demander la cause d'une conduite aussi mystérieuse ; j'ai vainement cherché dans ma tête celle du grand changement qui s'est opéré dans votre fortune ; vous, baron de Lindorf, chéri respecté à Vienne, ici, dans cette cabanne, sous le vêtement grossier d'un malheureux hermite, quel étrange événement.

AMBROISE.

Tu vas le savoir, il est temps de payer ta confiance de la mienne.

PÉTROUWSKA.

Que cette marque d'attachement m'est chère, me confier vos chagrins, c'est m'imposer la douce loi de les adoucir, de les partager, c'est le plus beau droit d'un serviteur zélé.

AMBROISE.

Toi, mon serviteur ! dis plutot mon ami tu ne m'as jamais abandonné ; va tous les honnêtes gens sont égaux, une haute naissance ne m'éblouit pas, je ne connois au-dessus de moi que dieu, au dessous que les scélérats ; je vais r'ouvrir des blessures que trois ans n'ont fait que cicatriser, je dois ce pénible effort à l'amitié. Je jouissais à Vienne du véritable bonheur, aimé d'une femme chérie qui doubla ma jouissance en me donnant une fille charmante, estimé de mes voisins, j'étais loin de m'attendre à devenir le plus malheureux des hommes, je connus le comte de Roscof, neveu de l'ancien propriétaire de ce château, il osa former l'odieux projet de séduire ma femme, elle était vertueuse, son espérance fut déçue ; sa rage, alors se tourna contre moi, que te dirai-je : il m'impliqua dans une affaire de faux billets de banque, j'étais innocent : arrêté, je fus condamné.

PÉTROUWSKA.

Le monstre !

AMBROISE.

Il pénétra dans ma prison, et me proposa de me sauver la vie, à une condition, de me rendre à ma famille ; sa vue me fit horreur, je rejetai ces offres avec dédain, je préférai la mort à l'humiliante obligation de lui devoir le jour. Eh bien ! me dit-il, orgeuilleux Lindorf, péris, l'échafaud t'attend ; ta femme, ta fille, grace à ton bizarre entêtement, languiront dans la plus profonde misère, sans appui, sans secours. Le monstre connaissait le chemin de mon cœur, je promis tout, je m'engageai, par serment, à venir ici *incognito*, à profiter de tout ce que les anciens habitans de ce château, qui avaient eu intérêt de ne pas être découverts, avaient fabriqué dans l'intérieur ; d'effrayer toutes les nuits, par des prestiges, tous ceux qui auraient voulu s'en approcher.

PÉTROUWSKA.

Quel était donc le but de Roscof ?

AMBROISE.

J'ai plus que des soupçons qu'il a hâté, par le poison, les jours d'Alphonse Ladislas, son oncle, à qui appartenait ce château : pendant le temps qu'Eugène Ladislas, fils de ce dernier, voyageait en France ; le bruit que Roscof fit répandre que son cousin était mort, me paraît une fable adroitement inventée pour s'approprier l'héritage de son oncle, qui eut la foiblesse, dans la croyance où il était que son fils était mort, de constituer Roscof son héritier par un testament bien en forme.

PÉTROUWSKA.

Pourquoi ce fait-il que les honnêtes gens sont toujours dupes ?

AMBROISE.

Par une raison bien simple, le scélérat calcule; l'honnête homme suit l'impulsion de son cœur. Ce château renferme sans doute quelque dépôt précieux : de-là vient l'intérêt qu'avait Roscof d'en éloigner tout le monde. Pendant deux ans, ignoré de toute la terre, excepté de quelques affidés de ce brigand, j'exécutai ses ordres. Des lettres que je recevais de mon épouse, apportaient seules un adoucissement à mes maux; tout-à-coup cette consolation me fut ravie; inquiet, je fis courir le bruit de ma mort ; Roscof, de retour à Vienne, en fut informé, et y ajouta d'autant plus de foi, que ses vues étant remplies, mon existence lui devenait inutile. Seul, et bien déguisé, j'arrivai à Varsovie, cruel moment! souvenir douloureux! le chagrin avait emporté ma femme au tombeau; ma fille, sans secours, avait disparue : envain je fis des démarches pour découvrir ce qu'elle était devenue, elles furent toutes infructueuses. Ce fut alors que je te rencontrai.

PÉTROUWSKA.

Mais, pourquoi votre retour ici?

AMBROISE.

N'ayant plus rien qui m'attachât sur la terre, je résolus d'employer le reste de ma vie, à sauver, à secourir les infortunés!

PÉTROUWSKA.

Ce dévouement prouve bien la noblesse de votre âme.

AMBROISE.

Ce château avait été le théâtre de grands crimes, je présumai qu'il pourrait bien l'être encore : je résolus donc de me servir de la connaissance que j'ai des issues du château, pour les prévenir; nos costumes nous rendent méconnaissables à tous les yeux : ami, l'instant que j'avais prévu s'approche.

PÉTROUWSKA.

Comment!

AMBROISE.

Roscof est depuis trois jours au château, la tour du nord est habitée.

PÉTROUWSKA.

Vous croyez!

AMBROISE.

J'en suis sûr, on y médite quelque nouvelle scélératesse, une jeune femme y est retenue!

PÉTROUWSKA.

Une femme! et vous voulez....

AMBROISE.

La sauver !

PÉTROUWSKA.

Sans la connaître !

AMBROISE.

Elle est opprimée ! elle est malheureuse ! elle est de ma famille ! sauvons là d'abord, nous la connaîtrons après !

PÉTROUWSKA.

Cette résolution peut compromettre votre vie.

AMBROISE.

Il est beau de la perdre, pour sauver une victime ! je comptes sur toi.

PÉTROUWSKA.

Et vous avez raison, vous m'électrisez à un tel point, que je vous suivrais dans le fond des enfers. (*Ici l'on apperçois Ladislas et Risdal, qui descendent de la montagne.*)

AMBROISE.

Il suffit. J'apperçois deux hommes qui descendent de la montagne, ce sont peut-être des gens de Roscof, rentrons ; tout aujourd'hui m'est suspect ; j'ai besoin de me concerter avec toi, suis moi. (*Ils rentrent dans la cabane.*)

SCENE IV.

LADISLAS, RISDAL.

RISDAL.

Enfin, nous voilà arrivés au but de notre voyage.

LADISLAS.

Ce n'est pas sans peine.

RISDAL.

Si nous n'avions pas laissé nos chevaux dans la forêt, nous serions encore en route, les pauvres bêtes tombaient de fatigues ; et moi-même....

LADISLAS.

Cher Risdal, écuyer aussi rare que fidèle, que de maux tu te serais épargnés, en abandonnant l'infortuné Ladislas.

RISDAL.

Vous abandonner ! quand vous êtes malheureux ! fi donc, monsieur, je suis un vieux militaire ; j'eus l'honneur de recevoir, dans une affaire, trois balles qui allaient atteindre votre père ; depuis ce temps, je devins l'ami de la famille ; riche, heureux, vous ne m'avez pas dédaigné ; pauvre, malheureux, vous me retrouvez ; c'est naturel.

LADISLAS.

Le voilà donc, ce château, témoin des jeux de mon enfance.

RISDAL.

Il a diablement changé depuis le temps, si nous devons

croire les contes qu'on nous a faits dans l'auberge où nous avons passé la nuit.

LADISLAS.

C'est ici que mon malheureux père a perdu la vie, et de quelle manière encore!

RISDAL.

Tu dieu! monsieur, pour le moment, silence sur cet article; vous m'ôteriez toutes mes forces, je n'en aurais plus que pour pleurer mon ancien maître.

LADISLAS.

Perfide Roscof!

RISDAL.

Oh! si jamais je me trouve avec lui en tête à tête, par les mânes de votre père, il aura ma vie, ou j'aurai la sienne; pourquoi, lors de notre séjour, à Varsovie, ne vous ai-je pas suivi dans ce bal.

LADISLAS.

Ton secours m'était inutile; je voulais le combattre corps à corps, et ensevelir, dans l'ombre de la nuit, le secret de la mort de l'un de nous.

RISDAL.

Vous auriez eu raison, si vous aviez eu affaire à un homme brave; mais avec un pareil être, on ne peut jamais prendre assez de précautions; un brigand est toujours un lâche qui assassine, mais qui ne se bat pas; aussi, qu'est-il arrivé de tout cela, que hors de vous par sa lâcheté, au moment où vous le pressiez de près, il a saisi un de vos pistolets qu'il a tiré en l'air, qu'au même instant il a crié au meurtre, à l'assassin : qu'à ces cris on est accouru, que beaucoup de gens ont témoigné que vous étiez l'agresseur, que le pistolet a été reconnu pareil à celui dont vous étiez porteur; qu'avez-vous gagné à tout cela; une sentence qui vous exile de la Pologne : obligé de fuir, vous voulez encore vous exposer à venir ici; cependant, cette terre en dépend: arrêté dans cet endroit, votre liberté est compromise; décampons au plus vîte, c'est le plus sage.

LADISLAS.

Que je m'expatrie, sans pénétrer dans ce séjour, qui renferme peut-être ma Caroline! ne l'espères pas.

RISDAL.

Pourquoi fondez-vous l'espoir que votre maîtresse est dans ces lieux, et que c'est Roscof qui l'a enlevée?

LADISLAS.

Ignores-tu que c'était à la sortie de ce bal, que Roscof devait l'enlever; si le hasard m'eût fait connaître son projet, trop grand pour réclamer un bien qu'il avait si bassement accepté, il ignorerait encore que j'existe. Le soir même, Caroline n'a-t-elle pas disparue; la personne

qui lui servit de mère, n'accuse-t-elle pas hautement Roscof d'être le ravisseur de sa fille adoptive ; l'éloignement de ce château ; les bruits que l'on répand, qu'il est habité par des esprits, ne sont-ils pas des garans de sa sûreté : tout me porte à croire que c'est dans ces lieux que Roscof a conduit sa victime. Je veux y pénétrer.

RISDAL.

Eh bien ! mille bombes ! pénétrons-y : mais, auparavant, tâchons d'avoir quelques renseignemens plus certains ; il est vrai que si le pays n'est habité que par des revenans.... (*appercevant Clara, qui sort de la cabane.*) Morbleu ! j'en apperçois un qui me donne l'envie de faire connaissance avec les gens de l'autre monde. Eh ! la belle enfant ! comment ! diable, vous nous fuyez, nous sommes pourtant de bons vivans; venez, venez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

CLARA.

AH ! mon dieu ! monsieur le revenant, je vous en prie, ne me faites pas de mal : (*grossissant la voix.*) innocence, humanité.

RISDAL, *en l'imitant.*

Innocence, humanité : vous avez là un mot d'ordre qui vous fera toujours reconnaître des honnêtes gens.

LADISLAS.

Tranquillisez-vous, mon enfant, nous ne voulons vous faire aucun mal ; je le vois, vous nous prenez pour quelques-uns des gens qui habitent ce château, mais vous vous trompez, nous sommes des voyageurs égarés.

CLARA, *un peu rassurée.*

Pardon, messieurs, mais c'est que, voyez-vous, il se passe des choses si drôles dans ce pays, dans ce château, et sur-tout depuis quelques jours; le bruit court qu'il est habité, et dieu sait par qui : on dit comme çà, qu'on y a vu entrer une jeune femme qui pleurait, mais qui pleurait...

LADISLAS.

Grand dieu ! une femme ! pas de doute, c'est Caroline ! ô rage ! ô fureur !

CLARA, *effrayée.*

Ah ! monsieur, pardon ! je ne disons pas çà pour vous fâcher, et ce n'est que sur des ouï-dire.

RISDAL.

Vous ne nous fâchez pas, ma belle petite, au contraire, vous nous satisferez beaucoup en continuant de nous donner quelques détails.

CLARA.

Ah! mon dieu! moi je ne sais rien du tout; mais, tenez, voici le compagnon de l'hermite, dont vous voyez la cabane, il en sait bien plus long que moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA, *à Clara.*

Comment! déjà de retour.

CLARA.

Ah! mon dieu! je ne suis pas encore partie; ces messieurs m'ont retenue : (*en s'approchant de lui.*) ils m'ont fait une peur; pas vrai, qu'ils ont des figures sinistres?

PÉTROUWSKA.

Ah! ces messieurs vous ont retenue.

RISDAL.

Oui, mon camarade.

PÉTROUWSKA.

Mon camarade!

LADISLAS.

Le désir d'avoir quelques renseignemens sur ce château.

RISDAL.

Renseignemens, que vous pourrez nous donner, pas vrai, mon camarade?

PÉTROUWSKA.

Non, mon camarade!

RISAL.

Eh! pourquoi cela, mon camarade?

PÉTROUWSKA.

Parce que je suis dans l'habitude, mon camarade, de ne pas me mêler des affaires des autres, et il y a bien des gens qui devraient en faire autant.

LADISLAS.

L'hermite, dont vous êtes le compagnon, sera peut-être plus complaisant que vous.

PÉTROUWSKA.

J'en doute. Eh puis! vous ne pouvez le voir en ce moment; plusieurs paysans des environs lui préparent une fête, il faut pour y être admis, être connus, car c'est un brave homme que nous fêtons.

LADISLAS.

En ce cas, nous ne serons pas de trop; rendre hommage aux vertus est une occasion trop agréable pour ne pas en profiter.

RISDAL.

Boira-t-on, dans cette fête?

PÉTROUWSKA.

Nous n'avons pas besoin de cette ressource pour nous enivrer, la vue d'un homme de bien suffit pour cela.

RISDAL.

En ce cas, vous ne vous enivrez pas souvent : mais c'est égal, nous restons.

PÉTROUWSKA, *à part.*

Oui, je le vois, ce sont des espions de Roscof; pour les écarter, usons de notre moyen ordinaire; vîte à la Tour du Sud.

LADISLAS, *à Risdal.*

Confondus dans la foule, nous pourrons mieux observer et découvrir quel est cet hermite. (*On entend des sons villageois*).

CLARA.

Voici nos amis.

PÉTROUWSKA, *aux villageois qui arrivent.*

Approchez, mes amis, le père Ambroise va paraître, (*à part*) tâchons de décamper sans qu'on s'en apperçoive.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Pétrouwska, tous les paysans et paysannes*, AMBROISE.

AMBROISE, *en sortant.*

QUELS sons joyeux, et quelle foule de villageois !

CLARA.

Ce sont tous les heureux que vous avez faits qui viennent célébrer l'aniversaire de votre arrivée en ces lieux.

UNE PAYSANNE.

Oui, respectable vieillard, reçois, par ma bouche, l'expression de la reconnaissance de tous ceux qui t'entourent : ces fleurs, ces fruits, leurs cœurs, voilà leur offrande simple comme leurs mœurs, elle est de peu de valeur.

AMBROISE.

Que dites-vous ? Cette offrande a beaucoup de prix à mes yeux, beaucoup trop : qu'ai-je donc fait pour la mériter ?

UNE PAYSANNE.

Vous le demandez ? Vos bienfaits vous répondent, sage conseil des familles, protecteur de la jeunesse, soutien des vieillards, juste pour les bons, indulgent pour les faibles; depuis trois ans que vous habitez ces lieux, chaque jour de votre vie est marqué par une bonne action, que de gens s'honoreraient du moindre de vos bienfaits.

LADISLAS.

Permettez, vieillard estimable, que deux étrangers, que le hazard rend témoins de cette intéressante fête, vous félicitent d'en être l'objet: l'homme qui inspire de pareils sentimens ne peut qu'être vertueux.

AMBROISE, *à part.*

Des étrangers ? (*Haut*). La reconnaissance de ces bonnes gens surpasse de beaucoup les services que j'ai pu leur rendre, services que tout autre leur eût rendu à ma place : il est si doux d'être bienfaisant, (*à part*). Ces hommes m'inquiettent.

UNE PAYSANNE.

Notre révérend, vous connaissez les jeunes gens, ils ont une manière de fêter assez naturelle, permettez qu'ils dansent, ça ne vous contrariera pas ; pas vrai, mon père?

AMBROISE.

Parce qu'on ne peut plus se livrer au plaisir, faut-il en priver les autres : la gaîté annonce la paix du cœur ; dansez, mes amis, le bonheur de ceux qui m'entourent, ne peut que m'être agréable.

RISDAL, *bas à Ladislas.*

Avez-vous remarqué que ce grand drôle, que nous avons interrogé, est décampé : il y a du louche.

LADISLAS.

Silence.

UNE PAYSANNE.

Allons en place.

CLARA.

Eh bien ! me voilà sans danseur, où donc est Pétrouwska? Eh bien ! c'est honnête.

AMBROISE, *à part.*

Ces gens seraient-ils envoyés ici par le cruel Roscof?

Ballet, après lequel on entend un grand bruit dans la tour du sud ; on voit des flammes sortir par la croisée, un spectre y parait un moment ; on lit, au dessus de la fenêtre: MORT ET VENGEANCE.

CLARA.

Ah! mon dieu ! sauvons-nous, ce sont les esprits ; sauvons-nous. *Les paysans s'enfuient.*

LADISLAS.

Grand dieu! que vois-je ?

RISDAL.

Mort et vengeance.

LADISLAS.

Oui, oui, mort et vengeance. C'est dans ces lieux qu'on assassina Ladislas, mon père.

AMBROISE.

Ladislas, son père, quel espoir !

RISDAL, *à Ladislas.*

Imprudent! que dites-vous?

LADISLAS.

Je n'écoute plus rien, suis moi; pénétrons dans ce château, et périsse quiconque ôsera nous en disputer l'entrée.

RISDAL.

Nous les combattrons, fussent-ils un million de diables.

AMBROISE.

Arrêtez, jeune homme; modérez cet enthousiasme, vous courrez à la mort.

LADISLAS.

Comment le sais-tu, qui est-tu?

AMBROISE.

L'ennemi de Roscof, et sous peu, le vengeur de votre père; car je le vois, vous êtes Eugène Ladislas.

RISDAL.

Encore une fois, qui est-tu, pour nous interroger ainsi? parle ou ta vie me répond de notre sûreté.

AMBROISE.

Tu peux frapper, je suis sans armes.

RISDAL.

M'en crois-tu capable; mais enfin, explique toi.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA, *tout effrayé, à Ambroise.*

Ah! monsieur le baron...

LADISLAS ET RISDAL.

Monsieur le baron!

PÉTROUWSKA.

Sauvez-vous; sauvons-nous, j'ai été découvert dans la tour: Roscof, oh oui, c'est bien lui; il me suit à la tête d'une garde nombreuse.

AMBROISE.

Rentrons au plus vîte dans ma cabane; vous, suivez-nous, je réponds de votre vie sur ma tête; vous balancez, votre perte est certaine. Au nom d'une femme que Roscof tient malgré elle dans ces lieux; au nom de cette malheureuse victime, que je puis sauver si vous me secondez, accordez moi confiance entière.

LADISLAS.

Une femme, dis-tu? je te suivrais dans le plus noir des abimes.

RISDAL.

Je ne vous quitte pas; dans tous les cas, si l'on nous trompe, nous leur vendrons cher notre vie.

PÉTROWSKA.

Eh! vîte les voici. (*ils rentrent tous dans l'hermitage.*)

SCÈNE IX.

ROSCOF, FREMBERG, GARDES.

Roscof sort de la tour du sud avec Fremberg et suivi d'hommes-d'armes, ils regardent de dessus le pont sur l'avant-scène, son action mime, et celle de Fremberg expriment l'étonnement et la crainte; ils descendent les rochers.

ROSCOF, *aux hommes-d'armes.*

AMIS, fouillez ces bois, et ramenez près de votre maître le téméraire qui a osé nous braver, une forte récompense sera le prix de votre zèle.

FREMBERG.

Marchez. (*Les hommes d'armes sortent des deux côtés.*)

SCÈNE X.

ROSCOF, FREMBERG,

ROSCOF.

LA surprise et la fureur qui se sont emparés de mon ame, absorbent mes idées : quel peut être l'audacieux qui s'expose si témérairement à pénétrer dans ces lieux?

FREMBERG.

Seigneur, je l'ignore, et mon étonnement égale le vôtre.

ROSCOF, *dans le délire.*

Serais-je découvert? L'enlèvement de Caroline, ma fausse accusation contre Ladislas, les forfaits sans nombre dont j'ai souillé ma vie, seraient-ils connus? Le fer vengeur des loix et les remords s'uniraient-ils enfin pour punir mes crimes?

FREMBERG.

Dissipez votre crainte, un voile impénétrable couvre nos actions.

ROSCOF.

Oui, Fremberg, Alphonse Ladislas n'est plus à redouter, mais, son fils existe, et.....

FREMBERG.

Que craignez-vous de ce jeune audacieux?

ROSCOF.

Tout ce que l'amour malheureux peut inspirer dans un cœur tel que le sien.

FREMBERG.

Mais, accusé d'avoir attenté à vos jours, poursuivi comme assassin, obligé de s'expatrier, vous craignez...

ROSCOF.

Qu'il n'apprenne que son amante est en mon pouvoir, et que ces murs renferment un dépôt si précieux. Mais pour applanir tout obstacle, je prétends m'attacher Caroline par des liens indissolubles. Je te charge d'amener un ministre des environs, cette nuit même elle recevra ma main, ou ressentira les effets de ma juste vengeance.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, GARDES

UN OFFICIER.

SEIGNEUR, nos recherches ont été infructueuses, nous avons parcouru ces bois sans pouvoir rien découvrir.

ROSCOF.

Serais-je trahi ? Mon ennemi échapperait-il à ma rage ?

(Fremberg qui pendant cette scène à remonté le théâtre découvre l'hermitage il revient près de Roscof et lui dit.)

Seigneur, cette grotte cachée par ces rochers, est sans doute la retraite de l'homme que vos ordres et nos intérêts prescrivent d'arrêter.

ROSCOF *aux hommes d'armes.*

Allez, visitez cet antre, et amenez de force ou de gré le criminel qui croit y trouver un refuge.

(Les hommes d'armes vont pour pénétrer dans l'hermitage, lorsque l'hermite paraît à l'entrée avec Ladislas et Risdal déguisés en paysans. Surprise de Roscof et de Fremberg. Tableau.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE, LADISLAS, RISDAL,

ROSCOF.

QUE vois-je ! un hermite ? (*revenant de son étonnement*). Avances et réponds : qui es-tu ?

AMBROISE.

Le ministre et l'humble adorateur d'un dieu de miséricorde, l'espérance du juste, l'effroi des scélérats.

ROSCOF, *montrant Ladislas et Risdal.*

Et ces hommes, qui sont-ils ?

AMBROISE.

Mon frère et mon neveu, tous deux habitans de ces contrées.

ROSCOF.

As-tu recelé dans ton hermitage, un homme que je fais poursuivre pour infidélité ?

AMBROISE.

J'ignore ce que vous voulez me dire.

ROSCOF.

Mais tes parens, qui les amène en ces lieux ?

AMBROISE.

Ils sont venus pour assister à la fête dont ces bons villageois m'ont honoré en récompense de l'attachement que je leur porte ; ils ont partagé mon ivresse, il est si doux d'être aimé, il est si cruel d'inspirer de la crainte.

ROSCOF.

Y a-t-il long-tems que tu ès en ces lieux ?

AMBROISE.

Trois ans.

ROSCOF.

As-tu connu le Baron de Lindorf qui habitait ces contrées ?

AMBROISE *avec émotion.*

J'ai reçu ses derniers soupirs.

ROSCOF, *inquiet.*

A-t-il à sa mort, dévoilé le mystère dont-il s'entourait ? La cause de sa mélancolie et de sa retraite ?

AMBROISE.

Il a enseveli son secret dans la tombe.

ROSCOF *à Fremberg.*

Bon.

LADISLAS.

Ciel! qu'entends-je ?

AMBROISE.

Il a expiré en pleurant la perte d'une femme et d'une fille chéries, et en recevant de moi les dernières consolations qu'offre à tout honnête homme les douceurs de notre divine religion.

ROSCOF.

Je suis content de la manière franche dont tu viens de répondre à mes questions. Je t'accorde mon estime ; je ferai plus, je veux te donner une preuve de la confiance que tu m'inspires. Jai besoin de ton saint ministère, ce soir à minuit, rends-toi au château, si tu consens à ce que je désire de toi, tu mériteras ma confiance, et tu ressentiras les effets de ma générosité.

AMBROISE, *à part.*

Heureux hazard!

ROSCOF, *à Fremberg.*

Tu connais mon projet.

AMBROISE.

Seigneur, croyez que je me montrerai digne des sentimens dont vous voulez bien m'honorer; je vous donne ma parole d'être à minuit au château. Vos intérêts deviennent les miens.

FREMBERG, *à Roscof.*

Qui vous répondra de sa fidélité ?

ROSCOF. *à Fremberg.*

Tu as raison (*à l'hermite*). Mais pour garant de ta parole j'exige que ton frère et son fils me suivent au château, comme ôtages.

(Aussitôt Ladislas et Risdal font un signe de joie, ils s'approchent de l'hermite.)

LADISLAS, *bas à l'hermite.*

Dieu nous favorise ! Ce barbare nous donne lui-même le moyen de dévoiler sa conduite et ses crimes.

ROSCOF.

Eh bien ?

AMBROISE.

Connaissant mon cœur et les soins qui l'animent, ils se remettent sans crainte entre vos mains, comme garans de ma fidélité et de mes intentions.

ROSCOF, *à Ladislas et Risdal.*

Amis suivez moi (*à Ambroise*). Ce soir à minuit.

AMBROISE.

A minuit j'y serai.

(Roscof, Fremberg, Ladislas, Risdal, et les hommes d'armes remontent au château.)

SCENE XIII.

AMBROISE.

O providence ! je te rends grâce ! L'indigne Roscof, a lui-même facilité au malheureux Ladislas, l'entrée de ce séjour, le théâtre de ses crimes. Mais quel peut-être son dessein lorsqu'il réclame un ministre ? Quelques forfaits encore qu'il veut revêtir des autorités légales et sacrées; oui Roscof, oui je serai fidelle au rendez-vous; mais auparavant veillons à la sureté du jeune Ladislas. Prévenons quelques amis, qui depuis long-tems n'attendent que le signal. Oh ! mon Dieu ! dans le peu de jours que tu me destines, fais-moi jouir de celui où je dévoilerai les forfaits de ce monstre. Punir les méchans, sauver les infortunés, est le plus bel appanage de ton sacré ministère.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre antique, dans le fond du théâtre est une grande glace.

SCÈNE PREMIERE.

ROSCOF, FREMBERG.

ROSCOF *arrive, observe la chambre et dit à Fremberg.*

C'Est de cette chambre antique que je veux faire la nouvelle demeure de Caroline; ce silencieux azile doit soustraire à la connaissance des hommes, l'être qui seul peut faire le bonheur de ton maître.

FREMBERG.

Mais seigneur, qui peut vous avoir engagé à la tirer de l'appartement où vous l'aviez placée dans la Tour du Nord ? Croyez-vous ces lieux une retraite plus impénétrable pour y renfermer un dépôt si précieux.

ROSCOF.

Oui Fremberg, je crains que les paysans de la côte voisine, n'aient appris que la Tour du Nord est habitée; alors je dois tout craindre des bruits qu'ils pourraient répandre sur ce sujet, la Tour du Sud étant l'endroit du château que ces crédules villageois redoutent le plus, j'ai pensé, avec raison, qu'aucun deux n'oserait y pénétrer.

FREMBERG.

Ne craignez-vous pas ces deux paysans....

ROSCOF.

Le hazard le plus heureux les fait servir à mes desseins; ils me répondent de la fidélité de l'hermite; ne pouvant prendre des gens à mon service, comme témoins de mon union, ils m'en serviront; d'ailleurs je te charge de les surveiller. (*On entend quelques pas d'hommes*).

FREMBERG.

Votre prisonnière est conduite vers ces lieux.

ROSCOF.

Je le sens au trouble impétueux qui s'empare de mon âme.

SCÈNE II.

ROSCOF, FREMBERG, CAROLINE, hommes d'armes.

(Caroline est amenée par deux hommes d'armes, Roscof se jette à ses pieds, il exprime son amour à Caroline, son indignation, tableau.)

ROSCOF.

Vous voyez devant vous le mortel qui a juré de consacrer sa vie à embellir tous les momens de la vôtre.

CAROLINE, *à Roscof*

Barbare ! tu oses me parler d'amour ? toi, mon lâche ravisseur, le délateur de mon amant; cesse tes affreuses protestations et délivre-moi de l'horreur de te voir.

ROSCOF.

Cessez, madame, des emportemens inutiles, vous êtes en ma puissance, et nul mortel ne peut vous en soustraire, tremblez, d'un mot je puis prononcer votre arrêt.

CAROLINE.

Je suis, dis-tu, en ta puissance ! tu es l'arbitre de ma destinée ! A quel titre ? la trahison m'a mise en ton pouvoir. Tu as sur moi le droit des brigands envers leurs victimes, tu peux m'assassiner, mais me faire condescendre à tes barbares desseins, jamais.

ROSCOF.

Eh bien ! ingratte, tu provoques ma colère et tu en ressentiras les effets. C'est en vain que ton Ladislas viendrait à ton secours. Tu exécuteras mes volontés, ou ces lieux deviendront pour toi un tombeau éternel. (*à ses gardes*). Amis, allez, emparez-vous des entrées extérieures du château, et observez scrupuleusement les ordres que je vous ai donnés. (*à Fremberg*). Toi, avec les deux paysans, reste dans la galerie qui avoisine cette chambre, au moindre bruit, au moindre signal, pénètre et en apprends la cause; en un mot, je te confie la garde de Caroline, tu m'en réponds sur ta tête.

FREMBERG, *à Roscof.*

Seigneur, comptez sur ma fidélité. (*aux hommes d'armes*). Marchez. (*ils sortent*).

ROSCOF, *à Caroline.*

Madame, vos emportemens causeraient vos malheurs, vos dédains portent la tristesse dans mon âme, mais je vous le répète, Caroline, ce soir vous m'appartiendrez par des liens indissolubles, un ministre, des témoins, sont mandés pour cet acte religieux.

SCENE III.

ROSCOF, CAROLINE, UN HOMME D'ARME.

L'HOMME D'ARME, *à Roscof.*

Seigneur, une jeune fille, chargée d'une lettre de l'hermite que vous avez rencontré ce matin, demande à vous parler.

ROSCOF.

De l'hermite ! Que peut-il m'écrire ? Faites entrer.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CLARA, *une lettre à la main.*

ROSCOF, *à Clara.*

Approchez. Eh bien ! vous tremblez, je crois.

CLARA.

Moi ? non, seigneur. (*à part*). Je n'en puis plus.

ROSCOF.

Qui vous amène en ces lieux ?

CLARA.

J'y viens de la part du père Ambroise, qui m'a dit de vous remettre cette lettre.

ROSCOF.

Donnez ; lisons.

CLARA, *bas à Caroline.*

Du courage ; on vient vous sauver.

CAROLINE.

Qu'entends-je !

CLARA.

Chut !

ROSCOF, *lisant à part.*

» Roscof, connais si je suis digne de ta confiance, et » juge du prix que j'y mets par le service que je vais te » rendre. Tantôt je n'ai pu te prévenir, nous n'étions pas » seuls, tu m'entends ; je n'ai donc pu t'apprendre que » Ladislas est du nombre des personnes qui t'entourent, » tu es prévenu, adieu, Roscof ; à minuit, tu me connaîtras » mieux ; *mort et vengeance.* Ambroise. «

Justes dieux ! Ladislas en ces lieux ; ô bonheur !

CAROLINE.

La joie brille sur son visage ; le ciel protégerait-il les scélérats !

ROSCOF, *à part.*

Cet avis serait-il un piège ? N'importe, courons prévenir Fremberg, si Ladislas est en ces lieux, il ne peut m'échapper.

CLARA.

Seigneur, j'ai exécuté les ordres du père Ambroise, permettez que je me retire.

ROSCOF.

Non la belle enfant, non, votre sexe rend vos soins utiles à madame; si la prudence m'a forcé de l'en priver jusqu'à ce jour, le hazard m'offre l'occasion de l'en dédommager, je la saisis avec empressement.

CLARA.

Mais seigneur....

ROSCOF.

Méritez mes bontés, craignez ma sévérité, j'ai parlé, obéissez; et vous madame, ne voyez dans cette action, que le desir que j'aide vous être agréable, je vous laisse, ma résolution vous est connue, votre conduite me rendra le plus respectueux des époux, ou l'ennemi le plus implacable.

SCÈNE V.

CLARA, CAROLINE.

CLARA.

EH bien! rendez donc des services aux gens, me voila bien avancée moi et ma mère! Ah! mon dieu, mon dieu!

CAROLINE.

Intéressante créature, votre douleur redouble la mienne. Je suis la cause bien involontaire de vos chagrins, mais dites moi? que vouliez-vous m'apprendre?

CLARA.

Ah mon dieu! ce vilain homme m'a tellement fait perdre la tête; que j'oubliais... Mais c'est que voyez vous, l'idée d'être séparée de ma mère... Ah! mon dieu, mon dieu!

CAROLINE.

De grâce parlez, reprenez vos sens.

CLARA.

Eh bien, madame, je suis donc venue, comme je vous l'ai déja dit, pour vous prévenir que l'on travaille à votre délivrance.

CAROLINE.

A ma délivrance! Eh! quel est l'être généreux?

CLARA.

Le père Ambroise.

CAROLINE.

Le père Ambroise?

CLARA.

Oui, madame, le bon hermite, dont la cabane est au pied de ce château.

CAROLINE.

Qui donc a pu l'intéresser à mon malheur? Comment sait-il que je suis en ces lieux?

CLARA.

Je n'en sais rien ; mais voyez-vous, ce saint homme sait tout, si bien que voila ce qu'il m'a dit tantôt : Bonne Clara, car c'est ainsi qu'on m'appelle, veux-tu me rendre un service ? bien volontiers, lui ai-je répondu, mon révérend ; en ce cas prends cette lettre, et porte-la au propriétaire de ce château, me dit-il, en me montrant cet endroit ; alors je vous l'avouerai, il a vu à ma pâleur, et au tremblement de tous mes membres, la répugnance que j'avais à lui obéir ; car vous savez tout ce qu'on raconte de ce vilain lieu ; mais il est si persuasif qu'il ma rassurée, cette lettre, a t'il continué, n'est qu'un prétexte pour te donner l'entrée. Je ne doute pas que le comte ne te retienne quelques heures, emploie ce temps à découvrir une dame qu'il tient renfermée. Si tu la vois, dis-lui qu'un homme qui s'intéresse à son sort, l'engage à dissimuler, de promettre même sa main à Roscof, et de se laisser conduire à minuit à l'autel, j'y serai ; voila ma commission faite, mais si j'en avais su les suites, ce n'est pas que je me repente, mais c'est que...

CAROLINE.

Serait-ce une ruse de Roscof ? Cruelle incertitude ! Aimable Clara, seriez-vous capable d'une perfidie ?

CLARA.

Qu'est-ce que c'est que cela, la perfidie ?

CAROLINE.

Cette réponse ingénue me prouve la pureté de votre cœur, mais peut-être êtes-vous l'instrument du crime.

CLARA.

Ah ! mon dieu, madame, voyez-vous, sauvons-nous !

(On apperçoit dans une glace une main qui tient cette inscription.)

» Le ciel protège le vertu, confiance et courage «.

CAROLINE.

Est-ce une illusion ? Dois-je en croire mes yeux ? quoiqu'il en arrive, avançons.

CLARA.

N'approchez pas, madame, ils vont nous enlever : au secours, au secours. (*tout disparait*).

SCÈNE VI.

FREMBERG, CLARA, CAROLINE.

FREMBERG, *arrivant l'épée nue a la main.*

Que signifie ces cris ? Quelqu'un se serait-il introduit en ces lieux ?

CLARA, *appercevant Fremberg.*

Ah ! mon dieu, nous sommes perdues, voilà encore un de ces maudits coquins. (*Elle se sauve près de Caroline.*)

FREMBERG, *regardant de tous côtés.*

Je ne vois rien qui puisse me le faire soupçonner, mais tirons la vérité de la bouche de cette timide villageoise ; (*à Clara.*) mon enfant, qu'avez-vous pour vous effrayer ainsi ?

CLARA.

Ah ! monsieur le soldat, de grace, sauvez-nous.

FREMBERG.

Eh ! de qui.

CLARA.

Des esprits.

FREMBERG.

Vous rêvez, revenez à vous.

CLARA.

Ah ! si vous l'aviez vu comme moi, dans cette glace.

FREMBERG.

Ceci cache quelque piège, ou une peur chimérique s'est emparée de ses sens. (*à Caroline.*) Madame, expliquez-moi ce que cette jeune fille veut dire ?

CAROLINE.

Elle dit la vérité, quelque chose de surnaturel s'est offert à notre vue sur cette glace.

FREMBERG.

Vains détours. Vous trahissiez mon maître, et vous voulez m'abuser par des subterfuges. Mais je vais l'avertir et vous ressentirez les effets de sa juste colère (*Aussitôt une voix se fait entendre.*)

LA VOIX.

Redoute celle du ciel.

CLARA.

Ah ! mon dieu.

LA VOIX, *chante.*

Air : *Un bienfait n'est jamais perdu.*

Vous qui gémissez en ces lieux,
Dans le ciel ayez confiance :
Bravez tout, soyez courageux,
Vous avez pour vous l'innocence.
Espérez, le règne est fini
Du scélérat qui vous outrage ;
Souvenez-vous du vieil adage :
Tôt ou tard le crime est puni.

Un fantôme apparaît au milieu des flammes.

FREMBERG, *se retire en s'écriant.*

A moi, mes amis.

CAROLINE.

Je me meurs.

CLARA, *s'écrie en tombant à genoux.*

Innocence, humanité.

LE FANTÔME.

Qu'entends-je ? Clara, cesse de t'alarmer, je n'en veux qu'aux méchants, espérez; nous veillons sur vos jours et sur ceux de Ladislas. (*il disparaît.*)

CAROLINE.

Ladislas !

CLARA.

Comme cette voix ressemble à celle de Pétrouwska.

CAROLINE.

Ladislas !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LADISLAS ET RISDAL.

LADISLAS, *ayant entendu prononcer son nom.*

Qui m'appelle ?.. Que vois-je ? ma chère Caroline, je vous retrouve enfin ?

CAROLINE.

Ladislas ! vous dans ces lieux, ô bonheur inattendu, le ciel prendrait-il pitié de mes maux !

RISDAL.

De grace, calmez vo stransports, ils pourraient nous perdre, nous sommes surveillés.

LADISLAS.

Je viens vous sauver ou périr avec vous.

CLARA.

Ce sont les étrangers qui m'ont fait tant de peur ce matin.

CAROLINE.

Généreux ami ! à quels dangers vous vous livrez ? mais si Roscof vient à vous reconnoître vous êtes perdu.

LADISLAS.

Bannissez à cet égard toute inquiétude, Roscof ne m'a vû qu'une seule fois, c'était la nuit de ce funeste bal, dans l'obscurité, il ne m'aurait pas reconnu, si je ne m'étais nommé.

RISDAL.

Imprudence qui vous a couté cher!

LADISLAS.

Mais parlez, qui a pu provoquer les cris que nous avons entendus ?

CLARA.

Ah ! monsieur ! un grand bras et puis un tout grand homme.

RISDAL.

Eh ! c'est notre jeune fille de tantôt.

LADISLAS.

Par quel hazard se trouve-t-elle en ces lieux ?

RISDAL.

Silence, j'entends les honnêtes habitans de ce château qui viennent de ce côté. Attention, les voici !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

ROSCOF.

Qu'on garde cette porte ; Caroline, vous avez un instant surpris ma vigilance, et vous venez de jouir d'un bien doux entretien.

CAROLINE.

Que voulez-vous dire ?

ROSCOF.

Qu'un de ces deux hommes est votre odieux amant.

RISDAL.

De faux rapports sont faits contre nous.

LADISLAS.

Les preuves.

ROSCOF, *montrant la lettre.*

Cette lettre du père Ambroise, que vous avez cru votre complice.

LADISLAS, *à part.*

Je suis trahi !

ROSCOF.

Oui, je vais connaître ce téméraire, et l'accabler de toute ma fureur.

RISDAL, *à Roscof.*

Frappes donc, je suis Ladislas.

ROSCOF.

Les rides qui sillonnent ton front démentent l'artifice que tu mets en usage pour le sauver.

RISDAL.

Eh ! bien, mon cher maître, vendons leur cher notre vie.

LADISLAS.

Parent cruel ! tu reconnoîtras Ladislas aux coups qu'il va porter.

ROSCOF.

Amis, secondez ma fureur.

(Au même moment, un bruit extraordinaire se fait entendre : un homme couvert d'un suaire paraît dans le fond du théâtre, et fait un rempart de son corps à Ladislas, qu'il saisit, et que Roscof allait frapper ; le fantôme disparaît avec Ladislas.)

LE FANTÔME, *a Roscof.*

Arrêtes monstre ! n'est tu pas las de répandre du sang ?

ROSCOF, *consterné.*

O rage, l'ombre de ma victime ! (*Tableau général.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une chambre souteraine dans le milieu, un pilier, auquel est suspendu une lampe.

SCENE PREMIERE.

ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

FREMBERG.

NON, seigneur, personne n'est sorti, toutes les portes du château sont attentivement gardées, la hauteur des remparts rend de ce côté la fuite impossible, votre ennemi est encore en votre puissance.

ROSCOF.

Qu'il me tarde de me venger ! je le vois, quelqu'un connait les issues de ce château, c'est de cette connaissance que quelque ennemi secret vient de se servir, pour dérober Ladislas à ma vengeence. Amis, redoublons de soins et de vigilance, que des sentinelles soyent placées dans tous les endroits suspects, cette chambre souteraine me parait convenable pour soustraire Caroline à toutes les tentatives que l'on pourrait faire pour me l'enlever.

FREMBERG.

Je le crois comme vous ; mais au paravant, il faut visiter cet appartement, celui où nous avions renfermé le compagnon de Ladislas, nous paraissait également sûr, cependant il a disparu. Camarades, visitez bien cette chambre, cherchez si quelque issue ne pourrait pas favoriser la fuite de la personne que nous voulons enfermer ici. (*Les hommes d'armes cherchent*).

ROSCOF.

J'ai une idée confuse qu'elle donne sur un souterain dont

l'entrée est au bas de cette montagne. Nous irons nous-mêmes nous en assurer; ne négligeons rien pour rendre sûr mon triomphe. O! vengeance, je vais donc goûter tes douceurs; Caroline sera ma femme, Ladislas tombera sous mes coups.

UN OFFICIER.

Seigneur, après les recherches les plus exactes, l'entrée de cet appartement nous paraît impossible.

ROSCOF.

Il suffit. (*a l'officier*). Vous conduirez Caroline et la jeune paysanne qui l'accompagne, dans cet appartement; vous placerez un homme d'armes à l'extérieur de cette porte; la moindre infraction à mes ordres sera punie de la peine la plus rigoureuse. Nous, amis, allons nous assurer du souterrein. (*Ils sortent*).

SCÈNE II.

AMBROISE, LADISLAS, RISDAL.

AMBROISE, *paraît le premier, il sort à moitié d'une trape.* Je n'entends plus rien, venez. (*Ladislas et Risdal montent l'un après l'autre*).

LADISLAS.

Homme généreux! Comment jamais reconnaître tant de bienfaits?

RISDAL.

Et nous avons pu vous soupçonner!

AMBROISE.

J'écouterai une autre fois l'expression de votre reconnaissance, nous avons ici quelque chose de mieux à faire, il faut encore sauver une victime.

LADISLAS.

Ma chère Caroline! Qui sait si le farouche Roscof, n'aura pas attenté à ses jours.

RISDAL.

Son amour pour elle nous répond du contraire.

AMBROISE.

Nous la sauverons; vous ignorez, Ladislas, combien cette jeune personne m'est chère? avant de la connaître je voulais la sauver, instruit par vous de son nom, mon zèle est devenu si grand, que Caroline sera libre dans deux heures où j'aurai vécu.

LADISLAS.

Quel intérêt si grand?...

AMBROISE.

Vous l'apprendrez; la longueur des détails ralentirait notre marche, nous n'avons pas un moment à perdre.

LADISLAS.

Mais, quel lieu la renferme ? Comment y pénétrer ?

AMBROISE.

Cela m'est facile : Dans les troubles de la Pologne, plusieurs proscrits vinrent s'établir dans ce château ; pour s'évader, en cas de surprise, ils firent établir des issues qu'un long laps de temps a fait oublier ; Roscof même, n'en connait qu'un très-petit nombre ; obligé par des raisons que vous connaitrez un jour, d'habiter ce château, toutes me sont connues ; je puis agir sans être vu ; si Caroline est dans cette tour le succès est certain ; si elle habite celle du Nord il n'est que retardé. Ce souterrein par lequel nous sommes sortis et par lequel nous sommes rentrés, est la seule issue extérieure ; mais je suis bien trompé si Roscof la connait ; je vais par un escalier, dont ce pilier déguise l'existence, pénétrer dans le château, Pétrouwska doit s'y rendre à la tête d'un grand nombre d'amis armés ; attendez-moi ici, si nous ne réussissons pas par la ruse, nous employerons la force. (*On entend descendre plusieurs personnes.*)

RISDAL.

Plusieurs personnes s'avançent vers ces lieux.

AMBROISE.

A cette heure ! Quel peut-être leur dessein ? Il faut le connaître ; je vais vous dérober à leurs regards, silence et attention. (*Il pousse un ressort qui fait ouvrir une porte par laquelle ils pénètrent tous les trois dans l'intérieur du pilier.*

SCENE III.

CAROLINE, CLARA, UN OFFICIER, HOMMES D'ARMES.

CAPOLINE.

BARBARES ! où me conduisez-vous ?

UN OFFICIER.

Madame, j'exécute les ordres de mon maître ; cet appartement est celui que vous devez habiter.

CLARA.

Et moi monsieur le soldat, estce-que....

L'OFFICIER.

Paix ! Je suis chargé de votre garde, mais sans manquer à mon devoir ; croyez, madame, que je saisirai toutes les occasions d'adoucir votre position.

CAROLINE.

Vous êtes humain, et vous servez un tyran ?

L'OFFICIER.

J'ai exécuté mes ordres, je me retire. (*Il sort, les hommes d'armes le suivent*).

SCENE IV.

CAROLINE, CLARA.

CLARA.

LE seigneur Roscof est bien aimable, voyez donc le joli appartement qu'il vous donne, madame, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je n'ose pas me retourner, il me semble toujours voir le grand fantôme blanc qui a emporté ce beau jeune homme que vous pleurez tant.

CAROLINE.

Mon imagination s'égare ; je ne puis m'arrêter à aucune idée. Ladislas est-il sauvé? Ladislas est-il la victime de quelque trahison ?

LADISLAS, *entr'ouvrant la porte du pilier.*

Caroline.

CLARA.

Ah! madame, madame, entendez-vous, on vous appelle! Oh! mon dieu, mon dieu ; ces maudits esprits me feront mourir.

LADISLAS.

Rassurez-vous, nous venons vous sauver.

CAROLINE.

Qu'entends-je! Je ne me trompe pas, c'est la voix de Ladislas.

LADISLAS.

Chut!

SCENE V.

CAROLINE, CLARA, AMBROISE, LADISLAS, RISDAL.

CLARA.

AH! c'est le père Ambroise, nous sommes sauvés !

AMBROISE, *a part en voyant Caroline.*

C'est elle. (*Haut.*) Silence. (*A part.*) Paix, mon cœur, paix, contenons-nous il faut la sauver.

CAROLINE, *a Ladislas.*

Par quel prodige m'est-tu rendu ?

LADISLAS, *montrant Ambroise.*

Par les généreux secours de ce respectable vieillard.

RISDAL.

Sauf! meilleur avis ; nous vous mettrons au fait ailleurs, décampons.

AMBROISE.

Il a raison. Partez Ladislas, les détours du souterrein vous sont connus, allez m'attendre dans ma cabane.

LADISLAS.

Eh! quoi mon père, vous ne nous suivez pas?

AMBROISE.

Je viens de te rendre ta femme, Ladislas, ce n'est pas assez, je veux te rendre ta fortune.

LADISLAS.

Etre inconcevable! Je refuse tous tes bienfaits, si tu ne me laisse partager tes dangers.

AMBROISE.

Ta présence compromettrait ma vie, et j'y tiens aujourd'hui plus que jamais; j'ai donné ma parole d'honneur à Roscof, d'être à minuit au château, j'y serai.

RISDAL.

La parole d'honneur qu'on donne à un brigand, autant en emporte le vent.

AMBROISE.

Vous vous trompez, ami, malheur à qui la donne impudemment à un brigand, mais plus encore à celui qui ne la tient pas, il devient l'égal de celui qu'il trahit; mais c'est trop retarder, partez. (*On entend une voix dans le souterrein.*)

FREMBERG.

Oui, seigneur, cet escalier conduit à un appartement, il nous est aisé de vérifier le fait; suivez-moi.

Tous les Acteurs en scène.

Grand dieu!

AMBROISE.

Quel contre-temps!

LADISLAS.

Nous sommes perdus!

RISDAL.

C'est le diable qui s'en mêle.

AMBROISE.

Ils approchent. (*A Clara et Caroline.*) Ne faites rien paraître, cachez votre émotion, ne craignez rien, nous veillons sur vous; vous autres, suivez-moi. (*Ils rentrent dans le pilier.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, CLARA, ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

FREMBERG, *ouvrant la trappe.*

Nous ne nous sommes pas trompés, voilà bien l'appartement d'où nous sortons à l'instant, la découverte est heureuse.

ROSCOF, *à ses hommes d'armes.*

Gardez rigoureusement cette issue, c'est par là que mon ennemi a échappé au supplice qui lui était réservé; toi, Fremberg, fait doubler les sentinelles, que tout enfin concourt à notre sûreté et à ma vengeance.

(Les hommes d'armes font divers mouvemens, Fremberg sort à la tête d'un peleton de gardes.)

SCÈNE VII.

CLARA, CAROLINE, ROSCOF.

ROSCOF, *à Caroline.*

Madame, vous demander des renseignemens contre mes ennemis, serait vous outrager, votre fol amour pour Ladislas vous fait un devoir de me trahir, et je n'attends de vous qu'imprécations et perfidie; mais tremblez, cet amant chéri va tomber entre mes mains, et vous serez témoin des tortures qu'éprouvera cet odieux rival.

CAROLINE.

Monstre, je te brave, Ladislas est hors de ta puissance et bientot peut-être, il viendra punir les forfaits dont tu t'es rendu coupable envers la nature et la divinité.

ROSCOF.

Redoute cet instant fatal; ta mort serait le signal du carnage, le ciel même ne pourrait te dérober au supplice qui t'attend.

Une voix se fait entendre.

Le ciel ne punit que les scélérats; tremble, Roscof.

ROSCOF.

Qu'entends-je! Quel est l'audacieux qui ose me menacer?

CAROLINE.

Tu te trompes, Roscof, en croyant cet avis émané d'un être invisible, c'est le cri de ta conscience, la voix des remords, premier supplice des criminels

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Roscof.*

SEIGNEUR, l'hermite que nous avons trouvé ce matin, et à qui vous avez ordonné de venir à minuit, demande à vous parler.

ROSCOF, *avec joie.*

Tout réussit au gré de mes desirs.

CAROLINE, *à part.*

Tout espoir n'est pas perdu.

ROSCOF, *à l'officier.*

Qu'on l'introduise à l'instant; reconduisez cette jeune fille dans l'intérieur du château.

(L'officier remonte le théâtre, il fait un signe, l'hermite parait.)

SCÈNE IX.

CAROLINE ROSCOF, AMBROISE.

ROSCOF, *à l'hermite.*

APPROCHE, ami, je te dois ce titre pour la fidélité avec laquelle tu remplis ta promesse, et au zèle ardent que tu mets à servir mes intérêts.

AMBROISE.

Je vous l'ai déja dit, seigneur, votre cause est devenue la mienne. (*regardant Caroline*). Et dans quelques momens vous verrez ce dont je suis capable.

ROSCOF, *montrant la lettre d'Ambroise.*

Je te crois, mais avant tout explique moi le sens de cette lettre.

AMBROISE, *à part.*

Dissimulons. (*Haut*). Seigneur, je vous dois confiance entière. (*regardant Caroline et appuyant sur les mots*). Et vous allez juger de ma sincérité. Ce matin, deux hommes se présentent dans mon hermitage, me demandent l'hospitalité; mon ministère me faisait un devoir d'accueillir leur demande; leur langage, l'air mystérieux, que vous dirai-je enfin. Mille pressentimens me font naître l'idée que sous ces habits grossiers de simples paysans, ils cachaient quelques mauvais desseins, en effet, sorti sous un prétexte frivole, me croyant éloigné; j'entends l'un deux dire à l'autre: Ladislas, il faut pénétrer dans ce château, et punir le cruel Roscof d'avoir empoisonné votre père.

ROSCOF, *effrayé et à part.*

Grand dieu! je suis découvert. (*reprenant ses sens*). Eh bien?

AMBROISE,

Sans doute, répondit l'autre, en vengeant mon père, sauvons aussi la malheureuse fille du baron de Lindorf, délivrons-la des mains du barbare qui perdit son père.

CAROLINE.

Qu'entends-je?

ROSCOF, *avec colère.*

Vieillard imprudent.

AMBROISE, *à part.*

Son supplice commence! (*haut.*) Pardonnez, seigneur, mais en vous rapportant cette conversation, j'ai voulu vous convaincre que j'étais digne de votre confiance.

ROSCOF.

Mais, ce matin, pourquoi me les avoir annoncés comme tes parens?

AMBROISE.

Vous ne connoissiez aucun de nous, vous pouviez balancer à me croire, les ayant en votre puissance, il était toujours tems de vous avertir et plus aisé de vous convaincre, je l'ai fait.

ROSCOF.

Ami, j'avais tort de te soupçonner, tes réponses loyales et franches me répondent de ta sincérité, mais ne retardons pas le moment qui doit assurer mon bonheur, tout est prêt, dans l'appartement voisin, pour cette auguste cérémonie.

AMBROISE, *a part.*

Grand dieu! Pétrouwska n'arrive pas (*montrant Caroline.*) Madame sans doute consent.....

CAROLINE.

On me traînera mourante à ce fatal autel.

ROSCOF, *prenant Caroline par la main.*

Madame, vos larmes, vos cris, rien ne peut m'attendrir, de force ou de gré, vous serez mon épouse.

AMBROISE.

Arrêtez, seigneur, où vous emporte un amoureux délire, et vous, madame, qui peut motiver une pareille résistance?

CAROLINE.

L'horreur que m'inspire ce monstre.

ROSCOF, *tirant son poignard.*

C'est trop d'humiliations! suivez-moi, madame, ou ce fer....

AMBROISE, *se jettant entre eux.*

Que faites-vous, seigneur; est-ce ainsi que vous espérez

ramener madame, à des sentimens plus doux? la terreur nous aigrit, la douceur nous entraine; différez d'un moment l'auguste cérémonie pour laquelle je suis appellé; mon caractère rend mon langage persuasif, un moment d'entretien seul, avec madame, et j'espère que vous reconnaitrez la bonté de mes conseils (*a part.*) tachons de gagner du temps.

ROSCOF.

Je consens encore, pour quelques momens à contenir les effets de ma juste colère, ce délai passé, je suis sourd à tous les conseils comme à toutes les prières, en un mot je veux être obéi, je sors.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS FREMBERG, *entrant précipitamment.*

FREMBERG, *à Roscof.*

ARRÊTEZ, seigneur, on vous trompe.

CAROLINE ET AMBROISE.

Grand dieu!

ROSCOF.

On me trompe! où est le coupable?

FREMBERG, *montrant Ambroise.*

Devant vos yeux.

ROSCOF.

Ce vieillard?

FREMBERG.

Lui-même. Toutes les portes du chateau sont exactement gardées, personne ne s'est présenté pour entrer, comment a-t-il pénétré dans ces lieux?

ROSCOF.

En effet, traître! qu'as-tu à répondre?

AMBROISE, *embarrassé.*

Seigneur....

ROSCOF, *à Ambroise.*

Tout s'explique, la disparition de Ladislas, l'enlèvement de son écuyer sont l'effet de ta perfidie, tu n'as paru me servir que pour mieux me trahir; cette voix qui tantôt semblait me ménacer, c'était la tienne.

LADISLAS, *dans le pilier.*

Tu te trompes, Roscof! c'était celle d'un dieu vengeur.

CAROLINE.

Entends-tu Roscof, le ciel même accuse vos suppositions

ROSCOF.

C'est quelque complice de ce misérable qui voudrait employer le secours des prestiges pour le sauver, son attente sera déçue, sa trahison lui coutera la vie.

AMBROISE.

Tremble pour la tienne! cette jeune personne ne sera jamais ton épouse, le ciel s'y oppose, mes droits sur elle seconderont la volonté céleste.

ROSCOF.

Tes droits sur elle? qui donc est-tu ?

(Ambroise arrache sa fausse-barbe, jette sa robe d'hermite et débarrassé de son déguisement, parait sous son costume de baron.)

AMBROISE.

Ta victime et ton plus cruel ennemi, le baron de Lindorf.

ROSCOF ET FREMBERG.

Le baron de Lindorf !

CAROLINE, *se jettant dans les bras du baron.*

Mon père !

Le baron de LINDORF.

Viens, Roscof; viens assassiner un père dans les bras de sa fille : ce crime manque à tous les tiens; tu balances, les scélérats auraient-ils des remords !

ROSCOF.

Homme infernal, tu vas bientot apprendre si Roscof les connait, les tourmens les plus affreux vont te faire repentir de ta cruelle audace; mais quel bruit se fait entendre ?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, nous sommes perdus, un grand nombre de paysans armés s'est avancé vers ces lieux; après une opiniâtre résistance de la part de vos hommes d'armes, ils ont pénétré jusques dans la grande cour ; le nom de Ladislas et d'Ambroise est dans leur bouche ; tous demandent votre mort.

ROSCOF.

O rage ! O désespoir !

LE BARON.

Tu trembles, Roscof, je le conçois, il ne s'agit pas ici d'assassiner, il faut combattre, tu n'as plus de forces.

ROSCOF.

Il m'en reste assez pour t'empêcher de jouir de ton triomphe; amis, secondez ma fureur, tombons sur ce couple perfide, et si ma perte est jurée, que leur mort devance la mienne.

LADISLAS et RISDAL, *sortant de la trappe.*

Brigands défendez vos jours.

FREMBERG.

Nous sommes perdus ! tout est contre nous.

RISDAL.

Par l'enfer ! défendez-vous ; nous n'égorgeons pas.

(Combat entre Roscof et Ladislas, Risdal et l'officier, et Fremberg contre le baron, qui soutient sa fille évanouie sur le bras gauche, tandis qu'il combat de la main droite.)

SCÈNE XII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, CLARA ET PÉTROUWSKA, *suivis d'un grand nombre de soldats armés.*

CLARA.

Par ici, c'est dans cette chambre que je les ai laissés.

(Pétrouwska fait mettre en joue Roscof, Fremberg et l'Officier, qui mettent bas les armes.)

LE BARON, *à Roscof.*

Tu le vois, Roscof ; tôt ou tard, le crime est puni.

ROSCOF, *au Baron.*

Pourquoi me ménager ? si j'étais vainqueur, tu n'existerais plus.

LE BARON.

Cette assurance me détermine, il serait trop cruel de te ressembler : nous triomphons !

ROSCOF.

Tu te trompes ! des soldats dévoués à ma cause, vont unir votre sort au mien : ces lieux sont minés, nous périrons ensemble.

(Roscof fait un signal, l'explosion s'effectue, et, pendant qu'une partie du château est livrée aux flammes, un nouveau combat s'engage entre les deux partis ; mêlée générale, dans laquelle Roscof et ses gens sont vaincus. Le Baron unit les deux amans ; chaque personnage exprime sa situation.) Tableau général.

FIN.

AMANDA,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE;

Par MM. HINAUX et COFFIN RONY,

Membre de la Société Académique des Sciences et Arts, séante au Louvre, à Paris;

Musique de MM. QUAISAIN et DARONDEAU, Ballet de M. EUGÈNE HUS;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le 31 Juillet 1805.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre; boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MORTIMER, amant d'Amanda.	M. VIGNEAUX.
CHERBURY, père de Mortimer.	M. JOIGNY.
BELGRAVE, colonel.	M. DEFRESNE.
BOSTON, chapelain du château de Dunreath.	M. DUMONT.
AMANDA, fille du duc de Dunreath.	Mlle. LESVESQUE.
MILADY RUDOFF, fille de la seconde épouse du duc de Dunreath.	Mlle. BOURGEOIS.
CHARLOTTE, suivante d'Amanda.	Mlle. LAGRÉNOIS.
JOAN, jeune villageois, jardinier du château de Dunreath.	M. MELCOUR.
THOMY, père de Joan.	M. STOKLEY.
Un Paysan.	
Villageois et Villageoises.	

La Scène se passe en Angleterre ; aux deux premiers Actes dans une maison de Milady Rudoff, à Bristol, et le troisième acte au château de Dunreath.

AMANDA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin.

SCENE PREMIERE.

BELGRAVE, MILADY.

BELGRAVE.

Je reçois à l'instant votre lettre, Milady, et j'accours. Belgrave, serait-il assez heureux pour que l'amour ait dicté l'ordre de me rendre auprès de vous dans le plus bref délai.

MILADY.

Oui, Belgrave, l'amour y est pour beaucoup ; mais la vengeance aussi a ses droits.

BELGRAVE.

Cette haine que vous portez à Amanda, je la conserve contre Mortimer, qui, pendant quelque temps osa me disputer votre cœur,

MILADY.

Oui, et vous n'ignorez pas que je l'ai aimé.

BELGRAVE, *à part.*

Tu l'aimes encore.

MILADY.

Mais cet amour d'un moment se changea bientôt en mépris. La jalousie n'est point le sentiment qui m'anime, c'est mon amour-propre humilié de la préférence qu'il a donnée à cette Amanda... à cette Amanda, dont vous avez vous-même essuyé les rigueurs et les mépris.

BELGRAVE.

Loin de nous un amour qui nous forcerait à rougir! Je n'aspire, en cet instant, qu'à vous venger et à vous plaire Oui, Milady, j'aime...

MILADY, *à part.*

Ma fortune.

BELGRAVE.

J'aime avec fureur, et mon cœur brûlant d'un feu plus noble, attend avec impatience l'instant où Milady Rudoff deviendra l'épouse de l'heureux Belgrave. Croyez, je vous prie, que sans cet espoir, je me serais déjà acquitté des cent mille livres que vous voulûtes bien me prêter pour acheter mon régiment.

MILADY.

Vous savez quelles furent mes conditions... Amanda... humiliée... déshonorée.

BELGRAVE,

Et Mortimer séparé pour toujours de son amante.

MILADY.

Oui, pour toujours.

BELGRAVE.

Hâtons donc l'instant de leur perte et de notre bonheur.

MILADY.

C'est pour l'exécution de ce projet que je vous ai mandé.

BELGRAVE.

Je partage votre haine, et la vengeance a des charmes pour moi. Jusqu'à présent, j'ai tout employé pour perdre Amanda; adresse, ruse, pièges séduction, calomnie, je n'ai rien négligé.

MILADY.

Tout a échoué contre ses charmes et sa vertu; mais aujourd'hui mes mesures sont prises, et secondé par votre amour et votre adresse, Milady cette fois, obtiendra la victoire. Vous savez, Belgrave, qu'Amanda est fille de Malvina Fitzalan, première épouse du duc de Dunreath. Cette Malvina était d'une haute naissance; mais sans fortune. Le duc, peu libéral, l'avantagea faiblement; elle mourut quelque temps après avoir donné le jour à Amanda. Bientôt le duc, oubliant une épouse adorée, rendit des soins à ma mère, et lui donna sa fortune avec sa main. J'avais alors sept ans. Amanda fut déshéritée...

BELGRAVE.

Et vous jouissez en paix d'un bien immense.

MILADY.

En paix! Non, j'ai des pressentimens...

BELGRAVE.

Chimères.

MILADY.

Des craintes...

BELGRAVE.

Mal fondées, sans doute.

MILADY.

Tout me porte à détester cette Amanda... ses malheurs...

BELGRAVE.

Sont notre ouvrage.

MILADY.

Sa beauté que l'on vante, me la fait redouter, et livre mon cœur au plus cruel supplice.

BELGRAVE.

Mais dites-moi, auriez-vous à craindre que le duc eût, par un retour sur lui-même, rendu à sa fille l'héritage dont il l'avait frustrée.

MILADY.

Dans les derniers momens de sa vie, le père d'Amanda, faible comme tous les vieillards, témoigna quelquefois le désir de révoquer l'acte sévère qui déshéritait sa fille; mais à force de vigilance et d'adresse, Milady, ma mère, écarta tout ce qui pouvait nuire à ses intérêts.

BELGRAVE.

Pourquoi donc ces craintes?

MILADY.

Mon beau père, au lit de la mort, envoya chercher le chapelain du château, fit éloigner son épouse, ainsi que tous les gens qui l'entouraient, et le résultat de leur entretien fut toujours un mystère pour nous.

BELGRAVE.

Cessez de vous alarmer; vos droits sont reconnus et je saurai les conserver. Revenons à notre plan de vengeance. Amanda est-elle toujours à son couvent.

MILADY.

Non, elle est ici.

BELGRAVE.

Ici?

MILADY.

Oui, dans cette maison, et dont elle fuira bientôt, je l'espère, déshonorée, méprisée, détestée même de son amant. Ecoutez-moi, Belgrave, Mortimer lui proposa souvent de l'épouser en secret. Soit vertu, soit adresse, elle a constamment refusé Mortimer, rebuté de cette résistance, et jaloux à l'excès, imagina qu'une autre passion s'opposait à ses désirs. Dans son désespoir, il fit serment de la fuir. Tout autre à ma place eût saisi cette occasion pour perdre sa rivale; Mais Milady Rudoff....

BELGRAVE.

Ne fais point de ces faux pas.

MILADY.

Non, Sans doute. Je vis clairement que cette haine n'était que le transport d'un amour plus ardent; et loin de la calomnier, je rehaussai ses vertus aux yeux de Mortimer; je gagnai facilement la cause de cette coupable adorée; sa confiance en moi fut alors sans bornes, je devins dépositaire de tous ses secrets; et dès cet instant leur perte fut assurée. Amanda, vous le savez, vivait dans un couvent, du produit de son travail, ne voulant accepter aucun secours de son amant. Je saisis cette occasion pour l'attirer chez moi. Sans parens, sans appui, embarrassée d'elle-même, la trop crédule orpheline accepta sans méfiance mes offres généreuses. Voilà, mon cher Belgrave, où nous en sommes. J'ai déjà réveillé la jalousie de Mortimer, par un billet anonyme, que je lui ai fait remettre ce matin. Ce qui nous reste à faire serait trop long à détailler, et nous pourrions être surpris par Amanda. Il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble, tout serait perdu. Rendez-vous de ce pas chez la comtesse Martha. Je vous rejoins bientôt, et vous y apprendrez le rôle que je vous destine.

BELGRAVE.

Je cours exécuter vos ordres, Milady; puissé-je contenter vos vœux, et voir couronner une aussi grande entreprise.

SCENE II.

MILADY *seule*, *regardant sortir Belgrave.*

Je ne suis pas ta dupe, et malgré le manteau dont tu t'enveloppes, j'ai su pénétrer le véritable sentiment qui te guide. L'ambition, l'espoir d'acquérir ma fortune, ont plus d'éclat à tes yeux que mes faibles attraits. Va, je te dispense d'un sentiment que je n'éprouverai jamais pour toi. J'ai besoin de ta perfidie. Ah! quelle contrainte? que je souffre! Amour cruel, qui me tourmente! suis-je assez le jouet de tes caprices. Mortimer règne toujours sur ce cœur assez faible pour oublier ses mépris. Tour-à-tour animée par la tendresse, déchirée par la haine, à quoi faut-il céder? sans Amanda, Mortimer serait sensible pour moi. Avant elle, j'ai possédé son cœur; ses soins étaient de me plaire, il me voit encore avec plaisir, et souvent ses empressemens.. Mais non, non, un fol espoir m'aveugle; mon esprit s'égare, il n'aime en moi que la confidente... O comble d'humiliation! Amour, taisez-vous! gloire, réveillez-vous, prêtez des armes à ma vengeance. Mais je l'apperçois, cette Amanda, sa vue m'indigne et me révolte.

SCENE III.

MILADY, AMANDA.

MILADY.

Vous voilà, chère Amanda. (*Elle la baise sur le front*) J'allais passer chez vous pour savoir des nouvelles de votre indisposition.

AMANDA.

Tant de bontés, madame...

MILADY.

L'amitié seule me guide.

AMANDA.

Ah! vous pénétrez mon cœur de la plus vive reconnaissance!

MILADY.

Exiger de la reconnaissance, serait mettre un prix à ses services: ma récompense est là. (*Elle met la main sur son cœur.*) Rompons un entretien qui me blesse, et attendez l'effet de mes sentimens pour vous. Avez-vous vu hier lord Mortimer.

AMANDA.

Oui, madame.

MILADY.

Lord Cherbury son père, a-t-il fait connaître ses intentions? Vaincu par mes instances, vos charmes et l'amour de son fils, approuve-t-il enfin une union qui doit faire notre bonheur à tous?

AMANDA.

Lord Mortimer m'a dit qu'il espérait ne point trouver d'obstacles auprès de son père; qu'il allait enfin solliciter son agrément pour notre union, et qu'il viendrait aujour-

d'hui même m'apprendre l'époque à laquelle elle sera fixée.

MILADY, *à part.*

Quel coup! (*haut.*) Tous mes vœux seront donc exaucés. Je vous verrai heureuse. Permettez que je fasse éclater la joie que j'éprouve de voir couronner, par le succès, les soins de mon amitié. (*Elle l'embrasse.*)

AMANDA.

Aucun des bienfaits que je reçois, ne m'étonne de votre cœur généreux.

MILADY.

C'est qu'il n'est point d'intérêt que n'inspirent vos vertus et votre beauté. Cependant j'étais loin de m'attendre à une décision aussi prompte... Mais, vous-même, Amanda, vous semblez ne pas jouir de l'excès de votre bonheur, une secrète inquiétude...

AMANDA.

Je vous l'avouerai, Milady, l'embarras du rang où le hazard m'appelle...

MILADY.

Mais votre naissance ne le cède en rien à celle de Mortimer.

AMANDA.

Mon entrée dans un monde nouveau, peu fait pour mon âme craintive, une fortune au-dessus de mes vœux; tout m'étonne et m'inspire une terreur... Plus encore une aventure aussi singulière qu'imprévue...

MILADY.

Un aventure! auriez-vous des secrets pour moi?

MILADY.

Si j'en avais pour quelqu'un, Milady ne serait pas celle qui pourrait me faire un tel reproche.

MILADY.

Epanchez donc vos inquiétudes dans le sein de la plus tendre amitié.

AMANDA.

Hier, revenant de chez la comtesse de Witch, et rentrant à votre hôtel, un vieillard d'une figure vénérable...

MILADY, *à part.*

Un vieillard?

AMANDA.

Ayant l'aird'un ministre des autels, m'aborde, et d'un ton de respect et d'une tendre sollicitude me dit: est-ce vous miss qui êtes Amanda, fille de Malvina Fitzalan? = Oui, lui dis-je, un peu saisie; — Que le ciel soit béni, s'écrie le vieillard, il y a quinze mois que je vous cherche.

MILADY, *à part.*

Serait-ce le chapelain?

AMANDA.

Vous demeurez chez Lady Rudoff? — Oui. Après ces mots, il disparut. Tremblante, je suis rentrée dans mon

appartement, et j'ai passé la nuit dans les inquiétudes les plus affreuses. Mille idées se sont présentées à mon esprit.

MILADY, *à part.*

Plus de doute, mes craintes sur le testament étaient fondées. (*Haut*) Que peut signifier la démarche de ce vieillard ?

AMANDA.

Dois-je encore redouter de nouveaux chagrins ? L'odieux Belgrave...

MILADY.

N'osera vous poursuivre en ces lieux.

AMANDA.

Son audace, la corruption de ses mœurs...

MILADY.

Trouveront une barrière insurmontable dans mon amitié pour vous. Bannissez vos craintes, ma belle amie, ne pensez plus qu'au bonheur qui vous attend Je vais faire une visite à lady Martha, et ce soir je tiendrai fidèle compagnie à ma bonne Amanda (*A part.*) Courons accélérer sa perte. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

AMANDA, seule.

Quelle âme ! oh oui, l'amitié d'un être aussi noble, aussi généreux, est un bienfait du ciel. Je te remercie, ô divine providence ! veille encore sur la timide Amanda ; achève ton ouvrage, délivre sa jeunesse des piéges des méchans, et fais qu'épouse fortunée, elle marche toujours d'un pas ferme et assuré dans le sentier de l'honneur et de la vertu.

SCÈNE V.

CHARLOTTE, AMANDA.

CHARLOTTE, *une lettre à la main.*

Me voici de retour de la poste. Pardon, ma chère maîtresse, si j'ai été si long-temps ; mais le courrier ne faisait que d'arriver. Je rapporte enfin une lettre ; au pli seul j'ai reconnu qu'elle était de ma mère : voulez-vous bien avoir la bonté de me la lire. Je suis si troublée que...

AMANDA.

Avec plaisir, ma chère Charlotte. Lisons. « De Thudor-» Hall, ce 15 mai. Ma chère fille, j'ai reçu les deux guinées » que tu m'as envoyées...

CHARLOTTE.

Tant mieux.

AMANDA, *lisant.*

» C'est beaucoup trop.

CHARLOTTE.

Ce n'est pas autant que je voudrais.

AMANDA.

» Tu as doublé la somme, cette fois.

CHARLOTTE.

Et mon bonheur aussi.

AMANDA.

» Je crains que tu ne te gênes.

CHARLOTTE.

Pour sa mère!

AMANDA, *continuant de lire.*

» Mais tes secours désormais sont inutiles, et je puis » actuellement travailler au bonheur de ma Charlotte. » Nous avons enfin gagné le procès qui depuis vingt ans » m'avait privée de ma fortune. La partie adverse est con- » damnée aux frais et dépends, et nous rentrons dans notre » héritage. J'instruis par le même courier ta tante. Notre » fortune est commune; elle va quitter la place de con- » cierge chez milady Rudoff. Prends-la au château de Dun- » reath, et reviens dans les bras d'une mère qui te chérit. »

Charlotte GLÈNE.

CHARLOTTE.

Ah! quel plaisir de ne plus quitter ma mère, de lui prodiguer tous mes soins! Je brûle de la voir, de la presser dans mes bras. Je voudrais déjà... Ah! pardon, miss! miss! cette nouvelle m'étourdit sur le chagrin que j'ai de me séparer de vous; mais malgré mon empressement, je suis décidée à ne me rendre dans ma famille qu'après votre union avec celui que vous aimez tant. Oui, ma chère maîtresse, j'ai besoin d'emporter avec moi cette certitude de votre bonheur.

AMANDA.

Non, Charlotte, ne retarde pas celui de ta mère.

CHARLOTTE.

Mademoiselle, le voici.

AMANDA.

Lord Mortimer?

CHARLOTTE.

Lui-même.

SCENE VI.

Les précédens, MORTIMER.

MORTIMER.

Bon jour, Amanda. (*à Charlotte.*) Bon jour, ma bonne Charlotte.

CHARLOTTE.

Votre servante, milord. (*à Amanda.*) Miss, je vais prévenir madame la marquise de la nouvelle que je viens de recevoir. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

AMANDA, MORTIMER.

AMANDA.

Vous venez bien tard, aujourd'hui.

MORTIMER, *d'un air sombre.*

Il est vrai.

AMANDA, *avec intérêt.*

Qu'avez-vous, mon ami, vous paraissez troublé.

MORTIMER.

Je n'ai rien.

AMANDA.

Votre père aurait-il refusé son consentement?

MORTIMER.

Mon père, non Amanda.

AMANDA.

Qui peut donc vous mettre dans l'état où je vous vois ?

MORTIMER, *fixant Amanda.*

Répondez-moi, et sur-tout soyez sincère.

AMANDA.

Votre air me fait frémir... Parlez.

MORTIMER.

M'aimez-vous ?

AMANDA.

D'où vient cette question? Cruel! en pourriez vous douter.

MORTIMER.

Belgrave sort d'ici.

AMANDA, *ingénuement.*

Je l'ignore.

MORTIMER.

Vous ne l'avez pas vu?... Il est entré dans cet hôtel. Quel motif peut l'y amener? Ce ne peut être Milady Rudoff. Je sais qu'elle lui avait fait défendre sa porte.

AMANDA.

Cela est vrai; mais je vous assure que je ne l'ai point vu. (*Un moment de silence.*) Toujours vos injustes soupçons !

MORTIMER.

N'a-t-il pas publié hautement son amour pour vous ? Puis-je oublier ses assiduités dans les maisons où vous conduisait Lady Rudoff? cette amie généreuse ne fut-elle pas obligée de vous engager à ne plus sortir de votre couvent, afin de vous soustraire à ses importunités.

AMANDA.

Souvenez-vous aussi avec quel plaisir je rentrais dans une solitude où je pouvais librement penser à vous. Je n'allais dans les sociétés dont vous me parlez que pour plaire à Lady Rudoff, et parce que je savais que j'aurais la douceur de vous y rencontrer.

MORTIMER, *à part, avec sentiment.*

Non, la fausseté n'a point ce langage. (*Haut.*) Ah ! miss, vous avez bien des ennemis ! écoutez la lecture de cette lettre. (*Il lit.*)

« En vain, vous prétendez à la main d'Amanda; Belgrave possède son cœur. Vous êtes dupe de leur intelligence, milord. La petite personne n'a accepté l'azile que lui a offert lady Rudoff, que pour être plus à portée de voir celui qu'elle vous préfère.

AMANDA.

Quelle horreur!

MORTIMER.

Eh! bien, Amanda, ma jalousie est-elle justifiée?

AMANDA.

Cette lettre n'est point signée. Avez-vous pu y croire? Amanda, perfide! Elle qui ne vit que pour vous, qui n'attend son bonheur que de vous. Ah! monsieur! croyez que ce cœur que vous avez rendu sensible, et dont vous avez reçu les aveux, a besoin de toute la force de son amour, pour supporter tant d'outrages.

MORTIMER.

Mais enfin sa présence en ces lieux?...

AMANDA.

Je ne l'ai point vu, vous dis-je; il ne doit, il ne peut se présenter devant moi.

MORTIMER.

Eh! bien, je vous crois, Amanda; oui, j'ai trop de plaisir à vous croire.

AMANDA.

Belgrave, votre rival!... Rendez-vous plus de justice, Milord, et estimez-moi davantage.

MORTIMER.

Amie généreuse! me pardonnerez-vous? cette lettre avait troublé ma raison. J'aime, je suis jaloux. L'amour ardent dont je brûle pour vous, s'alarme du moindre soupçon, de la plus légère contrariété, et la perte de votre cœur serait pour moi le coup le plus sensible. Je vais réparer mes torts, en vous apprenant que j'ai enfin osé faire à mon père l'aveu de mon amour. Je ne doutais pas de sa tendresse, mais il pouvait desirer m'unir à quelqu'un dont la fortune répondit à la mienne; déjà même il me l'avait fait pressentir; le récit que je lui ai fait de vos charmes et de vos vertus, a touché son âme; il n'a point eu le courage de me refuser; des larmes s'échappaient de ses yeux. Il veut vous parler, m'a-t-il dit; chère Amanda. Je suis bien sûr qu'en vous voyant, il ne pourra désaprouver mon choix.

AMANDA.

Ah! Mortimer! vous fûtes bien cruel; mais l'espoir dont vous me flattez, adoucit en ce moment, tout le mal que vous m'avez fait.

MORTIMER.

Où est lady Rudoff?

AMANDA.

Elle vient de me quitter pour aller chez lady Martha.

MORTIMER.

Je cours auprès d'elle, la prier de se trouver à l'entrevue que vous devez avoir avec lord Cherbury. Cette tendre amie joindra sa voix à la vôtre pour obtenir de mon père un consentement duquel dépend le bonheur de ma vie.

Adieu, chère Amanda; oubliez mes injustes soupçons. Je vous quitte un instant, et reviens bientôt pour ne plus me séparer de vous (*Il sort*)

SCENE VIII.

AMANDA, *seule.*

Dois-je enfin croire au sort heureux qui m'est promis. Mortimer, mon époux! n'est-ce point une illusion? Amant sensible et généreux, que ne te dois-je pas pour tant de constance et d'amour... Tu m'as aimé dans le malheur, je t'adorai sans espérance; puisse mon amour faire le bonheur de ta vie... Mais ne sera-t-elle point encore empoisonnée par tes soupçons jaloux .. Ah! rassure-toi, Amanda saura te prouver que tu occupes seul sa pensée, qu'elle n'aime et ne voudras jamais aimer que toi

SCENE IX.

CHARLOTTE, AMANDA.

CHARLOTTE, *accourant.*

Mademoiselle, mademoiselle, un homme est là, qui veut absolument vous parler.

AMANDA.

Quel est-il?

CHARLOTTE.

Je l'ignore. Il n'a jamais voulu dire son nom; il dit qu'il a des choses intéressantes à vous communiquer; mais il ne veut point se faire connaître.

AMANDA.

Je ne reçois personne.

CHARLOTTE.

Vous avez raison, Miss; il est enveloppé dans un grand manteau.

AMANDA.

Serait-ce encore quelqu'agent de l'infâme Belgrave?

CHARLOTTE.

Il n'a cependant pas l'air méchant.

AMANDA.

Ou plutôt ce vieillard qui m'a parlé hier.

SCENE X.

CHARLOTTE, CHERBURY, AMANDA.

CHARLOTTE.

Il s'avance, Miss, je vais le renvoyer.

AMANDA.

La frayeur s'empare de moi. (*voyant l'inconnu.*) Non, ce n'est pas lui.

CHARLOTTE, *entrant avec l'inconnu.*

Monsieur, on ne parle point à ma maitresse, sans se faire connaître.

CHERBURY, *à Amanda qui veut fuir.*

Arrêtez, Miss; et calmez vos frayeurs.

AMANDA.

Que demandez-vous, monsieur?

CHERBURY.

Vous, Amanda. AMANDA.

Qu'avez-vous à me dire, monsieur, pourquoi cet air de mystère. CHERBURY.

C'est pour n'être point apperçu de Mortimer.

AMANDA.

De Mortimer! et moi je ne dois point vous entendre.

(*Elle veut se retirer.*)

CHERBURY.

Arrêtez, Amanda! mes intentions sont pures. J'ai à vous entretenir sur vos intérêts les plus chers.

AMANDA.

Que pouvez-vous avoir à me dire? cette crainte que vous avez de vous trouver avec lord Mortimer, me défend de vous écouter. Je vous prie, je vous ordonne de vous retirer.

CHERBURY.

Un mot, miss, et je sors de votre présence.

AMANDA.

Dites-moi qui vous êtes, ou je fuis à l'instant.

CHERBURY.

Vous le voulez, eh bien, connaissez lord Cherbury.

AMANDA.

Ciel! lord Cherbury.

CHERBURY.

Je desire vous parler sans temoin (*Amanda fait signe à Charlotte de se retirer, et regarde Cherbury avec étonnement.*)

SCENE XI.

CHERBURY, AMANDA.

CHERBURY.

Vous paraissez surprise, miss, et je ne suis point étonné de l'effroi que je vous cause.

AMANDA.

De l'effroi!.. le père de Mortimer a droit à mes respects, et.... CHERBURY.

Ah! qu'il me serait doux d'obtenir de votre tendresse un sentiment moins froid! Avec quel plaisir je vous nommerais ma fille! AMANDA.

Votre fille, dites-vous... Ah! tant de bonheur....

CHERBURY.

Etait digne de vous; mais un obstacle...

AMANDA.

Un obstacle!

CHERBURY.

Un secret affreux...

AMANDA.

Parlez, milord.

CHERBURY, *à part.*

Comment lui porter ce coup fatal .. (*Haut.*) Infortunée ! armez-vous de courage. Hélas ! vous n'êtes pas la seule à plaindre, au moins vous jouissez de la paix de l'ame, de votre propre estime, et moi...

AMANDA.

Cessez de me faire souffrir.

CHERBURY.

Ecoutez et plaignez Cherbury. Vous voulez le bonheur de mon fils ?

AMANDA.

Si je le veux !...

CHERBURY.

Eh bien, il dépend de vous.

AMANDA.

De moi ?

CHERBURY.

De vous seule.

AMANDA.

Parlez, au nom du ciel, expliquez-vous.

CHERBURY.

Il y a peu de jours j'eusse désiré vous unir à Mortimer, et ma tendresse eût ordonné avec joie les apprêts de votre hymen...

AMANDA.

Eh bien ?

CHERBURY.

Votre sort était entre mes mains, aujourd'hui...

AMANDA.

Vous me glacez d'effroi !

CHERBURY.

Aujourd'hui le mien est dans les vôtres. Vous pouvez d'un seul mot me rendre au bonheur, ou par un refus me vouer pour jamais à l'opprobre et au désespoir.

AMANDA.

Par pitié, monsieur, daignez éclaircir ce mystère, et croyez que je suis prête à souscrire à tout ce que l'honneur et la délicatesse pourront exiger de moi.

CHERBURY.

Apprenez donc que lord Cherbury, jouissant, dans le monde, d'un rang distingué, d'un nom que relevait encore une brillante fortune, cachait sous un voile impénétrable, à ses amis même, une passion fatale qui dégrade et avilit l'homme ; pour laquelle rien n'est sacré ; parens, amis, enfans... tout lui est sacrifié. Vous frémissez, Amanda... Vous voyez un grand coupable ! Non-seulement le jeu m'a enlevé toute ma fortune ; mais hier, espérant réparer tant de pertes, j'ai osé... (*Il se cache la figure dans ses mains.*) O ciel !... j'ai osé jouer le bien qui appartenait à ma pupile... Dans deux mois je dois rendre compte.

AMANDA.

Grand dieu ! mais votre fils ?...

CHERBURY.

Je connais son cœur; je sais qu'il ne balancerait pas à donner pour moi tout ce qu'il possède; mais m'exposerai-je à rougir à ses yeux ?... Irai-je le forcer à se dépouiller d'un bien nécessaire pour soutenir l'éclat de son rang, le réduire à la misère ?

AMANDA.

Ah ! pour la première fois je regrette la fortune.

CHERBURY.

Miss vous pouvez tout réparer.

AMANDA.

Ordonnez, milord.

CHERBURY.

Jurez-moi, sur l'honneur, que quelque demande que je vous fasse, vous souscrirez...

AMANDA.

Lord Cherbury peut-il exiger de moi un serment, lorsque j'ignore les conséquences...

CHERBURY.

Ce serment sera conforme aux lois de l'honneur et de la vertu. Si vous me refusez, il ne me reste plus qu'à mourir pour me dérober à la honte qui m'attend. Décidez, Amanda, si je vivrai pour réparer mes fautes, ou si je les comblerai par un acte de desespoir.

AMANDA.

Que dites-vous ? O ciel ! pourrais-je balancer, lorsque le père de Mortimer, de l'homme pour lequel je donnerais ma vie, me demande un service, qui, sans doute, est en mon pouvoir. Oui, père infortuné, recevez mon serment.

CHERBURY.

Vertueuse Amanda ! apprenez donc qu'un riche parti se présente pour mon fils, et que le seul moyen qui me reste d'échapper à l'opprobre...

AMANDA.

Dieux ! qu'entends-je ? Une autre serait l'épouse de Mortimer !

CHERBURY.

Il le faut.

AMANDA.

Malheureuse Amanda !

CHERBURY.

Le sacrifice est grand ; mais c'est un père au désespoir qui vous presse de lui sauver l'honneur et la vie.

AMANDA, *revenant à elle.*

Je vous entends, milord ; habituée au malheur dès mon enfance, je suis encore aujourd'hui la victime que l'on immole. Je ne puis me permettre la plainte. Vous portez le désespoir dans ce cœur brûlant... Mais l'idée des malheurs dont mon refus serait la cause, me rend tout mon courage. Fidelle au serment que je vous ai fait, je souscris à vos desirs. C'est dans le sein d'un dieu consolateur que j'irai oublier. . Oublier ! hélas ! ah ! jamais.

CHERBURY.

Généreuse Amanda! combien votre résignation me touche, et double les remords qui me déchirent!

AMANDA.

Cependant, milord, malgré la ferme résolution que j'ai prise de me sacrifier pour votre honneur, je dois vous demander qui se chargera d'apprendre à Mortimer...

CHERBURY.

Je ne vois que vous, Amanda.

AMANDA.

Moi!.. Qu'opposer à ses empressemens, quand il viendra; comment lui annoncer cette fatale rupture, sans attirer sur moi, les plus injustes soupçons?

CHERBURY.

Votre position est affreuse, je le sens; mais mon secret est entre vos mains, Mortimer sur-tout doit l'ignorer. Je ne vous propose aucuns moyens, je les abandonne à votre délicatesse. Après avoir consenti à me sauver, irez-vous, par un retour cruel, détruire ma seule espérance? Non, vertueuse Amanda, vous acheverez votre ouvrge... Quelqu'un s'avance vers ces lieux. C'est mon fils! Je veus laisse et vous abandonne ma destinée. (*Il fuit.*)

SCENE XII.

AMANDA, *seule.*

Ciel! voici Mortimer! Que vais-je lui dire?... O mon Dieu! Donne-moi la force de supporter ce nouveau malheur! Que n'ai-je pu, me dérober à cette cruelle entrevue!

SCENE XIII.

AMANDA, MORTIMER.

MORTIMER.

Je viens d'apprendre l'arrivée de mon père; je n'ai pu le joindre, et...

AMANDA, *à part.*

Dieux!

MORTIMER.

Mais qu'avez-vous? vous paraissez troublée! vous gardez le silence! parlez, votre état m'inquiète. Des larmes coulent de vos yeux. Qui peut encore vous causer des chagrins? vous ne répondez pas?

AMANDA, *se jetant dans ses bras.*

Ah! Mortimer! mon cher Mortimer!

MORTIMER.

Vous m'effrayez, expliquez-vous?

AMANDA.

Nous ne pouvons plus être unis.

MORTIMER.

Qui pourrait s'y opposer ?

AMANDA.

Le destin a mis entre nous une barrière éternelle, insurmontable ; il faut nous séparer pour jamais !

MORTIMER.

Qui oserait me séparer de vous ?

AMANDA.

Moi.

MORTIMER.

Vous !

AMANDA.

Par pitié ne m'interrogez pas. Qu'il vous suffise de savoir que ce sacrifice est dicté par l'amour et le devoir.

MORTIMER.

Quoi ? lorsque vous m'ôtez tout espoir, lorsque votre bouche prononce l'arrêt de ma mort... Cruelle ! je ne puis obtenir de vous l'aveu du motif qui vous autorise à un changement aussi subit qu'injurieux pour vous-même.

AMANDA.

Les lois qui me commandent le silence sont bien fortes puisqu'elles l'emportent sur mon amour. Je ne puis vous en dire davantage.

MORTIMER.

Prenez garde, miss, ce silence obstiné me jette dans d'étranges soupçons, et pourrait avoir des interprétations outrageantes pour vous.

AMANDA.

Ah ! voilà ce que je craignais. Terminons cet entretien, milord ; il ne peut vous exciter qu'à des reproches que je ne mérite point. Quelque étrange que vous paraisse ma conduite, l'instant où vous pouvez me soupçonner, est celui où je vous donne la plus grande preuve de mon amour. Je vous le répète, il faut nous séparer, il faut que je vous fuie. Vous régnerez toujours sur ce cœur qui vous adore.... Plaignez-moi ; mais ne me méprisez pas. *Elle sort accablée.*

SCÈNE XIV.

MORTIMER, *seul.*

Elle me fuit ! .. L'ai-je bien entendu ? nous séparer !.... Et c'est au moment où elle allait combler mes vœux, où mon père, admirant ses vertus, allait la nommer sa fille !... Infâme Belgrave ! ton amour aurait-il prévalu ? l'emporterais-tu sur ce cœur qui ne respire que pour elle ?.. Ou plutôt ton esprit, ingénieusement barbare, aurait-il réussi à frapper son âme de terreur ?... Mais que dis-je ? Amanda est trop vertueuse pour vouloir jamais s'unir à toi. Le devoir, dit-elle, lui prescrit de me fuir !... Et c'est encore une preuve de son amour !... Dans quelle obscurité elle me jette !... Je ne sais que résoudre. Ah ! voyons Milady, et tâchons de déchirer le voile dont Amanda veut couvrir ce fatal secret. (*Il sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement dans lequel donne un cabinet; un bureau à gauche.

SCENE PREMIERE.

MILADY, MORTIMER.

MORTIMER.

Quoi! elle s'obstine à garder le silence?

MILADY.

Oui, milord, malgré mes sollicitations, il m'a été impossible de rien tirer d'elle que des pleurs et des soupirs.

MORTIMER.

Mais quel peut donc être ce secret impénétrable?

MILADY.

Je l'ignore.

MORTIMER.

Mille soupçons se présentent à mon esprit je ne sais que penser.

MILADY.

Ni moi, je vous l'avoue.

MORTIMER.

Que fait-elle en ce moment? je veux la voir.

MILADY.

Elle repose. Laissez-là, je vais attendre ici son réveil; je ferai de nouveaux efforts pour pénétrer la cause d'un changement qui m'étonne autant que vous, et je vous ferai part de ce qui se sera passé.

MORTIMER.

Ah! Milady! je n'espère qu'en vous. Votre bonté généreuse adoucit l'amertume de ma situation.

MILADY.

Ne m'avez-vous pas dit, Mortimer, que vous espériez obtenir le consentement de votre père?

MORTIMER.

Je pense qu'il n'est revenu de son château que pour le confirmer lui-même à Amanda.

MILADY.

Eh bien encore une fois, je tenterai d'éclaircir ce mystère. Allez rejoindre lord Cherbury; engagez-le à venir, nous nous rendrons tous auprès d'Amanda. Mes soins pressans; vos sollicitations, la présence d'un père, la détermineront, sans doute, à nous faire un aveu. Allez je vous attends dans mon sallon; n'oubliez pas, milord, dans mon sallon.

MORTIMER.

Ah! madame, vous portez dans mon âme un rayon d'espérance. Je cours et reviens près de vous chercher le bonheur.

SCENE II.

MILADY, *seule.*

Le moment de la vengeance est enfin arrivé; Belgrave

est instruit de son rôle. Lord Cherbury a besoin de ma fortune ; son intérêt lui commande de servir mes projets et de forcer l'orgueilleux Mortimer à devenir mon époux. Amanda veut fuir. — Oui femme que je déteste, tu fuiras, mais l'opprobre, l'ignominie suivront tes pas, et le mépris que tu inspireras à ton amant me vengera éternellement du triomphe que tes charmes et tes vertus t'ont fait remporter sur moi. (*Elle va vers la porte et l'entrouvre.*) Mais elle vient ici. Evitons, s'il se peut, tout entretien avec elle.... Charlotte la précède ; il faut l'éloigner.

SCENE III.

CHARLOTTE, MILADY.

MILADY.

C'est vous, Charlotte, que fait Amanda ?

CHARLOTTE.

Elle pleure, elle soupire.

MILADY.

Vous la quittez.

CHARLOTTE.

Elle me suit ; je vais lui chercher de l'encre et du papier qu'elle m'a prié de lui apporter dans cet appartement.

MILADY.

Allez, vous trouverez dans mon cabinet tout ce qui lui est nécessaire.

CHARLOTTE.

Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

MILADY, *seule.*

Elle vient... elle-même seconde mes projets. Voici l'instant de porter les derniers coups. (*Elle sort.*)

SCENE V.

AMANDA, *seule.*

Il est donc des êtres condamnés au malheur, qui naissent pour souffrir, et sur lesquels la main de la fatalité s'appésantit sans relâche. Je n'ai fait de mal à personne, et tout se réunit pour m'accabler ! Lord Cherbury m'immole, me sacrifie pour réparer ses fautes, et Mortimer, par d'odieux soupçons, insulte à la victime de son père. Fuyons, puisqu'il ne m'est plus posssible d'espérer le bonheur. Mais avant de quitter ces lieux, je veux écrire, je veux laisser entre les mains de Mortimer un monument de mon amour et de mon désespoir.

SCENE VI.

CHARLOTTE, AMANDA.

CHARLOTTE.

Miss, voici ce que vous m'avez demandé.

AMANDA.

Je te remercie.

CHARLOTTE.

Vous avez des chagrins, miss.

AMANDA.

Hélas! oui, et de bien grands!

CHARLOTTE.

Ne puis-je les partager!

AMANDA.

Non, mon amie; je dois souffrir, et pour comble de malheur, je ne puis répandre mes larmes dans le sein de l'amitié. Va, Charlotte, laisse-moi quelques momens en proie à ma douleur; va, j'ai besoin d'être seule.

CHARLOTTE.

J'obéis, et vais rejoindre milady. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

AMANDA, puis BELGRAVE.

AMANDA, *se mettant à écrire..*

Je ne sais par où commencer... Ah! Mortimer! Mortimer! BELGRAVE, *entrant, à part.*

Elle est seule, le moment est favorable. (*Il met le verroux.*) Elle écrit, approchons.

AMANDA, *se retourne, apperçoit Belgrave et se lève avec précépitation.*

Ciel! Belgrave en ces lieux!

BELGRAVE.

Rassurez-vous, Amanda, ma présence a lieu de vous surprendre. Vous me haïssez, je le sais; mais je ne l'ai point mérité. Ne craignez aucune insulte de ma part; l'amour dont je brûle pour vous doit vous être un sûr garant de la pureté de mes intentions.

AMANDA.

Elles ne peuvent être que perfides, et je dois, par une prompte fuite me soustraire aux regards d'un homme qui se joue des vertus et dont la bouche impure distile le poison de la calomnie sur les victimes de sa scélératesse.

(*Elle veut sortir.*)

BELGRAVE.

C'est envain que vous voulez fuir; mes précautions sont prises. Croyez que je n'ai pas hazardé cette démarche, sans m'assurer que personne ne puisse troubler un entretien nécessaire à votre repos et à majustification

AMANDA.

Non, je ne veux rien entendre de vous. Si votre cœur a senti le remord, prouvez-le, en vous retirant à l'instant, et si vous êtes jaloux de regagner mon estime, c'est en presence de Milady que vous devez vous justifier.

BELGRAVE.

Ce moment peut vous perdre ou vous sauver. Oui, je vous aime Amanda; mais j'oublie, en ce moment, mon

amour et moi-même, pour ne songer qu'à vous. Ecoutez ; Milady que vous croyez votre amie, cette Milady dont la maison vous paraît un azile sûr contre mes attaques, a juré votre perte; lady Rudoff ne voit en vous qu'une rivale aimée son cœur nourrit l'amour le plus violent pour Mortimer et tous les feux de la vengeance contre celle qu'il lui préfére. Mortimer, qui aujourd'hui est épris de vos charmes, ne cherche qu'une victime de plus. Depuis long-temps les nœuds de l'hymen l'unissent à une jeune fille qu'il a enlevée à ses parens, et qu'il a depuis abandonnée dans un village du Devonshire. Craignez, belle Amanda, craignez, un sort pareil, vous frémissez!... maintenant que je vous ai fait voir l'abime des malheurs entr'ouvert sous vos pas, réfléchissez... choisissez une retraite... un couvent même, j'y conduirai vos pas; et, si un jour la haîne fait place à la reconnaissance; alors seulement Belgrave vous rappellera son amour, sa constance ; trop heureux, s'il peut obtenir le cœur et la main de celle pour qui il sacrifierait sa vie!

AMANDA.

J'ai eu le courage de vous entendre Belgrave. Vous cherchez à porter à mon cœur deux coups bien funestes; mais deux choses me rassurent, les bienfaits de Milady et votre haine pour Mortimer. (*On frappe à la porte.*) Ciel! on frappe!

BELGRAVE, *à part.*

Ma vengeance s'apprête!

AMANDA.

Quoi! monsieur, vous avez mis le verroux!

MILADY, *à part.*

Ouvrez, Amanda.

AMANDA.

Grand dieu! je suis perdue!

BELGRAVE.

Je vais ouvrir.

AMANDA.

Arrêtez, n'ouvrez pas. Si je suis surpise avec vous, je suis déshonorée. Les odieux soupçons qui planent sur moi seront confirmés. Je vous en supplie, ayez pitié d'Amanda.

BELGRAVE,

Ordonnez, que faut-il faire?

AMANDA.

Je ne sais, ma tête se perd.

MILADY, *en dehors.*

Ouvrez, c'est Milady.

MORTIMER, *en dehors.*

C'est Mortimer.

AMANDA.

Dieux! Mortimer!

BELGRAVE.

Il n'est qu'un moyen.

AMANDA.

Lequel ?

BELGRAVE.

Ce cabinet...

AMANDA.

Ah ! courez promptement.

BELGRAVE.

Je vous obéis. (*On frappe. Il entre dans le cabinet.*)

SCENE VIII.

AMANDA, *seule.*

Quel désordre dans mes sens ! Que vais-je dire ! (*elle ouvre.*)

SCENE IX

CHARLOTTE, AMANDA, MILADY, MORTIMER, CHERBURY.

MILADY.

Enfermée avec tant de soin ! A quelle occupation étiez-vous donc livrée ? comme vous êtes pâle, défaite ! Amanda ! ma chère Amanda, qu'avez-vous, expliquez-vous ?

MORTIMER.

La présence de mon père doit rassurer...

AMANDA, *se laissant tomber dans un fauteuil.*

Ciel ! lord Cherbury !

CHERBURY, *allant à elle.*

Belle Amanda ; calmez votre douleur.

MILADY.

Son état devient plus alarmant... Amanda ! ma chère amanda !

CHERBURY, *à part.*

Mon cœur est déchiré, c'est moi qui suis la cause de ses tourmens.

MILADY.

Il faut aller chercher du secours. (*Amanda fait signe de n'appeler personne.*)

MORTIMER.

Que veut-elle dire ?

MILADY.

Ah ! je me rappelle ! Mortimer ! entrez dans ce cabinet, vous trouverez un flacon.

AMANDA, *fait des efforts violens pour s'elever, et dit d'une voix étouffée.*

Non, non, n'y allez pas. (*Elle se lève et voit Mortimer ouvrant la porte. Elle retombe.*)

MORTIMER.

Que vois-je ? Belgrave !

MILADY.

Serait-il possible ?

SCENE X.

CHARLOTTE, AMANDA, MILADY, CHERBURY, BELGRAVE, MORTIMER.

(Ici Mortimer se tourne du côté d'Amanda, évanouie entre les bras de Charlotte. Milady joue l'étonnement, Belgrave affecte une contenance embarrassée et lance à la dérobée un regard sur Milady qui lui exprime sa joie. Milady continue.

MILADY.

De quel droit, colonel, êtes-vous ici et pendant mon absence ?

BELGRAVE.

Je ne puis m'excuser envers vous, madame; je sens combien ce moment dépose contre moi, et le seul parti qui me reste à prendre, c'est de me dérober à vos yeux.

MORTIMER.

Je n'aurai point recours à des reproches inutiles. Je suis outragé, Belgrave je vous suis.

CHERBURY.

Arrêtez, mon fils, je vous l'ordonne.

MILADY, *à Belgrave.*

Sortez, colonel, d'une maison que vous n'avez pas su respecter.

BELGRAVE.

Je sors à l'instant, Milady. (*S'adressant à Mortimer.*) Mortimer, je ne vous engage point à enfreindre les ordres de milord. A d'autres momens toute explication. Quant à Amanda, digne de mon amour et de mon estime, son existence n'aura bientôt plus à souffrir de l'humiliation de secours étrangers... adieu. (*Il veut sortir.*)

AMANDA, *revenant à elle se jette aux genoux de Belgrave.*

O comble de perfidie! homme cruel et barbare! que vous ai-je fait? S'il vous reste quelques sentimens d'honneur, si votre âme connait encore la pitié, voyez les maux que souffre votre victime. Vous connaissez son innocence, Belgrave! au nom du ciel dites une fois la vérité!

BELGRAVE.

Rassurez-vous Amanda; j'espère qu'avant peu, nul être ici n'aura le droit de vous accuser. (*Il sort.*)

SCENE XI.

CHARLOTTE, AMANDA, MILADY, CHERBURY.

MORTIMER.

Perfide!... voilà donc le prix de tant d'amour ?

AMANDA.

Ciel! vous pouvez croire...

MORTIMER.

Est-ce en ces lieux que vous trouverez des défenseurs, lorsque nous sommes témoins .. (*à Cherbury.*) Ah! mon père! ne m'abandonnez pas, sauvez-moi de mon désespoir, soyez mon appui... arrachez de ce cœur trop faible un sentiment qui nous déshonore, fuyons de ces lieux...

MILADY.

Suivez-le milord, ne le quittez pas. *Cherbury sort avec son fils*

SCENE XII.

AMANDA, CHARLOTTE, MILADY.

MILADY, *à part.*

Je triomphe !

CHARLOTTE, *à Milady.*

Ah ! madame, ayez pitié de son état, n'abandonnez pas ma maîtresse ; elle est innocente. Amanda n'a jamais aimé que Mortimer. Le colonel est un scélérat. Respectable milady, joignez-vous à la pauvre Charlotte. (*Courant vers Amanda.*) Ah ! malheureuse Amanda !

AMANDA, *revenant à elle.*

Où suis-je? Mortimer! Il est parti... le cruel... (*à Milady*) Je n'ai plus de ressource qu'en vous, milady. Vous seule me restez, et tout espoir de bonheur n'est pas encore évanoui.

MILADY.

Je vous reste, il est vrai, et mes bienfaits...

AMANDA.

Ah ! madame.

MILADY.

Vous suivront dans la retraite que vous choisirez.

AMANDA.

Dans la retraite que je choisirai...

MILADY.

Je vous épargne les reproches ; mon ancienne amitié plaide encore pour vous ; mais votre conduite, qui a déshonoré cette maison, ne me permet plus de vous être utile que sous le voile du secret.

AMANDA.

Et vous aussi, madame ; quoi ! vous pouvez céder à cet artifice odieux, vous qui connaissez mon amour pour Mortimer et les vaines poursuites de Belgrave ? Les droits de l'hospitalité qui me mettaient sous votre protection, n'ont été violés que par quelque trahison dont mon cœur ingénu ne peut deviner la source. Ordonnez que l'on recherche sur-le-champ ceux qui ont pu favoriser ce complot affreux. Vous ne pouvez refuser d'éclaircir cetodieux mystère ; le repos de ma vie en depend, et l'honneur vous le commande

MILADY.

C'est en vain que vous voulez m'en imposer ; vous savez mes intentions; choisissez un couvent, et dès ce soir quittez une maison que vous n'êtiez pas digne d'habiter. (*Elle sort*)

SCENE XIII.

CHARLOTTE, AMANDA.

AMANDA.

Suis-je assez humiliée ! Jusqu'à cet intant fatal, j'ai supporté toutes mes peines avec courage, le renversement de ma fortune, les maux de l'indigence, les tourmens de l'amour, les injustices de mes ennemis ; mais le coup que

le mépris de Milady vient de me porter est le plus cruel de tous. . Charlotte, tu le vois, on me chasse; il faut nous séparer.

CHARLOTTE.

Nous séparer? Ah! que vous connaissez peu le cœur de celle que vous avez honorée du nom de votre amie! Je sais, moi, que vous êtes innocente. Tout le monde vous abandonne, moi seule je vous reste. Eh bien, je ne veux plus vous quitter.

AMANDA.

Que dis-tu, Charlotte? Non, je ne souffrirai pas que tu partages mon malheur. Sans ressource, que veux-tu devenir avec moi?

CHARLOTTE.

Les changemens heureux survenus dans notre fortune, doivent vous rassurer. Le ciel, en me rendant des biens, m'ordonne d'en faire un juste emploi... Ah! c'est aux cœurs qui ont connu l'indigence, qu'est réservé le doux plaisir de soulager celle des autres. Oui, mademoiselle, quittez ces lieux, venez avec moi... Mais vous hésitez! La fierté de votre ame rejette l'offre que je vous fais. Bannissez une délicatesse mal entendue, et connaissez mieux les droits de l'amitié; vous en avez usé pour me combler de vos bienfaits, souffrez donc que j'en use aussi pour acquitter les dettes sacrées de la reconnaissance. Ma bonne maîtresse, ma chère maîtresse! (*Elle se met aux genoux d'Amanda.*) Je me jette à vos pieds, je vous supplie, venez avec moi dans le sein d'une famille honnête, qui connaît le prix de la vertu; venez sous son humble toit chercher la paix et le repos, qui vous fuient depuis si long-temps.

AMANDA, *l'embrassant.*

Eh bien, oui, Charlotte, j'accepte tes offres généreuses.

CHARLOTTE, *en se relevant.*

Ah! vous me comblez de joie; rien n'égale mon bonheur. Partons, nous coucherons ce soir au château de Dunréath, qui n'est qu'à deux milles d'ici; demain matin avec ma tante, nous continuerons notre route, et nous irons embrasser la plus tendre des mères.

AMANDA.

Au château de Dunréath! y pense-tu? c'est celui de la marquise.

CHARLOTTE.

Ou plutôt le vôtre. Le respect que j'avais pour elle m'avait fait regarder comme injurieux certains bruits répandus sur la manière dont elle s'en était rendue propriétaire. Maintenant son caractère astucieux m'est connu; je ne doute pas qu'ils ne soient fondés; mais je m'apperçois que je réveille de douloureux souvenirs. Venez, venez, vous n'avez rien à craindre. Milady n'y va jamais, et puis nous n'y resterons qu'un jour.

AMANDA.

Tu le veux, j'y consens, partons.

CHARLOTTE.

Que desirez-vous emporter ?

AMANDA.

Rien ; j'abandonne tout ; je ne veux garder que ce portrait ; il sera toujours cher à mon cœur, malgré les injustices de Mortimer. (*Elle le cache dans son sein.*)

CHARLOTTE.

Sortons vite ; j'entends, je crois, cette méchante femme. (*Elles vont pour sortir, Milady entre.*)

SCENE XIV.

MILADY, CHARLOTTE, AMANDA.

MILADY.

Eh bien, Amanda, êtes-vous décidée ?

AMANDA.

Oui, madame, et dès ce moment je quitte une maison qui n'était pas faite pour moi.

MILADY.

Où comptez-vous aller ?

AMANDA.

Lorsque tout m'abandonne, personne n'a le droit de connaître mes démarches. Je fuis mes persécuteurs, et vous conviendrez au moins qu'il serait dangereux pour moi qu'ils connussent le lieu de ma retraite.

MILADY.

Quelle fierté !

AMANDA.

C'est celle qui convient à l'innocence.

MILADY *avec ironie.*

A l'innocence !

CHARLOTTE.

Oui, madame, et vous le savez mieux que personne.

MILADY.

Insolente !

CHARLOTTE.

Venez miss ; si vous êtes abandonnée de tout le monde, Charlotte vous reste et vous jure de ne plus se séparer de vous.

MILADY, *à Charlotte.*

Demeurez, je vous l'ordonne.

CHARLOTTE.

Dès ce moment je ne vous appartiens plus. Je suis le mouvement de mon cœur ; il m'ordonne de m'attacher au sort de la pauvre Amanda, et de fuir une maison où la vertu est persécutée. Venez, venez, miss. (*Elles sortent.*)

SCENE XV.

MILADY, *seule.*

Quelle arrogance ! sa fuite sert mes projets. Une retraite aussi prompte semblera confirmer son intelligence avec Belgrave. Mortimer en ce moment, retenu par son père,

n'aura aucune connaissance de son éloignement, et me laissera le temps de mettre à exécution le projet que j'ai conçu. Le dépit peut tout faire en cette circonstance, mon amour triomphera et je serai vengée. Mais voici Belgrave, dissimulons.

SCÈNE XVI.

MILADY, BELGRAVE.

BELGRAVE.

Eh bien, Milady, êtes-vous contente de moi?

MILADY.

On ne peut davantage. A quel haut degré vous possédez l'art de la dissimulation! Que vous êtes adroitement perfide?

BELGRAVE, *la désignant.*

J'avais mon maître sous les yeux.

MILADY, *souriant amèrement.*

Oui.

BELGRAVE.

Mais c'est assez nous prodiguer des louanges. Que devient Amanda?

MILADY.

Elle part.

BELGRAVE.

Où porte-t-elle ses pas?

MILADY.

Je l'ignore; c'est à vous de veiller sur elle.

BELGRAVE.

Comptez sur moi, elle ne peut m'échapper. Maintenant Milady, souffrez que je vous entretienne un moment de moi, de mon amour et de cet hymen que vous ne pouvez plus différer...

MILADY.

Oui, Belgrave, à mon retour de Dunréath...

BELGRAVE.

Comment... vous y allez?

MILADY.

Mes ordres sont donnés, je pars à l'instant. Plusieurs raisons m'obligent à faire ce voyage. D'abord j'ai à pourvoir au remplacement de la concierge de mon château, et un autre motif plus important, c'est qu'il est nécessaire que Mortimer ne reste point en ces lieux. Vous connaissez sa faiblesse, il pourrait revoir Amanda. En conséquence je l'emmène à Dunréath avec son père.

BELGRAVE.

Il part avec vous?

MILADY.

Oui, j'ai su l'y décider, sous le prétexte qu'il a besoin de quelques distractions.

BELGRAVE

Cela est fort adroit de votre part.

MILADY.

Vous, colonel, vous resterez ici.

BELGRAVE.

Je vous devine.

MILADY.

Ayez soin de bien observer Amanda; suivez attentivement ses démarches, et assurez-vous sur-tout du lieu de sa retraite.

BELGRAVE.

Mon cœur aurait droit de se plaindre de ce nouveau retard; mais jaloux de vous plaire, je suivrai vos ordres, et soyez persuadée, belle Milady, que je porterai par-tout un œil vigilant, auquel rien n'échappera.

MILADY.

Adieu, mon cher Belgrave.

BELGRAVE.

Adieu, Milady.

SCENE XVII.

BELGRAVE, *seul.*

Oui, je veillerai; mais c'est sur toi. Ce départ précipité avec lord Cherbury et son fils, l'ordre qu'elle me donne de rester à Bristol, le retard de notre hymen, tout me la rend suspecte... N'aurais-je servi que son amour pour Mortimer? Ne serais-je que l'instrument de leur réconciliation?. Le trait serait digne d'elle; mais elle ne m'aura pas trompé impunément, et je lui prouverai que le colonel Belgrave ne le cède en rien à lady Rudoff. Suivons ses pas. Tremble, perfide! si je suis trompé dans mon attente, ma vengeance est prête, et je saurai faire tourner contre toi les pièges que tu auras voulu me tendre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un jardin anglais; sur le devant, à droite un banc de gazon adossé contre une touffe d'arbrisseaux. Sur le devant à gauche, les ruines d'une chapelle. Dans le fond, un petit pont de bois. Du côté gauche est un autre banc de gazon.

SCENE PREMIERE. (1)

Au lever du rideau, on voit des Paysans qui s'occupent à parer de fleurs et de guirlandes le banc qui est près de la chapelle. Joan apporte des corbeilles de fleurs, et se laisse tomber en arrivant. Il veut ensuite aider les paysans et dérange tout.

THOMY, JOAN, Paysans et paysannes.

THOMY.

Veux-tu ben laisser arranger çà, maladroit.

---

(1) *Nota pour les départemens.* Cette scène première, ainsi que le ballet de la scène 8, se passent, si l'on veut, et l'acte commence à la scène 2, ou Belgrave arrive.

JOAN.

Tiens, maladroit; mais regardez donc, papa, je sais ben ce que j'fais.

THOMY

Oui, de belles choses tu brouilles tout.

JOAN.

Ah ! je brouille tout... Par exemple, vous ne devriez pas me rendre ridicule comme çà, je ne suis plus un enfant, puisque je viens de me marier Je brouille tout. Eh! laissez donc! n'est-ce pas pour ma femme que vous arrangez tout çà? Faut ben que je m'en mêle aussi, pour ma femme.

THOMY.

Et où l'as-tu laissée, ta femme.

JOAN.

Elle est avec sa mère.

THOMY.

Pourquoi l'as-tu quittée

JOAN.

Sa mère m'a fait signe; elle a quelque chose à lui dire. Vous savez ben; un jour de nôce une maman a toujours quelque chose à dire à sa fille, et puis j'étais ben aise de venir vous aider.

THOMY.

Oui, tu viens quand tout est fait.

UN PAYSAN.

Sais-tu qu'elle est ben gentille ta femme !

JOAN.

La belle question ; mais si elle n'était pas gentille, elle serait... laide et je ne l'aurais pas épousée.

THOMY.

Je te conseille de faire le difficile. Va si celle-là n'eût pas voulu de toi, tu serais resté garçon toute ta vie.

JOAN.

Laissez-donc ! vous vous êtes mis dans la tête que je n'étais pas aimable. C'est étonnant çà; toutes les jeunes filles disent le contraire. (*Aux paysannes.*) N'est-il pas vrai qu'il n'y en a pas une de vous qui ne voulut être à la place de ma petite beck.

LES PAYSANNES.

Non, non, non.

THOMY.

Eh bien ! tu les entends ?

JOAN.

Ne les croyez pas quand elles disent : non, cela veut dire oui.

THOMY.

Allons, finis. L'heure avance, et rien ne sera prêt.

JOAN.

Qu'est-ce qu'il y a donc encore à faire?

THOMY.

Milady Rudoff n'est-elle pas ici?

JOAN

C'est vrai ; je l'avons rencontrée en revenant de l'église.

THOMY.

Faudra-t-il pas l'inviter à venir à la fête, et où se mettra-t-elle ?

JOAN, *montrant le banc de droite.*

Eh bien, là, sur ce banc.

THOMY.

Comment ?

JOAN.

Ah! dam', écoutez donc, on fête les gens comme on les aime. THOMY.

C'est pas l'embarras, nous ne l'aimons guère ni les uns, ni les autres. Mais elle est la maîtresse de ces lieux, et quoique nous n'ayons pas beaucoup à nous louer de ses bienfaits, il faut cependant être honnête envers elle. D'ailleurs, t'es son jardinier. JOAN.

Jardinier tant qu'il vous plaira. Est-ce que je la connais, moi? Elle vient ici tous les cinq ou six ans, et toutes les fois qu'elle y paraît, j'avons toujours à nous plaindre d'elle. Ah! parlez moi de ce jeune milord qui vint avec elle la dernière fois. Oh! pour celui-là, à la bonne heure! Vous souvient-il comme il nous fit boire, comme il nous fit danser? C'était là une fête! Comment donc qu'il s'appelait?

THOMY.

Lord Mortimer. Eh bien, il est encore avec elle.

JOAN.

Vrai!

THOMY.

Oui, et puis un autre milord.

JOAN.

Eh ben! faut inviter ces deux milords à venir à la fête avec milady, je les ferons placer là, sur ce banc, que nous allons arranger avec des guirlandes, et puis nous ferons notre fête. THOMY.

Eh ben, qu'est-ce que ça veut dire ?

JOAN.

Comment, vous ne comprenez pas? Ce milord Mortimer y sera; il y aura au moins quelqu'un que nous aimons. C'est t'y là une bonne idée. THOMY.

Et le chapelain qui t'a marié, as-tu pensé à l'inviter ?

JOAN.

M. Boston? Pardine! j'y aurais manqué peut-être! un si honnête, un si brave homme! Il ne viendra pas. Il m'a dit qu'il était obligé de partir pour Bristol : mais il m'a promis qu'il serait au lendemain. Y aura un lendemain, n'est-ce pas?

THOMY.

Sans doute, (*Aux paysans.*) Allons, mes amis ! des guirlandes. Il faut encore arranger ce bouc pour Milady. (*Les paysans arrangent les guirlandes.*)

JOAN.

A-propos de çà, papa, madame Glène, la concierge du château, ne viendra donc pas à ma noce ?

THOMY.

Non, je te dis, elle a du chagrin. sa nièce, qu'elle avait mise chez Milady auprès de mademoiselle Amanda, est partie avec elle.

JOAN.

Tiens ! où qu'elles sont donc allées comme çà ?

THOMY.

Ma foi, je n'en sais rien, mais c'est pas étonnant, on ne peut demeurer long-temps avec milady.

JOAN.

Mais il me semble que c'te pauvre Charlotte Glène disait comme çà qu'elle ne resterait plus concierge.

THOMI.

Non, sa sœur a fait fortune.

JOAN.

Ah ! oui, un procès, n'est-ce pas ? C'est drôle que ça vous enrichisse un procès.

THOMY.

Mais c'est qu'elle l'a gagné.

LE PAYSAN.

Allons, Joan, v'là qu'est prêt ; faut aller rejoindre ta femme.

JOAN.

C'est vrai... eh bien je n'y pensais plus. Tiens, ce que c'est que le mariage, quand on n'y est pas habitué ! Allons, courons la rejoindre, et puis nous reviendrons ici quand nous aurons prévenu tout le monde. (*Regardant à travers des arbres.*) Qu'est-ce que c'est donc que cet homme là, papa, qui s'avance à travers les arbres ? Il a l'air de se cacher.

THOMY.

Eh bien, c'est surement quelqu'un qu'est arrivé avec Milady.

JOAN.

Ah ! oui, allons, partons; allons chercher ma femme; j'ouvre la marche. (*il sort avec tous les paysans.*)

SCENE II.

BELGRAVE, *il regarde de tous côtés dans la crainte d'être surpris.*

Quel mouvement dans ce château !.. tout ici semble disposé pour une fête. Milady Rudoff n'oublie rien pour apporter des distractions à la douleur de Mortimer. Perfide ! je t'ai deviné, et quand tu me crois à la poursuite d'Amanda, je suis près de toi, je veille sur tes démarches, et tu ne

peux me tromper. Je connaissais bien la dépravation de ton cœur, les ressources de ton esprit pour l'intrigue ; mais je n'aurais jamais soupçonné que tu osasses te servir de Belgrave pour accomplir tes projets. Tenons-nous sur nos gardes, ne hasardons rien. Avec une telle femme, il ne faut porter que des coups sûrs. Mais je la vois ; elle vient de ce côté. Quel est ce vieillard qui l'accompagne ? dérobons-nous à sa vue et observons tout. (*Il sort.*)

SCENE III.

BOSTON, MILADY.

MILADY.

Je vous ai fait prier, M. Boston, de m'accompagner en cet endroit ; j'ai besoin d'avoir avec vous un moment d'entretien.

BOSTON.

Parlez, milady, je suis à vos ordres.

MILADY.

Mon arrivée en ces lieux a dû vous surprendre, M. Boston ?

BOSTON.

Elle a été si subite, qu'elle n'a pas permis aux habitans d'aller au devant de milady.

MILADY.

Cela est bien pardonnable : depuis long-temps je n'ai pu jouir du plaisir d'habiter ces lieux, j'ai même un peu négligé ces bons habitans ; mais je me propose de les dédommager par des visites plus fréquentes.

BOSTON.

Ils le méritent, Milady ; le respect qu'ils portaient à milord votre père ; la vénération qu'ils ont pour sa mémoire...

MILADY.

Ce fut vous, M. Boston, qui assistâtes aux derniers momens de ce père respectable.

BOSTON.

Oui, milady.

MILADY.

Vous eûtes avec lui un entretien particulier ?

BOSTON.

Oui, milady.

MILADY.

Et quel fut le sujet...

BOSTON.

Milord Dunréath exigea de moi le secret pour toute autre personne que celle qui en fut l'objet.

MILADY.

Je respecterai les dernières volontés de mon beau-père, en ne vous questionnant pas davantage sur cet article. Il y a deux jours, n'étiez-vous pas à Bristol, M. Boston ?

BOSTON.

Oui, milady.

MILADY.

Je ne me suis donc pas trompée. Une jeune parente que j'avais recueillie chez moi fut rencontrée dernièrement par un vieillard vénérable, et au portrait qu'elle m'en fit, j'ai cru vous reconnaître, c'était vous.

BOSTON.

Il est vrai, milady.

MILADY.

Amanda me dit que vous l'aviez questionnée avec beaucoup d'intérêt.

BOSTON.

Le bruit de ses vertus aurait suffi pour m'intéresser, si un motif plus puissant ne m'eût conduit près d'elle.

MILADY.

Que je vous plains, M. Boston, l'apparence des vertus vous séduit!

BOSTON.

Comment, milady?

MILADY.

Cette Amanda, que vous croyez si digne de votre vénération, n'a pas craint de déshonorer l'azile qu'elle avait trouvé dans ma maison; je l'en ai chassée.

BOSTO.

Vous l'avez chassée!... Quel peut être son crime?

MILADY.

Une liaison scandaleuse ..

BOSTON.

Mais êtes-vous bien sûre... Souvent les apparences...

MILADY.

Les apparences ne sont rien pour moi; il me faut des preuves incontestables, et j'en ai acquis.

BOSTON, à *part.*

Ceci cache un mystère Ah! malheureuse! (*Haut.*) Où la trouver maintenant? Madame, au nom du ciel, enseignez-moi en quels lieux elle peut être. Je veux lui parler, il faut que je la voie. MILADY.

Quelle chaleur, monsieur Boston?

BOSTON.

Pardon, milady, j'ai peut-être tort de m'intéresser à une personne indigne de votre protection; mais malgré moi le doute entre dans mon esprit; il faut absolument que je lui parle.

MILADY.

Eh bien, demeurez en ces lieux. Malgré la conduite d'Amanda, je prétends encore veiller sur elle; j'ai chargé un de mes amis de suivre ses traces, et de m'informer de toutes ses démarches; j'en attends des nouvelles incessamment. BOSTON.

Eh bien, milady, je resterai; mais si dans deux jours

nous n'avons aucunes nouvelles de son sort, je pars pour Bristol, et je ferai moi-même les perquisitions nécessaires pour la retrouver.

MILADY.

Comme il vous plaira, M. Boston. *Boston va pour sortir.* vous allez du côté de la ferme, obligez-moi de dire à milord Cherbury que je desire lui parler ici.

BOSTON.

Je vais exécuter vos ordres. (*Il salut Milady et sort*)

SCENE IV.

MILADY, BELGRAVE, *caché.*

MILADY.

Dans quel trouble m'a jetté cet homme! Que peut-il avoir à communiquer à cette Amanda! elle est née pour faire le tourment de ma vie!... mes soupçons se confirment... Hâtons-nous de conclure mon hymen avec Mortimer et je saurai me débarrasser d'une rivale dont l'existence est un obstacle à mon bonheur et peut compromettre ma fortune; mais voici lord Cherbury.

SCENE V.

MILADY, CHERBURY, BELGRAVE, *caché.*

BELGRAVE, *à part.*

Le moment est favorable, tâchons de ne rien perdre de leur conversation.

CHERBURY.

Vous m'avez fait demander Milady?

MILADY.

Oui, milord, que fait votre fils?

CHERBURY.

Il est entouré de vos vassaux. Ils paraissent l'aimer beaucoup, se rappellent les bienfaits dont il les a comblés, lors de son voyage avec vous il y a cinq ans, et leur joie semble dissiper en cet instant le chagrin dont il est accablé.

MILADY.

Tant mieux. Le mariage de ces bonnes gens et la fête qu'ils préparent nous servent à merveille; mais parlons de ce qui nous intéresse; retirons-nous sous ce bosquet, afin de n'être entendus ni apperçus de personne.

(*Ils vont sous le bosquet.*)

BELGRAVE.

Ecoutons.

MILADY.

Eh, bien, milord la conduite d'Amanda ne doit plus vous laisser aucun doute sur la dépravation et la perfidie de son cœur.

CHERBURY.

Je ne puis, il est vrai, rien opposer à ce que j'ai vu; sa fuite même.. Cependant un secret sentiment plaide encore en sa faveur.

MILADY.

Je ne chercherai point, en ce moment, à combattre votre étrange incrédulité, je ne veux m'occuper que de vous; votre malheur vous prescrit de hâter, l'instant qui doit unir nos deux familles. Ne laissons point à Mortimer le temps de la réflexion. Des circonstances que j'étais loin de prévoir viennent de rendre à son cœur sa première liberté, et au mien l'espérance qu'il avait perdue. Je suis toujours dans les mêmes sentimens à votre égard, et si vous n'avez point changé de résolution, nous pouvons aujourd'hui même décider cette union.

BELGRAVE, *caché.*

Ah! ah!

CHERBURY.

Vous savez que je l'ai toujours desirée.

MILADY.

Eh bien, milord, profitez de son abattement et de la honte dans laquelle il est tombé par sa faute; employez l'autorité paternelle, je me charge ensuite de son bonheur et du vôtre. Vous connaissez les biens immenses dont je suis en possession, par le testament du duc de Dunréath. J'ai à ma disposition une somme de vingt-mille livres sterling.

BELGRAVE, *caché.*

Elle les promet à tout le monde.

MILADY.

Plus, une obligation de cent mille livres, souscrite par Belgrave; tous ces biens, je les donne à Mortimer, après avoir acquitté vos dettes. Milord, servez mes projets, et ma reconnaissance égalera mon amour.

CHERBURY.

Comment pourrais-je refuser des offres si généreuses, lorsque vous sauvez ma réputation, ma fortune... lorsqu'il ne me reste que ce moyen d'échapper à l'opprobre, et de soustraire mon fils à la honte et à la misère. Tout me fait donc la loi de souscrire à vos vœux. J'ose cependant y mettre une condition.

MILADY.

Parlez, milord; je n'ai rien à refuser à celui que je vais bientôt nommer mon père.

CHERBURY.

Malgré les torts apparens d'Amanda, je ne puis m'empêcher de m'intéresser à elle.

MILADY.

Que dites-vous, milord?

CHERBURY.

Tout porte à croire qu'elle est coupable; mais vous connaissez Belgrave, vous savez quels artifices cet homme vicieux peut employer. Ne serait-il point possible qu'Amanda, victime de ce misérable....

MILADY.

Chercheriez-vous à l'excuser, milord.

CHERBURY.

Je ne m'en défends pas. Si vous eussiez vu couler ses larmes au moment où j'ai exigé d'elle une entire renonciation à la main de Mortimer! si vous eussiez été témoin de sa douleur, lorsqu'elle m'a promis ce sacrifice....

MILADY.

Il lui a peu coûté.

CHERBURY.

Non, milady, à cet âge on ne peut porter aussi loin la dissimulation.

MILADY.

Quoi! vous n'êtes point convaincu....

CHERBURY.

Je le suis de la bonté de son cœur, mais non de sa perfidie.

MILADY.

Enfin, qu'exigez-vous?

CHERBURY.

N'est-elle pas assez malheureuse d'avoir encouru votre indignation? voudriez-vous voir Amanda sans asyle, sans ressource, en butte à la plus affreuse misère, tandis que vous jouiriez en paix d'une fortune immense et qui devait lui appartenir, sans l'injustice de son père, quant à moi, je vous déclare que je ne puis rien accepter, que vous n'ayez assuré un sort à cette infortunée.

MILADY.

J'approuve votre délicatesse, milord; je connais mes devoirs, et je saurai les remplir. Je souscris à vos vœux, et je ne doute pas que Mortimer ne me sache quelque gré de pouvoir aux besoins d'une personne qui lui fut chère. Etes-vous satisfait?

CHERBURY.

Je suis au comble de mes vœux! dès cet instant je me rends auprès de mon fils; et vais le disposer au bonheur que vous lui préparez.

(Il sort; Milady le conduit jusqu'auprès de la coulisse. Pendant ce temps, Belgrave quitte sa cachette et vient s'asseoir sous le bosquet où était Milady avec lord Cherbury.)

SCENE VI.

MILADY, BELGRAVE.

BELGRAVE, *à lui-même.*

Ce que je viens d'entendre est positif.

MILADY, *sans voir Belgrave.*

Mes mesures sont bien prises, je suis maintenant assurée du succès.

BELGRAVE, *à lui-même.*

Pas encore.

MILADY, *de même.*

Belgrave seul m'inquiète.

BELGRAVE, *de même.*

Je le crois.

MILADY, *de même*

Mais je saurai m'en débarrasser.

BELGRAVE, *de même.*

C'est ce qu'il faudra voir.

MILADY, *de même.*

J'ai bien fait de l'éloigner; sa présence en ces lieux aurait porté obstacle à mes desseins.

BELGRAVE, *de même.*

Un plaisir différé n'est pas perdu.

MILADY, *de même.*

Ah ! mon pauvre colonel ! pour un homme adroit, vous avez bien aisément donné dans le piège.

BELGRAVE, *se levant.*

Cela est vrai. madame.

MILADY.

Ciel ! BELGRAVE,

Mais j'espère m'en tirer.

MILADY.

Vous ici ?

BELGRAVE, *ironiquement.*

Peut-on quitter tant de charmes !

MILADY.

Mais... sitôt... par quel hasard ?

BELGRAVE.

Hasard ! point du tout; c'est exprès.

MILADY.

Où étiez-vous donc !

BELGRAVE.

Là, derrière ce bosquet.

MILADY.

Et qui faisiez-vous !

BELGRAVE.

Je vous écoutais et j'ai entendu votre conversation avec lord Cherbury.

MILADY, *à part.*

Se pourrait-il ! (*Haut.*)Comment, vous écoutiez ! (*Elle fait un effort pour ramener le calme sur sa physionomie, et dit, en éclatant de rire*) Ah ! vous écoutiez...Ah ! ah ! et qu'avez-vous appris de notre entretien ?

BELGRAVE.

Je sais tout. Avouez que ce piège vaut bien le votre. Vous riez...

MILADY, *riant toujours.*

Eh ! qui ne rirait pas ! Apprenez de moi, Belgrave, que lorsqu'on veut écouter, il faut tâcher de n'être point apperçu.

Convenez que le soupçon outrageant que vous avez porté sur ma bonne foi, mérite bien l'alarme que je vous ai donnée.

BELGRAVE.

Cessez de vouloir m'abuser; il n'est plus temps de feindre. Je serai plus sincère que vous : Amanda seule possédait mon cœur; l'amour m'avait égaré... le bandeau tombe; et trouvant en vous un être plus avili, plus odieux, plus dépravé que moi, je sens le remord naître dans mon âme, et pour vous le plus profond mépris.

MILADY.

Vous oubliez, colonel, que c'est à une femme que vous parlez.

BELGRAVE.

Plus une femme mérite nos égards et nos hommages, quand elle est belle des charmes de la vertu, plus elle mérite de mépris, quand les vices dégradent ce bel ouvrage de la nature.

MILADY, *fièrement.*

Colonel!

BELGRAVE.

Vous vous êtes servi de moi, pour éteindre dans l'âme de Mortimer l'amour qu'il avait pour Amanda. Eh bien je vais le r'allumer cet amour qui fait votre supplice, j'en ai les moyens, vous le savez, j'ai des titres dans mes mains qui déposeront contre vous, et qui, en dévoilant vos intrigues et votre perfidie, vous couvriront de honte et de mépris, je ferai plus encore, je vais livrer à lord Cherbury à Mortimer, à tout Londres même votre correspondance, et l'innocence trouvera bientôt une bouche plus pure que la mienne pour invoquer les lois et faire annuler le testament du duc de Dunréath. Oui, je cours....

MILADY.

Arrêtez Belgrave! Avant de vous livrer aux excès de la colère, tâchons de nous entendre, évitons un éclat funeste pour tous deux; écoutez.

BELGRAVE.

Pensez-vous encore me rendre votre dupe?

MILADY.

Non, pour cette fois, je serai sincère.

BELGRAVE

L'effort est noble; mais il doit être pénible.

MILADY.

Mon intérêt le veut.

BELGRAVE.

Je pourrai donc y croire?

MILADY.

Vous ne m'aimiez pas; ma fortune seule fixait vos vœux, et Mortimer avait tout mon amour. Eh bien achevez votre ouvrage, je vous rendrai l'obligation de cent mille livres.

BELGRAVE.

Quand?

MILADY.

Le jour où Mortimer sera mon époux, et j'y ajouterai une somme égale, dont le capital vous sera constitué en rente sur le château de Dunréath. Eh bien colonel?

BELGRAVE.

J'y souscris. Mais capitulons. Le contrat de rente me sera remis la veille de votre mariage, époque à laquelle je vous restituerai votre correspondance; mais pour cimenter notre accord, il me faut, sur-le-champ mon obligation.

MILADY.

Sur-le-champ?

BELGRAVE.

Article forcé du traité.

MILADY.

Mais... vous agissez avec sévérité.

BELGRAVE.

Je suis l'offensé, et de plus, vainqueur.

MILADY.

Allons, je me rends... Mais votre parole.

BELGRAVE.

Je n'ai ni votre estime, ni la mienne; ainsi ce serait un faible gage de ma bonne foi.

MILADY.

Voici le billet. Je compte sur vous, et qu'une amitié réelle remplace un sentiment qui nous était étranger. Je vous quitte et vais rejoindre Mortimer.

SCENE VII.

BELGRAVE, *seul.*

Il n'est pas encore ton époux perfide! J'ai dû ruser encore en cet instant pour mieux assurer ma vengeance. Le tableau de ton ame a revolté la mienne, et tout coupable que je suis, je sens qu'il m'est affreux de te ressembler!.. Te ressembler! cela est impossible, puisque j'éprouve en ce moment des remords que ton cœur ne sentira jamais. Que je suis coupable! J'ai perdu l'innocente Amanda! j'ai osé attaquer sa réputation! C'est moi qui lui ai ravi le bonheur en la livrant à honte et à la misère! Ah, Belgrave! descends dans ton cœur. Tu donnerais tout ton sang pour une seule de ses vertus, pour regagner son estime. Malheur! malheur à l'homme qui s'égare une fois le retour est si difficile... difficile! Tu n'as qu'à le vouloir. Vois combien il est pénible de se mépriser soi-même. Ose avouer tes torts, rends justice à l'innocence opprimée, rends ta victime au vertueux Mortimer, ce couple intéressant te pardonnera peut-être en voyant ton repentir; Amanda daignera quelque jour accorder un sourire d'indulgence à celui qui cessa d'être son persécuteur. Cette idée élève mon ame et me rend à la vertu. Allons... Mais

quelle joie tumultueuse !... on vient de ce côté, attendons que cette fête soit terminée, et revenons ici confondre l'imposture. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

MILADY, MORTIMER, CHERBURY, THOMY, JOAN, Paysans, Paysannes, Ménestriers, Laquais.

Milady, accompagnée de Cherbury et de Mortimer, arrive par le pont; elle est suivie de ses laquais. Thomy, Joan et Beck, à la tête des Paysans et Paysannes, sont précédés par des Ménestriers.

THOMY.

Allons, mes amis! livrez-vous à la joie que doit vous inspirer le mariage de mon fils, et la préseuce de madame la marquise; elle voudra bien nous excuser, si n'étant point prévenus de son arrivée, nous n'avons pu préparer ponr elle seule une fête que notre devoir devait nous commander.

JOAN.

C'est vrai ça; car c'est pour moi cette fête, et si je n'me mariais pas avec mademoiselle Beck que v'là, y n'y en aurait point eu du tout.

THOMY, *il prend le bras de Joan, et lui fait signe de se taire.*

Mais si milady nous fait l'honneur de rester quelque temps parmi nous, nous espérons lui donner des preuves de notre attachement et de nos respects.

MILADY.

Je suis bien sensible, mes amis, aux regrets que vous éprouvez; croyez que je vous tiens compte de vos bonnes intentions. Je saurai les reconnaître à l'avenir. Oui, mes amis, je veux désormais m'occuper de votre bonheur, et tous les ans, à cette époque, je viendrai jouir, au milieu de vous, des douceurs de la campagne, et des charmes de votre amitié,

JOAN.

Avec milord Mortimer, n'est-ce pas ?

MILADY.

J'espère qu'il voudra bien m'y accompagner.

JOAN.

Ah! dam', c'est que je l'aimons bien tous, le seigneur Mortimer.

MORTIMER.

Mes amis, les témoignages de votre attachement sont bien flatteurs pour moi, et si milady me permet de vous visiter quelquefois, je m'empresserai de les mériter.

JOAN.

Certainement, milord, vous n'avez pas besoin de milady pour ça. (*Thomy le prend vivement par le bras, et le fait passer de l'autre côté.*

MILADY, *à Cherbury.*

Avez-vous parlé à votre fils ?

CHERBURY.

Pas encore ; après la fête.

JOAN.

Allons, allons, prenons nos places ; voilà la mienne et celle de ma femme ; j'y suis. Vive la joie.

[Cherbury, Milady, Mortimer vont s'asseoir sur le banc qui leur a été préparé. Joan, Beck et Thomy sont sur le banc près du bosquet.

BALLET.

MILADY.

Bien, mes amis, je suis satisfaite du petit divertissement que vous venez de m'offrir. Suivez-moi au château ; j'ai donné des ordres pour qu'on vous prépare tous les rafraîchissemens nécessaires.

JOAN.

Cela ne fera pas de mal ça, car je suis déjà tout disposé.

MILADY, *bas, à Cherbury.*

Je vous laisse avec Mortimer, et vous abandonne le soin de mon amour. (*Elle sort avec les paysans et les paysannes.*)

SCENE IX.

CHERBURY, MORTIMER.

CHERBURY.

Eh bien, mon fils, rien ne peut vous distraire ?

MORTIMER.

Ah ! mon père, j'ai tout perdu.

CHERBURY.

Amanda, par sa fuite, ne vous laisse plus d'espoir. Rappelez dans votre cœur cette noble fierté qui convient à votre rang.

MORTIMER.

Ne craignez pas, mon père, que j'aille, par un lâche retour vers l'objet qui me fut si cher, déshonorer le nom de mes ancêtres, et augmenter le triomphe d'un rival méprisable. Non, je saurai me vaincre et gémir, dans le silence, de la perfidie d'une femme pour laquelle j'aurais donné ma vie. Ah ! mon père, pourquoi l'ai-je aimée ?

CHERBURY.

Vous avez pu vous laisser séduire par d'apparentes vertus ; mais il ne serait pas pardonnable que vous conservassiez encore quelqu'attachement pour une personne indigne de vous.

MORTIMER.

Ah ! mon père ! en vain je cherche à la bannir de ma pensée. Quelque chose que je ne saurais définir, me la représente sans cesse sous les traits les plus séduisans, et brillante de tous les charmes de la vertu... Mais... ce que j'ai vu ne me laisse aucun doute. Amanda, perfide ! je dois, non pas l'oublier, puisque cela n'est point en mon pouvoir ; mais la fuir... la fuir pour toujours.

CHERBUR

Vous savez combien je desire vous voir heureux? Que ne donnerais-je pas pour qu'un autre hymenée..

MORTIMER.

Ah! jamais! jamais!

CHERBURY.

Le temps peut effacer.. Si l'on vous offrait un rang distingué, une immense fortune, que la gloire et le bonheur de votre père dépendissent de cette union, pourriez-vous refuser?

MORTIMER.

Que dites-vous?

CHERBURY.

Oui, Mortimer, vous pouvez obtenir la main d'une femme vertueuse, riche et du plus haut rang.

MORTIMER.

Eh! mon père, quelle femme voudrait accepter l'hommage d'un cœur encore brûlant pour une autre?

CHERBURY.

Qui? lady Rudoff.

MORTIMER.

Lady Rudoff!

CHERBURY,

Elle-même Cette généreuse amie, touchée de la perfidie d'Amanda, vous offre, avec une amitié pure et sincère, sa main et sa fortune.

MORTIMER, *réfléchissant.*

Dieux! lady Rudoff! Quels soupçons s'élèvent dans mon esprit!

CHERBURY.

D'où peuvent-ils naître?

MORTIMER.

Mon père, mon père! Amanda n'est point coupable!

CHERBURI.

Que dites-vous, mon fils?

MORTIMER.

Elle n'est point coupable, vous dis-je! quelque horrible trame...

CHERBURY.

N'avez-vous pas été témoin...

MORTIMER.

Ah! malheureux!.. mon faible cœur cherche toujours à la justifier, et reçoit avidement toutes les impressions qui lui sont favorables. (*Amanda paraît dans le fond avec Charlotte.*) Mais... que vois-je? Ces deux femmes.. Ciel! c'est elle!

CHERBURY.

Amanda? Fuyez, Mortimer,

MORTIMER.

Je ne le puis, mon père : une force irrésistible m'arrête

CHERBURI.

Que voulez-vous faire ?

MORTIMER.

La voir, lui parler, apprendre enfin...

CHERBURI.

Venez, suivez-moi.

MORTIMER.

Quoi ! vous voulez que je perde le seul moyen qui me reste pour dissiper mes doutes? Amanda en ces lieux ne peut y être conduite que pour se justifier. Retirons-nous sous ces arbres, et observons ses démarches.

SCENE X.

CHARLOTTE, AMANDA.

CHARLOTTE, *conduisant Amanda.*

Venez, venez, ma chère maîtresse.

AMANDA.

Que signifie le bruit de ces instrumens que nous avons entendu de loin ?

CHARLOTTE.

Je l'ignore ; mais tout annonce qu'il y a quelque fête au château. Vous devez être bien fatiguée, miss Je vous ai fait traverser la forêt, afin d'éviter la rencontre de vos ennemis, dans le cas où ils auraient voulu nous suivre Reposez-vous un instant, je vais aller voir s'il n'y a point de danger de vous présenter à ma tante, et m'assurer de la cause du bruit qui nous alarme.

AMANDA.

Un moment, Charlotte. Me voilà donc dans le château de Dunréath !

CHARLOTTE.

Domaine de vos ayeux, et près de la chapelle où reposent les cendres de votre mère. Ce fut là aussi qu'elle contracta cette union si funeste.

AMANDA.

Hélas !

CHARLOTTE.

Ma chère maîtresse, ce lieu vous rappelle de tristes souvenirs ; éloignons-nous.

AMANDA.

Non, Charlotte ; mon âme opressée se plaît à nourir ici sa douleur. Vas au château, et ne tarde point à venir près de moi.

CHARLOTTE.

Je vais prévenir ma tante de votre arrivée. Prenez garde d'être apperçue. Au revoir, miss. (*Elle lui baise la main et sort.*)

SCENE XI.

AMANDA, *seule.*

L'antiquité de ce monument, ces ruines, ces débris, ces inscriptions gothiques, impriment dans mon cœur un sentiment de respect et de vénération qui m'attendrit jusqu'aux larmes

(Elle se met à genoux devant la chapelle. Boston entre d'un des côtés du fond, et se trouve au milieu de la scène entre Amanda qui lui tourne le dos et Mortimer à sa gauche.)

SCENE XII.

AMANDA, BOSTON, MORTIMER, CHERBURY

CHERBURY.

Mon fils, armez-vous de courage.

BOSTON.

Une étrangère, en ces lieux, à genoux devant cette chapelle

AMANDA.

O vous, mes respectables aveux, qui goûtez maintenant dans le sein de la vie éternelle le bonheur que vous ont mérité vos vertus, auriez-vous jamais pensé qu'un jour, étrangère dans le palais de ses ancêtres, une de vos filles, orpheline, persécutée, malheureuse et innocente...

MORTIMER.

Innocente!

AMANDA.

Ne pourrait pas même y trouver un abri contre le crime et les dangers qui la poursuivent.. O! Mortimer! tu as pu soupçonner Amanda Fitzalan, qui ne vivait que pour toi!

BOSTON.

Amanda Fitzalan.. l'ai-je bien entendu?

MORTIMER, *haut.*

Amanda!

AMANDA, *se retournant.*

Que vois-je! Mortimer, lord Cherbury. Ah! fuyons.

MORTIMER.

Arrêtez, Amanda! Cruelle! quels dessein vous ramène en ces lieux.

AMANDA.

Mortimer, vos injustes soupçons ont déjà porté la mort dans ce cœur qui ne battait que pour vous. Un temps viendra, peut-être, où vous me rendrez justice. Lord Cherbury devait être mon défenseur; je ne me permettrai aucune plainte. L'amour veut que je vous fuie, l'honneur l'ordonne, recevez un éternel adieu.

BOSTON.

Demeurez, Amanda, victime infortunée de lady Rudolf

MORTIMER.

Que dites-vous?

AMANDA.

Est-ce un songe...? est-ce bien vous, ô respectable vieillard, qui depuis deux jours, occupez ma pensée.

BOSTON.

Oui, c'est moi que vous vîtes à Bristol, et j'allais dès demain vous y chercher (*à Mortimer*) Milord, si quelques nuages se sont élevés entre vous, laissez au tems le soin de les dissiper. Les momens sont précieux. L'éternel a fixé cette heure pour terminer l'infortune de la vertu. (*A Amanda*) Amanda, le ciel a mis un terme à vos maux; il vous rend tous les biens que vous avez perdus.

AMANDA.

Qu'entends-je?

BOSTON,

Je suis le ministre qui reçut les derniers soupirs du duc de Dunréath, votre père, au lit de sa mort; il vous rendit tous vos droits. Mais le dépôt sacré des dernières volontés du duc resta ignoré, tant que je ne pus vous découvrir; je savois trop combien il était dangereux d'éveiller les soupçons de Milady; mais enfin je vous retrouve! Venez chez le magistrat à qui j'ai remis l'acte original dont j'ai la copie. Vous, lord Mortimer, soyez son protecteur; ses droits sont incontestables

MORTIMER.

Oui, cruelle, malgré vos torts, et quoique je ne puisse plus être votre époux, je veillerai sur vous, j'invoquerai les lois pour vous rendre l'héritage de vos pères, et vous me devrez au moins le repos que vous m'avez ravi. Mais que veut Charlotte? elle accourt effrayée.

SCENE XIII.

AMANDA, BOSTON, CHARLOTTE, MORTIMER, CHERBURY.

CHARLOTTE, *accourant.*

Fuyez, Amanda! fuyez! l'odieux Belgrave est ici.

TOUS *ensemble.*

Belgrave!

CHARLOTTE.

Que vois-je? lord Mortimer. Ah! milord, c'est le ciel qui vous envoye Amanda n'est point coupable; elle n'a jamais cessé de vous adorer Défendez-la, sauvez-la de la rage de son ennemi. Il vient.

MORTIMER.

Le traître périra de ma main. (*Il tire son épée.*)

CHARLOTTE.

Voici Milady.

SCENE XIV.

CHARLOTTE, AMANDA, BOSTON, BELGRAVE, MILADY, MORTIMER, CHERBURY.

MORTIMER.

Monstre ! défend tes jours ?

MILADY.

Arrêtez, Mortimer. Que vois-je, Amanda ? que signifie...

BELGRAVE.

Suspendez votre courroux, milord, et daignez m'écouter.

MORTIMER.

T'écouter, lâche ! que diras-tu qui puisse te mettre à l'abri de ma fureur.

BELGRAVE.

Je vous dois une réparation, l'honneur l'exige, et je viens vous la faire.

MILADY, *troublée.*

Colonel, votre présence en ces lieux met le comble à votre audace ; personne ici ne vous dispute le digne objet de votre amour. Eloignez-vous avec lui, et rendez-nous le repos que vous nous avez ôté.

BELGRAVE.

Un moment. (*Allant à Mortimer.*) Mortimer, j'eus de grands torts envers vous ; je veux, je dois les réparer. Amanda est innocente.

AMANDA et CHARLOTTE.

Ciel !

MILADY.

Qu'osez-vous dire ?

BELGRAVE, *froidement.*

La vérité.

MILADY, *à part.*

O rage !

BELGRAVE.

Je ne parais devant vous, belle Amanda, que pour solliciter un pardon que je sais n'avoir pas mérité ; mais je ne suis pas le seul coupable, et vous excuserez, j'en suis sûr, des torts que je n'aurais jamais eu, sans les instigations de la plus perfide des femmes. (*Montrant milady.*)

MORTIMER.

Quoi ! Milady....

BELGRAVE.

Oui, milord, c'est cette amie tendre qui ourdit les trames odieuses que j'ai employées pour perdre la beauté, l'innocence et la vertu. Lisez cette lettre. *Il lui donne une lettre.*

MORTIMER, *lisant*

« Venez ce matin, cher Belgrave; j'ai besoin de vous voir » Je veux vous faire part du plan que j'ai conçu et que je » veux mettre à exécution dès aujourd'hui. Il doit infailliblement

« ment perdre cette Amanda que je déteste, flétrir son hon
« neur et désesperer son Mortimer. Ma main sera le prix
« de votre complaisance. » Lady RUDOFF.

MILADY.

O fureur!

MORTIMER.

Quel comble de perfidie!

MILADY, *à Belgrave, qui la fixe.*

Triomphe scélérat!

AMANDA.

Hélas! que lui avais-je donc fait?

BELGRAVE.

Vous étiez aimée de Mortimer.

MORTIMER.

Quoi! vous avez pu...

MILADY.

Oui, j'ai voulu la perdre, et mon amour pour l'ingrat témoin de ma honte, m'a porté à ces excès. Mais ne vous croyez pas encore à l'abri de mes coups, tant que milady Rudoff respirera. Redoutez tout de sa haine. Sortez de cette maison, Mortimer.

BOSTON.

C'est à vous de sortir, madame.

MILADY.

Qu'entends-je?

BOSTON.

Le ciel a voulu que tous les efforts employés pour faire déshériter Amanda Fitzalan fussent sans succès. Le duc, en descendant au tombeau me remit le testament par lequel il reconnait Amanda légitime héritière de tous ses biens

MILADY.

Croyez-vous m'en imposer.

BOSTON.

Non, madame, ce titre est en mon pouvoir. Il est de la main même du duc, et revêtu de toutes les formalités d'un testament olographe.

AMANDA.

Rassurez-vous, madame, (Amanda se rappelle) vos bienfaits; un partage égal...

MILADY.

Ces dons m'humilieraient: une faveur d'Amanda serait un outrage pour une âme telle que la mienne.

BELGRAVE.

Dans ce moment où la fortune vous abandonne, madame je n'oublie pas que je suis votre débiteur; reprenez cette obligation, Je saurai m'acquitter envers vous.

MILADY, *prenant l'obligation.*

Je suis moins sensible à la perte de mes biens qu'au triomphe d'une rivale que je déteste; Je les eusse tous donnés pour la perdre. Jouissez en paix, si vous le pouvez

mais croyez que votre bonheur ne sera pas de longue durée. Lady Rudolf existe encore, et ne vous perd pas de vue. Adieu ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

Les Mêmes, excepté MILADY.

MORTIMER.

Amanda, chère Amanda ! comment pourras-tu me pardonner.

AMANDA.

Ah ! milord, j'ai tout oublié.

MORTIMER.

Et vous Belgrave, votre procédé vous rend toute mon estime.

BELGRAVE.

Adieu, Mortimer.

MORTIMER.

Quoi ! vous nous quittez, lorsque si noblement vous avez su réparer.

BELGRAVE.

Ma présence en ces lieux rappellerait à la vertueuse Amanda de trop fâcheux souvenirs. Je quitte l'Angleterre, et vais aux champs d'honneur faire oublier, s'il est possible, ma conduite passée. Un jour, je l'espère, je serai digne de votre estime et de votre amitié. Alors, seulement, je viendrai réclamer l'un et l'autre, et jouir de votre bonheur. Adieu, belle Amanda. Milord, je vous salue.

SCÈNE XVI.

BOSTON, CHARLOTTE, AMANDA, MORTIMER, CHERBURY.

MORTIMER.

Ah ! mon père ! partagez ma joie. L'innocence d'Amanda l'emporte enfin sur la scélératesse et la perfidie.

CHERBURY.

Ah, Mortimer ! vous ne connaissez pas encore toutes ses vertus. Si vous saviez... Apprenez...

AMANDA, *lui mettant la main sur la bouche.*

Mon père ce secret n'est plus à vous ; il m'appartient ; je vous prie de ne jamais le révéler.

MORTIMER.

Que voulez-vous dire ?

AMANDA.

Ce que Mortimer ne doit point savoir.

CHARLOTTE.

Ah ! ma bonne maîtresse que je suis heureuse.

AMANDA.

Ma bonne Charlotte, toi qui ne m'as point abandonnée dans mon infortune, partage mon bonheur, rends-le plus grand encore, en demeurant avec moi ; que ta famille ne me quitte plus, et prouvons que la véritable source du bonheur est dans l'amitié, l'amour et la vertu.

FIN.

CAROLINE ET DORVILLE,

OU

LA BATAILLE DES DUNES,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

Orné de Danses, Combats et Evolutions militaires.

Paroles de M. A. J. LEROI.

Musique de M. DEMORANGES.

Mise en scène et Ballets de M. AUMER, artiste de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Porte St.-Martin, le 4 Janvier 1806.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.
Et Galerie Neuve, nº. 14.

1806.

Au digne descendant du Grand Turenne, Godfroy de la TOUR D'AUVERGNE, Colonel propriétaire du régiment de ce nom.

A. J. Leroy,
Ancien officier.
Demoranges.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
TURENNE.	M. *Adnet.*
DORVILLE, Jeune Colonel, employé à l'armée de Turenne.	M. *Philippe.*
M. de FLAHAULT, commandant de Calais.	M. *Dugrand.*
Le Major ST.-CLAIR.	M. *D'Herbouville.*
ROLAND.	M. *Bourdais.*
CAROLINE de FLAHAULT, fille du Commandant de Calais.	Mad. *Bourdais.*
JUSTINE, sa femme-de-chambre.	Mad. *Descuiller.*

Officiers de l'État-Major et de la garnison de Calais.
Officiers et Suite de Turenne.
Troupes de Soldats.
Peuple de Calais.

La scène se passe alternativement à Calais et au camp.

CAROLINE ET DORVILLE,

OU

LA BATAILLE DES DUNES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique ; dans le fond une porte vitrée et deux fenêtres qui donnent sur l'esplanade du rempart ; à droite des spectateurs, sur le premier plan, une fenêtre ayant vue sur les cours.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, *brodant*, JUSTINE, *lisant la gazette.*

CAROLINE.

Que lis-tu donc d'intéressant, Justine ?

JUSTINE.

Le bulletin de l'armée, mademoiselle.

CAROLINE.

Tu deviendras folle avec tes gazettes, tu ne rêves que politique.

JUSTINE.

L'amour occupe entièrement votre âme, la mienne est toute à la gloire de mon pays et de ceux qui nous intéressent. Ah ! que ne puis-je marcher sur leurs traces ! vous verriez, mademoiselle.

CAROLINE.

Oui, je crois que tu en ferais de belles.

JUSTINE.

Et pourquoi pas ? n'a-t-on pas vu des femmes égaler en courage nos plus fameux héros ; sauver une ville entière et

décider par un trait d'intrépidité du succès d'une bataille ; on ne peut nier ces faits, mademoiselle, ils appartiennent à l'histoire, et je m'en suis plus occupé que des romans.

CAROLINE.

Ces faits sont glorieux, sans doute, il serait beau de les imiter ; mais nous avons d'autres devoirs à remplir.

JUSTINE.

Et puis nos futurs époux sont à l'armée, ils combattront pour nous ; votre père, M. le Commandant de Calais, a promis votre main au brave Dorville, dès que la campagne sera terminée ; il reviendra au moins général ; à vingt ans déjà Colonel et couvert de blessures.

CAROLINE.

Je voudrais pouvoir me dissimuler les dangers qui lui restent à courir.

JUSTINE.

Faiblesse, mademoiselle, la mort a peur des braves, et je n'ai pas la plus petite inquiétude pour Roland.

CAROLINE.

Valet-de-chambre du colonel Dorville, il n'a aucun risque à courir, sa place est derrière l'armée à garder les bagages.

JUSTINE.

Dites plutôt auprès de son maître pour lui faire un rempart de son corps dans une circonstance périlleuse, où pour lui porter les premiers secours après un coup fatal ; vous avez beau dire, on ne peut rester dans l'inaction sous les yeux du grand Turenne. Je parie que Roland se sera surpassé, et je ne serais pas étonnée de le voir accourir avec un bras ou une jambe de moins, il n'en faudrait pas davantage pour me rendre tout-à-fait folle de lui.

CAROLINE.

Tu perds la tête ; écartons ces idées et dis-moi ce qu'annonce ce bulletin.

JUSTINE.

De nouvelles victoires : des Français et un Turenne à leur tête peuvent-ils se laisser vaincre... Les alliés sont réunis à notre grande armée, l'ennemi est en présence aux environs de Dunkerque, et l'on s'attend sous peu à une bataille décisive. (*M. Regardant par une des fenêtres.*) Que vois-je? est-ce un rêve?... Eh ! non, je ne me trompe point, c'est bien lui, mademoiselle, le voilà, le voilà !...

CAROLINE.

Qui donc ?

JUSTINE.

Roland, le valet-de-chambre du colonel Dorville, le voyez vous, il descend de cheval.

CAROLINE.

Que vient-il nous apprendre !

JUSTINE.

Mais voyez donc qu'il a bonne grâce avec son grand sabre. Ah ! mademoiselle, il a quelque chose de noir sur la figure, je parierais qu'il est blessé.

CAROLINE.

Juste ciel ! je suis en transe. (*M.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

(Il arrive tout ésoufflé en s'essuyant la figure avec son mouchoir, ce qui empêche Justine d'appercevoir ses moustaches.)

ROLAND.

Ouf ! je n'en puis plus ! j'ai cru que je ne pourrais parvenir jusqu'ici ! ah ! mon dieu, qu'il est difficile d'entrer à Calais ! ne dirait-on pas que l'ennemi est déjà aux portes.

CAROLINE.

Quel sujet t'amène ?

ROLAND, *cherchant une lettre.*

Vous allez le savoir, mademoiselle.

JUSTINE.

Qu'as-tu fait du Colonel.

ROLAND.

Il est au camp.

CAROLINE.

Se serait-on battu ?

ROLAND.

C'est notre amusement de tous les jours.

CAROLINE.

Ton maître n'est pas blessé.

ROLAND.

Nous n'avons pas la plus petite égratignure.

JUSTINE.

Ni toi non plus ?

ROLAND.

Non, dieu merci ? (*Il donne la lettre à Caroline.*)

JUSTINE, *le retournant.*

Qu'as-tu donc à la figure ?

ROLAND.

Est-ce que tu ne vois pas que ce sont mes moustaches.

JUSTINE.

C'est vrai, sais-tu que cela te donne un air téméraire.

ROLAND.

Je t'en réponds... et si jamais l'ennemi ose me regarder enface, il m'aura vu.

CAROLINE, *lit.*

« Trois mois, trois siècles se sont écoulés sans vous voir, » Caroline ; je ne puis résister au désir de m'entretenir avec » vous, il importe à ma tranquillité de dissiper un doute qui » me tue... Demain, on se battra peut-être, trop heureux en- » core si j'emporte au tombeau la certitude de votre amour... » Ma tête est égarée, il faut absolument que je vous parle » un seul instant, Roland vous instruira des mesures que j'ai » prises, et si ma Caroline est toujours la même, si l'ab- » sence n'a point changé son cœur, elle excusera mon délire, » elle écoutera le plus fidel amant, qu'un seul mot peut ren- » dre à la gloire et au bonheur. DORVILLE. »

Que veut-il dire ? et quelle imprudence !

JUSTINE.

Je vois ce que c'est, mademoiselle, vous fûtes demandée il y a quelques tems à monsieur votre père, il s'agissait d'une alliance aussi avantageuse qu'honorable, le Colonel en aura entendu parler, il est jaloux ; il n'en faut pas davantage pour avoir exalté son imagination.

ROLAND.

Précisément, il ne s'est pas ouvert entièrement à moi ; mais je parierais que Justine a deviné.

CAROLINE.

Et c'est sur un bruit aussi vague.

ROLAND.

Vous connaissez sa tête, dix milles escadrons ne l'arrêteraient pas lorsqu'une fois elle est partie .. Il sera ici à la nuit tombante.

JUSTINE.

Comment franchira-t-il en si peu de tems ?...

ROLAND.

Tout est prévu ; nous avons de bons chevaux, je les ai fait placer de distance en distance.

CAROLINE.

Mais si le Général ?...

ROLAND.

Le maréchal de Turenne n'est point au camp, il visite ses positions, nous avons pensé à tout, et si M. le Commandant m'appercevait, ma réponse est toute prête.

JUSTINE.

Allons, mademoiselle, du courage, l'étourderie est à moitié faite, il ne serait plus tems de la réparer ; à votre place, moi, je me résignerais, il faut pardonner quelque chose à l'amour.

CAROLINE.

Ah ! Justine, je crains que cette imprudente démarche ne nous prépare bien des peines.

ROLAND.

Je vous réponds de tout sur ma tête ; mon maître repartira sur-le-champ.

JUSTINE.

Et tu voleras sur ses traces.

ROLAND.

Au feu, nous ne nous quittons jamais.

JUSTINE.

Tu as déjà vu bien des batailles.

ROLAND.

Ah ! je t'en réponds ; mais je voudrais bien voir le déjeûner.

CAROLINE.

Voici mon père.

JUSTINE.

Le Commandant ! évitons sa présence.

ROLAND.

Oui, allons faire un tour à l'office. (*M.*) (*Justine et Roland sortent.*)

SCENE III.

CAROLINE, LE COMMANDANT, les Officiers de la Garnison et de l'État-Major de la place.

UN OFFICIER.

Oui, M. le Commandant, le maréchal de Turenne sera dans peu d'instans à Calais, il vient sans doute reconnaître la situation de la place, il veut tout voir par lui-même; son courier est ici, il le devançait tout au plus d'une demi-heure.

LE COMMANDANT.

C'est dire qu'il est arrivé, il est partout où sa présence est nécessaire; l'éclair est moins rapide que lui dans sa course. Messieurs, nous n'avons pas un instant à perdre. Valbrune, portez-vous de suite avec vos cavaliers à sa rencontre; M. de St.-Léger, vous ferez mettre à l'instant la garnison sous les armes; et vous, Valcourt, veillez à ce que les batteries des forts se tiennent prêtes à saluer ce grand homme au premier signal. (*M.*) (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

LE COMMANDANT, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah! mon père, je ne saurais vous exprimer tous les sentimens qui remplissent mon âme... je vais donc le voir ce héros qui doit assurer la paix et le bonheur de la France.

LE COMMANDANT.

Oui, ma Caroline, et je partage entièrement ton ivresse; en effet, quel homme à mieux mérité nos hommages et notre admiration; ce génie étonnant embrasse tout, il sait unir le talent à la modestie, l'intrépidité au sang-froid, sans rien perdre des qualités aimables qui caractérisent l'homme le plus sensible et le plus généreux. Le colonel Dorville sert sous ses ordres, il a devant les yeux un bel exemple à imiter; il doit à ce grand homme son rapide avancement, sans doute il comblera notre espoir en continuant de mériter ses bienfaits: c'est à ce titre qu'il obtiendra ta main, et j'ai mis mon bonheur et ma gloire à le voir un jour ton époux.

CAROLINE.

Puisse aucun contre-tems ne troubler ces heureuses conjectures.

LE COMMANDANT.

Il appartient à son Prince et à son pays ! il leur doit tout son sang, et s'il le versait pour eux, si le sort des armes l'arrachait à notre tendresse, ma fille, nous trouverions un adoucissement à nos regrets dans le souvenir de son glorieux trépas.

CAROLINE.

Mon âme est d'accord avec la vôtre, mon père, je sais ce qu'il doit à l'honneur, et Dorville ne peut y manquer ; mais il est jeune, vif, par fois imprudent.

LE COMMANDANT.

Tant mieux, morbleu, ce sont les plus beaux défauts pour un militaire.

CAROLINE.

Mais une inconséquence... un instant d'oubli...

LE COMMANDANT.

Un officier Français est quelquefois léger ; mais il n'oublie jamais ses devoirs. (*M.*) (*Caroline paraît accablée.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINE, *accourant.*

JUSTINE.

Ah ! M. le Commandant ! ah ! mademoiselle, si vous saviez ce que je viens d'apprendre.

CAROLINE, *effrayée.*

Qu'est-il donc arrivé ?

LE COMMANDANT.

D'où vient cet air effaré ?

JUSTINE.

Laissez-moi respirer ! oh, je crois que j'en mourrerai de plaisir.

CAROLINE.

Parle donc.

JUSTINE.

Il va venir, il arrive, je vais le voir.

LE COMMANDANT, CAROLINE.

Et qui donc ?

JUSTINE, *avec enthousiasme.*

Le maréchal de Turenne !... Ah ! que je serais heureuse

si je pouvais lui parler! M. le Commandant, permettez-moi de rester dans cette salle.

LE COMMANDANT.

Lui parler!... et que lui diras-tu?

JUSTINE.

Tout ce qu'inspire la présence d'un grand homme; à moins que l'admiration ne me coupe la parole.

LE COMMANDANT.

C'est un malheur qui m'étonnerait beaucoup; écoute, je veux bien consentir à ce que tu demeures ici pour le voir arriver.

JUSTINE.

Que vous êtes bon!

LE COMMANDANT.

Mais c'est à condition.

JUSTINE.

Que je lui dirai...

LE COMMANDANT.

Que tu ne lui dira rien, et que tu te retireras de suite.

JUSTINE.

Ah! M. le Commandant, c'est trop difficile.

LE COMMANDANT.

En ce cas...

(M. Il fait le geste indicatif. On entend le premier coup de canon.)

JUSTINE, *au Commandant qui fait un mouvement.*

Je serai muette.

(Pendant la musique on entend les salves d'artillerie, les tambours battre aux champs: le Commandant part pour aller au-devant du maréchal de Turenne, Caroline et Justine expriment leur enthousiasme.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, Le Maréchal de TURENNE, Officiers de l'Etat-Major, Soldats, Suite.

(Les Officiers de l'Etat Major précèdent le maréchal Turenne, qui entre avec toute sa suite, même son nègre. Le Commandant marche à côté du Maréchal. Tous agitent leurs chapeaux en criant: *Vive le héros de la France! vive le grand Turenne!* Turenne paraît confus de cette réception et les invite du geste a cesser.)

TURENNE, *au Commandant.*

Ah ! M. le Commandant, cela n'est pas bien, vous me jouez un tour perfide.

LE COMMANDANT.

Le prince de Turenne ne doit point être surpris de cet accueil, c'est le cri de toute la France, et ce juste tribut...

TURENNE.

Me fait de la peine, mon cher Commandant, les Officiers et les soldats de l'armée, sont tous mes amis, mes camarades, et nous devons nous traiter sans cérémonie. (*Appercevant Caroline et la saluant.*) Qu'elle est cette aimable personne.

(Caroline le salue et ne le perds pas de vue. Justine le dévore des yeux et fait tout ce quelle peut pour se retenir de parler.)

LE COMMANDANT, *prenant sa fille par la main.*

C'est ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

TURENNE.

Elle est charmante !...Est-ce que vous ne songez pas bientôt à la marier.

LE COMMANDANT.

Elle est promise au colonel Dorville.

TURENNE.

Dorville ! c'est un de mes braves, il m'intéresse vivement. (*à Caroline.*) Et le choix qu'il a fait devient un titre de plus à mon affection.

CAROLINE, *tres-émue.*

Je sens tout le prix de cet honorable accueil, mon Prince, et ma reconnaissance est égale à celle du colonel Dorville.

TURENNE.

Je lui ai confié un poste d'honneur et je suis sûr de lui. (*Caroline frémit.*) Sa présence me sera nécessaire ; mais sous peu d'instans, vous le verrez couvert de nouveaux lauriers... Je vous le présenterai moi-même, je veux être témoin de son bonheur.

(Elle le salue en signe de remerciement, Turenne se retourne du côté des Officiers et des soldats.)

CAROLINE, *bas à Justine et vîte.*

Ah ! Justine, s'il n'est aucun moyen de prévenir l'imprudence de Dorville, il se perd à jamais.

JUSTINE, *vîte.*

Je vais m'en occuper.

TURENNE, *fixant un soldat qui lui présente les armes.*
Mais je te connais, mon ami.

LE SOLDAT.

Et moi aussi, mon Général.

TURENNE.

Tu étais à l'affaire de Marenthal.

LE SOLDAT.

Oui, mon Général, nous n'étions pas contens, ce jour-là.

TURENNE.

Parbleu, non, j'y fus battu.

LE SOLDAT.

Cela ne vous ôta pas l'appétit.

TURENNE.

Je mourrais de faim !... Je me rappelle que j'ai dévoré une partie de ton pain.

LE SOLDAT.

C'était de bon cœur que je vous l'offrais.

TURENNE, *lui serrant le bras.*

Je suis charmé de te revoir; comment se portent tes parens.

LE SOLDAT.

J'ai perdu mon père, et ma pauvre mère n'a plus que moi.

TURENNE, *avec âme.*

Sois tranquille, mon ami, j'aurai soin d'elle.

LE SOLDAT.

C'est dit, mon Général.

JUSTINE.

Oh ! pour le coup, je n'y puis plus tenir. (*Courrant à Turenne elle veut se jeter à ses pieds, il l'en empêche, elle lui baise les mains.*) Ah ! mon Prince !... mon Général, n'auriez-vous pas aussi remarqué Roland ?

TURENNE.

Roland !... c'est un bien beau nom... Quel est-il ?

JUSTINE.

C'est mon futur époux, il est aussi de votre armée.

TURENNE.

C'est singulier, je ne l'ai point encore apperçu.

CAROLINE.

C'est le valet de chambre du Colonel.

TURENNE.

Ah! je suis au fait. (*Il fait un geste qui indique que sa*

place est sur les derrières de l'armée.) C'est fort bien, mademoiselle Justine, et si vous voulez me le permettre, je me chargerai avec bien du plaisir du présent de noce.

(M. Elle va pour parler, mais le Commandant lui fait signe, elle fait une profonde révérance et retourne à sa place.)

LE COMMANDANT.

Ce sont les habitans de Calais qui viennent vous offrir leurs vœux et présenter leur hommage. (*M.*)

(Ballet composé des bourgeois et des Gourguinois, espèce de gens qui habitent le port. Après le divertissement Turenne leur témoigne sa bienveillance, ils se retirent. Il prend le Commandant par la main le conduit à l'écart et lui dit, en cherchant à fixer l'attention du public. Justine écoute et Caroline veut l'en empêcher. *)

TURENNE.

Il serait très-possible qu'il y eut dans peu une affaire.

JUSTINE, *qui a écouté, bas à Caroline.*

Mademoiselle, il y aura dans peu une affaire.

TURENNE.

Je serai au camp dans une heure.

JUSTINE, *à Caroline.*

Il sera au camp dans une heure.

TURENNE, *plus bas, Caroline empêche Justine d'écouter.*

Tenez-vous sur vos gardes, l'ennemi dans l'espoir d'opérer une diversion, pourrait faire marcher une colonne sur Calais, il a placé un corps de réserve entre Cassel et cette ville.

JUSTINE.

Il ne m'a pas été possible d'entendre.

(*Justine profite de la rêverie de Caroline.*)

TURENNE.

Dans le cas où nous en viendrions aux mains, les batteries que j'ai fait établir de distance en distance sur la côte, vous en avertiront.

JUSTINE, *à Caroline.*

Quand on donnera la bataille, le canon des côtes nous avertira.

TURENNE.

Il m'a semblé, monsieur le Commandant, que vous étiez entièrement en mesure, et je me repose sur vous.

LE COMMANDANT.

J'espère, mon Prince, justifier la confiance dont vous m'honorez.

* On peut, si l'on veut, supprimer ce divertissement.

TURENNE, *saluant Caroline, et lui baisant la main*

Je vais féliciter le brave Dorville...Sans adieu, mademoiselle Justine. (*Se retournant vers les troupes.*) Messieurs, nos ennemis n'ont pas beau jeu ; tout est possible au soldat français, la même ardeur nous anime, et chacun de nous fera son devoir.

(M. Il sort avec toute sa suite aux cris de *vive Turenne.* Le Commandant l'accompagne. Caroline le reconduit seulement jusqu'à la porte et reste avec Justine.)

SCENE VII.

CAROLINE, JUSTINE.

CAROLINE, *très-inquiète.*

Eh bien, Justine ! quel moyen allons nous prendre ?

JUSTINE.

Eh mais, il est tout simple, Roland n'est-il pas ici, ne peut-il pas voler à la rencontre de son maître et lui remettre, de votre part, un billet, un ordre de retourner sur ses pas.

CAROLINE.

Mais...

JUSTINE.

Eh ! mademoiselle il y va de son honneur et de sa vie, ces motifs doivent l'emporter sur toute autre considération, voici Roland les momens sont précieux ; allez préparer votre lettre, tandis que je vais lui faire sa leçon.

(M. Elle exprime l'embarras et la crainte de Caroline, Justine la détermine, elle sort.)

SCENE VIII.

JUSTINE, ROLAND, *regardant si tout le monde est parti.*

JUSTINE.

Il n'y a plus personne, approche-toi et causons; nous avons le plus grand besoin de ton zèle.

ROLAND.

De quoi s'agit-il ?

JUSTINE.

Le maréchal de Turenne sort d'ici, il m'a parlé ; ah ! mon ami, quel homme ! quel homme !

ROLAND.

Je t'en réponds, on en a peu vû de sa trempe... il est tout

uni. (*faisant jabot.*) Nous avons causé quelquefois ensemble.

JUSTINE.

Tu mens.

ROLAND.

Non, foi de brave.

JUSTINE.

Je t'ai nommé à lui, il ne te connais pas.

ROLAND, *embarrassé.*

Je le crois bien, il ne sait que mon nom de guerre.

JUSTINE.

C'est différent, quel est-il ?

ROLAND, *cherchant.*

Hum, hum, la Déroute.

JUSTINE.

Au fait, il retourne au camp.

ROLAND.

Il y sera bientôt : il fend l'air.

JUSTINE.

S'il allait rencontrer ton maître.

ROLAND.

Cela ne se peut, il passe par la traverse.

JUSTINE.

On va se battre.

ROLAND.

Tant mieux, c'est de la gloire de plus pour les Français.

JUSTINE.

Il faut que tu partes sur-le-champ, que tu empêches le Colonel de venir jusqu'ici ; mademoiselle va te remettre une lettre qui lui ordonne de retourner à son poste, qu'il n'a pu quitter sans courir le plus grand danger. Le sort de nos maîtres dépend de ton adresse et de ton activité ; l'honneur te rappelle à l'armée, fais ton devoir, et je te promets ma main à ton retour.

ROLAND

Mais, si comme tu le dis, on est ausi près de se battre, mon maître aura pu le prévoir, il n'aura pas quitté le camp, et le major St.-Clair, qui est son ami, son conseiller intime, aura dû l'en empêcher.

JUSTINE.

C'est ce dont nous ne sommes pas assurés, la moindre négligence, le plus petit retard, peuvent nous perdre ; tu es

attaché au Colonel, et tu dois tout entreprendre pour le sauver du danger qui le menace.

ROLAND.

Tu as bien raison, mon pauvre maître, je donnerais tout mon sang pour lui, il est si bon, si généreux ; mais aussi partir comme cela au moment d'une bataille, ah ! mon dieu ! mon dieu ! que ce maudit amour nous fait faire de folie ; n'importe, il n'y a point à balancer, voici l'instant d'être reconnaissant, et je ne serais pas digne d'exister, si par crainte où par insouciance j'exposais la réputation et les jours de mon bienfaiteur.

SCENE IX.

(*La nuit vient par dégrés.*)

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

CAROLINE, *lui remettant la lettre.*

Mon cher Roland, puis-je m'en rapporter à ta promptitude.

ROLAND.

Soyez tranquille, mademoiselle, les intérêts de mon maître me sont aussi chers qu'à vous-même, il m'a sauvé de l'infortune, je lui dois tout. Roland ne l'abandonnera pas dans une circonstance aussi difficile, je vais brûler le pavé, et vous pouvez compter sur moi à la vie et à la mort. (*il sort.*) (*M.*)

SCENE X.

CAROLINE, JUSTINE.

JUSTINE.

Je crois, mademoiselle, que nous pouvons nous en rapporter sur lui.

CAROLINE.

Son empressement me rassure, puisse-t-il ne pas être infructueux.

(M. On bat la retraite. Inquiétude de Caroline. Justine cherche a la rassurer. On entend quelque bruit, ce sont les sentinelles de nuit que l'on place sur l'esplanade. Le caporal commande le port d'armes, presentez vos armes, etc. puis la consigne. Caroline par un mouvement inconnu, s'approche et observe. Le factionnaire est enveloppé dans une grande capote de guérite. A peine la garde est elle éloignée, qu'il commence a faire des signes.)

JUSTINE.

Ce factionnaire semble avoir quelque chose à nous dire.

CAROLINE.

Que peut-il nous vouloir.

DORVILLE.

Justine, ouvrez-moi, c'est de la part du colonel Dorville.

CAROLINE.

Juste ciel ! s'il était ici.

JUSTINE, *à Caroline qui s'est éloignée.*

Je vais ouvrir.

(A peine a telle ouvert qu'il se précipite vers Caroline.)

CAROLINE, *le fuyant.*

Je ne veux rien entendre ; s'il est ici, je ne veux point le voir, dites-lui, ah ! dites-lui ; je vous en supplie, qu'il retourne à son poste.

DORVILLE, *jetant sa capote.*

Il n'abandonnera ces lieux qu'après t'avoir reproché ton ingratitude et ta perfidie.

CAROLINE.

Grand dieux !

JUSTINE.

C'est le Colonel. (*Elle remonte pour faire le guet.*)

DORVILLE.

Je suis instruit de tout, au mépris de ses promesses, votre père vous destine à un autre, et vous cédez à ses vœux.

CAROLINE.

On vous trompe.

DORVILLE.

Qui peut m'autoriser à vous croire.

CAROLINE.

Mon cœur qui fut à vous du premier jour où je vous vis, et que rien ne peut arracher au plus aimé, mais au plus injuste de tous les hommes.

DORVILLE.

Quoi, votre père ?

CAROLINE.

Vous regarde déjà comme un fils. Il a annoncé aujourd'hui même notre mariage au prince de Turenne, et ce héros nous a promis de l'honnorer de sa présence.

DORVILLE.

Le prince de Turenne ! O mon amie, que cet injuste soupçon m'a fait de mal, et combien je suis coupable.

CAROLINE.

Songez-vous à quels dangers votre étourderie vous expose.

DORVILLE.

J'ai tout calculé, on ne peut attaquer avant le point du jour.

CAROLINE.

Mais pour sortir des portes de la ville.

DORVILLE.

Je suis commandé pour la première patrouille de nuit, l'officier du poste est dans mes intérêts, c'est lui qui m'a fait placer ici.

CAROLINE.

Instruite de ce qui se passe, je venais de faire partir Roland.

DORVILLE.

J'étais sans doute déjà dans Calais, quand il en est sorti, il n'a pu me rencontrer.

CAROLINE, *plus calme.*

Ah ! Dorville, Dorville, faut-il que le plaisir de vous voir soit troublé par l'inquiétude la plus affreuse.

DORVILLE, *avec feu.*

Rassure-toi, ma Caroline, ton amant, ton époux, ne peut se rendre indigne de ta tendresse ; sa tête à pu s'égarer par un excès d'amour, mais l'honneur et la gloire remplissent également son âme, et je me serais frappé moi-même, si ma démarche, si ma présence, devaient te coûter le plus léger regret.

(*On entend un premier coup de canon dans le lointain ; à mesure que chaque coup se succèdent, ils deviennent plus fort. Extrême inquiétude de Caroline. Dorville écoute avec la plus grande attention.*)

JUSTINE, *accourant.*

Ah ! madamoiselle ! ah ! monsieur Dorville, entendez-vous, entendez-vous.

(*La musique continue. Elle remonte et redescend. La frayeur redouble, Dorville commence à se troubler, elle les prend tous deux par le main et leur dit d'un ton sinistre.*)

« Du moment où nous en viendrons aux mains, vous en » serez prévenu par les batteries des côtes. » Ce sont les paroles du maréchal de Turenne.

CAROLINE, *allarmée*

Je vous l'avais prédit.

DORVILLE, *au désespoir.*

Je suis deshonoré !

JUSTINE, *accourant.*

Voici le Commandant.

(Caroline témoigne le plus grand trouble. Le Colonel égaré, désespéré, remet sa capote et retourne sur l'esplanade, il oublie de fermer la la porte.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDANT.

LE COMMANDANT.

Je te cherchais, ma Caroline, tu parais troublée.

CAROLINE.

Mon père.

JUSTINE.

Monsieur le Commandant.

LE COMMANDANT.

Et toi aussi, d'où vient cette émotion.

JUSTINE.

Monsieur, nous n'avons rien, mais c'est que... n'avez-vous pas entendu le bruit du canon?

LE COMMANDANT.

Et c'est cela qui vous effraye?

CAROLINE, *tremblante, Dorville écoute.*

Dans ce moment le colonel Dorville!...

LE COMMANDANT, *très-haut et avec enthousiame.*

Se couvre sans doute de gloire dans une affaire que nous apprendrons dans peu. (*se retournant.*) Pourquoi cette porte est-elle ouverte.

JUSTINE.

Je l'ignore.

(M. Le Commandant remonte la scène, il faitsigne au factionnaire, il s'avance, il lui parle à l'oreille; Caroline et Justine sont en trance.)

LE COMMANDANT, *haut, au factionnaire.*

Fais attention à ce que je viens de te dire, et surtout ne t'éloigne pas de ton poste. (*révenant à Caroline.*) Viens, ma Caroline, viens te distraire un moment, ton père est ton meilleur ami, il ne t'a jamais trompé, de nouveaux triomphes sont réservés à ton époux, c'est mon cœur qui me le dit, et dans peu de jours nos vœux les plus chers seront remplis.

(M. Il la prend par la main, Elle est absorbée dans sa douleur, elle jette en passant un dernier regard sur Dorville, qui lui exprime ses regrets et ses craintes; Justine, sous le pretxte de fermer la porte, lui dit quelques mots et la toile se baisse.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin ; à droite des acteurs, une table de pierre et des chaises de bois vertes. A gauche la façade de la maison, on est censé traverser le jardin pour y entrer.

SCENE PREMIERE

(M. Caroline arrive dans le désordre de l'inquiétude et de la douleur, elle regarde de tous côtés dans l'espoir d'appercevoir quelqu'objet qui puise terminer ses craintes.)

CAROLINE, *seule.*

Personne ! quel affreux silence ! tout est muet autour de moi et semble imprimer la crainte et les regrets qui déchirent mon âme. (M.) Ah ! Dorville, mon amant, mon époux, ta Caroline ne pourrait survivre à ta honte. (M.) Et toi qui connaît l'innocence et la pureté de nos âmes, veille sur nous, protège Dorville, où si son heure est arrivée, ô mon dieu, que ce soit au champ de l'honneur, et de la mort des braves qu'il termine sa carrière . . . je sens que je ne pourrais vivre sans lui ; mais mon supplice serait bien plus terrible encore si j'avais causé son déshonneur. (M.)

SCENE II.

CAROLINE, JUSTINE.

JUSTINE.

Mademoiselle, je viens de parler à l'officier de garde, à peine quittâmes-nous M. Dorville hier au soir, qu'il fut relevé de faction pour être placé dans la première patrouille qui s'est faite hors de la ville, on assure qu'il est monté de suite à cheval, et qu'il a disparu comme l'éclair.

CAROLINE.

Et crois-tu, Justine, qu'il lui ait été possible d'arriver assez tôt pour réparer sa faute.

JUSTINE.

Il n'y a pas de doute, la nuit a du favoriser son retour ;

il se sera jeté dans la mêlée, et sous peu d'instant nos craintes auront cessé. On parle d'une victoire éclatante.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

ROLAND, *dans la coulisse.*

C'est bon, c'est bon, mon camarade, vous pouvez vous en retourner.

JUSTINE.

Mademoiselle, c'est la voix de Roland.

ROLAND.

Apprenez que je viens de la bataille que nous avons remporté la victoire, prévenez-en vos camarades, moi, je vais en instruire M. le Commandant. (*il entre.*)

JUSTINE.

Qu'as-tu donc?

ROLAND.

C'est le factionnaire qui ne veut pas me quitter; on ne peut rentrer en ville sans être conduit par l'un de ces messieurs.

JUSTINE.

As-tu rencontré ton maître?

CAROLINE.

Que fait-il? qu'est-il devenu? je frémis de l'interroger.

ROLAND.

Je n'en sais encore rien; mais s'il n'est pas déjà ici, vous le verrez sans doute bientôt, les ennemis sont joliment frottés, allez, nous les avons arrangés.

CAROLINE.

Et tu n'as pas vu Dorville.

ROLAND.

Il était impossible de le joindre dans cette bagarre-là; quand je suis arrivé, toutes les colonnes étaient en mouvement, c'était un coup-d'œil magnifique.

JUSTINE.

Il n'y a pas de doute que le Colonel n'ait reparu à tems.

CAROLINE.

Je n'ose m'en flatter.

JUSTINE.

Et tu t'es trouvé-là.

ROLAND.

Pardi. Je me suis jeté sur la droite, nous nous sommes emparé d'une hauteur, et l'ennemi a bientôt fui devant nous; l'on est à sa poursuite.

JUSTINE, *enchantée.*

Ce pauvre Roland, tu dois être bien fatigué.

ROLAND, *s'enbarbouillant.*

Je t'en réponds; il fallait voir comme nous nous sommes battus . . . le joli tapage que cela faisait! les cris des morts, le bruit des tambours, des canons, des bombes et des mortiers; les chevaux, de l'infanterie qui couraient à bride abattue sur la cavalerie, les escadrons, les bataillons, les... les... il faut l'avoir vu pour en avoir une idée, et j'ai cru que je n'arriverais jamais assez tôt à Calais pour t'en faire le récit. (M.) (*tous remontent la scène.*) Ah! mademoiselle, le voilà, c'est lui, c'est mon maître.

JUSTINE.

Comme il a l'air égaré.

CAROLINE.

Tout est perdu.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORVILLE, UN FACTIONNAIRE *qui l'accompagne.*

(M. Dorville parcourt la scène dans le délire et sans voir les objets qui l'entourent, Caroline le presse, le suit, il ne la reconnait pas. Le factionnaire monte chez le Commandant pour le prévenir.)

DORVILLE.

Où suis-je? où le désespoir a-t-il conduit mes pas?

CAROLINE.

Mon cher Dorville.

DORVILLE.

Caroline!... (*reculant.*) ne me parlez pas, ne m'interrogez pas, fuyez moi; le malheureux Dorville est à jamais...

LE FACTIONNAIRE.

Voici M. le Commandant.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDANT.

LE COMMANDANT.

Où est cet officier que vous avez conduit.

LE FACTIONNAIRE.

Le voici.

(Le factionnaire se retire du côté où il est entré avec Dorville.)

LE COMMANDANT.

Eh ! c'est vous, mon cher Dorville, je suis charmé de vous revoir, le bruit de la victoire retentit de toutes parts, et le prince de Turenne a voulu, sans doute, nous ménager le plaisir d'en être assuré par vous.

DORVILLE.

(Dorville cherche à se remettre, mais il ne peut répondre.)

LE FACTIONNAIRE, *rentrant vîte.*

M. le major St.-Clair.

(Le Commandant fait signe qu'on l'introduise, le factionnaire se retire.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, Le Major ST.-CLAIR.

DORVILLE.

St.-Clair ! ah ! malheureux ! ou cacher ma honte.

(Il est placé de manière à ce que le Major ne l'apperçoive pas de suite.)

St.-CLAIR.

Voici, M. le Commandant, ce que le prince de Turenne m'a chargé de vous remettre ; il arrive avec un corps de troupes pour se poster à une demi-lieue d'ici. J'ai l'ordre de vous communiquer ses dispositions.

LE COMMANDANT, *décachète le paquet et lit haut.*

« Nous les avons battu, mon cher Commandant. Cette » formidable armée, qui devait tout renverser, tout écraser, » a disparu devant nos braves. Elle n'est plus, et je n'ai » jamais connu comme aujourd'hui combien il est glorieux » de commander à des Français ; faut-il que le plaisir de » cette heureuse journée soit troublé par une circonstance » que je voudrais pouvoir me dissimuler à moi-même, et » qu'il ne m'est plus permis de vous cacher, armez-vous de » courage et plaignez moi, l'un de mes meilleurs officiers, » celui qui jusqu'à ce moment s'était couvert de gloire, le » colonel Dorville, n'était point à son poste. »

DORVILLE.

Je suis anéanti.

(Justine lui porte ses soins, Roland se désespère.)

LE COMMANDANT.

Serait-il bien possible. (M.)

St.-CLAIR, *allant à Dorville.*

Que faites vous ici, malheureux ami?

LE COMMANDANT, *continuant de lire.*

» S'il se présentait à Calais, je suis forcé de vous ordon-» ner de vous assurer de sa personne. »

CAROLINE, *avec la plus grande énergie.*

Ah! mon père! ah! monsieur le Major! je vous en supplie, faites suspendre cet ordre cruel, ayez pitié de ma douleur, je suis la seule coupable, il s'est perdu pour moi.

LE COMMANDANT, *irrité.*

Ma fille.

DORVILLE.

Gardez-vous, gardez-vous de l'imaginer, mon imprudence seule a causé ma perte, et c'est devant le ciel que j'atteste son innocence; elle était promise à mes vœux, je comptais les instans qui devaient me rapprocher d'elle; emporté par un soupçon fatal, je n'ai pu résister au désir de la voir avant le combat; dans le délire de l'amour le plus ardent, j'ai oublié qu'un soldat français ne peut, sans se deshonorer, abandonner son poste; j'espérais être assez tôt de retour pour qu'on ne s'apperçut pas de ma disparution; j'ai volé vers ces lieux, mais à peine y avais-je porté mes pas, que le signal de ma honte s'est fait entendre; c'est envain que j'ai voulu franchir l'espace qui me séparait de mon devoir. . . . J'arrive, il n'était plus tems, le Français était déjà vainqueur et le malheureux Dorville deshonoré!... Frappé de ce coup mortel, je suis tombé sans connaissance; deux heures se sont écoulées, peut-être, avant d'avoir repris mes sens; revenu à moi, j'ai marché tout le reste de la nuit sans savoir où j'allais, et c'est avec le jour, accompagné des remords et de l'infamie, que je me suis trouvé aux portes de Calais, et qu'on m'a conduit ici.

LE COMMANDANT.

La faute que vous avez commise, Monsieur, est irréparable, je n'abuserai point de votre situation en vous accablant d'inutiles reproches. . . Je plains votre malheur . . . mais le caractère dont je suis revêtu me défend d'embrasser votre cause... et mon devoir me prescrit d'exécuter les ordres que le Maréchal vient de me transmettre.

DORVILLE, *avec sang-froid.*

Je connais toute l'étendue de cette faute, Monsieur le Commandant, ma tête seule fut égarée, mais mon cœur ne fut jamais coupable, et je subirai mon sort sans pâlir. (*avec*

sensibilité.)Mais si mes service passés qu'on a daigné vanter, si le respectueux attachement que j'avais voué à vous et à votre adorable fille, m'avaient donné quelques droits à votre estime, à votre amitié ; si vous me permîtes de vous appeler du doux nom de père, vous devez sentir combien il m'est affreux de me voir abandonné de tout ce que j'avais de plus cher au monde.

CAROLINE.

Abandonné !... que dis-tu ? Oh ! non, non, jamais, jamais.

LE COMMANDANT.

Ma fille, les préjugés de notre état, trop rigoureux peut-être, nous ordonnent d'enchaîner nos regrets ; il n'est point en notre pouvoir d'adoucir la rigueur de la loi, et Dorville ne voudrait point s'y dérober par la fuite.

DORVILLE.

Vous me rendez jestice. Je sais qu'il faut un exemple, et je suis résigné ; permettez-moi de reclamer une seule faveur ; elle ne peut blesser l'austérité de vos principes, ce sera la dernière, et j'ose espérer que vous daignerez me l'accorder.

LE COMMANDANT.

Quelle est-elle ?

DORVILLE.

C'est de me permettre de m'entretenir quelques instans avec monsieur le Major.

LE COMMANDANT.

Vous êtes libre de rester en ces lieux. (*au Major.*) Nous nous reverrons ensuite. (*M.*) (*on se dispose à la séparation.*)

DORVILLE.

Adieu mademoiselle... pensez quelquefois... Oh ! non ! non, oubliez plutôt, oubliez a jamais le malheureux Dorville.

CAROLINE.

Mon père.

LE COMMANDANT.

Je t'entends, ma fille, mon âme n'est point insensible, je partage ta douleur et je donnerais mon sang pour effacer sa faute ; mais je ne suis pas son juge, et l'honneur m'impose un devoir terrible. (*le prenant par la main.*) Ah ! malheureux jeune homme, qu'avez-vous fait, et que votre imprudence va nous coûter de larmes.

(M. Tableau général. Le Commandant veut emmener sa fille, elle s'échappe pour voler vers Dorville. Le père les sépare de nou-

veau et ne peut s'empêcher de serrer la main du Colonel qui lui baise les siennes. St clair., Roland, Justine expriment leur douleur. Le Commandant entraîne Caroline de nouveau, qui fait signe à Dorville qu'elle tâchera de le rejoindre ; Roland et Justine paraissent vouloir rester, mais Dorville les fait retirer. Ils obéissent. Il prend St.-Clair par la main et redescend sur l'avant-scène.)

SCENE VII

DORVILLE, St.-CLAIR.

St.-CLAIR.

Ton état me désespère, mon cher Dorville, vo i là le fru de ta légèreté, et si tu m'avais demandé conseil...

DORVILLE.

Epargnons-nous des regrets inutiles ; on ne peut revenir sur le passé ; l'action est consommé et mon arrêt irrévocable, occupons-nous du peu de momens qui me restent, ils sont précieux, j'ai plus d'une obligation à remplir ; j'ai besoin de mon ami, je compte sur lui ; car je te rends justice, St.-Clair, et je suis bien sûr que mon infortune n'aura pu m'arracher ton cœur.

St.-CLAIR, *le serrant dans ses bras.*

Voilà ma réponse, que puis-je faire pour toi ?

DORVILLE.

Parle moi sans détour, ma honte est-elle déjà publique ? ne crains pas de déchirer mon âme ; elle n'a plus rien à redouter, j'ai perdu l'honneur, je ne puis plus être a celle qui eut fait les délices de ma vie... Que dit-on de moi?

St.-CLAIR.

Généraux, officiers, soldats, tous sont d'accord pour te plaindre ; ils connaissent ta bravoure et n'accusent que ta tête ; mais tu sais ce que la subordination exige, et les dangers de l'exemple.

DORVILLE.

Je ne puis les blâmer. (*avec crainte.*) Et le maréchal de Turenne, a-t-il ?...

St.-CLAIR.

Tu connais sa sensibilité, tu sais combien il t'estimait, te chérissait ; glorieux de tes exploits, le plus tendre père n'eût pas prodigué tes éloges avec plus d'enthousiasme.

DORVILLE.

Et j'ai pû perdre son estime !... ô grand homme ! ô mon

héros ! toi qui me traça tant de fois le chemin de la gloire, à qui j'ai dû cette émulation, cette énergie qui conduit aux grandes choses, j'ai donc trompé ton attente ; j'ai tout détruit en un instant... je suis bien coupable, et rien ne saurait effacer mon crime. A-t-il manifesté son indignation ?

ST.-CLAIR.

Il garde le plus profond silence, et nous avons tous remarqué, qu'insensible au succès étonnant dont il à vû couronner ses armes, la plus profonde mélancolie s'était emparée de son âme et se peignait dans tous ses traits.

DORVILLE.

Tu me donnes un rayon d'espoir... Ecoute moi, St.-Clair, tu me connais... tu sais que la mort n'a rien qui m'effraye ; je l'ai vue sous toutes les formes, je l'ai affrontée de toutes les manières, et ma destinée est irrévocablement fixée . . . mais il me reste des parens qui ont un nom, un rang dans le monde... le préjugé fatal qui s'attache impitoyablement à ses victimes, va faire rejaillir sur eux l'opprobre de mon supplice... Le deshonneur et l'infamie vont planer sur leur tête... il est peut-être un moyen de parer ce coup affreux... Vas trouver le maréchal de Turenne, fais lui part de mes craintes à ce sujet, dis lui tout ce que ta sensibilité t'inspirera, toi seul peut exprimer mes regrets et ma douleur. (*prenant son épée et son écharpe.*) En lui remettant mon épée et cette marque distinctive que j'obtins sur le champ de la gloire, mais que je ne suis plus digne de porter, supplie le, au nom des faibles services que j'ai pû rendre à l'Etat... de l'intérêt dont il à daigné m'honnorer ; conjure le, dis-je, de m'épargner, non pour moi, mais pour une famille jusqu'à présent sans tâche ; un arrêt diffamment qui entraînerait sa perte. Le reste est mon affaire, mon cher Major, je ne saurais supporter plus long-tems la vie, et ton ami t'embrasse pour la dernière fois.

ST.-CLAIR.

Que dis-tu ? quoi, tu pourrais...

DORVILLE, *avec explosion.*

C'est le seul parti qui me reste, tu m'as promis de me servir, tu ne saurais tromper mon attente, j'exige cet héroisme de l'amitié que je ne puis espérer que de toi... Tu ne voudrais pas me voir marcher au supplice ; tu me crois incapable de survivre au deshonneur... Au nom de l'attachement qui nous lie depuis la plus tendre enfance, au nom de ma déplorable famille, retournes auprès du maréchal de Turenne et respecte mes dernières volontés.

St.-CLAIR.

Tu veux que je t'abandonne à toi seul dans ces affreux momens ! tu m'inpose un sacrifice bien cruel, et que mon âme repousse avec violence. N'importe, tu me voit prêt à y souscrire, à retourner au camp, si tu veux me promettre de ne rien décider avant que tu n'aye reçu de mes nouvelles.

DORVILLE, *après avoir hésité.*

Sois sans inquiétude.

St.-CLAIR, *avec la plus grande volubilité*

Tu me rends à la vie, il n'y a pas une minute à perdre, on à parlé d'un conseil de guerre, on doit te juger ; mais tout les cœurs sont pour toi, tes premières actions parlent en ta faveur ; calme-toi, mon ami, calme-toi, espère. Je vole où mon cœur m'appelle, et tu me reverras sous peu d'instans. (*il sort rapidement.*)

SCENE VIII.

DORVILLE.

Il se flatte d'un vain espoir... il juge des autres par lui-même, et son âme, aussi pure que généreuse, ignore encore l'ingratitude des hommes, et tous les traits affreux que le malheur entraîne à sa suite. J'ai dû tromper sa tendresse pour l'écarter de ces lieux, (*après une pause et d'un ton sinistre.*) qu'il me faut abandonner pour jamais.

(M. Il tire de sa poche une paire de pistolets et les pose sur une table à sa droite, il remonte la scène pour jeter un dernier regard sur les lieux qu'habite sa bien aimée, et tandis qu'il fixe la maison, Caroline arrive du côté opposé. Elle apperçoit les pistolets sur la table, témoigne la plus grande émotion, et ne quitte point la position qu'elle à prise ; Dorville redescend précipitamment vers la table.)

SCENE IX.

CAROLINE, DORVILLE.

(Caroline pose vivement sa main sur les pistolets et arrête son amant de l'autre.)

DORVILLE.

Caroline !... ô mon courage ne m'abandonne pas.

CAROLINE.

Infortuné ! qu'allais-tu faire ? tes jours sont-ils à toi.

DORVILLE.

Ils sont flétris à jamais.

CAROLINE.

Les miens ne sont-ils pas attachés aux tiens ?

DORVILLE.

Dorville est mort à la nature entière, la foudre l'a frappé.

CAROLINE.

Et Dieu, qui veille encore sur toi, pourrais-tu paraître devant lui souillé d'un crime.

DORVILLE

O terrible réflexion !

CAROLINE.

Implore, ô mon ami, implore plutôt sa clémence... sa justice est souvent lente à se manifester, mais il n'abandonne jamais l'innocence et la vertu.

DORVILLE.

De quel trouble je me sens oppressé, et quel recours m'offres-tu dans ces affreux momens.

CAROLINE.

La religion ! dont le beaume bienfaisant adouci toutes les blessures, et l'espérance que la divinité créa pour charmer tous nos maux.

DORVILLE.

Et que m'est-il encore permis d'espérer.

CAROLINE.

Tout !... Ecoute, une colonne, dit-on, vient attaquer Calais, une partie de nos troupes se dispose à marcher à sa rencontre, précipite-toi dans les rangs... que ce bras toujours vainqueur fasse de nouveau mordre la poussière à nos ennemis, cette cité te devra son salut, ton épouse renaîtra de ton triomphe, et le souvenir de ta faute s'effacera dans la récompence des héros.

DORVILLE.

O ma bien aimée ! de quel poids ton âme angélique vient-elle me délivrer ! quel nouveau jour tu fais luire dans mon cœur.

(On entent battre la générale ainsi que la cloche du beffroi qui sonne le tocsin.)

CAROLINE.

Entends-tu ? mon ami ! entends-tu, c'est ton pays quite demande un vengeur ; c'est la gloire qui t'appelle, la victoire qui t'attends.

DORVILLE.

Tu me rends une nouvelle existance ! le ciel m'a parlé par ta bouche, et j'obéis à ses décrets.

CAROLINE.

Courons aux pieds de mon père.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINE, *accourant.*

CAROLINE.

Justine, ou est le Commandant.

JUSTINE.

Ah ! mademoiselle, vous ne pourrez lui parler, le conseil de la place est assemblé... fuyez, fuyez, monsieur Dorville, mademoiselle, joignez-vous à moi pour le sauver, des soldats suivaient mes pas, les voici.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, Troupes de Soldats.

(Le chef qui conduit le peloton dit à Dorville :)

M. le Colonel, j'ai l'ordre de vous arrêter.

CAROLINE, DORVILLE.

Juste ciel.

(M. Caroline empêche Dorville d'obéir, les soldats sont obligé de s'opposer à sa résistance ; elle tombe évanouie, Justine la soutient et Dorville désespéré cède à sa destinée, la toile se baisse sur ce groupe qui doit être dessiné de la manière la plus dramatique et cette dernière scène à du se passer aux bruits du tocsin et de la générale)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un côté du camp, vu de profile. La tente du maréchal de Turenne est sur le premier plan à la droite des acteurs. On apperçoit dans le lointain des faisseaux d'armes, des caissons, et des troupes qui vont et viennent. Le lever de la toile doit offrir un tableau mouvant. Deux factionnaires se croisent et se parlent. A la gauche des acteurs on apperçoit un soldat qui est endormi, à côté de ses ustencilles de corvée une pelle et une pioche.

SCENE PREMIERE.

DEUX FACTIONNAIRES.

LE PREMIER FACTIONNAIRE.

Le Général ne revient pas.

LE SECOND.

C'est que sa présence est nécessaire ailleurs ; milles bombes, celui-là ne moisit pas sous la tente... il est peut-être à Calais, nous n'en sommes qu'à une demie-lieue.

LE PREMIER.

Il pourrait cependant nous donner un peu de repos, nous n'avons pas gagné une bataille qu'il faut tout de suite en entâmer une autre.

LE SECOND.

C'est ça, triple canon, c'est ça, v'là ce que c'est que d'avoir de bons généraux, l'ennemi n'y voit que du feu.

LE PREMIER.

Mais nous ne sommes pas de fer non plus.

LE SECOND.

Et notre général en est-il, mille z'yeux, n'est-il pas le premier à nous donner l'exemple, il ne se ménage pas plus que le dernier des soldats.

LE PREMIER.

C'est un fait qu'on ne peut nier... Je l'apperçois, il a l'air bien sombre.

LE SECOND.

C'est vrai, la disparution du colonel Dorville le tracasse.

LE PREMIER.

Il l'aimait beaucoup.

LE SECOND.

Mille millions de remparts, s'il l'aimait! je le crois bien, c'est un brave qui aurait fait pâlir la mort, ce n'est pas par lâcheté qu'il a abandonné son poste; il y a autre chose sous le tapis.

LE PREMIER.

Je suis de ton avis; voici le Général.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, TURENNE.

(M. Les sentinelles se placent, portent les armes, les présentent. Le Maréchal plongé dans la plus profonde rêverie leur fait seulement une inclination de tête.)

TURENNE.

Le colonel Dorville a été apperçu dans la traversé entre Dunkerque et Calais, et il y a tout lieu de présumer qu'il est maintenant dans cette ville. (*Après un grand tems.*) Il est coupable!... et je connais le motif de sa faute! Imprudent, que ne me prévenait-il! mon cœur aurait justifié sa confiance, et je ne me verrais pas réduit à la cruelle nécessité de paraître aujourd'hui son juge le plus sévère... mais il faut un exemple, la France à les yeux sur moi, je me dois aux braves qui suivent ma destinée, c'est à moi de ménager leur sang qu'ils ont consacré à l'Etat, et de prévenir au moins pour eux, tous les dangers qui pourraient resulter d'une faute de subordination... C'est la bonne discipline qui constitue la force d'une armée, et tout infracteur aux lois qu'elle impose doit être puni. (*Appercevant le soldat qui dort, et l'éveillant avec humeur.*) Eh bien, que fais-tu là, toi, est-ce le moment de dormir?

LE SOLDAT, *se réveillant et tout interdit de l'apparution de Turenne.*

Mon Général, pardonnez; mais c'est que j'étais absordé de fatigue, et c'est malgré moi que j'ai cédé au sommeil.

TURENNE, *à part.*

Il n'a pas tort, voilà plus de quatre jours que ces malheureux n'ont pris de repos... et je l'ai brusqué... je ne me reconnais plus, ce Dorville m'a tout-à-fait tourné la tête... Rassure-toi, mon ami, rassure-toi, je ne prétends pas te gronder ; mais si tes camarades t'appercevaient, ils pourraient t'imiter et les travaux resteraient-là.

LE SOLDAT, *avec confiance.*

Les travaux, mon Général !... Pardonnez, mais vous savez qu'il sont inutiles en ce moment.

TURENNE, *presque fâché.*

Comment, inutiles ?

LE SOLDAT.

Sans doute, nous ne resterons pas long-tems ici.

TURENNE, *étonné.*

Et pour qu'elle raison ?

LE SOLDAT.

Nous allons prendre Dunkerque qui n'a pas six jours à tenir, et en moins de trois semaines, les forts de Link, le château de Grave, les villes de Furnes, de Bergues, de Gravelines et de Dixmude seront à nous.

TURENNE.

Je ne m'attendais pas à celui-là, par exemple ! cet homme a deviné tout juste mon plan de campagne ! Et qui a pu te faire présumer...

LE SOLDAT.

Les leçons que j'ai prises à votre école, mon Général, et le génie rapide avec lequel vous savez profiter de vos avantages.

TURENNE, *le fixant.*

Tu t'appelles Henri.

LE SOLDAT.

Oui, mon Général.

TURENNE.

Il y a dix-huit ans que tu sers.

LE SOLDAT.

J'en ai passé dix sous vos ordres, et c'est un tems glorieusement employé.

TURENNE.

Je te fais officier.

LE SOLDAT.

Mon général...

TURENNE.

Point de remerciemens, je te rends justice, je t'ai distingué hier, tu as sauvé une de nos batteries, et je comptais te faire appeller.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Généraux, Officiers et Soldats de l'Armée.

TURENNE, *se retournant vers eux.*

Messieurs, voici un brave que je fais officier, je connais son courage et ses talens, il sera reçu aujourd'hui à la tête de l'armée ; s'il m'est cruel de punir une faute, croyez qu'il n'est point de plaisir pour moi, comparable au bonheur, de récompenser une belle action. (*Au soldat.*) Vas attendre mes ordres, et n'oublie jamais qu'un bon officier doit l'exemple à ses soldats, et que le plus léger oubli peut détruire en un instant les fruits de vingt années de gloire. (*avec force.*) Souviens-toi du colonel Dorville. (*Le Soldat sort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE SOLDAT.

TURENNE, *à l'un de ses généraux.*

Monsieur le Général, j'allais vous faire appeller...

LE GÉNÉRAL.

Mon Prince, me voici prêt à recevoir vos ordres.

TURENNE.

Je vous prierai de vous porter de suite avec la réserve sur Dunkerque, j'ai besoin de vous pour seconder les braves qui sont sous ses murs et sur-tout pour vous opposer aux sorties des assiégés, vous m'y verrez sous peu. (*Le Général sort. Turenne aux autres.*) Messieurs, les évènemens ultérieurs décideront ce que nous devrons faire, et je vous soumettrai mes intentions. (*Après avoir cherché à lire sur chaque figure.*) Nul de vous, n'a reçu des nouvelles... du colonel... Dorville. (*Tous font signe que non. Après une pause.*) Cet officier est bien coupable !

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

Nous venions vous parler pour lui. (*Voyant que Turenne ne répond pas.*) Jusqu'à ce moment il fut sans reproche. (*Turenne ne répond pas.*) Il était estimé et chéri de toute l'armée.

TURENNE, *vivement.*

Sa faute en est moins excusable.

L'OFFICIER.

Elle est peut être involontaire.

TURENNE, *avec force.*

Un chef doit mourir à son poste.

L'OFFICIER.

Puisque le succès a couronné vos glorieux travaux, que nul regret ne trouble cette heureuse journée.

TOUS.

Grâce, grâce, pour le colonel Dorville.

TURENNE, *ému et à part.*

Mon cœur vole au-devant de leur désir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ST.-CLAIR.

TURENNE.

Ah ! vous voilà, mon cher Major.

St.-CLAIR.

Je craignais de ne vous joindre jamais assez tôt et l'espérance m'a donné des aîles.

TURENNE.

Que voulez-vous dire ?

St.-CLAIR.

J'ignorais le contenu de votre lettre et vos succès qui ont le droit d'étonner l'univers ont porté la joie et l'admiration dans tous les cœurs; mais le deshonneur de mon ami a bientôt troublé cette heureuse ivresse, attéré par ce coup imprévu, j'ai vu le brave commandant de Calais partager le désespoir de sa fille et lui ordonner, les yeux baignés de larmes, d'étouffer ses regrets, de renoncer à Dorville, dont l'ardent amour avait causé la perte, et que sa fatale destinée rendait témoin de cette scène déchirante.

TOUS.

Dorville !

TURENNE.

Il était encore à Calais !...

St.-CLAIR.

Le bonheur devait y couronner ses vœux, le désespoir et

la mort avaient devancés ses pas. Ou à du s'assurer de sa personne.

TURENNE, *à part.*

O famille infortuné ! O malheureux jeune homme ! que n'est-il en mon pouvoir de te sauver.

St-CLAIR.

Avec tout autre que le grand Turenne je tairais les divers sentimens dont mon âme est agité ; mais devant le père du soldat devant le héros de la France, les accens de l'amitié peuvent se faire entendre ; la cause que j'embrasse intéresse tous les cœurs, et le vôtre me saura gré, lui même, d'avoir osé élever la voix en faveur d'un officier dont mille fais glorieux attestent la bravoure.

TURENNE, *avec sensibilité, au Major.*

Et que pourriez-vous dire dont je ne sois d'avance pénétré... s'il m'était permis... Mais cette cause que vous voulez défendre devient contraire au salut de l'armée; en autorisant une faute dont l'exemple peut entraîner les suites les plus funestes, je trompe la confiance de l'état et je compromet la sûreté de mes braves. (*avec fermeté.*) Non, la loi seule peut prononcer sur le sort de Dorville...Le conseil de guerre sera convoqué aujourd'hui même, et le coupable transféré au camp.

St.-CLAIR.

Je n'ai plus qu'a vous transmettre ses dernières intentions et à solliciter avec lui, la seule faveur qu'il ose réclamer de votre humanité. (*Turenne fait un signe d'approbation, St.-Clair prends des mains d'un soldat les attributs que Dorville lui a confiés. Turenne les prends et les remets à un soldat qui les porte sous sa tente.*) « En remettant au maréchal de Turenne ces marques distinctives qui me furent accordées au champ de l'honneur, mais que je ne suis plus digne de porter, supplie-le, (ce sont ces propres paroles) conjure-le, au nom de l'intérêt dont il a daigné m'honorer, de m'épargner, non pour moi, mais pour une famille, jusqu'à présent sans tache, un arrêt diffamant qui entraînerait sa perte ; le reste est mon affaire, mon cher Major, et ton ami t'embrasse pour la dernière fois.

TURENNE, *s'oubliant et avec âme.*

Vous l'avez ambandonné.

St.-CLAIR.

J'espérais tout de votre clémence, et je me suis-empressé.

L'OFFICIER.

Général, une colonne ennemie attaque en ce moment Calais, et le Commandant vous fait demander du renfort.

TURENNE, *très-vîte à l'officier.*

Il suffit. (*à St.-Clair.*) Poursuivez, mon ami, poursuivez.

St.-CLAIR.

Je me suis empressé de voler vers vous, mais après lui avoir fait promettre de ne rien décider avant mon retour.

TURENNE.

Croyez-vous pouvoir rentrer dans la ville.

LE MAJOR.

J'en suis sûr.

TURENNE, *avec chaleur et bas.*

Major, courez vers votre ami, faites tout ce que votre âme vous inspirera, je ne puis vous donner d'ordre, vous m'entendez, partez, je compte sur vous.

(Le major baise les mains du maréchal, remercie le ciel, et part comme l'éclair. Tous entourent Turenne, il les regarde d'un air attendri et leur dit :)

Allons, mes amis, allons sauver Calais.

(Il donne ordre que les troupes se rassemblent, il les passe en revue et se dispose à partir.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

ROLAND, *accourant et se jetant aux pieds de Turenne.*

Monsieur le Maréchal, pardonnez si j'ai osé pénétrer jusqu'aux pieds de votre auguste personne; mais je n'ai écouté que le mouvement de mon cœur; daignez, daignez lire cet écrit.

TURENNE, *lit.*

« O mon Prince, protégez-moi, écoutez l'infortunée » Caroline, sauvez-là du désespoir le plus affreux, celui » que vous honorâtes tant de fois du titre de brave, ce guer- » rier intrépide que je me glorifiais d'accepter pour époux, » vient d'être arrêté par votre ordre... et dans quel mo- » ment . . . mon père s'est montré inflexible, envain j'ai » voulu lui représenter que le courage du Colonel pouvait » assurer la délivrance de Calais, il a rejeté mes prières, » il s'est dérobé à mes larmes pour voler au combat; mais » les Français sont déjà repoussés, le plus grand danger » nous menace, les bourgeois s'arment et demandent à » marcher, permettez que Dorville les commande. Je suis » sûre de lui, il est vainqueur, et sa faute est oubliée, il

» fut un héros, long-tems il sut mériter vos bienfaits; un » mot, un ordre de vous va nous rendre au bonheur et le » couvrir de gloire. »

ROLAND, *à genoux.*

Rendez-lui la liberté, permettez lui de combattre. Nul danger n'a pu m'effrayer pour parvenir jusqu'à vous, je saurai tout braver pour lui porter vos ordres et le rappeler à la vie.

TURENNE, *attendri, le relevant*

Digne homme, votre dévouement honore votre cœur, il m'intéresse; mais quand je voudrais souscrire à vos vœux, les courts instans qui nous restent ne suffiraient pas pour seconder votre zèle. (*Il remonte vers les troupes.*

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Général, l'ennemi se présente à la tête du camp, on ne sait s'il est repoussé de Calais, où si c'est un autre corps d'armée qui nous attaque, il est aux prises avec nos avans-postes et se bat en déterminé.

TURENNE.

Suivez-moi, mes amis, c'est son mauvais destin qui là conduit vers vous, marchons.

(On bat le pas de charge, Turenne marche à la tête des troupes. l'ennemi paraît, le combat s'engage, il devient opiniâtre. Turenne entouré est prêt à être pris, lorqu'un inconnu, qui porte le même uniforme que le major St.-Clair, paraît à la tête d'une troupe de bourgeois, il délivre Turenne, arrache un drapeau, et met l'ennemi en déroute. Turenne le ramène sur la scène, le presse dans ses bras sans le reconnaître d'abord, et lui dit :)

Votre valeur à tout fait, vous êtes un héros; mais par quel hasard vous trouvez ici, St.-Clair.

DORVILLE, *ôtant son chapeau.*

St.-Clair a sacrifié sa gloire pour sauver son ami. Il m'a forcé de lui céder ma place, et c'est le malheureux Dorville que vous voyez à vos pieds.

TURENNE.

Dorville !...

ROLAND, *qu'on a vu combattre.*

Mon cher maître !

(Turenne fixe un moment Dorville, le relève, l'embrasse et le cache derrière lui au bruit qu'il entend.)

SCENE VIII ET DERNIERE.

TURENNE, DORVILLE, LE COMMANDANT, CAROLINE, St.-CLAIR, ROLAND, JUSTINE, Troupes, Habitans de Calais.

CAROLINE.

Le voilà, le voilà mon dieu tutélaire, c'est par lui que Dorville a recouvré l'honneur, qu'il a sauvé Calais. O mon Prince! votre grande âme ne pourra désapprouver la conduite de ce généreux ami.

TURENNE, *lui présentant Dorville.*

Jugez si je dois la blâmer, puisque c'est à lui que je dois le bonheur de vous rendre votre époux, tel que j'avais promis de vous le présenter.

CAROLINE.

Mon ami!

DORVILLE.

Ma Caroline!

LE COMMANDADT.

Mon cher fils!

TURENNE, *à St.-Clair.*

Monsieur le Major, nous vous sommes redevable de cet heureux moment, je ne l'oublierai de ma vie; mais vous avez encore un service à rendre à votre ami.

St.-CLAIR.

Quel est-il?

TURENNE

Il ne peut plus garder son régiment; (*donnant son épée à Dorville.*) mais le général Dorville vous prie d'en accepter le commandement, vous serez libre de rester sous ses ordres. (*tous font un mouvement pour s'incliner, il les retient.*) Mes bons amis, ne troublez pas le bonheur que j'éprouve; mon cher Commandant, unissez-les aujourd'hui même.

JUSTINE, *montrant Roland.*

Et nous, Monsieur le Maréchal.

TURENNE.

C'est trop juste, et je me charge de la dot, je veux que cette journée soit entièrement consacrée aux plaisirs. (*aux troupes.*) Mais n'oublions pas, mes amis, que de nouveaux

périls nous préparent de nouveaux lauriers, demain nous marchons à l'ennemi, c'est envain qu'il se multiplie pour nous abbattre. Le Français s'est déjà montré invincible, le succès de ses armes assurera bientôt le bonheur de son pays et la tranquillité de l'Univers.

La pièce finit par un Divertissement général.

FIN.

Nota. On prévient que pour la prinvince on trouvera la musique de cette pièce, moyennant le prix de la copie seulement, chez M. Demoranges, rue de Bondy, n°. 48.

LE MONT-CÉSAR,

OU

LE FAUX PÈRE,

Mélodrame en 3 actes, en prose,

et à grand spectacle,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Cité, le 10 *Mars* 1806.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

1806.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
FRÉDÉRICK, Jeune Officier allemand, amant de Laurence.	*M. Frédéric.*
LAURENCE, Fille de Winston, amante de Frédérick.	*Mlle. Caroline.*
WINSTON, Père de Laurence; ancien Officier	*M. St-Marc.*
HENEBERG, sous le nom de *d'Amécourt*, père supposé de Frédérick.	*M Révalard*
DELWINCK, Père d'Eudoxie, Baron allemand	*M. Brabant.*
EUDOXIE, Fille du Baron.	*Mme. Gallis.*
GERTRUDE, Nourrice de Laurence.	*Mme. Beauclair*
VOLMARD, Amant d'Eudoxie.	*M. Paillery.*
GERBACK, Confident d'Heneberg.	*M. Klein* aîné.
HUTIN, Domestique de Delwinck.	*M. Gabriel.*

Un Écuyer combattant. — Villageois et Villageoises. — Chasseurs. — Soldats de l'Électeur.

La scène se passe dans les environs de Rorbach, *vers le milieu du dix-huitième siècle.*

LE FAUX PERE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente d'un côté, dans l'enfoncement, une maison rustique; de l'autre, sur la gauche, une forêt. Vers le milieu de la scène, différens arbres fruitiers et deux bancs de gazon, entourant une table de pierre. Au lever du rideau, on voit passer des cerfs et autres animaux sauvages qui semblent être poursuivis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURENCE, GERTRUDE, *sortant ensemble de la maison.*

LAURENCE, *arrivant sur l'air de chasse et parcourant la scène.*

Ma bonne Gertrude, ou plutôt ma mère, car je te dois tout, excepté le jour; qu'il me serait doux de pouvoir récompenser les soins que tu m'as prodigués, avec un si noble désintéressement, mais je n'ai d'espoir que dans l'avenir.... Le soleil a déjà fait le tiers de sa course, et je n'ai point encore embrassé mon père....

GERTRUDE.

Ma chère Laurence, votre père est allé jusques à la ville prochaine, pour chercher quelques provisions; avant qu'il partît, vous dormiez paisiblement, il a déposé sur votre front un tendre baiser.... Votre sommeil était celui de l'innocence et de la vertu, il ne pouvait être interrompu par l'agitation du remords... Votre cœur est tranquille... (*à part*) Je soupçonne le contraire.... (*haut*) Les dissipations de votre âge, sont toutes vos inquiétudes.... Vous rougissez, Laurence?....

LAURENCE.

Ah! ma bonne, je n'ai qu'un secret, et j'hésite pour te le confier.... Dis-moi, dis-moi que tu ne me gronderas pas....

GERTRUDE.

Vous gronder! je devrais le faire, non pour l'objet du secret, il n'a sûrement rien de condamnable, mais pour avoir cette fois douté de ma tendresse....

LAURENCE.

Eh bien! embrasses-moi, et tu vas tout savoir.... Tu as raison, ma bonne.... Depuis quelques tems, mon cœur n'est plus tranquille; chaque jour, chaque instant que Fréderick cesse d'être près de moi, cause mes inquiétudes et mes tourmens.... Lorsqu'il parait, il me semble que la nature s'embellit sous ses pas, et ce champ être asile devient pour moi plus agréable que le plus beau palais....

GERTRUDE.

Votre aveu ne me surprend pas.... Mais, ma fille....

LAURENCE.

Ah ! ne te fâches pas ; tu m'as dit que tu l'aimais aussi... ; Eh bien ! je n'ai pas plus de torts que toi....

GERTRUDE.

Il est vrai que je l'aime, mais comme on doit aimer un honnête homme. Les secours qu'il a donnés à votre père, sans le connaître, lorsqu'il se trouvait dans un péril certain; ceux qu'il lui a prodigués ensuite, dans ce triste réduit, lui ont mérité notre estime et notre amitié.... De pareils traits sont rares !.... Mais vous êtes jeune et sans expérience.... Je ne vous dissimule pas que vos sentimens sont d'une toute autre nature que les miens.... Vous, Laurence, à dix-sept ans !.... Le dirai-je ?... C'est de l'amour....

LAURENCE.

De l'amour !... O oui, Gertrude, c'est cela... Je le sens dans mon cœur agité, je n'aimerai jamais que Frédérick....

GERTRUDE.

Ne vous flattez pas si légèrement, en pensant à une union que la fortune ne vous permet pas d'espérer.... Cessez, croyez-moi, de vous abuser, par cette idée chimérique.... Votre père ne doit pas tarder à revenir, je vais préparer notre repas sous ces arbres....

LAURENCE.

Je puis compter sur ta discrétion ?

GERTRUDE.

Et moi sur votre sagesse.... (*à part, en s'en allant*). Cette chère enfant !....

SCÈNE II.

LAURENCE *seule.*

(*Pendant cette scene, Gertrude prépare la table*).

Hélas ! ma nourrice a beau me blâmer, je sens trop qu'elle ne pourra m'empêcher d'aimer Frédérick.... Il me dit si joliment qu'il m'aime.... Et puis n'a-t il pas sauvé la vie à mon père ?.... Pouvais-je être ingrate, et suis-je donc coupable, si, sans le vouloir, le sentiment de la reconnaissance n'a précédé dans mon cœur, que de quelques instans, celui de l'amour !.... J'apperçois quelqu'un à l'entrée du bois.... Je ne me trompe pas.... Oui, c'est mon père.... (*elle regarde plus attentivement*). Frédérick l'accompagne !.... Le cœur me bat.... Je ne sais pourquoi j'éprouve ce tremblement, aussitôt qu'il s'approche de moi.... (*elle fait quelques pas en arrière*).

SCÈNE III.

LAURENCE, WINSTON, FRÉDERICK, *en habit de chasse.*

WINSTON *à Frédérick.*

Oui, jeune homme généreux! je vous le répète, il n'est pas de jour que ne n'adresse de vœux au ciel pour votre prospérité.

FRÉDÉRICK.

Tous les hommes se doivent mutuellement des services. Je suis trop heureux d'avoir pu vous être utile, et de posséder votre estime.

LAURENCE.

Laurence vient rendre à son tendre père, le baiser qu'il lui a donné ce matin.... *a Frédérick.* Bon jour, M. Frédérick, remettez-moi cette besace, elle a du vous fatiguer....

FRÉDÉRICK.

Aimable Laurence, la jeunesse gagne des forces, en soulageant la vieillesse.

WINSTON.

Ah Frédérick! il faut se taire et vous admirer; viens, ma fille, je ne tiens plus à la vie que pour toi.... (*il l'embrasse*). Et vous, jeune homme, témoin du plaisir que je goûte; vous à qui je dois la conservation de mes jours, je veux aussi vous en faire partager les charmes : un baiser donné par l'ami de l'humanité, ne peut faire rougir le front de l'innocence. (*il présente sa fille à Frédérick qui l'embrasse*).

LAURENCE *et* FRÉDÉRICK.

Oh! le bon père!

LAURENCE *à son père.*

Venez vous reposer; la table est mise, Gertrude apprête notre frugal repas.... Vous le partagerez avec nous, n'est-ce pas, M. Frédérick?

FRÉDÉRICK.

De tout mon cœur.... Les mets les plus simples, servis par votre main, deviennent délicieux.

WINSTON.

De la galanterie!.... Allons, Frédérick, il ne vous manquait que cela pour avoir le caractère d'un français.... Au fait, à la chasse depuis ce matin, vous devez avoir bon appétit; je suis fâché de ne pouvoir mieux vous traiter.

FRÉDÉRICK.

Je me suis éloigné de nos chasseurs, pour avoir le plaisir de vous voir. Je vous ai rencontré dans la forêt, et je m'en félicite.

SCENE IV.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Allons, asseyons-nous.... Ah! bon jour M. Frédérick....

FRÉDÉRICK.

Bon jour Bonne Nourrice...

WINSTON *à Gertrude.*

Vous ne serez pas mécontente ; vous voyez que je reviens de bonne heure, et j'amène notre généreux ami. ..

GERTRUDE.

C'est doubler mon plaisir.... (*Elle fixe Frédérick*) et le sien sans doute.

LAURENCE.

Disons qu'il est commun entre nous.... (*elle offre des mets*).

GERTRUDE, (*après avoir versé à boire*).

Allons, à votre bien venue, Messieurs....

WINSTON.

Toujours les mêmes soins, ma bonne Gertrude....

FRÉDÉRICK.

Au rétablissement de M. Winston ; et puisse son aimable fille jouir bientôt d'un bonheur sans nuages. ..

LAURENCE, (*avec double intention*).

Ah ! si le vôtre pouvait dépendre de moi, vous n'auriez rien à désirer....

WINSTON.

Oui, mes amis, réunissons toutes ces santés, elles sont les vœux de nos cœurs.... (*Ils boivent*), cet entretien me fait répandre des larmes, bien douces assurément.... Cependant je ne suis point ennemi de la gaité, et sans mes cruels souvenirs....

GERTRUDE.

Tachez donc, monsieur, de bannir la mélancolie qui vous accable....

FRÉDÉRICK.

Oui, ne songeons qu'au plaisir qui nous rassemble, et écartons toute idée fâcheuse.

Le vrai bien est une ame pure,
Le vrai bonheur est de s'aimer.

Ce sont là des maximes qui vous sont familières, M. Winston ; et j'aime à les répéter....

WINSTON.

Bien, mon ami, je gage que c'est ainsi que vous pensez.... C'était aussi de la sorte que raisonnait la mère de Laurence.... Mais, je me souviens que vous n'étiez pas seul, et l'on cherche peut-être après vous ? (*Ils se lèvent*).

LAURENCE.

Mon père, je n'ai point entendu le son du cor....

FRÉDÉRICK.

En effet, si mon père était inquiet, il ferait sonner le rappel.

WINSTON.

A propos de votre père... Savez vous que je vous en veux..

Le plaisir de vous voir m'avait fait oublier les reproches que j'ai à vous faire.

FRÉDÉRICK.

voulez-vous dire ?....

WINSTON.

C'est aujourd'hui ma première sortie depuis trois mois, et j'ai appris que vous êtes fils du nouveau propriétaire de ce château situé au pied du Mont-César, et non celui d'un habitant de la ville voisine, comme vous me l'aviez dit.

LAURENCE.

Gertrude et moi, le savions, mon père . . .

GERTRUDE.

Il est vrai qu'il nous en a fait l'aveu. . . .

WINSTON.

Pourquoi ce mystère avec moi? . . . .

GERTRUDE.

Il avait exigé de nous le secret. . . .

WINSTON.

Jeune homme, lorsqu'il y a trois mois, vous me sauvâtes la vie, votre délicatesse venait d'une ame belle et généreuse, mais vous ne pouvez plus long-tems me dérober la famille de mon bienfaiteur.... J'irai demain féliciter M. d'Amécourt d'avoir le bonheur de posséder un fils tel que vous. . . .

FRÉDÉRICK,

De grâce, si telle est votre volonté, demeurez encore quelques jours, et je vous accompagnerai moi-même.... Mon père a acquis ce château pour se raprocher du baron d'Elwinck dont la terre est à deux mille d'ici.... Mon père riche maintenant, se souviendra, en vous voyant, qu'il fut monsieur Heneberg.

WINSTON, *avec surprise.*

Heneberg! dites vous?....

FRÉDÉRICK.

Oui, pourquoi cet étonnement?....

WINSTON.

Qui fut, (*à part*) Dieu sait comment, (*haut*) directeur des vivres à l'armée des princes d'Allemagne?

FRÉDÉRIC.

Justement....

WINSTON, *à part.*

Et il ignore que je suis en ce lieu! (*haut*) Frédérick, vous êtes digne de ma confiance; Gertrude, ma fille, retirez-vous; j'ai à lui parler.

LAURENCE.

Oui, mon père.... (*à Gertrude*) ô mon Dieu! qu'il a l'air agité! que va-t-il lui dire? . . . .

(*Laurence salue Frédéric pendant que Winston semble se recueillir. Gertrude emmène Laurence*).

SCÈNE V.

WINSTON, FRÉDÉRICK.

WINSTON.

Il est donc vrai que la vertu peut naître du vice ! ... mon ami, je devrais peut être me taire !.... Quoi ! vous le fils d'Heneberg ?.... Pardonnez, je ne puis vous parler en bien de votre père, et je vous dois la vie.... Quelle pénible situation . . . .

FRÉDÉRIC.

Quelques soient les torts de mon père, je me sens le courage de vous entendre . . . . vous etes un honnête homme, et je n'attends de vous que la vérité : hâtez-vous donc de m'instruire . . . .

(*Laurence reparait, et se glisse le long des arbres pour écouter*).

WINSTON.

Il m'en coûte de vous affliger.... Sachez donc qu'ayant mérité d'être élevé au grade d'officier dans les combats que nous eûmes à soutenir contre le grand Turenne, je fus aimé de Marie de Gonzalve, fille d'un négociant de Bonn ; elle était jolie et vertueuse . . . . Votre père la vit, et chercha à me l'enlever . . il y employa toutes sortes de stratagemes, ce fut en vain . . . . Déjà j'étais heureux époux ; les jours de plaisir qui s'écoulèrent furent de courte durée . . . . J'eus à me défendre contre des lâches aggresseurs que votre père avait armé . . . Je fus vainqueur, mais vainqueur malheureux . . . . Votre père, abusant de son crédit, voulut me faire arrêter.... Prévenu assez à temps, je m'en fuis dans cet asile, où un ami m'amena ma tendre épouse, après l'avoir délivrée de la prison où l'avait fait conduire votre père, sous l'infame prétexte de complicité . . . . Elle était enceinte ; je tremblais pour ses jours . . . . Hélas ! elle ne survécut que peu de mois a tant d'affliction et d'infortunes ; elle perdit la vie en la donnant à Laurence . . . . Gertrude a pris soin de cette fille chérie, et n'a jamais voulu nous quitter . . . . Accablé du poids de mes malheurs, je ne cherchai que la solitude . . . . Laurence seule m'occupait dans la nature ; son éducation a fixé mes soins paternels ; ses caresses enfantines, ensuite sa tendresse ont adouci mes cruels chagrins.

FRÉDÉRICK, *à part.*

Que je souffre ! . . . . (*haut*) continuez, je vous prie . . . .

WINSTON.

Votre père, furieux de nous savoir échappés à sa jalouse rage, accabla de sa fureur la famille de mon épouse . . .

Du fond de ma retraite j'élevai pourtant la voix contre ces actes d'iniquités ; mais, mon persécuteur impuni est resté triomphant . . . . Ah ! Frédérick, ne croyez pas que je me sois plains pour exciter votre générosité pour moi ni votre haine contre un père . . . . (*Laurence se retire*).

FRÉDÉRICK.

Que viens-je d'entendre ?... je ne puis vous exprimer tout ce que je ressens.... Je connais vos malheurs, je saurai tout employer pour les faire cesser....

WINSTON.

Veuillez garder ce secret, et ne rien faire sans avoir reçu de mes nouvelles.... Au nom de votre bon cœur et de ma tranquillité, j'exige de vous cette promesse....

FRÉDÉRICK.

Eh bien ! soyez satisfait ; je vous engage ma parole d'honneur pour vous assurer de ma discrétion....

WINSTON, *lui tendant la main.*

Adieu, brave jeune homme.... adieu, Frédérick.... dans peu vous me connaîtrez mieux....

Au moment où Winston tend la main à Frédérick, Gerback parait dans le fond du Théâtre, et observe Winston avec etonnement, il se retire en même tems que Winston.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul et consterné.*

Et le ciel a permis que le sang d'Heneberg coulât dans mes veines !.... Ah ! mon père, mon père !.... quelle douleur m'a causée ce récit.... Infortunée Laurence.... (*On entend le son du cor*). La chasse s'avance de ce côté ; reprenons, s'il se peut, un air plus calme.

SCENE VII.

HENEBERG, FRÉDÉRICK, GERBACK, *suite des chasseurs*, HUTIN, *en avant de la suite.*

HENEBERG.

Quoi ! vous ici, mon fils, ?.... et vous nous avez quitté sans nous prévenir ; .... je craignois que par quelqu'imprudence vous ne fussiez tombé au pouvoir des brigands qui infestent ces contrées....

FRÉDÉRICK.

Ces clairiéres, cette vallée romantique, m'ont paru agréables, et j'y suis venu prendre du repos.... J'allais vous rejoindre....

HENEBERG, *l'observant.*

Vous causiez avec quelqu'un....

GERBACK, *avec mystère.*

Oui, j'ai vu un homme avec Monsieur ; c'est sans doute un garde de la forêt ?

FRÉDÉRICK, *regardant Gerback.*

Cela est possible, oui....

HENEBERG.

Il demeure?....

GERBACK.

Là. . . . (*Montrant la Chaumière*).

HENEBERG.

Un autre jour je ferai connaissance avec lui. . . . Mon fils, je viens de passer chez le baron; j'aurai désiré que vous y fussiez venu. . . N'importe, tout vient d'être conclu. . . Demain vous serez l'époux d'Eudoxie, sa fille. . . . . elle est belle, et ne pourra que vous plaire. . . . Vous voyez que j'ai fait choix d'une personne qui vous apporte une grande fortune : le baron, en faveur de ce mariage, vous passe tous ses biens, et par conséquent votre bonheur est assuré. . . . Mais pourquoi gardez-vous le silence? . . . .

(*Gerback circule du coté de la maison, et semble parler aux chasseurs*).

FRÉDÉRICK.

Cette nouvelle inattendue cause toute ma surprise. . . . Je conviens qu'Eudoxie est jeune et aimable; mais vous ne m'aviez pas prévenu de vos intentions. . . . (*A part*), fatale confidence! . . . .

HENEBERG.

Il n'en était pas nécessaire. . . . Je vous allie à une maison qui a du crédit et de la fortune. . . . Son ton n'est pas celui du grand monde; mais où il y a de la richesse, les défauts ne sont ridiculisés que par les sots. . . . Ainsi, trève de réflexions; je veux que demain mon projet soit exécuté. . . . Soyez prêt à me suivre au moment de mon départ....

FRÉDÉRICK.

Vos discours frappent mes esprits du plus grand étonnement.... Si vous m'aimez, pourquoi cette précipitation dans une affaire dont dépend le sort du reste de mes jours. . . Laissez-moi le tems, au moins, de consulter mon cœur, et de fixer mes idées....

HENEBERG.

A quoi bon? .... ne connaissez-vous pas Eudoxie?....

FRÉDÉRICK.

Il est vrai; mais si elle n'a pas elle-même été consultée, qui sait de quel œil, elle me verra?....

HENEBERG.

Parbleu! ne faut-il pas suivre le caprice d'une fille quand on veut la marier?.... Elle doit prendre l'époux que ses parens lui choisissent, les lois de la société lui dictent cette obéissance; c'est ensuite au mari à savoir diriger la conduite de sa femme, selon son caractère et ses vues... Vous connaissez les miennes, songez à m'obéir, ou craignez mon ressentiment....

FRÉDÉRICK (*à part*).

Ne heurtons pas son caractère impérieux, et songeons d'abord à gagner du tems....

HENEBERG.

Retournez au château avec les gens de la chasse, je vous suivrai de près....

FRÉDÉRICK.

J'obéis, (*à part*), sans trop nous éloigner observons leurs mouvemens....

HENEBERG.

Toi, Gerback, demeure....

SCÈNE VIII.

HENEBERG, GERBACK.

HENEBERG.

Tu l'as vû rentrer dans cette Chaumière, dis-tu ?....

GERBACK.

C'est bien lui, j'en suis certain....

HENEBERG.

Et la mort ne m'en a point délivré !....

GERBACK.

Vous m'en voyez stupéfait.. Il faut qu'un miracle.... Ou que le diable s'en soit mêlé....

HENEBERG.

Frédérick lui a-t il parlé long-tems ?

GERBACK.

Je l'ignore; mais il y a lieu de croire que leur conservation n'a été qu'une suite de l'habitude qu'a M. votre fils, d'interroger les paysans qu'il rencontre....

HENEBERG.

Je le pense de même; cependant il faut s'en méfier..?

GERBACK.

Si je n'étais persuadé qu'il ne m'aime point; je soupçonnerais quelque mystère dans la réplique équivoque qu'il m'a faite....

HENEBERG.

Au surplus, songez a me servir avec zèle.... Tu sais comme je récompense ? et comme je sais me venger ?.... Si tu me trahissais jamais....

GERBACK.

Ce doute m'est injurieux. . . . . Mon intérêt et ma vie en dépendent.... Voila vos garans.

HENEBERG.

Il s'agit maintenant de prévenir l'effet du rescrit de l'Empereur.

GERBACK.

J'entends.... Demain vous ne le craindrez plus....

HENRBERG.

De la prudence! . . . . Gardons que Frédérick . . . . J'entends du bruit . . . . Retournons au château pour méditer notre plan, et régler son exécution ... (*Ils sortent par le fond du côté opposé à la Chaumière*).

SCÈNE IX.

WINSTON, LAURENCE, GERTRUDE.

WINSTON.

Je vois que mes soupçons n'étaient que trop fondés. (*A Laurence*) , ton aveu, ma fille, m'est un sûr garant de ton innocence . . . . Frédérick a dû trouver place dans ton cœur; il le méritait . . . . . Toutes fois le parti que j'ai pris est irrévocable . . . . Crois, ma chère enfant, que j'ai des raisons bien puissantes pour t'éloigner d'ici . . . . Le mal n'est point irréparable : Je n'exige point l'oubli entier de Frédérick, pourtant ce serait une folie d'espérer que tu fusses jamais son épouse.

LAURENCE.

Pardon, mon père, mais en confiant votre secret à Frédérick, je n'ai pu me défendre d'en écouter le récit, et . . .

WINSTON.

Ma fille! . . . Ce n'est pas l'instant de me plaindre de votre indiscrétion; c'est une raison de plus pour vous éloisur-le-champ . . . . Je rentre pour revenir bientôt. . . . Vous, Gertrude, vous savez mes intentions et ce que vous devez faire . . . .

SCÈNE X.

LAURENCE, GERTRUDE.

LAURENCE.

Ah! Gertrude! nous allons donc nous séparer, pour toujours, peut-être . . . . A mon tour, voilà le malheur qui commence à me poursuivre . . . .

GERTRUDE.

Votre éloignement ne sera pas long; votre père vous aime; vous savez que ce n'est point un vain caprice qui le détermine . . . . Vous pleurez, Laurence? . . . En vérité, je crois que je vais pleurer aussi . . . .

LAURENCE.

Et Frédérick, que va-t-il penser? quand il me saura partie? . . . . Il croira que je ne l'aime plus . . . . Il viendra demain,... Oh! dis lui bien que je l'aime et pour la vie . . . .

SCÈNE XI.

Les Précédens, WINSTON.

WINSTON.

Allons; Laurence, embrasse Gertrude, et partons. . . .

LAURENCE.

air :

Pour moi, plus de bonheur,
Au printems de ma vie :
Amour ! tu causas mon malheur,
Sors de mon me asservie

Mais Frédérick existe encor ;
Mon cœur pour lui ne peut se taire !
Je l'aimerai jusqu'à la mort.
En chérissant toujours mon père.

Ici Winston marque de l'impatience et Laurence l'appaise.

TRIO FINAL.

WINSTON.

Ton père ades droits sur ton cœur ;
Ma fille, allons, point de faiblesse.

Tu peux espérer le bonheur,
Si Dieu protège ma vieillesse.

LAURENCE.

Ce départ cause ma douleur ;
Dieu ! prends pitié de ma misère !
Mon père a déchiré mon cœur,
Il me faut gémir et me taire.

GERTRUDE.

Ah ! préserves-la du malheur !
O ciel que j'invoque sans cesse !
Elle a des droits à ta faveur,
Par ses vertus, par sa sagesse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin en fleurs. D'un côté, la façade d'une aile du château du baron. Au fond, une grille, bordant une terrasse extérieure. Des guirlandes sont suspendues aux arbres. Plusieurs siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELWINCK, EUDOXIE, HUTIN.

(*Hutin parait parcourir le jardin et arranger le décor.*)

EUDOXIE.

Non, mon père, je vous le répète, il m'est impossible de consentir à épouser Frédérick.

DELWINCK.

Ma fille, ton obstination est impardonnable ; réfléchis que j'ai engagé ma parole d'honneur à un ancien ami, et que je dois la tenir.... Mon Eudoxie, toi que j'aime ! veux-tu donc empoisonner par le chagrin le reste de mes jours ?

EUDOXIE.

A Dieu ne plaise, mon honoré père, qui mieux que vous mérite mon respect et ma soumission ? Je n'oublie pas tous les droits que vous avez à ma reconnaissance, mais pourquoi vous être engagé si facilement à conclure le mariage de votre chère Eudoxie, contre son gré ? songez aux tourmens que vous me préparez ?...

DELWINCK.

Ce diable d'homme a pris un tel ascendant sur moi, que je ne peux lui rien refuser.... et puis, sais-tu que Frédérick me plait beaucoup !... sa physionomie a je ne sais quoi qui

m'attache... oui, c'est un charmant garçon; et l'aimeras aussi j'en suis sûr.... Vois-le, entends-le et examines bien ton cœur,

EUDOXIE.

Je ne vous dissimulerai pas que je l'estime ; que je le vois même avec autant de plaisir, que j'éprouve de peine à voir M. d'Amécourt, son père....

DELWINCK.

Ton antipathie est injuste. Je conviens qu'il a des manières un peu hautaines; c'est le fréquentation de la cour qui lui a donné ce ton ; du reste, c'est un homme estimable et mon véritable ami.... Allons, promets-moi d'écouter Frédérick, de faire tes efforts, pour remplir mon attente.... En faveur de ta complaisance, j'engagerai mon ami à différer de quelques jours la cérémonie.... Tu me le promets, n'est-ce pas ?

EUDOXIE.

Je me croirais indigne de vos bontés, si je n'essayais de faire tout ce qui sera en moi, pour vous plaire ...

DELWINCK.

Bien, ma chère amie, allons, de la gaieté ; je vais donner quelques ordres ; fais en sorte que ton père, ton ami, soit heureux de ton bonheur. (*il lui baise le front*).

SCÈNE II.

EUDOXIE, HUTIN.

EUDOXIE.

Hutin !

HUTIN.

Mam'selle.

EUDOXIE.

Tu m'assures que ma lettre est partie hier matin ?

HUTIN.

O mon dieu oui ! et pour preuve, c'est qu' François, vous savez ben l' jardinier, comme j'li remettions, il l'a retournée, et y a dit comm' ça qu' c'était pour M. Volmard, et que....

EUDOXIE.

Et qu'il faut se taire, et n'en rien dire à personne....

HUTIN.

Soyez tranquil', mam'selle ; si j'*devisons* un peu, c'est parce que vous nous faites parler ; et quoiqu'on dise que j' somm' un peu bavard, j'savons pourtant ben avoir un secret tout comme un autre....

EUDOXIE.

C'est assez, retire toi.

HUTIN.

Oui mam'selle, et puis, d'ailleurs, j'vois venir M. Frédérick qui, sûrement, n'a pas besoin de moi pour vous parler....

SCENE III.

EUDOXIE, FREDERICK (*en bonne tenue*).

FRÉDÉRICK (*saluant*).

Je suis envoyé près de vous, mademoiselle, par mon père et le vôtre.... Il me serait bien doux de pouvoir remplir les vœux de nos parens, d'être traité favorablement par vous et de vous aimer ! ah! quiconque a le cœur libre, doit connaître l'amour, dès qu'il vous connaît.

EUDOXIE.

Monsieur, ce compliment....

FRÉDÉRICK.

Vous est bien dû....

EUDOXIE.

Notre union convenue.....

FRÉDÉRICK.

L'a été, je le vois, sans notre participation....

EUDOXIE.

Vos bonnes qualités suffiraient pour obtenir ma main et mon cœur.... (*A part*), Cruel embarras...

FRÉDÉRICK.

Vous vous troublez, Eudoxie.... Ah, de grace, ne me cachez pas ce qui se passe dans votre ame.... Frédérick est digne de votre confiance.

EUDOXIE.

Dites-moi vrai . . . Serais-je aimée de vous ?

FRÉDÉRICK.

Puis-je dire que non ?

EUDOXIE.

Ce n'est pas répondre . . . dissipez mon incertitude. . . On veut que je sois votre épouse. . .

FREDERICK.

C'est la volonté de nos parens. . . Y consentez-vous ?

EUDOXIE.

Frédérick, ne m'en voulez pas, je vous estime assez pour vous dire la vérité .... Je ne puis qu'encourir votre disgrace, si ce que je vais vous dire contrariait nos vues.... mon cœur n'est plus à moi.

FREDERICK (*vivement*).

Et un autre a le bonheur de le posséder . . .

EUDOXIE (*hésitant*).

Oui. . .

FREDERICK (*à part*).

Ciel ! je te rends grace . . . de quel poids mon cœur est soulagé!...

EUDOXIE.

Qu'avez-vous ? . . . cette agitation . . . !

FRÉDERICK.

Oh, elle n'a rien qui puisse vous inquiéter, et vous me voyez tout prêt à faire ce qui pourra vous être agréable.... Je ne puis vouloir régner sur un cœur qui ne m'appartiendrait pas....

EUDOXIE.

Le calme renaît dans mon ame! tant de générosité!..

FRÉDÉRIC.

Ne mérite aucune reconnaissance; mais comment nous y prendre pour rompre cet hymen?

EUDOXIE.

Je ne sais que résoudre. *Ils semblent tous deux réfléchir.*

SCÈNE IV.

Les précédens, HUTIN.

HUTIN, *accourant.*

Ouf! ah mon Dieu! quel tourment!...

EUDOXIE.

Que t'arrive-t-il, mon garçon?

HUTIN.

Une lett', mamselle, qu'on vient de remett', pour me la remett', afin que j' la remett'

EUDOXIE.

A qui? à moi?

HUTIN.

Eh non, c'est pour M. Frédérick, qu'est-là; parce qu'on a su qu'il était ici, et c'est une vieille qui a voulu qu'on la remississe à lui-même.

FRÉDÉRICK.

Qui peut m'écrire en ce moment? donnes.... Vous permettez. *Il parcourt la lettre.*

HUTIN.

J' m'en r'tourne, car j'avons tant de choses à faire.... Y m' f'ront perd' la tête.... C'est que j' dis, j' vous soigne ça supérieurement.... Mon dieu qu' c'est un' chose terrib' que d'apprêter un' noce.... N' vous dérangez pas, non, j' m sauve.

SCÈNE V.

EUDOXIE, FRÉDÉRICK.

FRÉDÉRICK.

Que vois-je! Winston et Laurence ont disparus! Suis-je assez malheureux!... Ah! mademoiselle, pardonnez, si j'ai un moment dissimulé; ne me sachez aucun gré du sacrifice; lisez et connaissez aussi mon secret....

Delwinck et Heneberg entrent par le fond et s'avancent lentement.

SCENE VI.

Les précédens, DELWINCK, HENEBERG.

DELWINCK.

Tenez, mon ami, comme je vous le disais, les voilà ensemble ; m'en croyez-vous, à présent, hem ?

HENEBERG.

Ma foi, je me rends ; ils me paraissent d'accord, et j'en suis charmé.

DELWINCK.

Alors, plus de difficultés, tout va aller le mieux du monde.

EUDOXIE, *bas en pleurant*

M. d'Amécourt !... Tout est perdu !

DELWINCK.

Eh bien, ma chère fille, tu es fâchée d'être surprise en tête-à-tête . . . Allons, allons, point de rancune . . . tantôt vous vous direz le reste.

FRÉDÉRICK.

Monsieur . . . .

DELWINCK.

Bien, mon fils, car tu le seras ; aime, aime bien mon Eudoxie.... Il me rappelle mon Hyppolite !... Ah ! s'il existait à cet âge . . .

HENEBERG.

Allons, mon ami, laissons les morts en paix; Frédérick tiendra sa place, et vous donnera toute satisfaction. *a part.* Je saurai mettre fin à tes souvenirs.

EUDOXIE.

Mon père, écoutez-moi . . .

DELWINCK.

C'est bon, c'est bon. (*il remonte et fait un signal*).

SCÈNE VII.

Les précédens, GERTRUDE, HUTIN, villageois et villageoises, GERBACK.

HUTIN.

Place, place, v'là tous les jeunes villageois et villageoises de village qui me suivont. Entrez, paysans.

Les Villageois et Villageoises entrent en dansant ; Gertrude profite de la foule pour s'introduire, Delwinck et Heneberg se rangent d'un côté de scène Gerback près d'eux ; Frédérick et Eudoxie de l'autre côté. Tandis qu'Hutin chante les Villageois présentent leurs bouquets des deux côtes ; Frédérick appercoit Gertrude, il l'appelle et semble l'instruire de ses intentions et la présente à Eudoxie.

GERBACK, *bas à Heneberg.*

Toutes nos mesures sont prises.... Nos gens sont en campagne, et j'espère que vos ordres seront bientôt exécutés.

HENEBERG.

Bien.... J'étais impatient de te voir arriver.

DELWINCK.

Que dit-il ?

HENEBERG.

Qu'il a rempli mes ordres, et qu'il y a lieu d'espérer que tout ira bien. *à part, à Gerback.* Retournes, surveilles, afin d'éviter toute méprise de la part de nos gens, et de parer aux évènemens imprévus.

GERBACK *haut.*

Reposez-vous sur ma vigilance.

HUTIN.

Ecoutez tous, v'là des couplets du maitre d'école qu'est dans sa chambre, au coin d' son feu, qui boite, et n' peut pas v'nir en personn'... O dam', c'est qu' c'est un savant pour les chansons, *il chante.* *Air :*

Le rossignol dans ce boccage,
Et son amante, tous les jours,
Ne font du bruit dans leur ménage
Que pour gazouiller leurs amours.

Amans, au printems de la vie,
Jouissez des plaisirs du cœur;
Ménagez sa tendre folie,
C'est la leçon du vrai bonheur.

Le Zéphir s'ouvre le feuillage,
Il ranime ce couple heureux;
Si l'aquillon vient et ravage,
Ils font retraite en d'autres lieux.
Amans, au printems etc.

Le rossignol toujours fidelle,
Ne chante que pour sa moitié;
Il ne peut se séparer d'elle,
C'est par l'amour qu'il est lié.
Amans, au printems etc.

Eh ben n' v'la ti pas que.... J'ons oublié le reste.. C'est égal.... Dansez toujours, vous autres, ça va m' tirer d'embarras. . . (*Ballet*). *On reprend le refrein.* (*Après quelque tems on entend deux coups de fen dans le lointain, la danse s'arrête, chacun regarde avec inquiétude*).

DELWINCK.

Hutin, qu'est-ce que j'entends?

HENEBERG (*à part*).

Bon, mes ordres sont exécutés...

HUTIN, (*après avoir parcouru la scène*).

Je n' vois rien, c'est sans doute queuque-z-uns de nos camarades qui chassent dans l' parc....

DELWINCK.

Je l'ai défendu expressément ; vas faire connaître mes intentions....

HUTIN.

Oui, Monsieur, j' vas voir tout cela....

DELWINCK (*aux Villageois*).

Continuez, bonnes gens.... (*La danse continue*), (*peu après on entend du bruit au dehors, la danse s'arrête, le bruit redouble....*) Que signifie ce tumulte ?.... Serions-nous attaqués par les brigands du Mont-César ?....

FRÉDÉRICK, (*vivement, et tirant son épée*).

Permettez-moi, monsieur le baron, de m'assurer de ce qui se passe, et comptez sur mon bras et mon courage. . . . Je

vais, si cela est nécessaire, assembler tous nos gens, les joindre à vos soldats, et je vous réponds de faire repentir de leur insolente audace les téméraires qui osent venir vous attaquer.

(*Il sort, Gertrude le suit; tandis que Gerback arrive par le côté opposé sur la terrasse ... Les danseurs se partagent de chaque côté de la scène : le jour diminue*).

SCÈNE VIII.

GERBACK, les Précédens, excepté *Frédérick et Gertrude.*

HENEBERG, (*feignant de l'etonnement*).

Hé bien! déjà de retour? que t'est-il arrivé, Gerback?. ..

GERBACK.

Rassurez-vous, messieurs, il n'y a que moi qui ai couru quelques dangers. . . . (*A Heneberg*). Tout va bien. . . . (*Haut*). Ce sont des brigands qui m'ont attaqué sur la route qui conduit à la ville, où j'allais chercher ce que m'avait demandé M. d'Amécourt. . . . Mais, bien secouru par des braves, nous avons fait deux prisonniers.

DELWINCK.

Ventrebleu! qu'on les amène, et j'en ferai justice....

HENEBERG, (*bas a Gerback*).

Occupez Frédérick d'un autre côté, évitez sur-tout qil ne voie les prisonniers.

GERBACK, (*bas*).

Soyez tranquille. (*Il sort vivement*).

SCÈNE IX.

Les Précédens, *excepté Gerback.* HUTIN, WINSTON ET LAURENCE *enchaînés.* Gardes.

(*Winston et Laurence enchaînés sont conduits par des Gardes*).

On leur ôte le bandeau qu'ils ont sur les yeux.

HUTIN.

Les v'là, les v'là, il n'y a pus rien à craindre, on dit comme ça que ce sont des voleurs de grands ch'mins; mais y sont ben enchaînés.... On voulait les mettre tout de suite en prison; mais moi, j' dis, j'ai voulu qu'on vous les fasse voir; ça fait toujours une curiosité satisfaite.... (*Il va à Winston qui le repousse par un regard*).

HENEBERG.

A quoi donc a pensé Gerback, en les laissant conduire en ce lieu.... N'importe, il faut tirer parti de ce contre-tems.

EUDOXIE.

Ciel! une femme est une des coupables!.... Cela est-il bien possible?....

DELWINCK.

Approchez, malheureux ?....

WINSTON.

Oui, car après ce qui m'arrive, la coupe du malheur doit être épuisée pour moi.... De grace, messieurs, s'il vous reste encore quelques sentimens d'humanité, détachez les fers de ma fille, je vous en suplie; elle est digne de la commisération des âmes sensibles....

LAURENCE.

Non, s'il faut qu'un de nous deux porte des fers, faites tomber ceux de mon père; messieurs, ne soyez point sourds à ma pière....

(*Eudoxie va près d'elle, et lui donne des consolations.*)

WINSTON.

Calmes-toi, ô mon unique amie! C'est ta tendresse pour moi qui te rends si courageuse, tes forces trahiraient ta vertu . . . .

DELWINCK, *à Heneberg.*

Mon ami, ce n'est pas là le langage des brigands . . . .

HENEBERG, (*à Delwinck*).

Gardez-vous de vous laisser séduire.... Ils sont pris, ils vont vous donner du pathétique. . . . Personne plus que ces ê tres-là ne sait mieux débiter des préceptes de morale. . . .

WINSTON.

Messieurs, cessez de repaitre vos yeux du spectacle de notre douleur, depuis la moitié du jour, les nôtres ont été couverts d'un bandeau placé par des mains scélérates, pour nous cacher sans doute leur marche. . . . . Au fait, que me veut-on? Devant qui sommes-nous? . . . . Et quel sort me prépare-t-on? . . . . Suis-je dans un repaire de brigands? (*A part*). Heneberg, Serait-ce de tes coups! . . . .

DELWINCK.

D'un repaire de brigands? . . . . Prisonnier, cessez ce langage, et gardez ces épithètes pour vos pareils. . . . Vous êtes accusé de faire cause commune avec une troupe de malfaiteurs... Je ne puis vous interroger en ce moment. Je dois m'assurer de vos personnes.... Si vous êtes innocens, comptez que la liberté vous sera rendue sans délai.... Si les préventions sont trop fortes, je ne pourrai me dispenser de vous faire comparaître devant un tribunal. . . .

WINSTON.

Vous parlez de justice.... d'un tribunal! Pardon, monsieur, de mon emportement; mais vous avez été vous-même induit en erreur, et les dénominations odieuses que vous m'avez prodiguées, n'appartiennent qu'à ceux au pouvoir desquels nous sommes tombés : dans peu vous en serez convaincu....

HENEBERG, (*au Baron*).

Eh! quoi, mon cher ami prolongerez-vous plus longtems cet entretien avec un criminel?....

DELWINCK.

Eh, n'est-ce pas un homme ? Si je suis revêtu d'un grand pouvoir, ce n'est que pour rendre justice. Mais je vais donner des ordres.

HENEBERG.

Hâtez-vous donc, et terminons....

EUDOXIE.

Ah ! mon père, souffrez que je vous supplie qu'on leur ôte au moins leurs fers....

DELWINCK.

Je voudrais te satisfaire, mais mon devoir m'oblige à prendre des mesures sévères....

SCÈNE X.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE, (*paraissant toute essoufflée*).

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que viens-je d'apprendre ?....., Un vieillard, une jeune fille !.... Est-ce un rêve ?..... Quoi, vous mes bons amis ! . . . . C'est vous qu'on maltraite de la sorte ! . . . . . Monsieur le Baron, mademoiselle, ils sont innocens de tout ce qu'on peut leur reprocher..... Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré ! Ecoutez-moi ? . . .. Ah mon Dieu !..... Où est monsieur Frédérick ? . . . . Où est le plus honnête des hommes ? . . . . Oui, monsieur le baron, il nous connait, lui..... Eutendez-le..... J'atteste son témoignage..... Sacrifiez- moi, si vous voulez ; mais qu'ils soient libres. . . . . Quoi, la vertu dans les fers, que ferez - vous donc aux scélérats. . . . .

WINSTON.

Ma bonne Gertrude, ton dévouement nous perd. . . :

LAURENCE *embrassant Gertrude.*

Trop généreuse nourrice ! . . .

GERTRUDE.

Je la tiens sur mon cœur ! quel est le barbare qui osera l'en arracher ? . . . Oui, je l'ai nourrie sur mon sein ; malheur à qui ne la respecterait pas

DELWINCK.

Calmez ces transports . . . bonne femme . . .

EUDOXIE.

Combien j'admire cet élan sublime ! (*A Laurence*) : Ah ! mademoiselle, comptez sur tous mes soins. . . .

HENEBERG *en colère.*

Que l'on fasse retirer cette femme insensée . . . Ne voyez-vous pas, baron, de quel manége adroit sont capables ces sortes de gens ! . . .

WINSTON.

Je t'entends enfin, Heneberg, ou d'Amécourt, car ton

changement de nom n'a point changé ton individu, et tout est expliqué. Pour moi . . . oui, il est ici un grand criminel . . .

GERTRUDE.

Et ce criminel . . . le voilà . . . (*montrant Heneberg qui devient furieux*).

LAURENCE.

Imprudente ! oublies-tu que nous sommes en son pouvoir ?

GERTRUDE.

Oubliez-vous que Frédérick est votre protecteur ?

EUDOXIE.

Et me croyez-vous insensible à vos malheurs ?...

HENEBERG.

Vous les entendez, baron ; vous permettez que votre ami soit insulté, outragé par de tels êtres, et que votre fille s'appitoye sur leur sort ? point de faiblesse, ou je ne réponds pas de mon juste courroux....

DELWINCK (*à part*).

Il y a dans tout ceci un mystère d'iniquité qui est impénétrable pour moi. . . Concilions d'abord l'humanité avec ce que la prudence exige.

HENEBERG.

Qu'ordonnez-vous, baron ?

DELWINCK.

Gardes ! qu'on leur ôte leurs fers. Conduisez monsieur et mademoiselle dans la tourelle qui domine le parc ; qu'ils y soient gardés avec le plus grand soin, et cependant avec tous les ménagemens dus au malheur Vous m'en répondez tous (*il regarde tout le monde*). Quant à cette femme, qu'elle soit gardée à vue dans le château, jusqu'à nouvel ordre . . . Obéissez . . . .

(*Heneberg témoigne sa satisfaction au baron, croyant triompher. Eudoxie se tient près de Laurence ; Gertrude presse Winston dans ses bras et lui témoigne toute son amitié . . . . Les Gardes s'approchent de Winston et de Laurence, et veulent les entraîner*).

(*Plusieurs groupes et tableau général*).

Fin du deuxième acte.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'entrée du parc du baron. D'un côté une tour, au pied de laquelle est un banc de gazon, formant la berme du fossé ; de l'autre côté, des cavités, des ravins que creusent la chûte des eaux ; differens arbres et arbustes. Il fait nuit, mais un beau clair de lune.

SCÈNE PREMIERE.

(*Un factionnaire est au pied de la tour; quatre hommes armés arrivent, relèvent la sentinelle et posent Hutin à sa place*).

HENEBERG, GERBACK.

(*Heneberg fait signe au détachement de se retirer*).

HENEBERG.

Eh bien, Gerback, qu'as-tu fait de Frédérick?

GERBACK.

Je l'ai joint, comme vous le savez, au sortir du jardin... Profitant de son ardeur, je lui ai proposé de nous faire accompagner par les soldats de l'électeur, de faire une battue dans le parc et aux environs des métairies, lui promettant de le bien seconder. Comme il sait que je ne suis pas poltron, mon dévouement lui a plu, il a accepté, et je l'ai vu brûlant du désir de rencontrer ce que je savais bien ne pas exister. Après une assez longue course, nous sommes entrés chez un des fermiers du baron pour nous rafraîchir . . . Satisfait de mon zèle, il m'envoie, afin de vous instruire de nos démarches, et pour demander ses ordres au baron.

HENEBERG.

Les ordres du baron! Je le tiens donc, ce Winston, et cette fois, Gerback, il ne m'échappera pas . . . Cependant les soins du baron, pour recueillir les détails de cette arrestation, me tourmentent un peu.

GERBACK.

Que craignez-vous? N'avez vous pas assez d'empire sur son esprit pour le faire consentir aux mesures que vous lui proposerez?

HENEBERG.

J'y comptais aussi beaucoup; mais il hésite et délibère, réfléchissant alors à l'espèce d'intérêt que lui ont inspiré ces deux personnages. Je lui ai dit que je voyais à regret que cet événement fût venu troubler notre fete; que, pour tout concilier, j'allais écrire au secrétaire du ministre de l'électeur, qui ferait reléguer ces individus au fond d'une prison d'état; en conséquence, je l'ai prié d'ordonner que les prisonniers partissent cette nuit même . . . mais il a différé leur départ jusques dans le courant de la matinée.

GERBACK.

Y pensez-vous, monsieur? Et leurs révélations!

HENEBERG.

Eh! crois-tu que je m'expose à courir les risques de voir encore une fois ma vengeance trahie? Le baron n'en a déjà que trop entendu, lorsque cet imbécille de Hutin conduisit hier Winston devant lui. Dans ce que j'ai proposé au baron,

je n'ai voulu que lui faire prendre le change : voici le moyen que j'ai imaginé pour nous délivrer de nos ennemis, et pour l'exécution duquel j'ai besoin de toute ton adresse et de ton activité. Tu m'as dit qu'il existait une communication entre le château et cette tour. . . .

GERBACK.

Je l'ai quelquefois parcourue ; le hasard me la fit découvrir, et je ne pense pas qu'elle soit fréquentée ; peut-être même n'est-elle connue que de moi.

HENEBERG.

Hé bien, que les trois hommes que nous avons amenés et que l'or nous a vendus, guidés par toi, s'y introduisent ; qu'ils y portent assez de matières combustibles pour mettre le feu à la tour en plusieurs endroits ; tu leur donneras la consigne, lorsque l'horloge du château sonnera quatre heures, d'allumer une traînée de poudre qui embrâsera le lieu qu'habitent nos plus mortels ennemis. Il ne serait peut-être pas inutile qu'une . . . (*il lui parle bas*).

GERBACK.

Je vous entends . . . j'y pourvoirai.

HENEBERG.

Tu conçois qu'à cette heure, les secours ne pourront être assez prompts . . .

GERBACK.

A merveille ! Winston et sa fille seront seuls soupçonnés d'avoir voulu échapper aux recherches de la justice. . . .

HENEBERG.

Précisément.

GERBACK.

J'aurai soin que nos hommes ne soient pas eux-mêmes victimes . . .

HENEBERG.

Garde t'en bien ; notre secret entre les mains de tels scélérats ne serait point en sûreté. Qu'ils meurent avec eux, et que la porte de l'issue dont tu leur laisseras la clef, fermée à l'extérieur . . .

GERBACK.

Vous avez raison ; bien instruit de vos desseins, je réponds de tout.

HENEBERG.

Dans deux heures, j'aurai donc la satisfaction d'entendre sonner celle de la mort de ce Winston et de sa fille. . . . Vas tout disposer pour remplir mes ordres.

GERBACK.

J'y cours, (*revenant*), mais cette vieille femme. . . .

HENEBERG.

J'ai eu soin d'empêcher le baron de lui parler . . . Il faut t'assurer d'elle, la faire conduire promptement dans mon château et en lieu bien fermé ; son évasion sera un in-

dice défavorable et avancera nos affaires . . . Quant à Frédéric, à son retour, il partira pour la ville voisine . . . . Ne perds pas un instant, et ta récompense sera au-delà de ton attente.

GERBACK.

Vous serez satisfait. (*Il sort.*)

SCENE II.

HENEBERG, HUTIN, *toujours près de la tour, allant et venant.*

HENEBERG.

Toutes mes mesures sont bien prises . . . Récapitulons maintenant ma conduite . . . Jusqu'ici tout m'a réussi à souhait ; ma femme, que je n'aimais que pour sa fortune, meurt . . . Quelques mois après, son enfant expire ; mais j'ai su employer les moyens nécessaires pour n'être point troublé dans mes possessions . . . Ce Winston ose me disputer une jolie femme et l'emporte sur moi ; deux fois je crois m'être vengé par sa mort, et semblable à l'hydre, il renait de nouveau pour me braver. Enfin ma vengeance va donc être assouvie. Par l'union de Frédérick avec Eudoxie, je m'assure la suzeraineté que j'ambitionne plus que les grands biens du baron . . . Ce baron que je hais apprendra bientôt si je suis fait pour lui être soumis . . . Que dis-je ?... O soif fatale des richesses ! cruelle vengeance ! jusqu'à quand serez-vous les souveraines de mes actions ? . . Eh quoi ! laisserais-je consommer cet hymen ! . . . Eh qu'importe, après tout, par quelle voie je saisirai la fortune ! Quand un homme y parvient, il est rare que ce ne soit pas par la ruine de plusieurs autres. . . . Jouir est tout, le reste n'est que tourmens . . . Rentrons et préparons nos batteries. (*A Hutin*) : sois exact à prévenir à la moindre tentative du dehors ou du dedans. (*Hutin fait un signe de tête.*)

SCÈNE III.

HUTIN, LAURENCE *dans la tour.*

HUTIN.

Quel conseil diabolique viennent-ils de tenir ? J'n'ai pu rien entendre. Comm' c'est guignonnant . . . au lieu de festins et de réjouissemens, v'là qu'on me plante là en sentinelle, pour l'reste d'la nuit peut-être, et me v'là en compagnie avec les arbres et les hiboux qui sont dans ç'vieux bâtiment. . . . . Qu'est-ç' que mam'selle veut que j' fasse en l'attendant ? V'là un' belle commission qu'elle m'a donnée là. J'dormons là haut (*on entend fredonner un air*) : mais non. Si ç'te mam'selle allait m' faire société en chantant; avec

ma bouteille, ça m' rassurerait. (*Il boit, marche, va et vient.*)

LAURENCE *dans la tour.*

Air :

Hélas! n'ai-je plus d'espérance!
Et dois-je ici finir mon triste sort....
Les souvenirs de mon heureuse enfance
Dans cet asile avanceront ma mort.

Frédérick, pendant ton absence,
Je vais languir dans ces lieux pleins d'horreur ;
Mais sois certain que la tendre Laurence
Jusqu'à la mort te conserve son cœur.

SCÈNE IV.

HUTIN *seul.*

Tiens !... Elle est amoureuse de monsieur Frédérick..... C'est ben dommage qu'elle ne chante plus.... J'vais m'ennuyer tout seul..... Si j'étais astrologue, j'verrions au cadran d'la lune l'heure qu'il est ; ah ! mon dieu, mon dieu ! les gens d'esprits n'sont pas toujours bêtes . . . J'suis déjà fatigué . . . Me v'la r'devenu soldat. J'n'l'suis pourtant que d'la façon de mam'selle Eudoxie, ainsi je n'craignons pas l'conseil d'guerre, et j'pouvons à peu près, nous r'poser ici, comme dans not' lit . . . (*il s'assied*). Oui ; mais la tour qui la gardera ? . . .

Air :

Si l'ennemi se fait entendre,
Rien, non, rien ne peut m'avertir.
Pour ne pas me laisser surprendre,
Je vais penser à peu dormir :

Je rêverai que l'on m'éveille,
Pour reprendre l'activité,
En mains, mon fusil, ma bouteille,
Sont védettes de sûreté.

J'm'y prends trop tard ; v'la l'jour qui va sortir de son gîte... qu'est-c' que j'entends ? . . . Des coureurs de nuit ? . . .

SCÈNE V.

HUTIN, FRÉDÉRICK, VOLMARD, GERTRUDE.

(*Hutin se promène, Frédérick et Volmard paraissent tenant Gertrude chacun par une main, Frédérick marque une agitation concentrée*).

GERTRUDE.

Ah ! monsieur Frédérick ! ah ! monsieur l'inconnu ! que je vous ai d'obligation . . . Mais c'est qu'ils allaient me tuer, voyez vous ! . . .

VOLMARD.

Tranquilisez-vous, bonne femme, et veuillez nous dire....

HUTIN.

Qui va là ! voyons, répondez ? Eh mais, c'est monsieur Frédérick, et puis monsieur, que je n'connais pas . . . C'est égal . . .

FRÉDÉRICK.

Que fais-tu à cette heure dans le parc, et ainsi armé ? . . .

HUTIN.

Je suis soldat, sentinelle, gardien . . .

FRÉDÉRICK.

Des prisonniers ! . . . De Winston, de Laurence ?

HUTIN.

Oui, qui sont dans c'te tour . . .

FRÉDÉRICK.

Qui en a la clef ?... (*à part*). O victimes infortunées !...

HUTIN.

Monsieur le baron . . . Mais puisqu'vous v'la, je vais avertir mam'selle Eudoxie . . . C'est la consigne qu'elle m'a donnée . . .

FRÉDÉRICK.

Vas, et sois diligent . . .

HUTIN.

Mais, mon poste monsieur ? . . .

FRÉDÉRICK.

Vas, te dis-je ; je réponds de tout. . . Vous, Gertrude, restez près de nous ? . . .

GERTRUDE.

Oh ! je ne vous quitte plus . . .

SCÈNE VI.

FREDERICK, VOLMARD, GERTRUDE.

(*Gertrude circule auprès de la tour cherchant à voir ses amis*).

VOLMARD.

Convenez, monsieur, que nous nous sommes rencontrés bien à propos, pour délivrer cette bonne femme ; que ferons-nous de ce misérable qui est blessé si grièvement ? . . .

FRÉDÉRICK.

Permettez, monsieur, qu'il reste encore quelques instans, où nous l'avons laissé, il est en mains sûres . . . (*à part*) que je suis à plaindre ! ah mon père ! mon père ! . . .

VOLMARD.

Vous connaissez déjà en partie, le sujet de mon voyage....

FRÉDÉRICK.

Je sais qu'amant d'Eudoxie, vous venez pour vous expliquer avec votre rival.... Vous n'irez pas loin ; ce rival.... c'est moi . . .

VOLMARD.

Vous, monsieur ! (*à part*). Au moins je le trouve digne de moi. . . .

FRÉDÉRICK.

Rassurez-vous, je suis un rival peu dangereux ; et vous en aurez bientôt la preuve . . .

GERTRUDE.

Hélas, monsieur Frédérick, quand j'ai reçu tant de mar-

ques de bonté de tous deux, est-ce que j'aurais la douleur de vous voir . . .

FRÉDÉRICK.

Ne craignez rien, Gertrude; je ne suis point un ingrat.... Laurence est chère à mon cœur et le sera toujours . . .

VOLMARD.

J'espère monsieur, mériter votre estime et obtenir votre amitié . . Mais quand on a vû la charmante Eudoxie, peut-on avoir un autre sentiment que celui qui fait palpiter mon cœur . . .

SCÈNE VII.

Les précédens, EUDOXIE.

VOLMARD. *Allant au devant d'Eudoxie.*

Permettez ma charmante amie. (*Il lui baise la main*)

FRÉDÉRICK.

Ah! mademoiselle! . . .

EUDOXIE.

Vous, ici, Volmard?... Mais, occupons-nous de Frédérick; il n'est pas heureux!

FREDERICK.

Je ne puis vous exprimer les tourmens que j'éprouve.... et pourquoi vous importuner du récit de mes malheurs.

EUDOXIE.

Je sais tout . . Nos intéressans prisonniers ont satisfait à mes vives instances, en me faisant parvenir par écrit des renseignemens que j'ai remis à mon père . . . Le votre est bien coupable.

FRÉDÉRICK.

Où me cacher! . . . O terre entr'ouvres-toi!

EUDOXIE.

Pardon, brave Frédérick . . . Je sais vous apprécier.... Loin de vouloir vous accabler, je partage sincèrement toutes vos peines, et ne vous en estime que d'avantage . . . Espérant que vous seriez de retour plutôt, j'avais fait consentir les gardes à ce que Hutin serait mis en faction, dans l'espoir d'obtenir de mon père la clef de la tour, et de vous donner les moyens de pénétrer auprès de vos amis infortunés . . .

VOLMARD.

Quelle noble sensibilité!...

GERTRUDE.

Oh! l'adorable personne! Encore un bon cœur...

EUDOXIE.

Je n'ai pu réussir . . . Mais, mon père, laissant le votre dans son cabinet, m'a dit, à l'oreille, qu'il allait me suivre...

GERTRUDE.

Le voici....

SCENE VIII.

Les précédens, DELWINCK.

GERTRUDE.

M. le Baron, je me jette à vos genoux; par grace, laissez-moi embrasser mes bons maîtres, et partager leur sort...

DELWINCK.

Vous, en ces lieux bonne femme, je vous croyais en fuite.

FRÉDÉRICK.

Elle était entre les mains d'un de ses persécuteurs, dont monsieur et moi l'avons délivrée.

GERTRUDE.

Oui, de ce monstre de Gerback....

DELWINCK.

Gerback! quelle lumière!... Mais vous, M. Volmard, pour quel motif si matin en ce pays? et incognito?...

VOLMARD.

Je viens vous prier de me donner quinze ou vingt hommes de troupes, pour m'aider à remplir les ordres de l'électeur; nous causerons de cet objet plus tard.

FRÉDÉRICK.

M. le baron, laissez-nous voir et consoler nos chers prisonniers. Quelques imputations qui leur soient faites, elles ne peuvent être que calomnieuses.... Ah! ne permettez pas qu'il leur soit fait aucun mal.... C'est la vertu persécutée, et je vous réponds d'eux sur ma tête.

DELWINCK *a part.*

Voyons, et dissimulons; je crains d'Amécourt, et j'ai de violens soupçons... je vois trop tard, peut-être ce qu'il en coûte d'émouvoir sa haine; mais j'ai confiance en Frédérick... *haut.* Tenez, mes enfans, ouvrez et que j'examine vos protégés. (*Frédérick, Eudoxie et Gertrude vont les recevoir et les embrasser*).

SCÈNE IX.

Les précédens, WINSTON *et* LAURENCE.

EUDOXIE.

Ah! mon père, combien ils ont dû souffrir!

LAURENCE.

Ah! Frédérick! ah! mademoiselle!... Voyez sur son front. (*montrant son père*). Quel abbattement....

FRÉDÉRICK.

Hélas! c'est la vertu luttant contre l'adversité.

WINSTON *à Frédérick.*

C'est vous que je tiens dans mes bras, généreux ami... Vous voyez comme le malheur me poursuit et m'accable impitoyablement

DELWINCK.

Rassurez-vous, M. Winston, la justice ne sera point un vain mot, et vous l'obtiendrez de moi.

VOLMARD.

Winston! . . . serait-ce?

GERTRUDE.

Eh! j'ai pu douter de la générosité et de la bonté de votre ame . . . Ah! M. le baron, que je suis coupable envers vous . . . .

DELWINCK.

Que signifie ce langage?

GERTRUDE.

Votre humanité, vos bontés m'enhardissent . . . et pour prix de vos bienfaits, je vous dois un aveu qui pèse sur mon cœur, depuis long-tems . . . Les personnes ici présentes doivent aussi l'entendre, pour ma justification . . .

DELWINCK.

Bonne femme, comptez sur toute mon indulgence; si elle vous est nécessaire . . .

EUDOXIE.

Satisfaites notre impatience . . .

GERTRUDE.

Je me nomme Gertrude, je suis veuve de Jean Courtois.

DELWINCK.

De Jean Courtois? Eh bien!

GERTRUDE.

Quelques mois après que madame la baronne nous eût confié votre Hyppolite, nous vous annonçâmes sa mort; mais notre chagrin, nos larmes avaient une toute autre cause . . . ce cher enfant avait été enlevé de nos bras avec violence.

DELWINCK.

Enlevé! . . .

EUDOXIE.

Dieux! . . . mon frère vivrait!

GERTRUDE.

Toutes nos recherches furent inutiles, pour le retrouver; et voulant nous soustraire à votre colère, si vous veniez à découvrir la vérité, nous nous sauvâmes de notre village.

DELWINCK.

Un fils que j'eus tant aimé; l'espoir de mes vieux jours! pourquoi m'avez vous révélé ce fatal secret?

GERTRUDE.

Ah! monsieur, si j'ai rompu le silence que je m'étais imposé, c'est que ce qui vient d'arriver chez vous, me fait croire qu'il serait possible d'en apprendre des nouvelles . . Ce Gerback, oui, je crois qu'il était un de ceux qui enlevèrent votre fils d'entre mes bras . . .

FRÉDÉRICK *à Laurence.*

Encore un crime! . . .

DELWINCK.

Qu'entends-je? fasse le ciel que ce ne soit point une fausse espérance!

VOLMARD.

Cet homme est gardé non loin d'ici . . . Venez, M., les menaces, les promesses obtiendront peut-être . . .

DELWINCK.

Viens, ma fille . . . Suivez-moi, Gertrude, et vous M. Volmard . . . *à Winston et à Laurence.* Vous n'êtes point criminels à mes yeux; mais laissez-moi le tems de faire éclater votre innocence dans tout son jour. Rentrez dans la tour, ce ne sera pas pour long-tems. Frédérick, je compte sur les procédés de l'honneur. *ils sortent, Frédérick fait rentrer Winston et Laurence.*

FRÉDÉRICK.

Rentrez, mes bons amis, et soyez sûrs que Frédérick vous aime, vous respecte et veille sur vous.

SCÈNE X.

FRÉDÉRICK, HENEBERG, un Écuyer armé. *Heneberg en entrant semble donner des ordres; il est armé ainsi que l'écuyer.*

HENEBERG.

Gerback n'est pas de retour . . . Personne au château.... n'importe, mes hommes sont prêts; il faut agir . . Comment! Frédérick au pied de la tour, et plus de sentinelle! m'auraient-ils échappés? . .

FRÉDÉRICK *à part.*

Mon père!.... Que son aspect afflige mon ame.

HENEBERG.

Depuis quand êtes vous de retour?

FRÉDÉRICK.

Depuis peu d'instans...

HENEBERG.

Que sont devenus les prisonniers?...

FRÉDÉRICK.

Ils sont dans la tour...

HENEBERG.

Pourquoi cherchez vous à leur parler! . . .

FREDERICK.

Pourquoi! . . . Ah monsieur, que votre erreur cesse... Permettez que j'ouvre vos yeux sur l'abime que vous creusez sous nos pas . . . Vous nous perdez, et dans peu, le mépris, la honte....

HENEBERG.

Que voulez vous dire?...

FREDERICK.

Que je connais toutes les persécutions exercées sur l'honnête Winston....

HENEBERG.

Votre passion pour sa fille vous aveugle . . . Seriez vous capable de me sacrifier à ces étrangers ? . . . C'est assez vous entendre ; j'ai pitié de votre pusillanimité . . . Je vais faire exécuter les ordres du baron . . . (*Il fait signe aux gardes d'approcher et va pour enfoncer la porte de la tour* .

FRÉDERICK.

Pour dieu, monsieur, ne me forcez point à oublier mes devoirs, je ne sais quels pressentimens agitent mon âme, mais si l'honneur a perdu tout empire sur vous . . . tremblez.

HENEBERG.

Je ne connais que mon outrage et la vengeance . . . Fuis, ou je me sens capable de t'immoler toi-même . . .

FRÉDERICK.

Moi, fuir ? . . . Non ; on ne les enlevera qu'en marchant sur mon corps expirant.

SCÈNE XI.

Les précédens, HUTIN, Gardes.

HUTIN *accourant.*

J'vas vous apprendre que j'ons été soldat, et que j'sais faire respecter mon poste.

Hutin se place devant la porte de la tour, à côté de Frédérick, et annonce vouloir faire bonne contenance. Heneberg fait signe à l'écuyer; ces deux derniers s'avancent pour entrer de force ; défi des deux partis; un combat s'engage entre eux, Hutin contre Heneberg, Frédérick contre l'écuyer... Au bruit des armes les gardes s'approchent. (*Heneberg et l'écuyer sont vaincus et désarmés*).

SCÈNE XII *et dernière.*

Les précédens, WINSTON, LAURENCE, DELWINCK, EUDOXIE, VOLMARD, GERTRUDE.

EUDOXIE *accourant.*

Arrêtez, misérables, et respectez les jours de Frédérick.

DELWINCK.

Que faites-vous, monsieur d'Amécourt ? encore une de vos perfidies !

EUDOXIE *allant à Frédérick.*

Ah ! plus de doute, Frédérick.... J'embrasse mon frère...

HENEBERG *d'un ton de surprise.*

Son frère !

FRÉDÉRICK.

Qu'entends-je ? est-ce une illusion ? Ah ! n'abusez pas de ma cruelle situation, j'ai trop besoin que ce soit la vérité. . . .

DELWINCK.

Oui, mon cher fils, reconnais et embrasse ton tendre père. Tu le vois, d'Amécourt, le ciel a eu horreur de ta perversité; il n'a pas permis que la nature fut indignement outragée, et il met un terme à tes odieux projets... du moins en retrouvant mon Hypolite, j'ai la douce consolation de voir qu'il a échappé à la corruption . . . Tes sentimens, Frédérick, m'annoncent toute la grandeur d'ame que je désirais dans mon fils.

FRÉDÉRICK.

Et ce monsieur d'Amécourt..... Que m'est-il donc? . . .

EUDOXIE.

Il t'avait ravi à notre tendresse, dès tes plus jeunes ans.....

HENEBERG.

Où sont les preuves de ce prétendu forfait? Et quels sont mes accusateurs? . . . . .

GERTRUDE.

Moi, et ton complice Gerback.

HENEBERG, (*à part*).

Gerback! tout est découvert, il faut payer d'audace. . . (*Haut*). Je ne connais point cette femme; quant à Gerback qu'on me l'oppose, et je suis prêt à le confondre!

DELWINCK.

Bientôt tu le verras paraître. Il s'est soustrait à la vigilance de mes gardes; mais il ne peut long-tems nous échapper.

HENEBERG, *à part*).

O bonheur! (*haut*). Je ne crains rien, vous dis-je, . . . C'est une machination atroce, et je saurai déjouer ce complot infernal.

VOLMARD.

Eh quoi! Monstre! Quand tout dépose contre toi, tu peux lever encore un front audacieux, et nier la vérité? .... Songes qu'en ce moment le glaive de la justice est suspendu sur ta tête. . . . . On connait l'énigme du Mont-César, et les persécutions de cet homme estimable..... En un mot, tous tes forfaits sont dévoilés.....

HENEBERG.

Jeune homme! trembles toi-même, que je ne te fasse repentir de ton insolente témérité! . . . . Qui es-tu, pour me parler avec ce ton? . . . . .

VOLMARD.

Malheur à toi de l'apprendre! . . . . . Va, ton règne va finir. Où le mérite et la vertu sont en faveur, le crime est sans puissance..... Tu vois en moi un envoyé de l'électeur, chargé de t'arrêter . . . . . Voici mes ordres . . . . . (*Il lui présente l'ordre*).

HENEBERG, (*après l'avoir parcouru*).

Oh! fatalité du sort!..... Je le vois, ma perte est jurée.....

Jouis donc, Delwinck, être faible et sans caractère !.. Et toi, Frédérick, oui, tu n'es que trop son fils, et si je t'ai conservé la vie, c'est que tu étais nécessaire à ma vengeance! Tous, sur les débris de ma chûte, vous allez élever l'édifice de votre bonheur..... Cette idée fait éprouver à mon ame d'insuportables tourmens..... Mais, tremble encore, quand tu m'accables. Le supplice qui m'est réservé ne peut être assez prompt pour empêcher mes yeux de se repaître des effets de ma vengeance..... (*Ici quatre heures sonnent*). Entends-tu l'heure qui doit la marquer ?

DELWINCK.

Qu'on l'entraîne, et que l'infortuné Winston et sa fille, rendus à nos vœux....

(*L'explosion se fait entendre*).

HENEBERG *se débattant.*

Il n'est plus tems ! . . . Je suis vengé !

(*L'incendie éclate. Winston et sa fille paraissent sur le haut de la tour. Winston sonne la cloche du beffroi*).

LAURENCE.

Sauvez, sauvez mon père. (*Elle s'évanouit.*)

Deux gardes tiennent l'épée nue sur le cœur d'Heneberg. Eudoxie tombe dans les bras de son père et est secourue par Gertrude. Volmard, les gardes, les domestiques arrivant portent des secours, des échelle sont plantées. Frédérick en prend une, s'empare de Laurence, et la descend, l'échelle se rompt, ils restent suspendus; on leur donne une autre échelle. Tableau général.

HENEBERG.

O rage ! Que ne suis-je armé !.. Je vous déchirerais tous de mes propres mains. Quel plaisir j'aurais à me baigner dans votre sang, odieux Winston !

VOLMARD.

Soldats, délivrez-nous de ce monstre. (*On l'entraîne*). Et vous, mes amis, ne soyez point effrayés de ses menaces; ce sont les cris de la rage impuissante.... Mais comment cet incendie...

HUTIN *accourant.*

Le feu est arrêté. Nous avons trouvé un homme à-demi brûlé, qu'un miracle a fait échapper au sort qu'ont subi deux d'ses complices; il s'est dit coupable de ce crime, commandé par les scélérats d'Heneberg et de Gerback. On va le conduire au château. Oh les coquins !

VOLMARD.

Ses aveux nous seront très-utiles.

WINSTON *au baron.*

Que ne vous dois-je pas, M. le baron ?

DELWINCK.

Pardonnez-moi plutôt, Winston, l'erreur où j'ai été quelques instans sur votre compte, erreur qui pouvait vous être si funeste.

WINSTON.

Ah ! tout est oublié, estimable Frédérick, après tant de services, comment pourrai-je jamais récompenser...

FREDERICK.

Vous êtes rendu à la tranquillité, à vos amis ; je suis près de ma chère Laurence, et le ciel me fait retrouver une tendre sœur, un bon père ! a ! qu'il daigne consentir à mon hymen, voilà ma récompense.... (*montrant Laurence*).

EUDOXIE (*tenant Laurence par la main*).

Mon père, puis-je la nommer ma sœur ?

DELWINCK.

Winston, je n'hésite point à vous demander la sensible Laurence, pour ce fils dont vous avez su apprécier les excellentes qualités.

WINSTON.

Puis-je m'opposer aux désirs de celui à qui je dois tout ; mais, monsieur, je suis sans fortune, et Laurence...

LAURENCE.

N'a que son cœur.

FRÉDÉRICK.

Qu'il soit toujours le même pour moi, et je serai le plus fortuné des hommes.

DELWINCK.

Mes enfans, venez prendre chacun votre place sur mon sein. . . .

VOLMARD, *fixant Eudoxie.*

Que ne puis-je également y prendre la mienne !

DELWINCK.

Volmard, j'ai découvert où votre cœur s'est placé : laissez-moi le tems de réfléchir s'il doit y rester Ce qui vient de se passer, doit vous prouver que je ne suis point un père injuste. Allons, mes amis, ne songeons plus à nos peines ; que cette journée ne soit pas perdue pour nous ; qu'elle nous apprenne à bien connaître les hommes avant d'en faire des amis, et à croire que, si la vengeance céleste est lente à frapper les coupables, jamais les crimes ne restent impunis.

FIN.

ques instans sur votre compte, erreur qui pouvait vous être si funeste.